



1832



VALAIS ET CHAMONIX

PAR

F. O. WOLF ET A. CERESOLE



ORNÉ DE 202 ILLUSTRATIONS

PAR

J. WEBER, R. RITZ, X. IMFELD ET E. METTON.



[1889]



ZURICH,

ORELL FÜSSLI & CIE.

TAG 1889

TABLE DE MATIÈRES

	Page
De la Fourka à Brigue	1
Introduction	3
La Fourka et le Glacier du Rhône	8
Ulrichen et le dixain de Conches	16
Fiesch et ses environs	22
L'Eggischhorn et le Glacier d'Aletsch	40
Riederalp et Bellalp	50
Brigue et le Simplon	59
Brigue et ses environs	59
Le Simplon	78
Notice historique	78
Topographie du Simplon	86
Notes sur la géologie, la minéralogie et la flore du Simplon	109
Zermatt et les Vallées de Saas et de St-Nicolas ...	119
Orographie des Vallées de Viège	119
La Vallée de St-Nicolas ou de Zermatt	132
Viège et ses environs	132
De Viège à St-Nicolas	138
De St-Nicolas à Zermatt	148
Zermatt	161
Seiler et ses hôtels	161
Les environs de Zermatt	167
Le Mont Rose	179
Le Hœrni et le Cervin	189
Notice géologique et botanique sur la région du Mont Rose	197
La Vallée de Saas	206
Excursions et ascensions dans la Vallée de Saas	215
Louèche - les - Bains	223
De Viège à Rarogne	223
Le Val de Lœtschen	232
Les Habitants de la Vallée de Lœtschen et leur histoire	238
Orographie de la Vallée de Lœtschen	244

	Page
La Chaîne du Lœtschengrat... .. .	244
Le Massif du Torrenthorn	251
Le Massif du Bietschhorn	255
La Souste - Louèche-le-Bourg	264
La correction du Rhône	265
La Station Souste-Louèche	271
Route de Louèche-les-Bains	272
Louèche-les-Bains	279
Orographie du Bassin de la Dala et notes d'histoire naturelle	281
Le Massif du Wildstrubel	281
Groupe du Balmhorn	285
Massif du Torrenthorn	286
Histoire de Louèche-les-Bains	288
Les Sources et les Bains	296
Emploi et effets des eaux	301
Excursion dans les environs de Louèche-les-Bains	308
Le Passage de la Gemmi	310
Le Torrenthorn	317
Endiguement de l'avalanche au-dessus des Bains-de-Louèche	320
Les Vallées de Tourtemagne et d'Anniviers	325
La Vallée du Rhône de Louèche à Sierre	325
Les canaux d'irrigation (Bisses)	329
Orographie des Vallées de Tourtemagne et d'Anniviers	338
Géologie des Vallées de Tourtemagne et d'Anniviers et leur	
richesse minière... .. .	343
La Vallée de Tourtemagne... .. .	351
Gruben	355
Schwarzhorn... .. .	357
Grandes Ascensions et Passages... .. .	360
Sierre	366
La Tour de Goubin	370
Le Bois de Finges	371
La Flore de Sierre et d'Anniviers	374
Excursions dans les Alpes bernoises... .. .	376
Le Val d'Anniviers	378
Histoire, mœurs et coutumes des Anniviards, Excursions	
dans les environs de Vissoye	385
St-Luc	401
Zinal	406
Sion et ses environs	413
La Vallée du Rhône de Sierre à Sion	413
Sion	416

	Page
Cathédrale	425
Eglise de St-Théodale	426
Cardinal Schinner	426
Maison Supersaxo	428
Hôtel de Ville	428
Les Collines de Valère et de Tourbillon	430
Mayens de Sion... ..	432
Mont d'Orge... ..	433
Flore de la partie inférieure de la Vallée du Rhône	436
Monument Venetz	441
Promenades et excursions	445
Ayent et le Col du Rawyl... ..	445
Statistique des vignobles du Valais... ..	448
Le Plateau de Savièse et le Sanetsch	450
Wildhorn, Oldenhorn, Diablerets	460
Le Pas de Cheville... ..	461
Val d'Hérens	463
De Sion à Evolène... ..	472
La Route postale d'Evolène	475
Le Val d'Hérémente	475
Evolène	477
Martigny et les Vallées de la Dranse	485
Martigny dans l'antiquité	485
Martigny à l'Epoque actuelle	496
Excursion dans les environs de Martigny	501
La Vallée du Rhône jusqu'à St-Maurice	501
Branson, Folaterres et région environnante... ..	507
Pierre-à-Voir... ..	508
Les Bains de Saxon. — Saillon	515
Gorges du Durnaud, Lac Champey, Catogne	522
Mont d'Arpille et le Col de la Forelaz	534
Les routes alpêtres de Martigny à Chamonix	537
Tête noire	537
Col de Balme	544
Salvan et Fins-Hauts	547
Salvan. Histoire et mœurs... ..	549
Promenades et excursions	553
Courses et ascensions... ..	554
Les Vallées de la Dranse	560
Orographie	561
Excursion dans les Vallées de la Dranse	567
La Vallée de Bagnes	578
Simple courses	578

	Page
Cols et Passages	580
Grandes ascensions	581
L'Entremont et le Grand St-Bernard... .. .	586
Le Grand St-Bernard	592
Topographie... .. .	594
Climat	594
Curiosités	595
Notice historique	595
L'Hospice	603
La Flore	609
Le Val Ferret	612
Chamonix et le Mont Blanc	619
Introduction. Jadis et aujourd'hui... .. .	619
Pour se rendre à Chamonix. Deux routes	623
Chamonix. La Vallée. Le Village. La Population	631
Notes historiques... .. .	638
Le Mont Blanc. Le Sommet. Le Massif	642
Les ascensions au Mont Blanc. Balmat. De Saussures. Les Dames. La Science. Les Catastrophes... .. .	649
Promenades, excursions et ascensions diverses... .. .	662
Guides, Cabanes et Glaciers	672
Légendes et vieilles coutumes	681
Renseignements divers	688
Poésie	690
St-Maurice	695
Le Défilé de St-Maurice	695
St-Maurice... .. .	698
Notes historiques	699
L'Abbaye de St-Maurice	704
Environs	708
Vérollez et Epinassey	708
L'Ermitage de Notre-Dame du Sex... .. .	709
La Grotte aux Fées	711
A Bex	712
Excursions plus lointaines	714
Lavey-les-Bains	716
Notice historique	716
Situation	717
Analyse, effet et emploi des eaux	720
Installations balnéaires et Hôtel des Bains... .. .	720
Promenades et excursions	723
Monthey	726

	Page
Val d'Iliez	731
Notice topographique, géologique et botanique	731
Les habitants du Val d'Iliez	736
A travers le Val d'Iliez	738
Champéry	741
Morgins	746
Promenades et excursions	750
Vouvry et le lac Tanney... ..	751
De Vouvry au lac Léman	756



DE LA

FURKA À BRIGUE.





Introduction.

Le Valais forme, depuis 1815, le vingtième canton de la Confédération suisse. Il comprend le bassin supérieur du Rhône qui s'étend depuis la Furka jusqu'au lac de Genève, resserré entre deux puissantes chaînes de montagnes. — Bien que mesurant 5247 km², il suffit à peine à l'entretien de 100,000 habitants, les neuf dixièmes de sa surface étant ensevelis sous des névés et des glaciers. — Un climat âpre, des rochers arides, des précipices effrayants, des terrains marécageux ou sablonneux, de profondes forêts dont quelques-unes n'ont jamais été touchées par la cognée, sont autant d'obstacles à toute culture. La plus petite partie du canton seulement a été acquise à l'agriculture; les arbres fruitiers et la vigne y prospèrent, ainsi que les gras pâturages. A partir des riantes rives du lac Léman, le Valais s'élève jusqu'à l'âpre région des hauteurs les plus considérables de notre hémisphère, où, dans le voisinage du massif du St-Gothard, le Rhône se fraye impétueusement un passage au travers de vrais défilés de glace.

Le climat, les productions et les habitants du Valais offrent autant de diversité que sa topographie. Tandis que sur les

hauts sommets règne un hiver éternel, la vallée qui s'étend de Louèche à Martigny jouit de conditions climatologiques extrêmement agréables, considérées même comme les plus favorables de la Suisse. Au milieu de l'été, on peut, en un seul jour, passer par toutes les gradations possibles entre ces deux extrêmes: chaleur tropicale au fond de la vallée où mûrissent le raisin et les amandes; — froid polaire au sommet des montagnes, où des vents glacés soufflent sur des champs de neige éternelle.

La végétation du Valais est extrêmement riche et variée: elle comprend les neuf dixièmes des espèces de toute la Suisse, ce qui est évidemment la conséquence de conditions climatologiques tout-à-fait spéciales. En effet, un ciel d'un bleu foncé et pur s'étend presque toujours au-dessus de ce beau pays; l'hiver y est doux, et les dernières grandes pluies tombent ordinairement en mai. Durant des mois entiers, et jusque bien avant dans l'automne, règne une sécheresse presque continuelle, qui empêche souvent la formation de la rosée nocturne: à peine perçoit-on une différence appréciable entre la température du jour et celle de la nuit, et le thermomètre se maintient souvent pendant des semaines entières aux environs de 28^o R. Cette période de chaleur continue et sans pluie, augmentée encore par l'insolation d'autant plus intense que le ciel est plus pur, donne naissance à la flore caractéristique de cette vallée alpestre. Ses vignobles produisent des vins chauds, rappelant les vins doux de Hongrie et d'Espagne; ils s'étendent dans toute la vallée du Rhône et s'élèvent, près de Viège, jusqu'à 1100 m, altitude qui paraîtra incroyable aux viticulteurs d'autres pays.

Des arbres tels que l'amandier, le grenadier, le figuier, le cactus „*opuntia vulgaris*“ et environ 60 autres types des pays méridionaux, inconnus dans le reste de la Suisse, y viennent à merveille, pendant qu'à Findelen au-dessus de Zermatt, dans les pentes parsemées de mélèzes et de rhododendrons, le seigle est cultivé jusqu'à la hauteur énorme de 2043 m, c'est - à - dire jusqu'aux confins des pâturages

alpestres. Les hautes montagnes méridionales de l'Italie, de l'Espagne et de la France (à l'exception toutefois de la Sierra Nevada, dans le Sud de l'Espagne) ne donnent que rarement de tels maxima. La flore des Alpes du Valais est particulièrement riche en plantes gracieuses; elle présente beaucoup d'espèces rares que l'on chercherait vainement ailleurs et que l'on trouve en grand nombre dans ce pays, sur les frontières de l'est et du sud.

Les profondeurs de la montagne sont explorées par des mineurs et l'on en retire des métaux d'espèces très diverses, tels que l'or, l'argent, le nickel, le cuivre, le plomb et le fer. L'industrie du bâtiment y trouve, à côté des plus belles pierres à bâtir, des marbres excellents, du talc ollaire, de la chaux et du gypse.

Les montagnes, les champs et les forêts sont habités par des chamois, des marmottes, des aigles, et par une quantité d'autres espèces animales offrant un riche butin au chasseur; tandis que les prairies des Alpes fournissent chaque été de gras pâturages à des troupeaux de vaches dont le lait sert à la fabrication des fromages.

La chasse, la pêche, la culture des champs et de la vigne, mais surtout l'élevé du bétail constituent les principaux moyens d'existence du Valaisan, et les sources thermales renommées de Louèche, de Saxon et de Morgins soulagent et guérissent ses maux.

L'histoire du Valais est aussi remarquable que sa nature est grande. Ce petit pays a été témoin d'agitations politiques émouvantes, presque grandioses. Il demeura sous la domination romaine jusque vers le milieu du V^e siècle; à cette domination succéda celle des Bourguignons, puis au VII^e siècle celle des Francs, et au XI^e siècle celle de l'empire allemand. A cette époque, les habitants de la vallée prirent part à de nombreux combats livrés aux Lombards, aux Sarazins et aux Hongrois. Plus tard, à la suite des empiètements d'une noblesse ambitieuse, le Valais devint le théâtre de guerres san-

glantes dont le résultat fut de consolider l'indépendance de ce peuple de bergers, passionnément épris de la liberté.

De 1520 à 1610, la Réforme ramena des luttes de partis acharnées, durant lesquelles le Valais fut reconnu comme allié perpétuel de la Confédération.

A une période de paix d'environ 150 ans succédèrent ensuite les bouleversements de la révolution française; le Valais, incorporé d'abord en 1798 à la République Helvétique, fut, après la dissolution de celle-ci, annexé à l'empire français comme „département du Simplon“. En 1815, enfin, il entra dans la Confédération.

Le Valais d'aujourd'hui possède une constitution représentative; il est divisé en 13 dixains ou districts et compte 166 communes. Le pouvoir législatif est exercé par le Grand Conseil, élu directement par le peuple, tandis que les pouvoirs exécutif et administratif sont confiés à un Conseil d'Etat, composé de 5 membres choisis dans le Grand Conseil et élus par lui. Chaque commune a un conseil municipal et un juge (châtelain), chaque district ou arrondissement un tribunal civil correctionnel et criminel, et pour le canton tout entier il y a une cour d'appel. Le canton envoie 5 députés au Conseil National suisse, et deux au Conseil des Etats.

Prenons maintenant le bâton du touriste et parcourons la contrée: ici, nous admirerons les beautés du paysage, là, nous nous étonnerons des ravages causés par les forces indomptées de la nature. Nous écouterons la vieille paysanne nous narrer les contes et les légendes d'autrefois; ailleurs, nous applaudirons aux récits enthousiastes de l'historien qui nous retracera les glorieux exploits des générations passées.

En route, donc! car nos Alpes et leurs cimes sont si belles et si majestueuses, alors qu'en été la rose des Alpes est fleurie, que l'air pur des sommets est rempli du parfum des violettes, que les cloches des troupeaux et la trompe du berger s'unissent en un concert harmonieux et que, sur les coteaux ensoleillés, les jeunes montagnardes aux joues roses lient en gerbes le foin odoriférant en lançant aux échos leurs joyeux

„Jodeln“ ! Quelle joie pour le touriste de grimper de rocher en rocher, de crête en crête, et de se reposer ensuite dans une cabane de berger, en y prenant un breuvage réconfortant offert par quelque belle main !

Mais revenons aussi quand „l'homme gris“, là-bas sur le Gören, déchaînera l'âpre bise de l'hiver, que „s'Chile-Dach“ et „s'Herre Huus“ coifferont leurs bonnets blancs, que chemins et sentiers auront disparu sous la neige, et que les avalanches s'abattant dans les vallées avec un fracas épouvantable, répandront au loin la terreur : alors se révélera la sauvage grandeur de la vallée du Rhône, et vous vous sentirez devenir, en la contemplant, un juge indulgent pour ses habitants et pour leurs mœurs. Il faut, en effet, dans ces montagnes et dans ces vallées, une population au cœur vaillant pour ne pas perdre courage au milieu de ces solitudes ; plus que toute autre, peut-être, elle a besoin de croire et d'avoir confiance en Dieu, pour supporter ses rudes travaux et les tristes soucis de la vie.





La Furka et le Glacier du Rhône.

Une seule route conduit toute l'année à travers la vallée du Valais; c'est celle qui, partant du lac de Genève, passe par le défilé de St-Maurice en franchissant le Rhône sur un pont hardi dont, jusqu'à la guerre du Sonderbund, on fermait chaque nuit la porte. De tous les autres côtés le pays est enserré par des montagnes dont les sommets se perdent dans la nue et sur le flanc desquelles grimpent quelques sentiers datant des époques les plus reculées, mais qui ne sont accessibles sans danger que pendant la belle saison seulement. Les plus connus de ces sentiers conduisant par le sud en Italie, sont le Nufenen et le Col de Gries, dans la vallée d'Egine; — le Col d'Albrun, le Pas des Chèvres et le Col du Ritter dans la vallée de Binn; — les Cols d'Antrona et du Monte Moro dans la vallée de Saas; — près de Zermatt, le Col de St-Théodule, — et enfin dans le Bas-Valais, le plus ancien et le plus renommé de tous les passages de montagne, la belle route du Grand St-Bernard, corrigée déjà par César et par Auguste. Au nord et à l'ouest, les passages du Grimsel, de Löttschen et de la Gemmi conduisent, ainsi que ceux du Rawyl, du Sanetsch et du Pas de Cheville, dans l'intérieur de la Suisse.

Le grand naturaliste Haller pouvait s'écrier encore „qu'aucune roue n'avait jamais franchi les Alpes“. C'est, en effet, à notre siècle qu'il était réservé de jeter aux flancs de ces fières montagnes d'admirables routes, œuvres gigantesques

qui bientôt peut-être seront oubliées, alors qu'elles seront remplacées par des tunnels livrant passage aux locomotives.

Le Valais doit au conquérant Napoléon sa première route de montagne carrossable, celle du Simplon. Dans la première moitié de ce siècle, le canton construisit la route de Monthey



Grimzel.

au Val d'Abondance par les Bains de Morgins et plus tard celle de Martigny à Chamounix, tandis que de 1860 à 1870 la Confédération et le Canton établissaient la route militaire de la Furka qui a coûté plus de 600,000 frs. et fait communiquer le Valais avec Uri, en reliant ainsi la Suisse centrale à la Suisse occidentale.

Pendant la saison d'été, la poste nous conduit tous les jours, en quatre heures, d'Andermatt dans la vallée d'Urseren, jusqu'au sommet du col de la Furka, et de là, redescend en une heure et demie à l'hôtel Gletsch, au pied du glacier du Rhône. La Furka (2436 m) est le plus haut col carrossable de la Suisse et le plus élevé de l'Europe après le Stelvio (2814 m). C'est, en outre, une des plus belles routes de nos Alpes.

Tournons le dos à cette vallée d'Urseren, aride et sans arbres, et regardant vers l'ouest, embrassons d'un regard le panorama incomparable des Alpes bernoises et valaisannes avec leurs cimes hardies et leurs glaciers étincelants, et de la vallée du Rhône noyée dans une brume vaporeuse vraiment féérique. Au centre, trône le majestueux Finsteraarhorn; l'Oberaarhorn, le Sidelhorn, les Fiescherhörner de Grindelwald et l'Eiger lui forment une riche couronne. Au loin, le Weissmies, les Mischabel, le Cervin et le brillant Weisshorn nous saluent à l'horizon lumineux. Enfin, tout au fond, se distinguant à peine, un ruban d'argent se détache sur le fond vert de la vallée: c'est le Rhône, sauvage et mugissant.

Toutefois nous ne resterons pas longtemps sur cette froide hauteur, balayée par le vent; le prestige du monde des glaciers nous attire plus bas. Hâtons-nous de dépasser les Galenhütten et d'atteindre le troisième lacet de la route. Là, nous frapperons à la porte d'une maison nouvellement construite, le confortable „Hôtel du Belvédère“, pour y demander l'hospitalité. Le glacier du Rhône, avec toutes ses beautés et tous ses mystères, est maintenant à nos pieds.

„Ex æternæ noctis caligine“: c'est de la nuit éternelle que le Rhône jaillit, disait-on dans l'antiquité où les hautes montagnes inspiraient une religieuse terreur. Aujourd'hui le charme est rompu et des milliers de voyageurs viennent admirer ce beau spectacle. Les glaciers exercent sur l'âme et sur l'imagination une attraction particulière. Le mystère de leur nature, de leur formation, de leur marche, de leurs anciennes dimensions nous est, il est vrai, révélé aujourd'hui grâce aux travaux



Partie centrale du glacier du Rhône.

des Hugi, des Venetz, des Charpentier, des Agassiz, des Forbes, des Dollfus et de bien d'autres encore. Mais, nous n'en comprenons pas moins combien le simple montagnard doit être frappé de ce qui reste pour lui un mystère, et c'est avec plaisir que nous l'écoutons lorsque, dans son langage imagé, il cherche à nous expliquer à sa façon les merveilles du monde des glaciers.

L'ingénieur valaisan Venetz fut le premier qui, en 1821, osa, malgré de nombreuses critiques, émettre l'hypothèse que le glacier du Rhône avait dû couvrir autrefois une étendue beaucoup plus vaste. Il prouva que non seulement le Valais tout entier, mais encore tout le bassin du lac de Genève jusqu'au Jura, ne formaient qu'une seule mer de glace, débordant même les sommets du Jura et se répandant dans la plaine française. La science de la géologie fut ébranlée jusque dans ses bases par les nombreuses démonstrations du savant ingénieur. Ce fut Perraudin, simple berger de la vallée de Bagnes, guide de Venetz dans ses explorations de montagne, qui mit ce dernier sur la voie de ses découvertes par ses remarques sagaces et clairvoyantes. Si nous franchissons en esprit la Mayenwand et le Grimsel jusqu'au glacier inférieur de l'Aar, de nouveaux souvenirs s'éveillent et c'est avec orgueil que nous songeons aux hommes de science qui, à une pareille altitude, bravant les rigueurs de la température, avaient établi quartier-général à l'„Hôtel Neuchâtelois“ pour pénétrer les secrets du glacier. Déjà en 1827 nous y voyons le naturaliste soleurois Hugi; puis de 1840 à 1844 Agassiz de Neuchâtel et Forbes d'Edimbourg. Leur quartier-général s'est fait un nom qui restera dans les annales de la science; il devint bien vite un centre d'attraction, non seulement pour la plupart des géologues suisses, tels que Desor, Vogt, Studer, Mérian, Escher, Guyot etc., mais encore pour une foule de savants étrangers qui s'y rendaient soit comme collaborateurs soit comme spectateurs.

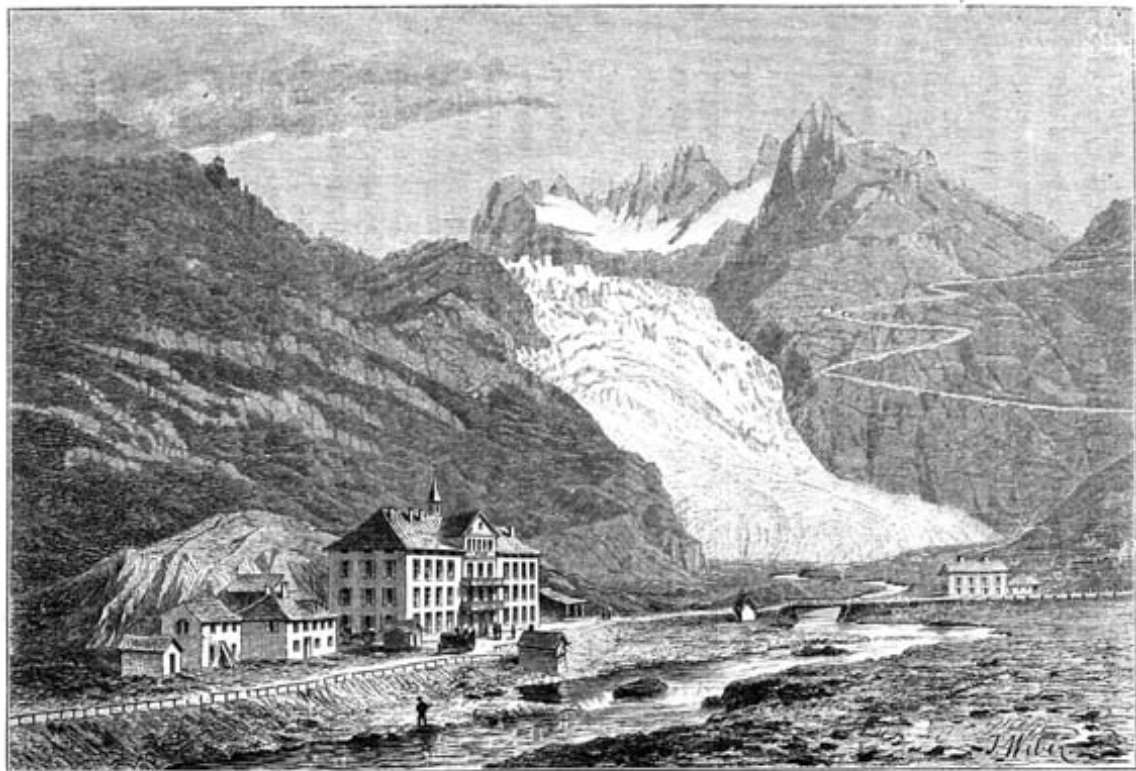
Aujourd'hui c'est le glacier du Rhône qui réclame tout notre intérêt. Des études sérieuses et des mensurations régulières sont entreprises ici même, d'après les ordres et aux frais du Club Alpin suisse pour arriver à combler une lacune importante

dans les études faites jusqu'ici sur les glaciers, à savoir une base d'opérations établie par tous les moyens techniques actuellement en usage. Cette base permettrait de constater à l'avenir et avec toute l'exactitude désirable, au moins pour un glacier, les variations constantes de ce phénomène grandiose, en facilitant le plus possible, par des points de repère exacts, les travaux des observateurs. On a choisi pour cela le glacier du Rhône; d'abord à cause de sa position centrale en Suisse et de son facile accès, condition importante pour les opérations techniques; puis, parce qu'il se divise en trois parties bien distinctes: l'éventail ou glacier inférieur, la cascade de glace, et le glacier supérieur, ce qui naturellement facilite la répartition du travail.*)

Continuons maintenant notre voyage en descendant, par des régions habitées des marmottes, vers le sombre Muttbach; puis, suivant la crête longitudinale, descendons toujours jusqu'à la limite extrême du glacier du Rhône, en ayant soin de nous munir de l'appareil du naturaliste, car les alpages où nous arrivons, surtout ceux de la dernière pente, sont célèbres en botanique. Citons au hasard les plus rares des plantes alpines qui croissent ici: Achillée à grandes feuilles, naine, musquée, à feuilles de doradille, et du Valais; plus loin la Stellaire des glaciers et la Tofieldie des glaciers. En outre, le revers méridional de la Mayenwand, qui forme une pente extrêmement fleurie, offre au botaniste un intéressant butin, surtout en espèces de la famille des épervières (hieracium). Au lac des Morts enfin, sur le Grimsel, se trouvent les plus rares de toutes, la laiche à feuilles courbes et celle de Lagger.

Sur ces entrefaites, nous voici arrivés à Gletsch, où nous prendrons à l'excellent hôtel du „Glacier du Rhône“ un repos bien mérité. Il est justement midi; c'est l'heure où les diligences de la Furka et de la vallée du Rhône font halte; des voyageurs altérés et affamés se précipitent dans l'hôtel, la vaste salle à manger est envahie. On dételle les chevaux, les conducteurs

*) Consulter pour plus de détails les numéros 16, 17 et 18 de l'Annuaire du Club Alpin suisse.



Gletsch et le glacier du Rhône.

jurent et crient, les postillons maugréent . . . c'est un vacarme assourdissant. — Après avoir contemplé un instant ce tableau pittoresque, nous allons nous replonger dans l'air pur et fortifiant des Alpes en dirigeant nos pas vers le glacier où le jeune Rhône s'échappe d'une arche colossale. La spéculation a fait creuser tout près de là une grotte de glace très accessible: nous irons rêver quelques instants sous sa voûte bleue étincelante avant de redescendre à l'hôtel.

Gletsch est un séjour fréquenté, non seulement des naturalistes et de ceux qui ont besoin de repos, mais encore des intrépides ascensionnistes. — En effet, c'est le point de départ pour les ascensions des sommets environnants, du Galenstock, du Nägelisgrätli, de la Furka, du Mutthorn, du Längisgrat, du Siedelhorn et d'autres encore, sans parler des lointaines excursions aux glaciers et par les cols peu fréquentés.*)

*) Voir le Guide en Suisse de Tschudi.





Ulrichen et le dixain de Conches.

*„Le pontiorum qui viberi vocantur
Fontem Rhodani accolunt.“*

Simler.

Nous allons maintenant partir pour le pays des anciens Vibères, le *district de Conches*, l'ancien comté de Biel, appelé Gomesia. C'est le dixain le plus oriental du canton du Valais, une vallée de huit lieues de longueur, riche en prairies et en bois, mais assez âpre. Aussi n'y voit-on que peu de champs de pommes de terre, de seigle et de chanvre, et n'est-ce que dans la partie inférieure que commence la culture des arbres fruitiers. Les hameaux se touchent tous et c'est avec plaisir que nous regardons ces jolies maisons en bois de mélèze, charpentées à l'ancienne mode et que le temps a teintes d'un brun sombre.

L'hiver est long à cette hauteur; autant le séjour de la vallée de Conches est agréable en été, autant il est redoutable en hiver, lorsque les terribles avalanches s'abattent en grondant dans le fond des vallées. Là vit une population indépendante, indomptée et d'une race pure dont le caractère, comme le langage, est en harmonie avec la nature âpre, rude, mais grandiose de son pays. Il n'y a peut-être pas une vallée en Europe où la puissante influence du climat sur le physique et le moral de l'homme soit aussi clairement démontrée. Grâce à l'air pur, léger et froid de la montagne, ce petit peuple jouit d'une constitution robuste; il y a dans son caractère quelque

chose de fier et d'inflexible, comme dans sa langue, l'allemand, qui rappelle celle des petits cantons et du Tyrol.

Pourrait-on croire que ce coin de terre isolé, perdu et d'un si rude climat ait été le témoin de lutttes, de combats et de sanglants exploits? C'est pourtant ce que dit l'histoire, et ce sont ces braves montagnards qui ont fondé l'indépendance du Valais. Le premier village du district de Conches est *Oberwald*, distant de Gletsch d'une lieue et demie, et situé tout près d'une charmante forêt de mélèzes. En face, s'ouvre la vallée de Géren, première vallée latérale du Rhône, autrefois habitée, et qui, à la fin du siècle dernier, possédait son tribunal, son bailli et sa potence. Antérieurement, cette vallée appartenait à la noble famille d'Arna; aujourd'hui il n'y a plus qu'un mauvais chemin qui, par les alpages, conduit au col de Géren et à all'Acqua dans le val Bedretto.

A une petite lieue plus bas, au débouché du vrai sentier du Grimsel, se trouve *Haut-Châtillon*, ce village si cruellement éprouvé. Lors des batailles de 1211 et de 1419, il fut complètement incendié. Dans la nuit du 18 février 1720, une avalanche ensevelit la moitié du village avec ses habitants. Le reste fut emporté par le Rhône, que les masses de neige avaient fait déborder, ou détruit par un incendie qui éclata au milieu de l'effarement général. Les victimes furent ensevelies dans une fosse commune sur laquelle on peut lire encore l'inscription suivante:

„Dieu! quel deuil! 88 dans une seule tombe!“

Enfin, le 2 septembre 1868 le village entier fut de nouveau, et en moins de quatre heures, détruit par les flammes. Grâce à l'activité et au courage infatigable de ses habitants il a été rebâti, mais cette fois-ci en pierres et avec des rues régulières.

A vingt minutes au-dessous de Haut-Châtillon, se trouve *Ulrichen*, „le berceau de l'indépendance du Valais“. Avant d'arriver au village, nous rencontrons sur le chemin, à l'endroit

où commence „l'Arzerschlucht“, deux simples croix de bois sur lesquelles on lit:

„Ici, le duc de Zaehringen a perdu une bataille. 1211.“

et

„Ici, les Bernois ont perdu une bataille. 1419.“

Libre Valaisan, découvre-toi! et écoute le récit des hauts faits de tes ancêtres:

Au commencement du XIII^e siècle, le comte Thomas de Savoie et le duc Berchtold de Zaehringen se disputaient la suzeraineté du Valais. Berchtold de Zaehringen, le fondateur de la ville de Berne, passa le Grimsel avec 13,000 hommes et incendia les villages supérieurs, mais à Ulrichen, il fut si bien battu par les gens de l'évêque du Valais, Landri, qu'il n'osa plus depuis lors reparaitre dans la vallée de Conches. L'année suivante, il fut battu de même façon près de Mund, et cette fois-ci le Valais fut pour toujours débarrassé de lui.

Deux cents ans plus tard, Guillaume IV de Rarogne était évêque et comte du Valais, tandis que le pouvoir temporel était aux mains de son oncle Guichard de Rarogne. Ce dernier était un homme ambitieux et arrogant qui ne rêvait rien moins que d'asservir le peuple libre du Valais. Mais lorsque le peuple irrité lui apporta la „Mazza“ sous les murs du château, il s'enfuit épouvanté demander du secours à Berne. Tout à coup, en 1419 Guichard, à la tête de nombreuses troupes de Berne, de Fribourg, de Soleure et de Schwytz, fit invasion dans le Valais par le Grimsel. Ils traversèrent la montagne avec grand fracas et incendièrent Oberwald et Haut-Châtillon. Mais le géant Thomas Riedi in der Binnen, revêtu d'une peau d'ours et armé d'une énorme barre de fer, rassembla les Ulrichois au nombre de 200, plus 400 hommes de Münster que lui avait amenés le jeune diacre Minichow, et les plaça en embuscade dans le „Arzerschlucht“. De là, ils tombèrent comme une avalanche sur l'ennemi qui passait en désordre et remportèrent une éclatante victoire. Le héros Thomas Riedi resta sur le champ de bataille;

mais dans son sang et dans celui de ses frères d'armes, le soleil de la liberté s'était levé pour le Valais. La puissance des seigneurs fut à jamais brisée et aujourd'hui encore la cloche de la chapelle de St-Nicolas à Ulrichen tinte mélancoliquement sur le champ de bataille :

„*Defunctos plango; tempestates fugabo.*“

En face de nous s'ouvre *la vallée d'Egine*, resserrée d'abord comme une gorge, mais s'élargissant ensuite pour se couvrir de forêts et de pâturages. Le botaniste Dr. Lagger, originaire d'Ulrichen, a fait dans cette vallée quelques-unes de ses découvertes les plus connues (épervière de Conches, — maigre, — de Lagger; achillée noire-naine, — noire-musquée, — mille feuilles à grandes feuilles; adénostyle d'Egine, hybride, etc.). Autrefois, avant l'ouverture des grandes routes internationales du Simplon et du St-Gothard, il se faisait par cette vallée un commerce important de transit avec l'Italie. On trouve, en effet, à son extrémité deux passages très fréquentés: le *col de Nufenen*, conduisant au val Bedretto, et le *col de Gries*, conduisant par les vallées de Formazza et d'Antigorio à Domo d'Ossola (16 heures). Bien que ce dernier chemin traverse le glacier de Gries, il est cependant le plus fréquenté, parceque, à une lieue et demie au sud du sommet du col, il conduit à la chute grandiose de la Tosa dont le volume d'eau n'est surpassé que par celui de la chute du Rhin. Avec une force vraiment prodigieuse, elle se précipite en trois chutes, s'élargissant ensuite entre des parois escarpées couvertes de pins, sur un lit de roches incliné et poli, et envoyant au loin des tourbillons de poussière argentée. Le touriste s'y repose volontiers durant quelques heures, dans un petit hôtel justement renommé.

Avant de quitter Ulrichen, mentionnons encore dans son voisinage immédiat des sources sulfureuses, utilisées par les habitants depuis les temps les plus reculés.

Descendons maintenant la vallée en suivant la grande route: nous passons devant la *chapelle de Wyler* où s'ouvre

vers le nord la *vallée de Trützi*, puis à *Geschenen*, lieu de naissance de l'excellent évêque Hildebrand Jost (1613-1638) et nous arrivons enfin à *Münster*, le chef-lieu du dizain de Conches, berceau de beaucoup de vieilles familles connues dans l'histoire du Valais, notamment celle de Riedmatten qui donna cinq évêques au pays. Les amateurs d'antiquités ne manqueront pas de visiter l'église avec son autel en bois sculpté, tandis que les ascensionnistes se dirigeront vers la sauvage vallée de Münster située au nord du village, pour gravir, au fond de cette vallée, le *Löffelhorn*, célèbre par son remarquable panorama. De là, en effet, la vue du glacier supérieur de l'Aar entouré du Rothhorn, de l'Oberaarhorn et du Grünhorn, ainsi que de toute la grande chaîne des Alpes Lépointines et Pennines, est particulièrement saisissante.

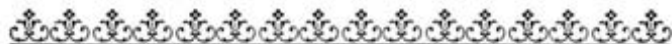
Plus bas, à une demi-heure à peine de Münster, se trouve le charmant village de *Reckingen*, avec sa belle église. Le Rhône s'y grossit de deux affluents: le premier est un torrent venant de la *vallée de Blinne* au sud, l'autre, dans le voisinage du petit village de Biel, descend du nord par la *vallée de Walli* ou *Bielig*, dans laquelle se trouve le glacier suspendu et les *Galmihörner*. Au fond de la *vallée de Blinne*, se trouve le glacier du même nom, dominé par le Mittaghorn, le Stahlgrat et le Blinnenhorn. L'ascension du *Blinnenhorn* se fait fréquemment, et les marcheurs solides en redescendent par le glacier de Gries et le col de Gries jusqu'à la chute de la Tosa, tandis qu'un col qui passe devant le beau *Mittaghorn* conduit à Mühlebach dans le Rappenthal, ou par un détour dans la vallée de Binn. — Ces régions sont surtout explorées par les chercheurs de cristaux.

A partir de *Reckingen* le pays est de plus en plus peuplé; les villages de Gluringen, Ritzingen, Biel (où se dressait jadis le château des comtes de Conches), Selkingen, Blitzingen, Bodmen et Niederwald, se touchent presque. Nous les traversons rapidement et à ce dernier village nous quittons la route de poste pour monter à travers une fraîche forêt jusqu'au charmant village de Bellwald.

Bellicald jouit d'un air très pur et est admirablement situé sur la croupe de la montagne qui sépare la vallée du Rhône de celle de Fiesch. Ses habitants ont la réputation d'être grands, vigoureux, intelligents et vifs.

Après avoir joui de la magnifique vue sur la vallée de Fiesch, le glacier d'Aletsch et le Weisshorn, au-delà de la vallée du Rhône, nous poursuivons notre promenade à travers la fraîche forêt de Twirgi en descendant par Gibelegg sur Fiesch.





Fiesch et ses environs.

Fiesch est, ainsi que Gletsch, un rendez-vous de touristes. Il est situé à l'entrée de la vallée de glaciers du même nom, au pied de l'Eggischhorn et en face de la vallée de Binn, célèbre par sa fabuleuse richesse en minéraux. En cet endroit, la vallée du Rhône s'élargit considérablement. Les villages de *Mühlebach*, *Ernen* et *Lax*, situés au milieu de verts pâturages et à moitié cachés par les arbres fruitiers, forment un cercle gracieux. De vastes forêts couvrent le pied des montagnes dont les cimes argentées se perdent dans les nues et encadrent richement ce beau paysage. Le meilleur endroit pour jouir d'un coup d'œil d'ensemble sur ce ravissant pays, est le pont sur le Fiescherbach au milieu du village, ou bien en haut, à côté de la nouvelle église.

Fiesch peut servir de point de départ pour une quantité de petites et de grandes courses, aussi bien que de lointaines excursions dans les montagnes, aussi avec son air pur et ses fraîches sources est-il devenu le séjour favori des amateurs de bon air, qui trouvent dans les deux hôtels au „Fieschergletscher“*) et „aux Alpes“ un aimable accueil et des soins empressés.

Notre première excursion, qui exige à peine deux heures, sera une délicieuse promenade par Fürgangen à *Mühlebach* et de là à *Ernen*, beau village admirablement situé au milieu de vertes prairies. Mais aujourd'hui, notre but n'est pas de

*) relié par le téléphone au nouvel hôtel de Binn.



Coup d'œil dans la vallée de Fiesch.

visiter cette localité, la plus grande et la plus belle du dixain de Conches, ni son ancienne église, ni ses fraîches forêts de mélèzes, ni même la *Binnegge**) riche en beaux points de

*) Binnegge sépare la vallée du Rhône de celle de Binn. On y parvient facilement d'Ernen en deux heures, en montant tout le temps à l'ombre des bois.

vue; non, nous dirigeons nos pas vers la plus petite maison de Mühlebach, le plus modeste hameau du district, vers le lieu de naissance de l'homme le plus grand et le plus célèbre du Valais, qui non seulement sut diriger d'une main ferme les destinées de son pays, mais auquel empereur, pape, rois et ducs rendaient hommage et portaient envie.

C'est avec respect que nous entrons dans la cabane brunie par le temps et à demi-ruinée, et que nous pénétrons dans la petite chambre sombre où naquit, en 1456, *Matthieu Schinner*. Ses parents étaient fort pauvres et le jeune étudiant Matthieu, avide de savoir, fut obligé de gagner sa vie en chantant dans les rues de Sion et de Berne. Mais partout l'intelligent jeune homme rencontra des cœurs compatissants et de généreux amis. Ni la mauvaise fortune, ni les privations de toute sorte, ni la faim et la misère, ni les persécutions et l'indifférence ne purent abattre son courage, et c'est ainsi que le petit chevrier devint un des hommes les plus célèbres de son temps. Doyen du chapitre de Valéria en 1497, comte et évêque de Sion le 20 décembre 1499, élevé ensuite à la dignité de cardinal et d'ambassadeur papal et impérial, conseiller secret de deux empereurs, il eût certainement été nommé pape, s'il ne se fût fait de la France une ennemie déclarée. *)

Le but de notre deuxième excursion est *la vallée de Binn*.

Tandis que l'axe de la plupart des vallées forme, du sud ou du nord, un angle presque droit avec la vallée du Rhône, la vallée de Binn et celle de Rappen qui l'avoisine, s'écartent sensiblement de cette règle. La vallée de Binn commence au sud-ouest de l'Ofenhorn et s'étend à l'ouest pendant deux lieues jusqu'au-delà du village de Binn. Là, elle se réunit avec la vallée latérale de Heilig-Kreuz (*Längthal*), se rétrécit ensuite en une gorge profonde, boisée et rocheuse, qui ne donne passage qu'au courant rapide d'un torrent, et se dirigeant

*) Voy. pour plus de détails l'histoire du Valais, du P. Sigismond Furrer.



vers le nord-ouest, débouche dans la vallée principale. C'est au travers de ce précipice sauvage que passe la route hardiment taillée dans le roc à une vertigineuse hauteur. Les ondes furieuses du torrent de Binn mugissent et apportent à nos oreilles cette vieille chanson de l'immortel Goëthe :

„Kennst du den Berg und seinen Wolkensteg?
Das Maulthier sucht im Nebel seinen Weg;
In Höhlen wohnt der Drachen wilde Brut,
Es stürzt der Fels und über ihm die Flut.“

Les restes des avalanches demeurent jusque bien avant dans l'été au fond de cette obscure fissure et forment des arcs hardis au-dessus des eaux écumantes du torrent.

Quel spectacle doit présenter pendant l'hiver ce couloir rocheux, alors qu'une tempête de neige le traverse en hurlant et que les avalanches, détruisant tout sur leur passage, se précipitent lourdement des hauteurs ! Les habitants de la vallée de Binn restent alors pendant des mois entiers séparés du reste du monde, et l'on comprend qu'un prêtre qui vivait exilé dans ce pays ait pu dans ses lettres joindre à sa signature cette singulière annotation :

„N. N. Curatus Binnensis prope mundum.“

Tel est le caractère de la vallée de Binn ; voyons le chemin qui y conduit :

Pour arriver de *Fiesch* à *Ernen*, on traverse le Rhône, puis l'on monte à travers bois sur la Binnege (1375 m) où se trouve une chapelle d'où l'on a une très belle vue. On descend de là au hameau d'*Ausserbinn*, avec vue sur une petite vallée latérale traversée par le *Riedbach* qui vient de l'*Eggischhorn*. Le chemin suit la *Binne*, montant toujours jusqu'au-delà de la chapelle de *Ste-Anne* avec vue sur le *Helsenhorn*, et conduit en une heure et demie à *Schmidighäuser*, premier village de la vallée de Binn proprement dite.

Ce village est situé sur les deux rives de la Binne. Sur la rive droite se trouve le bel hôtel „zum Ofenhorn“ nouvellement bâti ; il est construit sur une élévation, dans le haut du

village, avec une vue étendue sur toute la vallée. En face se trouve l'église avec le presbytère. Cette église et les deux chapelles près du pont méritent d'être visitées, car elles renferment des antiquités d'une beauté rare et de grande valeur. On y remarquera des tentures en cuir de Cordoue, des peintures et sculptures style vieil-allemand (Mater dolorosa), de l'orfèvrerie d'or (croix gothique), etc. Il y avait ici autrefois, pour travailler le minerai tiré des mines de Feldbach et du Helsen, des forges auxquelles le village doit son origine et son nom. En outre, et depuis des temps reculés, un chemin partant d'ici et franchissant l'*Albrun* (Passo dell'Arbela, 2410 m), sert à transporter en Italie le bétail et le fromage*) (en 8 à 9 heures aux chutes de la Tosa et à Al Ponte). Cette excursion est très recommandée, surtout parce que depuis le sommet du col on peut atteindre facilement (en 1 heure) et sans danger l'*Ofenhorn*, riche en beaux points de vue. Il est prudent, toutefois, de ne pas s'y aventurer sans guide.

Il y a, en outre, d'autres chemins intéressants fréquentés par les touristes, les naturalistes, les chercheurs de cristaux, les chasseurs et les contrebandiers. Le *Geisspfad* (Becca della Rossa, 2475 m), le *col de Kriegalp* (Passo della Cornera, 2580 m) et le *col du Ritter* (Bocca Reggio, 2692 m) conduisent aussi en Italie. On peut, par la *vallée de Safnisch*, ou aussi par les *glaciers de Remi* et de *Steinen*, atteindre le Simplon et faire, en passant, les ascensions des pics voisins, tels que le *Cherbadung* (3218 m), le *Helsenhorn* (3274 m), le *Bortelhorn* (3195 m) et d'autres encore.

Le *col de Safnisch* est attrayant entre tous. Le chemin suit la „Längthal“ jusqu'à l'église du pèlerinage de „*Heilig-Kreuz*“, franchit la petite rivière de Längthal et monte ensuite en zigs-zags, par une pente assez raide, jusqu'aux cabanes de *Rufibord* et *Stafelstatt*. Tout ce chemin, et surtout la vallée supérieure de Safnisch, présentent une riche flore et

*) La vallée de Binn possède de riches pâturages, de nombreux bestiaux et fabrique les meilleurs fromages du Valais.

attirent tous les ans des botanistes des pays les plus éloignés. Mentionnons quelques spécimens rares de cette flore: lychnide fleur de Jupiter, — géranium à feuilles d'aconit, — astragale sans tige, — herniaire des Alpes, — épervière de Rhétie, magnifique, du Jura, hispide, de Gaudin, laineuse, etc.; — potentille minime et des glaciers, — astragale épineux, — valériane d'Allioni, — laiche des bruyères, — arétie de Vitaliani, etc.

Le sommet du col est dominé du côté nord par le *Bettlihorn* (2965 m) d'où l'on a une vue réputée parmi les plus belles du Valais. La vallée du Rhône, de la Furka à Martigny, avec ses villes, ses villages, ses vallées latérales, s'étend à nos pieds et une riche couronne de cimes encadre ce vaste et grandiose tableau. Impossible de les nommer toutes, car pas une des sommités les plus célèbres des Alpes bernoises et valaisannes, du Galenstock jusqu'au Mont Blanc, ne manque à l'appel; bien d'autres encore, de Glaris, des Grisons, de la Haute Italie et du Dauphiné nous envoient leur lointain salut. C'est ici que l'on pourrait s'écrier avec Ekkehard:

„Celui qui a surpris le secret des hautes cimes, ce
 „secret qui dilate le cœur de l'homme et l'élève jusqu'aux
 „cieux dans le libre élan de la pensée, sourit de pitié en
 „songeant aux hommes qui, tout en bas, au fond de la
 „vallée, entassent des briques et du sable pour élever de
 „nouvelles tours de Babel.“

De Binn au sommet il faut cinq bonnes heures, et de là, quatre heures encore pour redescendre à *Bévisal*, sur la route du Simplon.

Avant de quitter la vallée de Binn pour rentrer à Fiesch, n'oublions pas de mentionner ses richesses minérales qui l'ont rendue célèbre dans tout le monde savant. Il n'y a pas une vallée dans les Alpes qui soit aussi riche en minéraux rares; il y en a même qu'on ne trouve qu'ici. Les endroits où ils sont le plus abondants sont: *Ausserbinn*, *Bortelhorn*, le *Cherbadung*, le *Fleschen*, l'*Albrun*, le *Feldbach*, le *Geisspfad*,

le *Gibelthal*, le *Kummen* et autres; mais les principales trouvailles se font dans le gisement de dolomie de *Länzbach*, près d'*Imfeld*. Le cadre de notre ouvrage ne nous permet point une énumération détaillée de ces minéraux et nous devons renvoyer les amateurs aux bulletins de la Société des naturalistes du Valais „La Murithienne“ (5 fasc. 1875—76), où R. Ritz, le grand peintre valaisan, donne une liste complète des minéraux trouvés, jusqu'à la date ci-dessus, dans la vallée et dans l'arrondissement de Conches.

Albrun. Cristal de roche, adulaire, albite, mica, chlorite, amphibole, grenat, épidote, pyrite, spath amer, desmine dans le diorite, chabasite sur cristaux de quartz, titanite, azurite et malachite en efflorescences sur la dolomie avec cuivre gris, fer oligiste, rutile dans le cristal de roche, anatase, galénite, cuprite.

Ausserbinn. Cristal de roche, talc dans la rauchwacke, augite avec chlorite et feldspath sur schiste micacé, dolomite, gypse, limonite.

Bortelhorn. Augite, diopside dans le schiste micacé.

Cherbadung. Christal de roche, quartz enfumé. Feldspath, chlorite, pennine, talc, serpentine antigorite (du côté du Val Devera), muscovite, actinote, amphibole, diopside et augite, diallage.

Feldbach. Cristal de roche, talc, pierre ollaire, épidote, titanite et spath calcaire dans le schiste micacé, sidérite, magnétite, fer oligiste, limonite, rutile.

Dans les Fleschen. Cristal de roche, muscovite, chlorite, pennine, talc, serpentine, actinote, amphibole par masses dans la roche chloritique et sous forme de roche amphibolique, amianthe dans la serpentine, asbeste, diallage, grenat, almandine dans l'amphibolite, épidote, anatase, stilbite, prehnite, magnétite.

Geisspfad. Cristal de roche, feldspath, muscovite, pennine entre le Geisspfad et le Fleschen, en roche pennine, avec actinote, talc, etc., stéatite, serpentine remplie de cristaux de pyrite magnétique, pikrolite, actinote, byssolithe, amianthe et asbeste dans la serpentine, asbeste dans la pyrite magnétique,

amianthe soyeux, diallage, grenats jaunes et verts dans la serpentine (entre Geisspfad et Fleschen), etc.

Grenziols. Dans la couche de gypse mêmes minéraux qu'à Ausserbinn.

Helsen. Muscovite, actinote, feldspath, épidote, spath calcaire, magnétite, roses de fer (titanate de fer), fer oligiste et limonite dans la mine de fer au-dessus de la Kriegalp; azurite, bornite.

Im hängenden Laub. Wiserine, titanite, magnétite dans le schiste micacé et le gneiss.

Kriegalp. Cristal de roche, adulaire, amphibole, augite et diopside dans l'amphibolite, épidote et tourmaline dans le gneiss.

Kummen (vallon de Kummen dans la vallée de Gichel). Cristal de roche, améthyste, feldspath, muscovite, talc, anatase, cuivre gris, grenat, titanate de fer.

Mättthal (dans la Längthal de l'Heilig-Kreuz). Cristal de roche, feldspath, muscovite, ripidolite, talc, tourmaline, aimant, fer oligiste; adulaire, albite, margarite près du glacier de Rämi.

Turben. Cristal de roche, adulaire, phlogopite, chlorite, tourmaline, rutile, etc.; ces derniers surtout dans la célèbre couche de dolomie à *Längbach*, près *Imfeld*.

Cette „dolomie saccharoïde“ est d'un blanc pur à grain très fin et apparaît surtout à la partie inférieure de la zone des schistes micacés du Haut-Valais, particulièrement au sud. A l'entrée de la vallée de Viège elle accompagne les grandes masses de serpentine, sur les deux versants, sous forme de calcaire dolomitique, continue jusqu'à la vallée de Nantzer et surgit de nouveau, après quelques interruptions, dans le Nesselthal (Simplon). Mais au fond de la vallée de Ganter (Simplon), à l'est du Schallberg, elle forme de véritables strates en masses finement granulaires qui se continuent au-delà du col, au sud du Bettlihorn, dans les vallées de Jaffisch et de Binn, et s'élèvent dans cette dernière jusqu'au Hohsandhorn. Cependant sur toute cette étendue il n'y a encore que le gîte au-dessus d'Imfeld qui soit connu pour ses richesses minérales, et cela

depuis l'époque du savant moine bernardin Murith. Quelques-uns de ces minéraux sont extrêmement rares et ne se trouvent qu'à cette place. Sur un petit espace on trouve réunis dans les géodes, filons ou nids: cristal de roche, feldspath, *hyalophane* (uniquement là), muscovite, talc, chlorite, grammatite, asbeste, corindon commun, tourmaline (rouge, jaune, verte et noire), spath amer, baryte, célestine (très rare), rutile, pyrite (cristalline et granulaire), sphalérite (magnifiques cristaux jaunes et bruns), orpiment, réalgar. Enfin on ne trouve que là: le *binnite*, le *scléroklas*, le *jordanite* et le *dufrénoysite*.

Ce sont les frères Walpen de Imfeld qui exploitent actuellement et avec le plus grand soin ce gisement de dolomie.

De *Fiesch*, nous devons encore une visite à la vallée du glacier de même nom (Fasc. p. 24). La *vallée de Fiesch* s'ouvre vers le nord; elle est resserrée et dominée par de puissantes pyramides rocheuses, des géants de premier ordre. A partir du *Setzenhorn* à l'est (3065 m), la haute muraille va s'élevant de plus en plus par le *Wasenhorn* (3642 m), le *Vorder-Galmihorn* et le *Hinter-Galmihorn* (3524 et 3482 m), l'*Oberaarhorn* (3642 m) jusqu'à l'imposant *Finsteraarhorn* (4275 m). Suivent ensuite au nord le *pic d'Agassiz* (3950 m), le *Fiescherhorn* (grand, petit et postérieur, 3875, 4048, 4020 m) et à l'ouest, le petit et le grand *Gränhorn* (3927, 4047 m), le *Fiescherhorn* et le *Wannehorn* valaisans, tous dépassant 3000 m. — Puis l'abaissement devient plus sensible, car les *Strahlhörner* n'ont plus qu'une hauteur de 3034—80 m et la dernière montagne de cette riche couronne, l'*Eggischhorn*, si fréquenté, a 2941 m seulement.

La plupart de ces montagnes ont été gravies ces dernières années, les cols qui les séparent ont été franchis et leurs labyrinthes de glaciers explorés; mais cela aux prix de beaucoup de peine, de persévérance, et de nombreux dangers.

Ces ascensions et ces excursions sont indiquées et décrites dans le guide de I. Tschudi, mais surtout dans les annuaires des Clubs Alpains suisses et autres. Ne pouvant les citer en détail, nous nous contenterons de décrire une course de

glacier, en choisissant celle qui traverse tout ce pays et nous permet d'y jeter un coup d'œil d'ensemble: nous irons de Fiesch par le col de l'Oberaar (3238 m) au Grimsel (14 heures environ).

Cependant, avant d'endosser notre équipement montagnard et de nous mettre en route sous la conduite de guides expérimentés, jetons un coup d'œil sur les temps passés: voyons sous quel aspect se présentaient, il y a 300 ans, ces montagnes et ces glaciers, alors que les orages de la Réforme se déchaînaient sur la tranquille vallée de Conches et allumaient de longues guerres dans le Valais, resté fidèle à sa foi. Un fait bien connu, c'est que le montagnard est conservateur et n'aime pas beaucoup les idées nouvelles. Il a la tête dure comme le roc de ses montagnes et il tient aux choses anciennes, surtout à celles qui ont de tout temps été trouvées bonnes et utiles. Les luttes et les persécutions religieuses en Valais durèrent pendant tout le XVI^e siècle, jusqu'à ce que les paysans, rassemblés sur la *Planta près de Sion*, le 20 juin 1603, eussent décidé, à la majorité des voix, de rester fidèles à l'ancienne église. — Les réformés, qui jusqu'alors avaient été persécutés, purent émigrer avec leurs biens pour chercher une patrie nouvelle. Les seigneurs de Berne se conduisirent d'une tout autre façon envers les habitants de leurs vallées, et la réforme religieuse de 1528 fut partout imposée au peuple par la force. Il en fut ainsi dans la vallée de *Grindelwald*. Aujourd'hui, on raconte encore partout que des rapports très suivis existaient alors entre les habitants du Valais et ceux de Grindelwald. Il paraîtrait, d'après les registres paroissiaux de Grindelwald, que les Valaisans réformés étaient forcés de se rendre, à travers les glaciers, à Grindelwald pour pouvoir y exercer leur culte, célébrer les mariages et baptiser leurs enfants, tandis que les Grindelwaldais fidèles à leur religion faisaient le même chemin en sens contraire pour aller exercer leurs pratiques religieuses dans le Valais resté catholique. Antérieurement déjà, les Valaisans traversaient la montagne pour se rendre en pèlerinage à la chapelle de Ste-Pétronille près du

Mettenberg, tandis que les Grindelwaldais venaient à Fiesch demander à ses sources thermales et sulfureuses la guérison de leurs maladies. Le pèlerinage de Ste-Pétronille est recouvert par le glacier depuis le commencement du XVII^e siècle, et les bains de Fiesch furent, presque à la même époque, ensevelis sous un éboulement.

Mais comment était-il possible de se rendre du Haut-Valais à Grindelwald à travers la haute et terrible muraille de glace qui sépare les vallées? Nous savons que le passage, connu aujourd'hui comme le plus facile, celui qui franchit le *col du Mönch* passe encore pour un tour de force auprès des plus hardis touristes. Les vieilles chroniques, la tradition, et surtout les restes encore existants de l'ancienne route, ainsi que les noms de certaines localités, nous expliquent la chose. Les chroniques, en effet, nous apprennent qu'en 1540 les glaciers de Grindelwald furent entièrement fondus à la suite des grandes chaleurs et d'une sécheresse prolongée, tandis qu'en 1602 ils atteignirent la plus grande étendue connue de mémoire d'homme. A cette époque, il était facile d'aller de *Fiesch* ou de *Naters* au *lac de Mörjelen* par la vallée que recouvre aujourd'hui le glacier d'Aletsch, mais qui alors était riche et verdoyante, et de gagner *Faulberg* en traversant les alpages de *Rinderturren* et *Schänbühl*. Ce n'est qu'à partir de la *place de la Concorde* qu'on devait traverser le glacier; et encore, en passant par le *Jungfraufirn* ou par le *Ewigschneefeld*, n'avait-on à le franchir que sur une largeur de 600 m au plus. Il est vrai que, de l'autre côté, la pente était fort raide et la descente difficile, néanmoins ce chemin par les roches nues et les éboulis était certainement plus praticable que le mur de glace actuel. La vallée supérieure de Fiesch aussi, actuellement recouverte de glace, nourrissait alors de nombreux troupeaux sur ses pâturages, et il n'y a pas encore bien longtemps qu'on conservait à la mairie de Fiesch un fromage marqué au millésime de 1600 et provenant de l'alpe disparue. Ce fromage a excité l'étonnement de beaucoup de personnes lors de l'exposition agricole de Sion. Il devait y avoir sur l'alpe de *Ziteren*, dans la



vallée de Fiesch, comme dans la vallée supérieure de Grindelwald près du *Mettenberg*, une chapelle dédiée à Ste-Pétronille, patronne des pâturages alpestres, et les cloches des deux chapelles, sorties du même moule et tintant à l'unisson, guidaient vers le but le voyageur perdu dans la nuit et la tempête. La cloche du *Mettenberg* est encore conservée à Grindelwald, celle de *Ziteren* a été fondue il y a longtemps.

Mais reprenons notre voyage après cette digression historique, et en route pour le *col de l'Oberaar!*

Cette excursion, qui exige 14 heures, est longue et pénible, surtout la montée jusqu'au glacier supérieur de Fiesch; il est donc indispensable de se mettre en route de très bonne heure. Les trois premières heures de marche, jusqu'à la partie inférieure de l'alpe de *Mörjelen*, sont une agréable promenade sur une route de montagne fréquentée. A partir de là, on suit le bord du glacier inférieur de Fiesch en longeant le pied des *Fieschhörner* valaisans. Des crevasses et des fissures sillonnent les parois escarpées de gneiss et de granit lesquelles renferment, surtout dans les stries de quartz blanc, des richesses minérales qui attirent un grand nombre de chercheurs de cristaux. La grotte de cristal de roche, découverte ici en 1757, est célèbre. On y a trouvé des cristaux gigantesques pesant de 500 à 1400 livres. Les Français les emportèrent à Paris, en 1799, avec bien d'autres trésors du pays, et les deux plus belles pyramides de cristal figurèrent lors d'une entrée triomphale de Napoléon dans sa capitale.

Après une forte marche d'une heure nous atteignons enfin le glacier; nous enjambons bravement ses nombreuses crevasses, nous contournons prudemment les séracs menaçants, nous admirons les nombreuses tables de glace et nous prêtons l'oreille au bruit des torrents qui se perdent dans les profondeurs de la glace azurée. On se croirait transporté dans un autre monde. On avance ainsi, en montant toujours, jusqu'au pied du *Finsteraar-Rothhorn* qu'on contourne du côté nord, car au sud, le chemin est barré par une ramification du puissant *Finsteraarhorn*, qui s'étend ici en une longue muraille rocheuse.

Nous laissons de côté la *cabane du Rothloch*, très utilisée autrefois, et nous gravissons une muraille de glace étincelante, dernière pente de l'Oberaarjoch.

Après cette marche de six heures sur le glacier, nous avons bien mérité une halte prolongée et nous nous installons confortablement dans la nouvelle et charmante cabane du Club Alpin, pour y faire notre cuisine et pour changer de linge et de chaussures. Une fois bien restaurés, nous nous abandonnons entièrement à la contemplation du panorama incomparable et grandiose dont on jouit du haut du col. Comment le décrire? C'est en strophes inspirées que nous aimerions à chanter les merveilles que nous contemplons! Nos yeux ne peuvent se détacher de ce monde grandiose des glaciers qui s'ouvre devant nous, surtout du côté du midi. A nos pieds s'étendent les massifs de glace blanche et bleue du glacier de Fiesch, déchiré par mille crevasses. C'est un puissant fleuve de glace, s'avancant entre des murailles de roc à pic et descendant irrésistiblement dans des profondeurs invisibles. A l'arrière-plan de ce glacier se dresse une armée de cimes grandioses, vrais géants armés et cuirassés, dominant les vallées de Binn, du Simplon et de Viège. Leurs noms sont célèbres: les *Helsen*-, *Hülle*- et *Bortelhorn* nous sont déjà connus. Le *Furggebaumhorn*, le *Monte-Leone*, le *Wasenhorn*, le *Portiengrat*, le *Weissmies*, et les pics de *Fletsch* cachent à leurs pieds le passage et les vallées du Simplon. Le *Mont-Rose*, le *Rympfischhorn*, l'*Allalinhorn* et le groupe des *Mischabel* sont les princes des vallées de Viège, l'Eldorado des grimpeurs. De vertes prairies, couronnées de hautes forêts entourent ces sommets de roc et de glace; à leurs pieds de beaux pâturages et de riantes cultures annoncent la proximité de la fertile vallée du Rhône, que l'œil cependant ne peut découvrir.

Les gigantesques chaînes de montagnes de l'ouest et du nord forment, avec ce gracieux paysage, un contraste sévère. Immédiatement devant nous se dressent jusqu'au ciel les cimes escarpées des incomparables Alpes Bernoises, qui excitent notre admiration par leur puissance et par la beauté de leurs

formes. Tantôt le regard se repose sur ce monde de hautes montagnes, emprisonné dans un éternel hiver et où règne le silence du tombeau, — tantôt il cherche et admire au loin les teintes changeantes dont se colorent les sommets du Mont-Rose et des Mischabel, — tantôt enfin, il se tourne à l'est vers le *glacier de l'Oberaar* qui s'abaisse vers le sombre Grimsel et d'où l'on voit surgir un autre monde de cimes aux formes variées.

Le touriste doit beaucoup de reconnaissance au Club Alpin suisse, qui ne recule devant aucun sacrifice pour élever sur ces hauteurs inhospitalières des cabanes-refuges ouvertes à tous. Les cabanes du Club sont mises gratuitement à la disposition des voyageurs de tous pays; — on n'exige d'eux que de les laisser en bon état, ainsi que les meubles et les ustensiles. Ces vœux sont exprimés en vers, d'une façon originale, sur le livre des étrangers déposé à la cabane de l'Oberaar. Le voyageur est prié d'inscrire son nom, de relater les incidents de son voyage, de laisser tout en ordre, d'éteindre le feu, de refermer porte et fenêtre, etc. etc.

La cabane du Club permet aux marcheurs médiocres de partager en deux journées le tour de Fiesch au Grimsel, et offre à tous un refuge en cas de mauvais temps subit. Beaucoup de touristes y établissent leur quartier-général pour entreprendre de là des ascensions qui, sans cela, seraient impossibles ou fort difficiles. C'est d'ici que l'on peut faire le plus aisément l'ascension de l'Oberaarhorn, du Finsteraarhorn, du Studerhorn, du Grünenhorn, du Scheuchzerhorn, de l'Escherhorn, du Thierberg, du Grünberg et du Zinkenstock, sans parler des nombreux cols et glaciers intercalés entre ces montagnes.

Avant de quitter la cabane hospitalière, mentionnons encore un autre chemin qui fut découvert en 1883 par le géologue E. de Fellenberg. Il se rendit de *Biel* à *Conches* par le *Bieligerthal* (qu'on appelle aussi *Wallithal*) en franchissant la *brèche de Bielig* (3158 m) située entre le *Wasenhorn* (3457 m) et le *Vordergalmihorn* (3524 m). Ce chemin est plus court et sans danger et la dernière pente de la brèche est, paraît-il, une ascen-

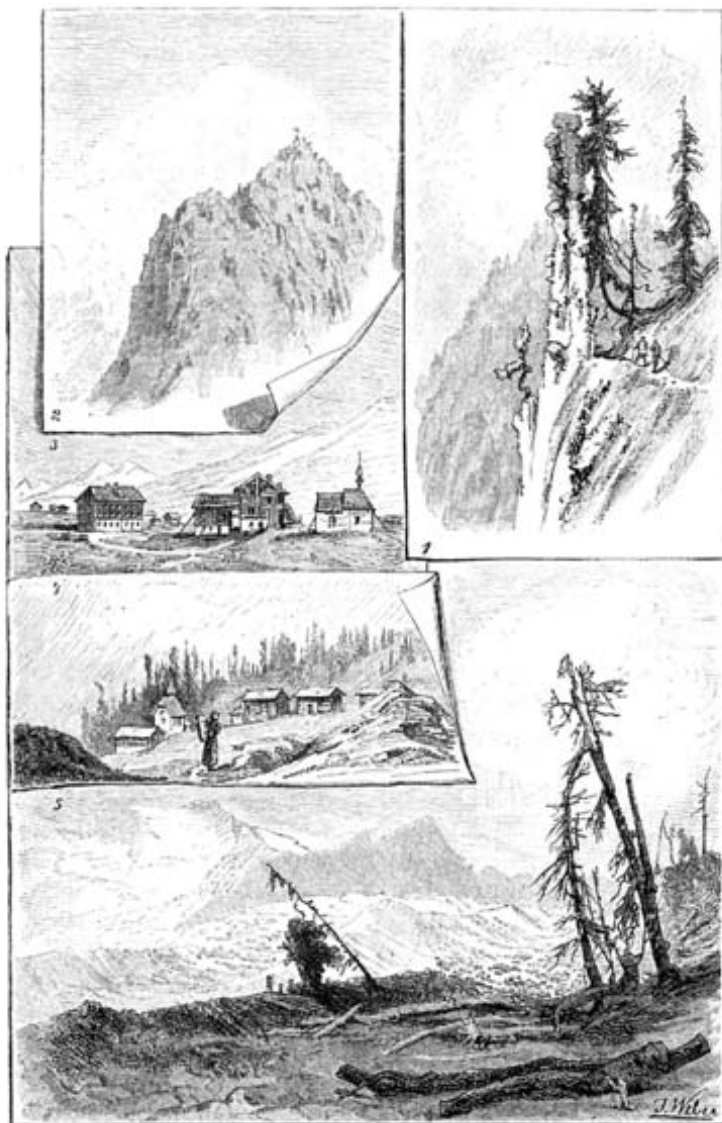
sion très agréable et sans difficultés. On voit sur une saillie de rocher de la Bieligerlücke la nouvelle cabane de l'Oberaar qu'on peut atteindre en deux heures environ par les glaciers de *Galmi* et de *Studer*. L'excursion complète de Biel à l'Oberaarjoch demande 8 à 9 heures.

Nous prenons maintenant congé de l'Oberaarjoch et, par le glacier d'Oberaar, nous descendons facilement en 5 heures à l'hospice du Grimsel en passant devant les *chalets de l'Oberaar*. Le peuple valaisan place ici la scène d'une de ses plus touchantes légendes que le curé Tscheinen nous raconte ainsi :

La noble Milanaise.

Sur l'alpe déserte de l'Aar qui, par suite de vente, fait maintenant partie de la commune lointaine de Törbel dans la vallée de Viège, un berger cherchait, par un temps sombre et pluvieux, un bœuf égaré dans ce pays sauvage où l'on ne voit que glaciers et rochers pelés, lorsque, à son grand étonnement, il aperçut une belle dame qui se dirigeait vers le glacier. Il pressa le pas afin de lui offrir ses services au cas où elle se serait égarée. Il remarqua, en approchant, qu'elle était jeune et belle et qu'elle avait grand air, mais ce qui le surprit fort, c'est qu'elle marchait nu-tête et nu-pieds. De ses beaux cheveux flottant sur ses épaules, dégouttait la pluie; à son cou charmant pendait une chaîne d'or; une riche ceinture entourait sa taille svelte et des bracelets d'or brillaient à ses poignets. Aux doigts de ses petites mains blanches étincelaient des bagues de diamants. Ses pieds nus, rougis par le froid et l'humidité paraissaient si délicats que le moindre caillou devait les blesser. D'une main elle relevait son tablier de soie, et pour faciliter sa marche dans cette rude contrée, elle tenait de l'autre un long bâton de voyage. Ses pieds délicats se posaient avec précaution sur les cailloux humides et froids et l'on voyait bien que chaque pas lui causait une souffrance. Son gracieux visage portait la trace de bien des larmes dont plusieurs brillaient encore dans ses doux yeux; de sa jolie bouche s'échappaient des prières et des soupirs.

Saisi d'admiration et de pitié, le berger lui demanda: „Mais pour l'amour de Dieu, ma belle dame, que cherchez-vous donc par un temps pareil dans ce pays sauvage? Vous devez vous être égarée! Bonté divine! vous êtes pieds nus, sans parapluie, sans chapeau! Il vous est sans doute arrivé malheur! Sinon, où sont vos domestiques? N'avez-vous point de guide? Vous n'êtes pourtant pas venue à pied? Vous êtes, bien sûr, venue à cheval jusque près d'ici, vous vous serez trop éloignée de votre société et vous vous êtes perdue?“ — „Non, bon jeune homme, répondit la dame d'une voix douce, je ne me suis point égarée: je suis bien venue ici seule, sans chevaux, sans serviteurs, sans chapeau, sans parapluie et sans souliers. Je viens d'une grande ville et d'un riche palais; mon corps est resté, chaud encore, sur mon lit mortuaire à Milan, autour duquel mes chers parents pleurent amèrement leur fille unique. J'ai été condamnée par Dieu à faire pénitence sur ce glacier, parce que durant ma vie je n'ai presque pas marché sur terre, allant toujours en voiture, ne m'éloignant jamais de la maison sans une suite magnifique, ne m'exposant jamais à l'air froid, ne sachant renoncer à aucun plaisir et craignant tout effort et toute peine: c'est pour cela que, en punition de ma mollesse, j'ai été condamnée à marcher dans cette âpre solitude à pieds nus, par la pluie, le froid et l'orage, et à faire pénitence sur ce glacier. Ceci est mon purgatoire, car en dehors de ma mollesse, je n'ai commis aucun péché.“ — Comme elle finissait de parler, un sombre et épais nuage, accompagné d'une froide pluie déroba au berger la vue de la charmante apparition. Quelques instants après, quand le nuage et la pluie se furent dissipés et que le temps fut redevenu clair, il ne restait plus trace de la belle jeune fille. — A ce moment, mais malheureusement trop tard, le berger eut l'idée que ce n'était pas en vain que Dieu lui avait envoyé cette belle apparition. Il ne lui manquait sans doute que peu de chose pour sa rédemption complète: ah! si au lieu de ses inutiles questions, il lui avait offert son secours pour l'aider à se racheter! Il s'écria alors, aussi haut qu'il put, dans la direction où elle avait disparu: „O belle



1. „Godwergithüre“. 2. Eggischhorn. 3. Riederalp. 4. Bettenalp.
5. Au bord du glacier d'Aletsch.

jeune fille! dites-moi donc comment je puis vous sauver?“ Mais, pour toute réponse il n'entendit qu'un faible écho de ses propres paroles, le ruisseau murmurait mélancoliquement, le glacier grondait sourdement, de blanches nuées montaient des crevasses du glacier ou y redescendaient — mais il ne vit et n'entendit plus rien d'elle. Et aussi souvent, par la suite, qu'un mystérieux attrait le ramenait par le brouillard et la pluie dans ce pays sauvage, à l'endroit où s'étaient posés les pieds délicats de la dame, il se tournait du côté où elle avait disparu, évoquait sa figure restée si vivante en son souvenir et s'écriait à haute voix: „O belle dame! puis-je encore faire quelque chose pour vous sauver?“ Mais comme auparavant, le faible écho de sa propre voix lui répondait seul. Bien souvent de sombres nuages et de froides pluies passèrent sur lui, — le ruisseau murmura mélancoliquement, — le glacier gronda sourdement, — le pays resta toujours désert et les blanches nuées montèrent des fentes du glacier et y redescendirent comme jadis, — mais plus jamais, à son grand chagrin, il ne revit la belle et noble dame.*)

*) Voir les *Légendes Valaisannes*, recueillies par Tscheinen et Ruppen





L'Eggischhorn et le Glacier d'Aletsch.

Le grand Aletsch est le glacier le plus important des Alpes ; il surpasse tous les autres, non seulement en étendue, mais aussi en beauté. Pour le voir dans toute sa majesté, il faut monter sur l'Eggischhorn, l'un des points les plus visités de la Suisse. Depuis Fiesch on en atteint le sommet, haut de 3000 m environ, en 4 $\frac{1}{2}$ heures par une bonne route carrossable. A 1 $\frac{1}{2}$ heure du sommet, la spéculation a établi son siège et élevé un hôtel, dans lequel afflue chaque année une foule de voyageurs venus du monde entier, et qui contribue presque autant que la célèbre vue de l'incomparable Eggischhorn à attirer les touristes. Nous lisons à ce sujet dans „l'Echo des Alpes“ les lignes suivantes d'un clubiste genevois, M. E. Pictet :

„De nos jours, même en Suisse, il y a beaucoup d'hôtels dans lesquels il n'y a plus d'hôte. Ce sont des entreprises plus ou moins anonymes, où le voyageur a un numéro et une carte à payer, rien de plus. Heureusement ce n'est pas partout ainsi. L'hôtel de l'Eggischhorn ou de la Jungfrau, comme on voudra l'appeler, a un hôte et un hôte très attentif, un de ces hôtes qui vous reçoivent, qui se souviennent de vous, qui s'informent de vos désirs, vous dirigent dans vos courses, qui pensent, en un mot, qu'on peut être hospitalier en étant maître-d'hôtel.“

Droit derrière Fiesch, nous traversons le pont du Fiescherbach et nous montons par une pente assez raide à travers la forêt. Ces gros arbres trouvent ici un sol fertile et enfoncent

L'Eggishorn et le Glacier d'Aletsch.





profondément leurs racines dans les moraines de l'ancien glacier, disparu depuis longtemps. Les torrents de montagne, dont le lit est habituellement à sec, mais qui grossissent considérablement par de fortes pluies ou de rapides fontes de neige, creusent de profonds sillons dans ce terrain mouvant et donnent parfois à leurs bords des formes fantastiques ressemblant à des châteaux et à des tours que l'imagination poétique des montagnards peuple de fées et de „Godwergi“. — Près de notre chemin, se trouve une forme de ce genre; c'est une curieuse tour de terre, la „*tour des Godwergi*“ qui a inspiré plusieurs légendes. A ses flancs s'attachent de nombreuses saxiphrages; elle porte sur son sommet, ressemblant à la pyramide de terre d'Useigne dans le val d'Hérens, un casque de granit et servait de résidence et de rendez-vous aux Godwergi. Ces Godwergi, ou Godwergini, étaient des nains de la plaine ou de la montagne tout-à-fait particuliers au Valais allemand. Ils étaient bruns, de petite taille, fluets et déguenillés, mais serviables, fins, adroits, experts à prédire l'avenir et à se métamorphoser. Ils étaient compatissants pour les pauvres et pour les malades, connaissaient les vertus des simples et les endroits où étaient cachés les trésors. Mais malheur à celui qui récompensait leurs services par l'ingratitude, ou qui se moquait de leur figure et de leurs vêtements! Sa maison et ses champs étaient maudits, la maladie fondait sur son bétail, la grêle et l'inondation ravageaient ses prés et ses récoltes; dans son logis même, les lutins tapageurs ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit.

Aussitôt après avoir quitté la forêt nous apercevons l'hôtel fort au-dessus de nos têtes. Nous tournons à gauche, du côté des cabanes du Fiescherstaffel et nous montons de nouveau à droite, toujours à travers les alpages, jusqu'à l'hôtel.

Avant de pénétrer dans cette maison hospitalière, allons nous reposer sur l'un des bancs de la vaste terrasse et contemplons la vue qui, d'ici déjà, est fort attrayante et embrasse un horizon étendu. Nous apercevons à notre gauche toute la belle chaîne des *Alpes Lépointines*, depuis la *Furka* jusqu'au *Monte-Leone*; en face de nous est le *Simplon*, aux flancs duquel grimpent

les lacets de sa superbe route; à notre droite, nos yeux charmés découvrent la plus belle partie des *Alpes Pennines*, formée par les *Fletschhörner*, les *Mischabel*, le *Mont-Rose*, le *Lyskamm*, le *Matterhorn*, le *Weisshorn* et leurs nombreux satellites.

Le vaste hôtel, très renommé pour ses cures d'air, est solidement bâti sur le roc dans une position abritée et exposée au soleil. L'emplacement sur lequel sont construits la maison, les dépendances, la terrasse, le jardin potager et même les deux promenades se dirigeant à l'est et à l'ouest, a été conquis sur les éboulis et creusé dans les parois du rocher.

Il fait bon vivre ici, et nous y resterons quelques jours auprès de l'aimable hôte M. Cathrein, pour faire quelques excursions dans le voisinage. Nous nous trouvons certainement en présence d'un *embarras de richesses*, surtout au point de vue des ascensions. Aussi nous bornerons-nous à celles qui sont les plus intéressantes et à la portée de chacun.

I. *L'Eggischhorn.*

Notre première ascension sera celle de *la pointe de l'Eggischhorn* (voy. la fig. page 38). On y monte par un chemin bien entretenu qui, sauf la dernière rampe, peut être fait à cheval.

Lors des ascensions antérieures et avant que l'hôtel fût bâti, on suivait un autre chemin, un peu plus long mais moins raide. On passait plus à l'ouest, par la gorge du Sattel appelée *Elsenlücke*, entre le *Bettenhorn* et l'*Eggischhorn*, et l'on suivait la crête jusqu'au sommet. C'est dommage que ce chemin ait été délaissé, car on trouvait au Sattel un quadruple écho absolument merveilleux. Je n'oublierai jamais l'effet que cet écho produisit sur moi. Un joueur de cor de chasse, qui était avec nous, fit entendre une courte mélodie: les rochers d'*Aletsch* nous en renvoyèrent les sons quatre fois, à intervalles distincts, d'abord faibles, puis plus forts et plus clairs,

puis de nouveau plus faibles, et enfin doucement mélancoliques, comme la plainte d'une des vierges emprisonnées dans le glacier.

Arrivés en haut, nous nous asseyons au pied de la croix élevée sur un des énormes blocs de granit qui forment le sommet, et nous contemplons les merveilles de Dieu. Bien au-dessous de nous, nous voyons en son entier le grand glacier d'Aletsch avec ses nombreux affluents. Ses énormes masses de glace viennent se briser au nord de l'Eggischhorn qui tombe à pic de ce côté là, et ses affluents, arrêtés ici entre les parois de l'Eggischhorn d'un côté et celles du Strahlhorn en face, forment le plus original de tous les lacs alpestres, le bleu *Mörjelen* (voy. la gravure, page 32).

Par l'échappée de la vallée du glacier, nous apercevons dans le lointain la brillante et superbe *Jungfrau* et son gardien, l'aride et sombre *Mönch*, son fidèle chevalier, son vieil ami. Les cimes qui se dressent de toutes parts sont innombrables et enferment l'horizon dans un cercle éblouissant. Venez admirer ces merveilles! Il serait impossible de les nommer toutes et nous préférons renvoyer le spectateur au panorama magistralement exécuté par l'ingénieur X. Imfeld.

II. Le lac de *Mörjelen*.

Un bon sentier nous permet de descendre en deux heures de l'hôtel au *lac de Mörjelen*. Il est situé à 2350 m au-dessus de la mer, dans une échancrure d'environ 300 m de large, 900 m de long et passé 40 m de profondeur, entouré de hauts rochers et des masses de glaces du glacier d'Aletsch. Des glaçons pareils à des cygnes blancs, flottent sur ses eaux bleues que le moindre souffle de vent fait déferler en vagues écumantes contre le mur d'émeraude du glacier.

En dépit de la plasticité de sa glace, le glacier ne pourrait pas remplir cette échancrure, mais il en tapisse le fond et les bords de masses si compactes, que depuis un temps immémorial un lac s'y est formé qui a pris le nom de l'alpe voisine: „*Mörjelen*“. On sait depuis longtemps qu'il se vide

périodiquement et l'on dit généralement que cela arrive tous les 7 ans. Le fait s'est passé, en dernier lieu, dans les étés de 1878 et de 1884. En 2 ou 3 jours cette colossale masse d'eau, d'environ 10 millions de mètres cubes, qui doit se frayer un passage au travers du glacier d'Aletsch, s'écoule et disparaît dans les fentes et les crevasses en faisant, au dire des bergers, un bruit, un vacarme, un fracas épouvantable. Les eaux, furieuses et mugissantes, ébranlent les bases du glacier et celles du terrible Massachin et, se répandant sur les champs de la vallée du Rhône, occasionnent d'immenses inondations, effroi du peuple valaisan et son plus grand fléau. A peine quelques flaques d'eau, demeurées dans le fond de sable, rappellent-elles encore le lac disparu, et les blocs de glace, pareils à des monstres marins échoués sur le rivage, reposent sur un sol parfaitement sec.

Ce phénomène a aussi donné naissance à une légende populaire. Un terrible et puissant enchanteur, le „Rollibock“ s'élançait tout à coup de l'Aletsch avec un horrible fracas, pour anéantir les téméraires qui le provoquent ou se raillent de lui. Le plus agile ne peut lui échapper et celui qu'il saisit est réduit en poussière. Il doit avoir la forme d'un bélier, avec de grandes cornes, des yeux flamboyants, et son corps est couvert, au lieu de poils, de glaçons qui, s'entrechoquant lors de sa course furieuse, produisent un vacarme terrible. Il crève à coups de corne le sable, les rocs et les sapins qu'il lance dans les airs.

La topographie du lac de Mörjelen, a ceci de particulier que, dans son voisinage immédiat à l'est, se trouve le point de partage des eaux à un mètre plus bas que le point le plus profond du glacier qui ferme actuellement l'échancrure. Le lac, atteignant sa hauteur maxima, a donc son écoulement visible et naturel par ce col dans la vallée de Fiesch, située à l'ouest. Cet écoulement naturel, mais insuffisant, doit être aidé par des travaux d'art pour préserver le pays d'inondations ultérieures de ce côté. Si, en effet, au moment du débordement des eaux du lac, le niveau du Rhône était élevé comme

cela est souvent le cas en été, les ravages seraient effrayants: non seulement les champs et les campagnes seraient couverts de sable et de débris, mais les belles routes, la voie ferrée, et, en premier lieu, les digues seraient arrachées et emportées. Jusqu'ici, le lac de Mörjelen est resté comme une épée de Damoclès suspendue sur le pays, menaçant d'anéantir la grande œuvre du peuple valaisan aidé par ses frères suisses, c'est-à-dire la correction des eaux du Rhône. On a déjà souvent agité la question de savoir s'il valait la peine de sacrifier d'innombrables millions pour préserver de la ruine un territoire relativement petit. Nous ne pouvons mieux faire que de citer en réponse les nobles paroles prononcées à ce sujet par M. Birmann, Président du Conseil des Etats, qui s'écriait:

„Honneur au peuple qui emploie ses forces à repousser
 „au besoin l'ennemi du dehors! il mérite de demeurer in-
 „dépendant. Mais deux fois honneur à l'homme qui, aimant
 „sa patrie, souffre dans son cœur quand le sol en est ravagé
 „et détruit. Celui-là connaît l'amour du pays, l'amour de
 „la patrie commune. Ce n'est pas avec des chiffres qu'il faut
 „compter, mais avec la puissance, bien autrement forte, des
 „sentiments. Il s'agit de conserver le sol de la patrie: il ne
 „doit pas être perdu une parcelle du territoire suisse, ni par
 „le fait d'un ennemi extérieur, ni par les convulsions de la
 „nature. L'histoire juge de la valeur réelle d'un peuple, non
 „seulement par son héroïsme sur les champs de bataille, mais
 „aussi par les travaux de la paix.“

III. Le Glacier d'Aletsch et la Cabane de la Place de la Concorde.

L'hôtel de l'Eggishorn est renommé, non seulement pour ses cures d'air, mais aussi parce qu'il est une des plus agréables stations pour les excursions alpestres les plus belles et les plus intéressantes. Nous sommes, en effet, à la porte de tous

les nombreux passages de montagne qui conduisent par les Alpes Bernoises aux pieds de ces puissants colosses de rocher. Nous sommes dans le voisinage immédiat de leurs glaciers, qui s'étendent sans interruption du Grimsel à la Gemmi en ramifications variées et descendent dans la vallée par des gorges nombreuses.

Tschudi, dans son Guide déjà cité, mentionne les routes par la *Jungfrau*, l'*Eiger*, le *Mönch*, les cols de *Fiesch* et d'*Agassiz*, à *Grindelwald*; — celles du col de l'*Ebenfluh* et de



Concordia-Platz.

Lacinenthor, à *Lauterbrunnen*; — celles par les cols de l'*Oberaar*, de *Kasten*, de *Studer*, et par le glacier inférieur de l'*Aar*, au *Grimsel*; — et celle par le *Beichgrat*, et la *Lötschenlücke*, à *Kippel* dans la vallée de *Lötschen*. Il recommande en outre les ascensions suivantes: l'*Aletschhorn* (4198 m), le *Petit et le Grand Wannehorn* (3717 m et 3905 m), le *Grand Nesthorn* (3820 m), l'*Ebene-Fluh* (3964 m), le *Dreieckhorn* (3822 m), la *Jungfrau* (4167 m) et le *Finsteraarhorn* (4275 m).

La plupart de ces tours, demandant plus d'une journée pour des marcheurs de force moyenne, ne peuvent être entrepris directement depuis l'hôtel, mais bien depuis la cabane du

club, située sur la *Concordia-Platz* (place de la Concorde). La neige épaisse qu'on trouve sur les glaciers et les hauts névés est chaque jour tellement amollie par le soleil de midi, que cela rend la marche dans ces conditions très fatigante et même dangereuse. Il faut donc, la veille déjà, se rapprocher le plus possible du but à atteindre, afin d'avoir, le lendemain, franchi avant midi les champs de neige. En outre, l'atmosphère est plus pure dans les heures matinales, le ciel plus limpide, la vue beaucoup plus distincte et plus étendue. Depuis l'établissement des cabanes du Club, les ascensions les plus élevées et les plus pénibles peuvent s'exécuter d'une façon relativement facile, même pour des marcheurs peu exercés.

Parmi toutes ces *cabanes*, celle de la *place de la Concorde* tient le premier rang. Cette place se trouve à 4 km au-dessus de l'ancien refuge du Faulberg, au point de jonction des cinq grands affluents du glacier d'Aletsch, dans une situation imposante et grandiose : ce n'est donc point à tort qu'elle porte le même nom que sa sœur de Paris.

Nous allons nous y rendre, non pour tenter une des ascensions indiquées, mais purement et simplement par amour pour l'incomparable *glacier d'Aletsch* (voy. la gravure, page 48). En effet, une course sur ce glacier qui recouvre, y compris sa région de névés, une longueur de 5 lieues sur une largeur de près d'une demi-lieue est, pour le voyageur qui n'a d'autre but que de le visiter, une source de vraies jouissances. Le silence solennel régnant dans cette vallée de glace, silence qui n'est interrompu parfois que par le bruit des chutes de glace ou de rochers et par le murmure des ruisseaux du glacier, — la colossale grandeur de ces masses de glace, avec leurs moraines et leurs milliers de crevasses, remplissant la vallée Dieu sait à combien de centaines de pieds de profondeur et descendant jusque près des habitations des hommes, — ces montagnes cuirassées de glace, dont les sommets étincelants se perdent dans l'azur du ciel, — ces arêtes de rocher sauvages, déchiquetées, attestant par leur état les puissantes révolutions de la nature, — ces petites oasis ensoleillées et

verdoyantes sur le bord du glacier, rappelant seules le voisinage d'une région fertile et offrant mainte jolie fleur aux couleurs délicates, — tout cet ensemble original, grandiose, merveilleux, forme un tableau qui saisit l'esprit du voyageur et laisse dans son imagination d'ineffaçables souvenirs. Quoi d'étonnant que le peuple l'aime avec enthousiasme, le célèbre dans ses chants, le revête du manteau de ses légendes!

„Oh! que j'aime être à Aletsch!

„Oh! que je me trouve bien à Aletsch!

„J'ai le cœur tout rempli de joie

„Quand je vais du côté d'Aletsch!“

Ainsi s'exprime une vieille chanson avec laquelle nous accueillent les pâtres et les bergères d'Aletsch, et nombreuses sont les légendes qui subsistent encore dans l'esprit de ces montagnards. Nous écouterons volontiers celles qui, dans un langage imagé, cherchent à expliquer à leur façon les merveilles du monde des glaciers. La nature extraordinaire des glaciers, leur origine et leurs mouvements ne sont plus, il est vrai, des énigmes pour nous; mais nous comprenons d'autant mieux que le simple habitant des Alpes soit saisi d'étonnement devant leurs manifestations mystérieuses, puis que le savant lui-même était, il y a quelques dizaines d'années à peine, complètement dans l'erreur à ce sujet. Image de la plus grande pureté, le glacier ne tolère rien dans son corps gigantesque et en expulse tout ce qui lui est étranger. Il se fraie un chemin avec une puissance irrésistible, mettant de côté tout ce qui s'oppose à sa marche. Aussi n'est-il pas surprenant que la poétique antiquité ait peuplé ces châteaux féériques et ces palais de cristal de reines et de vierges qui devaient gouverner cet immense empire glacé. Qui s'étonnerait de ce que le peuple du Valais, chrétien, simple et pieux, ait considéré ces merveilleuses mers de glace comme le séjour des âmes qui ont encore besoin de purification? Combien sont douces et tendres les légendes du glacier géant de la vallée d'Aletsch! C'est là qu'autrefois tant d'âmes doivent avoir souffert, qu'on ne pouvait y pénétrer sans marcher sur leurs



têtes! Là, on a vu deux belles femmes nues, l'une assise sur le glacier, peignant au soleil ses cheveux brillants comme de l'or et pleurant amèrement, parce que, neuf fois encore, elle devait être gelée jusqu'au cou avant d'être délivrée; — tandis que la seconde bien que gelée, chantait à ravir dans l'espoir d'une délivrance prochaine. Ici était le séjour de la belle et joyeuse Emma qui, le jour des Quatre-Temps, se rendait avec ses compagnes à la danse des morts. C'est de tel de ces névés que sortaient les pauvres âmes pour venir se réchauffer dans la cabane de la pieuse Schmidja. Ailleurs demeuraient le lutin et l'ondine du Massachin, et plus loin paraissait le robuste berger qui vainquit le tyran Urnafas de Naters. On montre aussi l'endroit où devaient se trouver les communes d'où quinze maires dans leurs manteaux et vingt-cinq fiancées habillées de drap blanc, partirent pour se rendre à la Fête-Dieu de Naters. C'est là, enfin, que se trouve la vallée enchantée où mûrissait autrefois le raisin et où ondulaient les champs de blé mûr.





Riederalp et Bellalpe.

C'est *Brigue*, au pied du Simplon, qui est le terme de notre voyage. Nous pouvons, de l'Eggischhorn, y arriver par différentes voies. Une grande route descend par *Fiesch*, *Lax*, *Mörel* et *Naters*. Une autre route franchit l'*Elsenlücke*, traverse le glacier d'Aletsch et descend par *Bellalpe* et *Natersberg* dans la vallée du Rhône. On peut enfin, tout en restant à la même hauteur, se diriger par les *alpes de Lax*, de *Betten* et de *Goppisberg* jusqu'à l'hôtel de la *Riederalp*, et de là descendre directement sur *Mörel*.

Nous allons suivre l'un après l'autre ces trois chemins.

I.

A une demi-lieue à peine au-dessous de *Fiesch* se trouve *Lax*, le dernier village du dixain de *Conches*. De là, la route descend brusquement et par de forts lacets dans la vallée en passant par le „*Deisch*“ ou *Gottesberg*, pour arriver au „dixain oriental de *Rarogne*“, qu'on nomme aussi *Mörel*. Ce *Deischberg*, une des arêtes barrant la vallée du Rhône, forme la limite des deux dixains; déjà dans les anciennes chroniques on appelait le premier: „*A monte Dei Superius*“. Suivant une légende, l'apôtre *Barnabas* doit avoir, en ces lieux, prêché l'Évangile aux gens de *Conches*; de là le nom de la montagne. Mais d'où venait ce saint précurseur des touristes, et où a-t-il

ensuite porté ses pas? La légende se tait sur ce point. En tous cas, les gens du dixain sont plus modestes dans leurs prétentions que leurs concitoyens de la vallée du Grand St-Bernard, lesquels affirment que le prince des apôtres, St-Pierre lui même, y vint prêcher un jour!

A partir d'ici, la vallée devient étroite et sauvage: le jeune Rhône se fraie irrésistiblement un passage à travers le rocher, et ce n'est que près de Mörel que la vallée s'élargit de nouveau. *Mörel*, dans une situation charmante, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers, était autrefois la résidence de puissantes familles. On montre encore dans son voisinage les ruines du château de Mangépan, lequel, comme celui du seigneur de Dörrenfeld, fut détruit en 1262 par le comte Pierre de Savoie, pendant la guerre qu'il fit à Henri de Rarogne, évêque de Sion.

La vallée se rétrécit de nouveau surtout près de la chapelle de „*Hochfluh*“, lieu de pèlerinage. C'est à peine si la route, resserrée entre la chapelle et le Rhône, peut se frayer un passage. Immédiatement après, la vallée forme un nouveau bassin jusqu'à l'embouchure de la *Massa*, qui s'est frayé une issue à travers la gorge sauvage dans les profondeurs de laquelle se perd le glacier d'Aletsch. Un hardi petit pont de pierre, sur lequel fut assassinée en 1368 la belle comtesse de Blandra, de Viège, avec son fils unique le jeune Antoine, traverse le torrent furieux aux eaux sombres. L'amateur des gorges romantiques, sauvages, terribles, celui qui se plaît aux situations émouvantes et impressionnantes n'a qu'à visiter le „*Massachin*“ *) (cluse de la *Massa*) et à se hasarder le long de la conduite d'eau qui se suspend aux rochers à de vertigineuses hauteurs. Quelques arbres seulement se sont cramponnés aux parois nues du rocher; à nos pieds mugit, dans une obscure profondeur, la *Massa*, torrent furieux qui ronge sans relâche ses murs de granit. A plusieurs en-

*) „*Chin*“, en dialecte valaisan, sert à désigner une cluse, c'est-à-dire une gorge d'érosion.

droits, les parois des rochers se rapprochent tellement, qu'on pourrait d'un saut hardi franchir l'abîme. Nous ne savons ce que nous devons admirer le plus, de la grandeur de cette nature sauvage, ou du courage des hardis Valaisans qui, au péril de leur vie, ont établi une prise d'eau à travers toute la gorge, afin d'arroser quelques maigres cultures que, sans cela, le soleil brûlerait. Le Valais entier est sillonné des ces conduites d'eau, frappant témoignage de l'énergie et de l'activité de ses habitants dans la lutte sans cesse renouvelée qu'ils ont à soutenir contre les éléments, pour arracher à la terre ses trésors.

De l'autre côté du pont de la Massa, nous entrons dans le dixain de Brigue, nous passons devant Naters exposé au soleil, et nous traversons le Rhône près de la gare de Brigue.

II.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le chemin par les alpages est bien préférable à celui que nous venons de parcourir, puisque, jusqu'aux hôtels de *Riederalp* et de *Bellalpe*, on reste sur la hauteur, jouissant d'une vue magnifique et parcourant des contrées dont l'aspect change continuellement et tient l'esprit en éveil.

Nous suivons d'abord le sentier établi par M. Cathrein, nous traversons les alpages des communes de Lax, de Betten et de Goppisberg, en passant près du mélancolique *lac de Betten*. Les chants des bergers, les sons de leurs chalumeaux, se confondant avec l'harmonieux tintement des clochettes des troupeaux, nous transportent au sein de la vie alpestre, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer ces belles vaches laitières, la joie et l'orgueil des habitants du dixain de Conches. Ces vaches sont très recherchées en Italie, ainsi que les fromages gras, et ce commerce amène beaucoup d'argent dans le pays. L'élevé du bétail est à peu près la seule occupation des habitants des hautes vallées au-dessus de Brigue.



Lac de Betten.

J. Weber.

De toutes ces alpes, c'est la *Riederalp* qui est dans la plus belle situation (voy. figure page 38) et nous y arrivons en trois heures depuis l'hôtel de l'Eggischhorn. M. de Sépibus, de Mörel, a eu l'heureuse idée d'y faire bâtir un hôtel-pension qui, par sa position salubre, son air de montagne fortifiant et pur, son eau si bonne, son lait excellent, et aussi par ses promenades variées, est admirablement qualifié pour des cures d'air et de petit-lait. En outre, la neige disparaît déjà dès le commencement de juin, de sorte que l'hôtel peut être habité de très bonne heure. — C'est d'ici que l'ascension du pic d'Aletsch prend le moins de temps; elle peut être exécutée en un jour, mais toutefois par de bons grimpeurs seulement.

La plus délicieuse excursion, et qui peut être faite par chacun, est l'ascension du *Hohenfluh* (2345 m). C'est une

saillie de la crête qui va de l'Eggischhorn au grand glacier d'Aletsch. En une heure on est en haut, et la vue dont on jouit de là vaut presque celle de l'Eggischhorn. Avant d'atteindre le sommet, on passe devant le „Lac bleu“ dont les bords sont parsemés de chalets en ruines. Au-delà se dresse le sombre et rocheux Riederhorn et dans un lointain lumineux les cimes étincelantes des vallées de la Viège. Les rochers pelés et les éboulis brun-rougeâtre des pics de *Bettli*, de *Tunetsch* et de *Klenen* qui sont en face, contrastent d'une manière saisissante avec cette vue magnifique. Ces pics sont formés, pour la plus grande partie, de schiste lustré et il est surprenant qu'ils restent ainsi arides et sans aucune végétation, car c'est précisément cette même roche qui, par sa friabilité et sa composition minérale, forme dans la vallée moyenne du Rhône et surtout près de Sion un sol si riche pour la culture de la vigne.

Le touriste qui peut séjourner à la Riederalp ne doit pas manquer non plus de visiter le *Riederhorn*. Ce cône de rochers (2238 m) couvert de bois, s'avance dans la vallée du Rhône, et de son sommet non seulement on jouit d'une vue très étendue sur tout le pays, mais on peut plonger le regard au fond de l'effrayant Massachin et en étudier tous les détails.

Le propriétaire de la Riederalp a fait élever sur la *Rieder-Furka* un élégant chalet, où le voyageur fatigué peut se réconforter avec l'excellent vin du Valais. Suivant notre itinéraire, nous devons y passer pour atteindre la Bellalpe. Depuis la Furka, on descend par une pente raide sur le glacier d'Aletsch à l'ombre d'un bois de beaux aroles. De temps à autre, ce cadre verdoyant s'entr'ouvre et offre de charmants points de vue; tantôt, par la gorge de la Massa, sur le sombre *Cervin* et sur sa brillante voisine, la Dent blanche, accompagnée de son page fidèle, le *Brunegghorn*; — tantôt, en bas, sur le mystérieux torrent, ou en haut sur les montagnes colossales qui la bordent et l'étreignent.

En une heure nous atteignons notre ancienne connaissance, le glacier d'Aletsch que nous traversons aisément en 30 minutes,

à cheval ou à mulet, et nous arrivons au pied d'une muraille de rochers, l'*Aletschbord*, qu'il nous faut une heure encore pour gravir par un chemin en zigs-zags.

De loin déjà, l'hôtel de *Bellalpe* nous souhaite la bienvenue. Nous y arrivons, tout couverts de sueur, heureux de trouver un gîte dans cette maison hospitalière.

Tandis que le séjour de la Riederalp, maison plus modestement aménagée, convient mieux aux familles qui veulent passer les mois d'été à la montagne dans le calme et la retraite, nous retrouvons à la *Bellalpe* la foule bigarrée des gens du grand monde auxquels le luxe et le confort sont indispensables, même dans les voyages de montagne.

La *Bellalpe*, en tant que résidence d'été, est nouvelle comme son nom. Les simples montagnards appelaient cette alpe „*Aletschbord*“, et nous en sommes presque à regretter de voir disparaître ce vieux nom auquel se rattachent tant de légendes! Il partage le sort de cette aimable époque idyllique, dont le charme va en s'affaiblissant avec les progrès de la civilisation. Dans la patrie des esprits et des lutins s'élèvent maintenant de magnifiques hôtels; les contrées que fréquentaient uniquement les chasseurs et les pâtres fourmillent actuellement de voyageurs de toutes nations, et les plus hautes cimes, qu'habitaient seuls les chamois et les aigles, sont foulées par le pied du clubiste.

Bellalpe mérite certainement son nom. Le grand et vaste plateau est un véritable parterre de fleurs et offre aux personnes délicates et même malades une grande variété de



promenades. Qu'on aille à *Schoenenbühl*, à la *Nessel-Alp*, ou à la *Lusgen-Alp*, le long de l'arête du Lusgen, on marche tout le long du chemin sur un tapis de fleurs, en jouissant d'une vue étendue sur la vallée du Rhône et sur les Alpes méridionales du Valais.

La vallée de Binn a son Ofenhorn, l'hôtel de l'Eggischhorn la cime du même nom, la Riederalp a une Hochfluh — Bellalpe a le *Sparrenhorn* (3014 m), qu'on appelle aussi le *Bellalphorn*.

Le maître-d'hôtel de Bellalpe, M. Klingele, a réussi à établir un chemin qui permet d'arriver en 2¹/₂ heures, à cheval, jusque tout près du sommet.

La vue dont on jouit du Sparrenhorn est grandiose, quoique différant sensiblement de celle de l'Eggischhorn. On ne voit que la moitié inférieure du grand glacier d'Aletsch, et les Alpes Bernoises sont aussi partiellement cachées; par contre, nous apercevons un nouveau panorama de glaciers, c'est-à-dire le *glacier supérieur d'Aletsch*, le *Beichfirn* et le *Jägifirn*, ainsi que tous les sommets qui, à partir du pic d'Aletsch, s'étendent au sud-ouest le long de la vallée de Lötschen. La belle chaîne des Alpes Pennines, du Simplon au Mont Blanc, se présente, vue d'ici, sous un aspect tout différent. Aussi l'ascension du Sparrenhorn est-elle intéressante, même pour les personnes qui ont fait celle de l'Eggischhorn ou de la Hohen-Fluh.

Il va sans dire que les grands tours dans les Alpes Bernoises peuvent, avec quelques modifications, être également entrepris d'ici, car à l'hôtel de Bellalpe on peut, comme à ceux de l'Eggischhorn et de la Riederalp, trouver des guides expérimentés et sûrs.* C'est d'ici que l'on préfère franchir le col du *Beichgrat* pour aller à Lötschen, et celui du *Birgisgrat* pour se rendre dans la vallée de Gredetsch. On fait aussi les ascensions du *Grand Nesthorn* (3820 m), des *Fusshörner* (3648 m), du *Grisighorn* (3165 m), du *Geishhorn* (3746 m) et de quelques autres.

Il est question d'établir une cabane-abri sur le *glacier supérieur de l'Aletsch*: espérons que ce projet s'exécutera bientôt, car il faciliterait considérablement les excursions mentionnées ci-dessus.

Nous avons hâte maintenant de redescendre à Brigue pour passer le Simplon. C'est à regret que nous quittons ce cher pays de Conches. Mais là haut aussi, sur le Simplon, la main prodigue du Créateur a répandu toutes ses richesses et nous y trouverons de vives jouissances et ample matière à d'instructives observations.

*) La liste des guides reconnus et patentés par l'Etat est déposée dans tous les hôtels.



BRIGUE ET LE SIMPLON.









Brigue du côté du nord.

I. Brigue et ses environs.

Les habitants de ce pays ont été autrefois divisés par les historiens et les géographes en trois peuplades de noms différents. Ceux qui habitent le haut, de la vallée, de la source du Rhône jusqu'au dessous de Glis, sont des Lépointins primitifs, appelés par Pline (livre 3, chap. 29), Biberi ou Biberigi, par abréviation Brigi: c'est de cet ancien nom du peuple que le bourg de Brigue tire le sien, etc

Stauffius,

dans le 11e livre sur le Valais.

La petite ville de Brigue, chef-lieu du district (dixain) du même nom, est située à 684 m au dessus de la mer et à 50 km à l'est de Sion, sur la rive gauche du Rhône, à l'em-

bouchure de la Saltine descendant du massif du Simplon. Elle compte 1200 habitants catholiques (recensement de 1880). Son commerce est actif, car Brigue est la dernière station de la ligne d'Italie et la clef des routes alpestres qui, par la Furca et le Simplon, relie la Suisse occidentale avec les cantons primitifs et la Haute-Italie. De nombreuses tours et des bâtiments de belle apparence couverts en ardoise micacée éblouissante donnent à la „bourgade de Brigue“ un caractère particulier. Stumpfius écrivait déjà : „Brigue est un beau bourg, gai et imposant par ses constructions et autres choses, et qui, selon moi, l'emporte sur toutes les autres localités du Haut-Valais.“

Les bâtiments principaux sont : l'ex-couvent des Jésuites avec sa magnifique église, le couvent des Ursulines et le château de la famille baroniale de Stockalper. Beaucoup de maisons particulières aussi, de même que les trois hôtels, ont une apparence de palais. — En arrivant de la gare, nous rencontrons d'abord l'hôtel-pension de la Poste (jadis „aux Couronnes“), tandis que l'hôtel d'Angleterre est dans le centre de la ville et la pension Muller de l'autre côté de la Saltine. La rue principale conduit par une montée assez raide au château de la famille des Stockalper, barons de la Tour. Trois fortes tours, insignes et armes de cette famille, s'élèvent au-dessus du vaste bâtiment avec ses nombreux corridors, ses galeries, ses salles et son parterre. Nous entrons par la porte, bâtie en serpentín poli, dans la vaste cour intérieure dont nous admirons l'architecture artistique. (Voyez la gravure.)

Chaque année à la Fête-Dieu, on élève, dans une niche bâtie à cet effet, un autel sur lequel brillent les trésors des Stockalper qui éveillent toujours la même admiration parmi les fidèles de la procession.

Parmi ces antiquités de famille, nous mentionnerons le tableau des Trois rois, en argent repoussé, chef-d'œuvre de Cellini, et quelques chandeliers gothiques primitifs. Leur propriétaire actuel est toujours disposé à

les montrer avec une grande prévenance aux amateurs d'art. La galerie des portraits de famille, dans l'immense salle des chevaliers, ainsi que les antiques meubles sculptés sont également dignes d'être vus; on se croirait transporté à une époque depuis longtemps disparue. Le plus remarquable de ces portraits est celui du „grand Stockalper“.

Gaspard Stockalper, baron de Duin, chevalier du St-Esprit et de l'ordre de St-Michel, colonel au service du Piémont, possesseur de plusieurs compagnies, en France, en Espagne et dans les armées de l'Empereur, vivait au 17^{me} siècle. Ce fut lui qui bâtit au sommet du passage du Simplon et à Gondo des hospices pour recevoir et soigner les voyageurs égarés; lui qui fit creuser, près de Colombey, le grand canal du Rhône, long de plusieurs lieues, par lequel de grands espaces de pays



Cour de la maison Stockalper.

furent asséchés et gagnés à la culture; lui encore qui, par ses généreuses donations, permit aux dixains supérieurs d'élever la belle église des Jésuites et son cloître. Ceci se passait au milieu du 17^{me} siècle. Des querelles religieuses déchiraient alors le Valais secoué par les orages de la Réformation. L'antique foi fut en partie conservée au pays par les Jésuites que le grand Stockalper y appela et par la fondation de deux autres cloîtres dont le Valais lui est également redevable. Deux de ses filles entrèrent dans le nouveau cloître des Ursulines; une autre épousa le peintre George Mannhaft de Souabe,

et la quatrième seulement enrichit un Valaisan de sa grosse dot. Cette circonstance et surtout les grandes richesses du comte éveillèrent l'envie; lui, le plus grand bienfaiteur du pays, fut chassé de sa patrie et dépouillé de presque tous ses biens! Après six ans d'exil, Stockalper revint dans son pays. Beaucoup le dédommagèrent de ce dont il avait été dépouillé, d'autres sollicitèrent son indulgence; il abandonna à la plupart ce qu'ils s'étaient appropriés. La chronique le cite comme un homme qui, par ses beaux dons naturels, ses talents, sa connaissance des langues, sa grande science, sa sagesse, sa prudence dans la conduite des affaires, son grand zèle pour la foi catholique, mérite les louanges de la postérité. Citons ici deux anecdotes de sa vie agitée. Une bande de brigands infestait les Rohrflühen (à deux heures de Brigue). Stockalper, afin de pénétrer dans le repaire de la bande, se déguisa en mendiant, se donna l'air simple et se laissa prendre. Remis en liberté, il alla avec une escorte suffisante cerner la caverne et fit tous les brigands prisonniers. On raconte encore que lorsqu'il dut indiquer sous serment aux patriotes le montant de sa fortune, il transporta, avec l'assentiment d'un prêtre, tout son avoir en un endroit, n'en laissant qu'une partie en vue; il jura ensuite que tout ce qu'il possédait était dans l'endroit même. Son principe était: *nil solidum, nisi solum*, et en vertu de ce principe, il avait placé ses grandes richesses en biens fonds; l'on raconte encore aujourd'hui que de Lyon à Milan il pouvait loger chez lui. Son costume était celui du pays, fait de grossier drap tissé dans la maison même. C'est ainsi qu'il se présentait chez la noblesse luxueuse de Milan; les moqueries que lui attira d'abord son accoutrement rustique cessèrent quand un de ses chevaux de luxe ayant perdu un fer, on s'aperçut qu'il était d'argent. Dès ce moment on ne parla que du „riche comte valaisan“.

Dirigeons nos pas du côté de l'ancien couvent des Jésuites, où conduit une rampe pavée. Mais avant d'entrer dans la grande église, contemplons la vue de la terrasse sur laquelle elle s'ouvre. A nos pieds s'étalent la bourgade de Brigue avec les

localités voisines de Naters et de Glis et la vallée du Rhône, large et bien cultivée; le juvénile Rhône, se reposant de la course tumultueuse qu'avec une témérité enfantine il a risquée de la Furca à travers le dixain de Conches, coule plus doucement au milieu de gazons d'un vert plantureux, de riches vergers et de champs fertiles. Entre les tours du château des Stockalper, Viège nous envoie, dans le lointain lumineux, un salut amical; les hautes murailles des monts nous environnent de toutes parts. Du côté du midi, l'œil peut suivre bien haut la route du Simplon. Près de Schallberg, au-dessus de l'effroyable gorge de la Saltine, elle se dérobe à notre regard pour faire un long détour dans la vallée de Ganter; mais elle reparaît à Bérisal, dans le Rothwald, et reste visible jusqu'au sommet du col. Les ramifications du Monte Leone, le Schœnhorn et le Breithorn, avec le glacier d'Eau froide, dominant à l'est le passage du Simplon, tandis qu'à l'ouest il est protégé par le Glishorn. Les formidables masses de rochers descendent à pic dans la vallée du Rhône et son sommet presque détaché menace la vallée de ruine et de mort. La légende populaire raconte qu'autrefois Satan s'élança d'un bond prodigieux de la Bellalp au Glishorn pour détruire le nouveau couvent des Jésuites; la prière fervente d'un moine vigilant préserva le



Maison bourgeoise à Brigau.

La légende populaire raconte qu'autrefois Satan s'élança d'un bond prodigieux de la Bellalp au Glishorn pour détruire le nouveau couvent des Jésuites; la prière fervente d'un moine vigilant préserva le

couvent et tout Brigue de cette catastrophe. Chaque printemps, la fatale montagne envoie dans la vallée de bruyantes avalanches que l'habitant de Brigue attend avec impatience, car elles sont les avant-coureurs du printemps, du „Austag“, qui le délivre de l'ombre glaciale dont le Glishorn couvre le pays pendant les longs mois d'hiver.

Vis-à-vis du Simplon, caché dans les châtaigniers et les noyers, est le beau village de Naters, avec sa magnifique église et de nombreuses ruines féodales. Les nobles familles d'Urnafas et de Supersax, depuis longtemps éteintes, l'ont habité et les évêques l'avaient aussi choisi pour leur résidence d'été à cause de sa position agréable et salubre.

Plus d'un souvenir historique se rattache à cette localité. Pierre de la Tour Châtillon, en 1294, et l'évêque Guichard Tavelli, y furent faits prisonniers et les partisans de ce dernier battus en 1362. La villégiature des évêques à Naters fut fort souvent troublée; le Haut-Valais, jaloux de sa liberté, y a parfois assiégé ses seigneurs pour les contraindre à renoncer aux droits que Charlemagne leur avait confirmés. C'est ce qui arriva à Guillaume III de Rarogne et au pieux et trop doux Juste de Silinen. Le feu a consumé ces châteaux, mais d'imposantes murailles en redisent encore la grandeur. — En quittant ces réminiscences nous aimons à promener nos regards de colline en colline, de terrasse en terrasse, et sur la gracieuse Bellalpe avec le glacier d'Aletsch, riche en légendes, les névés éblouissants et les coupes de glace s'élançant des Alpes bernoises. Nous envoyons un salut à ces bonnes vieilles connaissances de nos excursions précédentes, et nous entrons enfin sous le portique du temple sacré. Un solennel demi-jour y règne. Remontant cette vaste nef, nous atteignons le chœur en avant duquel sont deux autels ornés de peintures de Deschwanden et De la Rosa, représentant des scènes de la vie de St-Ignace, fondateur de l'ordre des Jésuites. Le chœur lui-même contient quatre grands tableaux du même peintre italien De la Rosa qui glorifient également la vie et les œuvres de St-Ignace,

ainsi que celles de St-François Xavier, apôtre des Chinois et des Japonais.

Dans l'année de troubles 1847, après l'expulsion des Jésuites, le gouvernement du Valais, alors radical, voulut s'approprier leurs biens et les vendre à l'enchère. Mais la famille Stockalper, la commune de Brigue et les six dixains orientaux s'opposèrent à ce procédé. Après de longues contestations, leurs droits légaux furent enfin reconnus et le Haut-Valais doit à cette conduite courageuse la conservation de son meilleur établissement d'instruction. Des instituteurs valaisans dévoués, surtout du clergé, habitent depuis lors l'ex-couvent des Jésuites et une jeunesse nombreuse, avide de science, accourt chaque année puiser abondamment à cette source la vie intellectuelle.

Hâtons-nous de revenir en plein air et de continuer notre promenade dans cette petite ville de Brigue, riche en souvenirs. Nous passons devant le cloître des Ursulines, où la jeunesse féminine de Brigue reçoit son instruction et où l'on forme les institutrices de toute la partie allemande du Canton. La règle du cloître nous défend d'entrer; il ne nous est permis de visiter que la jolie chapelle et son jardin-modèle si bien soigné. A côté est un vieil hôpital où jadis les pèlerins romains étaient reçus et soignés, et entre deux la petite chapelle de St-Sébastien, riche en souvenirs historiques.

C'est sur cette place qu'anciennement le peuple valaisan tenait ses diètes ou *landsgemeinden* et que, en 1414, il fut décidé de porter la „mazze“ *) devant le château du gouverneur Guichard de Rarogne. Guichard était un homme dur et violent qui attira sur sa tête la colère du peuple libre en retenant injustement prisonnier et en maltraitant Olwig, le châtelain aimé de Brigue, et surtout en suspendant et en

*) Mazze vient du mot italien *mazza* et signifie une massue qu'on plaçait en signe de condamnation devant la porte d'un homme haï. Le „*Gemazze*“ était irrévocablement perdu. Cette forme de la justice populaire, propre au Valais, s'y conserva longtemps et ne put y être abolie que par l'intervention réitérée des Confédérés.

tenant sous les verrous, malgré sa promesse, les députés de la diète présents à Sion, qui voulaient prendre des mesures contre sa tyrannie.

Laissons à ce sujet parler le P. Amherd, poète valaisan, comme il le fait avec tant de vérité dans le troisième acte de son drame **) „Thomas in der Bünden“.

Le Combat de la „Mazze“.

Scène première.

La place publique de Brigus. Au fond la chapelle St-Sébastien à laquelle conduit un rampé pavé. Deux bourgeois, Antoine de Ittigen et Egide Inderkummen (anciennes familles de Brigus) arrivent sur la scène en s'entretenant vivement.

Antoine de Ittigen.

Qui l'eût pensé? La diète qui siégeait paisiblement près du rocher de l'Evêque*) a été soudainement et violemment suspendue!

Egide Inderkummen.

Et tous ces nobles gens emmenés dans le Bas-Valais où ne les attend que l'opprobre!

Antoine de Ittigen.

C'est une trahison sans exemple! L'Evêque et le gouverneur ont donné leur parole d'honneur écrite et scellée, et maintenant, quels traîtres ils se montrent tous deux!

Egide Inderkummen.

J'excuserais encore l'Evêque, parce qu'il se laisse tromper par son oncle, mais Gulchard — ce méchant, méchant homme — a marqué son front d'une tra-

*) à Sion

**) Des spectacles de ce genre, tirés pour la plupart de l'histoire patriotique, se donnent encore chaque année, et le plus souvent en plein air, par le peuple valaisan. Les hommes les plus capables du pays composent ces pièces populaires et étudient leurs propres œuvres. Je rappello seulement les noms de L. L. de Roten, Bordis, Kämpfen, Tscheinen, In-Albon, Kalbermatten et Amherd. Töpffer en parle dans ses „Voyages en Zig-Zag“.

hison que jamais le peuple ne lui pardonnera.

(On entend dans le lointain le son du tambour.)

Antoine de Ittigen.

Son heure a sonné, je pense! Le conseil des bourgeois s'est réuni hier en grand nombre. Des députés d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald sont venus offrir de l'aide pour le combat. J'ai aussi appris que les Confédérés nous offrent le droit commun à condition que nous leur prêtions aide et secours dans la vallée voisine de Eschen. Une fois *Domo d'Ossola* reconquise, le *Haut-Valais* et le *passage du Simplon* dans leurs mains, le plan de *Gulchard* est à jamais détruit — et nous vivrons paisiblement dans nos vallées qui gémissent à cette heure sous le joug cruel de l'arbitraire. *(On entend plus distinctement le son du tambour.)*

Egide Inderkummen.

Que signifie ce tambour là-haut dans la bourgade?

Antoine de Ittigen.

Sans doute de nouveaux combattants arrivant de la montagne. Hier encore

vingt *Sireyards* qui, serrés de près par les *Confédérés*, s'enfuyaient de la vallée d'Eschen, ont été saisis, dépoüllés de leurs armes et de leur cuirasses et chassés avec moquerie. Ils menacèrent, il est vrai, de porter plainte auprès du gouverneur qui les vengerait, mais personne n'a pris leur parti. Plus ils criaient au secours, plus on riait.

Egide Inderkummen.

Le tumulte devient toujours pire.

Plusieurs voix.

(Derrière la scène.)

Mazze! Mazze! La Mazze vient!

Le Héraut d'armes.

Là-haut sur la place!

A la chapelle St-Sébastien! — en avant!

Enfants.

En avant! — à la chapelle St-Sébastien!

(Des enfants paraissent d'abord. Puis les tambours, le héraut d'armes et le porteur de la Mazze, avec quelques soldats de garde; tous traversés. Ils prennent place sur les degrés de la chapelle St-Sébastien. La place se remplit promptement de curieux qui s'arrangent en demi-cercle des deux côtés. Au bas de la scène sont les deux personnages du premier dialogue.)

Egide Inderkummen.

Pourquoi ce jeu de carnaval dans des jours qui commandent le sérieux et la prudence?

Antoine de Ittigen.

Silence! Le jeu peut devenir sérieux. Écoutez ce que dit le héraut d'armes!

Le Héraut d'armes.

(Lentement, d'une voix forte.)

Vous vous étonnez de voir la Mazze venir ici sur la place du château de Brigue; mais elle n'a pas pu supporter plus longtemps la douleur qui la déchire intérieurement depuis des années. Vous la voyez ici dans son grand deuil! Elle cherche consolation, elle cherche aide auprès de vous.

(Le héraut élève une angue massive au sommet de laquelle est fixé, au milieu d'épines, un masque tragique. Le peuple coudoie la Mazze avec une horreur silencieuse.)

Egide Inderkummen.

(Se jettant à lui-même.)

Le front couvert de rides! — Les yeux brûlés! — La bouche déformée! — Les joues creuses! — La tête serrée dans des épines aiguës! Quelle image terrible, qu'on ne peut voir sans émotion!

Voix nombreuses.

Effroyable! — épouvantable! —

Le Héraut d'armes.

O bon peuple de Brigue! Tu es indigné des traits affreux de cette Mazze. Un cri de colère s'élève de ton sein compatissant. Et, vraiment, ce n'est pas sans cause! La Mazze muette te représente une énigme aussi significative qu'importante. Devine!

(Silence attentif.)

Une voix.

C'est l'image de notre vieil Owlig!

Plusieurs voix.

Le vieil Owlig? — Notre digne châtelain?

Héraut d'armes.

La Mazze peut être l'image du châtelain! Il a sévèrement blâmé le gouverneur d'avoir aidé le comte de Savoie à combattre les Suisses dans l'*Eschenthal*. Aussi a-t-il été jeté dans la prison profonde où, rongé de chagrin, il voit approcher la mort.

Voix nombreuses.

Ah! Dieu ait pitié du pauvre châtelain!

Héraut d'armes.

Il me semble cependant, cher peuple de Brigue, que tu ne saisis pas clairement le sens de la Mazze. Au centre de ce beau Haut-Valais, au pied du Simplon, où les Romains ont ouvert une route célèbre, où maintenant on parle la forte langue allemande qui a toujours célébré la liberté; tu as de tous temps, dans les questions nationales importantes, prononcé le mot décisif! Ne vois-tu rien de plus profond dans cette Mazze qui te regarde du haut de la masse?

Une voix.

C'est l'image de notre diète

Plusieurs voix.

Notre diète ? Injurée, insultée, prisonnière ?

Hérait d'armes.

Il se peut que ce soit l'image de la diète faite prisonnière contre tous les droits. Les meilleurs hommes du pays languissent dans l'opprobre au fond d'une prison. Dieu sait combien de temps ils souffriront ce supplice !

Voix nombreuses.

Ab ! Dieu ! que nous plaignons ces nobles hommes !

Hérait d'armes.

Mais, bon peuple de Brigue, tu ne comprends pas encore tout le sens de la *Mazze*. Vois ces yeux sans regard, cette bouche condamnée au silence, ces traits livides qui ne parlent que de douleur, ces rides profondes qui sillonnent le front ! Et ces épines aiguës qui, de toutes parts, meurtrissent cette tête pleine de souffrance et ajoutent la moquerie à la douleur ! Que te dit l'aspect de cette *Mazze* ?

Une voix.

Pour sûr, cette *Mazze* est la patrie !

Plusieurs voix.

Oui, oui ! La *Mazze*, c'est la patrie !

Voix nombreuses.

La patrie ! — qui porte le deuil ! — qui pleure ! — qui saigne !

Hérait d'armes.

O noble peuple de Brigue ! Enfin tu as compris le sens profond de la *Mazze*. Elle est l'image du pauvre châtelain *Ovlig* ! L'image de la diète profondément insultée ! L'image de la patrie opprimée ! L'image fidèle de la misère dans le Valais !

Murmures parmi le peuple.

Qu'un homme se montre donc, qui ose parler librement devant ce peuple et interroger courageusement la *Mazze*, sans craindre la puissance des tyrans ! Qu'un tel homme se fasse l'organe vivant

de la *Mazze* et lui demande qui l'a précipitée dans cette misère.

Antoine Ovlig.

(Sautant de la foule.)

Si la *Mazze* a besoin d'un interprète, je suis prêt. Je reconnais en elle mon bien aimé père, les députés et la patrie. Aussi demanderai-je hardiment à la *Mazze*, qui l'a mise en cet état lamentable, afin qu'elle nous nomme le cruel ennemi qui depuis longtemps mérite la vengeance du peuple.

(Il fait un signe aux tambours ; ils battent.)

O *Mazze* ! parle ! qui l'a brûlé les yeux avec la pierre infernale ? — Qui a fermé ta bouche ? — Qui a serré ta tête dans des épines ? Sont-ce ceux de Silinen, qui gouvernèrent une fois le pays ?

(La Mazze ne répond pas.)

Plusieurs voix.

La *Mazze* garde le silence ; ce ne sont pas eux.

(Les tambours battent de nouveau.)

Antoine Ovlig.

Parle ! sont-ce d'autres ? Peut-être les *Am-Hengard*, qui furent longtemps maîtres dans le pays ?

(La Mazze ne répond pas.)

D'autres voix.

Ce ne sont pas là non plus les ennemis de la *Mazze*.

(Les tambours battent pour la troisième fois.)

Antoine Ovlig.

O *Mazze* ! parle ! sont-ce ceux de *Brogne*, qui maintenant exercent dans le pays une dure autorité ?

(La Mazze s'incline profondément ; murmures parmi le peuple.)

Est-ce le gouverneur ? Le puissant, le fier baron dont le nom est Guichard ? — le chevalier qui demeure à Beauregard ?

(La Mazze s'incline à plusieurs reprises tandis que les murmures grandissent parmi le peuple.)

O peuple de Brigue ! La *Mazze* a parlé ! Le traître à la patrie est découvert ! Que tardes-tu à lui déclarer une sanglante vengeance ?

(Après une pause.)

Mort à l'ennemi!—Mort au traître à la patrie!

Le peuple.

Mort à l'ennemi!—Mort au traître à la patrie!

(Tandis que Antoine Ouelig continue de parler, le peuple répète ces mots avec une colère croissante.)

Antoine Ouelig.

Celui qui foule aux pieds tous les usages du pays, rompt et conclut les traités selon un caprice arbitraire, qui vend même le pays à des comtes étrangers!

Le peuple.

Mort à l'ennemi!—Mort au traître à la patrie!

Antoine Ouelig.

L'avidité qui se nourrit des biens du pays, qui refuse aux soldats leur juste salaire et chasse les pauvres de ses châteaux opulents!

Le peuple.

Mort à l'ennemi! Mort au traître à la patrie!

Antoine Ouelig.

Qui sans raison hait les *Confédérés*, étouffe violemment la liberté populaire, remplit le pays de plaintes et de douleur!

Le peuple.

Mort à l'ennemi!—Mort au traître à la patrie!

Antoine Ouelig.

Qui surprend nos conseils, jette nos meilleurs hommes dans les fers et les fait aveugler avec la pierre infernale!

Le peuple.

Mort à l'ennemi!—Mort au traître à la patrie!

Antoine Ouelig.

Eh bien! Vaillant peuple de Brigue! Tu as juré au traître la vengeance bien méritée et terrible qui va frapper sa tête altière! — et afin de rendre plus sérieux le serment, qu'en dépit de la ré-

sistance de l'ennemi, nous tiendrons irrévocablement—voyez, dans ma main ce *clou de fer*, le plus pointu et le plus long que j'ai pu trouver — Je l'enfoncerai dans la *Mazze* en signe de détermination et de fidélité.

(Il enfonce au moyen d'un marteau le clou dans la *massue*.)

Voix nombreuses.

Nous demeurerons fidèles à notre serment aussi longtemps que le clou tiendra dans la *Mazze*.

Antoine Ouelig.

Mais, notre peuple de Brigue, il faut que notre vengeance soit forte comme notre ennemi. Vois! la *Mazze* se dresse sur une *massue* taillée dans un tronc d'arbre: c'est avec une *massue* qu'il faut écraser l'ennemi—, tel le géant abattit le farouche Ur. Et qui est ce géant? qui est la *massue*? Le géant, c'est le peuple du Haut-Valais! La *massue*—ha! le landstourm tout entier!

Voix nombreuses.

Hourrah! Le landstourm est décidé!

Antoine Ouelig.

Mais il faut nous mettre promptement à l'œuvre, car nous avons pour adversaires la violence, la trahison et la ruse. Il faut qu'en sept jours le landstourm soit prêt à se précipiter dans la vallée du Rhône, où toutes les enceintes seront forcées, tous les châteaux des tyrans renversés, tous les nids de la noblesse brûlés! Ha! Nous réglerons enfin, comme il convient, avec les ennemis du pays qui ont longtemps foulé nos droits, et le Valais recouvrera la liberté!

Le peuple.

Le Valais recouvrera la liberté!

Antoine Ouelig.

(Au Héraut d'armes, en élevant la voix.)

Et toi, héraut d'armes, lève-toi! Et conduis la *Mazze* dans tous les villages de notre patrie! Qu'elle se montre au pied de la Furea, d'où s'élançent vives et limpides les sources du Rhône; qu'elle se montre dans la profonde vallée de *Flège* où le *Cervin* élève son front superbe; qu'elle se montre au

grand glacier d'*Aletsch* qui s'étend majestueusement sur la *Lötschentalücke*; qu'elle se montre partout, que partout elle appelle le peuple à son aide! Et comme nous l'avons fait à *Brigue*, il faut que partout le peuple prête serment, — à *Conches*, à *Mürel*, à *Vilège*, à *Sierre*, — enfin dans tous les *dixains*. De mont en mont, de vallée en vallée, il faut que retentisse le juste courroux du Valais qui se lève. Alors se vérifiera ce que le

général de la vallée de *Conches*, *Thomas in der Büden*, a juré au pied du rocher de l'Evêque: „*Le jour de la Mazze est le jour de la liberté!*”

Les tambours battent et s'éloignent rapidement avec la Mazze, sur quoi

Le peuple

répète avec de grandes clameurs

Le jour de la Mazze est le jour de la liberté!

Quittons maintenant *Brigue* pour faire, non loin de là, une visite à *Glis*. L'ancien couvent de capucins, à gauche de la route, est depuis longtemps en ruines et son église sert de théâtre à la jeunesse studieuse. Nous suivons l'allée de peupliers et en dix minutes nous atteignons le très-ancien village de *Glis* (*Ecclesia*), l'antique pèlerinage de „*Notre bonne Dame*”. Il possède la plus grande église du pays; et sa paroisse, très-étendue, ne mesure pas moins de 9 lieues et comprend, outre *Brigue* et *Glis*, une quantité de plus petites localités: *Gams*, *Ober-* et *Unterholz*, *Brigerbad*, *Eggerberg* et toute la montagne de *Brigue* avec ses nombreux hameaux.

Notre visite a surtout en vue les trésors artistiques de l'église. L'impression générale de l'intérieur est gâtée par le mélange répété des styles. Tandis que le chœur, bâti en superbe gothique, est déshonoré par un affreux autel rococo, la nef romane et blanchie à la chaux, selon l'usage moderne, possède deux merveilleux autels gothiques. Le portail latéral est aussi une œuvre gothique, mais le grand portail principal, en style italien moderne, est formé de fortes colonnes de serpentín, et la tour, fréquemment modernisée, en style roman. Le chœur possède une ancienne peinture allemande: l'Adoration des Mages; cette vénérable œuvre d'art est un reste de l'ancien maître-autel gothique. Les autres fragments sont derrière le nouveau maître-autel. Il y avait autrefois dans le pays un grand nombre de ces autels à triptyques, on en trouve encore ici et là des restes. Ils furent, surtout dans le siècle dernier, remplacés par des autels-monstres,

italiens modernes, produits d'un goût barbare. Dans la chapelle latérale de droite est un autel à battants, dont la sculpture sur bois, une *mater dolorosa*, est insignifiante. L'autel, au contraire, a une valeur pour l'historien, parce que le côté extérieur des battants représente l'ancien Brigue, tel qu'il était au 17^e siècle. Mais une vraie perle de l'art, c'est l'autel gothique à triptyque de la chapelle St-Anne. Il fut fondé en 1519 par un bourgeois de Naters, le puissant gouverneur George Auf der Flüh (nommé aussi Supersax). Sur le côté extérieur des battants est peint son portrait, ainsi que celui de sa femme, Marguerite Lehner, et de leurs 23 enfants. L'intérieur est exécuté en haut-relief doré sur bois, avec des figures caractéristiques. Les deux battants latéraux représentent la naissance de Christ et l'adoration des Mages. Pour l'édification du lecteur nous donnons ici les quelques lignes que le chroniqueur Stumpfius a consacrées à la mémoire de George Supersax, digne contemporain du grand cardinal Schinner. Où le voyageur pourrait-il être, mieux qu'ici, disposé à écouter les récits naïfs de nos ancêtres ?

„George auf der Flüh, autrefois chevalier et capitaine (autrefois la plus haute charge séculière en Valais), avait à Gliss au-dessous de l'église, une jolie petite maison flanquée d'une tour*), où il a souvent habité. Il était de sa personne un bel homme, de taille princière et robuste. Dans sa jeunesse, il a acquis, d'abord au service des ducs de Milan et ensuite à celui des rois de France, non seulement une grande considération et un grand nom, mais encore la chevalerie, des biens et des pensions qui l'ont considérablement enrichi. Il était si vénéré du peuple, qu'aidé de ses partisans il accomplit plusieurs hauts faits dans le pays et chassa même les évêques et les princes, comme tu l'apprendras ci-après. La fortune lui était soumise. Il épousa une belle femme du pays qui lui donna 23 enfants, filles et garçons. Il avait des habitations en plusieurs lieux, à Naters, à Gliss, à Sion la capitale, où était sa cour et son palais**); de même à Martigny dans le Bas-Valais il possédait l'hôtellerie en face du château de l'autre côté de l'eau. Je ne puis énumérer ici ses biens et ses richesses que je ne connais même pas tous. Il avait l'âme haute et voulait être semblable à un prince. A Gliss

*) Elle existe encore aujourd'hui, mais dans un état très délabré.

**) Ce palais existe encore et mérite d'être visité.

il a agrandi l'Eglise et s'est fait construire à droite une chapelle et sous l'autel un tombeau princier où ses restes n'ont jamais reposé. Sur les volets de l'autel, magnifiquement exécutés, il s'est fait représenter avec sa femme, ses fils et ses filles, et a fait graver dans la pierre contre la muraille l'inscription suivante en lettres d'or :

S. ANNAE DIVAE VIRGINIS
MATRI, GEORGIVS SUPER
SAXO, MILES AV. HANC
CAPPELLAM EDIDIT
ANNO SALVTIS 1519.

ALTARE FVNDAVIT ET
DOTAVIT IVRE PATRON.
HAEREDIBVS SVIS RESERVATO,
CVM EX MARGARETA VXORE
NATOS XXIII . GENVISET

Il a eu 12 fils et 11 filles et jamais je n'ai vu plus beaux portraits de parents et d'enfants que ceux qui sont représentés sur les volets de cet autel. Il vécut encore 10 ans après cette fondation ; dans sa vieillesse il fut haï du peuple et accusé d'avoir agi, par lettres et missives, contre sa patrie et d'avoir reçu du roi de France de grandes sommes sans en donner un fêtu à ses compatriotes. Alors le peuple se souleva, l'an 1529, contre le surnommé George Supersax, lequel s'en étant aperçu, ne voulut pas attendre la Mazze, se leva dans la nuit et s'enfuit en traîneau à Vevey au bord du Léman, où il mourut peu de temps après et fut enterré ayant vainement préparé sa sépulture à Glis. Ainsi celui qui s'était souvent révolté contre les princes et les évêques et en avait même chassé plusieurs du pays, fut à son tour banni de sa patrie par une révolte et enseveli à l'étranger. Ses nombreux enfants ne lui ont pas longtemps survécu. Je n'ai relaté toutes ces choses qu'afin que personne ne mette sa confiance dans la fortune et la prospérité, mais que chacun place en Dieu son inébranlable assurance.

Avant de quitter l'église, il nous reste à jeter un coup d'œil sur la tribune de l'orgue. Le nouvel et excellent orgue est l'œuvre d'un jeune artiste valaisan, Conrad Carlen, le plus jeune rejeton de la famille Carlen de Conches, dans laquelle, depuis plusieurs générations, l'art de l'organiste est héréditaire ; la plupart des orgues du pays ont été construites par des membres de cette famille. Parmi leurs plus anciens ouvrages,



le magnifique orgue de la cathédrale de Sion, achevé en 1774, est le plus digne de remarque.

A environ un quart d'heure au-dessous de Glis est situé le bourg de *Gams* sur le Gamsabach, qui, sortant du Nanzerthal, couvre au loin la vallée de son gravier. Le nom de ce village insignifiant est bien connu des entomologistes de toutes les parties du monde. N'est-ce pas là, en effet, qu'habite *Auderegg*, le chasseur de papillons? Ce simple paysan a fait dans le monde des insectes des découvertes que pourraient lui envier de grands naturalistes; aussi plusieurs papillons portent-ils son nom. La faune entomologique du Haut-Valais, et principalement de la gorge du Simplon, est très-riche, surtout en espèces endémiques.

En face de Gams, sur la rive gauche du Rhône, est situé Brigue les bains, therme gypseuse, où existait déjà en 1525 une maison de bains qui fut détruite par un éboulement ou un tremblement de terre. Pendant de longues années, l'eau thermale s'écoula abandonnée dans le Rhône; mais dans ces derniers temps, la source a été de nouveau captée et la maison rebâtie. Il serait fort à désirer pour l'humanité souffrante, que ce bain d'antique renommée fût bientôt complètement rétabli.

Que l'amateur d'histoire nationale nous suive à son tour jusqu'au *mur de Gams* qui, à l'ouest de ce village, se prolonge comme un rempart du côté méridional de la montagne jusqu'au Rhône et ferme ainsi complètement la vallée supérieure. L'origine et le but de ce rempart ne peuvent, il est vrai, être déterminés historiquement; en tous cas, son genre de construction indique qu'il n'a pas servi de digue à la sauvage Gamsa, mais de ligne de défense aux Vibériens contre les Séduois. Stumpf, que nous avons déjà cité, a très-probablement rencontré l'hypothèse la plus juste. Laissons-le parler lui-même :

„Il existe une très antique muraille que quelques-uns supposent avoir été construite par les Romains lorsqu'ils passèrent la montagne du Simplon pour marcher contre les Gaulois. D'autres estiment que c'est un

ancien mur de défense élevé par les Lépointins supérieurs ou Vibériens, habitant les dixains de Conches et de Brigue, contre les attaques des Sédunois, tribus habitant entre ces lieux et la rivière Morsa en aval de Sion : car les Sédunois ont eu de tous temps beaucoup plus de nobles et de puissants seigneurs et ils ont porté le joug de la servitude plus que les Vibériens du Haut-Valais, comme le prouvent les puissantes résidences seigneuriales de Viège, Rarogne, Châtillon, Louèche, Sierre, Beauregard, Gradetz, Anniviers, Sion, etc. Cependant avec le temps les deux tribus des Vibériens et Sédunois, ayant été réunies sous un même gouvernement et s'étant en grande partie affranchies des dits seigneurs après avoir détruit leurs châteaux-forts, on ne prit plus garde à la muraille de défense qui est tombée en désuétude."

Au commencement de ce siècle, on a trouvé à cet endroit, en creusant les fondations d'une grange, plusieurs armes, entr'autres une hallebarde cassée et deux glaives rouillés.

Avec ce rempart étaient sans aucun doute en rapport les collines qui s'avancent fort loin dans la vallée et sur lesquelles, selon la tradition encore courante parmi le peuple, des feux étaient allumés autrefois en cas de péril pour appeler le peuple sous les armes. Ces signaux sont encore connus dans tout le Haut-Valais : près de Brigue, le *Bühl* contre la montagne de Brigue et au-dessus de Gams le *Rohrberg* ont servi à ce but. De ces deux points on jouit d'une vue magnifique.

Du reste, les environs de Brigue abondent en promenades charmantes. Nous n'en mentionnerons que deux : au „*Closi*“ et à la „*Burgspitze*“.

Le „*Closi*“ est une gorge près de Naters, dont la visite exige d'une heure et demie à deux heures. Des fissures mystérieuses à travers de hautes parois de rochers, des groupes d'arbres procurant une ombre délicieuse, des sources jaillissantes, des ruisseaux rapides et une luxuriante végétation, répandent un charme magique sur ces lieux ; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant, que, de tout temps, elle ait été beaucoup visitée. On montre encore aujourd'hui, en un endroit retiré, deux sièges taillés dans le roc sur lesquels le cardinal Schinner et le gouverneur Supersax se sont souvent reposés, dit-on, dans leur jeunesse, en devisant des intérêts du pays. Qu'il eût mieux valu pour le pays, que

l'amitié de jeunesse de ces deux grands hommes durât toute leur vie!

Quant à la „*Burgspitze*“ (environ 1100 m au-dessus de la mer), on y arrive de Brigue en une forte heure. On suit la route du Simplon, en longeant la „*montagne de Brigue*“, jusqu'au refuge No. 1, dans le hameau de „*Schlucht*“. De là, un sentier rapide conduit en peu de minutes par le calvaire à la chapelle de la *Burgspitze*, d'où l'on jouit d'une vue étendue.

Avant de continuer notre course, il nous reste à mentionner quelques particularités de la vie des plantes dans les environs de Brigue. Mais pour l'intelligence de ce qui suit, il est nécessaire de comparer, ne fût-ce qu'à grands traits, la flore de cette contrée avec celle de la vallée inférieure du Valais.

Une excursion dans la vallée du Rhône en la remontant du Léman à la Furca, présente à cet égard un grand nombre de phénomènes remarquables; on peut dire que d'heure en heure et avec chaque courbe de la vallée, la végétation change, offrant au collectionneur de nouvelles raretés, raretés qu'il chercherait vainement ailleurs, soit en Valais, soit même dans toute la Suisse.

Par exemple, la région en aval de la cluse de St-Maurice, placée sous l'influence du climat des bords du lac a une tout autre flore printanière que la vallée intérieure du Rhône. Là, une fraîcheur vivifiante; ici, la rocaille brûlée, desséchée par le soleil. Aux premiers jours de printemps colline et plaine brillent déjà, dans la partie inférieure d'une riche floraison, tandis que, dans le Valais proprement dit on ne trouve çà et là que quelques petites plantes des plus rares, précieuses trouvailles pour le botaniste connaisseur des lieux. La primevère inodore et acaule, (ainsi que les espèces bâtardes), l'anémone sylvie et fausse renoncule, l'ail des ours, le pied de veau, l'asaret d'Europe, le daphné lauréole, le fragon piquant et d'autres parent déjà au mois de mars les forêts et les prairies du bassin lacustre. Au-dessus de St-Maurice, au contraire, fleurissent à cette même époque, sur les pentes très chaudes et abritées, particulièrement près de Branson et de Sion, l'anémone des montagnes, le bulbocade printanier, la gagée des roches, l'adonide printanière, qui appartiennent à une flore plus méridionale. Même sans sortir d'une famille de plantes, nous trouvons dans les deux régions de la vallée du Rhône des circonstances toutes différentes. Nous cherchons en vain dans la partie inférieure les violettes d'Etienne, des sables, des collines et singulière, répandues en si grande quantité de Martigny jusque bien haut dans la vallée du Rhône; au contraire, les violettes blanches, des ombrages et

multicaule se présentent fréquemment dans les petites forêts de châtaigniers et de mélèzes de St-Maurice, Monthey et jusqu'à Vouvry.

Nous irons plus loin encore, nous affirmerons que chaque localité du Valais, chaque vallée secondaire, presque chaque alpe offre ses espèces particulières qui souvent sont exclusivement propres à ce lieu. Le trochiscanthe nodiflore dans les environs de St-Maurice; le saxifrage à fleur blanche, la vésicaire utriculée et l'orchis sureau dans les environs rocaillieux de Vernayaz; l'hélianthème à feuille de saule près de Branson; plusieurs ombellifères dans les environs de Martigny; des papillonacées dans les forêts de châtaigniers de Fully; le chèvre-feuille d'Etrurie à Saillon, et vis-à-vis, au-dessous d'Iserabiez, le sisymbre de Hongrie et le dracocéphale d'Autriche. Là commencent à paraître, particulièrement à l'entrée des vallées secondaires, parmi les rochers de leurs étroites gorges d'érosion, dans le groupe des Andrialoïdées des Hiéracées polymorphes en grande quantité et avec une richesse de formes qui n'est pas encore assez connue. Près de Conthey nous trouvons la thurgénie à larges feuilles, le pavot hybride et le passage à feuilles de graminées; près de Sion, à côté de la tulipe aiguë, l'iris aquatique, *Punica Granatum* et surtout des plantes qui croissent dans la bruyère à l'ardeur du soleil, telles que l'éphédra helvétique, le cactier commun, le saxifrage bulbifère, le paturin mignon et d'autres. De Sierre à Louèche, à l'ombre des pinastres dont la couronne déployée en éventail rappelle les pins d'Italie, se montrent la coronille naine et l'euphrase gluante. Un peu plus haut, près de Gampel, l'arbre à perruque (*Rhus cotinus*) forme de véritables petites forêts et à Viège nous trouvons le sisymbre Irio et le dictame blanc. Nulle part ailleurs que sur le Grand St-Bernard ne se récoltent en si grand nombre de magnifiques pédiculaires, ainsi que le cerfeuil élégant; dans la vallée de Bagnes la laiche brûlée et le saxifrage diapensoïde, dans la vallée d'Héremence la laiche microglochène, à Zermatt seulement la potentille douteuse, la raiponce rampante, le scirpe des Alpes, le thlaspi alpestre, l'alysson alpestre, l'ail dressé, les plus rares variétés de laiches (*Carex*); — à Saas l'alsine arétioïde, la pleurogyne de Carinthie, l'artémise naine etc. etc.

Brigue, avec la montagne de Naters et le pied septentrional du Simplon, nous offre à son tour une végétation dans laquelle se reflètent fidèlement le climat particulier du Valais, la nature de son sol, la variété de ses terrains.

Dans la „Flore de la Suisse“, du Dr. H. Christ, nous lisons:

„Ce n'est que bien au-dessus de Brigue, dans la région où les affluents du Rhône ne sont plus que des torrents qui descendent des glaciers, que disparaît ce dernier reflet du Midi, sous l'âpre souffle du climat alpestre.“

En fait de plantes cultivées, il faut noter le châtaignier et le noyer, d'excellents fruits à pépins et à noyau (même l'abricot), le maïs et le

froment, un peu de vigne et le safran, dont la culture est aujourd'hui abandonnée à cause de son peu de rapport. Parmi les plantes sauvages des environs de Brigue, nous mentionnerons les suivantes: la gesse sphérique, la bugrane gluante, le géranium écarté, l'achillée tomenteuse et noble, la campanule épiée, l'iris d'Allemagne, le vélar de Suisse et blanchissant, le dactyle d'Espagne, la centaurée du Valais, la vesce de Gérard, l'androsace majeure, l'anémone de montagne, le pigamon fétide, le genévrier Sabine, l'arabette des roches, la potentille des roches, la koelérie du Valais, la stipe plumeuse et chevelue, la violette des collines et des sables, ainsi que sa variété *livida*, et ainsi de suite.

Mais en gravissant la montagne de Naters, nous trouvons l'œillet attrape-mouches (*Silene Armeria*), le gaillet du Piémont (ces plantes, ainsi que la gesse sphérique sont communes à Naters et au chaud Branson) l'épervière à feuille de laitue, la lychnide fleur de Jupiter, le cresson des Pyrénées, le cytise alpestre, la violette de Thomas, l'asphodèle blanche et deux plantes particulières, la centaurée axillaire et le saxifrage cotylédon, qui ont dû arriver là par-dessus le col du Simplon. On les retrouve sur la pente sud du Simplon, où elles sont plus près de leur patrie, les Alpes de la Haute-Italie. Les autres espèces citées, au contraire, sont endémiques au Valais ou proviennent de la flore des Alpes françaises méridionales, de la plaine ou de la Méditerranée, et atteignent dans la vallée du Rhône leur limite la plus orientale.

Sur le versant nord du Simplon, au contraire, le botaniste est réjoui par l'apparition de quelques épervières rares, telles que la laineuse, la mouchetée et leur forme bâtarde; en même temps l'épervière du Simplon, nouvel objet d'étude (Wolf). Ensuite l'astragale de Montpellier et de l'Oural et principalement les deux charmantes crucifères: l'aethionème des roches et la matthiolée du Valais. Dans le lit de la Saltine l'œil est ici et là surpris par un aimable enfant de la flore alpestre, qui, des hauteurs du Simplon est venu s'égarer là; mais nous parlerons en temps et lieu de la magnifique flore alpestre du massif du Simplon et de ses vallées secondaires, ainsi que de la richesse de fleurs de son versant méridional.

(H. Christ.)





II. Le Simplon.

„Hier, wo der Felsenwall, von Gott gebaut,
„Den kalten Nord vom warmen Süden scheidet,
„Monte Leone stolz herniederschaut,
„Den Fuss in Wald, die Brust in Eis gekleidet,
„Hier fasst des Nordens Sohn der Sehnsucht Weh
„Nach den Gefilden über'm ew'gen Schnee.

„Er sieht im Geist das wunderschöne Land,
„Wo aus den Hainen gold'ne Früchte lächeln,
„Ob dem sich ewigblau der Himmel spannt,
„Wo Liebeshauch die Frühlingslüfte lächeln,
„Und der Vesuv als Abendopfer raucht,
„Wenn in das weite Meer die Sonne taucht.

„Wohl hat des grossen Korsen Machtgebot
„Dem Weltverkehr hier einen Weg geschaffen,
„Doch auf den schroffen Höhen weht der Nord,
„Lawinen, Schnee und Sturm sind seine Waffen,
„Mit denen er am Abgrund drohend steht,
„Wann Winters diesen Weg der Wand'rer geht.

L. L. von Roten.

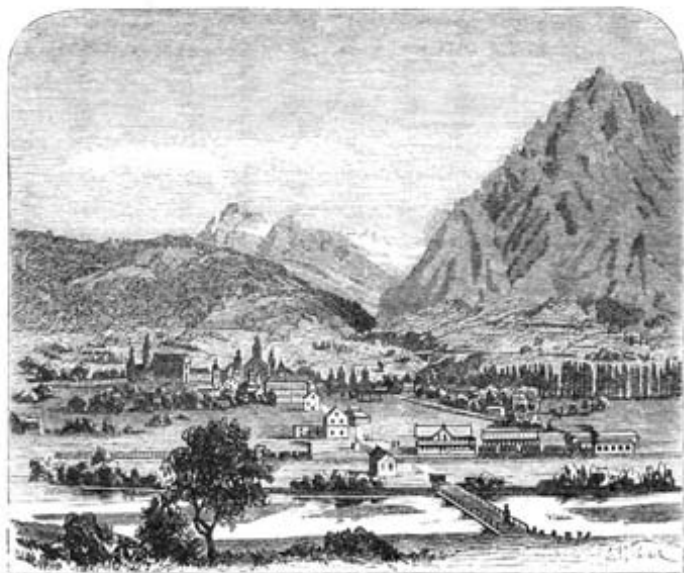
A. Notes historiques sur le passage du Simplon.

Parmi les toutes premières colonies des Romains de ce côté-ci des Alpes on cite celles du Valais, au nombre desquelles Octodurum, aujourd'hui Martigny, occupe le premier rang. C'était la clef et le boulevard du passage du Grand St-Bernard de si haute importance pour les expéditions des Romains et appelé par eux Mons Jovis, Mont de Jupiter, parce qu'ils avaient élevé sur son sommet un temple à l'honneur de ce dieu.

Le Bas-Valais, fort peuplé, ne fut toutefois conquis que l'an 57 après J.-C. par Sergius Galba, capitaine de Jules César,



bien que le col du Petit St-Bernard passe pour avoir été utilisé auparavant par les conquérants romains, ainsi que les passages du Splügen, du Bernardin, du Septimer et du Julier qui, à l'est du St-Gothard, conduisent dans le Rheinthal. Mais aucune de ces voies militaires romaines ne dépassait en importance celle du Grand St-Bernard, particulièrement depuis



Brigue du côté du sud.

que par l'ordre de César une bonne route, plus tard améliorée par Auguste, y eut été construite.

Il est par conséquent remarquable que la civilisation romaine n'ait pas pénétré dans la vallée du Rhône plus avant que Sion, le Sedunum des Romains. C'est en vain qu'on cherche dans la partie supérieure du pays ces inscriptions romaines, ces pierres milliaires, ces ruines de temples et de bains, témoins d'une civilisation disparue qui a fleuri dans le Bas-Valais

et dont les traces couvrent le pays tout entier en aval de Sierre.

Les Vibériens, les Sédunois, les Véragriens et les Nantuates, peuplades gauloises qui habitaient à cette époque la vallée du Rhône jusqu'au Léman, étaient, il est vrai, en relations amicales entr'eux; mais il paraît que les Vibériens, habitants du Haut-Valais, surent résister avec plus de bonheur au joug des Romains, ou que ceux-ci ne se soucièrent guère de posséder ce pays pauvre, âpre et inhospitalier. Peut-être aussi les passages des Grisons à l'est et du Grand St-Bernard à l'ouest suffisaient-ils aux besoins administratifs et militaires des Romains, enfin il est possible aussi que les habitants de la Doveria et de la Toccia fussent moins aptes à la civilisation romaine que ceux des bords de la Doria, les Salassiens. En tous cas, il est certain que les passages du Haut-Valais par le Mons Sempronius et les cols voisins, l'Albrun, l'Antrona, le Monte Moro et le St-Théodule n'acquirent jamais au temps des Romains une importance égale et ne furent peut-être jamais utilisés comme routes militaires, mais ne prirent quelque valeur que plus tard, au moyen-âge, comme voies de commerce.

Il n'y a, d'autre part, aucun doute que déjà dans les premiers temps de la domination romaine, un chemin, une route à mulet, de deuxième ou troisième ordre, conduisait à travers le Simplon. Le Valais, détaché du reste de la Gaule, forma d'abord la Province pennine, qui relevait du gouverneur de la Rhétie; plus tard seulement, il fut séparé de la Suisse orientale et placé sous un procureur „*Procurator Alpium Atractianarum et Poeninarum*“. Le Valais formant ainsi une seule province avec la Lévantine actuelle, fut nécessairement en communication directe avec celle-ci. Le Simplon seul y était propre.

Ce n'est pas seulement de cette dépendance politique que nous concluons à l'existence d'un chemin à travers les défilés du Simplon, mais encore d'une inscription gravée sur un rocher près de Vogogna, au-dessous de Domo d'Ossola. Elle est malheureusement en partie effacée par le temps. Elle porte:

Via. Facta ex	— — — —	—	H S. XIII. D. C.
C. Domitia Dextra H. P.	— — — —	—	Fusco coss.
M. Valerio	— — — —	—	—
Curatarib	— — — —	—	O.
Venusti con	— — — —	—	C. T.
Marmor	— — — —	—	—

Les historiens Mommsen et Labus ont déchiffré cette inscription et tous deux sont d'accord qu'elle date de l'an 196 après la naissance de Christ. Le premier y voit en outre que c'était un simple sentier et non une „Via publica“, route militaire, qui conduisait à travers le Simplon par la vallée de la Toccia; sentier entretenu soit par des municipalités, soit par d'autres sociétés publiques, mais dont les frais d'établissement ne montèrent qu'à 13,600 sesterces (1 sesterce valait *un peu* plus de dix centimes de notre monnaie actuelle).

Après la chute de la domination romaine commença pour le Valais une époque d'abandon et de misère. Ses vallées secondaires se dépeuplèrent de plus en plus et ne furent plus visitées que dans la belle saison, par quelques pauvres bergers. Rarement un voyageur s'aventurait dans les défilés des montagnes. Cet état de choses dura jusqu'au XII^{me} siècle, époque des émigrations allemandes; c'est à cette période malheureuse que se rattachent les incursions des Sarrasins, dont le centre d'opérations était leur repaire de Fraxinetum. Dans l'année 940, ils occupèrent le Grand St-Bernard et brûlèrent St-Maurice. La route du Grand St-Bernard leur fut dans la suite si connue et de si grande importance, qu'ils donnèrent son nom à toute la chaîne des Alpes: — *Mont Dscheaus*, du latin Mons Jovis, en français Mont Joux. En 975, un terme fut mis à leurs déprédations par les princes alliés de Provence, alors qu'ils s'étaient enhardis à faire prisonnier, près d'Orsières, Mayeul, abbé de Cluny qui, sans souci, s'en allait en pèlerinage à Rome. Les Sarrasins poursuivis se réfugièrent, dit-on, dans les vallées les plus ignorées des Alpes valaisannes méridionales; les habitants de Saas, d'Anniviers et de la vallée d'Evolenz passent pour descendre en grande partie de ces

fugitifs. La route du Simplon était probablement aussi connue de ces hordes de brigands.

Aux Sarrasins succédèrent, du XI^{me} au XIV^{me} siècle, les paisibles pèlerins scandinaves, islandais, danois et anglais. Leur but n'était pas uniquement la visite des lieux saints, mais, comme plus tard les croisés, ils mettaient à profit leurs voyages pour acquérir des biens temporels par le commerce d'échange. Le Grand St-Bernard était choisi de préférence par les Islandais; mais les habitants des deux versants leur ayant imposé de durs tributs, beaucoup remontèrent pour ce motif la paisible vallée du Rhône et passèrent par le Simplon ou par la vallée de Saas.

A la fin du XII^{me} siècle la suprématie de l'empire d'Allemagne étendit ses bienfaits jusqu'au Valais, procura au pays paix et repos, lui apportant par ses colonies de nouvelles forces et un nouveau bien-être. Celles-ci ne peuplèrent pas seulement le Haut-Valais, mais franchissant le formidable rempart du Mont Rose, fondèrent à sa base méridionale de nombreux établissements, qui se sont conservés en partie jusqu'à aujourd'hui, dans les vallées d'Aoste, de Gressonay, de Challant, d'Anzasca, de Sesia, d'Ornavasso et d'Ossola, où les habitants parlent en partie l'allemand.

A la même époque eurent aussi lieu des émigrations italiennes qui occupèrent surtout les vallées sans possesseurs du Simplon et de Saas. La crête glacée des Alpes valaisannes fut dès lors fréquemment franchie et un commerce actif s'établit entre les habitants des deux versants qui même sous le rapport politique, étaient étroitement unis. Toutefois le passage du Simplon ne reliait pas seulement le Sud avec le Nord, il était aussi le plus court chemin par lequel les produits de l'Orient suivant la grande voie commerciale de l'Euphrate, étaient expédiés par Bajazzo (aujourd'hui Aias), Venise et Milan en Suisse, en Savoie et en France.

Plus les hautes vallées étaient pauvres en végétation et en produits propres, plus le commerce de transit les enrichissait; là où auparavant de misérables huttes offraient à peine pendant

quelques mois d'été un abri à des bergers isolés, s'élevèrent des villages prospères, tout particulièrement dans les défilés de la route du Simplon. La grande importance de ce commerce d'échange fut bien appréciée par les évêques valaisans, qui l'encouragèrent de toutes manières et le réglèrent par des contrats; ainsi en 1250, par l'entremise de l'évêque Henri de Barogne, un contrat fut conclu avec une grande société de commerce de Milan: „afin, est-il dit, d'utiliser la route du Simplon, peu employée depuis le temps des Romains“. De même plus tard, dans les années 1271 et 1272, par l'évêque Rodolphe, et en particulier en 1291, par son successeur Boniface. Celui-ci acheta des seigneurs de Castello dans l'évêché de Novarre, la seigneurie du Simplon et en investit le comte Blandrati de la Hübschbourg à Viège; sous lui on éleva des entrepôts et des hôpitaux, entr'autres celui des chevaliers de Malte, sur le col du Simplon „in collibus de Monte Simplono“, l'hôpital de St-Jacques.

Dans les deux siècles suivants, des révoltes et des guerres civiles interrompirent fréquemment le commerce si lucratif entre Milan et Lyon. Il fut toutefois renoué; ainsi en 1422, sous l'évêque Andreas Gualdo et en 1455, sous Henri II. de Barogne. En 1491, les sept dixains établirent, pour la protection des commerçants, à Buden (Gondo) un châtelain (juge), et sur le Simplon un capitaine comme garde frontière.

Au commencement du XVI^{me} siècle, alors que le duc Sforza et le roi de France luttaient pour la possession de Milan, un puissant et querelleur Valaisan, le cardinal Schinner, passa plusieurs fois le Simplon avec ses soldats confédérés et ne craignit pas de sacrifier un noble sang suisse à des intérêts étrangers.

Dans l'année 1650, après l'abandon de l'hospice de Malte, Gaspard Stockalper fit bâtir sur le Simplon une grande tour qui servait de résidence d'été à lui et à sa famille. Il avait destiné l'étage inférieur à héberger de pauvres voyageurs et ses fermiers avaient l'ordre d'exercer toute l'année l'hospitalité

gratis envers ceux qui la réclamaient. La grande tour de Gondo, qui servait au même but, est aussi son œuvre.

Au commencement du même siècle le Tessin ayant été conquis par les Confédérés, un nouveau chemin à travers le St-Gothard fut ouvert au commerce de transit. Le passage du Simplon perdit dès lors de son importance internationale et ne put la retrouver qu'au commencement de ce siècle et seulement pour quelques dizaines d'années.

Ce fut au mois de Mai 1800 que Napoléon passa le St-Bernard avec son armée. Celle-ci eut à supporter des peines et des fatigues inouïes, à vaincre des obstacles innombrables pour franchir ce passage élevé de 2473 *m* et où, par conséquent, la neige est très abondante. Cela détermina le premier consul à entreprendre immédiatement la construction, déjà décrétée le 14 Mai 1797 par le directoire de Milan, d'une route carrossable sur le Simplon. Dès 1801 cinq mille ouvriers mirent la main à l'œuvre des deux côtés de la montagne et l'achevèrent, avec un courage intrépide et une persévérance admirable, dans le cours de cinq étés, surmontant les plus grands obstacles sous la direction des ingénieurs supérieurs Céard, Duthens, Lescot, Duchesne, Houdouart, Cournon, Maillart et Gianella — hommes dont les noms sont dignes de briller en lettres d'or dans l'histoire de l'humanité. Les frais d'établissement s'élevèrent à 7,000,000 de francs; il fallut 250,000 *kg* de poudre pour miner les 525 mètres de galeries, et 611 ponts durent être construits: „Les travaux du Simplon ont été ouverts le 3 Nivôse et le 5 Germinal an IX, et la route a offert le passage le 11 Vendémiaire an XIV.“ Ainsi porte le rapport de Céard, inspecteur supérieur de la route du Simplon, à l'empereur Napoléon auquel il ne fut jamais accordé de voir la grande œuvre exécutée à son commandement et d'y conduire son armée. — Elle demeure comme le monument d'un grand génie, d'une grande nation!

„Aucuns travaux jusqu'à ce jour, n'ont offert un pareil exemple de célérité!“

Un sentiment de mélancolie nous saisit, en songeant, en espérant même que cette route aussi sera bientôt livrée à l'oubli! Déjà la vapeur nous conduit avec la rapidité de l'éclair jusqu'au pied du Simplon et, dans quelques années, elle se sera frayé un passage dans le cœur même de la montagne.

Les plans du futur tunnel du Simplon sont achevés, les frais calculés, toutes les difficultés probables posées; des hommes spéciaux ont étudié la construction géologique de la montagne, fixé sa chaleur intérieure probable — tout est prêt — même la nation française a reconnu, surtout depuis l'ouverture de la voie du St-Gothard, l'ancien rival du Simplon, combien son percement est nécessaire au commerce, — mais il manque à la France actuelle un second Napoléon, qui l'excite à une nouvelle vie, l'encourage à l'action nécessaire! C'est l'espérance des populations échelonnées le long de la vieille route commerciale du Mons Sempronius: ils attendent avec impatience, pour leurs vallées natales, la prochaine solution de cette question vitale.





B. Topographie du Simplon.

„Vous, pères valaisans, prenez vos fils par la main et conduisez-les sur cette route alpestre : ils apprendront plus dans leur propre patrie qu'en d'autres pays, quelques centaines de milles au loin.“

Almanach du Valais de 1831.

Le point culminant de la route du Simplon est à 2010 *m* au-dessus de la mer; sa longueur de Brigue à Domo d'Ossola comporte 103,6 *km* (de Brigue à Bérisal 14 *km*, au nouvel hospice 25 *km*, au village de Simplon 33 *km*, à Gondo (Buden) 43,6 *km*, à Iselle 66,4 *km*). La poste fédérale passe deux fois par jour la montagne, relie en 9 heures la station suisse de Brigue avec Domo d'Ossola et, avant que le chemin de fer italien fût achevé, poursuivait de là sa route, sous la protection fédérale, jusqu'à Arona et Pallanza au bord du Lac Majeur. Le piéton met 6 heures jusqu'à l'hospice; de là, 2 heures jusqu'au village de Simplon, et 6 à 7 heures encore jusqu'à Domo. La manière la moins fatigante et la plus agréable de passer le Simplon est de prendre une voiture particulière comme on en trouve toujours à Brigue. On peut alors s'arrêter à chaque beau point de vue et, de plus, l'on n'est incommodé par aucune société désagréable. Les prix varient suivant la saison; le mieux est de s'entendre là dessus avec le propriétaire de l'hôtel. Le col du Simplon est fréquenté toute l'année, à l'exception de quelques rares jours d'hiver où la neige tombe en grande abondance; dans ce cas, le chemin est ouvert le plus vite possible pour rendre le passage praticable aux petits traîneaux qui remplacent alors les grandes diligences.

La route du Simplon surpasse en beauté et en pittoresque toutes les autres routes des Hautes Alpes et rivalise avec elles pour la hardiesse de la construction. On peut l'envisager comme une grande victoire de l'homme sur la nature sauvage. Elle a triomphé de l'altière virginité de la rude montagne; elle est, chronologiquement, la première des routes alpestres qui ont relié le Nord avec le Sud et elle a servi de modèle à celles qui ont été construites après: — la volonté de Napoléon a rompu le charme.

Dès notre sortie de Brigue, nous admirons avec étonnement le „*pont Napoléon*“ qui franchit, par des arches hardies, l'impétueuse Saltine, cette fille rebelle du glacier du Monte Leone. La vue de ce chef-d'œuvre du travail humain dans son cadre grandiose nous ouvre le monde des merveilles du Simplon.

A gauche, se précipite dans la Saltine le Holzgraben descendu du Glishorn. En temps de pluie et de fonte des neiges il enfle tellement, qu'il menaçait le pont de destruction; aussi lui a-t-on creusé dans les rochers un tunnel par lequel ses eaux troubles, mêlées de terre et de pierres, se précipitent avec un bruit sauvage dans la gorge profonde.

Dans le voisinage du pont Napoléon existait autrefois, dit-on, le château d'un fier despote. Il a depuis longtemps disparu, mais le peuple en nomme encore le lieu „*in den Höllenen*“ (les enfers). Ces derniers temps, quelques amateurs d'antiquités y ont entrepris des fouilles; mais ils n'ont trouvé que quelques armes et quelques tessons de vases celtiques.

Dans les premières années après son achèvement, la route du Simplon descendait directement à Glis; le gouvernement valaisan l'a plus tard amenée jusqu'à Brigue. Le magnifique pont Napoléon a depuis lors perdu en grande partie son importance et s'achemine, d'année en année, vers sa ruine, car le Valais se déterminera difficilement à conserver cet ouvrage coûteux, d'autant plus que les frais annuels d'entretien de la route du Simplon dépassent souvent la somme de

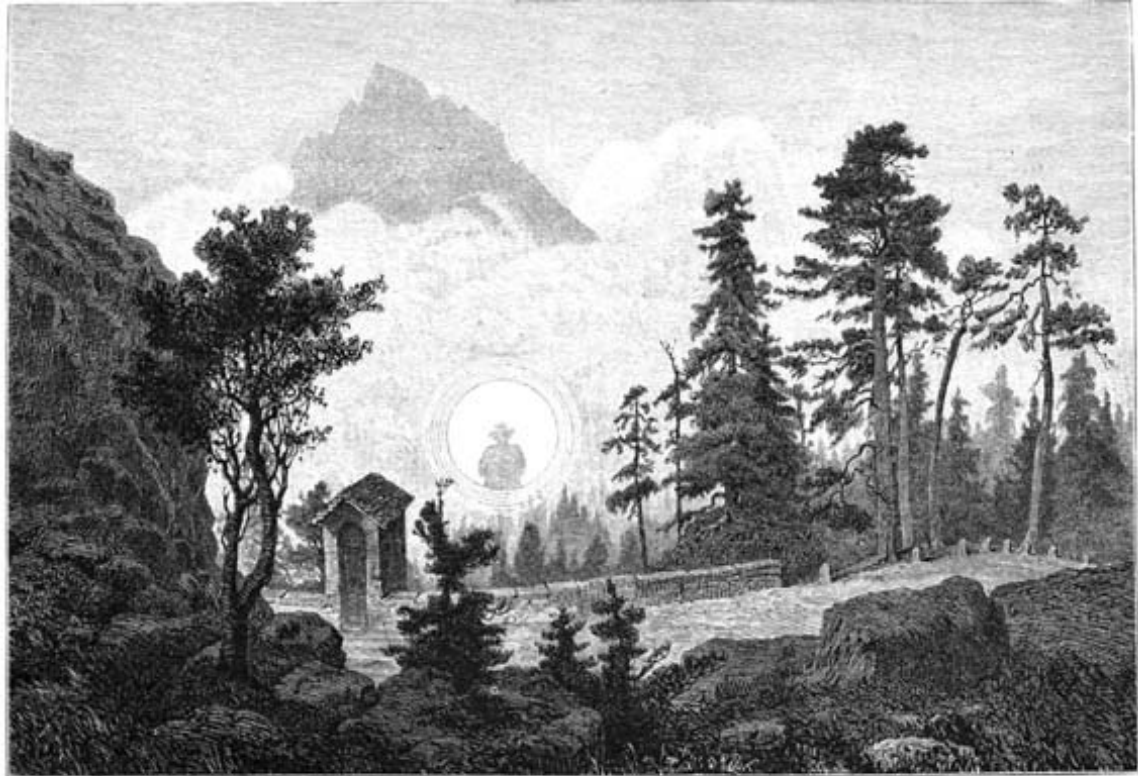
30,000 frs. et que la fréquentation en diminue sensiblement. Qu'en sera-t-il, lorsque, après la construction du tunnel, la route militaire du grand Corse ne sera plus parcourue que par quelques natifs ou par de rares touristes ?

Droit au-dessus de notre tête, sur le Schallberg, promontoire du Kleenhorn, se dresse le refuge No. 2. Pour y arriver, la route décrit un vaste circuit de deux heures. D'abord à l'est, à travers de verts gazons, par les petits hameaux du Brigerberg, jusqu'au pied du Calvaire de la „*Burgspitze*“. Là, dans le hameau délicieusement situé de „*Schlucht*“, nous trouvons le refuge No. 1; la route tourne alors à l'ouest par une pente rapide et atteint, à travers le Brandwald, la chapelle „*in den Bleichen*“.

Le piéton solide, qui a horreur de ces détours, monte en droite ligne au Schallberg. On suit la direction du fil télégraphique, d'abord sur des prairies en pente douce, puis sur un talus raide et desséché par lequel on atteint l'ancienne route du Simplon, fort étroite et dont le pavage est par places encore bien conservé. Elle côtoie un certain temps, comme la nouvelle route, le précipice du défilé. En passant, nous remarquons une inscription taillée dans le roc, qui rappelle au voyageur une lugubre superstition, heureusement disparue de nos jours: c'est ici que fut brûlée, en 1620, la dernière sorcière du Valais, une certaine M. Imager de Ganther.

Ruisselants de sueur, nous atteignons la hauteur près de la nouvelle route et nous allons nous reposer et nous restaurer un moment dans la petite salle commune si propre du refuge No. 2.

Cependant une jouissance plus grande nous attend; nous nous trouvons ici au milieu d'un paysage grandiose d'un effet saisissant dans toutes ses parties. Nous envoyons un salut d'adieu à la vallée du Rhône, au fond de laquelle s'élève fièrement, tout entourée de vertes prairies, la riante ville de Brigue dont les tours et les toits brillent d'un éclat métallique. Au-dessus de Naters, blotti sous de riches om-



brages, se dresse la puissante chaîne des Alpes bernoises, avec leurs champs de glaces étincelants et leurs pics rocheux s'élevant vers le ciel. A nos pieds s'ouvre, affreusement abrupte et nue, la sombre gorge de la Saltine; quelques pins tordus par la tempête s'accrochent solidement au roc vif au-dessus du gouffre béant; nous apercevons, dans une noire profondeur, le Gletscherbach écumant, mais son mugissement ne saurait parvenir jusqu'à nous. Les hardis Valaisans ont suspendu à cette paroi de rochers et à celle d'en face des conduites de bois destinées à amener l'élément bienfaisant aux prairies de Brigue et de Glis. Au-dessus de ces parois dénudées, sur les pentes du *Glishorn* et du *Staldenhorn*, verdissent encore quelques solitaires terrasses herbeuses entourées de forêts et égayées ici et là par quelques huttes isolées. Entre ces sommités, accessibles seulement pas des sentiers abrupts, se cache dans un profond isolement la *vallée de Nessel*, riche en pâturages sur les pentes desquels mainte pièce de bétail passe l'été. Au pied du Schallberg s'étalent sur des prairies soleillées, au murmure des ruisseaux de montagne et environnées de pentes couvertes de sombres forêts, les huttes solitaires de „Im Grund“. C'est là que se trouvaient autrefois les hauts-fourneaux des mines de la vallée de Ganter. A partir de là, l'ancienne route montait directement au sud, d'abord sous la profondeur d'une forêt vierge, aux huttes de *Tacernettes* et de *Eggen*, et enfin en zigzags rapides sur des pentes de rhododendrons, jusqu'au sommet du col. Nous distinguons d'ici tout ce tracé, qui, bien qu'il ne soit pas facile à trouver, est encore suivi par maint piéton. Du côté de l'est s'ouvre le défilé de la *vallée de Ganter*, dominé par le *Bortelhorn* aux flancs couverts de glaciers et les crêtes rocheuses du *Furgenbaumhorn* et du *Wasenhorn*. Sur leur flanc se déroule en vastes circuits et en nombreuses courbes, tantôt par les pâturages, tantôt à travers la forêt et semblable à l'artère vivifiante de la contrée, la hardie route de montagne que notre œil suit jusqu'au sommet du col, au-dessus du défilé de la Saltine, au pied de la roide paroi du Schœnhorn.

Par le beau temps, cette vue réjouit le voyageur. Mais quand la tempête se déchaîne, que de fantastiques nuages gris courent le long des parois de rochers, que les coupoles gigantesques surgissent isolées d'un océan de brume, l'aspect de cette scénérie agitée a aussi son charme puissant. C'est en particulier le cas lorsque le voyageur a la chance d'apercevoir, au milieu des éléments agités, son ombre gigantesque projetée par le soleil sur les nuées et environné d'une auréole en arc-en-ciel.

Au-dessus de Schallberg, l'alpe de „*Rossicald*“ a une vue étendue; on peut l'atteindre facilement par la forêt en une heure et demie. Cette alpe est dominée par l'arête qui atteint aux trois sommités sœurs du „*Kleenhorn*“, du „*Tuetschhorn*“ et du „*Bortelhorn*“, la hauteur imposante de 3000 *m* environ. (Voir le livret Furca-Brigue.)

Nous continuerons maintenant notre excursion par la nouvelle route qui se dirige presque horizontalement vers l'est et atteint en une heure le pont de Ganter: „Ce pont a 20 *m* de largeur et 23,50 *m* de hauteur; par son assiette et sa solidité il est bien en harmonie avec les grands objets qui l'environnent au fond de cette sauvage vallée“; ainsi s'exprime le rapport de l'ingénieur à l'empereur Napoléon.

De tous côtés se précipitent sous son arche de sauvages torrents de montagne formant des cascades pittoresques; mais en hiver toute la gorge est souvent remplie de la neige accumulée des avalanches qui assaillent continuellement la vallée.

La route s'élève ensuite par plusieurs contours ombragés vers le hameau si gracieusement situé de „*Bérisal*“, troisième refuge et en même temps station postale. Il est déjà dans la région qui précède les hautes Alpes, 1526 *m* au-dessus de la mer; grâce à ce fait, grâce aussi à sa position abritée, au voisinage d'une forêt de pins, à son abondante et saine eau de source et aux jolies promenades des environs, Bérisal est devenu une charmante station d'été. Des familles anglaises et suisses ont fait de ce paisible village leur séjour de prédilection; sans compter les entomologistes et les botanistes qui s'y

de chaudes couvertures de fourrure et le long cortège de petits traîneaux, attelés d'un seul cheval, se met en mouvement; avec le premier traîneau le postillon, dans le dernier le conducteur qui les surveille tous. Un valet accompagne ordinairement chaque cheval, quand les chevaux ne sont pas abandonnés à eux-mêmes, et la course, surtout par le beau temps, devient une fête joyeuse et charmante. Il en est autrement par une neige fraîchement tombée, ou lorsque le Nord lâche ses messagers les „*Guxètes*“ et que les avalanches se précipitent sur les pentes nues, menaçant d'étouffer le voyageur dans leur étreinte glacée. Alors le cortège est ouvert par le triangle, attelé souvent de cinq ou six chevaux aidés dans leur dangereux et pénible travail par un certain nombre de cantonniers (*Weger*), vigoureux enfants de la montagne, armés de pioches et de pelles et toujours prêts à affronter joyeusement et de sang-froid les tempêtes et la mort. De temps à autre, il arrive qu'une semblable caravane est bloquée par la neige pendant un ou plusieurs jours, soit dans l'hospice, soit dans quelque'un des refuges, peu éloignés les uns des autres, dans les régions dangereuses, en particulier aux environs du glacier d'Eau froide. Toujours est-il qu'en atteignant sain et sauf la plaine habitée après avoir surmonté toutes les fatigues et les dangers d'une course pareille en hiver, on en salue la fin avec un soupir de soulagement.

Depuis Bérival (1409 *m* au dessus de la mer) jusqu'à la hauteur du Rothwald, au refuge No. 4 (1731 *m*), la pente redevient assez forte. Nous passons tantôt dans des forêts de mélèzes et de sapins, à l'ombre desquelles fleurissent les premiers enfants de la flore alpestre, les roses des Alpes d'un rouge ardent; tantôt à travers de sauvages défilés où mugissent des torrents rapides ou près de huttes isolées au milieu de clairières qui offrent des échappées ravissantes sur le monde des Alpes.

Encore une heure et nous arrivons au refuge No. 5 (1731 *m*). Le caractère du paysage reste à peu près le même, mais le changement continuel de la vue nous captive, en

particulier l'aspect du *Bietschhorn* (3953 m) qui, dans le voisinage du *Kapfloch* (premier tunnel) se dévoile à nous dans toute sa magnificence. La hardie aiguille de roc s'élance vers le ciel, comme une gracieuse princesse dominant une cour nombreuse et digne d'elle.

Mais tout à coup, dans le voisinage du cinquième refuge, à un contour de la route, la scène change brusquement. Devant nous se dressent des parois de rochers nus, des masses de glace étincelantes ceignent leurs reins, de nombreux torrents s'y précipitent follement — nous nous trouvons dans la région du glacier d'Eau froide et de ses terreurs.

Une croix dressée au bord du chemin rappelle au voyageur son impuissance et sa faiblesse et lui dit d'où vient le secours contre les dangers qui le menacent ici en hiver. Bien qu'on ait construit aux places les plus dangereuses des galeries protectrices, la montagne y fait encore presque chaque année des victimes. Car ce n'est pas seulement par de fortes chutes de neige ou de violentes tempêtes que l'avalanche se détache, mais plus souvent encore par un ciel pur, quand à la suite de plusieurs chaudes journées de printemps, les masses de neige sont amollies jusqu'à leur couche inférieure. Soudain ces avalanches fondent sur le voyageur insouciant. Il a bien entendu, au-dessus de sa tête, un bruissement lointain et singulier, comme le tonnerre d'un orage éloigné; surpris, il a cherché dans le ciel le nuage chargé de menace. En vain. Le bruit lugubre et sourd se rapproche de plus en plus et, à peine le pressentiment d'un malheur a-t-il pu s'éveiller dans l'âme du voyageur, qu'il en est déjà atteint. Avec la rapidité de l'éclair, les masses de neige pulvérisée se sont dévalées, entraînant avec elles dans l'abîme le malheureux renversé par le choc de l'air ébranlé et qu'elles ensevelissent sous leur poids énorme.

Il est rare qu'une victime reste à la surface de l'avalanche et échappe à une prompte asphyxie. Les „Weger“ des refuges et les moines de l'hospice accourent, il est vrai, sur les ailes du vent, pour dégager le malheureux enseveli

sous la neige; mais leurs efforts surhumains ne réussissent par toujours à lui sauver la vie. Ils n'ont trop souvent que la peine de rapporter, par des chemins difficiles et dangereux, un cadavre qu'ils déposent à la morgue de l'hospice. Que le voyageur prête donc une oreille docile aux avertissements des habitants expérimentés, des „Weger“ en particulier qui, constamment en lutte avec les forces de la nature, en comprennent les signes et se trompent rarement quand ils avertissent le voyageur d'un danger imminent.



Galerie de Kaltwasser (Eau froide).

Combien cette contrée n'est-elle pas différente pendant les mois d'été, quand les rayons brûlants du soleil ont fondu la neige sur le flanc des montagnes et que de ravissantes fleurs des Alpes parent les rochers et recouvrent les déclivités des gouffres! L'aspect en est incomparable lorsque les parois nues du *Schoenhorn*, empourprées par le soleil qui décline, s'enlèvent sur le vert éclatant des pâturages et qu'à ses pieds le glacier d'*Eau froide* (Kaltwassergletscher) déploie son vaste manteau de glace coloré de rose. Glacier, parois de rochers et rose des Alpes rivalisent alors de pourpre étincelante; la palme appartient sans doute à cette dernière: elle porte son éclat en

elle-même, tandis que les autres perdent avec la chute du jour leur coloration passagère et retombent en pâlisant dans leur nature muette et froide.

Le refuge No. 5 a une hauteur absolue de 1938 *m*; le No. 6, appelé „la Barrière“, 1993 *m*, est situé non loin du point culminant du col (2010 *m*); l'hospice, au contraire, est déjà 7 *m* plus bas. La pente moyenne de ces 3 *km* de route est donc très insignifiante et, dans des circonstances normales, on les parcourt aisément en une petite heure. Outre ces deux refuges et l'hospice, nous rencontrons, dans ce court espace de chemin, trois galeries, preuve suffisante des nombreux dangers auxquels on a dû parer.

La première de ces galeries est en pierres de taille. Des canaux de décharge déversent pas dessous cette galerie une partie du cours naissant de la Saltine sortant du glacier d'Eau froide; mais le plus gros volume d'eau s'écoule par-dessus en formant une superbe cascade qui, vue de l'intérieur de la galerie à travers les larges ouvertures cintrées, nous remplit d'admiration. Cette hardie construction, œuvre de l'ingénieur valaisan Venetz, résiste victorieusement à l'assaut continu du torrent sauvage et à la pression des avalanches, tandis que les constructions protectrices élevées sous le régime français étaient sans cesse emportées.

La galerie suivante, à demi murée, à demi creusée dans le roc, est toujours très-boueuse à l'intérieur à cause du suintement continu de l'eau par la voûte. En dehors de la galerie, le long du précipice, on a établi un étroit sentier d'où l'on aperçoit toute la gorge de la Saltine. De toutes parts, les eaux du glacier se précipitent en cascades petites et grandes sur les parois de rocher où elles se sont creusé de profonds canaux.

Immédiatement après vient la quatrième et la plus longue galerie. D'abord un sombre tunnel primitif, avec de rares ouvertures pour l'air et la lumière, suivi de la nouvelle galerie exécutée par le Valais en 1852 et côtoyant la route d'été sur laquelle elle s'ouvre par une rangée de 18 arcades. Cette

partie du col a été souvent fortifiée par les Valaisans et les Français; mais les avalanches anéantissaient toujours de nouveau ces ouvrages militaires. Les ingénieurs qui commencèrent l'établissement de la route du Simplon trouvèrent encore en ce lieu et un peu au-dessus de la route, des huttes de terre et de vase dans lesquelles les soldats de Souvarof avaient bivouaqué.

Encore quelques pas, et nous avons atteint le sommet du col. Montons toutefois encore un peu plus haut, afin de faire halte au milieu des buissons de rhododendron. Le panorama que nous contemplons d'ici est unique de grandeur et de majesté. Vers le Nord, l'éblouissante chaîne des Alpes bernoises, avec ses innombrables glaciers et ses murailles crénelées couvertes de névés, ceint l'horizon d'une vaste et brillante couronne. La plus imposante de ces sommités est l'Aletschhorn, avec le glacier du même nom se repliant en longues courbes comme un serpent gigantesque.

Les gorges par lesquelles nous sommes montés disparaissent à nos pieds dans une vapeur bleue. A l'orient se dressent, derrière les parois du Schœnhorn, les trois sommités glacées du massif du Monte Leone, et vers l'ouest se déploie une chaîne de montagnes qui va en s'élevant depuis le Glishorn par le *Erzhorn* (2650 m), le *Fauthorn* (2743 m), le *Schienhorn* (2640 m), le *Mayenhorn* (2548 m), le *Sirwoltenhorn* (2824 m) et le *Rauthorn* (3199 m), jusqu'au groupe des *Fletschhærner* (*Rossbodenhorn*, 3917 m), *Laquinhorn* (4061 m) et *Weissmies* (4031 m).

Deux cols élevés franchissent cette chaîne, l'un entre le Schienhorn et le Mayenhorn, le col de *Bistinen*,*) qui conduit

*) Le col de Bistinen a aussi son importance historique. Lorsque en 1476, Charles-le-Téméraire fut vaincu à Grandson et à Morgarten, les Lombards tentèrent, pour secourir le malheureux prince bourguignon, de pénétrer en Suisse tant par le Grand St-Bernard que par le Simplon. Les 3000 Lombards qui s'aventurèrent sur le Simplon rencontrèrent les Brigeois „auf dem Gesteln“, au-dessus du village de Simplon; 500 d'entre eux restèrent sur la place qui reçut le nom de „zu den Gräbern“ (les tombeaux). D'autres périrent en fuyant dans des chemins impraticables; ceux qui étaient parvenus dans la vallée de Nanz par le col de Bistinen y furent exterminés par les Brigeois qui les poursuivaient et les Viégeois qu'ils rencontrèrent. De là le nom de „Toilten-Boden“ (champ des morts) donné à ce champ de bataille.

dans la vallée de *Nanz*, n'offre aucun danger, tandis que le col de *Sircolten*, qui passe près du pic (*Horn*) du même nom sur le glacier de *Gams* est beaucoup plus pénible et dangereux, mais aussi plus intéressant. Il fut passé pour la première fois en 1833 par trois botanistes genevois, MM. Viridet, Boissier et Reuter. Vers le sud s'ouvre un vaste plateau, couvert de riches pâturages, au milieu desquels le *Krummbach* déroule doucement ses eaux limpides où se réfléchissent de nombreux buissons de roses des Alpes. Une montagne gigantesque, aux formes de la plus pure beauté, domine ces pâturages idylliques. C'est le massif des *Fletschhœrner*. D'énormes glaciers, semblables à des cascades gelées, se suspendent à leurs flancs et forment une surface si éblouissante, que notre œil inaccoutumé n'en peut supporter l'éclat. „Ils sont là, debout dans leur ample manteau blanc brodé d'argent, semblables aux précurseurs du grand drame universel.“ (Voyage au Simplon, de Menzel.)

Nous contempions dans un esprit de recueillement toutes ces merveilles, œuvres de l'Architecte suprême, — mais nous ne voulons pas oublier ceux qui, animés d'un courage intrépide et d'une grande persévérance, ont travaillé, pour le bien et le progrès communs, à la mémorable œuvre humaine de la route du Simplon. Nous dédions à la mémoire de ces hommes les lignes suivantes empruntées à l'ouvrage de B. Céard (fils de N. Céard, inspecteur général des travaux du Simplon) : „Souvenirs des travaux du Simplon“, qui nous donnent moins une description des difficultés matérielles avec lesquelles ces braves eurent à lutter, qu'un aperçu des circonstances sociales si déplorables de l'époque, qui leur créèrent sans cesse de nouveaux obstacles :

„C'était un spectacle nouveau que celui de cette âpre montagne, naguère si solitaire, peuplée maintenant de 1500 ou 1,800 ouvriers, retentissant sans cesse des détonations de la mine, du mouvement et des cris des travailleurs, du bruit des abattis nécessaires pour ouvrir la route dans les forêts vierges de ces noires vallées; c'est un coup-d'œil bien

curieux que celui de ces jeunes ingénieurs revêtus de leur élégant uniforme dirigeant dans ces rochers sauvages ces bandes d'ouvriers piémontais, au regard farouche, à la figure hâlée, au maintien agreste. Le zèle de ces fonctionnaires leur cachait, ou leur faisait mépriser le danger que pouvait leur offrir la compagnie de quelques-uns de ces mineurs

pour lesquels l'usage du détestable stilet était tout à fait familier. Les deux traits suivants donneront une idée de quelques-uns des hommes que les travaux avaient attirés dans ces solitudes.

Au bas du lacet qui conduit sur le plateau du Simplon, du côté du Valais, il existait une petite chaumière nommée les Tavernettes; un vieux soldat, qu'on appelait l'ours, à cause de sa sauvage demeure, occupait cette solitaire habitation dans laquelle il vendait du vin aux voyageurs qui traversaient la montagne par l'ancien chemin. Un jour il luvait avec un de ses amis, un mineur se présente, demande à manger et à boire, fait pour trois francs de dépense et veut sortir sans payer; l'ours lui barre le chemin pour avoir son paiement et reçoit un coup de poignard qui l'étend roide mort; son camarade indigné saisit une hache et court sur l'assassin qui fuyait; celui-ci, au moment d'être atteint par son adversaire, qui lève la hache pour le frapper, s'arrête, se retourne, lui plonge son couteau dans le cœur et prévient ainsi le coup qui allait lui fendre la tête. Cet homme revint ensuite tranquillement travailler plusieurs jours à son atelier, qu'il quitta plus tard. Peu de temps après l'inspecteur faisait aux ouvriers des reproches de ce qu'ils n'avaient pas arrêté ce misérable; mais un d'eux lui répondit ces propres paroles: „Oh, Monsieur, si on voulait arrêter ici tous ceux qui ont tué il faudrait arrêter tout l'atelier.“ Les informations prises inofficiellement sur l'auteur de ce double meurtre, car de justice régulière il n'en était pas question, apprirent que cet homme avant son dernier forfait, avait déjà tué onze personnes, au nombre desquelles était le curé de sa paroisse.

Un autre ouvrier piémontais travaillait dans la vallée de Ganther à débayer la route au-dessus d'un précipice de trois ou quatre cents pieds, avec un homme auquel il en voulait; il saisit le moment où celui-ci se trouvait au bord de l'abîme, lui donne un coup d'épau-

le et l'y précipite; ce malheureux roule jusqu'au fond sans perdre la vie; étourdi un instant par une aussi terrible chute, il se relève et cherche à remonter, mais son ennemi veillait au haut du précipice, d'où il s'empresse d'accabler sa victime avec des quartiers de rocher qu'il lui lance pour achever d'accomplir son coupable dessein; sa scélératesse fut trompée et le malheureux échappa à cette nouvelle tentative.

On s'étonnera peut-être que le pays même ne fournit pas les travailleurs nécessaires à ces grands travaux; mais les ouvriers du Valais n'auraient pas été assez nombreux ni familiarisés, comme les Piémontais, au travail des mines; d'ailleurs il faut se rappeler que ce pays ne mettait pas alors, à l'ouverture de la route du Simplon, l'intérêt qu'il apporte à présent à sa conservation. Bien au contraire, il ne voyait dans cette innovation qu'un moyen d'asservissement. Ne pouvant résister à la puissance dominante qui venait applanir leurs montagnes, les braves Valaisans ne pretaient pas du moins volontiers leurs bras à des travaux qu'ils voyaient avec peine. Leur conduite dans ces circonstances est d'autant plus remarquable, qu'à chaque fin de campagne les ouvriers piémontais emportaient dans leurs vallées des sommes considérables, que les pauvres Valaisans auraient pu retenir dans leur pays, s'ils n'avaient pas préféré la liberté à la richesse; mais le temps est un grand maître et les événements qu'il traîne après lui modifient bien les opinions et les premières impressions des hommes. Cette route, qui affectait alors si péniblement ce canton, est maintenant l'objet de sa plus vive sollicitude et l'on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration quand on voit les soins éclairés et bien entendus que le Valais apporte à la conservation de ce monument, qui lui impose des sacrifices certainement considérables pour les finances exigües d'un pays aussi peu favorisé par la fortune.“

Il entrerait dans les plans de Napoléon de bâtir au sommet du col un grand hospice qui, en cas de besoin, pût en même temps servir de caserne. Le projet primitif, fait par l'ingé-

nieur Lescot et devisé à 800,000 frs. ne fut pas exécuté, la chute de Napoléon étant survenue sur ces entrefaites. Ce ne fut qu'en 1825 que les moines augustins du Grand St-Bernard ayant acheté du gouvernement valaisan le fragment de bâtisse, il fut repris et mené à bonne fin grâce à des ressources considérables. Présentement, quatre religieux délégués du St-Bernard sont en permanence dans cette solitude pour s'y consacrer à l'assistance des voyageurs nécessiteux. Chaque année 10 à 12,000 étrangers sont reçus et logés gratuitement à l'hospice. Si ce n'est pas l'heure d'un repas, on offre au voyageur du fromage, du pain blanc et du vin.

Les voyageurs aisés déposent le prix de leur consommation dans le tronc. Le grand nombre de chambres complètement aménagées permet à 300 personnes à la fois de passer la nuit à l'hospice. La belle église, ainsi que les salons du second étage, ornés de nombreux tableaux représentant Napoléon et son entourage, sont dignes d'être visités. Le service est fait par quelques frères lais et plusieurs chiens du St-Bernard, splendides spécimens de la race, qu'on envoie chaque jour en hiver, par les mauvais temps à la recherche des malheureux égarés.

Nous quittons à regret la maison hospitalière et ses aimables habitants pour reprendre notre route vers les campagnes de l'Italie.

Au bout d'une demi-heure à peine nous arrivons à un passage miné dans le roc, au sortir duquel nous sommes surpris par la vue d'un bâtiment en forme de tour. C'est l'ancien hôpital, „*Alter Spital*“, appartenant à la famille Stockalper que nous connaissons déjà.

Nous continuons à descendre sur des pentes couvertes de roses des Alpes et nous atteignons le „*Engeloch*“, cluse naturelle, par l'étroite porte de laquelle la route a peine à se frayer un passage assez large. A la sortie nous trouvons le refuge No. 7; pendant l'hiver le territoire environnant est terriblement exposé aux tourmentes de neige. Aussi des poteaux indiquent-ils la direction de la route. Celle-ci dépasse

ensuite les huttes de *Bernetsch* et de *Mayenhaus*, quelques groupes d'aroles et de mélèzes animent le paysage et en une heure nous atteignons le pont du *Krummenbach*. Là, nous abandonnons pour un moment la grande route, afin d'escalader une moraine au-dessus du hameau „*Au der Eggen*“. De là nous découvrons une vue de glaciers des plus intéressantes. Les masses de glace violet foncé du glacier de *Rosshoden*, qui s'élèvent à plus de mille mètres au-dessus de nos têtes, s'imposent à notre admiration; mais les énormes moraines qui témoignent de l'ancienne étendue du glacier méritent encore plus notre attention.



Hospice du Simplon.

La moraine sur laquelle nous nous trouvons se divise en deux bras après s'être rompue au pied de la montagne opposée et avoir rejeté le glacier sur le côté. Son sommet a été emporté par le torrent ou par d'autres causes; les moraines elles-mêmes sont couvertes d'une luxuriante végétation et de mélèzes isolés, et on peut conclure de leur situation et de leur hauteur, qu'à la place où aujourd'hui la route franchit le *Sengbach* (*Walibach*), le glacier atteignait autrefois une hauteur d'au moins 200 pieds. Une heure entière nous est aujourd'hui nécessaire pour atteindre le pied du glacier, ce qui prouve une fois de plus le retrait considérable des glaciers dans une récente période.

A la fin du 16^me siècle (1597) il se produisit sur le versant opposé de la vallée une grande rupture de glacier qui recouvrit les huttes de *Guggenen* et tout le fond de la vallée. D'énormes masses de débris et de blocs de roc jonchent encore la vallée au loin.

La route serpente dans ce chaos en longeant le Krummbach, elle décrit encore un fort contour et nous nous trouvons à l'entrée du beau village du Simplon. La paroisse compte environ 400 habitants; c'est une population active qui fait un trafic important de bétail et de fromage ou tire profit du transport des marchandises et des voyageurs. Ici, chacun parle les trois langues: l'allemand, l'italien et le français. Les deux auberges, bien tenues, offrent de bons logements et Simplon (en allemand *Simpeln*, en italien *Sempione*) passe à bon droit pour un excellent séjour d'été, fréquenté en par-



Village de Simplon.

ticulier par les amateurs de grandes excursions dans les Alpes comme par ceux qui ont les nerfs malades et trouvent (1480m) dans l'air vivifiant des hauteurs l'adoucissement et la guérison de leurs souffrances.

On peut faire d'ici les excursions suivantes:

1. *Monte Leone* (3565 m). On suit la grande route jusqu'au dessous d'*Algaby*; de là, par un bon sentier, on monte aux chalets d'*Alpien*, situés dans un délicieux bassin alpestre, tout vert et entouré de forêts dont une cascade décore l'arrière-plan. On passe ordinairement la nuit dans les chalets supérieurs, afin d'atteindre le sommet avant midi. On monte par des pentes gazonnées assez raides, ensuite par le



*Groupe des Fletschhærner
vu du Simplon.*

rapide glacier d'*Alpien* jusqu'à sa plus haute arête qu'on suit jusqu'au sommet. On peut descendre par le versant opposé et le glacier d'*Eau froide*, sur l'hospice.

2. Des *Alpien*, en trois fortes heures, au *Col des Banquettes*, où l'on trouve de magnifiques grenats, des stanrolithes et autres minéraux rares, dans l'ardoise micacée aux reflets d'or. Tout le long de la route, vue charmante dans les vallées latérales de la *Doveria*; en face s'ouvre la sauvage vallée de *Zwischbergen*, visible dans toute son étendue.

Entre le *Simplon* et la vallée de *Saas* court une haute chaîne de montagne couverte de glaciers, qui culmine aux trois sommets couverts de neige du *Rosshodenhorn*, du *Laquinhorn* (appelés aussi *Fletschhærner*) et du *Weissmies*, se suivant du nord au sud. D'immenses glaciers, profondément crevassés, se suspendent à leurs flancs abrupts et nus : à l'est, les glaciers de *Thacli*, de *Laquin*, de *Hochsaas*, de *Bodmer* et de *Rosshoden*; au nord, le glacier de *Rauten* dont les blocs de glace se détachent pour tomber dans le mélan-

colique lac de Sirwolten; à l'ouest, les glaciers de *Gams*, de *Mattwald*, du *Fletschhorn*, de *Jaeggi* et de *Trift*; et au sud, ceux du *Roththal* et du *Gemeinealp*. Tout ce fier massif, avec ses pics et ses passages périlleux, vrais „cols de chasseurs“ („Jägerpässen“); a été étudié et traversé fréquemment depuis quelques années par les amateurs du sport alpin; ces excursions sont comptées au nombre des plus difficiles et ne doivent être entreprises que sous la conduite de guides expérimentés.

Nous citerons les suivantes :

3. Le *Rossbodenhorn* (Fletschhorn du Nord) 2917 m, sort par le glacier de Rossboden, grimée très pénible, ou de la vallée de Saas par le glacier du Fletschhorn.

4. Le *Laquinhorn* (Fletschhorn du Sud) 4025 m, est facilement escaladé du côté de Saas.

5. Le *Weissmies*, 4031 m, célèbre par sa vue splendide, quoique le plus haut des trois sommets est d'une ascension plus facile; on l'attaque du col de Zwischbergen ou de Saas par Triftalp, Triftgratli et Trifthorn.

6. Le *Rossbodenjoch*, 3500 m sur le flanc gauche du glacier du même nom jusqu'au sommet du col, puis par le glacier de Mattwald dans la vallée de Saas (9 heures); partie intéressante. Les suivantes, plus pénibles que ce col, sont :

7. Le *Laquinjoch*, entre les pics de Rossboden et de Laquin.

8. Le *Thaelijoch*, entre les pics de Thaeli et de Tossen.

9. Le *Weissmiesjoch*, entre les pics de Weissmies et de Thaeli. Plus facile et plus intéressant est :

10. Le col de *Zwischbergen*, 3272 m. Deux chemins y conduisent du village de Simplon, soit d'Algaby par les *Furken*, soit de Gondo, situé plus bas sur la route, en traversant toute la vallée de Zwischbergen qui s'appelle aussi val Varia. A l'entrée de cette vallée sont des mines d'or autrefois célèbres, près de Hof et de Belleggen (1 heure au-dessus de Gondo); de là on atteint en 3 heures la *Gemeinealp* et en trois autres le sommet du col, par le glacier facile à gravir de *Gemeinealp*. La vue du sommet du col est grandiose, parti-



Partie du défilé
de Gondo.

culièrement sur les lacs de la Haute-Italie et au-delà sur le Mont Rose et le Saasgrat. On descend par le Weissthal aux *Almageleralpen* et à Almagel, en passant devant la magnifique cascade de Lembach. On peut aussi de la *Gemeinealp* aller à l'*alpe Pontimia* et par le Grat dans le *val Bognanca*; ou bien en se dirigeant vers l'*alpe Testa*, arriver par l'*alpe Campo* et la vallée de *Bognanca* ou par le *Val Antrona* à *Domo d'Ossola*.

A partir de Simplon, la route descend rapidement dans la vallée. En une heure nous atteignons par de grands et rapides lacets *Algaby (Gsteig)*, hameau gracieusement situé au confluent du *Krummbach* et du *Laquinbach*, dont les eaux réunies prennent le nom de *Doveria*. Vers le sud s'ouvre la vallée de *Laquin*, riche en névés; le *Weissmies* et le *Laquinhorn* lui forment un grandiose arrière-plan et l'entrée en est gardée par le *Furkenhorn* boisé, au pied duquel le col de *Furken* conduit dans la vallée de *Zwischbergen*. C'est ici, à



l'entrée de la gorge de Gondo, le plus effrayable de tous les défilés des Alpes, que devait, selon le plan de Napoléon, s'élever une grande forteresse destinée à défendre le département français du Simplon contre les attaques du côté de l'Italie. Toutefois de petits travaux de fortification furent seuls exécutés plus bas dans la vallée, près de Gondo, en face de la grande galerie du même nom, où ils existent encore et où pendant la guerre entre l'Autriche, le Piémont et la France, ils furent occupés par les Suisses pour le maintien de leur neutralité.

Déjà à cinq minutes au-dessous d'Algaby les parois de rochers se rapprochent tellement, que la route n'a plus de place à côté du lit de la Doveria et traverse une galerie de 200 pieds de long qui, dans les années 1814 et 1815, fut fortifiée à son entrée inférieure et pourvue de meurtrières. Le beau Saxifrage cotyledon, dont les riches touffes pendent si gracieusement sur la pierre grise où le plus léger souffle d'air les balance, orne de toutes parts les fentes des rochers. Les parois de granit, toujours plus perpendiculaires, s'élèvent à une hauteur vertigineuse, tandis que dans l'abîme gronde avec fracas le torrent sauvage qui réussit à se frayer un passage dans le chaos des blocs renversés. Ce défilé est d'un grandiose effrayant et profondément émouvant. Il est l'image du pauvre cœur humain, avec ses combats incessants, son agitation sans trêve et ses passions sauvages et bruyantes.

Nous laissons à notre gauche, à l'endroit où le sentier monte aux Alpien, la ruine d'un grand bâtiment qui fut, il est vrai, destiné à être une caserne, mais n'a jamais été utilisé dans ce but; des éboulements de pierres l'ont toujours détruit de nouveau. Peu après, à environ 30 minutes en dessous d'Algaby, la route passe sur la rive droite de la Doveria par le „*ponte alto*“*) pour retourner toutefois cinq

*) La charpente de ce pont hardi ne put, à cause du manque d'espace, être construite sur place; elle dut être faite plus haut et les pièces durent être transportées séparément au prix de grands dangers et assemblées au-dessus du gouffre vertigineux.



1. Gondo. 2. Gorge de Gondo. 3. Intérieur de la Galerie de Gondo.

minutes plus tard du côté gauche, par le „*Pont de la Caserne*“, près du refuge No. 9.

Au bout de cinq minutes nous atteignons une seconde galerie, plus grandiose, plus haute, plus longue et plus noire que celle d'Algaby; c'est la célèbre „*galerie de Gondo*“. Sur une largeur de 19 pieds et une hauteur de 15 pieds, on a creusé dans le roc le plus compact un passage de 683 pieds de longueur. Mille hommes y ont travaillé jour et nuit pendant huit mois. Deux trouées latérales de 60 pieds de haut éclairent à une distance presque égale le sombre tunnel et permettent au voyageur de jeter un coup d'œil sur les eaux écumantes du torrent. Au-dessus de la première ouverture est une inscription taillée dans la pierre; on lit ces simples mots: *Aere Italo MDCCCV. NAP. IMP.*

Ein Name steht auf diesem Fels geschrieben,^{*)}
 Er war ein Held, dem meine Thränen fliessen;
 Sie haben ihn auf einen Fels vertrieben,
 Wo sie bis an den Tod ihn leiden liessen.
 Sein Name sollte überall verschwinden,
 Wo immer man die Spur davon konnt' finden.
 Doch einzig hier wird er nicht ausgerottet,
 Hier, wo er sicher ihrer Drohung spottet;
 Denn immer wird noch dieser tiefe Schacht
 Die ferne Welt erinnern an die Macht
 Des Mann's, der auf dem Meer gefangen lag
 Und der da grösser ward mit jedem Tag.

Un spectacle imposant couronne ces scènes grandioses: la magnifique cascade de Fressinone se précipite, sauvage et écumante et presque pulvérisée, du haut de l'immense paroi; l'arche d'un pont est hardiment jetée par dessus la chute. Toute la partie suivante de la route a été taillée dans le roc

^{*)} Le nom écrit sur ce roc est celui d'un héros pour lequel coulent mes pleurs; ils l'ont banni sur un rocher où ils l'ont fait souffrir jusqu'à la mort. Son nom dut disparaître de partout où l'on en put trouver la trace. Mais ici du moins il ne sera pas effacé, il y défie leurs menaces, car cette route profonde rappellera toujours au monde la puissance de l'homme qui, prisonnier au milieu de l'Océan, y grandissait de jour en jour.

à coups de mines avec une hardiesse qui étonne: murs en pierres de taille, piliers de soutènement, pierres d'appui, c'est une œuvre d'art accomplie, parfaite au sein de ce désert de granit.

Nous atteignons en vingt minutes *Gondo (Ruden)*, dernier village suisse. Un petit nombre de maisons seulement se groupent autour de la petite église et toutes sont dominées par la tour de Stockalper, grand et fier bâtiment dont nous avons déjà parlé et qui semble jeter le défi aux géants qui l'entourent. En face de Gondo s'ouvre la vallée de *Zwischbergen*, dont le torrent s'échappe par un étroit défilé.

A une heure en dessous de Gondo est *Isella*, station italienne de douanes. Entre ces deux localités, sur un étroit plateau dégagé se dresse la petite colonne qui marque la frontière.

Nous voici arrivés au terme de notre voyage, à la frontière de l'Helvétie. Nous suivons d'un regard d'envie les nuages de poussière que soulève la diligence en roulant vers ce pays

„ — — — Wo die Citronen blüh'n,
Im dunkeln Laub die Goldorangen glüh'n.
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrthe still und hoch der Lorbeer steht.“ —

Quant à nous, notre devoir nous rappelle dans la vallée de *Viège* avec son monde de montagnes, sauvage, rempli de glaciers, mais merveilleusement beau; la terre classique du sport alpin. Que l'aimable lecteur veuille bien nous y suivre.







III. Notes sur la géologie, la minéralogie et la flore du Simplon.

La profonde dépression du Simplon marque géologiquement aussi bien que géographiquement parlant la limite orientale de la chaîne des Alpes pennines. Les géographes de l'antiquité faisaient déjà cette distinction et avaient donné à la partie de la chaîne qui va du Simplon au St-Gothard un nom particulier, celui d'Alpes lépontines. En effet, à l'est du Simplon on ne retrouve plus les magnifiques massifs des hautes Alpes pennines si admirablement groupés, si largement cuirassés de glaciers, ni cet étrange réseau d'arêtes concentriques et de vallées ramifiées dans tous les sens. Le caractère particulier des roches (gneiss talqueux et gabbro) a fait place à des formations plus normales. Une seule sommité, la masse élevée du Monte Leone rivalise au-delà du col avec les Fletschhörner qui le dominant vers l'ouest; mais son arête décline rapidement vers le nord-est par la crête du glacier de Kaltwasser. Une chaîne longitudinale, parallèle à la haute vallée du Rhône, et moins riche en glaciers que le Monte Leone, part de celui-ci pour se diriger vers l'est avec une hauteur moyenne à peu près égale, en passant par la ligne de faite du Bortelhorn, du Elsenhorn et du Pizzo del Cervadone; elle ne se bifurque qu'à deux endroits pour former de courts chaînons transversaux: de l'Ofenhorn jusqu'au Strahlgrat et un peu plus loin, de Gries par le Nufenenstock jusqu'au Pizzo Gallina. — Les Alpes lépontines présentent la configuration particulière

des chaînes parallèles orientées dans la direction d'une grande ligne centrale qui est ici celle des Alpes bernoises, tandis que les Alpes pennines présentent l'image grandiose d'un réseau de chaînes secondaires rayonnant autour d'un nœud central.*)

Voici quelle est à grands traits la structure géologique du Simplon:

Le noyau du massif du Monte Leone et du Furggenbaum est formé de gneiss tantôt schisteux, tantôt granitoïde. Il est traversé et enveloppé par diverses roches cristallines; celles-ci sont tantôt des calcaires tantôt des schistes granitiques, chloritiques, séricitiques et amphiboliques. On y trouve déposées, surtout sur le versant sud, plusieurs couches de magnifique cipolin, marbre précieux de texture saccharoïde. Au point de contact de ces couches avec le gneiss antigorique surgissent les mines d'or de Gondo, à l'entrée de la vallée de Zwischbergen.

Le versant méridional du Simplon se compose presque exclusivement d'assises de gneiss antigorique (plutonite inférieur). La sauvage gorge de Gondo entr'autres est tout entière taillée dans cette roche.

Le versant septentrional au contraire se trouve dans la zone des schistes métamorphiques plus récents, surtout du micaschiste, qui s'étend du St-Gothard à travers le Valais jusqu'à Courmayeur dans le Val d'Aoste, et sur la limite de laquelle apparaissent plusieurs gisements de quartzite et de gypse, tels que ceux de la gorge de la Saltine et de „Im-Grund“. Ces micaschistes présentent la stratification en éventail; entre la chapelle de Bleichen et de Schallberg on peut observer sans quitter la route l'éventail entier se déployant avec une courbe de 70° vers le sud-est et de 60° vers le nord-ouest. Non loin de là, près de Bérisal, se trouvent sur la ligne de séparation des schistes des mines de fer très anciennement connues. Au même endroit on rencontre de magnifiques cristaux de titanite.

*) Gerlach. Matériaux pour la carte géologique de la Suisse.

Le bassin même du col est creusé dans la zone des anciens schistes métamorphiques qui se redressent jusqu'à 4000 *m* dans les masses puissantes des Fletschbœrner. Les cols de Sirwolten et de Bistinen à l'ouest sont encore taillés dans la même roche, mais tous deux sont dominés au nord par le Maiehorn et le Schienhorn (2500 à 2600 *m*), sommités composées de mica-schiste, ce qui se voit de loin à leur efflorescence rougeâtre et à la maigre végétation. Cette zone méridionale du micaschiste, qui de Zeneggen traverse en biais les vallées de Viège et de Nanz et aboutit au Maiehorn, reparaît de nouveau dans le voisinage immédiat de l'hospice, d'où elle s'élève au nord du glacier de Kaltwasser pour former le sommet rougeâtre du Mæderhorn. Le passage de cette zone par le col du Simplon offre ceci de remarquable qu'elle est accompagnée dans le bas (près de l'hospice) de serpentine et de magnifique actinote (amphibole) dans le talé, au pied du Schœnhorn, vers l'est, de pierre ollaire, vers le nord, de dolomie que l'on brûle dans le four à chaux de l'hospice. Cette strate se perd au sommet du Mæderhorn pour reparaître derrière le Bortelhorn et le Hüllhorn (tous deux composés de hornblende), s'étend ensuite par derrière jusqu'au sommet du Gibelhorn, de là traverse le Steinental et passe par „Im Grund“ pour s'élever au Schienhorn; là, la zone est de nouveau circonscrite par une petite bande de serpentine et va se réunir près de Zeneggen à la zone principale. Cependant à l'est du plateau du Simplon se dressent les masses cristallines de mica-schiste et de gneiss micassé qui composent le Schœnhorn et le Monte Leone.

De la constitution géologique du Simplon dépendent naturellement en grande partie ses richesses minéralogiques et sa flore si caractéristique.

Outre les minéraux précités, nous en nommerons encore quelques-uns parmi les plus remarquables:

Cristaux de quartz et mica cristallisé (argenté) dans le gneiss du Schœnhorn; — cristaux de mélanite (grenat noir) et superbe cyanite, dans le mica-schiste antigorique; — bysso-

lithe, pyrite magnétique, chlorite, etc. dans le gisement de pierre ollaire, vallée de Zwischbergen (Gemeinealp); — cristaux de grenat rouge-brun mesurant jusqu'à un pouce de diamètre, dans un micaschiste argenté à lamelles très minces, au-dessus de Transcuera, ainsi que du stanrolithe et de petits cristaux de mica du même brun rouge et très brillants (peut-être l'épidolite?).

La végétation du Simplon, en rapport intime avec sa structure géologique et son élévation au-dessus de la mer, influencée surtout par des conditions climatériques toutes particulières, a été très bien caractérisée par le Dr. Christ dans sa „Flore de la Suisse“. Voici comment il trace un parallèle entre la flore du Valais et celle du Tessin, entre lesquelles la dépression du Simplon forme un trait d'union :

„Au Valais, la feuille est réduite à ses dimensions les plus étroites et recouverte d'un duvet grisâtre ou d'une pubescence argentée, ce qui dénote toujours un air sec et des vents impétueux; au Tessin, tout est plein de sève et de verdure.

„Il serait difficile de trouver un contraste plus frappant entre les pays situés au même degré de latitude. Cela provient de ce que dans l'un la quantité de pluie est une fois plus considérable que dans l'autre. La Vallée d'Antigorio forme la limite parfaitement distincte qui sépare la zone pennine des Alpes occidentales de la zone insubrienne des Alpes orientales, tant au point de vue du climat qu'à celui de la distribution des espèces. Le Valais et la vallée d'Aoste forment pour ainsi dire avec les Alpes du Dauphiné, jusqu'aux Alpes maritimes, un seul territoire. Le Tessin, la Valteline, les montagnes des lacs de Côme et de Garde en forment un second. Le climat du premier est celui de la haute Provence, lequel, bien que tempéré, continue de régner au-delà de Brigue: celui du second est le climat maritime des pentes alpines méridionales, qui reçoivent leurs pluies de l'Adriatique et de la Méditerranée.

„Mais, à vrai dire, ce n'est pas le fond de la vallée d'Antigorio qui est la ligne de démarcation des deux climats: ils se séparent déjà sur les cimes des Alpes, car les vallées qui descendent des hauteurs, vers le sud-est ont déjà un caractère entièrement insubrien. On ne peut guère s'imaginer de transition plus brusque que celle du Valais au Val Vedro par le Simplon. Le bassin de Brigue est un véritable centre pour toutes les espèces sèches du Valais: le *Centaurea*, les *Astragalus onobrychis* et *excapus*, les *Achillea tomentosa* et *setacea*, les *Hieracium pictum* et *lana-*

tum, l'*Asperula montana* s'y retrouvent toutes encore une fois et montent même jusqu'à la gorge de la Ganter, à 1400 m.

«A peine a-t-on franchi le plateau alpin qui marque le milieu du passage, que l'on remarque déjà dans les prairies et dans les gorges de la haute vallée subalpine de la Doveria le *Polygonum alpinum*, le *Saxifraga Cotyledon*, le *Silene saxifraga*, et à Isella, dans la forêt de châtaigniers, le *Centaurea transalpina*, le *Cyclamen europaeum*, et plus loin le *Phytolacca* et le *Celtis*; bref, toute une flore dont il n'est pas trace au Valais. — Les ombellifères croissant en grand nombre et formant masse dans la végétation, voilà un trait qui manque absolument au Valais. Déjà à Algaby, dans la partie supérieure du Val Vedro, le *Pleurospermum*, espèce de haute taille, croît en pieds si nombreux que l'on dirait de loin de vastes touffes du *Spiraea Aruncus*. Sur les esplanades des rochers on découvre de véritables parterres formés par une variété géante du *Libanotis montana* (f. *exaltata* Gaud.); et à l'entrée de la vallée de Zwischbergen et près d'Iselle, le magnifique *Molopospermum*, aux feuilles d'un vert bleuâtre foncé, divisées à l'infini et aux ombelles atteignant un pied de diamètre. Le *Laserpitium Siler* et le *Peucedanum Oreoselinum* s'y joignent encore, et toutes ces ombellifères de haute taille donnent à ces gorges un caractère tout particulier.

«Ce n'est donc pas la dépression profonde que forme la vallée qui sépare les deux flores: d'une part, c'est le versant sud, qui reçoit les vents et les pluies de la Méditerranée, et de l'autre le versant des Alpes valaisannes qui garde encore quelque chose de la sécheresse de sa vallée. Malgré la proximité des deux régions, il est rare que la végétation du Val Vedro pénètre dans le Valais; seul le *Saxifraga cotyledon* paraît se retrouver dans les gorges humides au-dessus de Naters.»

Aux quelques noms mentionnés plus haut nous joindrons la liste suivante des principales raretés de la flore du Simplon avec leur habitat.

Ancémone soufrée, du printemps, du Mont Baldo; plateau.	Géranium divariqué; „Im Grund“.
Ancolie des Alpes; fentes de rochers, près du village de Simplon.	Genêt de Scopar; gorge de Gondo.
Cresson des Pyrénées; Engloch.	Cytise noirâtre; idem.
Vélar helvétique et nain; ce dernier sur la moraine près de Schallberg.	Anthyllide à fleur rouge; idem.
Alysson des montagnes; vallée de Ganter.	Trèfle des rochers; galerie d'Algaby.
Violette pinnée; col de Zwischbergen, Alpienrung.	Trèfle du gravier; Kaltwasser, Sirwolten.
Silène du Valais; chemin d'Alpien.	Phaque des Alpes; Kaltwasser, etc.
Lychuide fleur de Jupiter; village de Simplon, Zwischbergen, etc.	Phaque du midi; Schienhorn, Maderhorn, etc.
Géranium à feuille d'aconit; Rosswald et Zwischbergen.	Oxytrope d'Haller; Schallberg, etc.
	„ du Lapon; Kaltwasser, etc.
	„ azurée; Schornhorn, Zwischbergen, etc.
	Astragale épineux; gorge de Gondo, etc.
	Potentille droite; Crévola.

- Potentille à feuille d'un blanc de neige; Schienhorn.
 - des glaciers; dernières pentes gazonnées.
- Rose cannelle; Schallbet.
 - du Simplon; au-dessous du village de Simplon.
 - à longue tige; idem.
- XB. Le sentier du village de Simplon à Algaby est un véritable jardin de roses des espèces les plus rares.
- Alchimille commune, variété à feuille soyeuse; Hohlicht, etc.
 - pubescente; Krummbach, etc.
 - des Alpes, var. à feuille soyeuse; hospice, etc.
- Herniaire des Alpes; Kaltwasser, etc.
- Rhodiola rose; idem.
- Joubarbe globifère; Zwischbergen.
- Cactier opuntia; Crévola.
- Astrance, petite; rochers, très répandue.
- Buplèvre étoilé; idem.
 - fausse renoncule; idem.
- Gaïlet jaunâtre; „Im Grund“.
- Valériane d'Allioni; Kleenhorn, etc.
- Vergerette des rochers; gorge de Gondo.
- Gnaphale pied-de-lion (edelweiss); Schuenhorn, etc.
- Armoise des glaciers; Kaltwasser.
 - nutelline et en épi; dans le voisinage des glaciers.
 - naine; Algaby.
- Achillée hybride; Kaltwasser.
 - à feuilles de Tanaisie; Zwischbergen et Alpienrung.
- Senecion blanchâtre; alpages.
 - uniflore; Schuenhorn, Sirwolten etc.
- Saussurée des Alpes; Kaltwasser.
- Sarrète rhaupontique déchiqueté; Schallbet.
- Centauree noirâtre; Zwischbergen.
 - douteuse; Maderhorn, etc.
- La famille des *épervières* est très richement représentée; on en compte au-delà de 40 espèces.
- Raionce à petites fleurs; région la plus élevée.
 - hémisphérique; fentes de rochers (hospice), etc.
 - de Scheuchzer; fentes de rochers (village de Simplon).
- Campanule déchirée; hospice, Schuenhorn, etc.
- Gentiane pourprée; hospice, etc.
 - minime; Sirwolten, etc.
- Echinospeme à pédicelles réfléchis; Rothwald.
- Erythricium nain; Sirwolten, Schuenhorn, etc.
- Androsace helvétique; Laquin, Zwischbergen, etc.
 - imbriquée; idem.
 - des glaciers; jusqu'au-delà de 3000 m.
 - carnea; hospice, etc.
- Arctie de Vitaliani; Kaltwasser, Schuenhorn, etc.
- Primevère à longues fleurs; village de Simplon, Zwischbergen, Alpienrung, Laquin, etc.
- Plantin bidenté; Algaby.
- Plusieurs espèces rares de *sauze* des Alpes.
- Orchis à odeur de sureau; village de Simplon, etc.
- Nigritelle suave; Maderhorn.
- Lis couleur de safran; Gondo, etc.
- Colchique des Alpes; village de Simplon, Zwischbergen, etc.
- Toffeldie des marais; Kaltwasser.
- Variétés rares du Carex; ex.: carex des rochers, à feuilles courbées, à style court, de Lager, bicolore, etc.
- Stipe plumeux; Gunter.
- Kélerie du Valais; idem.
- Dactyle d'Espagne; Algaby.
- Sélaginelle helvétique; répandue.
- Woodsie hyperboréenne; gorge de Gondo.
- Andianthum cheveux de Vénus; Crévola.

Le chanoine Favre du Grand St-Bernard a publié dans le „Bulletin de la Murithienne, Société d'histoire naturelle du Valais“ (année 1875), un guide très détaillé du botaniste au Simplon.



ZERMATT
LES VALLÉES DE SAAS
ET DE
ST-NICOLAS.





I. Orographie des vallées de Viège.

„Aucune autre région de l'Europe ne surpasse en grandeur et en sublimité les magnifiques environs de Zermatt.“

Ivan Tschudi.

A l'exception de la grande vallée du Rhône, d'Oberwald à Martigny, et de plusieurs sillons secondaires (val Bedretto, haute vallée de Rapp, vallées de Binn, de Jaffisch, de Ferret, de Combe de Là, de Valpelline, etc.) qui sont des vallées longitudinales, toutes les fissures du Valais appartiennent à la catégorie des vallées *transversales*. Les premières suivent généralement la ligne de partage des eaux, c'est-à-dire qu'elles séparent deux systèmes de montagnes bien distincts; c'est pourquoi M. Desor les appelle „vallées de séparation“ ou *combes*.*) — Les vallées transversales, au contraire, coupent les assises à angle droit, ou à angle très obtus dans le sens de la stratification, présentent des versants symétriques et se transforment le plus souvent en gorges profondes et sauvages (gorges de Gondo, de Formazza, de Mastallone, de la Saltine, de la Binn, etc.). Tantôt le fond de ces vallées est encombré d'éboulis dans lesquels le torrent se fraye un lit encaissé (vallées d'Anniviers, d'Hérens, d'Isérable, d'Entremont etc.), tantôt elles sont creusées dans le roc nu par une lente

*) Desor, Structure des Alpes.

érosion. Aux endroits où la roche est plus résistante, il se forme des barrages par dessus lesquels les eaux se précipitent en cascades écumantes (cascades de Réchy, de Tourtemagne, de Gondo, de la Tosa, etc.); ou bien encore l'eau, retenue et amassée en amont dans de profonds bassins naturels (marmites de géants), en ravine peu à peu les parois amincies jusqu'à ce qu'une fissure se soit produite par laquelle elle s'écoule. Les vallées d'Antigorio, de Calneggio, de Mastallone, de Tournanche présentent des exemples remarquables de ce travail d'érosion.

„Le relief de toutes ces vallées, tant transversales que longitudinales, dépend, comme celui des montagnes, de la nature des roches et de leur stratification. Partout où elles coupent des roches compactes et résistantes, elles forment des étages successifs, des étranglements, des parois très escarpées et quelquefois verticales; lorsque la roche est plus tendre, plus friable, ou stratifiée parallèlement à l'axe de la vallée, celle-ci est évasée et présente deux déclivités à pente douce. Cela explique la grande analogie qu'on observe entre les fissures qui traversent des assises de même nature. D'après ce principe, les vallées transversales des Alpes pennines sur le versant valaisan se divisent en deux catégories distinctes: celles qui se rattachent à la masse centrale de la Dent Blanche, et celles qui appartiennent au système du Mont Rose. Ces dernières sont: la grande vallée de Viège, la petite vallée de Nanz et la gorge de la Saltine.

„La vallée latérale de Viège est incontestablement l'une des plus importantes et des plus remarquables des Alpes. Un peu en amont de son ouverture, à Stalden (6 km de Viège), elle se sépare en deux longs embranchements presque égaux (vallée de Zermatt ou de St-Nicolas, 32 km; vallée de Saas, 28 km), qui étreignent l'imposante chaîne du Saasgrat et que couronnent, surtout dans la partie occidentale, les plus hautes et les plus belles cimes. De ces sommets couverts de neige éternelle descendent plus de quarante glaciers grands et petits. Les deux bras de la vallée sont profondément

encaissés; dans la partie médiane, entre le Weisshorn et le Dôme, l'entaille est de 3140 m et entre le Dôme et le Weissmies de 3000 m environ. —

„La formidable ligne de faite du Mont Rose part du Furggengrat à l'est du Cervin, s'élève en gigantesques degrés du Breithorn au Lyskamm jusqu'à l'arête en forme de coupole qui porte échelonnées les huit sommités du Mont Rose proprement dit.“*) (*Pyramide de Vincent* 4241 m, *Balmenhorn* 4324 m, *Ludwigshöhe* 4344 m, *pic Parrot* 4443 m, *Signal* 4561 m, *pic Zumstein* 4573 m, *pic Dufour* (le plus élevé) 4638 m, *pic du Nordend* 4612 m.)

De vastes glaciers revêtent les flancs de ce massif; entre les deux Cervins sont suspendus celui de *Furggen* et le haut *glacier du Théodule*. Plus à l'est, huit autres glaciers descendant de la ligne de faite convergent pour former l'immense mer de glace amassée au pied du Gornergrat, qui va se heurter au Riffelhorn et se termine dans le fond de la vallée sous le nom de *glacier de Boden*. Un torrent s'en écoule, c'est la *Viège du Gorner*.

Ce dédale de glace peut être franchi par de nombreux passages. Les plus importants comme les plus anciennement pratiqués sont: le *col du Théodule* à l'ouest et l'*ancien Weisssthor* (Porte blanche) à l'est du Mont Rose. Les autres passages, conquis par les hardis pionniers des clubs alpins suisses et étrangers, ne sont connus et pratiqués que depuis quelque vingt ou trente années. Ce sont: le *Schwarzethor* (Porte noire) entre le Breithorn et Pollux (des Jumeaux), le *col de Verra* ou *des Jumeaux* (Zwillingsjoch) entre Pollux et Castor, le *col de Félik* entre ce dernier et le Lyskamm, le *col de Lys* à l'ouest du Balmenhorn, enfin le *col de Sésia*, un peu plus à l'est dans le voisinage du pic Parrot. On n'est pas d'accord sur l'*ancien Weisssthor*; les uns le placent à l'occident du Dôme de Fillar, les autres entre ce dernier et la Cima di Jazzi. Aujourd'hui on franchit de préférence le *nouveau Weisssthor* dans le

*) Gerlach, Die penninischen Alpen.

voisinage de la Cima di Rofel. Entre celle-ci et les Faderhærner se trouve un quatrième Weisssthor qui traverse le glacier de Schwarzberg et tombe sur Mattmark dans la vallée de Saas.

„Le massif du Mont Rose, bien qu'il ne présente pas la belle forme ellipsoïde de ceux du Mont Blanc ou de la Dent Blanche, n'en est pas moins un magnifique nœud central d'où se détachent dans toutes les directions de nombreuses chaînes secondaires.“ (Gerlach).

Les ramifications de l'*ouest* et du *midi* ne rentrant guère dans le champ de cette étude, nous ne les mentionnerons que pour mémoire. Celles qui partent du Petit Cervin, des Jumcaux et de la Pyramide de Vincent séparent entre elles les *vallées de Tournanche*, de *Challant*, de la *Sésia* (qui prend plus loin le nom de Gressoney St-Jean) et de la *Sésia*. Des cols mettent ces vallées en communication avec le versant nord du massif; ce sont ceux du *Théodule*, du *Schwærzethor*, de *Lys*, de *Félik*, de *Sésia*.

La plus importante des arêtes dirigées vers l'*est* est celle qui se détache du Signal, suit la *vallée d'Anzasca* et se bifurque pour séparer le Val Grande et le Val Piccola, les deux embranchements du *Val Sésia*. Les cols de l'*ancien* et du *nouveau Weisssthor*, du *Rofel*, du *Mittelthor*, du *Signal*, du *Jæger*, de *Fillar* et de *Jazzi*, donnent accès dans le Val d'Anzasca que dominant au sud le *Mont Turlo* et au nord le *Monte Moro* (cirque de Macugnaga). De nombreux névés forment le grand glacier de *Macugnaga* d'où s'échappe un affluent de la Tosa. — D'autres arêtes secondaires, entre le Monte Moro et le Fletschhorn, enserrent presque parallèlement les *vallées d'Antrona*, de *Bognanco*, de *Zwischbergen* (Val Varia), de *Véria* et de *Laquin*.

Mais c'est vers le *nord* que le Mont Rose lance ses ramifications les plus importantes: la *chaîne du Saasgrat* ou des *Mischabel* et celle du *Fletschhorn*, entre lesquelles s'enfonce la vallée de Saas d'une incomparable beauté.

Parlons d'abord du *Saasgrat*, dont le point de départ est le *Weissthor* où convergent trois glaciers de premier rang : ceux de *Gorner* et de *Findelen* sur le versant occidental, celui de *Schwarzberg* incliné vers la vallée de Saas. Au milieu de ces fleuves de glace se dresse le *Strahlhorn* (4191 m), la sommité la plus méridionale du *Saasgrat*, qui n'envoie qu'au nord une arête détachée séparant le glacier d'*Allalin* de celui du *Schwarzberg*. Au nord du *Strahlhorn* se trouve la dépression du *col de l'Aigle* (*Adlerpass* 3798 m) dominé, toujours dans la même direction, par les parois nues et ravinées du *Rimpfischhorn* (4203 m). Le flanc septentrional de ce dernier, recouvert de neiges éternelles, s'abaisse vers le col qui le sépare de l'*Allalinhorn* et porte le nom de *col d'Allalin* (*Allalinpass* 3570 m). Les vastes névés qui enveloppent la base du *Rimpfischhorn* descendent vers la vallée de la *Täschalpe* en formant les glaciers de *Lengfluh* et de *Hubel*; cette haute vallée est séparée du glacier d'*Allalin* par l'*Allalinhorn* (4034 m) qui porte sur son flanc occidental le glacier de *Mellichen*.

Une arête secondaire se détache de l'*Allalinhorn* vers le nord-est et sépare les glaciers d'*Allalin* et de *Fée*, ce dernier tout environné de superbes cimes.

A 200 m environ au-dessous du sommet de l'*Allalinhorn* se trouve le beau *col d'Alphubel* (3802 m), qui traverse de Saas-Fée à la vallée de Zermatt, dominé au nord par la belle coupole de l'*Alphubel* (4207 m) dont le profil horizontal contraste avec les formes élancées des *Mischabel*. Le versant oriental, couvert de neige, porte l'éblouissant glacier de *Fée*. Ce superbe glacier, sillonné de crevasses, revêt entièrement à l'est le groupe des *Mischabel* et s'abaisse, en deux bras que divise l'*alpe de Gletscher*, vers le fond verdoyant du bassin de Saas-Fée. A l'ouest, l'*Alphubel* surplombe de ses parois à pic striées de neige les hautes terrasses des glaciers de *Weingarten* et de *Wand*, séparés par l'arête du *Rothengrat*. Du front de ces deux glaciers descendent vers l'étroite vallée de *Täsch* d'abruptes parois tantôt rocheuses, tantôt

gazonnées et sillonnées par les innombrables ruisseaux dont se forment plus bas le Mellichenbach et le Rothenbach.

Le voyageur qui, pour la première fois, monte de Saasgrund à Fée par la forêt, s'arrête frappé d'admiration quand soudain s'offrent à sa vue les gigantesques pics des Mischabel, les plus hautes sommités à l'intérieur du territoire suisse, surgissant au-dessus de l'arête couverte de glace qui va de l'Alphubel au Balfrin. Vue de quelque sommité des Alpes bernoises, cette chaîne paraît si imposante à côté du massif du Mont Rose, un peu effacé par la distance, que longtemps on l'a prise pour ce dernier. C'est seulement vers 1840 que le chanoine Berchtold de Sion, chargé de la triangulation du Valais, reconnu et mesura la chaîne des Mischabel, en dressa la nomenclature et donna à la pointe la plus élevée le nom de *Dôme des Mischabel*. En 1840, Ch. M. Engelhardt de Strasbourg, l'infatigable explorateur des Alpes pennines, visita en détail ce magnifique groupe et en publia une étude complète dans ses „*Naturschilderungen aus den Schweizeralpen.*“ *Studer*, enfin, le savant le plus versé dans la connaissance de nos montagnes, donne, dans son ouvrage classique intitulé „*Ueber Eis und Schnee,*“ la description suivante des pics de Mischabel :

„On peut diviser la chaîne en plusieurs groupes distincts. Le premier groupe comprend les Mischabel proprement dits, c'est-à-dire : le *pic de Tæsch* ou de *Læger* qui s'élève au nord de la dépression (col de Mischabel) laquelle le sépare de l'Alphubel ; — au nord du Tæschhorn le *Dôme*, plus haut de 56 m que le précédent ; — toujours dans le même axe, une saillie de l'arête qu'on ne peut considérer comme une sommité à part et qui porte sur la carte Dufour la cote de 4167 m ; enfin une pointe qui se relie au Nadelgrat et n'a pas non plus de nom.

„Le second groupe, au nord du précédent, se compose du *Nadelgrat* tout entier. Son sommet le plus élevé est dans l'axe de l'arête et s'appelait précédemment *Grabenhorn*, ou *Gassenriedhorn* parce qu'il domine le glacier de Gassenried.

Sur la carte Dufour on lui a donné le nom de *Nadelhorn* (ou *West-Lenzspitze*). A cette sommité principale se rattachent trois saillies successives de la crête, dans la direction du nord-ouest, puis du nord, et comprises sous la dénomination commune de *Nadelgrat*.

„Le troisième groupe est un prolongement de l'arête principale et se compose uniquement du *petit Mischabel* ou *Ulrichshorn*, et de son éperon oriental le *Gemshorn*. Au nord de l'*Ulrichshorn* se trouve la dépression peu profonde où viennent converger les glaciers de *Gassenried* et de *Bider* et par laquelle on opère le passage entre la vallée de Saas et celle de St-Nicolas. A cette dépression se rattache plus au nord le groupe du *Balfrin*, déjà bien inférieur en élévation à celui des *Mischabel*. En classant les sommités des *Mischabel* par groupes et par rang d'élévation, nous obtenons le tableau suivant :

I^{er} Groupe: Les Mischabel proprement dits.

1. Dôme	4554 m
2. Täschhorn	4498 m
3. Sudlenzspitze	4300 m
4. Col du Dôme	4286 m
5. Col de Nadel	4167 m
6. Col de Mischabel	3856 m

II^{me} Groupe: Nadelgrat.

7. Première pointe, Nadelhorn	4334 m
8. Deuxième pointe (<i>Stecknadelhorn</i> ?)	4235 m
9. Troisième pointe	4226 m
10. Quatrième pointe	4035 m

III^{me} Groupe: Petits Mischabel.

11. <i>Ulrichshorn</i>	3929 m
12. <i>Gemshorn</i> (sans cote de hauteur).*	

Nous avons encore à mentionner, sur le versant occidental du groupe des *Mischabel*, les glaciers de *Kien*, de *Festi* et de *Hochberg* desquels s'échappent le *Kienbach*, le *Randabach* et le *Birchbach*; — sur le versant oriental du *Nadelhorn* les glaciers de *Fall* et de *Hochbalen*.

Au nord des Mischabel, au-dessus des *glaciers de Gassenried* et de *Bider*, s'élève la blanche cime du *Balfrin* (ou *Balenfirn* d'après le village de Balen dans la vallée de Saas) 3802 m. Il est revêtu au nord d'un manteau de névés qui forment le *glacier de Balfrin*, descendant très bas vers la vallée où il se décharge par le torrent de Schweib. Les parois rocheuses de l'arête qui s'étend du Balfrin au Schildhorn (3205 m) se dressent à pic et entièrement dénudées au-dessus de la partie supérieure du glacier de Balfrin. Une autre arête se dirige vers le nord-ouest par le *Ferrichhorn* (3340 m), la *Ferrichlucke* (2860 m), le *Blatthorn* (3317 m), le *Gabelhorn* (3209 m) et le *Seethalhorn* (3096 m) pour se terminer au Græchengrat en séparant le bassin du glacier de Balfrin de celui du glacier de Gassenried. L'*alpe* de *Hannig*, au-dessus de *Græchen*, forme l'extrémité septentrionale de cette puissante chaîne du Saasgrat.

Retournons au Weissthor et de là, par le rempart des Faderhœrner, au *col du Monte Moro* (2862 m).

Ce col, déjà connu des Romains et fréquenté durant le moyen-âge comme voie commerciale, est situé à l'occident du *St-Joderhorn* (3040 m). Au nord s'étend le *glacier de Thæliboden* d'où s'échappe un torrent qui forme, avec celui du glacier plus oriental de *Seewinen*, la source de la *Viège de Saas* (Saasvisp). Celle-ci, après s'être grossie de plusieurs torrents, de l'*Ofenthalbach* entre autres, traverse quelques kilomètres plus bas le sombre *lac de Mattmark*. Du *St-Joderhorn* se détache vers le sud-est une crête rocheuse (*Pizzo San Pietro* et *Zmettelhorn*) qui sépare le haut de la *vallée d'Anzasca* de celle de *Mondelli*. On passe dans cette dernière par le *col de Mondelli* (2841 m) entre le *St-Joderhorn* au sud-ouest et le *Spahnhorn* (3194 m) au nord-est. Plus à l'est encore se trouve le *Pizzo Antigine* (3059 m) et entre deux le *glacier d'Ofenthal* qui s'abaisse vers la haute vallée du même nom. Au nord du *Pizzo d'Antigine*, on arrive au *col d'Ofenthal* qui fait communiquer la vallée de Saas avec celle d'Antrona. Un passage plus connu, le *col d'Antrona* (2844 m) entre le *Jazzihorn* (3280 m) et le *Latelhorn* (3208 m), part d'Almagel, re-

monte la haute vallée de la Furggalpe, longe le *glacier de Furggen* qui en occupe le fond et franchit l'arête du *Peterruck*.

Outre le *Peterruck*, le *Jazzihorn* détache vers l'ouest le *Mittelgrat*, dont les saillies principales sont le *Nollenhorn* (3189 m) et le *Stellihorn* (3445 m) et qui sépare la *vallée d'Ofen* de celle de *Furggen*. Cette dernière est fermée à l'est et au nord par une chaîne déchiquetée qui s'élève du *Latelhorn* par le *Pizzo del Saas* et le *Augstkummenhorn* jusqu'au sommet du *Sonnighorn* (3492 m) d'où la vue est superbe, puis s'abaisse du côté d'*Almagel* en inclinant fortement vers l'ouest. Du *Sonnighorn* part le *Mittelrück* qui domine le *glacier de Roththal* et s'élève jusqu'à l'arête tranchante du *Portjengrat* (*Pizzo d'Andolla* 3660 m); c'est au nord de cette dernière que se creuse le *col de Zwischbergen* (3272 m) par lequel la vallée de Saas communique avec celle de *Zwischbergen* et le *Simplon*.

Du *Weissthor* au col de *Zwischbergen* on ne trouve aucune sommité qui atteigne la hauteur déjà considérable de 4000 m; mais à partir de cette dépression, la ligne de faite se relève pour former, en face des *Mischabel*, une chaîne rivale en élévation et en beauté, celle des *Fletschhärner*. Elle sépare la vallée de Saas du *Simplon* et atteint son point culminant aux trois sommités du *Weissmies* (4031 m), du *Laquinhorn* (4025 m) et du *Rosbodenhorn* ou *Fletschhorn* proprement dit (3917 m), qui se succèdent dans le même axe du sud au nord. Le flanc occidental du *Weissmies* est revêtu d'un magnifique manteau de neige et de névés qui se transforment en un grand glacier, celui de *Trift*, divisé en plusieurs bras. Les pentes inférieures, recouvertes d'un beau gazon, tombent rapidement dans la *vallée de Grundberg* près de Saas, où les ruisseaux du glacier quittent leurs sillons pour se jeter réunis dans la *Viège de Saas*. Quant au flanc oriental du *Weissmies*, il descend à pic sur le gradin qui porte le *glacier de Laquin* au-dessous duquel une seconde paroi non moins verticale tombe au fond de la petite *vallée de Laquin* profondément encaissée. Du *Weissmies* se détache au sud-ouest une arête vive qui s'élève au *Trifhorn* et va se terminer au-dessus

d'Almagel; c'est au flanc méridional de cet éperon qu'est suspendu le *glacier de Rothpass*, incliné vers le col de *Zwischbergen*.

Une âpre crête, le *Triftgrat*, unit le *Weissmies* au pic élané de *Laquin* et à son voisin le massif *Rossbodenhorn*, entre lesquels se trouve le *col de Fletsch* ou de *Laquin*. Leurs parois escarpées surplombent à l'est les *glaciers de Laquin*, de *Bodmer* et de *Rossboden*, séparés les uns des autres par des éperons rocheux détachés de l'arête principale. Le versant occidental s'incline vers le *glacier du Fletschhorn*, également encaissé entre des ramifications rocheuses. Au nord, le sommet du *Fletschhorn* s'abaisse en gradins jusqu'au point portant la cote de 3537 m, d'où partent les deux ramifications qui enserrant la *vallée de Nanz*. L'une s'abaisse au nord par le *Rauthorn* (3199 m) et se rapproche de la vallée du Rhône en conservant une hauteur moyenne de 2650 m, jusqu'au *Glishorn* au-dessus de *Brigue*. L'autre crête s'infléchit d'abord vers l'ouest et reprend à partir du *Mattcaldhorn* (3270 m) une direction parallèle à la première.

De *Balen*, dans la vallée de *Saas*, on monte par la petite *vallée de Mattcald* jusqu'au *col de Simmeli*, situé au sud-est du *Mattwaldhorn*. De là, on peut gagner la vallée du Rhône par celle de *Gams*; ou bien encore traverser le *glacier de Gams* et le *col de Bistinen* pour retomber sur l'hospice du *Simplon*. Toutefois, le passage le plus direct et le plus intéressant, mais aussi le plus élevé et le plus difficile, est celui du *col de Rossboden*. On gravit le glacier de *Mattwald* pour redescendre, au nord du *Fletschhorn*, par celui de *Rossboden* au-dessus du village de *Simplon*.

La vallée de *St-Nicolas*, dominée à l'est par le majestueux *Saasgrat*, est aussi fermée à l'occident par de puissants massifs. Pour les énumérer avec ordre, il faut nous transporter à l'extrémité supérieure de la vallée au *Matterhorn* ou *Mont Cervin* (latin *Mons Sylvius*, ital. *Monte Silvio* ou *Cervino*).

Cette célèbre montagne n'est pas mieux visible de la vallée de *Viège* que de celle du Rhône. Ce n'est que du

haut de sommités assez éloignées qu'on la distingue assez bien pour en pressentir toute la grandeur. Aussi le voyageur arrivant pour la première fois à Zermatt a-t-il toute la surprise d'une rencontre inattendue. C'est à l'improviste, à la sortie de la *gorge du Taugwald*, que le colosse se présente à lui comme un fantôme géant dressé vers le ciel et planant seul sur l'extrémité de la vallée. L'imagination la plus hardie ne saurait créer une apparition plus fantastique: le Matterhorn est une personnalité unique dans le monde alpestre. En avant de l'énorme pyramide s'élève, au-dessus des alpages, le *Hörnli* qui paraît comme un simple rocher à côté du géant; et cependant du haut de ses 2893 m ou jouit d'une vue qui n'est surpassée que par celle du Gornergrat.

Du Cervin part vers l'ouest une énorme muraille couverte de glace qui se termine à la *Dent d'Hérens (Dent de Rong ou Mont Tubor)* 4180 m. On dirait les formidables remparts d'une forteresse aérienne, avec ses tours et ses créneaux se dressant au-dessus de la mer de glace dont les flots immobilisés remplissent tout le fond de la *vallée de Zmutt*. Ce sont les *glaciers de Zmutt*, de *Tiefenmatt* et de *Stock*, du milieu desquels surgit un écueil, le *Stockjé*, haut de 3079 m. C'est là que le club alpin a élevé à l'explorateur des Alpes un refuge grâce auquel il peut tenter le passage de nombreux glaciers et l'ascension de plusieurs sommets. Quelques téméraires ont escaladé cette paroi rébarbative entre le Cervin et la dent d'Hérens et ils ont donné à ces passages les noms de *col de Tournauche* et *col de Lion*. Mais les simples mortels se contentent des passages où l'on rencontre plus de réelles jouissances et de moins grands dangers. Ce sont:

1. *Le col d'Hérens (3480 m)*. A partir de la cabane du Stockjé, on traverse le glacier de Stock au pied de la Tête blanche, qu'on peut gravir en passant pour y jouir d'une fort belle vue. De là, on franchit le glacier de Ferpècle pour redescendre sur l'*alpe Bricollu* et par *Haudères* à *Evolène*.

2. Du sommet du col d'Hérens, ou de la Tête blanche, on a le choix entre deux passages pour arriver dans le *Val*

d'Arolla, l'embranchement occidental de la vallée d'Evolène, c'est-à-dire le col des *Dents de Bouquetins* (3418 m) ou de *Bertol* (3396 m) et

3. le col de *Valpelline* (3562 m) avec le col du *Mont Brûlé* (3169 m), route plus longue mais plus intéressante que la précédente. Arrivé au haut du glacier de Stock, on laisse à droite la Tête blanche pour prendre le col de *Valpelline*, traverser le glacier de *Cià des Cians* et le col du *Mont Brûlé*. De là, on franchit le névé de *Za-de-Zan* et l'on prend soit par le glacier *d'Arolla* qui aboutit au val d'Arolla, soit par le col de *Collon* qui descend à Prarayé, soit aussi par le col de *l'Evêque* et le glacier *d'Otemma* pour tomber dans la vallée de Bagnes. Enfin, du haut du col de *Valpelline* on peut descendre par le glacier du même nom dans la *Valpelline* sur le versant italien.

A l'est du col d'Hérens s'étend un long bastion rocheux, la *Wandfluh*, dont la déclivité orientale porte le glacier de *Schœnbühl*, et que domine la majestueuse pyramide de la *Dent Blanche* (4364 m). L'ascension de cette belle sommité, bien que facilitée par la construction de la cabane du Stockjé, n'en est pas moins l'une des plus redoutées et des plus rarement entreprises dans ces parages.

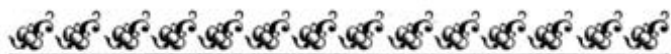
„La *Dent Blanche* et son voisin le *Grand Cornier* (3969 m) sont les nœuds de ce massif presque triangulaire qui s'enfonce comme un coin entre les vallées de Zermatt et d'Hérens. Trois grandes chaînes de rochers s'en séparent vers le nord-ouest, le nord et le nord-est. Celle du nord-ouest est l'arête allongée qui sépare les vallées d'Hérens et d'Anniviers et se ramifie aux *Becs de Bosson* (3160 m) en deux plus petits chaînons enfermant le *vallon de Réchy*. Celle du milieu, dirigée vers le nord, avec la *Pigne de l'Allée* (3404 m) et la *Garde de Bordon* (3280), forme de nouveau un coin ellipsoïde qui pénètre entre les deux embranchements supérieurs du Val d'Anniviers. La troisième, enfin, couronnée des superbes cimes qui forment l'arrière-plan du Val d'Anniviers (*Pointe de Zinal* 3790 m, *Col Durand*, *Mont Durand* 3744 m, *Gabelhorn* 4073 m, *Col de*

Trift 3540 m, Trifhorn 3737 m, Rothhorn ou Momming 4223 m, Col de Momming 3793 m, Schallhorn 3977 m), culmine au *Weisshorn* (4512 m) qui commande tout le massif central.

„Le *Weisshorn*, à son tour, constitue un nœud important, celui auquel se rattachent les deux croupes septentrionales qui enferment la vallée de Tourtemagne en la séparant du val d'Anniviers d'une part, de la vallée de Viège d'autre part. Toutes deux étroites et déchiquetées à leur origine, elles s'élargissent en s'abaissant du côté du Rhône et se ramifient en plusieurs petites croupes plus arrondies. Ainsi, dans la partie occidentale, plusieurs chaînons partent de la *Bella Tola* (3033 m) et du *Schwarzhorn* (2773 m) pour entourer la *gorge de Meretschi* et le cirque de l'*Illgraben*, et dans la partie orientale les bifurcations du *Dreizehnenhorn* (3207 m) forment la *vallée de Ginanz*.“ (Gerlach.)

A l'est du *Weisshorn*, les masses du *glacier de Bies* surplombent le village de Randa dans la vallée de St-Nicolas; à l'ouest, cette belle sommité est revêtue du *glacier de Weisshorn*. Au sud s'ouvre le *col de Schall* (3751 m) et au nord celui de *Bies* (3549 m). Le col de Bies sépare le *Weisshorn* du *Brunegghorn* (3849 m), suivi lui-même du *col de Brunegg* (3383 m), puis du *Barrhorn* extérieur et intérieur (Ausser- und Innerbarrhorn 3673 m et 3597 m), des *pointes de Gæssi*, des *pics de Festi*, de *Sparren*, de *Furwang* et de la *Weisse Eyge*, qui dépassent à peine en bloc une hauteur de 3000 m. On trouve blottie entre ces deux dernières sommités la *vallée de Jung* et au nord de la *Weissen Ecke* et du *Steinthorn* la *vallée d'Augstbord*. Elles servent respectivement de passage pour les *cols de Jung* et d'*Augstbord* conduisant de la vallée de St-Nicolas dans celle de Tourtemagne. A une petite hauteur au-dessus du col d'Augstbord s'élève le *Schwarzhorn* (3207 m), belvédère célèbre, et dans son voisinage immédiat le *Dreizehnenhorn* déjà mentionné plus haut.





II. La Vallée de St-Nicolas ou de Zermatt.

Viège et ses environs.

VIÈGE (en latin *Vespia*, en allemand *Visp* ou *Vispach*), situé à deux heures en aval de Brigue, à une altitude de 637 m et près du confluent des deux Vièges réunies avec le Rhône, est une des stations de la ligne d'Italie. Ce bourg de belle apparence a environ 800 habitants, catholiques, et possède de bons hôtels (*Hôtel de la Poste*, succursale à Saas-Fée, — *Sonne*, — tous deux dans la ville; près de la gare l'*Hôtel des Alpes*, simple, — le *Restaurant de la Gare*). Viège portait dans l'antiquité le nom de *Hubschbourg*; déjà sous la domination burgonde et franque on voit des comtes de Viège-Hubschbourg résider dans leur château-fort. Au commencement du XIII^{me} siècle, cette importante mayorie qui comprenait, outre les vallées de Viège, plusieurs localités dans les dixains de Mœrel et de Conches, passa par alliance aux Blandrati (Blandarosa, Blandra), vassaux de l'évêque de Novarre. Sous leur domination (comte Geoffroi, 1250) les vallées de Viège se repeuplèrent par une immigration du Val Anzasca et de nouveaux établissements se fondèrent aux lieux que la „mort noire“ avait cruellement ravagés. Quant au manoir de Hubschbourg, il fut détruit une première fois en 1260 par Pierre de Savoie dans une guerre de celui-ci avec Henri de Rarogne, et une seconde fois le 23 décembre 1388 après le combat de Viège.



Dans cette journée, les patriotes du Haut-Valais remportèrent une éclatante victoire sur l'armée du duc Amédée de Savoie, composée de Savoyards, de Vaudois et d'hommes de la Gruyère, en tout plus de 8000 hommes sous le commandement du comte Rodolphe de Gruyère. — Il était question d'une paix prochaine, et sur cette assurance les soldats s'étaient livrés au repos. Les Valaisans, favorisés par les ombres de la nuit, surprirent les sentinelles, incendièrent les granges où dormaient les Gruyériens et en massacrèrent 4000. Les gens du Gessenay avaient mieux su se garder d'une surprise. Ils défendirent courageusement le pont, sauvèrent le comte avec beaucoup de peine et d'efforts et rentrèrent glorieusement dans leurs alpes (La Suisse dans ses châteaux-forts). — D'un élan furieux, les vainqueurs assaillirent le comte Blandrati (partisan de la Savoie) dans son château

de Hubschbourg, qui tomba sous leurs coups après les avoir bravés pendant 75 ans. La chronique valaisanne, les chants populaires et la tradition rapportent que la noblesse comptait 400 guerriers qui excitèrent de toutes façons les Hauts-Valaisans, en leur donnant jusqu'au 23 pour faire leur soumission. Ceux-ci, dans la nuit qui précéda le jour fixé, inondèrent les rues qui se couvrirent de glace. Personne ne put au matin y marcher avec assurance sans être muni de crampons. On incendia la grange où la noblesse s'était réfugiée pour la nuit. Des bœufs, rendus furieux et attelés à des chars hérissés de faux, portèrent la mort dans les rues du bourg. On déposa les drapeaux, trophées de cette journée, dans la chapelle de Glis et l'on fêta longtemps, le mercredi après la St-Thomas, le souvenir de cette victoire.*)

Outre les Blandrati, Viège comptait de nombreuses familles nobles. Les anciennes chroniques citent les Ulrici, les Silenen, les de Platea, les de Werren, les Godofredi, les Stella, etc., dont l'orgueil et le faste étaient tels, qu'ils se firent construire une église à leur usage, regardant comme au-dessous d'eux de partager le temple avec la populace. Aussi la petite bourgade de Viège possède-t-elle deux grandes et belles églises qui contribuent, avec les antiques demeures patriciennes, à lui donner le cachet d'une ville.

Viège est bâti en partie sur une éminence à l'orient de la rivière, en partie dans la vallée au pied de ce rocher. L'impétueux torrent nourri de la fonte des glaciers fut longtemps pour la ville basse un dangereux voisin, entraînant dans ses débordements les maisons et leurs habitants, les cultures et les prairies. La dernière catastrophe de ce genre eut lieu en 1868. Depuis lors, la Viège, comme le Rhône, a été canalisée et les habitants du bourg dorment en sécurité. Les traces des dernières inondations sont encore visibles, ainsi que celles du

*) Histoire du Valais par le R. P. Furrer, traduite par Roger de Bons.

tremblement de terre de 1855 qui a dégradé et même détruit plusieurs maisons et les églises.

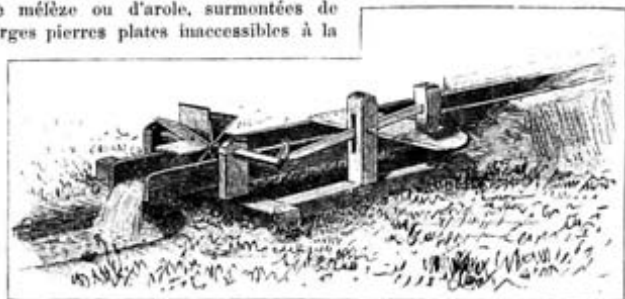
Le télégraphe relie depuis quelques années Viège avec les vallées de Saas et de St-Nicolas et des communications postales quotidiennes facilitent à un nombre toujours croissant de touristes l'accès de ce monde de merveilles. Bientôt même un chemin de fer à voie étroite mettra en relation directe et rapide Viège et les grands hôtels de Zermatt. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Journal de Genève du 26 juillet 1888: „La ligne sera très pittoresque et d'un tracé très hardi; elle aura 35 km avec pente maximum de 4¹/₂ 0/0 et sera à voie étroite. Ce chemin de fer va changer toute l'économie de la vallée. Une bonne route carrossable eût suffi sans doute aux besoins de la localité. On la réclamait depuis longtemps, mais ce projet a échoué devant l'opposition d'une douzaine de propriétaires de mulets de Viège.“

La plupart des touristes ne séjournent à Viège que le temps nécessaire pour se procurer les guides, les porteurs ou les bêtes de somme nécessaires pour la poursuite de leur voyage. Souvent les plus pressés poussent le même jour jusqu'à Stalden, afin de pouvoir se remettre en route le lendemain de bonne heure. Cependant, à l'amateur moins avare de son temps, les environs de Viège offrent plusieurs buts d'excursions fort intéressantes. Nous n'en citerons ici que trois:

I. A Visperterminen et à l'Alpsee au pied du Gebüden (2378 m).

— A l'endroit où la vallée de la Viège commence à se rétrécir, la vigne revêt encore la large croupe exposée à l'ouest sur laquelle s'étend la belle commune de Visperterminen. D'excellents vignobles, dont le plus renommé donne le „Heidenwein“ (vin de la bruyère) croissent sur ces pentes so- leillées. C'est pied à pied que les laborieux habitants des Terminen conquièrent sur le rocher les petites parcelles de terre cultivable. Ils remontent même le versant opposé au-dessous des localités de Zeneggen, Tœrbel et Emd. Les travaux du sol et la récolte du raisin sur ces pentes précipi- teuses présenteraient de grands dangers pour des vigneron moins aguerris que ces montagnards. — Pendant une bonne heure, le chemin serpente à travers les vignes; la vue est de plus en plus étendue du côté de la vallée du Rhône et des Alpes bernoises, ainsi que sur la vallée de Viège; du haut d'un rocher en saillie on voit surgir au sud-est la pyramide du *Cervin*, invisible de la vallée, et le *Weisshorn* tout revêtu de glace. A la vigne succède la zone du pin en forêts clair-semées, et peu après nous atteignons

le haut plateau où le village prospère de *Visperterminen* s'étend au milieu de champs et de prairies plantureuses. L'orge, le froment, le lin et la pomme de terre y prospèrent en dépit de l'altitude, les alpages sont excellents et d'importantes forêts, admirablement entretenues, contribuent à la richesse de la commune. L'irrigation des prés et des champs est l'objet de la plus grande sollicitude; elle se fait au moyen des eaux de la Gamsa qu'une conduite en bois va chercher à la source, à trois heures au-delà dans la vallée de Nanz. Un gardien spécial est proposé à la surveillance de ce petit canal; un système de tourniquet à marteau, établi aux endroits les plus exposés, permet de contrôler le passage régulier de l'eau dans la conduite. — Les maisons de Visperterminen sont solidement construites à la mode du Haut-Valais et donnent au village une apparence générale de bien-être. Ici, comme dans la plupart des villages valaisans, nous sommes frappés par la construction toute particulière des greniers où les montagnards conservent leurs denrées alimentaires. Afin de mettre les provisions à l'abri des souris, le grenier est isolé du sol par des colonnes en bois de mélèze ou d'arole, surmontées de larges pierres plates inaccessibles à la



Tourniquet ou «gardien» d'aqueduc.

gent trotte-menu; cette substruction est souvent utilisée comme étable. Aucun escalier ne donnant accès à la chambre aux provisions, il faut se servir d'une échelle qu'on retire à volonté.

Au-delà du village, on grimpe par la forêt jusqu'au pèlerinage de *Notre Dame des bois* (Sta-Maria im Wald), petite église cachée dans la verdure. Tout à côté, un ermite a sa cellule. C'est presque une curiosité à notre époque, où ces pieux solitaires se font de plus en plus rares. — Ce qui surprend encore d'avantage le voyageur parcourant ces vallées, c'est de ne trouver dans la plupart des villages de montagne ni auberge, ni pinte, ni débit de liqueurs;*) il y a quelque vingt ans l'usage des serrures y était inconnu. Quant aux mendiants, on n'en rencontre pas davantage. La probité, l'hospitalité, les mœurs et les vertus antiques en désertant les villes semblent s'être réfugiées chez ces simples populations de la montagne.

A partir de la chapelle, une heure de montée plus ou moins raide à travers de superbes bois de pins et de mélèzes nous amène à des chalets

*) Les curés ou les particuliers aisés servent aux voyageurs de simples rafraîchissements en échange desquels ils n'exigent qu'une modique rétribution.

d'alpage occupés en été par des fruitiers.*) De là, remontons le torrent qui descend du petit lac; celui-ci occupe une combe que domine au nord le *Gebüden*, dernière élévation de la crête qui se détache des Fletschhørner et sépare la vallée de Viège de celle de Nanz. Le lac en miniature est fermé par une digue; chaque année pendant les grandes chaleurs on en écoule les eaux sur les prairies fauchées dont elles entretiennent la fertilité.

Le *Gebüden* s'appelle aussi *Iu Heiden*; la légende raconte qu'autrefois la vigne y était cultivée et que c'est là l'origine du crû de „Heidenwein“. Parvenus au sommet du *Gebüden*, nous serons récompensés de nos efforts par le panorama qui se découvre à nous. A l'orient, nous dominons la vallée de Nanz et, se perdant dans le lointain, toute la chaîne des Alpes lépontines du Monte Leone à la Furka. A l'arrière-plan de la vallée surgissent le Mattwaldhorn, le Rautenhorn et le groupe des Fletschhørner. Au sud se dresse le puissant Saasgrat que couronnent les superbes cimes du Balfrin, de l'Ulrichshorn et du Dôme des Mischabel. Puis vient le Cervin; plus à l'occident, dans une lumière éblouissante, le Brunegghorn et le Weisshorn au-delà desquels se presse tout un régiment de cimes de second ordre. Au nord, enfin, nous embrassons dans toute son étendue l'étrincelante chaîne des Alpes bernoises, du Wildhorn jusqu'au Finsteraarhorn.

2. Le Col de Bistinen. Du petit lac des *Terminen*, on peut traverser sur l'hospice du Simplon par le col de Bistinen. Un sentier monte du lac par l'alpe de *Schönwasser* jusqu'au *Bisti Staffel*; on atteint de là le haut du col (2260 m) où les Viégeois battirent en 1476 les Lombards qui accouraient au secours de Charles le Téméraire. On redescend sur l'hospice, visible de la hauteur.

3. A Zeneggen et par Tœrbel et Emd à St-Nicolas. Cette excursion est des plus intéressantes, non seulement pour l'admirateur des Alpes, mais encore et surtout pour le naturaliste. Un pont couvert en bois, où en 1799 les Valaisans opposèrent une vive résistance aux Français, nous mène sur la rive gauche de la Viège. Nous prenons le sentier à mulets assez raide qui monte à Zeneggen et nous remarquons de gros blocs de rocher sur le bord du chemin. La plupart sont du gabbro de formation assez curieuse et proviennent de la base de l'Allalinhorn au fond de la vallée de Saas d'où ils ont été charriés par les anciens glaciers. Le botaniste peut faire ici une ample moisson: épervière à feuilles de laitue, tritice bifloré, linairo italienne; plus haut: astragale esparcette, de Montpellier et sans tige; dans les anfractuosités des rochers au-dessus de la route: épervière maculée, laineuse et des rochers, vélar helvétique; dans le haut des rochers, la rare fraxinelle.

Après une heure d'ascension dans une forêt de pins nous passons devant une chapelle à demi-ruinée, et au bout d'une seconde heure nous atteignons le plateau où s'étale la vaste commune de Zeneggen avec les hameaux qui en dépendent.

*) Nom donné dans les Alpes et le Jura à ceux qui passent l'été avec les troupeaux sur les alpages pour y fabriquer le beurre et le fromage.

Nous conseillons au minéralogiste, avant de franchir le dernier bout du chemin taillé dans le roc, de prendre à droite dans la forêt jusqu'à une clairière escarpée. Il trouvera là un gisement de pierre ollaire mélangée de serpentine où l'on rencontre plusieurs variétés minéralogiques, telles que du talc feuilleté, de l'amiante, de l'asbeste blanc dans la serpentine avec du spath de Schiller, de l'amphibole vert, du schweizérite, des cristaux de pyrite magnétique et du molybdène sulfuré. Ce gisement est exploité en dessous de Zeneggen. C'est avec la pierre ollaire qu'on fabrique des poêles propres au Valais, qui chauffent très bien avec peu de combustible. Quand on est habitué à leur chaleur douce, régulière et saine, on a de la peine à s'en passer.

De *Zeneggen à Tœrbel*, le chemin se maintient à peu près à la même hauteur (1450 — 1563 m) avec une vue magnifique. De Tœrbel on peut redescendre à Stal-

den; ou bien par les alpes d'*Unter-rath* et de *Niven* et les pentes charmantes d'*Unterbach*, *Eyscholl* et *Ergisch* sur Tourtemagne pour regagner la vallée du Rhône. Du haut de ce passage, entièrement couvert de pâturages, on jouit d'une vue superbe sur les *Mischabel*. Celle qu'on a du *Dreizehnhorn* (3164 m) ou de son voisin le *Schwarzhorn* (3207 m) est encore plus belle si possible. Le *Schwarzhorn* en particulier passe pour l'un de plus remarquables panoramas du Valais. On y monte de Tœrbel en 4 ou 5 heures par le petit vallon alpestre de *Augstbord*.



Graniers.

Nous continuons notre excursion jusqu'à *Emd*, joli village dont l'église, perchée sur une saillie de rocher, est visible de bien loin à la ronde. Les pentes sont si rapides qu'on prétend que les poules doivent être ferrées à glace comme les chevaux pour ne pas glisser en hiver. On y voyait il y a quelques années une vieille tour, détruite par le tremblement de terre de 1855, ancienne résidence des de *Roten de Rarogne*, noble famille valaisanne qui a donné au pays plus d'un magistrat de talent et de caractère.

Redescendons dans la vallée par la côte rapide couverte des derniers vignobles du Valais et du haut de laquelle le torrent d'*Emd* (*Emdbach*) se précipite en chute hardie. En une heure nous avons atteint le pont près de *Calpetran*; une heure encore et nous sommes à *St-Nicolas*.





De Viège à St-Nicolas.

(Stalden, Grächen.)

„Avec leurs puissantes chaînes de montagnes, leur sauvage grandeur, leurs incomparables panoramas surpassant en beauté Chamonix et l'Oberland bernois lui-même, — avec leurs torrents, leurs gigantesques glaciers, leurs cascades et leurs sombres forêts qui alternent avec les prairies et des villages au cachet original, les deux vallées de la Viège passent avec raison pour le paradis des ascensionnistes et le résumé de toutes les grandeurs alpestres. Elles offrent en outre au botaniste, au minéralogiste et à l'entomologiste un vaste champ d'exploration.“

Tschudi, Tourist in der Schweiz.

Maintenant, en route pour Zermatt! A la sortie de Viège nous nous dirigeons à droite, le chemin de gauche conduisant à Visperterminen. Nous suivons le même versant de la vallée jusqu'au hameau de *Neubrücke* (Pont neuf), tantôt à travers les vignes, tantôt en longeant les prairies et quelques fermes isolées. *)

Tout le long de la route le botaniste trouve à butiner. Dans les fossés, les cultures ou les vieux murs s'offrent à lui: la linaires d'Italie, le vélar helvétique, la potentille inclinée, la centaurée du Valais, la crupine vulgaire, l'achillée soyeuse, la sauge officinale, la vesce de Gérard, le sainfoin des sables, le silène noctiflore, le brome velu, l'échinope à tête ronde, le podosperme lacinié, l'orcanette à poils étoilés, l'aspérule de montagne. Dans les anfractuosités des mica-

*) On remarquera en passant le mode de culture de la vigne; c'est la vieille méthode valaisanne du provignage, qui nécessite les sillons parallèles dans lesquels on couche les vieux sarments.



schistes se nichent l'épervière maculée, laineuse et tridentée, la bugrane à feuilles rondes; sur les rochers de calcaire dolomitique, le daphné des Alpes, le genévrier sabine, l'oxytrope de Haller et sans tige; près du hameau de Neubrücke le géranium divariqué; plus loin, sur la route de Stalden, l'hysope officinal, l'euphrase de mai, la laitue vireuse et scariole (variété inerme), le pigamon fétide, la boucage noire et d'autres encore.

Tandis que nous cheminons, les aspects varient à l'infini. C'est d'abord le Balfrin, dont la blanche cime, tout entourée de pointes fantastiquement découpées, surgit d'un piédestal de sombre verdure. Bientôt notre regard est attiré par le svelte et hardi Pont neuf (Neubrücke) aux deux extrémités duquel se pressent les maisons du hameau tout au bord du précipice. Après avoir passé sur la rive gauche, le chemin commence à monter. Sur le versant opposé, au pied du village de *Staldenried*, nous remarquons d'étrangers cônes diluviens dont quelques-uns sont coiffés de blocs de pierre, tandis que d'autres portent un bouquet de pins se découpant sur le ciel. Droit en face de nous, à la bifurcation des vallées, apparaît sur la hauteur le charmant village de *Stalden*, dans un site que Calame a trouvé digne de son pinceau.

Faisons halte sur l'esplanade de la jolie église de Stalden pour jeter un coup d'œil en arrière. Tout le chemin que nous venons de parcourir se déroule sous nos yeux et dans l'éloignement les clochers de Viège scintillent une dernière fois avant de disparaître à notre vue. Au-dessus se déploie un beau panorama qu'encadrent admirablement les deux versants de la vallée; ce sont les sommités bernoises du massif du Baldschiederhorn, caché lui-même derrière la croupe qui porte Zeneggen. En les nommant de l'ouest à l'est, nous voyons le *Stockhorn*, le *Breitlauhorn*, le *Jægifirn* et le *Jæghorn*, le *Breithorn* de Lœtschen, et à l'arrière-plan de la vallée de Baltschied les murailles rocheuses de „*im Elenä*“ suivies, toujours vers l'est, du *Schildhorn*, du *Gerstenhorn*

avec la *Brèche de Gredetsch* (Gredetschlücke), enfin le *Gredetschhorn*.

Malgré son altitude (834 m), Stalden jouit, grâce à sa position abritée, d'un climat relativement doux. Les grasses prairies, épargnées par la bise glacée qui souffle au printemps dans la vallée du Rhône, y verdissent de très bonne heure; toutes les plantes potagères y viennent à merveille, l'asperge s'y rencontre même à l'état sauvage. Les fruits à pépins et à noyau mûrissent sans peine à cette bonne exposition, et la vigne, cultivée en treilles à la mode italienne, produit un vin qui n'est point à dédaigner. L'hiver exceptionnellement rigoureux de 1879 à 1880 a cependant fait périr le plus beau cep de Stalden, devenu proverbial à cause de sa taille. Il ombrageait de ses sarments la fontaine du village et ne mesurait pas moins d'un pied de diamètre. L'ancienne et patriarcale auberge de Stalden a aussi disparu pour faire place à un hôtel, tout moderne et confortablement aménagé. Le propriétaire Venetz-Berchtold — nomen est omen —, Valaisan aux manières simples, est un excellent hôtelier et un connaisseur accompli de la contrée, toujours prêt à aider de ses conseils le touriste ou l'explorateur.

De la terrasse de l'hôtel on jouit d'une vue un peu restreinte, mais fort pittoresque, sur la vallée de Saas avec la cime neigeuse du *Sonnighorn*, sommité de l'arête qui s'étend du Monte Moro au Weissmies. Quant à la vallée de Zermatt, l'épaulement du Grächenberg et les fortes saillies du premier plan nous en dérobent les beautés. Il faut monter à un quart d'heure de l'hôtel pour découvrir la pyramide du *Weisshorn* avec le *Brunegghorn* vus en raccourci, et tout au fond de la vallée le *Mettelhorn*, point de vue célèbre. C'est à peu près la même vue dont on jouit de la route de St-Nicolas, à une heure environ de Stalden, et à laquelle servent de premier plan l'église d'*Emd* et la forêt de Grächen que domine le *Seethalhorn*.

Au sortir de Stalden, la montée est d'abord assez raide; mais ensuite le chemin, taillé au bord du précipice, suit à



Stalden.

Pont de Kinn.

une assez grande hauteur tous les contours du flanc de la montagne. Au premier printemps, les fissures du rocher abritent l'éclatante primevère des Alpes, une jolie crucifère, la drave aizoïde; et la valériane triptère aux fleurs d'un blanc rougeâtre. Plus tard, on en voit surgir des variétés de roses assez rares (*rosa caballicensis*, *graveolens* et *sanguisorbella*), la saponaire ocymoïde, le silène du Valais, le petit myosotis roide, la trigonelle de Montpellier et l'arabette auriculée, représentant de la zone ensoleillée qui s'étend sur les premiers gradins de la vallée du Rhône. Plus bas, dans les vergers de Calpetran, on trouve déjà un véritable enfant de la haute montagne, la caméline dentelée, et au pied des grands noyers une vieille amie: la violette de montagne et la violette sciaphylle.

A *Calpetran*, la Viège du Gorner (Gornervisp) mugit au fond de l'abîme, presque entièrement cachée au regard par le luxuriant feuillage des érables et des tilleuls. Le *pont de Kipfer* franchit le torrent à l'endroit le plus resserré et le plus sauvage.*) De téméraires industriels avaient établi non loin de là une scierie; mais le printemps suivant, leur toit fut défoncé par un éboulement de rochers qui maltraita aussi les arbres assez loin à la ronde. Dans le voisinage de l'éboulement, le torrent d'*Emdbach* se précipite du val d'Augstbord en bonds terribles et son eau vaporisée en légères nuées va féconder par des ondées bienfaisantes les pentes fertiles de la vallée. Ce lieu s'appelle „*in den Kipfen*“ et fut élevé autrefois au rang de mayorie indépendante. Voici ce que raconte la légende:

„Un certain jour il arriva qu'un homme tomba dans la Viège à Kipfen et fut emporté par les flots. Un bûcheron,

*) Le pont de Kipfen est un spécimen du mode de construction généralement adopté en Valais pour ce genre de travaux, surtout sur les routes de montagne où passent peu d'attelages. La poutraison est ingénieusement combinée de manière à former une arche sans soutien d'aucune sorte, procédé peu coûteux, suffisamment solide et si simple, que les gens du pays sont eux-mêmes les constructeurs de leurs ponts.

qui travaillait dans le voisinage, le vit, s'élança sur le bord, accrocha l'homme avec son crampon de fer et réussit à le tirer hors de l'eau — un peu inconsidérément sans doute, car le malheureux eut un œil arraché par le crampon. Aussi alla-t-il porter plainte aux autorités en réclamant de son sauveur une indemnité pour l'œil crevé. Le cas était embarrassant; comment concilier la justice et l'équité? Un chevrier qui vint à passer par là, remarquant l'embarras des juges, s'enquit du cas en litige et déclara en riant qu'il savait une bonne manière de s'en tirer: le plaignant n'avait qu'à retourner à la même place et à se jeter de nouveau à la rivière. S'il parvenait à se sauver sans le secours du bûcheron, celui-ci lui devait un dédommagement pour l'œil perdu; si non, peu importait qu'il périt avec un œil ou avec deux yeux. — Quelle heureuse idée! les juges s'en emparèrent et leur honneur fut sauf. C'est en souvenir de ce remarquable jugement que Kipfen fut élevé au rang de libre majorité et que le chevrier en devint le premier mayor. «*)

Pendant trois quarts d'heure nous cheminons à l'ombre de la forêt sur le versant oriental, nous franchissons encore une fois la Viège au *pont de Seeli* (Seelibrücke) et au bout d'une demi-heure nous atteignons le chef-lieu de la vallée, le grand et beau village paroissial de *St-Nicolas*.

Cependant, pour peu que le voyageur ne soit pas trop pressé, qu'il m'accorde quelques heures encore pour faire, à partir du pont de Kipfen, un petit crochet et visiter

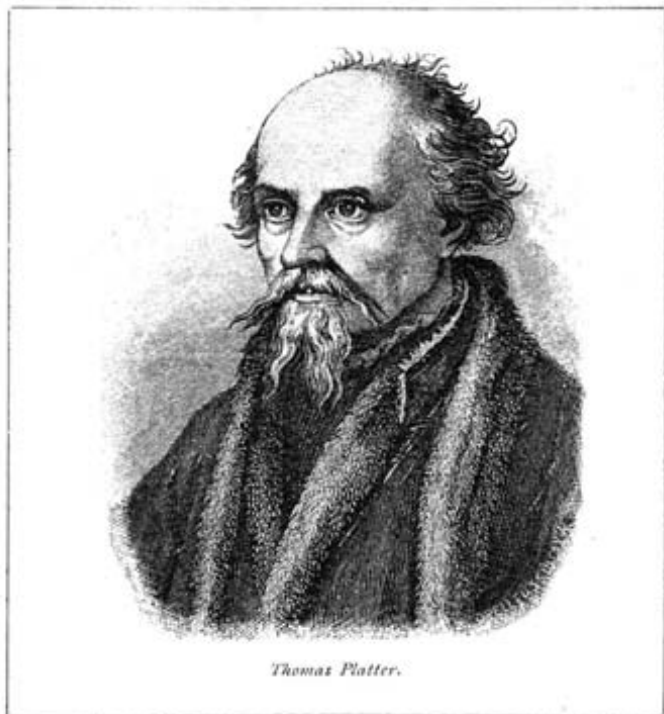
Grächen,

le lieu de naissance de *Thomas Platter* et de *Lithonius*, son cousin.

Nous avons à gravir une croupe de 800 mètres, mais le sentier sous bois est des plus agréables et mainte plante rare

*) Wallisersagen, gesammelt von Tschöden und Ruppen.

charmera la longueur du chemin, telles que : la linnée boréale,*) le géranium à feuilles d'aconit et la lychnide fleur de Jupiter. Le premier groupe d'habitations, que l'on rencontre au sortir de la forêt porte le nom de *Niedergrächen*; c'est l'un des hameaux constituant la paroisse assez étendue de Grächen.



Là, un peu à l'écart sur un plateau gazonné, se trouve une vieille maison de bois noircie par le temps, construite suivant

*) Ce charmant spécimen de la zone arctique, la plus gracieuse des plantes grimpantes, ne se trouve qu'à quelques endroits humides du Valais : à Balen dans la vallée de Saas, à Gruben dans celle de Tourtemagne, à Zinal dans le Val d'Anniviers, au-dessus de Vercorin et de Nax, près de la Tête noire et au-dessus de Vouvry.

l'usage du pays en poutres et en madriers superposés et avec de toutes petites fenêtres à coulisses. Nous avons devant les yeux *le berceau du grand humaniste Thomas Platter* (1499—1582). — „N'est-ce pas une remarquable histoire que celle de Thomas Platter telle qu'il la raconte lui-même avec tant de bonhomie et de sincérité? Comme on y voit se refléter la merveilleuse renaissance de l'esprit humain au XVI^{me} siècle, et l'enthousiasme pour les langues et l'érudition classiques, condition essentielle du progrès à cette époque! Quelle sobriété et en même temps quelle sagacité professionnelle n'a-t-il pas fallu au petit chevrier de St-Nicolas, pour s'élever au rang honorable de bourgeois de la ville de Bâle où il avait commencé par être ouvrier cordier, puis maître de grec et d'hébreu, imprimeur et éditeur, enfin professeur et directeur du Gymnase, et où il mourut en laissant trois maisons et un domaine, tandis que sa pension de retraite s'élevait à 80 florins! N'admire-t-on pas son énergique résignation aux décrets de la Providence dans une vie pleine de vicissitudes, et cette façon si simple, si saine, si dépourvue de passion avec laquelle il embrassa la réforme, si bien que dans sa propre patrie sa foi n'excita aucune haine et que l'évêque de Sion lui offrit même à plusieurs reprises de se charger de l'enseignement général au Valais?^a *) — Le fils de Thomas Platter, le Dr. Félix Platter, professeur de médecine et physicien de la ville de Bâle, vint plus tard avec son père à Græchen visiter le berceau de la famille qu'avait aussi illustrée un cousin de Thomas, Simon Steiner dit *Lithonius*, lequel enseignait le grec, le latin et l'éloquence au Gymnase de Strasbourg. Ces grands hommes de Græchen ne sont pas les seuls dont le Valais s'honore à l'époque de la Renaissance. Le réveil des études classiques au XV^{me} et au XVI^{me} siècle eut au contraire une immense influence sur la population du Haut-Valais. „Un besoin irrésistible d'apprendre se manifesta jusqu'au fond des vallées les plus reculées,“ écrit à ce sujet l'érudite curé de

*) C. M. Engelhardt, *Naturschilderungen* (aus den Jahren 1835—1840).

Gondo. „Au commencement du XVI^{me} siècle les vallées de Viège à elles seules envoyèrent aux gymnases et aux universités étrangères (Zurich, Bâle, Schlettstadt, Strasbourg, Ulm, Munich, Halle, Dresde, Breslau etc.) Thomas et Félix Platter, Simon Steiner, Antoine Venetz, Paul Summermatter, Gille Meyer, Antoine Schalbeter, Jean am Schallen et Hildebrand Kalbermatten. Simon im Albon, de Viège, fut promu à 26 ans au grade de maître-ès-arts à l'université de Cologne. Pierre Owlig, plus tard capitaine du Valais, et Jérôme Walschen, tous deux originaires de Brigue, étudièrent à Milan et à Zurich. Jean Ritter de Louèche, plus tard abbé de St-Maurice, obtint à Paris le grade de docteur. Quelques années ensuite nous retrouvons dans la même ville deux bourgeois de Sion, Antoine Kalbermatten et Philippe de Torrenté en jouissance d'un bénéfice royal. Matthieu Schinner étudia à Berne, à Zurich et à Côme et fit plus tard instruire ses neveux à Bâle..... Et combien d'autres, dont les noms sont aujourd'hui oubliés, qui quittèrent leur patrie pour aller chercher à l'étranger l'instruction dont ils étaient privés! —

Grächen est aussi visité par les touristes à cause de sa belle position et des nombreuses excursions dont il est le centre. Il n'y a ni hôtel, ni auberge, mais on peut compter sur l'aimable hospitalité du curé, le vénérable poète Tscheinen, auquel nous devons, outre diverses productions littéraires, un recueil de légendes valaisannes que nous avons déjà fréquemment cité. Aux amateurs de beaux points de vue nous recommandons une course à la *Hannigalpe*, dernière ramification du Saasgrat. Les grimpeurs trouveront à s'exercer sur les pics du *Seethorn* (3096 m), du *Gabelhorn* (3209 m), du *Blathorn* (3317 m) et du *Ferrihorn* (3340 m); tandis que les habitués des glaciers tenteront le passage de la *Ferrikücke* ou du col de *Gassenried*, ou bien encore l'ascension du *Balfrin* et de l'*Ulrichshorn*.

La faille sauvage et profonde qui descend du glacier de *Gassenried* du côté de St-Nicolas tient en réserve de véritables trésors pour le minéralogiste. Il n'est pas facile de

se frayer un chemin à travers le chaos des éboulis du *Riedbach*, aussi prendrons-nous pour guide le brave chasseur de chamois *Peter Franz David auf der Fluh*. C'est lui qui a découvert une puissante assise de schiste talco-micacé rempli de petits cristaux de pyrophyllite, gisement qui surpasse en richesse et en beauté les plus célèbres de l'Europe. On voit des parois entières de rochers recouvertes de ces charmantes rosettes aux reflets chatoyants et aux nuances délicates. La puissante voix du torrent, le doux bruissement du feuillage et les capricieux effets de lumière, tout contribue à rehausser la beauté magique de ce sanctuaire.





De St-Nicolas à Zermatt.

St-Nicolas, bourg de 800 habitants qui s'appelait autrefois *Chauson* (en allem. *Gasen*, de là l'ancien nom de *Gasenthal* donné à la vallée), est situé à 1164 m au-dessus de la mer, au sommet d'un talus d'éboulement. Des blocs de dimensions variables, dont quelques-uns atteignent la hauteur d'une maison, gisent épars tout à l'entour; ils se composent d'une variété particulière de gneiss gris et brillant (gneiss ocellé de Fellenberg) très riche en mica, avec de gros cristaux de feldspath et des paillettes de talc et renfermant des granulations de quartz. La base et en partie la masse même des montagnes environnantes sont formées de cette roche dont les puissantes assises presque verticales donnent à la vallée un caractère très imposant, surtout entre St-Nicolas et Randa où ces assises sont le plus compactes. L'aspect rébarbatif de ces sombres murailles n'empêche pas les faneurs (*Wildheuer*) et les bûcherons de s'y hasarder, les uns pour récolter au péril de leur vie l'herbe courte qui croît par rares bandes étroites, les autres pour l'exploitation des maigres forêts disséminées sur ces flancs dénudés. On conçoit que ces hommes intrépides, à la tête solide et aux muscles d'acier, deviennent d'excellents guides de montagnes; aussi le bourg de St-Nicolas est-il fier de ses Knubel, Im Boden, Pollinger, Sarbach, Lochmatter, Truffer etc. Non moins hardis sont les chasseurs de chamois, les chercheurs de cristaux (*Strahler*) — et les chevriers, à ce qu'il paraît.

Un jour, le curé ayant aperçu un de ces petits téméraires qui se balançait au-dessus de l'abîme à la pointe d'un sapin, le tança vertement en le menaçant de se voir abandonner par son ange gardien s'il exposait inutilement sa vie. — „Ah! Monsieur le curé, répond le garnement, l'ange gardien n'oserait pas aller où je vais!“

St-Nicolas est aussi un centre de grandes excursions alpestres. Les amateurs peuvent établir leur quartier-général soit au grand et bel hôtel de la localité, soit à la modeste



St-Nicolas.

auberge tenue par l'ancien guide Lochmatter. Nous avons déjà indiqué à propos de Grächen les courses à faire dans la région du Saasgrat; il va sans dire qu'elles sont tout aussi faciles à entreprendre de St-Nicolas. Il nous reste à indiquer les buts d'excursions qu'offre la chaîne occidentale.

1. *Le col de Jung* (Jungpass, 3000 m) qui conduit à Gruben (ou Meiden) dans la vallée de Tourtemagne. On grimpe par un sentier en zig-zag à la chapelle de *Jungen*,^{*)} puis

^{*)} Dans le voisinage on trouve une plante des Alpes assez rare: le dracocephale de Ruysch.

par l'aride vallée de Jung, riche en plantes rares, on atteint le haut du col dominé au nord par le *Furwanghorn*. Descente sur Gruben par l'alpe de *Hungerli*. A partir de la chapelle de Jungen on peut aussi passer dans la haute *vallée d'Augstbord* qui mène au col du même nom, ce qui permet de gravir le *Schwarzhorn* célèbre pour sa belle vue. Aussi recommandons-nous cette combinaison de préférence à la première. Le *Rothhorn*, dans la vallée de Jung, offre également un magnifique point de vue.

2. *Le col de Gæssi* (Gæssijoch, 3250 m) au sud des Gæssihørner, conduit également dans la vallée de Tourtemagne. On y arrive par l'*Alpe de Walkersmatt* et le *glacier de Stelli*. Toutefois ce passage présente plus de difficultés que les précédents, de même l'ascension des *Barrhørner*, dont les abruptes parois ne sont accessibles qu'aux grimpeurs expérimentés.

3. *Le col de Brunegg* (Bruneggjoch, 3383 m), excursion très intéressante. On quitte la route de Zermatt à Herbringen, à une heure en amont de St-Nicolas, on traverse la Viège et l'on monte par des chalets vers la moraine du *glacier d'Abberg* qu'on franchit pour atteindre le sommet du col. La descente s'opère par le grand glacier de Tourtemagne. Quant au *Brunegghorn*, il est plus accessible par le col de Bies. (Voir plus loin.)

St-Nicolas a eu de tout temps beaucoup à souffrir des avalanches, des éboulements et même des tremblements de terre (1855). Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les légendes valaisannes :

„*L'Eglise de St-Nicolas*. Il peut sembler étrange que l'on ait élevé une église à St-Nicolas dans un lieu aussi exposé. Elle est située, en effet, au pied du „Dorfstossen“, montagne toute ravinée et menaçant ruine, et droit au-dessous d'un couloir d'avalanche. La coutume d'élever des oratoires aux endroits dangereux et effrayants était très répandue chez nos ancêtres, soit que dans ces lieux l'âme se sentît plus détachée de la terre et plus près du ciel, soit plutôt qu'on voulût conjurer par la prière des dangers toujours imminents. Quoi qu'il en soit, l'église de St-Nicolas a souvent été assaillie par les avalanches; en 1749 elle fut même complètement renversée à l'exception du clocher. Cela se passait pendant que le marguillier sonnait matines; il crut avoir entendu un coup de vent, et

quelle ne fut pas sa stupéfaction, en descendant du clocher dans le chœur, de se trouver à ciel découvert!

Enfin, un beau jour, les gens de St-Nicolas prirent la résolution de reconstruire leur église sur l'autre rive de la Viège dans une belle et sûre position, à l'endroit appelé „im Feldi.“ Mais chaque matin les outils des ouvriers se trouvaient invariablement transportés à l'ancienne place, au Sparrenzug. Un soir, des petits chevriers racontèrent au village qu'ils avaient entendu deux gnomes (les esprits de la montagne) complotant de précipiter le Dorfstossen dans la vallée. Les gnomes avaient décidé que l'un d'eux ébranlerait la montagne par dessous, tandis que l'autre pousserait de toutes ses forces par en haut. Ils se mirent, en effet, à l'œuvre; mais le coup manqua, pas le plus petit brin d'herbe ne remua. Furieux, le gnome d'en bas traita son compagnon de vaurien. — „Las! crie celui-ci du haut de sa montagne, c'est Colas qui ne veut pas! („d's Glasi lat nit!“)“ — Ainsi donc, puisque le saint lui-même ne permet pas que la montagne s'écroule, les villageois rassurés lui reconstruisirent son église à l'ancienne place.“ —

Les voyageurs qui ont passé la nuit à Viège s'arrêtent pour dîner à St-Nicolas. Ceux qui sont partis de Stalden trouveront plus commode de pousser jusqu'à Randa. Mais presque tous font ici une courte halte, afin de se procurer un véhicule qui leur permette de continuer le voyage d'une manière à la fois plus rapide et plus agréable. Montons aussi dans l'une de ces petites voitures (contrôlées et tarifées par l'autorité) d'où nous pourrions à notre aise jouir des beautés de cette route si pittoresque, car à mesure que nous pénétrons au sein de la mystérieuse région des hautes Alpes, nous voyons leurs cimes s'élever de plus en plus fières vers le ciel et tout ce qui nous entoure prendre un caractère de grandeur plus imposante.

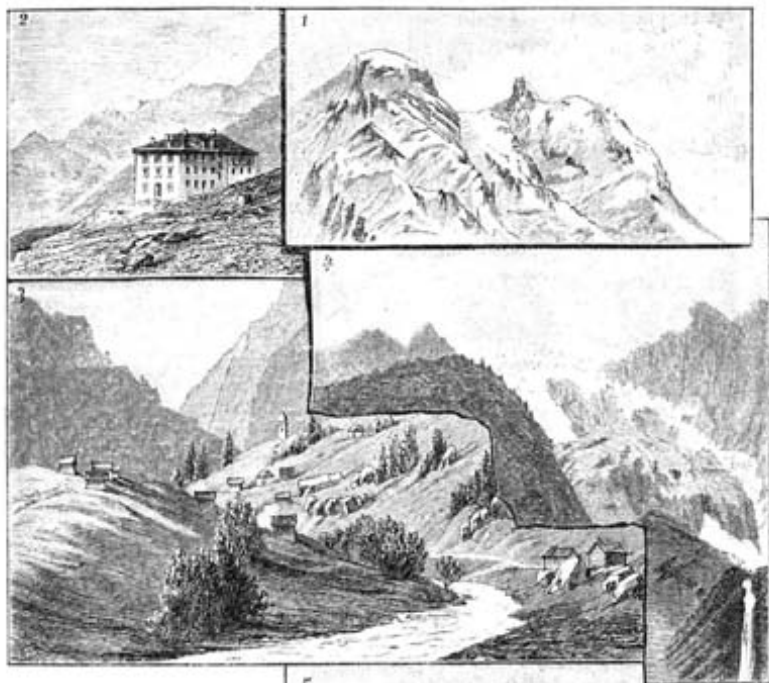
En quittant St-Nicolas, nous traversons près de *Schwiadern* un petit pont qui nous ramène sur le versant droit de la vallée d'où nous admirons la belle cascade du *Blattbach* descendant du *glacier de Stelli*; un peu plus loin, c'est le *Grossbach* qui se fraye passage à un endroit où la vallée est très étranglée. De temps à autre nous avons une échappée sur l'arrière-plan de Zermatt; c'est tantôt la corne du *petit Mont Cervin*, tantôt le *Breithorn* qui se montrent à l'horizon. Près du hameau de *Mattsand* nous apercevons le *Riffelberg*; à

Herbriggen les deux premiers reparaissent; la vue change constamment suivant les contours de la vallée. Vers l'ouest le regard est attiré par la profonde et sauvage échancrure du *col de Brunegg* au-dessus du *glacier d'Abberg* et par la superbe chute du *Dummibach*. Nous laissons derrière nous *Langenmatt*, puis *Breitenmatt* au milieu de prairies que bordent de belles forêts. La montée devient plus rapide, la route franchit le lit ravagé et encombré du *Birchbach* pour arriver au petit hameau de *im Lerch*. A droite et à gauche de la vallée, des masses de glaces vert émeraude resplendent sur le fond bleu du ciel; ce sont: à l'ouest le *glacier de Bies* descendant du *Weisshorn*, à l'est le *glacier de Festi* encaissé entre le *Nadelhorn* et le *Dôme*. Peu après apparaît aussi la pointe de ces belles pyramides: nous arrivons sur le seuil du sanctuaire au fond duquel trônent le *Mont Rose* et le *Cervin*. *Randa*, que nous venons d'atteindre, semble en garder l'entrée.

Pendant que nos chevaux prennent un picotin, accordons-nous un quart d'heure de délassément à la jolie petite auberge du *Weisshorn*, car la cuisine et la table de demoiselle *Brunner* et l'hospitalité de son oncle sont réputées bien loin à la ronde.

Randa est une des stations favorites des explorateurs de glaciers. Enumérons rapidement les principaux buts d'excursions que leur offrent les environs :

1. *A la cabane de Hohlicht*. On suit d'abord le chemin de *Zermatt* jusqu'à la scierie où l'on traverse la *Viège* pour gravir l'autre versant par les prairies, les bois et les alpages. En trois heures et par un sentier passable on arrive à la cabane du club alpin (2859 m). Elle a été construite avant tout en vue de l'ascension du *Weisshorn*, et sert aussi de bivouac pour le *Schallhorn*, le *col de Schall* et celui de *Momming*; mais pour elle-même déjà la cabane du *Hohlicht* mérite une visite à cause de sa magnifique situation. Placée au milieu d'une combe que ferment à l'arrière-plan le *Hohlichthorn* le *Rothhorn* et le glacier de *Schallenberg*, elle est



- 1 *Petit Mont Cervin et Breithorn.*
2 *Hôtel Riffel.*
3 *Près de St-Nicolas.*
4 *Glacier de Biez.*
5 *Au-dessus de Stalden.*

dominée par un imposant rempart de cimes: celles du *Mettelhorn*, des *Blattenhærner*, de la *Baufluh*, de l'*Eselschuggen*; plus à l'ouest le majestueux pic du *Gabel-*



horn, le *Trifhorn*, le *Rothhorn* aux flancs déchirés, et enfin le *Schallhorn* avec sa crête allongée. Quant au *Weisshorn*, il se dérobe à la vue; en revanche le groupe des *Mischabel* à l'est est d'un effet saisissant. (Voir pour plus de détails le XII^e Annuaire du C. A. S., Dubi, Ascension du *Weisshorn*.)

Le pic du *Weisshorn* (4512 m), l'une des imposantes sommités du Valais, rivalise en beauté et en majesté avec le groupe des *Mischabel*. Il se distingue au premier coup d'œil par son profil accentué, ses puissantes assises et son manteau éblouissant de blancheur. Son attrait sur les touristes est irrésistible. Les ascensionnistes anglais les plus consommés, *Leslie Stephen*, *W. et C. F. Matthews*, en tentèrent successivement l'escalade de différents côtés. Mais ce fut l'illustre *Tyndall* qui, en 1861, parvint le premier au sommet. A partir de cette époque, l'ascension du *Weisshorn* compte parmi les grandes prouesses des grimpeurs des Alpes.

Pour monter au *Weisshorn*, on s'élève à droite de la cabane par un alpage très raide et des rochers; de là, il faut se frayer un chemin à travers les séracs du glacier de *Schallberg* jusqu'à son bord oriental. Puis on grimpe par des rochers et quelques couloirs continuellement exposés aux avalanches, jusqu'à l'arête terminale dans laquelle il faut tailler d'innombrables marches pour arriver au sommet. De toutes les cimes des Alpes, celle du *Weisshorn* est sans contredit l'une des plus belles. Elle est formée par la rencontre mathématique de trois arêtes vives qui délimitent les trois faces presque égales de la pyramide. Mr. L. Stephen, qui fit la seconde ascension du *Weisshorn*, raconte qu'il s'y tailla à coups de talon une petite plateforme où il put se tenir debout pour contempler en extase l'océan de cimes qui se déroulait à ses pieds, embrassant la région des Alpes presque entière du Viso au Jura et de la Bernina au Mont Blanc.*) La conquête du *Weisshorn* fut tout naturellement suivie de la découverte des passages de glaciers environnants. Le *col de Bies* (3549 m),

*) Studer „Ueber Eis und Schnee“. Vol. II.

entre le Weisshorn et le Brunegghorn, a été franchi pour la première fois en 1864; ainsi que la selle appelée *col de Mommig* (3793 m) qui sépare le Rothhorn de Zinal du Stralhorn, et le *Schallenjoch* (3751 m) entre le Weisshorn et le Schallhorn. On peut en un jour passer de Zinal à Randa par le *col de Diablon* ou de *Tracuit* (3252 m) découvert en 1859, et le *col de Brunegg* (3383 m), prouesse accomplie également en 1864. Enfin, cette même année, le *Rothhorn de Zinal* fut gravi pour la première fois. Quant au *Schallhorn*, il paraît qu'il est encore vierge. C'est à d'intrépides alpinistes anglais que revient l'honneur des victoires successives remportées dans ce massif du Weisshorn, indiciblement beau, mais d'une beauté terrible, à ce que disent ceux qui s'y sont attaqués.

2. Le groupe des Mischabel. Ayant déjà décrit dans l'introduction l'orographie de ce massif, nous ne donnerons ici que quelques indications sommaires relatives aux ascensions.

C'est de Saas que le *Dôme*, la principale sommité des Mischabel, a été attaqué la première fois. En 1858, après plusieurs tentatives infructueuses, le curé de Saas, Mr. Im-seng, et quelques hommes du pays vinrent à bout du *Nadelhorn*, tandis que quelques jours auparavant le Dôme avait enfin été gravi par l'Anglais Davier et le guide Zumtaugwald de Zermatt. Ce furent eux également qui firent en 1862 l'ascension du *Tæschhorn*, la seconde cime du groupe. La plus basse avait été gravie en 1848 par M. Ulrich de Zurich, en l'honneur duquel elle porte le nom de *Ulrichshorn*.

La découverte et l'exploration des passages de glaciers exigent encore plus d'audace et de persévérance que l'ascension des pics. Mais ces difficultés mêmes sont un stimulant pour le grimpeur enthousiaste; partout où se voit une dépression, une selle (*Sattel*) entre deux montagnes, le passage est tenté et souvent au prix des plus grands dangers. C'est ce qui a eu lieu pour le massif des Mischabel. En 1863, les guides Brantschen et Summermatten découvrirent le *col de Hochberg*, entre Randa et Saas. Ils traversèrent le glacier de Hochberg, franchirent le *Nadelgrat* et redescendirent par

les glaciers de Gassenried et de Bider et par le Gemshorn sur Saas. Le *col de Nadel* (Nadeljoch, 4167 m) et le *col du Dôme* (Domjoch, 4286 m) l'un au nord, l'autre au sud du Dôme, furent traversés en 1869 par deux Anglais. Le *col de Mischabel* (Mischabeljoch 3856 m) l'avait été dès 1861.

Le *Dôme* des Mischabel, dont le panorama, si l'on en croit Stephen, est le plus beau des Alpes, peut être gravi de différents côtés. Le plus souvent on l'attaque de Randa par le *glacier de Festi*, ascension de 10 à 12 heures, longue et fatigante sans être dangereuse. La vue, qui vaut, dit-on, celle du Mont Rose, embrasse l'hémicycle entier des Alpes du Mont Viso à l'Ortler et du Sœntis au Jura. Zermatt apparaît comme un point imperceptible à 3000 mètres de profondeur. Avec Saas-Fée qui brille au milieu de sa verdure, c'est le seul lieu habité qu'on distingue dans cet entassement de montagnes.

De Randa à *Täsch* nous mettons une petite heure. La route traverse le hameau de *Wildi*, les éboulis du *Wildibach*, passe en face du *Schallenbach* sur l'autre versant et atteint enfin le village de *Täsch* tout environné de belles prairies. Le clocher roman de sa jolie église s'élève au milieu des maisons de bois noircies par l'âge. Comme presque toutes les localités du Haut-Valais, *Täsch* a eu beaucoup à souffrir des cataclysmes auxquels sont exposées les vallées des Alpes et que la légende présente le plus souvent comme des châtimens du ciel sur des impies ou des blasphémateurs.

A l'orient du village on voit s'ouvrir la *vallée de Täsch*, vrai jardin alpestre dont la flore est excessivement intéressante. On y trouve réunies les espèces les plus rares des vallées de Saas et de St-Nicolas : l'armoise naine, la primevère à longue fleur, l'anémone de Haller, la potentille à feuilles multifides, à feuilles d'un blanc de neige, des glaciers et douteuse, l'oxytropé fétide et de Gaudin, le séneçon uniflore, l'armoise des glaciers, le trèfle des rochers, et d'autres encore. On y arrive directement de *Täsch* par un chemin qui longe le torrent tumultueux, ou de Zermatt en suivant un sentier moins raide à travers la forêt.



J. Weber
a.d. 1872

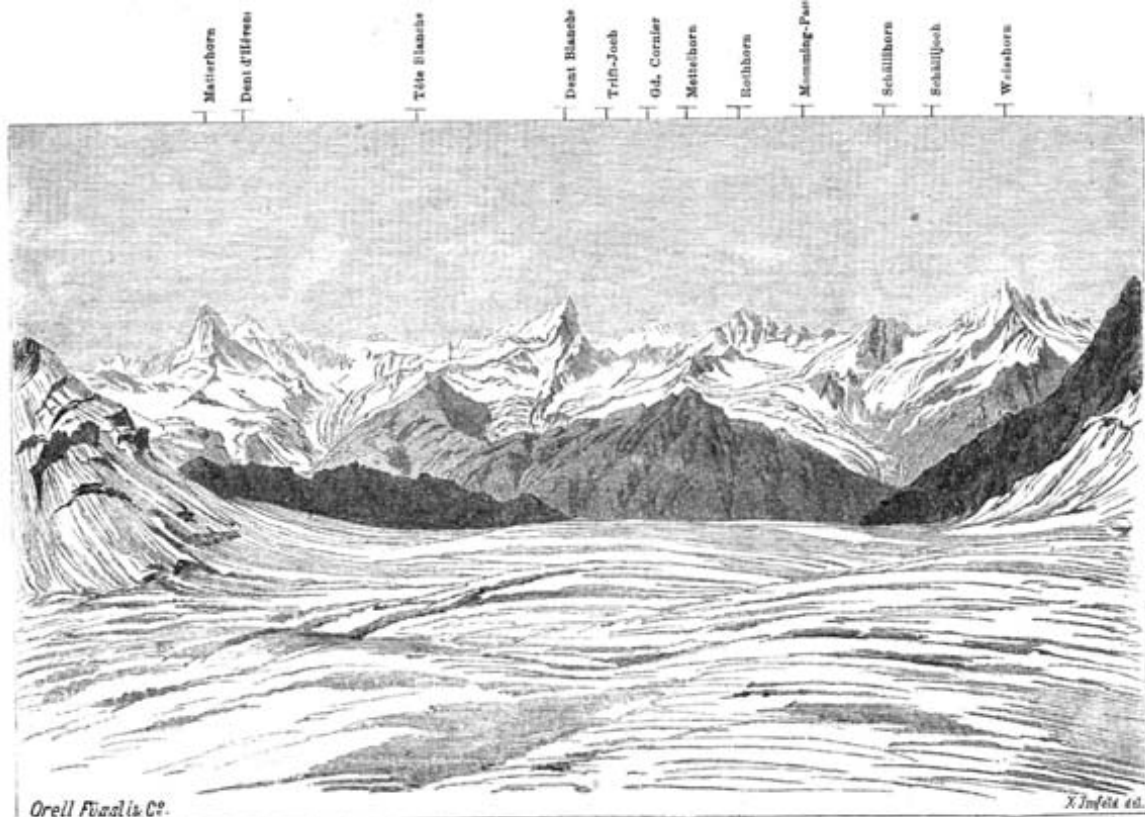
Bergers Valaisans.

Quelques chalets offrent un abri assez précaire pour la nuit aux alpinistes qui veulent se rendre à Saas par les cols d'Alphubel ou d'Allalin, ou qui se proposent de gravir l'un des pics du voisinage: Alphubelhorn, Tæschhorn, Allalinhorn, Rimpfischhorn. Ce dernier peut aussi être gravi de l'Adlerpass; quant à l'Allalinhorn, il est préférable de l'attaquer du côté de Saas.

Le col d'*Alphubel* a été découvert vers 1880 par Stephen. Ce passage est le plus beau et le moins difficile dans le massif des Mischabel. A partir de la Tæschalpe on monte par des alpages, puis par des éboulis escarpés jusqu'au *glacier de Wand* que l'on traverse. A mesure que l'on s'approche du haut du col, on voit surgir peu à peu, dans le cadre éblouissant que forme la dépression, les Alpes orientales d'abord, puis le groupe des cimes comprises entre le St-Gothard et le Simplon, enfin les formes élégantes des Fletschhœrner. Mais on tourne le dos au plus beau du panorama, les chaînes occidentales. Du Cervin au Weisshorn ils occupent tout l'horizon, ces fiers géants si longtemps invincibles. Si l'on essaie de descendre l'autre versant à reculons, on voit la ligne immaculée du sommet du col monter lentement comme un rideau et nous voiler graduellement les cimes occidentales, d'abord le Rothhorn de Zinal, ensuite la Dent Blanche; le Mont Blanc disparaît à son tour, le Cervin, dernière sentinelle, brille encore un moment; puis, plus rien que la ligne blanche du col sur le fond du ciel bleu.*)

Entre l'Allalinhorn et le Rimpfischhorn se trouve le col d'*Allalin* (3570 m), appelé aussi *col de Tæsch*. C'est, à l'exception du passage entre Balen et Græchen par le pied du Balfrin, le passage de glacier le moins élevé et le plus commode, probablement aussi le plus anciennement fréquenté entre les vallées de Saas et de St-Nicolas. En partant de la Tæschalpe, on se dirige vers l'Alphubel jusqu'à la partie supérieure de la moraine qui sépare les glaciers de Wand et de Mel-

*) Annuaire du C. A. S., XVme année. A. Stadler.



Vue du col d'Alphubel du côté de l'ouest.

lichen. A partir de là, on tourne au sud par le glacier de Mellichen que l'on remonte jusqu'au sommet du col. On redescend par le glacier d'Allalin au pied de l'Innerer et de l'Aeusserer Thurm pour tomber sur l'alpe de Schwarzenberg et les rives arides du lac de Mattmark.

Reprenons le chemin de Zermatt où nous arriverons enfin en une heure et demie depuis Täsch.

— „Plus on avance, plus la vallée devient pittoresque; pendant près de six lieues d'un chemin gagné sur les rocs et les torrents, vous éprouvez les sensations les plus neuves, au milieu, si je puis parler ainsi, des ruines d'un monde suranné et démoli, à l'aspect du majestueux entassement des décombres d'une création bouleversée par quelque catastrophe supérieure à tout ce qu'on peut se figurer de plus désastreux et de plus terrible. Le portique d'une telle ruine fait un effet des plus imposants. Il est formé par deux rochers et par deux montagnes voisines couronnées de sapins et de mélèzes antiques qui s'élèvent à une immense hauteur. A chaque pas la surprise augmente; on y voit la nature prodiguer tout ce qu'elle a de plus majestueux et de plus riche, en rochers granitiques, en eaux et en forêts . . . Au fond de la gorge, la Viège roule ses eaux fougueuses dans les sinuosités du canal qu'elle s'est creusé; un grand nombre de blocs détachés des hauteurs s'élèvent du milieu de son lit, comme autant d'îles tapissées de mousses et de lichens; l'eau blanchie par des sables, produit de la décomposition des micas, des magnésies et des granits, se fait jour au travers de ces obstacles et s'échappe en bouillonnant. Il ne manque à cette contrée, vrai séjour de la mélancolie, pour en faire le premier des jardins anglais, que quelques habitations propres à rappeler à l'âme absorbée l'homme et ses travaux champêtres. Un chalet, un toit pour abriter les troupeaux, un banc placé comme au hasard sous un arbre, reposeraient bien agréablement les yeux fatigués de tous ces grands effets . . . Enfin, quand on a fait une demi-heure de marche dans un sentier tortueux, la vallée s'élargit tout à coup et présente à

l'œil charmé du voyageur une plaine tapissée d'une belle verdure, que termine pittoresquement le village de *Zermatten*. Les montagnes qui le dominant se présentent sous mille formes diverses et sont couronnées par des glaces et des neiges éblouissantes; vous avez devant vous la superbe dent du Matterhorn qui semble percer le ciel de sa pointe altière.“—

C'est ainsi qu'en 1795 Abraham Thomas de Bex, au service de Haller, décrit son arrivée à Zermatt dans une lettre adressée au naturaliste Murith, prieur du Grand St-Bernard.









Zermatt.

M. Seiler et ses hôtels.

Au commencement du siècle, quelques ingénieurs et ouvriers des mines d'or de Macugnaga ayant pour la première fois gravi les montagnes qui les séparaient du Valais, aperçurent à leur pied une verdoyante vallée qui leur parut déserte et crurent avoir découvert un riche pâturage pour leurs troupeaux. Plus tard ils reconnurent leur erreur et apprirent que cette vallée était celle de Zermatt.

A peu près à la même époque, le hardi naturaliste genevois de Saussure tentait, avec de nombreux guides et porteurs, d'atteindre la vallée au pied du Cervin par le col de St-Théodule. L'arrivée des voyageurs surprit à tel point les indigènes, que de Saussure ne réussit pas même à se procurer chez le curé le vin et les vivres nécessaires et dut employer les menaces pour se faire servir quelques aliments chez une espèce d'aubergiste.

Les lettres d'Abraham Thomas à son ami Murith renferment des renseignements analogues :

„Le peuple de ces vallées est simple, laborieux, religieux, hospitalier et fidèle, mais méfiant envers les étrangers. Aussi je recommande aux voyageurs de faire connaissance avec Messieurs les curés ou avec les personnes les plus considérées de l'endroit, afin de s'attirer par eux la confiance d'un peuple à moitié sauvage, d'un peuple souvent trompé par des voyageurs ou déçu dans ses espérances par des malheurs.“

Quelques années après Thomas, ces vallées furent parcourues et décrites par Hirzel et Ulrich de Zurich, Jules Frœbel d'Allemagne et Engelhardt de Strasbourg. Ce furent de véritables voyages de découverte à partir desquels la magnifique vallée de Zermatt et les autres vallées latérales du Valais furent ouvertes aux touristes.

„Les guides, raconte Hirzel,*) ne se trouvent pas si aisément qu'on pourrait le croire. Il y en a, il est vrai, qui ne cessent de vous importuner de leurs offres; mais la plupart sont des fainéants, d'anciens contrebandiers au caractère très équivoque, avec lesquels on courrait de grands risques si on ne les évitait soigneusement. Abstraction faite de ceux-là, nous ne trouvâmes pas dans toute la vallée un seul homme qui eût fait le tour du Mont Rose en rentrant au Valais par le Théodule.“

S'étant décidé à prendre comme guide le cousin de son hôtelier, Hirzel se mit en route pour son expédition durant laquelle il trouva partout la même ignorance des montagnes, et chez les guides, la même coupable insouciance. Il atteignit heureusement Macugnaga, eut quelque peine à franchir le Turlo, passa d'Alagna à St-Jacques par la Forca di Betta et faillit perdre la vie en s'abandonnant à un jeune guide présomptueux qui prétendit le mener directement à Zermatt par les glaciers de St-Jacques. Il fallut y renoncer et rentrer au Valais, selon le projet primitif, par le col de St-Théodule, pour la traversée duquel Hirzel eut le bonheur de rencontrer un brave guide suffisamment expérimenté. A Zermatt il n'y avait pas d'auberge proprement dite; mais le curé leur servit un repas très convenable.

Voilà où l'on en était il y a quelque soixante ans. Aujourd'hui tout à bien changé; les montagnes ne sont plus environnées de terreur et de mystère, on trouve en grand nombre des guides excellents, et les voyageurs, qui affluent

*) Wanderungen in weniger besuchte Alpenegegenden der Schweiz. Zürich 1829, Orell Füssli & Co.

à Zermatt de tous les pays du monde, descendent dans de grandioses hôtels aménagés avec tout le confort moderne.

De tous les ouvrages descriptifs publiés sur les vallées septentrionales des Alpes pennines, le plus classique est celui qu'Engelhardt a fait paraître en 1840 à Paris et à Strasbourg,*) après avoir pendant 20 ans parcouru le Valais et plus particulièrement les vallées de Viège où le ramenaient sans cesse son admiration passionnée de la nature alpestre et le désir de pénétrer plus avant dans ses secrets. Il s'était lié avec les savants valaisans qu'animaient le même enthousiasme, la même ardeur scientifique. C'étaient le naturaliste *Murith*, prieur du St-Bernard, auquel ses travaux ont valu le surnom de „Linné des Alpes“; puis l'ingénieur *Venez* père, auquel on doit la théorie des glaciers et la correction du Rhône; le chanoine *Berchtold*, mathématicien de génie chargé des travaux de triangulation pour la carte Dufour; enfin le botaniste *Rion*, qui l'initia à ses recherches scientifiques dans le Valais. C'est grâce à ses rapports avec eux qu'Engelhardt put publier un ouvrage devenu classique et qui a pour titre: „*Descriptions, études de mœurs et notes scientifiques sur les hautes vallées des Alpes, en particulier sur celles du Valais et des Grisons*“; cet ouvrage fut suivi en 1852 d'une *Monographie du Mont Rose et du Cervin*. En 1855, Engelhardt, alors octogénaire, visita une dernière fois ses chères vallées de Viège, devenues pour lui comme une seconde patrie et dont les habitants le salueaient du nom de „Père de la vallée“. Il trouva déjà de grands changements à Zermatt où il avait été, lors de sa première visite, hébergé par le vénérable curé Gottesspunner. Le médecin du lieu, le docteur Lauber, avait en 1839 obtenu du gouvernement le droit exclusif de loger les étrangers, à la suite d'une interdiction qui s'étendait, à peu d'exceptions près, à tous les ecclésiastiques. Il agrandit alors sa maison et la baptisa *Hôtel Monte Rosa*. Au début il ne disposait que de

*) *Naturschilderungen, Sittenzüge und wissenschaftliche Bemerkungen aus den höchsten Schweizeralpen, besonders in Südwallis und Graubünden. — Das Monte Rosa- und Matterhorngebirge.*

trois lits et hébergeait 10 à 12 voyageurs dans l'année. Les choses en demeurèrent là jusqu'en 1852. La maison Lauber devenait par trop insuffisante pour le nombre croissant des étrangers, car les Anglais, attirés vers ce coin de la Suisse par les enthousiastes descriptions d'Engelhardt, commençaient à affluer. Aussi un Valaisan, le conseiller d'Etat Clémens,



M. Alexandre Seiler.

fit-il cette année-là construire l'*Hôtel du Mont Cervin*; mais ce primitif bâtiment était un nain comparé à l'hôtel colossal qui s'élève aujourd'hui tout à côté sous le même nom et peut loger 180 voyageurs.

C'est en 1855 qu'apparaît à l'horizon de Zermatt M. *Alexandre Seiler*. Il commence modestement par reprendre et agrandir l'*Hôtel Monte Rosa*; en 1867 il acquiert également

et transforme l'*Hôtel Mont Cervin*; en 1880 il prend à bail le *Zermatter Hof* et l'*Hôtel Riffel* (Riffelhaus), tous deux à la commune; enfin, en 1884, il ouvre l'*Hôtel Riffelalp*, le plus grandiose de tous, et se trouve ainsi à la tête de tous les grands hôtels de Zermatt pouvant loger ensemble plus de 600 personnes.*)

Vaillamment secondé par sa nombreuse famille, aujourd'hui augmentée de son gendre l'ingénieur Imfeld (auteur du relief du Mont Rose exposé au Zermatterhof), M. Seiler gouverne son grand domaine à la façon d'un patriarche et reste, malgré sa renommée, le Valaisan simple, cordial et obligeant, toujours prêt à rendre service et à donner un bon conseil. Le régime anglais du *lunch* et du *dîner*, qu'il a introduit dans tous ses établissements, est fort apprécié des ascensionnistes ne rentrant que le soir de leurs expéditions. C'est aussi pour leur plus grande commodité que le premier déjeuner est préparé dès 3 ou 4 heures du matin. Comme pendant la belle saison il ne se passe guère de jour où l'on ne fasse dans les environs une douzaine de courses de glaciers et d'ascensions, les souliers ferrés et l'accoutrement de l'alpiniste n'excitent pas non plus chez les habitués des salons Seiler le même étonnement que dans la plupart des établissements fashionables en Suisse.

Tous ceux qui ont vu M. Seiler à l'œuvre, les membres du Club alpin en particulier, sont unanimes à louer son inépuisable complaisance et son dévouement aux intérêts des touristes. Parmi tant de témoignages honorables confiés à la publicité, nous citerons seulement les lignes suivantes, empruntées à la Gazette de Lausanne du 16 Juillet 1884:

„L'homme de Zermatt, le roi de la vallée est Alexandre Seiler. Monsieur Seiler n'est pas un simple hôtelier comme on en rencontre mille en Helvétie: il est un créateur, un artiste. Lorsqu'il y a trente ans il vint dresser sa tente au pied du Cervin, il quittait la vallée de Conches, sa patrie, sans avoir

*) A côté de ces établissements de premier ordre, Zermatt a encore le petit *Hôtel de la Poste* tenu par un jeune homme de l'endroit. Il répond aux prétentions modestes.

ni sou ni maille. Mais il possédait — ce qui vaut mieux que l'argent — une grande intelligence, un talent remarquable d'organisateur et d'administrateur, une énergie hors ligne et la ferme volonté de réussir. Il se mit courageusement à l'œuvre, louant d'abord, puis achetant un petit hôtel avec quelques lits; puis, peu à peu, secondé par une femme vaillante, étendant le cercle de ses opérations et accroissant sa clientèle.“

C'est ainsi que Zermatt, il y a 50 ans pauvre petit village perdu au fond d'une étroite vallée, est devenu ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un des rendez-vous les plus fréquentés des voyageurs de tous les pays. Puisse-t-il encore croître et prospérer! Puissent surtout ses habitants, sans rien perdre de leur simplicité antique, se montrer à la hauteur des circonstances nouvelles et profiter avec sagesse des moyens mis à leur disposition pour améliorer leur existence!





Les environs de Zermatt.

Avec une altitude de 1620 m, le village de Zermatt*) est dans une situation aussi appropriée à la cure d'air qu'à l'alpinisme. Le climat en est très sain et particulièrement favorable aux cachectiques et aux personnes affaiblies par un genre de vie trop sédentaire. Mais à ce point de vue, un séjour à la *Riffelalpe* est encore préférable; le nouvel hôtel, bâti à 2230 m d'altitude, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et du confort. Quant à sa position, elle est unique. Sans quitter la véranda de l'hôtel on a, à droite, la cime blanche du Weisshorn, l'Oberrothhorn, la Wallenkuppe, les Gabelhœrner et les glaciers supérieurs de la vallée de Zermatt étalés dans toute leur ampleur; au centre, le Cervin qui se présente sous un aspect particulièrement imposant; à gauche, le Théodule, le Breithorn et les Jumeaux, plus bas, enfin, le village de Zermatt au milieu de ses agrestes prairies. En revanche, l'hôtel du *Riffelberg* (2560 m), toujours encombré de touristes pendant le gros de l'été, ne peut être recommandé ni aux malades, ni aux convalescents, mais seulement aux tempéraments vigoureux qui ont besoin de se retremper dans un air vif, ainsi qu'aux personnes atteintes de fatigue cérébrale. Ces dernières surtout ne sauraient trouver un séjour plus favorable.

Avant de nous mettre en route pour explorer les environs de Zermatt, nous consacrerons quelques lignes à la question

*) Son ancien nom français de *Praborgne* n'est plus guère usité.

des guides, question capitale pour l'alpiniste et qui a été l'objet d'une étude spéciale de la part des autorités valaisannes. Des règlements très sévères ont été élaborés; à certaines époques le gouvernement organise des cours destinés à initier les guides, tant anciens que nouveaux, à la topographie particulière et générale de leur pays et à l'intelligence des cartes; ils y sont instruits de leurs devoirs envers les voyageurs et des mesures à prendre en cas d'accident. A la suite de ces cours, les guides subissent un examen pour l'obtention du diplôme sans lequel ils ne peuvent exercer officiellement leur métier. L'Etat, en effet, décline toute responsabilité à l'égard des guides non patentés et ne fait droit à aucune réclamation à leur sujet. (En cas de litige, le voyageur peut en appeler au juge de paix de la localité ou à l'autorité civile.) Les noms des guides diplômés doivent être affichés dans tous les hôtels de la montagne et accompagnés du règlement. Il va sans dire qu'ils ne sont pas tous de premier rang; mais quand il ne s'agit que d'ascensions ordinaires, telles que le Gornergrat, le Mettelhorn, le Hœrnli, le Stockjé, ou de simples courses de glaciers, on peut se fier à n'importe lequel des guides indiqués sur la liste. Il ne faut pas non plus que le voyageur se croie en droit d'exiger d'eux, surtout des plus âgés, une science scolaire bien étendue; on peut s'estimer heureux de rencontrer chez la plupart de ces braves gens le sens de la nature, un grand amour du pays natal, un cœur honnête et un bras vigoureux. Quand il s'agit d'entreprises importantes, le touriste fera bien de prendre des informations auprès des maîtres d'hôtels; ceux-ci connaissent les guides à fond et sont presque tous très versés dans la science de l'alpinisme. La nouvelle constitution fédérale n'autorisant pas — au nom de la liberté du commerce — l'élaboration d'un tarif officiel des guides, la section Monte Rosa du C. A. S. a dressé, d'accord avec les guides, un tarif de convention qui, s'il n'a pas force de loi, permet au moins au voyageur de se rendre compte des prix. Dans son „Touriste en Suisse“, Tschudi affirme que ces tarifs tiennent compte des intérêts des deux parties

et sont les plus raisonnables de toute la Suisse, surtout comparés à ceux des guides de Pontresina, des Alpes glaronnaises, appenzelloises et en général de l'Oberland bernois.

Toutes les publications qui se rapportent plus ou moins directement à l'alpinisme (Guides, journaux spéciaux, etc.) ont chanté et chanteront encore les louanges de Zermatt et de ses merveilleux glaciers. Aussi nous bornerons-nous à énumérer les principales excursions dont il est le centre, d'autant plus que nous avons consacré un chapitre préliminaire à la topographie des massifs du Mont Rose et du Cervin.

Ces excursions peuvent se classer en trois catégories :

1. les simples promenades, d'une ou de quelques heures seulement; —
2. les excursions qui exigent un jour entier et sont néanmoins à portée de la grande majorité des bons marcheurs; —
3. les grandes ascensions proprement dites exclusivement réservées aux grimpeurs les plus expérimentés.

La vallée de Zermatt avec ses pentes couvertes de forêts, ses frais pâturages, ses nombreux hameaux, ses torrents et ses gorges sombres, offre à elle seule une variété de promenades de quoi défrayer un séjour de plusieurs semaines au moins. Commençons par la *Gornerschluht* (gorge de Gorner) que surplombe dans le fond le glacier de Boden. Il faut, pour s'y rendre, suivre la rive gauche de la Viège par les hameaux de *Blatten* et d'*Aroleid*.

Aroleid (aro, ari = vautour, leid = douleur) tire son nom, à ce qu'on raconte, d'un bien tragique événement. Une femme qui gardait les troupeaux avait posé son nourrisson dans l'herbe pour courir après une bête échappée; pendant son absence, le vautour (ari) enleva l'enfant. Lorsqu'elle revint, elle ne vit plus qu'un grand oiseau planant dans les airs et laissant flotter au-dessous de lui une bande comme celles dont on se sert pour emmailloter les petits enfants. La malheureuse mère comprit bien vite ce que cela signifiait et remplit la vallée de ses gémissements; — mais jamais elle ne revit son cher nourrisson.*)

En trois quarts d'heure nous sommes au pied du glacier qui pend au bord d'une haute paroi de rochers. Il y a cinquante ans à peine, la masse de glace descendait jusque sur

*) Légendes valaisannes.



Jeune villageoise de Zermatt.

le fond plat de la vallée et l'on craignait même qu'elle ne l'envahit entièrement. De 1835 à 1840, le glacier, dans sa marche progressive, engloutit 17 étables sur 20, renversa des arbres centenaires et recouvrit une grande étendue de gazon et de prairies. Souvent les montagnards n'avaient que juste le temps de mettre leur mobilier en lieu sûr; quelquefois seulement ils parvinrent à démonter la charpente des maisons menacées. Dans l'été de 1840 on vit le front du glacier atteindre un champ de seigle dont les épis mûrs se balançaient sur le bord de la glace. Aujourd'hui le monstre s'est retiré en haut des rochers, tandis que des débris de moraine et un chaos de blocs épars témoignent de son ancienne étendue. *) La Viège, qui s'en échappe en plusieurs cascades de quelques cents pieds de profondeur, roule sur ces décombres son flot tumultueux; le fracas de ses eaux remplit la gorge et gronde au loin comme le tonnerre après un violent orage.

La gorge du *Triftbach* mérite aussi une visite. Le sentier qui y mène est bien mauvais par places, mais des sites très pittoresques, animés ici et là par de charmantes cascades, dédommagent bien le promeneur des difficultés du chemin.

De la gorge du *Triftbach*, on arrive en une heure à la „*Hohbalm*“, d'où le Cervin se déploie dans toute sa magnificence. On le voit droit en face, s'élever au-dessus du glacier de *Zmutt* et s'élancer à 2 ou 3000 m de hauteur.

„Il commande sans rival tout l'horizon; les sommités voisines semblent volontairement s'effacer devant lui. Toutes portent la cuirasse ou le casque de glace, si ce n'est l'un et l'autre à la fois. Mais non le Cervin. Il ne souffre aucune gêne, aucune armure ne pèse sur ses épaules et sur ses flancs. Le vent et le soleil du midi empêchent que la glace ne s'accumule sur ces formes sveltes, nobles et superbes. Après une récente chute de neige, on le dirait poudré d'argent. — Vous

*) A des indices certains ont cru qu'après 30 ans de recul les glaciers de cette région vont reprendre leur marche en avant; parmi les plus petits plusieurs sont déjà en mouvement. Les plus rands semblent être encore dans la période transitoire d'immobilité.

croyez, n'est-ce pas, que cette apparition merveilleuse est condamnée à l'immobilité? Mais regardez attentivement: au bout d'un moment il vous semblera qu'elle monte, monte toujours plus haut dans l'éther! On ne peut nier que son premier aspect ne fasse naître le trouble et l'angoisse chez ceux qui s'en approchent de plus près; car il y a comme un trait diabolique dans cette physionomie qui exprime la force indomptable et consciente d'elle-même. D'une hardiesse démesurée et cependant délicieusement gracieux, à la fois menaçant et fascinant, il demeure comme une énigme, un sphynx propre à frapper l'imagination la moins ardente. Impossible de rien dire de Zermatt avant d'avoir payé au Cervin un tribut d'enthousiaste admiration.⁴ *)

On suivrait volontiers l'aimable guide qui vient de nous décrire en termes si saisissants le roi des environs de Zermatt. Laissons cette femme intrépide nous précéder à la *cabane du Stockjé* où nous allons la rejoindre tout à l'heure. Le chemin longe la rive gauche de la Viège et traverse les hameaux de Blatten (ou Platten) et de Zum See, au sortir desquels on prend un sentier à droite dans la direction des forêts d'aroles et de mélèzes sous lesquelles on s'engage en suivant l'étroite *vallée de Zmutt* avec le Zmuttbach jusqu'à la *Staffelalpe*. „Puis, en longeant la base du Hœrnli et du Cervin, deux heures de marche à travers un désert de rocailles et d'éboulis où il faut sans cesse monter et descendre; enfin une heure encore pour traverser le glacier de Zmutt, très inégal mais pas difficile, et l'on arrive dans le voisinage de la cabane du club.“ (Tschudi.) C'est au confluent des *glaciers de Tiefenmatt* et de *Stock* qu'émerge l'îlot de rochers portant le nom de *Stockjé*. Le frottement de la glace en a poli les murailles de granit, accessibles seulement par le sillon d'où s'échappe la source; une eau rare, mais pure comme le cristal, en découle pendant les heures chaudes du jour.

*) Hermine Tauscher-Geduly.



Touristes.

„Ce nid solitaire (la cabane du Stockjé) a un aspect particulièrement hospitalier. Le voyageur y trouve tout organisé pour la nuitée; la distribution intérieure en est excellente, en un mot, c'est un agréable gîte, en dedans comme en dehors. Ah! n'éprouve-t-on pas parfois un irrésistible besoin de fuir le monde et de chercher le repos en un lieu comme celui-ci? Lorsque l'âme, envahie par la lassitude, laisse retomber ses ailes, que le cœur saigne encore de blessures récentes, il semble que là haut, sur les sommets où fleurit l'edelweiss, on

cueillerait aussi la fleur de la paix et du repos. Il est vrai que dans la solitude des Alpes mainte douleur a trouvé un adoucissement; mais n'est-ce pas une erreur de croire que le repos et la paix se rencontrent seulement dans les lieux abandonnés des hommes? L'âme qui ne porte pas la paix en elle-même demeurera partout inquiète, et celui-là seul peut pénétrer les mystères des hautes montagnes et en goûter tous les bienfaits qui a „l'esprit sain dans un corps sain“ — (Hermine Tauscher-Geduly).

La cabane du Stockjé a pour but de faciliter au touriste maint passage et mainte ascension de longue haleine; ce sont par exemple: le passage de *Zermatt* à *Evolène* (col d'Hérens) — à *Arolla* (cols de Valpelline et du Mont Brûlé, cols des Bouquetins et de Bertol) — à *la Valpelline* (cols de Valpelline et de Tiefenmatt) — au *val Tournanche* (col de Tournanche ou du Lion, le passage de glaciers le plus difficile) — à *Chermontane* dans la vallée de Bagnes (cols de Valpelline, du Mont Brûlé et de l'Evêque) — enfin au *Val d'Anniciers* (col de Durand). Puis les ascensions de la *Dent d'Hérens*, de la *Dent Blanche*, des *Dents de Bouquetins*, du *Bertol* et de la *Tête blanche*, cette dernière d'un accès facile et offrant un panorama très étendu.





Maintenant, que le voyageur nous accompagne

au Riffel.

C'est Engelhardt qui l'a pour ainsi dire découvert, et ce sont ses descriptions qui l'ont fait connaître au monde des touristes. Aujourd'hui cette belle montagne est gravie chaque année par des milliers de voyageurs; pas un de ceux qui viennent visiter Zermatt ne songerait à s'en retourner sans avoir vu le Gornergrat et le Riffel, dont les deux hôtels (*Riffelalpe* et *Riffelhaus*) servent en outre de quartier-général à de nombreux ascensionnistes.

Presque tout le versant nord du *Riffelberg* est garni de forêts de mélèzes et d'aroles. A leur ombre et dans les parois de rochers s'abrite une flore très intéressante: l'ancolie des Alpes d'un bleu céleste, le thlaspi des montagnes, le blanc géranium à feuilles d'aconit, la plus rare des laïches: le carex hispidule, et la rose des Alpes, toujours la bienvenue; sans compter bien d'autres plantes gracieuses qui émaillent les mousses et les gazons. D'innombrables oiseaux, parmi lesquels on remarque surtout le bruyant geai des sapins (*Caryocatactes nuxifraga*), animent ces fraîches solitudes. Après une heure de montée à travers les bois, nous débouchons en vue du nouvel hôtel *Riffelalpe*, dans une combe bien abritée au milieu de riches alpages. D'ici, la vue est déjà fort belle du côté du Cervin et du glacier de Zmutt. Une heure encore, et nous arrivons à l'hôtel du *Riffel* (*Riffelhaus*)

situé sur un plateau découvert à 2500 m d'altitude.*) A partir de ce point le Riffelberg s'élève plus rapidement en terrasses successives; au *Rothenboden*, nous nous trouvons à la base du *pic du Riffel* (Riffelhorn 2931 m) dont les rébarbatifs rochers granitiques sont difficiles à gravir. Au Riffelhorn vient s'épauler comme un long bastion l'*arête du Gornergrat*, qui descend à pic sur le glacier de Gorner et dont les points les plus élevés sont: le *Hochthæligrad* (2136 m et 3289 m), le *Stockknubel* (3044 m) et le *Stockhorn* (3534 m). On atteint ce dernier en 3 heures environ à partir de l'Hôtel Riffel, tandis que pour le Gornergrat, rendez-vous de tous les touristes, on compte deux heures seulement. La vue est également belle de ces diverses sommités; mais sur chacune elle se présente sous un aspect nouveau. La chaîne du Mont Rose tout entière se déploie devant nous dans sa splendeur et à nos yeux éblouis se découvrent les mystères du monde sublime des glaciers. Aussi n'avons-nous pas de peine à comprendre l'irrésistible attraction qui d'année en année ramène au Gornergrat une foule d'admirateurs de toutes les nationalités.

Au pied de cette longue arête se trouvent quelques talus d'éboulements („*in den Gagen*“, „*gelbe Wand*“, „*auf der Tuft*“) célèbres dans le monde des botanistes qui viennent y cueillir les exemplaires les plus rares de la flore alpine (voir pour plus de détails les notes sur la région du Mont Rose page 197).

Il nous reste à visiter le *Gugel* (2707 m) qui s'élève au nord de l'Hôtel Riffel. Du haut de ce sommet le regard parcourt tout le bassin de Zermatt, le glacier de Findelen et le groupe formé par la *Rimpfischwænge* et le *Rimpfischhorn* entre la vallée de Findelen et celle de Tæsch.

Ce n'est donc pas en un jour qu'on peut explorer tout le Riffelberg. La plupart des hauteurs voisines, à l'exception du Riffelhorn et du Stockhorn, peuvent être gravies sans guide et en quelques heures seulement. Dans ces diverses

*) Droit au-dessus de l'hôtel se trouve le *monument Hinchliff*, obélisque de granit haut de 3 m et portant le médaillon en bronze de l'Anglais Hinchliff, l'un des principaux fondateurs du Club alpin anglais († 1882).

excursions le promeneur a, en outre, l'avantage de ne jamais redescendre dans l'air étouffant de la vallée et de parcourir au contraire des hauteurs découvertes, toutes comprises entre 2000 et 3000 mètres d'altitude.

Tandis que l'hôtel Riffelalpe est plutôt fréquenté comme pension, celui du Riffel est le centre préféré de la vaillante armée des grimpeurs qui de là rayonnent dans toutes les directions pour leurs grandes entreprises autour du massif du Mont Rose; entre autres, les passages du col de l'Adler, des Weissthor, des cols de Sésia, de Lys, de Félik, de Verra ou des Jumeaux, et du Schwarzthor; les ascensions du Mont Rose, du Lyskamm, des Jumeaux et de la Cima di Jazzi. Le Breithorn a été quelquefois attaqué de ce côté; mais il est préférable de le prendre par le Théodule.

Pour l'itinéraire détaillé de toutes ces ascensions, nous renvoyons encore l'amateur à l'excellent et consciencieux Guide de Tschudi (*Tourist in der Schweiz*), et nous nous contenterons d'en étudier deux, celles de la Cima di Jazzi et du fier Mont Rose, la plus haute sommité de la Suisse, de 172 mètres seulement inférieure au Mont Blanc.

Bien que la *Cime de Jazzi* atteigne la hauteur considérable de 3818 m, l'ascension en est facile et sans danger; c'est peut-être la plus accessible parmi les sommités de même rang. Son flanc nord est tout enveloppé d'un immense névé doucement incliné, fort peu crevassé et d'un accès par conséquent très commode. Toutefois on ne pourrait se passer de guide et de corde et il faut se mettre en chemin avant l'aube, soit parce que la vue des vallées et de la plaine lombarde est voilée vers midi par des vapeurs, soit pour éviter au retour la marche pénible dans la neige amollie. Comme la course tout entière n'exige que huit à neuf heures, il est facile d'être de retour au Riffel aux environs de midi. La distance à parcourir se divise comme suit: de l'hôtel Riffel aux Gadmen par le Rothenboden, 1 h $\frac{1}{2}$; des Gadmen au Stockknubel par le glacier, 1 heure; enfin du Stockknubel à la cime par le névé, 2 h. $\frac{1}{2}$. — La dernière demi-heure seule est un peu raide et

donne de l'exercice aux poumons. Qu'on prenne garde de s'approcher au bord de la corniche de neige surplombante! Le panorama de la Cima di Jazzi est très réputé et peut rivaliser avec celui du Mont Rose; il embrasse, en effet, toute la chaîne des Alpes du Mont Blanc à l'Ortler. On descend généralement jusqu'à la selle du nouveau Weissthor pour jeter un regard dans l'effroyable cirque de Macugnaga." (Tschudi). L'ascension de la Cime de Jazzi peut aussi s'effectuer en partant de la vallée de Findelen. Il faut alors passer la nuit aux chalets supérieurs de l'alpe de Findelen, où la couchée, moins confortable sans doute qu'au grand hôtel, n'en est pas moins très supportable, surtout dans le cas, très fréquent au milieu de l'été, où l'Hôtel Riffel est bondé et où l'on ne veut pas courir le risque de laisser passer le beau temps. Quant aux touristes qui traversent l'un ou l'autre des Weissthor, il ne leur faut qu'une heure de plus pour gravir la Cima di Jazzi et jouir de son incomparable panorama.





Le Mont Rose.

De quelque côté que nous dirigions nos pas sur les hauteurs du Riffelberg, toujours un même point de l'horizon attire et fascine notre regard, — c'est celui où respandit le massif du Mont Rose. Ayant déjà étudié la topographie de ce groupe, il nous reste à retracer l'histoire des premières ascensions dont il a été l'objet; elles ont fait époque pour l'alpinisme tout autant que celles du Mont Blanc lui-même et ont eu pour la cartographie suisse une importance capitale. Qu'on nous permette de suivre à grands traits le récit qu'en donne Studer, la première autorité en ces matières:

Le Nordend, le pic Dufour, le pic Zumstein et le Signal sont les sommités les plus élevées de ce puissant massif fait de roc et de glace, qui plonge par une muraille verticale de 3000 m jusqu'au fond de la vallée de Macugnaga. C'est dans ce vallon retiré des Alpes italiennes que le Mont Rose apparaît dans sa majesté suprême et subjugué le voyageur par la hardiesse et l'éclat de ses glaciers. La couronne admirablement crénelée de ce rempart géant brille jusqu'aux confins de la plaine lombarde et trône au-dessus de l'immense hémicycle des Alpes qui l'entoure du col de Tende à la Bernina. A Milan, celui qui épie le lever du jour du haut de la coupole du Dôme, en voit le premier rayon s'allumer sur la cime lointaine du Mont Rose. Le soir encore après le coucher du soleil, l'embrasement de ses champs de neige colore d'un dernier reflet les colonnes polies de la Superga et les silencieux

appartements du palais royal à Turin. Il n'y a pas jusqu'au pêcheur du golfe de Venise qui ne croie, par un temps clair, distinguer au-delà de la plaine les pointes du Monte Rosa.

Faut-il s'étonner si les habitants des vallées au-dessus desquelles il trône en souverain ont les premiers subi l'attrait irrésistible de cette cime enveloppée de mystère? En effet, tandis qu'en Suisse personne encore ne songeait à le gravir et qu'on ne le distinguait pas même d'avec les Mischabel, les Piémontais faisaient depuis longtemps des tentatives pour en franchir les glaciers et en aborder les pics. Les premiers humains qui, à notre connaissance, aient foulé les régions supérieures des glaciers du Mont Rose, furent probablement ces sept *chasseurs de chamois* de Gressoney qui se hasardèrent au siècle dernier jusqu'à la dent dite *Rocher de la Découverte* (Entdeckungsfelsen), dressée au-dessus du Lysjoch entre le Mont Rose et le Lyskamm. Cette tentative fut renouvelée par trois fois, en 1778, 1779 et 1780, et les derniers se convainquirent enfin que la vallée située sur le versant nord était celle de Zermatt et non point une région inconnue, comme ils l'avaient d'abord supposé.

Ce ne fut que trente ans plus tard, à l'époque où se faisaient en Suisse les premières ascensions de la Jungfrau et du Finsteraarhorn, que le Dr. Fréd. Parrot partit de Milan pour entreprendre celle de la sommité qui fut appelée plus tard *Pyramide de Vincent*. Le 18 septembre 1813, accompagné de M. Zumstein de Gressoney, il l'attaqua par l'alpe de Gabret et le glacier d'Indre, mais dut se retirer à cause du brouillard et de leur ignorance totale des lieux. Cette même pointe fut escaladée en 1819 par Jean Nicolas Vincent de Gressoney, parti des mines d'or d'Indre et d'Embourg avec deux mineurs et un chasseur de chamois. Parvenus au sommet sans accident, ils y plantèrent dans la neige une croix de bois et redescendirent exténués à leur point de départ. La pyramide de Vincent fut encore gravie deux fois la même année.



En 1820, ce fut le tour du *pic Zumstein*. M. Zumstein, l'ingénieur Molinatti avec les frères Nicolas et Joseph Vincent, des guides et des porteurs, établirent leur quartier aux forges situées à 2656 *m* au-dessus de la mer. Après avoir franchi les glaciers d'Indre et de Garstlen, puis les larges champs de neige qui s'étendent au nord de la pyramide de Vincent, ils atteignirent la limite entre le Piémont et le Valais (col de Lys) et virent s'ouvrir sur l'autre versant la haute vallée de Zermatt. Ils dressèrent la tente dans une crevasse profonde de 18 mètres et à une altitude évaluée par M. Zumstein à 4260 *m* environ. Le thermomètre descendit à 10⁰ au-dessous de glace. Le lendemain, le vent violent de la nuit étant tombé, ils reprirent courageusement leur marche par des champs de neige légèrement inclinés à la base de la *Ludwigs-höhe*, du *pic Parrot* et du *Signal* (alors sans noms); au bout d'une heure et demie, la caravane atteignait le pied de la pyramide dont elle se proposait l'ascension. Une arête neigeuse, fortement inclinée du sud-ouest au nord-est, devait les conduire au but. A la neige durcie succéda la glace polie dans laquelle le vaillant chasseur Castel taillait des marches. — Ce fut le plus jeune des Vincent qui parvint le premier à la cime dépouillée de glace où, à 10 heures du matin, toute la société se trouva réunie. Malheureusement l'horizon était enveloppée de brumes et M. Molinatti ne put faire aucun usage de son théodolithe hissé à grand'peine jusqu'au sommet. A une centaine de mètres au nord s'élevait une autre crête rocheuse et abrupte qu'ils jugèrent du premier coup d'œil être la plus élevée du massif; c'était, en effet, le *pic Dufour*, qui surpasse de 65 *m* le pic Zumstein. La pyramide de Zumstein est à pic du côté de l'est, fortement inclinée vers l'ouest et forme au sud un angle de 65 à 68⁰. Le sommet en est arrondi et porte à son extrémité sud-est un rocher nu de micaschiste rougeâtre. Sur le point le plus élevé on érigea une croix de fer et après une halte de quatre heures au sommet, on entreprit la descente qui s'accomplit sans difficulté. On avait d'abord décidé de nommer la nouvelle

sommité *cime de la Belle Alliance* en souvenir de l'entreprise tentée en commun par Messieurs Zumstein et Vincent. Mais elle a été définitivement baptisée *pic Zumstein* sur la carte topographique du Mont Rose dressée par Welden.

Une deuxième ascension de la Zumsteinspitze fut exécutée l'année suivante et une troisième en 1822, cette dernière dans des conditions si favorables, qu'elle dura 16 heures seulement, aller et retour.

Pendant que se faisaient ces tentatives du côté piémontais, le baron Louis de Welden, occupé de la triangulation du massif, en gravissait à son tour en 1822 une des principales cimes, la *Ludwigshöhe*. A ces premières conquêtes succède une suspension d'armes de 12 ans environ. Après quoi l'assaut recommence par la *Signalkuppe*. C'est M. Giovanni Gnifetti, curé d'Alagna, qui rouvre le feu en 1834. Mais le mauvais temps le força à redescendre avant d'avoir atteint le sommet. Deux autres tentatives demeurèrent également sans résultat; enfin, ses efforts persévérants se virent couronnés de succès et le Signal fut escaladé par lui pour la première fois en 1843. Welden décrit le Signal comme un dôme de rochers très massif, tombant verticalement à l'est dans la vallée de Macugnaga, très abrupt aussi du côté du midi, mais facilement accessible au nord-est par une pente peu inclinée.

Malgré l'intérêt éveillé à Milan et à Turin par les entreprises de ces hardis pionniers, un quart de siècle s'écoula encore avant que leur exemple trouvât des imitateurs sur le versant nord. Chose plus étrange encore, jusqu'en 1845 ni les touristes étrangers ni les habitants de la Suisse ne soupçonnaient seulement la beauté de ce massif du côté valaisan. Quant aux cols, ils étaient peu fréquentés, le vieux Weissthor même presque abandonné. En passant le Théodule, quelques voyageurs sans doute s'émerveillaient à la vue de ces sommités revêtues de neiges éternelles qui se découvraient à eux du côté de l'orient; mais on ignorait de quel groupe elles faisaient partie et les habitants de Zermatt donnaient simplement au pic le plus élevé le nom de *Gornerhorn*. Ce



Une „cordée“ d'ascensionnistes.

fut en 1847 seulement que pour la première fois on essaya l'ascension du Mont Rose du côté de Zermatt en s'attaquant à la plus haute cime, la *pointe Dufour*. Messieurs Ordinaire et Puiseux, professeurs à Besançon, avec les guides J. Brantschen, Joseph et Matthieu Taug-



walder et Joseph Moser de Zermatt, traversèrent le glacier de Gorner et établirent leurs quartiers de nuit sur les rochers de Ob dem See qui le dominant au sud. Le lendemain, par un temps magnifique, ils réussirent à remonter le glacier du Mont Rose tout sillonné de crevasses et à atteindre l'arête qui sépare la pointe Nordend de la pointe Dufour, à une altitude de 4490 m. Devant eux, sous un angle de 60° environ, se dressait la paroi de la plus haute cime, sorte de chapiteau rocheux posé en travers de l'arête principale du massif. Taillé en tranchant, il se termine par deux pointes que relie une courte arête de glace et dont l'*occidentale*, dépassant l'autre de 6 m 1/2, est la pointe la plus élevée du Mont Rose. A l'est, la paroi tombe verticalement au fond de la vallée de Macugnaga; à l'ouest, l'arête terminale s'abaisse par étages et va se perdre dans la partie inférieure du glacier de Grenz qu'elle sépare de celui du Mont Rose. Les deux parois latérales de la plus haute pointe sont d'un escarpement vertigineux; celle du sud qui descend presque à pic sur le bassin supérieur du glacier de Grenz, a été longtemps considérée comme inaccessible. *)

Parvenus à la selle, les courageux ascensionnistes jugèrent impraticable l'escalade de la muraille dressée devant eux; ils se contentèrent donc du résultat acquis et redescendirent à Zermatt. Le même point fut atteint en 1848 par le professeur Melchior Ulrich de Zurich accompagné de deux guides. Ces derniers seuls entreprirent la dernière grimpe sur des rochers recouverts de glace; ils atteignirent heureusement la *pointe orientale*, mais ne purent se risquer à franchir l'arête qui la sépare de l'occidentale. C'était, du reste, le point le plus élevé qu'on eût encore atteint en Suisse. L'année suivante, le professeur Ulrich renouvela sa tentative en compagnie du docteur Lauterbourg et du conseiller fédéral Studer avec leurs guides. Ils s'attaquèrent à la *pointe Nord-*

*) Cette téméraire escalade, „l'idéal d'une ascension difficile et glorieuse," a cependant été exécutée par 3 fois en 1872, 1880 et 1883, en partant de Macugnaga.

end, dont ils ne purent toutefois atteindre le sommet à cause du froid intense. Plusieurs autres ascensions de la pointe orientale furent exécutées avec succès dans les années suivantes. A partir de 1855, l'attention se porta sur la pointe occidentale, la plus élevée, que les Messieurs Smith de Great Yarmouth parvinrent à escalader en longeant l'arête terminale qui descend du sommet entre les deux glaciers. Quelques semaines après, une caravane de 10 grimpeurs renouvela cette tentative qui réussit également. L'un des touristes, M. Weilemann de St-Gall, a décrit tout au long leur ascension dans son recueil intitulé „Aus der Firnenwelt“.

Dès lors, le charme étant rompu, il en fut de la cime du Mont Rose comme des autres sommités conquises à grand peine et dont l'escalade, sans cesser de compter pour une prouesse, n'en est pas moins presque un lieu commun. Preuve en soient les 85 ascensions du Mont Rose inscrites à l'actif du seul guide Pierre Zumtaugwald père. L'ouverture de l'hôtel Riffel a certainement beaucoup contribué pour sa part à faciliter ces entreprises en offrant aux grimpeurs un quartier-général des plus commodes. Parmi les plus illustres ascensionnistes du Mont Rose, citons encore le professeur *Tyndall* qui s'y risqua absolument seul et armé seulement d'une hache. Des dames même en ont foulé le sommet, et cela à plusieurs reprises. En 1860 la *pointe Zünstein*, qui avait été abandonnée depuis 1822, fut de nouveau gravie avec succès par deux alpinistes anglais; de même le *Nordend* l'année suivante.

Après les sommets, ce furent les cols du massif du Mont Rose qui devinrent l'objet d'entreprises réitérées de la part des clubistes anglais. Ainsi, en 1859, les frères Mathews passèrent pour la première fois le *Lysjoch* qu'avaient découvert au siècle dernier les chasseurs de Gressoney. Depuis lors on le gravit souvent, surtout pour atteindre les sommités voisines, telles que le Signal, la pointe Parrot et même la pointe Dufour.

Nous sommes loin d'avoir épuisé les richesses dont ce merveilleux Zermatt est le centre. Pour les grimpeurs modestes auxquels suffisent les ascensions de second ordre, il y a encore

toute une série de courses très praticables et aisées à faire en un jour seulement. Il sera prudent, toutefois, de ne pas les entreprendre sans guide. Donnons-en un rapide aperçu :

Les deux *Rothhorn* (supérieur et inférieur) sont accessibles par plusieurs routes. Celle qui remonte la *vallée de Findelen* est préférable, parce qu'elle longe le magnifique glacier du même nom. La vue du Rothhorn inférieur est encore plus réputée que celle de son frère jumeau. On arrive au sommet en 3 ou 4 heures.

Pour le *Mettelhorn* il faut compter 5 heures. M. Seiler a fait établir une bonne route à mulets jusqu'à une certaine distance de la cime. C'est à *Triftkummen* qu'on quitte les montures pour gravir en une heure et demie, par la base des *Plattenhörner*, un névé, un petit glacier et enfin un éboulis assez rapide. Tschudi qualifie la vue de „fort belle, et aussi pittoresque qu'instructive“.

Le *Breithorn*, avec ses glaciers, se classe déjà parmi les expéditions plus importantes. On le gravit par le col de Théodule, en comptant 5 heures jusqu'au col et 3 heures ou 4¹/₂ heures de plus jusqu'au sommet suivant la consistance de la neige.

A un quart d'heure de Zermatt on franchit le *Zmuttbach*, en une heure on dépasse le hameau de *Blatten*; puis, une demi-heure après, les chalets de *Zum See* et de *Fuhri* au-dessus desquels on grimpe par la forêt et les alpages jusqu'aux chalets de *im Garten*. Une heure encore et l'on est à l'alpe fleurie de *Auf der Mauer* d'où l'on découvre une vue enchanteuse sur la vallée de Zermatt. On laisse à gauche les rochers des *Lychenbrettern*,*) taillés et polis par le glacier de St-Théodule que l'on traverse pour atteindre en deux heures et demie le sommet du col, à 3322 m au-dessus de la mer.

*) La tradition populaire rapporte qu'en ce lieu fut livrée une grande bataille entre Piémontais et Valaisans. La rencontre fut si meurtrière, qu'on ne put pas même ensevelir tous les morts. Des années après on trouvait encore sur les rochers des crânes et des ossements. De là le nom de *Lychenbrettern* (plancher des cadavres).

Ce glacier recouvre une vaste étendue sur laquelle existait, il y a des centaines d'années, un village aussi grand et aussi prospère qu'une ville. Le climat était alors si doux, dit la légende, que les plus hautes montagnes portaient à peine quelques glaciers. Mais à cet âge d'or succédèrent des siècles de frimas et il devint de plus en plus difficile aux habitants de demeurer dans la contrée. Une année, il commença à neiger très abondamment dès le commencement de l'automne et un froid exceptionnel se fit sentir. On raconte qu'un vieillard aveugle, assis derrière le poêle, demanda si la couleur de ces énormes masses de neige était blanche, ou rougeâtre comme auparavant. Quand il apprit que la neige était blanche: «Il n'est plus question de rester ici, dit-il; l'heure est venue de quitter cette alpe pour aller chercher une patrie plus élémente.» — Le vieillard avait prédit juste, car la neige ne fondit plus et devint un glacier.

Avant d'arriver au haut du col, on aperçoit quelques pans de murs en ruines, derniers restes d'une redoute élevée en ce lieu par les Valaisans pour parer aux attaques des Piémontais. C'est au sommet du Théodule que le naturaliste de Saussure campa trois jours en 1793 et que Dollfus de Mulhouse dressa en 1865 un pavillon où trois guides passèrent l'hiver pour y faire des observations météorologiques. Aujourd'hui la spéculation, sous la forme d'une auberge, y prélève sa dîme sur le voyageur. Au bout de cinq heures de marche dans ces solitudes glacées, on n'est point fâché de rencontrer ce toit hospitalier où l'on passe la nuit pour en repartir à l'aube en profitant de ce que la neige est encore dure. La vue qu'on découvre du sommet du Breithorn est magnifique, mais ne se montre dans toute sa splendeur que durant les premières heures après le lever du soleil. Vers le milieu du jour, une brume impénétrable voile le plus souvent les vallées et les lacs du versant italien. Le col de St-Théodule, autrefois col du Cervin (Matterjoch), a été baptisé ainsi en l'honneur de St-Théodule, évêque de Sion et patron de la contrée, et en souvenir d'un de ses miracles. Cet évêque, vénéré par le peuple du Valais sous le nom de Saint Jodern, est toujours représenté avec une cloche portée par un démon. Voici ce que rapporte à ce sujet l'aimable conteur Ruppen :

«Le saint évêque Jodern apprit un jour par une révélation que le pape de Rome courait un grand danger et devait être mis sur ses gardes. Fort perplexe, il ouvrit sa fenêtre et aperçut devant le château épiscopal

trois démons qui dansaient gaiement. Aussitôt le saint les appelle et leur demande lequel des trois est le plus agile. Le premier répond qu'il va aussi vite que le vent; le second se vante d'avoir la rapidité d'une balle de fusil. «Ce ne sont que des lambins auprès de moi! ricane le troisième. Je vole d'une extrémité du monde à l'autre avec la promptitude d'une pensée de femme.» — C'est donc avec ce dernier que le saint fait accord. Il fait serment d'appartenir au diable, si celui-ci s'engage à le transporter à Rome et à le ramener à Sion avant le chant du coq. Le démon accepte la gageure et met un coq noir en sentinelle sur les remparts de la ville. Saint Jodern de son côté place un coq blanc sur le faite du château et lui enjoint de ne pas rester endormi le matin suivant. On se met en voyage. En moins de rien saint Jodern est à Rome, il avertit le pape à temps et reçoit de lui une cloche comme témoignage de sa reconnaissance. Voilà le démon obligé de se charger de la cloche pour le retour. Avant 2 heures du matin, il atteint Sion avec sa double charge après avoir traversé le col du Cervin. Mais le coq blanc l'ayant aperçu de loin se mit à chanter à gorge déployée, et le coq noir, réveillé à son tour, se joignit à son compagnon. Alors le démon, furieux d'avoir perdu la gageure, lança la cloche si violemment sur la terre, qu'elle s'enfonça de neuf coudées dans le sol. Mais le saint évêque s'écria : *Sona! Sona, lit!* (sonne!); la cloche se mit à sonner et, toujours sonnante, reparut à la surface. — Telle est l'histoire de la cloche de St-Jodern qui longtemps fit des miracles en cas d'orage ou de tempête.*





Le Hœrnli et le Cervin, 2893 m et 4482 m.

Avant de dire adieu à Zermatt, il nous reste à faire, en esprit au moins, l'ascension du Cervin que nous n'avons encore contemplé qu'à distance. Il n'est pas donné au premier venu d'en atteindre la cime; mais le Hœrnli, sa vigilante sentinelle, est accessible à tout le monde et c'est du haut de ce commode observatoire que nous étudierons à loisir la structure du colosse.

Les quatre heures de chemin qui séparent Zermatt du Hœrnli sont loin d'être monotones, grâce à la diversion produite par le bassin du *lac Noir* (Schwarzsee), avec son hôtel récemment construit et sa gracieuse chapelle à Notre Dame des Neiges. Au-delà du lac, la végétation se fait de plus en plus rare pour cesser tout à fait quand nous posons le pied sur la moraine frontale du glacier de Furgg. Un étroit sentier tracé au flanc rocheux du Hœrnli nous conduit au sommet. Le retour peut s'effectuer par la Staffelalpe dans le vallon de Zmutt (3 heures) et pour les bons marcheurs par les *glaciers de Furgg* et du *Gorner* et l'hôtel Riffel, à condition toutefois d'avoir un bon guide.

L'ascension du Cervin à partir du Hœrnli se partage comme suit: jusqu'à la nouvelle cabane (3275 m) au pied de l'arête nord-est, c'est-à-dire de la pyramide du Cervin proprement dite, 1¹/₂ heure; — de là à l'ancienne cabane (3818 m), 2 heures; — de la seconde cabane à „l'épaule“ (4245 m), 2 heures; — de l'épaule au sommet (4482 m), 1¹/₄ heure. Dans ces

données, il n'est tenu compte ni des haltes, ni des retards possibles pour une cause ou pour une autre. Le premier jour on va généralement coucher à la cabane inférieure; cependant des alpinistes de première force ont, à plusieurs reprises, exécuté toute l'ascension d'une traite en moins de vingt-quatre heures.

Le Cervin est resté longtemps la forteresse inexpugnable des Alpes, contre laquelle les assauts des plus hardis clubistes anglais, les Tyndall, les Whymper, les Kennedy, n'avaient pu prévaloir. En 1860, *Tyndall* et *Hawkins*, accompagnés de Bennen „le modèle des guides valaisans“, attaquèrent la montagne rébarbative du côté italien, mais durent rebrousser chemin après être parvenus à 500 m au-dessous de l'épaule. Deux ans plus tard, Tyndall, toujours avec Bennen, revint à la charge et campa au même endroit, un peu au-dessus du col du Lion. Ils grimèrent vaillamment cinq heures et demie de suite, triomphèrent après des efforts inouïs d'une paroi verticale où ils laissèrent une corde pour la plus grande utilité de leurs successeurs, mais ne purent, faute de temps, aller jusqu'au sommet en vue duquel ils érigèrent une pyramide surmontée d'un drapeau. Cette place fut baptisée *le Signal* ou *pic Tyndall*. La tentative de Tyndall a montré le vrai chemin à ceux qui entreprirent après lui l'escalade sur le versant italien. Mais c'est Kennedy qui, le premier, reconnut que l'arête reliant le Hærnli au Matterhorn est le seul point par lequel on peut attaquer le Cervin du côté nord-est. Persuadé que les parois de glace présentent moins de danger en hiver, il essaya l'ascension en janvier 1862; le froid intense et une tourmente de neige le forcèrent à y renoncer. L'été suivant, ce fut l'intrépide *Whymper* qui faillit y perdre la vie. Enfin, en 1865, le géant des Alpes fut vaincu après un assaut de plusieurs années; mais ce fut une sanglante victoire.

Whymper, le jeune lord Douglas, le révérend Hudson et Mr. Hadow, avec les guides Pierre Taugwalder de Zermatt, Michel Croz de Chamounix et les deux fils Taugwalder comme porteurs, quittèrent Zermatt le 15 juin à 5 heures du matin

et vers midi plantèrent leur tente à une altitude de 3300 m. Le lendemain, un temps superbe favorisait l'entreprise, à 10 heures la caravane atteignit l'épaule et tourna sur le flanc nord-ouest où commencèrent les sérieuses difficultés. Les rochers lisses n'offraient presque pas de saillies et se trouvaient par places recouverts d'une mince croûte de glace. C'est cette même place où l'on a fixé depuis des chaînes et des cordes et qui reste néanmoins le passage le plus épineux de l'ascension du Cervin. Vers le haut, la pente s'abaisse un peu, la grimpée devient plus facile. Whympfer et Croz devançant leurs compagnons et à 1 heure 40 min. ils atteignent le sommet. Dix minutes plus tard la caravane au complet y était réunie. Mais hélas! Les lugubres souvenirs qui se rattachent à la seconde partie de l'expédition assombrissent à tout jamais cette éclatante victoire. Voici comment Whympfer lui-même raconte le fatal événement :

„Nous commençâmes à nous préparer au retour. Hudson et moi nous fîmes conseil sur l'ordre dans lequel nous devions l'effectuer, et nous pensâmes que le mieux était de mettre Croz le premier et Hadow le second. Hudson, qui pour la sûreté du pied valait un guide, voulut être le troisième. Derrière lui nous plaçâmes lord Douglas, suivi du père Taugwalder, le plus solide du reste de la bande. Je proposai à Hudson qu'une fois arrivés à la place dangereuse on enroulât une corde au rocher pour avoir un soutien de plus à la descente. Il approuva mon idée, mais aucune décision ne fut prise à cet égard. Pendant que la société s'arrangeait dans l'ordre indiqué, je faisais une esquisse de la vue du sommet. Mes compagnons étaient prêts et n'attendaient que moi, lorsque quelqu'un se souvint que nous avions omis d'écrire nos noms sur un papier et de le mettre dans une bouteille. Je m'en chargeai et ils se mirent en marche tandis que je restais en arrière. Quelques minutes après je m'attachai à Taugwalder fils (le plus jeune des frères avait été renvoyé la veille au campement), je courus après les autres et les rejoignis comme ils se disposaient à commencer la descente périlleuse. Les plus grandes précautions étaient observées. Un seul bougeait à la

fois et le suivant n'avancait d'un pas que lorsque le premier avait solidement pris pied. Aucune corde n'avait été enroulée au rocher et personne n'en fit mention. Je n'avais pas fait la proposition pour mon propre compte et ne saurais dire si la chose me revint alors à l'esprit. Nous (Taugwalder fils et Whymper) suivions les autres à une petite distance et restâmes séparés d'eux, jusqu'à ce que lord Douglas me priât, environ vers trois heures de l'après-midi, de m'attacher au vieux Pierre. Il craignait, disait-il, que s'il se produisait une glissade Taugwalder ne pût résister à la secousse.

„Un moment après trois heures, un garçon doué d'une vue exceptionnellement longue arrivait en courant chez Seiler à l'hôtel Monte Rosa et racontait qu'il venait de voir une avalanche se détacher du sommet du Cervin et tomber sur le glacier. On l'accusa de conter des sornettes; mais il n'avait que trop bien vu! Voici ce qui s'était passé:

„Michel Croz, ayant posé sa hache, était occupé de M. Hadow et cherchait à raffermir sa marche en lui plaçant un pied après l'autre dans la bonne position. Autant que je pus m'en rendre compte, il y avait une pause dans la descente; je ne puis l'affirmer parce qu'un rocher placé entre nous me dérobait en partie la vue des deux premiers de la cordée. Cependant, d'après les mouvements de leurs épaules, je suppose que Croz, ayant fait ce que je viens de dire, voulut se retourner pour avancer d'un ou deux pas, lorsque M. Hadow glissa, tomba sur lui et le renversa. J'entendis le cri de terreur poussé par Croz et le vis disparaître avec Hadow. Au même instant, Hudson et immédiatement après lui lord Douglas furent arrachés du sol. Ce fut l'affaire d'une seconde. A l'ouïe du cri poussé par Croz, le vieux Pierre et moi nous nous raidîmes sur nos pieds autant que la roche le permettait. La corde était tendue entre nous et la secousse nous atteignit comme un seul homme. Nous fîmes bon, mais la corde cassa entre Taugwalder et lord Douglas. Pendant quelques secondes nous vîmes nos infortunés compagnons glisser sur le dos et de leurs mains étendues chercher à se raccrocher. Ils disparurent

à nos yeux l'un après l'autre, pleins de vie, et furent précipités de paroi en paroi jusque sur le glacier du Cervin, à 4000 pieds de profondeur. Dès l'instant où la corde avait cassé, ils avaient été irrévocablement perdus. Ainsi périrent nos compagnons! Nous demeurâmes près d'une demi-heure rivés à la même place sans oser faire un pas. Les deux guides, paralysés par la terreur, pleuraient comme des enfants et tremblaient si fort, que nous étions à chaque instant menacés du sort des autres"

Qu'on se représente la morne descente des trois survivants dont deux, le père et le fils Taugwalder, en proie à la terreur et au désespoir, couraient à chaque pas de nouveaux dangers!

Quelques jours plus tard, vingt et un hommes de Zermatt se mirent à la recherche des cadavres sur le glacier. On ne retrouva de lord Douglas que quelques lambeaux de vêtements arrachés dans la chute; plus tard seulement son corps fut découvert accroché à un rocher d'où l'on parvint à le descendre avec des efforts inouïs. Les quatre tombes se voient aujourd'hui au cimetière de Zermatt.

Le jour même où Whymper et ses compagnons avaient escaladé le Cervin en partant de Zermatt, des gens du val Tournanche faisaient une reconnaissance sur l'arête sud-ouest afin de chercher un passage pour Messieurs Giordano et Sella, membre du club alpin italien. Arrivés à 240 *m* au-dessous du sommet, ils entendirent les cris de victoire poussés par la caravane de Whymper et s'en retournèrent déçus et découragés. Cependant à quelques jours de là, une seconde tentative fut couronnée de succès et le drapeau italien flotta à côté de la pyramide de Whymper. Après cet éclatant succès, le club alpin italien vota de généreux subsides pour la construction d'une cabane à une altitude de 4122 *m*, dans une excellente position et en face d'un panorama splendide.

En 1867, la même ascension fut renouvelée par M. Grove, l'ami de Whymper, avec les guides du Val Tournanche. Du côté valaisan, on ne demeurait pas non plus stationnaire. A 3788 *m* sur le flanc oriental, près de l'arête qui descend vers

Zermatt, M. Seiler et le club alpin érigeaient à leur tour une cabane à frais communs. En 1868 eut lieu la seconde ascension du côté nord, par M. *Elliot* et les guides *Pierre Knubel* (le meilleur guide valaisan actuellement) et *J. M. Lochmatter*. Dès lors, elles se sont multipliées. Celle de M. Giordano en 1868 fut une des plus remarquables: il réussit à gravir le Cervin d'un côté et à redescendre de l'autre. (Ce haut fait fut renouvelé en sens inverse par deux clubistes genevois, Messieurs Hoiler et Thioly.) C'est à M. *Giordano* et à son maître M. *Gerlach* que nous devons les données géologiques les plus exactes sur le Mont Cervin. Plus d'un lecteur nous saura gré de reproduire ici le résultat de ces observations tel que Whymper l'a consigné dans son ouvrage cité plus haut.

„Le Cervin est formé, de la pointe à la base, de roches stratifiées, en bandes assez régulières, obliquant légèrement de l'est à l'ouest. Bien qu'elles fussent à l'origine des roches sédimentaires, elles présentent aujourd'hui une structure cristalline accentuée, résultat d'un métamorphisme très fréquent dans cette région des Alpes. (Cette théorie du métamorphisme, défendue et habilement démontrée par Gerlach, a été rejetée par des géologues plus récents.)

„Parmi les minéraux qui composent la masse du Cervin, on remarque une différence très sensible entre ceux de la base et ceux du sommet. Les roches qui affeurent au Val Touranche, dans la vallée de Zermatt, sur le Théodule et ailleurs, sont en général des schistes talqueux serpentineux, chloritiques et amphiboliques, alternant fréquemment avec des schistes calcaires où se rencontrent des fragments de quartz. A côté de ces schistes calcaires à efflorescence brunâtre se trouvent ici et là du dolomite et du quartzite. Ces formations calcaires et serpentineuses sont fréquentes dans cette région.

„Le sommet, au contraire, est formé d'un gneiss talqueux, de texture souvent grossière, et alternant parfois avec quelques couches de schistes talqueux et quartzeux, mais sans aucun dépôt calcaire. A la base occidentale de la pyramide, le gneiss est remplacé par un gabbro granitoïde qui paraît constituer

une grosse masse lenticulaire et repose partout directement sur le gneiss. Du reste, sur n'importe quel point, les roches du Cervin offrent des exemples instructifs du passage graduel d'une structure à l'autre, résultat d'un métamorphisme plus ou moins accentué.

„Le sommet actuel n'est que le reste d'une très ancienne formation ayant peut-être appartenu aux roches triasiques, et dont les couches, d'une puissance de 3500 m et plus, recouvraient comme un colossal manteau le noyau de gneiss micacé du massif du Mont Rose. L'étude du Cervin, facilitée par la profondeur des vallées à sa base, donne donc la clef de la structure géologique de nombreux groupes de montagnes dans les environs. Partout on observe la présence en grandes masses d'une roche cristalline talqueuse presque granitique et régulièrement superposée à des schistes et à des calcaires. C'est précisément cette structure qui explique la forme et l'isolement de la pyramide du Cervin dont l'aspect est si saisissant. En effet, tandis que les roches feuilletées de la base, désagrégées par l'action simultanée de l'air et de l'eau, favorisaient la formation des profondes vallées, la roche supérieure, de texture plus dure, se fendait et formait les abrupts parois qui font de la cime élancée du Cervin un vrai type de montagne alpestre. Les glaciers, dont il est environné de tous les côtés, charrient sans cesse au loin les débris tombés de ses flancs et contribuent à l'isolement de la pyramide qui, sans ce déblayement incessant, serait depuis longtemps ensevelie sous ses propres décombres.“

Ainsi le redoutable Cervin est décidément tombé au rang de montagne accessible. Il ne se passe pas d'année que l'ascension n'en soit faite plusieurs fois, même par des dames. Des touristes anglais et allemands s'y sont aventurés sans guide. D'autres l'ont attaqué directement par les glaciers de Tiefenmatten et de Zmutt. Enfin nous avons déjà mentionné le tour de force qui consiste à monter au sommet et à redescendre à Zermatt dans les 24 heures. Le Cervin n'en reste

pas moins une montagne redoutable, dont l'ascension exige beaucoup de hardiesse, de prudence, d'expérience et de solidité. Des grimpeurs de force moyenne ont pu l'exécuter; mais les novices ne doivent pas s'y risquer, et si le Cervin devenait à la mode, comme le Mont Rose ou le Mont Blanc, on aurait à redouter les conséquences les plus déplorables.







*Notice géologique et botanique sur la région
du Mont Rose.*)*

Les profondes vallées latérales de St-Nicolas et de Saas appartiennent, dans leur partie médiane, aux „anciens schistes métamorphiques“ qui comprennent aussi les puissantes sommités des Mischabel recouvertes en partie par les glaciers; tandis qu'en face, le Weisshorn et ses voisins rentrent dans le domaine des gneiss talqueux formant la masse centrale du massif de la Dent Blanche.

„La composition pétrographique de ces schistes a un caractère propre très marqué: les roches sédimentaires bien caractérisées y manquent totalement, ainsi que la serpentine; quant aux schistes amphiboliques, il ne s'y rencontrent qu'en couches insignifiantes. La roche dominante est le micaschiste, passant par places aux schistes chloritiques et talqueux. Il se distingue, du reste, par de fréquentes transitions, par la confusion des roches et par le caractère incertain de sa cristallisation. Au confluent des vallées, entre Viège et Stalden, on observe une zone de trias très développée; dans la partie centrale, au contraire, ce sont les schistes métamorphiques largement déployés. Les principales variétés sont: les schistes chloritiques, talqueux et amphiboliques, tantôt séparés, tantôt

*) Voir: *Gerlach*, die Panninischen Alpen.—Bulletins de la *Murithienne*, société d'histoire naturelle du Valais.—*Rion*, Guide du botaniste en Valais.—*Dr. H. Christ*. Les Roses de la Suisse. La Flore de la Suisse.—Notice sur la géographie botanique du Valais, etc.

mélangés de la manière la plus variée. La présence de nombreuses couches de serpentine accompagnée de roche calcaire cristalline est caractéristique de ce groupe. Au Riffel, ces masses de serpentine se transforment en une variété de schiste serpentineux; au Strahlhorn et au Rimpfischhorn celui-ci se combine de mille manières avec des schistes chloritiques, talqueux, amphiboliques, de l'éclogite et de la serpentine massive; il renferme alors souvent des cristaux de pyrite magnétique en gros octaèdres.

C'est dans ces schistes, surtout dans les abruptes parois du Rimpfischwængi, du Strahlknubel et du Strahlhorn (au-dessus du glacier de Findelen), que se rencontrent les minéraux les plus beaux: vésuvien, grenat, pennine, clinocllore, actinote, amianthe, diopside, prehnite, zircon, titanite, hématite, pyrite magnétique, apatite, épidote, chrysocolle, rutilé, etc. Au Gornergrat on trouve: magnétite, pennine et titanite. Un peu plus haut, sur le Hochthæligrat: lazulite; sur le Riffelhorn: diopside et épidote; près du Stockknubel (au pied du Stockhorn): épidote et quartz; au col du Théodule: lazulite.

Le gabbro qui apparaît sur le versant sud de l'Allalinhorn forme la continuation de ces roches. Il se présente sous forme d'*euphotide* composée de *saussurite* grise et blanche à grain fin, et de *smaragdite* verte à reflets nacrés; il contient en outre du talc blanchâtre et grisâtre tantôt en fines écailles, tantôt en paillettes.

Ce versant de la vallée de Saas présente aussi plusieurs endroits riches en minéraux.

Glacier de Fée: calchiste, grenat, albite, etc.

Glacier d'Allalin: smaragdite, apatite, chloritoïde, diopside, épidote, etc.

Mittagshorn: laumonite, rutilé, stilbite, tourmaline, apatite, diopside, épidote, grenat, hématite, moscovite, prehnite, vésuvien, etc.

Quand on considère l'ensemble de ces roches si différentes et cependant en contact si étroit, le fait de leur intercalation,

de leur empiètement réciproque, surtout leur fréquente alternance avec des roches calcaires sédimentaires, on est amené à conclure qu'elles sont en grande partie le produit d'une transformation de ces dernières. Ces roches sédimentaires, du reste, offrent déjà des traces de la métamorphose; les schistes calcaires arénacés sont devenus cristallins et ont passé à l'état de micaschiste calcaire, de schiste calcaire talqueux, ou de schiste granitique, tandis que les calcaires et dolomites plus purs deviennent facilement du *cipolin*. On voit s'insinuer entre eux, souvent sans la moindre perturbation des strates, des *schistes chloritiques* chargés de feldspath passant souvent au schiste amphibolique et serpentiniteux, et ce dernier à la serpentinite massive. Parfois la roche calcaire est en contact immédiat avec de la serpentinite, ou, si elle en est séparée, ce n'est que par une bande de schiste amphibolique ou chloritique.

C'est de cette enveloppe de schistes métamorphiques que surgissent les masses de gneiss micacé formant le noyau du Mont Rose, en rapport étroit avec les strates de gneiss du Monte Leone au sud-est. Ce noyau de gneiss, déjà large de trois lieues lorsqu'il perce l'enveloppe schisteuse, se relève immédiatement pour former le faite légèrement convexe dont les huit pointes commandent toute la chaîne des Alpes suisses. Plus brusque et bien plus profonde encore est sa chute du côté de l'est et du nord-est où il forme les parois verticales d'une hauteur vertigineuse qui enserrant comme un précipice la haute vallée d'Anzasca et se terminent au Monte Moro d'une part, au Monte Turlo de l'autre. Dans ce massif, la stratification du gneiss est en dos d'âne. Sa composition pétrographique, depuis l'extrême bord jusqu'à la plus haute pointe, est essentiellement micaschiste ou gneiss micaschisteux. Le micaschiste est presque toujours gris clair ou brunâtre, légèrement fibreux (pointe Dufour) et renferme assez souvent, à côté de filons de quartz à nodosités, d'informes masses feldspathiques. Les variétés du gneiss s'y montrent extraordinairement nombreuses; les gneiss à grains fins alternent

avec les gneiss à texture grossière. Cette dernière variété, renfermant souvent des cristaux blancs de feldspath, allongés ou en nœuds, et épais d'un demi-pouce à un pouce, est fréquemment intercalée et passe aussi au brun et au noirâtre. Il est rare toutefois que le mica brun prédomine. Ces roches sont le plus souvent clivées verticalement et rarement ondulantes. Par places apparaissent des masses granitiques en relation étroite avec le gneiss, mais si peu caractérisées, qu'elles peuvent être envisagées comme une simple variété de gneiss granitoïde. Ce sont des agrégats à texture grossière de cristaux blancs et bleuâtres de feldspath, de granulations de quartz vitreux et de mica noir ou gris clair. C'est le cas, par exemple, à la base septentrionale du Mont Rose et aux deux flots de rochers nommés „Blattje“ et „auf'm Fels“ qui émergent du glacier. Comme élément accessoire, les gneiss gris clair et riches en feldspath du Stellihorn (à l'est du Mattmarksee) renferment souvent de la tourmaline en fines aiguilles ou en paillettes.

Mais ce qui fait le principal intérêt de cette masse de gneiss ce sont les nombreux filons de pyrite aurifère qui s'y trouvent engagés, tels que ceux du Colle et de la Valle delle Pisse au nord d'Alagna, de la Quarazza en aval de Macugnaga, de Pestarena, de Cani dans le Val Anzasca et enfin de Mouton dans le Val Antrona.* (Gerlach.)*

Après avoir étudié en détail la topographie de cette magnifique région de nos Alpes, envisageons-la dans son ensemble et elle nous apparaîtra comme une zone absolument distincte des contrées situées à la même latitude, surtout au point de vue du climat. L'agent naturel le plus puissant, la chaleur, procure, en effet, à ces vallées une richesse de végétation tout à fait particulière. Cette chaleur, toutefois, ne

*) Matériaux pour la carte géologique de la Suisse.

se fait pas remarquer par des maxima extraordinaires ou par une grande élévation de la moyenne annuelle de température, mais par la manière dont elle est distribuée: chaleur estivale constante et ininterrompue, sécheresse de l'air, pureté du ciel et par conséquent forte insolation, tels sont les facteurs météorologiques qui élèvent dans le Valais, et en particulier dans les vallées de Viège, la limite des cultures bien au-dessus de la moyenne normale. Nous avons déjà vu à l'entrée de la vallée et jusqu'à Stalden et Calpetran la vigne cultivée à l'altitude énorme de 3100 pieds, tandis que les autres vignobles les plus élevés du versant nord des Alpes dépassent à peine la limite de 1700 pieds. Ce que nous avons dit d'une manière générale de la flore valaisanne s'applique en grande partie à notre champ actuel d'observation: certains types méridionaux atteignent au débouché de la vallée de Viège leur extrême limite septentrionale. Parmi ceux-ci nous citerons:

- La sauge officinale et sclérée;
- la garance des teinturiers;
- l'hysope officinal;
- la bugrane matrix, à feuilles rondes, et de Columna;
- l'oxytrope velue;
- l'astragale esparcette, sans tige, et de Montpellier;
- la vesce de Gérard;
- l'arabette des murailles, des rochers, et auriculée;
- la roquette cultivée;
- l'anémone de montagne;
- l'aspérule à longues fleurs;
- le micropo dressé;
- la Kœlérie du Valais;
- l'absinthe du Valais;
- l'achillée soyeuse, noble, et tomenteuse;
- l'échinope à tête ronde;
- le bulbocode du printemps;
- la trigonelle de Montpellier, etc.

Les céréales atteignent un maximum d'altitude encore plus remarquable que celui de la vigne. Tandis qu'au nord de la Suisse (d'après Wahlenberg), elles ne s'élèvent pas au-dessus de 2700 pieds, elles atteignent en Valais 3800 pieds en moyenne. A certaines places favorisées, ce maximum est

même bien dépassé; ainsi sur le versant nord du Mont Rose l'orge croît à 4000 ou 5000 pieds, et dans la vallée de Findelen on en récolte encore dans de petits champs bien exposés à la lisière des alpages, c'est-à-dire à 6300 pieds. C'est en général dans la troisième semaine de Juillet qu'apparaissent les anthères; en même temps fleurissent dans le voisinage des épis, le rhododendron ferrugineux, l'armoise naine, le trèfle des rochers, l'épervière des glaciers; et dans les sillons mêmes: l'androsace du nord, la fausse roquette, le colza, la violette tricolore, la véronique printanière et autres représentants de la flore agraire.*)

A la zone cultivée succède sans aucune transition celle des arbres à aiguilles représentés presque exclusivement par le mélèze. Ici, point de verte ceinture de hêtres entre les arbres fruitiers et les conifères. Dans quelques lieux bas on rencontre des érables isolés, rarement le tilleul ou le frêne, un peu plus souvent le bouleau qui s'accommode mieux que le hêtre de la sécheresse du climat. Mais c'est bien le mélèze qui est l'essence forestière par excellence de cette région; après le mélèze l'épicéa, et enfin l'arole. L'altitude des forêts est naturellement en proportion de celle du massif tout entier, c'est-à-dire 6300 pieds en moyenne. Pour ne citer qu'un extrême, on trouve dans la vallée de Zmutt de magnifiques aroles à 7200 pieds, sur des pentes où fleurissent la pédiculaire incarnat, la gentiane à feuilles courtes et la petite potentille.

Aux forêts succède la zone des arbustes, saules et rhododendrons qui prospèrent déjà sous la futaie et n'en dépassent pas toujours les limites. Dans les taillis, particulièrement aux endroits humides et dans les anfractuosités des rochers, fleurissent les espèces des bois: la linnée boréale, la bugrane à feuilles rondes, l'ancolie des Alpes, le géranium à feuilles d'aconit, la plaque des Alpes, l'échinospérme à pédi-
celles réfléchis, la lychnide fleur de Jupiter, la silène du Valais, la violette pinée, l'oxytrope de Haller, le carex his-

*) H. Christ, Pflanzengeographische Notizen über Wallis.

pidule, et enfin la plus délicate et la plus rare, la campanule déchirée qui ne croît que dans la région du Mont Rose.

A des places découvertes, sur les talus d'éboulement, dans les couloirs d'avalanches se rencontrent aussi nombre de plantes rares: le trèfle des rochers et le trèfle pallescent, la vergerette de Villars et de Schleicher, l'ail rigide, diverses épervières, l'astragale de Lenzbourg, la phaque du midi et des frimas, la toque des Alpes, le plantain bidenté, etc., dont plusieurs appartiennent déjà à la flore alpine proprement dite. C'est par leur intermédiaire que nous franchissons la limite de cette dernière flore qui cesse à la lisière des neiges éternelles, c'est-à-dire à 9000 pieds en moyenne dans le massif du Mont Rose (9200 sur le versant sud et dans la Suisse septentrionale à 8200 pieds seulement).

Au-delà de ces limites, les phanérogames se font de plus en plus rares; ils abordent encore en petites colonies les crêtes et les croupes et, dans les étés les plus favorables, atteignent jusqu'aux plus hauts sommets. Rion en a trouvé plusieurs au Théodule, Schlagintweit au Weisssthor et à la Pyramide de Vincent, et l'auteur de ces lignes a cueilli lui-même au Cervin, tout près de l'épaule, des exemplaires entièrement développés de la saxifrage biflorée et à feuilles plates, de l'androsace des glaciers, de la gentiane à feuilles courtes et de la renoncule des glaciers.

„La flore alpine du Valais est la plus riche de la Suisse: à la flore générale des Alpes centrales déjà si variée, vient s'ajouter encore une série notable d'éléments nouveaux, consistant pour la plupart en plantes du sud-ouest. Elle doit ce renfort à l'analogie que présente le climat du Valais avec celui du Piémont et du Dauphiné. ... La chaîne des Alpes pennines surpasse encore en richesse, et de beaucoup, le versant sud des Alpes bernoises. Le centre de ces richesses est en même temps celui des hauts massifs de montagnes, savoir le versant septentrional du Mont Rose et les vallées et chaînes latérales, qui de là se dirigent vers le nord et vers l'est.

C'est la partie de la Suisse où la reverbération solaire est la plus forte, où la quantité de pluie est le moins considérable et où règnent les forêts de mélèzes pures. Dans ce centre formé par le versant nord du Mont Rose, la contrée la plus riche est la vallée de Zermatt, surtout son côté méridional et oriental. Il faut mentionner surtout la haute vallée de la Tæschalp qui monte jusqu'aux glaciers de Saasgrat et qui est probablement le jardin le plus varié de nos Alpes suisses, la vallée de Findelen, la chaîne du Gornergrat et les pentes de Zmutt du côté du Schwarzsee et du Cervin. Sur l'autre versant du Saasgrat, dans les montagnes occidentales de la vallée de Saas, la flore est encore presque aussi riche, surtout dans le magnifique cirque formé par les glaciers de Fée et sur l'alpe de Mattmark.

A Zermatt, la richesse est si grande, que nous sommes obligés de nous borner aux espèces les plus importantes. On y trouve: la potentille multifide et douteuse, l'oxytropé fétide et de Gaudin, le séneçon uniflore, l'androsace tomenteuse et septentrionale, l'anémone de Haller, l'ail rigide (var. *Christii*), la laiche hispidule, le thlaspi des Alpes et à feuilles rondes (var. *corymbosum*), la renoncule à feuilles de Rue, la tofieldie des glaciers, la primevère à longue fleur, l'astragale de Lenzbourg, le scirpe des Alpes, la drave de Thomas, la raiponce naine, le trèfle des rochers, l'armoise des glaciers, l'alysson alpestre, la silène du Valais, la colchique des Alpes.

Au haut du versant méridional du Théodule et du Mont Rose, la flore renferme déjà quelques éléments provenant des Alpes Graies: la saponaire jaune, la saxifrage écrasée, la joubarbe de Gaudin.

La vallée de Saas possède la plus grande partie de la flore de Zermatt, et en outre: le jonc arctique, la pleurogyne de Carinthie, la campanule déchirée, la valériane nard-celtique, l'alsine arétioïde, l'armoise naine, l'épervière alpigène.* *)

*) H. Christ. La flore de la Suisse et ses origines. (Trad. franç.)

Le guide Stephan Biner à Zermatt connaît bien la flore locale, et Johann Biner, le marchand de minéraux, donne tous les renseignements désirables sur les endroits riches en minéraux. *)

*) Les botanistes trouveront toutes les plantes de ces vallées cataloguées dans le Guide du botaniste en Valais par Rion, et dans les Bulletins de la Murithienne, fasc. 7 et 8.





La vallée de Saas.

La magnifique vallée de Saas, longue de 38 km, est très étroite et resserrée entre le Saasgrat à l'ouest et la chaîne qui s'étend du Monte Moro au Gebuden en passant par le Weissmies et les Fletschhørner à l'est.⁴ — Nous avons déjà décrit plus haut, ainsi que dans notre précédent fascicule (Brigue-Simplon) la topographie de ces massifs, leurs innombrables sommités, leurs passages, leur structure géologique et leur flore; il ne nous reste donc plus qu'à jouir tout à notre aise de notre excursion à Saas-Fée.

Pour passer de Zermatt à la vallée de Saas, nous avons le choix entre tous les cols qui franchissent le Saasgrat: Weissthor, cols d'Adler, d'Allalin, d'Alphubel, du Dôme, du Mischabel, du Nadel, du Hannig, etc. Ou bien nous pouvons rebrousser chemin par St-Nicolas jusqu'à Stalden où les vallées se séparent, et de là pénétrer directement dans celle de Saas. C'est ce dernier parti que nous prendrons.

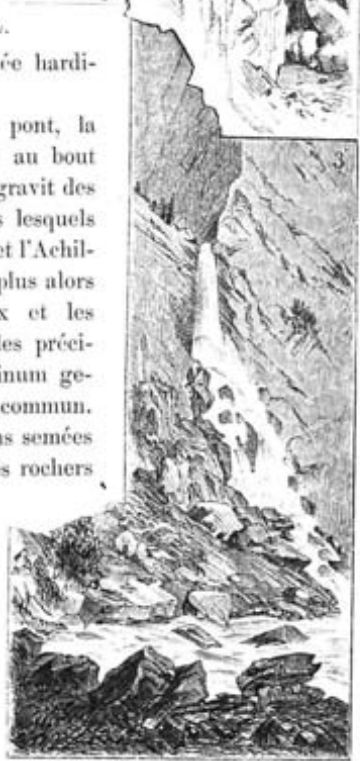
En quittant l'hôtel Venetz à Stalden, nous traversons le haut du village entièrement construit sur une énorme moraine glaciaire. A la sortie des dernières maisons garnies de treilles en berceau à la mode italienne, nous descendons rapidement entre de belles prairies jusqu'à la Viège du Gorner qui réunit, un peu plus en aval, ses eaux à celles de la Viège de Saas. Le torrent écumeux gronde au fond du précipice de 200 pieds qu'il s'est creusé. Une arche de pierre, l'antique *pont de Kinn*



l'allée de Saas. In den Eisten.

(Kinn- ou Chinnbrücke), est jetée hardiment d'un rocher à l'autre.

„Dès qu'on a traversé le pont, la montée devient plus rapide, et au bout d'une demi-heure de marche on gravit des monticules garnis de mélèzes sous lesquels se plaisent l'*Astragalus exscapus* et l'*Achillea tomentosa*. Le chemin n'est plus alors qu'un sentier pour les chevaux et les mulets de bât, frayé à travers des précipices et des ravins où l'*Antirrhinum genistifolium* (*linaria italica*) est très commun. Plus loin on rencontre des maisons semées en petits groupes situés sous des rochers sourcilieux qui semblent les menacer de leur chute (A. Thomas).“ Ces hameaux, qui portent les noms de *Bergli*, *Resti*, *Rafgarten*, *Zenschmiden*, *Blatten*, *Randfluh*, *Imahorn*, *Hutegg*, constituent la paroisse de „Eisten“ avec 230 habitants. De Stalden à Hutegg, hardiment



Chute du Mattwaldbach.

campé au bord du précipice, nous avons mis 2 1/2 heures environ; mais elles nous ont paru courtes, grâce aux scènes variées qui se succédaient sous nos yeux. Ici, des rocs menaçants et sauvages; là, les petits aqueducs suspendus au flanc escarpé de l'autre versant; derrière nous, dans les profondeurs de la vallée, le glacier d'Aletsch, le Bietschhorn, le Nesthorn; à droite et à gauche les jolies cascades blanches d'écume, celle du Tirbjenbach en particulier. Impossible de se hâter au milieu de sites si pittoresques; aussi engageons-nous vivement le voyageur à faire halte à la petite auberge de la *Hutegg*, bien tenue et très suffisante pour les touristes aux prétentions modestes. L'entomologiste et le botaniste auraient garde d'y manquer, car les environs leur tiennent en réserve mainte espèce rare soit de papillons et autres insectes, soit de roses croissant de préférence autour des blocs erratiques.

À 5 minutes au-dessous de la *Hutegg* nous passons le *pont de bois de Boden* (*Bodenbrücke*), qui franchit la gorge de la Viège à quelques pas des cascades du *Mattwaldbach* sur la rive droite et de la belle chute du *Schweibbach* dont la riche nappe d'eau franchit d'un bond la paroi opposée. La fine poussière de son écume procure une fraîcheur perpétuelle à nombre de petites plantes rares cramponnées au rocher. Plus bas, entre la Viège et la route, un délicieux bois de mélèzes parsemé de pierres moussues invite au repos le piéton fatigué, tandis que des hauteurs voisines retentit le joyeux „jodeln“ de quelque habitante d'un chalet. Laissons encore Aug. Thomas nous décrire ses impressions le long de la belle vallée qu'il parcourait pour la première fois:

„À quelque distance le vallon se resserre et forme une gorge dans laquelle passe et repasse le torrent sur des ponts de bois solides et assez bien faits. Tantôt vous entrez dans de noires forêts de sapins, tantôt vous marchez sur des éboulements descendus des énormes glaciers qui dominant la vallée. Les rochers qui les soutiennent ressemblent de loin à des murs construits de pierres posées horizontalement.

Il y a une alternative frappante de couches, dont les unes sont nues et les autres boisées, toutes à peu près de la même épaisseur, ce qui se répète jusqu'à sept fois depuis le torrent jusqu'au haut des montagnes. Dans cette gorge, au-delà d'un pont (*im Holler*) sur la gauche de la Viège, est une petite croix datée de 1733 avec cette marque ^P_{IV}. C'est là que la belle *Linnæa borealis* croît en quantité.

A l'aspect de ces lieux sauvages et de ce bouleversement de la nature, le voyageur est saisi d'un frisson involontaire; son esprit recule devant ces masses énormes tantôt éparses à ses pieds, tantôt suspendues sur sa tête; à ce tableau il croit reconnaître le squelette des montagnes. Il traverse promptement ces tristes lieux et bientôt il pourra agréablement reposer ses yeux sur la plaine de Saas.⁶

Nous voici arrivés à *Balen*, le premier hameau de la grande paroisse de Saas. Déjà, en effet, „nous reposons agréablement nos yeux“ sur les vertes prairies parsemées de chalets brunis par le temps du milieu desquels se détache la petite chapelle toute blanche. Les pentes inférieures de la montagne sont revêtues de belles forêts et sur le versant oriental le *Fallbach* se précipite en une belle cascade. Aujourd'hui il charme notre vue; mais que de fois, à l'époque de la fonte des neiges, n'a-t-il pas répandu dans cette paisible vallée la terreur et la désolation! Le danger des inondations n'est pas le seul auquel Balen soit exposé; chaque printemps de terribles avalanches le menacent. Ses habitants se souviendront longtemps du 3 avril 1849. „Il n'était tombé que peu de neige pendant l'hiver et en mars le fond de la vallée se montrait déjà par places à découvert. Mais du 25 au 27 de ce mois, il recommença à neiger abondamment sur les montagnes avoisinantes. Le 29 s'éleva une tempête (*Guchse**), précurseur de quelque grand malheur. Le 3 avril, le vent cessa et la neige recommença à tomber serrée et menue comme de la farine.

*) „Guchse“, terme local par lequel on désigne des ouragans qui amoncellent les masses de neige fraîchement tombée.

Tout faisait prévoir des avalanches. On abandonna en hâte les habitations les plus exposées, et la plupart des montagnards auraient quitté le village, si les routes n'avaient déjà été bloquées. Bientôt la neige s'éleva à plusieurs pieds et la catastrophe redoutée se produisit. A 11 heures du soir des masses énormes de neige se détachèrent des sommets environnants et se ruèrent sur la vallée. De Balen à Saasgrund, ce fut une ruine affreuse.⁴ Nombre de maisons et de granges furent emportées par l'avalanche avec une partie des troupeaux, et 19 personnes trouvèrent la mort dans cette nuit terrible. Le 8 avril, — c'était le Lundi de Pâques, — les dépouilles des victimes furent portées en terre au milieu des lamentations de tous les montagnards.

Au sortir de Balen la route rentre dans la forêt où à chaque instant des blocs de rochers indiquent le passage des avalanches. En une petite demi-heure nous atteignons le hameau de *St-Autoine*. „La vallée s'ouvre et laisse voir à l'arrière-plan les belles cimes du Mittaghorn, de l'Eginenhorn, de l'Allalinhorn, du Mittelgrat, de Stellihorn, du Nadelgrat et du Schilthorn. Encore une chapelle, et nous arrivons à Saas-Grund au milieu des champs et des prairies.

„*Saas im Grund*, ou simplement *Grund* (hôtel Monte Moro, simple et bon), situé à 1562 m au-dessus du niveau de la mer, avec une population de 373 habitants, se compose de plusieurs groupes d'habitations qui occupent, au milieu de belles prairies, un fond de vallée fort exposé aux avalanches. Vingt-huit glaciers et les plus altièrès sommités de la Suisse enferment de toutes parts ce bassin où la Viège se grossit des eaux du *Triftbach*. En face de l'église jaillit la source chaude du *Rothbach* ou *Rothcasser* (Eau rouge). C'est une eau minérale limpide, inodore, légèrement astringente et sans aucun goût particulier. C'est à Grund qu'exerçait son ministère le curé *Imseng*, l'un des plus hardis et des plus savants explorateurs des Alpes valaisannes.“ (Tschudi.)

Le touriste, en parcourant cette vallée, aura sans doute été frappé de la tournure étrangère de quelques noms de lieux et de sommités. D'après-

Engelhardt, ils proviendraient de l'installation de guerriers sarrasins. Voici ce qu'écrivit à ce sujet le professeur Richter de Salzbourg dans „l'Echo des Alpes“ de 1880 :

„Il est hors de doute que dès la fin du IX^{me} siècle des brigands maures se sont établis à Fraxinetum (Garne-Fragnet), en Provence, qu'ils se sont répandus, non seulement sur les territoires d'alentour, mais sur une portion de la chaîne des Alpes, et même dans la vallée supérieure du Rhin, pillant et dévastant les contrées qu'ils parcouraient; enfin que la prise et la destruction de Fraxinet, en 972, ont pu seules mettre fin à leurs funestes invasions. — Dès 1840, M. Engelhardt de Strasbourg a observé dans la vallée de Saas quelques noms de montagnes et de localités offrant une consonnance étrangère, tels que ceux du pic et des glaciers d'*Allalin*, des *Mischabel* et du village d'*Almagell*. Ces noms étaient, suivant lui, d'origine arabe et provenaient d'une installation permanente, dans la vallée de Saas, de guerriers sarrasins. Adoptée par plusieurs savants renommés, cette opinion fut confirmée par la présence, dans la vallée de Saas et autres districts des Alpes pennines et rhétiennes, d'un certain nombre d'autres noms, tels que *Monte Moro*, *Moritto*, *Campo Moro*, etc. Elle fut d'autre part combattue dans un article de Mr. Gatschet (Annuaire du C. A. S. 1867—68) qui propose, pour quelques-uns des noms dont il s'agit, des explications très satisfaisantes, tirées de l'allemand et de l'italien. Mais l'on ne paraît pas avoir tenu un compte suffisant de ce travail, car la plupart des auteurs qui ont traité ce même sujet ont adopté l'hypothèse de M. Engelhardt. Cette hypothèse a été explicitement et formellement attaquée par M. Freshfield qui a cherché à en démontrer l'extrême invraisemblance. C'est au point de vue soutenu par M. Freshfield que je désire me rattacher.“ — Après avoir, en effet, prouvé l'invraisemblance de l'origine arabe des noms d'*Allalin* et de *Mischabel*, le savant professeur ajoute: „Tous les autres vestiges arabes que l'on croyait avoir trouvés ont disparu devant des recherches plus exactes. *Balfrin* vient de *Balenfirn*, *Eienalp* se rencontre aussi dans la vallée de Zermatt, *Almagell* se prononçait autrefois *Almengall*, ce qui est un mot allemand. Enfin, le type exceptionnel et oriental des habitants de la vallée n'existe que dans l'imagination de quelques écrivains, et l'un d'eux, après avoir soutenu que les habitants du village de Fée différaient notablement de leurs voisins, avoue que, s'ils se distinguent, c'est par une chevelure blonde et des yeux bleus, ce que personne assurément n'a jamais envisagé comme arabe.“

La vallée de Saas est l'une des plus exposées aux ravages des éléments. Nous avons déjà parlé des avalanches à propos de Balen; dans la partie haute de la paroisse ce sont les inondations qui sont le plus à redouter. Les années 1834, 1837, 1839, 1846 ont laissé derrière elles des ruines accumulées. Tout le bassin de St-Antoine à Grund, qui ne forme aujourd'hui qu'une riche et fertile prairie, a été dans les vingt dernières années enseveli à deux reprises sous les décombres charriés par les torrents déchaînés. On évalue à 5 ou 6 pieds

l'épaisseur de la couche pierreuse qui recouvrit la contrée cultivée et qui renfermait beaucoup de blocs entiers. Mais les énergiques habitants de Saas ne se sont pas laissé décourager; ils ont retourné le sol de manière à ensevelir les cailloux sous la terre végétale, et par deux fois en quelques années ils ont recommencé ce gigantesque travail!

Au siècle dernier, le plus redoutable ennemi de la vallée était le lac de Mattmark. Ses débordements étaient occasionnés par la marche en avant du glacier d'Allalin dont l'extrémité fermait à cette époque tout le haut de la vallée. A un moment donné, les ondes refoulées renversaient le rempart impuissant de la moraine et descendaient la vallée en engloutissant sur leur passage cultures, habitations, arbres, bétail et habitants. Leur fureur dévastatrice ne s'arrêtait qu'à Viège qui fut même submergé plusieurs fois.

„Alors se firent entendre les lamentations des montagnards si cruellement frappés. Levant des yeux pleins de larmes vers le ciel, leur meilleure patrie, ils prirent un pieux et solennel engagement: Durant quarante années à partir de ce jour (1680) plus de danse, plus de jeux, plus de joyeux festins! Ce vœu est aussi l'origine des dévotions annuelles à St-Antoine de Padoue, à St-François, Xavier et St-Nicolas.“*) — L'étranger ne s'étonnera donc point de rencontrer à chaque instant quelque pieux symbole chrétien: croix commémoratives, chapelles et oratoires, belles églises élevées en souvenir de telle ou telle calamité publique.

C'est en 1820 que les glaciers supérieurs de la vallée de Saas semblent avoir atteint leur maximum d'étendue. Cette année-là, le front du *glacier de Schwarzbürg* atteignit de nouveau le bloc énorme dit „pierre bleue“ (blauen Stein) dont le poids est évalué à 200,000 quintaux et le refoula à quelques toises de là sur le versant oriental de la vallée. A partir de cette époque, les glaciers reprirent leur marche rétrograde

*) Chronik des Thales Saas, bei J. Ruppen, Pfarrer.



Saas-Fée.

continue et les crues
subites du lac de
Mattmark ne se renouvelèrent plus.

Les mœurs des habitants de Saas sont extrêmement simples. Leur principale ressource est l'élevage du bétail. On récolte quelques céréales, des pommes de terre et un peu de légumes, mais l'étendue de sol cultivable n'est pas en proportion de la population. Le montagnard travaille incessamment à améliorer son lopin de terre; cependant l'exploitation des biens communaux reste arriérée et souvent les plus louables efforts pour le progrès échouent devant l'opposition d'une majorité peu éclairée.

Il y a quelque vingt ou trente ans, les habitants de Saas étaient renommés pour leur économie et leur sobriété, et l'unique cabaretier de la vallée ne débitait jamais que la

moitié de son vin. Mais, si l'on en croit le chroniqueur, *) les choses ont changé depuis lors et l'usage du vin s'est beaucoup répandu. Toutefois, les fêtes bruyantes et les plaisirs coûteux ne sont point encore à la mode et la population ne semble pas avoir été gâtée par les hôtels et les étrangers. La passion de la chasse est la seule à laquelle s'adonne le montagnard. Le chasseur intrépide ne connaît ni danger, ni obstacle, ni loi, ni frontière; il ne craint pas plus le précipice que les crevasses, les arrêtés fédéraux que le sévère code italien. Quand vient le moment de la chasse au chamois, aucune puissance ne saurait le retenir à la maison.

Plus encore que la chair du chamois on recherche celle de la marmotte, soit fraîche, soit séchée et bouillie. Cet hôte innocent des forêts n'est pas considéré comme gibier, mais constitue une propriété communale que l'on entretient et augmente avec soin par des mesures protectrices. En automne, un certain nombre des plus vieilles marmottes sont prises dans des pièges d'une construction particulière et distribuées aux familles de la paroisse. Des dispositions spéciales règlent de toute antiquité ce partage.

Ces dispositions, en vigueur depuis les années 1538 et 1549, ont été confirmées par la nouvelle loi fédérale sur la chasse, laquelle interdit dans toute la Suisse la capture des marmottes, ne faisant d'exception que pour la seule vallée de Saas eu égard à son privilège séculaire.

*) Chronik des Thales Saas, bei J. Ruppen, Pfarrer.







Excursions et ascensions dans la vallée de Saas.

Pour les raisons déjà exposées plus haut, nous abrègerons ce chapitre en prenant la liberté de renvoyer le lecteur aux Guides qui traitent en détail du sujet et à la partie de notre ouvrage qui décrit l'orographie des vallées de Viège. Nous mentionnerons seulement avec quelques détails les excursions suivantes:

1^o *À Fée*. Deux chemins y mènent, l'un par la forêt de St-Joseph, l'autre par le Féeekinn en passant devant la pittoresque chapelle „zur hohen Stiege“ (de la Haute rampe). Le premier de ces chemins est préférable à la montée parce qu'il est ombragé et de plus nous réserve une surprise sans pareille. En une bonne demi-heure on atteint la lisière supérieure de la forêt et l'on débouche sans transition sur le merveilleux plateau gazonné au milieu duquel est situé le délicieux hameau de Fée. Voici ce que nous lisons dans Tschudi:

„*Fée* (hôtel-pension du Dôme, nouvellement construit, commode, très bien dirigé et pas cher), à 1800 m d'altitude, avec une jolie église et tout entouré de prairies de montagnes, est l'un des plus beaux joyaux de nos Alpes. Le glacier de *Fée* actuellement en retrait, divisé à son extrémité par l'alpe de Fée, dominé au nord par les quatre pyramides des Mischabel, et la *Gletscheralp* à moitié engagée dans les glaces et couverte de troupeaux, offrent un coup d'œil remarquable. Scènes alpestres de la plus pure poésie, promenades magnifiques. *Mellig*,

2686 m, en 2 heures, facile. *Plattjé*, 2578 m, en 2 heures. *Længe Fluh*, 2875 m, superbe coup d'œil sur le glacier de Fée.⁴

En quittant Fée nous pouvons soit retourner à Saasgrund par la „Hohe Stiege“, soit continuer par la forêt jusqu'à *Almagel*. Ce hameau est situé à une heure en amont de Saas, sur le chemin qui mène au

2^o *lac de Mattmark* et au col de Monte Moro. Un quart d'heure avant Almagel, en venant de Saas, on traverse le torrent de *Lehmbach* qui descend en belles cascades de la haute vallée d'*Almagel* ou *Weissthal*, à l'arrière-plan de laquelle se trouve le col de *Zwischbergen* (voir le livret Brigue-Simplon). D'*Almagel* on se rend aussi au col d'*Antrona* par le hameau de *Furggstalden* en remontant le vallon de *Furgg* jusqu'au sommet du col. Nous continuons à suivre le fond de la vallée par des forêts de mélèzes où nous cueillons le trèfle des rochers, le géranium à feuilles d'aconit et la rarissime pleurogyne de Carinthie; puis par de riantes prairies nous arrivons au hameau de *Zermeiggern*. La contrée prend un aspect de plus en plus sauvage et grandiose. A l'*Eienalpe* nous attend une vue ravissante; celle de l'imposant glacier d'*Allalin* d'un beau vert d'émeraude. D'*Almagel* jusqu'ici nous avons suivi pendant une bonne heure un agréable chemin à mulets qui se transforme tout à coup en un sentier beaucoup plus raide et s'élève en zig-zag au flanc des éboulis et de la moraine du glacier. Nous passons par la chapelle en ruines de *im Lerch* et au bout d'une heure nous arrivons au bord du *lac de Mattmark*. Ce lac est situé à 2100 m dans une sauvage région où ne règnent que les tons blancs et grisâtres; à l'entour on ne voit que débris, éboulis, parois dénudées, champs de glace et neiges éternelles. A peine un peu de verdure à de rares places. Au-dessus du lac nous trouvons la seule habitation humaine dans ce désert, l'*auberge de Mattmark* tenue par *Lochmatter*. A quelques pas de là se voit la „*pierre bleue*“, dont nous avons parlé plus haut. Les environs sont un vrai jardin botanique,

depuis longtemps connu et visité des chasseurs de plantes; la primevère à longues fleurs, la campanule déchirée et celle du Cenis, l'épervière alpigène, l'armoise naine, la saxifrage cotylédinée, le seneçon uniflore, l'oxytrophe fétide, le géum rampant, la valériane celtique, ainsi que beaucoup d'autres exemplaires fort rares de la flore alpine sont ici endémiques.

Nous remontons ensuite le cours du *Tælibach* jusqu'aux chalets de la *Distelalpe* (2170 m); puis, par la sombre gorge *im Tæliboden*, un talus d'éboulis et des névés, nous arrivons au sommet du col (2862 m) entre le Monte Moro et le Joderhorn (3040 m). Depuis Mattmark nous avons mis 3 heures. La vue dont on jouit du haut de ce col est célèbre, surtout du côté du Mont Rose. Mais elle est encore plus étendue au sommet du Joderhorn que l'on atteint facilement en $\frac{3}{4}$ d'heure.

3^o Enfin nous terminerons par un relevé des plus intéressantes ascensions et des passages de cols que l'on peut entreprendre de la vallée de Saas. En aucun cas on ne pourra se passer de guides expérimentés. Du reste, maint jeune montagnard fait aujourd'hui sa vocation de ce métier pénible et dangereux; parmi ceux-ci nous pouvons recommander tout particulièrement les trois frères Burgener de Eisten, Clément Zurbriggen, Abraham et Aloïs Imseng à Saasgrund et Ambroise Supersaxo à Saasfée.

Mittaghorn... ..	3148 m,	Allalinhorn	4034 m,
Egginerhorn	3377 m,	Strahlhorn... ..	4191 m,
Balfrin	3802 m,	Rosbodenhorn	3917 m,
Ulrichshorn	3929 m,	Laquinhorn	4025 m,
Nadelhorn ou pointe West-		Weissmies	4031 m,
lenz	4334 m,	Portjengrat	3361 m,
Pointe Sudlenz	4300 m,	Sonnighorn	3492 m,
Dôme	4554 m,	Latelhorn	3208 m,
Täschhorn	4498 m,	Stellhorn	3445 m.
Alphubel	4207 m.		

Cols entre les vallées de Saas et St-Nicolas.

Col de Balfrin	3580 m,	Col de l'Alphubel	3802 m,
" du Nadel	4167 m,	" d'Allalin	3570 m,
" du Dôme	4286 m,	" d'Adler	3798 m,
" du Mischabel	3856 m,	" du Weisssthor de Saas	3612 m.

Cols entre la vallée de Saas et le Simplon.

Cols de Simmeli et de Bistenen.	Col de Tœli.	
Col du Rossboden.	" du Weissmies	3434 m,
" du Laquin	" de Zwischbergen ...	3272 m.
" de Fletsch		



LES
VALLÉES DE LCËTSCHEN
ET DE
LA DALA
(LOUËCHE-LES-BAINS).





De Viège à Rarogne.

Le chemin de fer nous conduit en 40 minutes de Viège à la station de la Souste (allemand. Susten). La variété et la grandeur des scènes qui se succèdent sous nos yeux rendent ce parcours extrêmement intéressant. Avant de quitter la station de Viège, retournons-nous pour embrasser d'un dernier regard le fond de la vallée et les montagnes qui dominent Brigue. Au-dessus des tours de la petite ville étincelant au soleil, s'élève le verdoyant mont de Brigue (Brigerberg) avec ses hameaux cachés sous l'ombrage des arbres fruitiers, dominé lui-même par le sombre Rosswald, le Bettlihorn si riche en points de vue, le Bortelhorn tout cuirassé de glaciers. Plus au sud apparaissent le fier Monte Leone et la cime rocheuse du Glishorn, d'où part une haute arête de montagnes se dirigeant à l'ouest vers les vallées de Saas et de St-Nicolas. Nous jetons encore un fugitif coup d'oeil vers ces mystérieuses vallées, et surtout sur le groupe déchiqueté du Balfrin, avant que la locomotive rapide nous entraîne vers de nouvelles régions où la main du Créateur ne s'est pas montrée moins prodigue de merveilles.

A peine sorti de la gare le train franchit la sauvage Viège, dont les flots impétueux, forcés maintenant de suivre leur nouveau lit entre des digues aussi solides que le roc, vont en ligne droite se jeter dans le Rhône. Les habitants de Viège, si fréquemment et si cruellement éprouvés par les

inondations, peuvent maintenant espérer d'être pour de longues années à l'abri du fleuve dévastateur.

Le train atteint bientôt l'endigement de la rive gauche du Rhône, dont nous allons côtoyer le cours jusqu'à la Souste; nous pourrons ainsi, en suivant la ligne médiane de la vallée, jouir sans obstacle de la vue des deux rives et des montagnes qui les surplombent. C'est d'abord la chaîne septentrionale qui absorbe presque toute notre attention. A droite, près du coquet hameau de *Baltschied* situé au bord du Rhône, s'ouvre la vallée du même nom, conduisant au *glacier de Baltschied* et au *Jæghorn* (3420 m). C'est une gorge sombre et inhospitalière que les pâtres ne parcourent guère que pendant quelques semaines de l'été. Toute pareille, si ce n'est plus sauvage encore, est la *vallée de Bietsch* qui débouche une lieue plus bas, près de Rarogne. A son entrée se dressent les sentinelles du *Dübhorn* (3070 m) et de l'*Eggenhorn* (3120 m) et à l'arrière-plan la majestueuse pyramide du *Bietschhorn* (3953 m) dominant toute la contrée. Ces deux vallées ne sont que de loin en loin visitées par les touristes; aucun hôtel, pas même le toit hospitalier d'un pauvre berger, n'y offre au voyageur un indispensable abri; et cependant toutes deux méritent bien d'être parcourues. Qu'on nous permette de citer ici la description que fait de l'une d'elles M. Edmond de Fellenberg, dans son excellent „Itinéraire des Alpes bernoises occidentales“ (champ d'excursions du C. A. S. pour les années 1882 et 1883).

„La *vallée de Bietsch*, très resserrée et horriblement sauvage, mérite à peine le nom de vallée, surtout dans sa partie antérieure qui n'est qu'un obscur précipice. Impossible de pénétrer dans ces gorges ténébreuses en remontant le cours du torrent qui surgit à la lumière derrière Rarogne, comme la *Ijelli* au-dessus de *Nieder-Gestelen* (Bas-Châtillon). De Rarogne on monte par un chemin en zigs-zags jusqu'au hameau de *Raronkummen*, puis on prend à droite par des champs d'orge et de vertes prairies, jusqu'à ce qu'on atteigne l'aqueduc qui conduit les eaux fertilisantes de la vallée sur les pentes ensoleillées de Rarogne. Un étroit sentier longeant l'aqueduc pénètre dans la vallée et à travers des fourrés d'aulnes, des pentes schisteuses et des forêts vierges, on arrive enfin jusqu'à la rivière. Là, ses murailles de granit revêtues d'une maigre végétation arborescente,

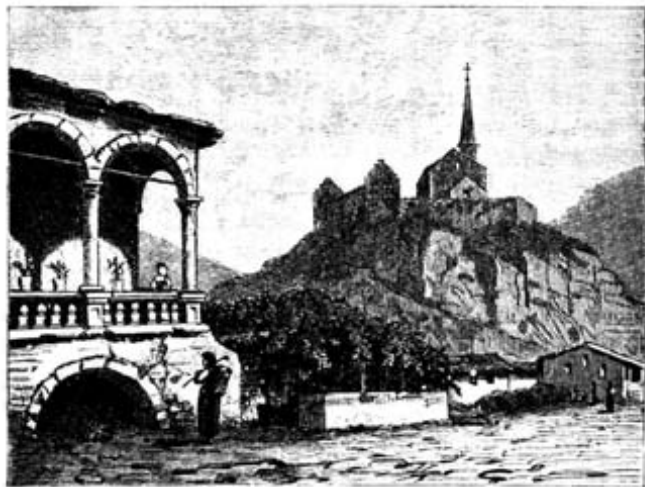
se resserrent tellement, que le torrent a peine à se frayer un passage. Le fond de la vallée est sauvage, inculte, couvert de débris, et le berger, qui pendant quelques semaines de l'été conduit ses bœufs et ses moutons dans ces maigres pâturages, n'a d'autre abri que celui des gros blocs de granit. Cette sauvage solitude se termine par un vaste cirque appelé „in den Rāmi“, formé de rochers granitiques alternant avec d'étroites croupes gazonnées où les moutons peuvent encore brouter par places. Une infinité de petits torrents se précipitent en cascades du glacier de Bietsch et sillonnent ces parois de granit polies par les glaciers. L'aspect du Bietschhorn, vu du fond de la vallée, est des plus grandioses. Il se détache comme une colossale pyramide, parfaitement régulière. Au point de vue géologique, la structure des parois granitiques qui ferment la vallée de Bietsch est également très intéressante; ces larges assises régulières en bancs clivés par plaques alternent avec la structure en calottes qui se présente ici sous son plus beau développement. On voit des blocs de granit arrondis, de 1½ à 2 mètres, se superposer comme les pelures d'un oignon gigantesque.*

Avant que le train atteigne Rarogne, n'oublions pas de jeter un coup d'œil sur la chapelle du pèlerinage de *Wandfluh*, accrochée comme un nid d'aigle à la paroi de rochers qui domine *Turtig*. On y grimpe par un étroit sentier faisant force détours et passant devant les quinze stations crépies en blanc. De la chapelle, en suivant le bord d'un précipice au fond duquel le *Mühlebach* se précipite dans la vallée en formant de belles cascades, on arrive aux petits hameaux alpestres de *Birchen*, de *Murackern* et de *Zenhausen*.*

De loin déjà, l'église de *Rarogne*, fièrement campée sur son rocher, sourit au voyageur qui parcourt la vallée. On prétend que c'est le cardinal Schinner qui l'a fait bâtir en 1512 sur l'emplacement de l'ancien château des *sires de Raronia*. Ces seigneurs de Rarogne ont joué un grand rôle dans l'histoire du Valais; déjà au commencement du XI^e siècle, au temps de l'empereur Othon, les de Raronia figuraient au nombre des quatre princes de l'empire et portaient aussi, au

* On peut aussi d'ici passer facilement dans la vallée de Viège en franchissant les Alpes admirablement situées de *Breitmatten*, *Nicen* et *Moos*, pour tomber sur *Törbel* et *St-Nicolas*. Du sommet du passage, vue réputée sur les Alpes bernoises et la vallée de Viège. Cette excursion d'un jour, très recommandée, présentera également un grand intérêt aux botanistes.

dire du cosmographe Séb. Münster, le titre de *Thusis*. Ils donnèrent au pays cinq évêques, plusieurs capitaines, et acquirent ainsi une grande influence et beaucoup de richesses; mais ils se firent des ennemis et finirent par être renversés et définitivement chassés après de longues et opiniâtres luttes. La famille noble des Asperling de Rarogne (de Rarogne Asperlin) hérita de leurs biens et de leurs charges, mais aussi de la haine du peuple, et eut le même sort. C'est avec un



Eglise de Rarogne.

sentiment de mélancolie que nous laisserons les vieilles chroniques nous retracer ces souvenirs et nous transporter en imagination dans un passé depuis si longtemps écoulé. Voici ce que raconte à ce sujet le vieux chroniqueur Stumpf (*Stumpfius*) dont nous avons déjà fait connaissance, dans son „onzième livre du Pays du Valais“ (page 347).

Tout à côté de la nouvelle église paroissiale, sur le même rocher, s'élève encore un pan de mur et une tour du château de Rarogne, qui était autrefois la résidence des nobles barons de Rarogne, lesquels exerçaient encore leur suprématie sur le val d'Anniviers, non loin de Sierre,

avec les châteaux qui s'y trouvent. C'était une race fameuse qui a donné plusieurs évêques à Sion,* dont les noms seront cités plus loin.

Au temps du Concile de Constance vivait le puissant seigneur Guichard ou Guichard baron de Rarogne, frère de l'évêque Guillaume de Sion (lequel fut surnommé le Bon), d'autant plus puissant qu'il exerçait le pouvoir temporel dans l'évêché dont il était baillif. Lorsque l'évêque Guillaume vint à mourir, Guillaume le jeune, fils** de Guichard de Rarogne seigneur d'Anniviers, fut choisi pour lui succéder. Ce choix mécontenta les gens de peuple à cause de la puissance et de la domination du seigneur Guichard, aussi se soulevèrent-ils contre le père et le fils (le neveu), les chassèrent et saccagèrent leurs châteaux. Ainsi fut ruinée la puissante famille de Rarogne. Bien que le baron Guichard ait fait la paix avec les Valaisans après une longue guerre et soit rentré en possession d'une partie de ses biens, les descendants de cette ancienne famille n'ont plus longtemps séjourné au Valais. On croit que leurs armes portaient l'aigle de sable au champ d'or, mais j'ai trouvé les armoiries de Rarogne un peu différentes en couleur: un aigle d'or en champ de gueule. C'est l'écusson que portait Pétermann de Rarogne (fils du baron Guichard et frère du jeune évêque Guillaume), lequel seigneur Pétermann ayant hérité par sa mère, en l'an 1436, du comté de Toggenbourg après la mort du comte Frédéric, le dernier de sa race, le vendit ensuite au prince abbé Ulrich de St-Gall. Le dit Pétermann de Rarogne mourut en 1479 dans un âge fort avancé et fut enseveli au couvent de Rûti dans le canton de Zurich, où sont encore suspendus son bouclier et son casque portant, comme je l'ai dit ci-dessus, l'aigle d'or en champ de gueule. Ce Pétermann fut, à ma connaissance, le dernier descendant mâle de la famille de Rarogne.

Cependant après le départ du seigneur Guichard et les guerres étant terminées, la baronie de Rarogne passa (je ne sais si ce fut par héritage ou par rachat) aux mains de noble Rodolphe Asperling. C'était une branche particulière, celle des Asperling de Rarogne (le seigneur Henri Asperling de Rarogne, évêque de Sion, sera mentionné plus loin dans le rôle des évêques). Le susdit Rodolphe Asperling ayant eu de longues contestations avec l'évêque Walther de Sion au sujet de la vallée d'Anniviers, donna les mains à l'attaque de l'évêque de Genève et des troupes de Savoie. C'est pourquoi, lorsque le dit duc de Savoie fut battu aux portes de Sion,** en l'an 1475, Rodolphe Asperling fut également expulsé.

* Ce furent: Henri I de 1243—1271. Guillaume le Bon 1391—1402. — Guillaume II 1405—1417. — Guillaume III 1437—1451. — J. Henri III contre-évêque de Guillaume d'Estalng 1451—1457.

** D'après le R. P. Furrer, ce Guillaume était fils de Guillaume d'Anniviers frère de Guichard, par conséquent *neveu* de ce dernier.

*** Le Valais célèbre encore aujourd'hui l'anniversaire de cette victoire si importante pour son indépendance, le 13 novembre, jour de la fête des sept joies de

Le village actuel de Rarogne, sur la rive droite du Rhône, est pittoresquement bâti au flanc de la colline qui porte l'église. De même que le vieux château avait été renversé par la fureur des paysans révoltés, l'ancien village ainsi que son église furent, vers la fin de ce même XV^e siècle, détruits par les flots furieux du Bietschbach. La tour de l'ancienne église existe encore aujourd'hui, mais à moitié ensevelie sous les décombres.

A l'est de l'église actuelle se trouve une colline qui porte le nom de „Heidnische Bühl“ (tertre des païens), au pied de laquelle on découvrit en 1873 vingt-deux tombeaux préhistoriques renfermant de nombreux bijoux et ornements en bronze. Sur la colline elle-même se retrouvent d'autres vestiges de cette époque reculée: des entailles très curieuses faites de main d'homme et un cratère en entonnoir dont la terre contient beaucoup de cendres de charbon et de matières animales. Tout autour gisent de nombreux blocs erratiques; l'un deux, sur le bord de la pente méridionale, est dans une position surprenante. Sur le même versant de la colline, on peut se procurer le plaisir de grimper dans une cheminée naturelle qui ne présente, du reste, aucun intérêt particulier; à moins, comme le dit la légende, que l'excavation ne renferme un trésor dont la clef serait cachée dans un buisson de genévrier.

Plus à l'est encore, au milieu des vignobles, est situé *St-Germain* avec son antique et remarquable église.* Ce bourg important est une annexe de la paroisse de Rarogne.

Marie. La veille de ce jour, à la nuit tombante, la cloche de la cathédrale de Sion est mise en branle, et le jour suivant l'office des morts est chanté par le clergé réuni sur la tombe de ceux qui ont succombé.

* Au milieu de cette église se trouvait encore, aux environs de 1830, une cage de fer dans laquelle on enfermait les enfants malades et les petits garçons méchants, dans l'espoir qu'ils seraient guéris ou mâtés pendant que le prêtre dirait la messe à l'autel. C'est, du moins, ce que nous contait un jour le directeur de l'instruction publique dans le canton du Valais, M. L. L. de Roten, le poète de Rarogne qui n'est plus un inconnu pour les lecteurs de nos guides. Il nous dit même que durant son enfance sa mère l'avait souvent menacé de l'enfermer dans la dite cage. Preuve frappante, à coup sûr, de l'efficacité du moyen! C'est seulement dommage qu'il n'existe plus de cages semblables aujourd'hui.

Reprenons notre route en continuant à descendre la vallée, non toutefois sans avoir visité *Bas-Châtillon* (Nieder-Gestelen) éloigné d'une demi-lieue seulement. Ce n'est aujourd'hui qu'une bourgade peu importante, mais au XIV^e siècle, c'était une des plus importantes petites villes du Valais, siège de la dynastie de la Tour-Châtillon. Le père capucin Sigismund Furrer* écrit à ce sujet les lignes suivantes dans sa statistique :

Son nom lui vient du château-fort, en français Châtillon. D'après un manuscrit connu, les seigneurs de la Tour-Châtillon florissaient déjà en l'an 1000. Ils doivent être une branche de l'ancienne maison de la Tour du Pin, de Franche-Comté. Anoblis par l'empereur Henri IV, favorisés par les évêques de Sion, par l'abbaye de St-Maurice et par les comtes de Savoie, ils devinrent riches et puissants, mais audacieux et insolents envers les grands comme envers les petits. Ils possédaient entièrement le tiers inférieur de Rarogne, c'est-à-dire Châtillon, Latschen et Eischoll, avec une partie d'Ergisch et d'Ems, la vallée de Chauson, St-Nicolas dans la vallée de Viège, quelques villages du val d'Anniviers, Ayent, Gandis, Nendaz, Héremence, Bex dans le pays de Vaud, Laupen et Frutigen dans le canton de Berne et beaucoup d'autres domaines et seigneuries. Leur richesse était si grande, que Pierre de la Tour put, par son testament fait en 1350, donner à son premier-né Antoine, comme apanage de son aînesse, Châtillon, Latschen, Eyscholl et Chauson sans que l'égalité du partage entre les trois fils en fût sensiblement modifiée.

Mais cet Antoine** ayant fait précipiter par les fenêtres du château de la Soie son oncle Guichard Tavelli, évêque de Sion et baron de Gradetsch, les paysans lui déclarèrent la guerre, le battirent, lui et ses partisans, en 1375 près de St-Léonard, en 1370 à Arbaz, lui prirent ses biens, détruisirent ses forteresses et ses châteaux et s'emparèrent des droits des seigneurs chassés. Le château de Châtillon fut assiégé pendant sept ans. Après qu'il eut été pris, la souveraineté des cinq dixains supérieurs qui avaient soutenu le siège fut exercée par un châtelain.

Derrière le village de Bas-Châtillon s'ouvre une gorge étroite et profonde, creusée à pic entre les moraines calcaires perpendiculaires qui se rejoignent presque dans le haut. C'est l'embouchure de la vallée d'*Ijolli*, nommée *Joletal* sur la carte Dufour. Le torrent d'*Ijolli* s'échappe de cette gorge actuellement inaccessible, mais qui, si on la rendait praticable, offrirait probablement des scènes aussi imposantes que celles des

* Cet historien érudit, né à Unterbach dans le dixain de Rarogne, a écrit une excellente histoire du Valais (3 volumes. Histoire. Statistique. Documents) dont le premier a été traduit en français par Roger de Bons.

** Il est admis maintenant qu'Antoine de la Tour n'a pas pris part au crime. (Note de M. Roger de Bons, traducteur du Père Sig. Furrer.)

célèbres gorges du Trient. Pour pouvoir pénétrer dans cette mystérieuse vallée alpestre, découverte ces dernières années seulement et que bien peu de touristes ont visitée encore, il faut remonter dans la vallée du Rhône, jusqu'à l'alpe de *Breggi*, sur le flanc gauche de la gorge du *Ijolli* (ou à l'alpe de *Tatz* sur le flanc droit). De ces deux alpes qui sont réunies par un pont, un chemin longeant les aqueducs nous amène dans le vallon vert et frais de *Ijollialpetli* où l'on peut au besoin passer la nuit chez le berger quelque peu hérissé. Après une heure de montée on atteint les anciennes moraines du glacier de *Ijolli* qui a considérablement reculé pendant ces dernières années. Une couronne de rochers colossaux, aux formes déchiquetées, d'une altitude moyenne de 3000 m, entoure ce vallon silencieux et séparé du monde.

Par la pente de la *Ijollilücke*, au sud du *Wylernhorn* (3333 m), on pénètre dans la vallée de *Bietsch* située plus à l'est, et par deux autres portes de rochers on arrive dans le *Seethal*, haute vallée alpestre située à l'ouest. L'un des deux passages, la „*durchgehende Ritze*“ (la lézarde) se trouve à l'extrémité méridionale du *Blumgrat*, l'autre passe plus au nord par le *Kastlertelli*, gorge profondément encaissée entre le *Blumhorn* et le *Wannehorn*. Du sommet du *Blumhorn* (2775 m) admirablement situé, on jouit de la plus belle vue sur ce coin du monde alpestre, jusqu'à présent complètement ignoré des touristes. Cependant la véritable entrée pour pénétrer dans la mystérieuse vallée du *Seethal* se trouve au-dessus de la forêt de mélèzes qui domine l'alpe de *Tatz*. Une puissante moraine qui barre l'entrée de la vallée montre jusqu'où s'étendait le glacier. Le fond de la vallée forme deux terrasses, le *Satz inférieur* et le *Satz supérieur*, recouvertes d'un dédale de blocs, seuls restes de l'ancien glacier. Les roches moutonnées qui reposent sur l'amphibolite du *Seethal*, sont d'une remarquable beauté; leur surface veinée de noir et de vert foncé avec de nombreux filons blancs d'eurite est polie comme un miroir; ces rochers sombres, enchâssés dans le granit blanc, présentent l'effet d'une magnifique peinture de stuc. Mais le point le

plus brillant de ce paysage unique, c'est le petit lac tranquille (*Alpsee*), un vrai joyau des Carpathes, d'un bleu de saphir, dans lequel se reflètent la neige des avalanches et la rose des Alpes.

Et maintenant il est temps que nous quittions ces contrées presque inexplorées pour conduire le lecteur dans des régions plus connues. Puissent cependant ces quelques lignes engager l'amateur de la belle nature, qui trouve du plaisir à suivre des chemins ignorés, à visiter à l'occasion l'une ou l'autre des quatre vallées que nous venons de décrire.





Rendons-nous maintenant à la gare de *Gampel* que nous atteignons en une demi-heure depuis Bas-Châtillon. Ici s'ouvre

Le Val de Lœtschen, *

seule *vallée longitudinale* importante du versant sud des Alpes bernoises. Profondément encaissée dans la partie occidentale du massif central du Finsteraarhorn, elle se présente comme une vallée d'érosion, entaillée, selon l'axe spécial du massif, dans des schistes cristallins friables intercalés entre deux zones de granit et de gneiss; elle partage en deux parties l'aire occidentale de ce massif, au nord le *Latschthalgrat*, au sud les *alpes de Latschthal* ou *massif du Bietschhorn*. Dans sa partie supérieure la vallée de Lœtschen court parallèlement à la ligne principale de cette partie du grand massif du Finsteraarhorn, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Mais à partir de Ferden, la Lonza, rivière qui prend sa source dans le glacier de Lœtschen, tourne presque à angle droit vers le sud, brise les prolongements extrêmes de la chaîne du Bietschhorn, coupe les hautes parois de gneiss et d'ardoises, et coulant du nord au sud dans une gorge étroite, vient se jeter dans le Rhône près de Gampel. La vallée de Lœtschen se présente donc en deux parties nettement tranchées dans leur structure. La partie inférieure, soit de Gampel à Ferden, formant le tiers de la longueur totale de la vallée, n'est qu'une gorge sombre

* Voir l'itinéraire de Fellenberg.



Les Alpes de Lentschen vues du Col de Ferden.

(Valais IV.)

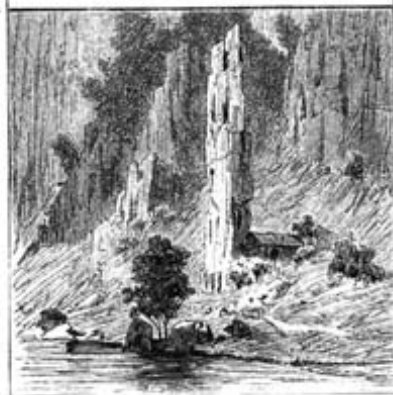
au fond de laquelle mugit la Lonza qu'on a souvent peine à apercevoir. Le chemin grimpe péniblement sur la rive gauche et s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la rivière, franchissant des éboulis escarpés, des pentes rapides parsemées de gros blocs, ou au pied de grandes parois de rochers dont les hauteurs couronnées d'arbres surplombent le passage. A l'est les pointes nues et déchiquetées de la chaîne du Seethal dominant les forêts et se perdent dans la nue. A l'ouest se déploient les pentes moins raides du Meiggengrat, couvertes de bois et de maigres alpages, et qui s'élèvent jusqu'aux arêtes rocheuses fermant l'horizon. Ce n'est que près de la chapelle solitaire de Goppistein, située au milieu d'un vallon dominé par de hautes parois de rochers, que le chemin se rapproche du torrent bouillonnant. Là, quelques mesures, la maison du garde et la blanchisserie des mines de plomb de Rothenberg, annoncent la présence de l'homme.

R. Ritz, le peintre valaisan bien connu, parle d'un merveilleux obélisque de rochers situé dans cette gorge sauvage, près de Goppistein sur la rive resserrée de la Lonza. Cet obélisque se nomme la *Longue Pierre* et dans le dialecte populaire le *Waldish Ankenschübji* (Baratte de Waldin, en souvenir d'un Meyer Walden qui fut un chasseur passionné).*

C'est tout en haut, sur le Rothenberg, dans le voisinage des mines de plomb actuellement délaissées, que se trouve au

* Qu'on nous permette de reproduire ici cette légende, sous toutes réserves, car ainsi que M. Ritz le fait remarquer, elle porte un cachet moderne passablement suspect :

« Meyer Waldin était un chasseur si passionné, que presque tous les animaux des montagnes d'alentour finirent par disparaître. Un jour un petit homme gris (le génie de la montagne) lui apparut et lui dit : Pourquoi donc tues-tu tous mes animaux? Renonce à la chasse et j'accomplirai le vœu que tu formeras! — Le chasseur promit et de retour chez lui trouva ce qu'il avait souhaité, une jolie maison, de belles prairies, beaucoup de vaches et une baratte aussi grande que le clocher d'une église. Il vécut heureux pendant plusieurs années, les animaux de la montagne et de la forêt reparurent et se multiplièrent tellement qu'ils venaient jusque sur les terres de Meyer Waldin. Son ancienne passion le ressaisit : il reprit son arme, tua un animal, mais aussitôt la foudre éclata, un grand fracas se fit entendre, et du milieu du vacarme sortit la voix bien connue disant : « Tu as manqué à ta parole! pour t'en punir tous tes biens seront changés en pierre. » Ainsi fut fait : les prairies du chasseur furent transformées en éboulis pierreux et la grande baratte en un bloc de rocher..... »



1. Sommet du col de Ferden et le Millerstein.

2. La „Baratte de Waldin“.

3. Le Bietschhorn vu du Kuppenstaffel.

flanc d'une haute paroi de rochers surplombante la fameuse aire de læmmergeier (vautour des Alpes) appelée *am Waldiskamm*. Il y a peu d'années cette aire, qui nous rappelle aussi le hardi chasseur Waldin, était encore habitée par ces remarquables oiseaux de proie (*Gypaète barbu*); c'était le dernier repaire de cette rare variété de vautours qui a maintenant disparu des Alpes valaisannes.

Henzen, le guide et marchand de minéraux bien connu, habite dans un des bâtiments de l'usine abandonnée de Goppistein. Après avoir choisi quelque astérie ou quelque ammonite et bu un verre du généreux vin du Valais, nous poursuivons notre excursion dans la vallée.

A partir de Goppistein jusqu'à Ferden le chemin recommence à s'élever notablement au-dessus de la rapide Lonza qui, près des huttes de *Finstertellen* et de *Gatschenried*, s'est fouillé une gorge profonde dans les ardoises vertes.

Arrivés sur les hauteurs de *Ferden*, un tableau tout différent s'offre à nos yeux. La partie supérieure de la vallée de Lætschen s'étale jusqu'au glacier de *Lange* semblable à un long ruban d'argent, et jusqu'à la croupe neigeuse de la *Lætschenlücke* qui se détache si nettement sur l'azur du ciel. Cette vallée régulière, un peu uniforme, semée de villages et de maisons, est bordée au sud par les parois escarpées de la chaîne du *Bietschhorn*, transformée par de nombreuses ravines en une rangée d'étroites coulisses. Le pied de cette chaîne disparaît dans les forêts, tandis que la zone moyenne n'offre à l'œil que de maigres pâturages pour les moutons, des pierriers, des champs de neige éblouissants et de petits glaciers bleuâtres. Les contreforts, couleur de rouille, de la partie supérieure de la chaîne d'amphibole, s'élèvent dans les airs, dominés eux-mêmes par le *Bietschhorn*, colosse de granit blanchâtre qui, monarque incontesté, dépasse tous ses voisins de plus de 600 m. Le fond de la vallée est encadré par les sommets éblouissants du *Breithorn*, du *Schienhorn* et du pic d'*Aletsch* qui, avec l'*Ahnengrat* qui leur fait face, présentent une remar-

quable disposition stratigraphique des schistes, dont les couches d'un brun rougeâtre tranchent admirablement sur les champs de neige; seul le *Latschthaler Breithorn* dresse, comme le Bietschhorn, ses parois de granit comme une blanche muraille qui surgit du milieu des schistes amphiboliques. Les pentes du côté nord sont beaucoup moins âpres; elles sont, en effet, couvertes jusqu'à une certaine hauteur de nombreux petits champs d'orge et de pommes de terre disposés en terrasses pour la plupart, et constituant une modique ressource pour les pauvres et laborieux habitants de la vallée de Lœtschen. Nous voyons encore sur les pentes bien exposées beaucoup de cerisiers d'un bon rapport. Tout le reste du pays est divisé en prairies naturelles soigneusement encloses, au-dessus desquelles de vastes pâturages, parsemés d'habitations d'été et de chalets, s'étendent jusqu'au pied des hauts pics rocheux qui ferment la vallée de Lœtschen. A l'inverse de la partie inférieure que sa configuration rend peu habitable, la partie supérieure de la vallée est très peuplée. Le premier village que nous rencontrons est *Ferden*, avec d'antiques maisons de paysans renfermant beaucoup de meubles et d'ustensiles anciens soigneusement entretenus. A un kilomètre plus loin se trouve le superbe village de *Kippel*, avec une grande et belle église, un joli presbytère, une scierie, une boulangerie et une auberge. Un peu plus haut viennent les hameaux de *Wylar*, groupe compact de maisons brunies en mélèze; *Ried*, résidence des plus riches paysans de la vallée, entre autres des frères Siegen bien connus comme guides; nous y trouvons aussi l'excellent petit *hôtel du Nesthorn*; *Platten*, avec une chapelle récemment transformée en une belle église; — *Eisten* (autrefois *Zeneisten*), les hameaux de *Kuhmatten* d'où l'on fait l'ascension des hauts alpages de *Pfafflern* et du *Gletscherstaffel*. Ce dernier forme un véritable village de chalets et offre pendant l'été un tableau vraiment idyllique de la vie alpestre; de charmantes bergères (car dans la vallée de Lœtschen ce sont les femmes qui se consacrent au soin des bestiaux), parmi lesquelles nous trouvons quelques vraies beautés, ainsi que

des troupes de gais enfants gardent des centaines de vaches au poil ras et étoilé.

Plus haut encore tout près du glacier de Lange, s'étend sur une terrasse l'alpage le plus élevé de la vallée, le *Guggistaffel*, dont les maigres et vastes pâturages longent le petit lac de Guggi jusqu'aux moraines du glacier de Jægi.

Nous ne serons point surpris d'apprendre que la vallée de Lœtschen n'a été que tardivement connue des touristes, car elle se trouve en dehors du grand courant des voyageurs. La haute chaîne qui la sépare de l'Oberland bernois n'est franchissable que par quelques passages de glaciers, d'un accès difficile. En 1829 encore, l'apparition d'étrangers dans la vallée de Lœtschen était une chose tout à fait surprenante, à peu près comme c'est le cas aujourd'hui quand un étranger apparaît dans une des vallées reculées du Caucase. C'est Hugi qui nous l'apprend au chapitre VII de ses „Voyages d'un naturaliste dans les Alpes“ (Tschingel, Lœtsch etc.), page 264 et suivantes :

„Les Valaisans furent dans un grand étonnement de nous voir descendre du haut des blancs sommets voisins des cieux. Entre les villages de Zencisten et de Platten, je m'établis avec mes huit porteurs, près d'un ruisseau dans l'herbe haute, pour nous désaltérer. Lorsque les naturels virent notre tonnelet, nos tentes et tout notre attirail de voyage, et surtout lorsque Pierre eut laissé tomber quelques mots de la guerre, ils eurent l'air fort embarrassé. Une vieille femme se signa et s'enfuit aussi vite qu'elle le put. Je vis bien qu'on avait fort mauvaise opinion de nous. A Kippel, où le curé est en même temps aubergiste, ce ne fut qu'après une longue délibération avec les voisins qu'on nous admit dans la maison.“ etc.

La longueur de la vallée inférieure de Lœtschen, mesurée d'après le cours de la rivière est, de Gampel jusqu'à la bifurcation orientale près de Ferden, de 9 km. La vallée supérieure a, de Ferden au glacier de Lange, et de là à la Lœtschenlucke 7¹/₂ km. Toutes ces distances sont mesurées sur la carte, mais il va sans dire que le chemin à parcourir est en réalité beaucoup plus long.



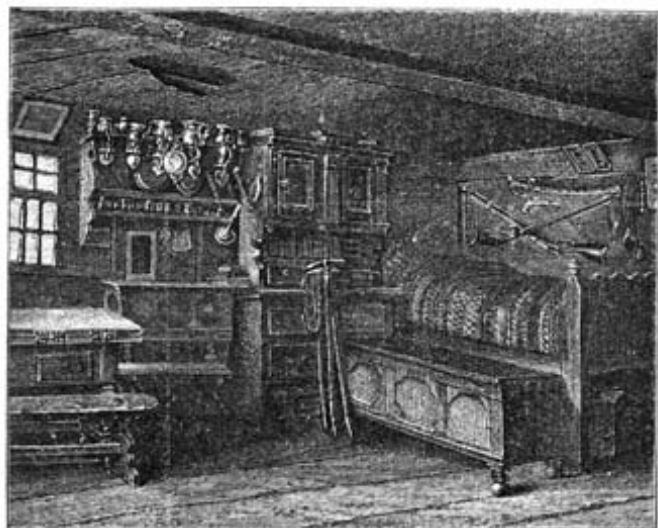


*Les habitants de la vallée de Lœtschen
et leur histoire.**

Les habitants de Lœtschen, par le fait de leur isolement et des rudes combats qu'ils ont à soutenir contre les éléments hostiles, les torrents impétueux, les avalanches de neige, les chutes de pierres et tous les accidents qui menacent leur bien-être et même leur existence, forment une petite population aguerrie. Ils sont généralement sérieux, réservés et, comme toutes les races montagnardes qui vivent isolées, manifestent une méfiance instinctive envers tout ce qui est étranger et nouveau; mais une fois qu'on a fait plus ample connaissance, on trouve en eux des amis sûrs, fidèles et dévoués. Leurs vêtements même, entièrement faits du lin qu'ils ont récolté et de la laine qu'ils ont filée, sont sérieux et uniformes. Les habits, vestes, pantalons et chapeaux noirs des hommes, les vêtements noirs des femmes, relevés seulement par des mouchoirs de couleur sur la tête et sur la poitrine, forment un costume d'un aspect sévère et monotone. Aux grands jours de fête cependant, apparaissent aussi des jaquettes brodées, du linge blanc comme de la neige, des fichus de soie, ainsi que le coquet petit chapeau des Valaisannes qui sied si bien aux femmes et aux jeunes filles. Sous ce joli costume on a

* La première partie de ce chap. est empruntée à l'itinéraire de Fellenberg. Les notions historiques aux ouvrages suivants: 1^o Histoire du Valais par le R. P. Furrer, traduction de Bons; 2^o Description du département du Simplon par le Dr. Schinner; 3^o Notice historique sur la vallée de Lœtschen par le professeur Meyer de Knouau, 20^e volume de l'Annuaire du C. A. S.

peine à reconnaître les beautés du Gletscherstaffel telles qu'on les avait vues dans leur disgracieux accoutrement de travail. Tandis que les hommes fauchent, coupent le bois et se livrent à toute espèce de travaux domestiques, les femmes s'occupent exclusivement de ce qui concerne les bestiaux. De là leur air de santé et de force qui fait des femmes du Lœtschthal une des plus belles populations féminines de la Suisse. Les hommes



Chambre de paysans dans la vallée de Lœtschen.

sont pour la plupart grands, maigres, osseux, et chez un grand nombre les cheveux rouges et les yeux bleus trahissent leur origine germanique. Le prolétariat et la mendicité sont inconnus dans toute la vallée de Lœtschen. Les biens communaux sont si étendus, que chacun peut en tirer quelque profit et garder au moins une couple de chèvres ou de moutons. Le montagnard du Lœtschthal est très attaché à son église et le Dimanche venu, tous ceux qui peuvent marcher accourent de plusieurs lieues à la ronde pour assister à la

messe. De pittoresques processions, auxquelles prennent part de nombreuses confréries dans leurs costumes originaux, offrent souvent au touriste des tableaux historiques et ethnographiques d'un charme tout particulier. Un clergé très capable et fort estimable s'occupe de l'éducation de la jeunesse qui n'est en rien inférieure à celle des parties soi-disant éclairées du pays. Des représentations théâtrales témoignant d'une culture historique merveilleuse et d'un sens politique et artistique profond, sont données chaque année, à tour de rôle, dans un des villages de la vallée; on y représente des pièces patriotiques ou des scènes tirées de l'histoire sainte. En résumé, on peut dire que les habitants de la vallée de Lœtschen sont un bon petit peuple, laborieux, loyal et pieux. Celui qui veut jouir d'une belle et fraîche vallée alpestre aux glaciers resplendissants, et que la pseudo-civilisation moderne n'a point encore corrompue, n'a qu'à visiter la vallée de Lœtschen; pays et gens lui plairont, à coup sûr!

Avant de prendre congé de cette brave population, nous remarquons encore son dialecte, très particulier, et qui diffère sensiblement de celui des autres habitants de la vallée du Rhône. Il résonne à notre oreille comme une antiquité parlée et joint à la plénitude des formes une grande harmonie, une cordiale simplicité et un esprit naturel qui ne fait jamais défaut. Les éditeurs des „Idiomes Suisses“ ont classé celui-là sous une rubrique particulière dans leur table des „dialectes spéciaux“ et les auteurs des „Légendes valaisannes“, le curé Tscheinen et le chanoine Ruppen, ont recueilli parmi leurs récits en dialecte valaisan deux charmants contes de la vallée de Lœtschen qui méritent de trouver place ici:

L'enfant malade à son lit de mort.

Il y avait une fois au Lœtschen, je ne sais plus dans quelle maison, un jeune ménage dont le petit enfant était malade à la mort. Il ne pouvait ni guérir ni mourir, et la sueur froide de la mort ruisselait sur son visage. Comme le parrain, la marraine, et quantité d'autres gens remplissaient la chambre, attendant sa fin, quelqu'un demanda à cause de qui ce petit enfant devait autant souffrir. Le père s'écria que si c'était pour lui, il ne devait plus souffrir, et incontinent l'enfant

mourut. Quelque temps après, il apparut à sa mère et lui déclara qu'il avait dû, à cause de son père, souffrir encore une demi-heure en purgatoire avant de pouvoir entrer au ciel. Ainsi l'on ne saura

jamais pourquoi les enfants innocents doivent souffrir et il n'est permis à personne de dire : il ne doit, à cause de moi, souffrir ni ici, ni là, car cela est connu de Dieu seul.

Un singulier chamois.

Pendant qu'on attendait ainsi la mort de l'enfant et que les personnes présentes s'entretenaient entre elles, quelqu'un dit avoir entendu raconter autrefois qu'un chasseur avait voulu tirer un chamois dans la vallée de Baltschied. Son fusil rata, et tandis qu'il avait les yeux fixés sur lui, le chamois disparut il ne sut pas comment. C'était un excellent chasseur qui l'eût très certainement atteint.

Quelques années après, ce chasseur se rendit à Milan, et comme il passait devant une superbe maison, une très belle dame l'appela de la fenêtre et lui fit signe de venir auprès d'elle; elle lui demanda s'il ne la connaissait pas, lui disant qu'elle était allée dans le Valais. Le chasseur répondit que non, qu'il ne pouvait se figurer l'avoir jamais vue. Elle lui raconta alors qu'elle avait été une jeune fille folâtre et capricieuse, ayant lu toutes sortes d'aventures et se disant toujours combien la vie des bergers et

chasseurs dans les Alpes devait être charmante. Aussi avait-elle imaginé, un jour qu'elle se trouvait en face d'une petite vieille, de déclarer que si elle pouvait seulement être un chamois, elle se rirait des chasseurs, sauterait, gambaderait et courrait sur toutes les arêtes de rochers. Or, qu'arriva-t-il? La maudite petite vieille était une puissante fée qui métamorphosa la jeune fille en chamois, en la condamnant à rester ainsi jusqu'à ce que trois chasseurs l'eussent visée. Si elle leur échappait, elle pouvait rentrer à la maison et redevenir une demoiselle; sinon elle n'aurait que ce que méritait son vœu téméraire. Or, le troisième qui l'avait visée était notre chasseur, et elle le reconnaissait, car il avait eu la hardiesse de passer bien près d'elle!..... Hélas! comme on peut bien le penser, de semblables chamois ne se voient plus de nos jours.

Si les habitants de la vallée de Lœtschen diffèrent aujourd'hui encore et sous bien des rapports — notamment par leurs usages et coutumes, par leur langage, leurs vêtements, leur mode de vivre et leurs habitations, des autres habitants du Haut-Valais allemand, il en a été de même pour le développement historique de leur constitution politique: durant une longue période ils furent les souffre-douleurs de la domination violente et arbitraire des chefs de la contrée.

Les premières mentions historiques de la vallée de Lœtschen sont étroitement liées à l'histoire dynastique de la maison de la Tour-Châtillon, et il est probable que c'est à ces puissants seigneurs que remonte la colonisation de la vallée. Les pauvres habitants eurent beaucoup à souffrir sous leur domination, car

ies belliqueux seigneurs de la Tour étaient sans cesse en guerre tantôt avec l'évêque, tantôt avec les Bernois, et le val Lœtschen fut souvent le théâtre de sanglants combats. Ainsi, nous lisons dans un arbitrage du comte de Savoie, qu'en 1368 les gens de Lœtschen eurent beaucoup d'hommes tués et plus de mille maisons incendiées. En 1346 Pierre de la Tour vendit, comme s'il se fût agi d'un troupeau de bétail, toute une colonie d'habitants de la vallée au couvent d'Interlaken pour 500 florins d'or, afin de peupler la paroisse de Gsteig. Un autre de ces barons se conduisit de telle façon envers d'honnêtes jeunes filles du pays qui avaient refusé de se soumettre à ses désirs, que les habitants de la vallée se soulevèrent contre lui.

En suite de l'expulsion des de la Tour-Châtillon, en 1376, la vallée reçut des maîtres plus doux : c'étaient les dixains supérieurs qui, après avoir assiégé pendant sept ans le château de Bas-Châtillon, avaient fini par s'en emparer et le détruire. Pendant les siècles suivants, les gens de Lœtschen restèrent fidèles à leurs nouveaux maîtres et durant leurs fréquentes guerres combattirent courageusement dans les rangs des Haut-Valaisans ou défendirent les passages contre les Bernois.* Ils pensaient donc avoir les mêmes droits que leurs compatriotes à une liberté absolue et ils cherchèrent à l'obtenir d'abord par une demande formelle en 1420, puis un siècle plus tard, en 1550, par les armes. Ce ne fut pourtant qu'en 1790 qu'ils achetèrent leur entière liberté pour la somme de 1000 écus, sacrifice énorme pour la pauvre vallée, ne prévoyant pas que quelques années plus tard la Révolution française victorieuse la leur eût octroyée gratuitement.

Pendant les bouleversements qui agitèrent la Suisse à cette époque, le canton du Valais fut, comme on le sait, séparé dès 1802 de la République Helvétique et érigé en république indépendante, puis incorporé par Napoléon à l'empire français en 1810. Son nouveau nom de département du

* Notamment les 10 et 11 août 1419.

Simplon explique clairement la raison de ce changement; l'Empereur voulait avoir à sa disposition immédiate les nouvelles routes militaires conduisant en Italie. Aussi la chaîne de montagnes qui s'étend entre les vallées de Gasteren et de Lauterbrunnen au nord, et celle de Lœtschen au sud, était-elle devenue la frontière politique entre la France et la Suisse, et l'on peut aisément se figurer quel audacieux trafic de contrebande s'établit alors à travers ces passages glacés.

Cette ligne de démarcation au nord cessa d'exister après la chute de Napoléon, mais cela ne tira pas la vallée de Lœtschen de son isolement et elle resta jusque vers 1850 l'une des contrées les plus inconnues et les plus inexplorees du monde.

Mais depuis que les braves frères Siegen ont établi leur hôtel à Ried, la vallée de Lœtschen a cessé d'être, au moins pendant l'été, un coin perdu et ignoré des Alpes. Ses nombreux passages ont été franchis et ses montagnes escaladées et décrites avec enthousiasme dans la littérature alpestre.*

* Voir à ce sujet: *Naturhistorische Alpenreisen* de Hugi, les *Mittheilungen aus den Alpen*, de Gottlieb Studer, les *Courses dans les glaciers*, de Weilenmann, les *Guides de Tschudi*, l'*Itinéraire de Fellenberg*, les *Annuaire du Club alpin*, etc.





Orographie de la vallée de Lœtschen.

Suivant l'excellent itinéraire* de Fellenberg, les montagnes qui entourent la vallée de Lœtschen sont divisées en trois groupes : au nord la *chaîne du Lœtschengrat*, à l'ouest le *massif du Torrenthorn*, au sud et à l'est le *massif du Bietschhorn*. On nous permettra de reproduire ici textuellement quelques-unes de ces descriptions si claires :

I. La chaîne du Lœtschengrat.

„ Cette chaîne forme la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Lutschine et de la Kander et celui de la Lonza, autrement dit entre le bassin de l'Aar et celui du Rhône. Les pentes douces et arrondies du Lœtschthalgrat s'élèvent au-dessus des glaciers de Kander et de Tschingel ; l'arête forme une blanche ligne de glaciers légèrement ondulée, dirigée en ligne droite du sud-ouest au nord-est, d'une altitude moyenne de 3200 m, au-dessus de laquelle se détachent à l'ouest les coupes rocheuses du *Hockenhorn*, du *Sackhorn* et du *Birghorn* qui s'élèvent de peu au-dessus de l'arête neigeuse. Du Birghorn sur une longueur de plus de 5 km, les hauts névés déploient leur ligne immaculée jusqu'au *Tschingelhorn* (3214 m) taillé en forme de quille. A l'est du Tschingelhorn l'arête s'infléchit un peu vers l'est et s'abaisse à la *Wetterlücke*

* C. A. S. Itinéraire pour 1882, 1883 et 1884. Les Alpes Bernoises (calcaires) occidentales par E. de Fellenberg. Traduit par Sylvius Chavannes.



Partie au Kummstaffel.

(Valais IV.)

pour se relever ensuite et former la haute chaîne frontière qui sépare la vallée de Lauterbrunnen du Valais. Les cimes dont elle est hérissée varient entre 3700 et 3950 *m* et présentent en général leurs précipices hardis du côté du nord, tandis qu'au sud un revêtement de glaciers déchirés et de névés rapides s'élève jusqu'à la crête. Seul le *Breithorn* (3774 *m*) fait exception: son versant méridional, en effet, consiste en précipices et en hautes parois abruptes qui viennent plonger en face du glacier de *Jægi*. Vers l'ouest, la chaîne majestueuse du *Lœtschengrat* envoie au nord, dans la vallée de Gasteren, tout un réseau d'arêtes dénudées et de ravines escarpées. Vers le sud tout le long de l'arête, une bande continue de hauts névés s'incline en pente douce et se termine par une série de petits glaciers suspendus, occupant les hautes terrasses qui dominent l'origine de nombreux vallons latéraux. Ces vallons, dans leur partie supérieure, c'est-à-dire au bord méridional de la haute région des glaciers, sont séparés les uns des autres par une rangée de pointes dressées comme des sentinelles gardant l'entrée d'une salle de glace gigantesque. Ce sont, de l'ouest à l'est, la *Sattellegi* (2600 *m*) entre les vallons de *Krummbach* et de *Golnbach*; *In Arben* entre les vallons de *Golnbach* et de *Mühlebach*; le *Stühlihorn*, 2705 *m*, et le *Spalihorn*, entre les vallons de *Mühlebach* et de *Tennbach*; le *Tennbachorn*, 3019 *m*, entre les vallons de *Tennbach* et de *Telli*; l'arête dentelée des *Tellispietzen*, 2066 *m*, entre les vallons de *Telli* et de *Ausser-Pfafflern*; les *Grindelspitzen*, 3016 *m*, entre les vallons de *Ausser-* et *Inner-Pfafflern*; enfin le *Burst*, 3017 *m*, entre *Inner-Pfafflern* et le glacier de *Jægi*. Tous ces vallons latéraux présentent le même type. Ils prennent naissance par un cirque élargi dont les hautes parois granitiques sont bordées à pic par des lambeaux de glaciers; puis ils vont en se rétrécissant entre des arêtes de schistes verts et débouchent enfin dans la vallée de *Lonza* par des gorges resserrées, comme c'est le cas pour les vallées de *Telli*, d'*Ausser-Pfafflern* et d'*Inner-Pfafflern*.

Ce massif, avec ses vastes champs de neige, sa large base de roches primitives, ses courtes vallées latérales, ses cirques abrupts de granit couronnés de glaciers, peut être justement comparé aux Fjelds de la Norvège qui se dressent, couronnés de neige, entre leurs fiords profondément entaillés. Aussi ne pourrait-on mieux caractériser ce massif que par l'expression de „*Lætschenfeld*“.

Ces vastes champs de glace se déversent à l'ouest et à l'est, de part et d'autre de la ligne de partage, en de nombreux glaciers; mentionnons les suivants: du *Kanderfirn* long de $5\frac{1}{2}$ km sur $2\frac{1}{2}$ à 3 km de large, part le long glacier d'*Alpetli*, long de $2\frac{1}{2}$ km, profondément crevassé du côté de l'ouest et dont l'écoulement donne naissance à la Kander, dans la vallée de Gasteren. Le glacier du *Tschingel* d'une longueur de 2 km descend du *Tschingelfirn* ($3\frac{1}{4}$ km de long sur $2\frac{1}{2}$ de large) dans le fond du vallon d'Ammersen. Le magnifique glacier du *Breithorn* long de 4 km, situé entre le *Lauterbrunner Wetterhorn* (ou *Kanzelhorn*) (3143 m), le *Tschingelhorn* (3580 m), la *Wetterlücke* (3000 m²) et le *Lauterbrunner Breithorn* (3774 m); il se déverse vers le nord, dans le fond de la vallée supérieure de Lauterbrunnen, alimenté à l'est par un petit glacier suspendu entre le *Breithorn* et le *Grosshorn*. Le glacier de *Schmadri* encaissé entre le *Grosshorn* (3763 m) et le *Mittaghorn* (3887 m) et bordé à l'est par le *Schmadrirück*, descend dans la même direction que le glacier du *Breithorn*.

Versant sud: 1^o le glacier d'*Ahnen* ou *Auen*, beau glacier de premier ordre, se déploie entre l'*Ahnengrat* à l'est, le *Mittaghorn* au nord, et le *Jægigrat* à l'ouest et constitue le principal affluent du grand glacier de *Lange* ou de *Latschen*; il est long de 4 km sur deux de large. 2^o Le glacier de *Jægi* encaissé entre le *Grosshorn* et le *Breithorn* au nord, le *Jægigrat* à l'est et le *Burst* à l'ouest, forme le deuxième grand affluent du glacier de *Lange*; il a 3 km de longueur sur $1\frac{1}{4}$ de largeur. Tous les autres ne sont que de petits glaciers suspendus de second ordre, dont aucun n'atteint la

vallée, et qui pour la plupart se sont considérablement retirés ces dernières années. Ce sont: 3^o Le glacier d'*Inner-Pfafflern*; 4^o Le glacier d'*Ausser-Pfafflern*. 5^o Le glacier de *Telli*, 6^o Le glacier de *Tennbach*. 7^o Le glacier de *Mühlebach* et 8^o le glacier de *Golnbach*.

Plusieurs passages conduisent de ces montagnes dans le canton de Berne, et quelques-uns d'entre eux sont connus depuis les temps les plus anciens.

Mentionnons en première ligne le *col du Lœtschen* (2681 m) qui, avant l'établissement de la Gemmi, était un des passages les plus fréquentés entre la vallée du Rhône et celle de la Kander dans le canton de Berne. Si l'on part de l'hôtel Nesthorn à Ried on monte par *Wyssenried*, *Lauchernalp* et *Sattellegi* jusqu'au sommet du col; on peut aussi l'atteindre directement des villages de Kippel et de Ferden en gravissant la belle alpe de *Kummenstaffel* (voir la gravure); puis on franchit le plateau élevé du glacier de Lœtschenberg, on descend par des contours très raides au pied des rochers du Balmhorn, jusqu'à l'*alpe de Gfäll*, et de là dans la sauvage et romantique vallée de *Gastern*. Autrefois le sentier descendait directement du sommet du col de *Leitibach* et l'on retrouve encore les traces d'un ancien chemin pavé, abandonné à une époque inconnue, soit ensuite d'une augmentation du glacier, soit à cause du danger des avalanches et des éboulements. Au quatorzième et au quinzième siècle le col de Lœtschen a servi aux fréquentes incursions des Bernois dans le Valais et réciproquement. Les 9 et 10 août 1419 il y eut même un vif engagement sur le sommet glacé du col.

Pour se rendre de la vallée de Lœtschen à Lauterbrunnen, on se sert de deux passages dont l'un, le *Petersgrat*, est devenu depuis 30 ou 40 ans, d'un usage général, tandis que l'ancien passage, le *Breithornsattel* ou *Wetterlücke*, est de plus en plus délaissé. Gottlieb Studer, le connaisseur le plus distingué du monde alpestre, nous donne, dans ses „Communications topographiques sur les Alpes“ (page 14) les renseignements suivants sur l'histoire de cet ancien passage:

„Suivant la tradition, un passage traversant le désert de glace de la Wetterlücke conduisait de Lauterbrunnen dans la vallée de Lœtschen; on dit même que les habitants de Lauterbrunnen sont, pour le plus grand nombre, originaires du Lœtschenthal qu'un village populeux s'élevait à Ammersen, où quelques rares chalets servent maintenant d'abri aux bergers durant l'été. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 12 juillet 1783, quatre compagnons des mines de plomb de Trachsellaunen remontrèrent le glacier du Breithorn et traversèrent la Wetterlücke entre le Tschingelhorn* et le Breithorn pour aller entendre la messe à Kippel dans la vallée de Lœtschen et rentrer le lendemain à Lauterbrunnen. Depuis cette traversée le passage de Lœtschen a été délaissé. C'est le professeur Hugi qui, en 1829, l'ouvrit de nouveau aux touristes entreprenants par le hardi et rapide trajet qu'il effectua de Lauterbrunnen à Kippel en contournant le Tschingelhorn à l'ouest; dès lors cette course, ainsi que le passage de Lauterbrunnen à Gasteren, a été refaite plusieurs fois, tandis qu'on a dû renoncer à passer par le *Breithornsattel* à cause de la difficulté d'accès du glacier du Breithorn.“**

Depuis la traversée de Hugi à l'ouest du Tschingelhorn, ce passage, qui a pris le nom de *Petersgrat*, est fréquemment pratiqué. On le considère maintenant comme l'un des passages de glaciers les plus beaux, les plus accessibles et les plus riches en points de vue. De Ried à *Trachsellaunen* on compte de 10 à 11 heures.

On monte, soit par la vallée d'*Ausser-Pfafflern*, soit par celle de *Telli*, jusqu'au sommet du col; de là, franchissant les vastes murailles de glace, on arrive au *Mutthorn* (3035 m), puis on traverse le glacier de *Tschingel* et le *Tschingeltritt*

* M. Studer met ici, au lieu de Tschingelhorn, le *Grosshorn*; mais cela n'est pas possible, car ce passage, le *Schmadrijoeh*, n'a été pratiqué que de nos jours et seulement par les grimpeurs les plus éprouvés. L'ascension dont il est question a été exécutée en franchissant le glacier du Breithorn qui conduit tout droit à la Wetterlücke.

** Voir les „Naturhistorische Alpenreisen“ de F. J. Hugi, Soleure, 1830. Pages 269 et 270.

pour arriver à *Trachsellaunen*. Depuis le sommet du col de *Petersgrat* on peut aussi, en gravissant le *Kanderfirn*, arriver dans la vallée de *Gasteren*. (Le col de *Tschingel* conduit de la vallée de *Gasteren* à *Lauterbrunnen*.)

Par contre, la *Wetterlücke* n'a été que rarement franchie depuis le passage des pieux compagnons de 1783, car le glacier abrupt du *Breithorn* rend toujours la tâche difficile. Ces derniers temps, de hardis ascensionnistes ont rouvert ce passage avec succès; ce sont Messieurs Moore et Whitewell en 1864, et H. Fellenberg en 1865. On a également frayé, entre le *Breithorn* et le *Grosshorn*, un passage qu'on a nommé le *Schmadrijoch*; il a été franchi par Messieurs Hornby, Marshead et Philpott en 1865, et par Messieurs Dubi et Wyss-Wyss de Berne en 1875.

Comme on peut s'y attendre d'après la position géographique de la chaîne, qui s'étend entre de grandes masses de glaces et la riante vallée de *Lœtschen*, en face des sombres parois de la *Blümlisalp* et du groupe majestueux du *Bietschhorn*, le *Lœtschengrat* présente de ses divers sommets des points de vue d'une grande beauté.

Le *Hockenhorn* (3297 m) qui forme l'angle méridional de la chaîne, outre qu'il est très facilement accessible, mérite d'être classé parmi les sommets des Alpes les plus dignes d'être visités. On peut y parvenir en 4 heures de la vallée de *Lœtschen* (de *Ried* ou de *Kippel*) en franchissant l'alpe de *Hocken* et le glacier de *Golnbach* (qui n'est plus qu'un simple champ de neige); ou bien en 2½ heures, du col de *Lœtschen*, en s'élevant par une pente douce jusqu'au-dessous de la coupole supérieure; de là, il n'y a plus que 20 minutes de grimpe facile dans les rochers pour atteindre le sommet. Le *Sackhorn* (3219 m) et le *Birghorn* (3214 m) sont moins fréquentés, car la vue dont on jouit du *Hockhorn* est préférable. Par contre l'ascension du *Tschingelhorn* (3580 m), du *Lauterbrunner Wetterhorn* (3143 m) et du *Grosshorn* (3763 m) garde toujours un puissant attrait pour les grimpeurs hardis

et expérimentés. On monte aussi de Lœtschen au *Mittaghorn* (3887 m) et à l'*Ahnengrat* (3681 m).

En dehors de ces sommets, la chaîne du Lœtschengrat présente encore plusieurs cimes secondaires dignes d'être mentionnées et qui se dressent en arrière des courtes vallées latérales aboutissant à la vallée de Lœtschen. Ce sont, en se dirigeant de l'est à l'ouest :

le *Jægiknubel* (3139 m), entre les glaciers de Jægi et d'Ahnén;

les *Pointes de Burst* (3107 m) au pied du Breithorn;

les arêtes sauvages des *Pointes de Grindel* (3016 m) et les *Pointes de Telli* (2960 m);

le *Tennbachhorn* (3019 m) avec un beau point de vue;

le *Stühlihorn* (2705 m), et plus en avant au midi, le *Spalihorn*.

Cette dernière sommité est traversée de bas en haut par une fente qui divise la montagne en deux parties inégales. On peut monter par cette fente, en y pénétrant par la base méridionale de la montagne et en ressortant par le côté nord. Les parois de la fente (d'où la montagne a tiré son nom, — spali de spalten, fendre) sont verticales, et surplombantes : dans la partie inférieure l'écartement est de 20 à 25 m, tandis que dans le haut il n'est plus que de 7 ou 8 m, et comme ces parois ont de 100 à 120 m de hauteur, elles ne laissent tomber dans le fond du gouffre qu'une lumière à peine suffisante. Le sol est couvert de la neige durcie des avalanches qui ne fond jamais; les saillies des rochers abritent de nombreuses nichées de choucas ou chouettes des Alpes, qui font entendre leur croassement aigu. Non loin de là se voit le *Gallendloch*, autre curiosité naturelle; c'est une grande caverne, une sorte de cheminée située un peu au nord du Spalihorn, creusée dans les masses de corgneule (Rauchwacke) qui constituent en partie le coin calcaire intercalé entre le granit et les schistes cristallins. Un petit ruisseau en sort. L'entrée est une sorte de galerie de hauteur d'homme; après une quarantaine de pas, il faut grimper parmi les stalactites

aigus pour arriver plus haut à une ouverture donnant accès dans un vaste espace vide dont le fond est rempli d'eau et qui paraît s'étendre au loin dans l'intérieur de la montagne. On y découvrira peut-être, en faisant sauter quelques quartiers de roc, des cavités fort intéressantes et tout un monde souterrain caché jusqu'ici à tous les yeux."

II. Le massif du Torrenthorn.

Ce massif, situé entre la Lonza et la Dala, est très bien délimité et entièrement isolé, sauf du côté du nord — où il se relie au col de Lœtschen et à la chaîne du Lœtschen-thalgrat.

Fellenberg en décrit comme suit la géologie et la topographie:

„Géologiquement, le massif du Torrenthorn appartient déjà au grand massif central du Finsteraarhorn, dont il a formé le prolongement extrême à l'ouest. Les roches cristallines font leur première apparition sur le flanc gauche de la vallée de Bachalp, sous forme de bandes étroites qui affleurent au milieu des couches triasiques et liasiques. Bientôt ces bandes cristallines se développent et constituent les arêtes parallèles du *Restigrat*, *Faldungrat* et *Meiggengrat* (ou *Nivengrat*), puis elles se déploient largement et forment toute l'aile occidentale du grand massif central. A leur origine, les bandes cristallines sont impliquées dans les plis et dans les contournements des roches sédimentaires. Dans le fond des vallons et sur les cols, on les voit recouvertes par les dolomies triasiques et par la corgneule (*Rauchwacke*), puis plus haut, par les roches liasiques et jurassiques qui forment encore entre les bandes cristallines et en partie à cheval sur elles, des sommités comme le *Resti-Rothhorn* et le *Faldum-Rothhorn*.

Les plus beaux modèles de replis qu'offrent les Alpes, sont les contournements des couches de calcaire et de quartz en forme de S au *Faldum-Rothhorn* et au *Resti-Rothhorn*. Le plus

beau développement de ces courbes est celui qu'on observe au *Ferden-Rothhorn*, vu du col de Lœtschen; les couches de lias se replient jusqu'à six fois les unes sur les autres. C'est là que la dilatation produite par la poussée de la chaîne a été la plus grande. La personne la moins compétente est à même de comprendre ce magnifique phénomène géologique en contemplant le profil de l'extrémité occidentale du massif du Finsteraarhorn, Gampel-Gasteren.

„L'orographie et la topographie de ce petit massif sont très simples. Le colossal bastion du *Torrenthorn* (3005 m) et son voisin du nord-est le *Mainghorn* (2856 m) forment par la réunion de leurs arêtes supérieures un *haut plateau* quadrangulaire, creusé en forme de bassin et occupé par le glacier de Maing. Le versant septentrional de ce plateau descend vers la Maingalp, le côté méridional vers la Bachalp par de hauts précipices de rochers, le côté oriental vers la Torrentalp tandis que la crête occidentale de ce haut rempart surplombe une vallée aride qui, sur la carte de Dufour, figure comme contenant un glacier, mais ne présente aujourd'hui que des monceaux de rocs, des neiges provenant d'avalanches et un lac alpestre d'un bleu d'azur. Pareil à une énorme araignée, le massif du *Torrenthorn* étend en tous sens ses différents bras; vers le *sud*, un court prolongement entre la Torrentalp et la Bachalp qui, au *Guggerhubel* (vue superbe), s'élève à (2468 m); — au *nord-est* le *Ferdengrat* s'élevant jusqu'au *Ferden-Rothhorn* (3125 m) et relié au groupe du *Balmhorn* et à l'arête du *Lœtschengrat* par la *Gitzifurgge*; — vers l'*est* se dirigent encore deux chaînons, le *Restigrat* et le *Faldumgrat*. Des *Pointes de Lauchern* (2865 m) à l'extrémité occidentale du *Faldumgrat*, se détache vers le sud l'arête du *Faldum-Rothhorn* qui forme une des plus pittoresques dentelures qu'on puisse voir à la ronde; à partir de son extrémité méridionale, le verdoyant *Niven* (2777 m) riche en beaux points de vue (un second *Niesen*). Elle se bifurque pour former à l'ouest le *Meiggengrat*, au sud le *Nivengrat*. Ces dernières



*Louèche-les-Bains
et le glacier de Dala.*

arêtes séparent les belles et vastes alpes de Niven et de Fescl.

Ce n'est que du côté de la vallée de Lœtschen que le Meiggengrat descend à pic, tandis que le versant oriental, c'est-à-dire les pentes méridionales et occidentales au pied



du bloc central, s'abaissent doucement renfermant dans les vastes régions de la Bachalp, du Galm, de l'Oberalp, de la Torrentalp, etc., une des contrées alpestres les plus fertiles, offrant à de nombreux troupeaux une abondante nourriture." —

Plusieurs passages conduisent de la vallée de Lœtschen dans celle de la Dala, se dirigeant vers Louèche-les-Bains, ou Louèche-le-Bourg.

1^o La *Gitzifurke* (appelée aussi quelquefois par erreur col de Dala ou de Fluh) conduit dans la vallée de la Dala et à Louèche-les-Bains (en 4 heures, depuis le sommet du col) par le col de Lœtschen, qui nous est déjà connu, en passant par la cime neigeuse de la Gitzifurke située entre le Balmhorn et le Ferden-Rothhorn, à la partie supérieure du glacier de Fluh.

2^o Le col de *Ferden*, son voisin, est bien préférable; il est facile et offre une vue magnifique (voir l'illustration page 234). De Ferden dans la vallée de Lœtschen, on monte par la *Kummenalp* et le val de Ferden sur l'arête entre le *Ferden-Rothhorn* et le *Mainghorn*; là, au sommet du col, on trouve un gros bloc de grès, couvert de lichens, le *Millerstein* (on dit aussi *Milderstein*) qui a valu au passage le nom de col de *Miller-* ou *Milderstein*. A cette pierre se rattache la légende de la fin tragique d'un infortuné meunier.

Le nom de *Scheidschnurjoch* (et non *Scheidschur* qu'on a aussi donné à ce col), désignait le passage qui du *Ferdengrat* conduisait directement au Lœtschenpass par l'*Ober-Ferdenalp*, en longeant d'étroites saillies nommées *Schnur* ou *Scheidschnur* sur le flanc oriental de *Ferden-Rothhorn*, de sorte que lorsqu'on voulait se rendre d'*Ober-Ferden* au col de Lœtschen, il n'était pas nécessaire de descendre à *Kummenalp*. Ce chemin n'est parcouru que par des chasseurs ou des chercheurs de cristaux, à l'épreuve du vertige, et n'a jamais été franchi par un touriste. Aujourd'hui, il est devenu complètement impraticable, en suite d'éboulements qui ont détruit sur une certaine étendue l'étroite corniche qu'il fallait suivre. Du sommet du col de Ferden on descend par des éboulements à la *Fluhalp*, et par la vallée de la Dala à Louèche-les-Bains. Les guides de Louèche appellent aussi ce passage *col de Kummen* ou de *Kummenalp*. Ces noms doivent être rayés et

le nom de col de Ferden (comme l'indique la carte Dufour) doit seul rester en usage.

Il faut 8 à 9 heures pour aller de *Ried* à *Louèche-les-Bains*; depuis *Ferden* ou *Kippel* 1 h. à 1 1/2 heure de moins. De *Ried* on suit jusqu'à *Kummenalp* le chemin habituel du col de *Lœtschen*.

3^o *Le col de Resti*. De *Ferden* on se dirige par la vallée de *Resti* et l'arête qui se trouve entre le *Resti-Rothhorn* (2975 m) au nord et les pointes de *Lauchern* (2865 m) au sud, sur la *Bachalp* supérieure; puis, passant au sud du *Torrenthorn* par la *Torrentalp* on arrive à *Louèche-les-Bains*, ou par *Feschel* à *Erschmatt* et *Louèche-le-Bourg* (en 7 à 8 heures). On peut aussi atteindre le sommet du col de *Ferden* en passant à l'ouest du col de *Resti*, derrière le *Restihorn*, et de là descendre à *Louèche-les-Bains* par la vallée de la *Dala*.

4^o *Le col de Faldum*. On monte de *Ferden* à la vallée du même nom conduisant à la crête qui est entre les pointes de *Lauchern* (2865 m) et le *Faldum-Rothhorn* (2838 m). De là on descend à *Bachalp* et *Feschel*, *Erschmatt*, *Louèche-le-Bourg*; ou bien on monte à *Albinen* (6 à 7 heures); ou bien encore par la *Torrentalp* aux *Bains de Louèche*.

5^o Enfin le *col du Nicen*, parallèle au précédent, conduit aussi de la vallée de *Faldum*, en passant entre le *Faldum-Rothhorn* (2838 m) au nord et le *Niven* (2777 m) au sud, à *Bachalp*, *Erschmatt*, *Louèche-le-Bourg*, *Albinen* etc.

Il n'y a que peu d'ascensions à mentionner dans le territoire du massif du *Torrenthorn*. Le plus souvent, les nombreux baigneurs de *Louèche-les-Bains* font l'ascension du *Torrenthorn* (3005 m) et du *Guggerhubel* (2463 m). (Pour plus de détails, voir notre description de *Louèche-les-Bains*.)

III. Massif du Bietschhorn.*

„Le massif du *Bietschhorn* s'élève comme une arête longitudinale gigantesque, surgissant de part et d'autre au-

* Itinéraire de *Fellenberg*.

dessus d'une série d'arêtes transversales profondément entaillées; les sommets principaux, formés par des monceaux de débris rocheux, sont alignés plus ou moins régulièrement comme les ruines d'un immense mur cyclopéen. L'arête principale prend naissance à Gampel par les pentes du *Mallichhorn*, monte directement au nord jusqu'au *Hohgleifen* (3300 m), et de là s'infléchit au nord-est pour continuer en ligne droite jusqu'à la *Lœtschenlücke*, sur une hauteur moyenne de 3000 m. Elle porte toute une rangée de hauts sommets tels que le *Wilerhorn* (3333 m), le *Schwarzhorn* (3115 m), le *Petit-Bietschhorn* (3320 m), l'*Elwerück* (3530 m), le *Latschthaler-Breithorn* (3795 m), le *Beichgrat* (3585 m) et le *Schienhorn* (3852 m). Le point le plus élevé du massif, le *Bietschhorn* (3953 m) et le *Gross-Nesthorn* (3820 m) s'élèvent un peu au sud de l'arête principale. Ces deux dernières sommités sont les points culminants de la grande zone des gneiss-granits qui prend naissance dans le fond de la vallée d'Ijolli pour se développer puissamment tout au travers du massif du Finsteraarhorn.

L'arête principale est constituée par des roches amphiboliques au-dessus desquelles le *Breithorn* et le *Schienhorn* dressent leurs étroites croupes granitiques. Du côté du nord, l'arête s'abaisse par une grande pente d'inclinaison moyenne de 40° à 70°, sans terrasses et sans grands pâturages. Dans le haut, des rochers déchirés, puis des flancs escarpés et dénudés, tantôt recouverts d'éboulis ou de débris d'avalanches, tantôt entaillés par de profondes ravinements (*Wannen*), ensuite quelques maigres pâturages à moutons et enfin, jusqu'au fond de la vallée, des forêts de sapins et de mélèzes trouées ici et là sur le passage des avalanches. Du côté du sud, il se détache une série de chaînons profondément déchirés qui descendent tout droit dans la vallée du Rhône et renferment entre eux quatre vallons qui sont certainement les plus sauvages et les moins connus des Alpes.⁴ (Celles de *Baltschieder*, de *Bietsch*, de *Ijolli* et de *See* que nous avons déjà mentionnées et décrites.)

„Le versant septentrional est entrecoupé par plusieurs petits torrents, au lit profondément encaissé entre les arêtes latérales qui forment les contre-forts de la grande chaîne. La plupart de ces torrents descendent des névés ou des petits glaciers qui occupent la partie supérieure des ravins. Parmi ces arêtes latérales, qui portent ordinairement des pâturages à moutons, nous signalerons en marchant de l'ouest à l'est: le *Schænnebühl*, auquel se relie l'alpe de Gatten, contre-fort occidental du Hoh-Gleifen. Le *Gatto-Männli* et l'alpe du *Kastleren*, au pied du Kastlerhorn. Le *Betzlerrück*. Le *Aeussere-Wylerrück*, dominé par les restes de l'ancien glacier de Wyler et aboutissant au *Wyleroch* (3090 m), point le plus bas de la grande arête, et d'où il n'est pas difficile de passer sur le Bietschglötscher.

Sur le Wyleren on voit encore l'entrée d'une galerie qui a servi pendant un certain temps à l'exploitation d'un gîte de galène. Le *Innere-Wylerrück*, contre-fort du Schwarzhorn, avec la continuation du filon de galène. Le *Tenneren*, pâturage à moutons. Le *Hohwitzen*, sur lequel est entassé depuis longtemps le bois destiné à la construction d'une cabane du C. A. S., et qui aboutit au Schafhorn. Le *Schafberg*, avec le *Bietschjoch* qui conduit de Ried et de la Nesthütte au glacier de Bietsch. Entre le Schafberg et le contre-fort du *Klein-Bietschhorn*, descend le *Nestglötscher*, très crevassé et considérablement réduit depuis une dizaine d'années. Le *Galn* (3140 m), à l'est du Klein-Bietschhorn, en est séparé par le *Birchglötscher*. Un autre glacier, de plus grande importance, le *Standbachglötscher*, se déploie au nord du *Baltschiederjoch* et de l'*Elwerück*. Du *Lauinhorn* descendent vers le nord les deux bras du *Lauinglötscher*. Le *Distelberg*, vaste contre-fort du Breithorn, domine Glötscherstaffel et porte le *Distelglötscher* qui, avant le recul actuel des glaciers, venait se déverser à l'extrémité inférieure du Langeglötscher. Enfin, les *Beichflühen* séparent le Distelglötscher de deux petits glaciers sans nom qui alimentent le Langeglötscher dans sa partie supérieure, au pied du Schienhorn.“

« Depuis quelques années, la plupart des sommets de ces montagnes escarpées ont été gravis par les membres les plus hardis des différents clubs alpins. Faisons brièvement l'historique de ces ascensions en allant de l'est à l'ouest :

1^o Le **Sattelhorn** (3745 m). Il domine au midi la Lœtschenlücke et se relie à l'Aletschhorn par une selle neigeuse et par une longue crête de rochers ; il n'a pas été gravi à notre connaissance.

2^o Le **Distelhorn**, séparé du précédent par la Sattellücke, est également encore vierge.

3^o Le **Schlenhorn** (3852 m) dresse son hardi sommet comme une tranche aiguë de granit au milieu des schistes de l'arête principale et forme le nœud d'où part vers le sud l'arête latérale ramifiée qui sépare le glacier supérieur d'Aletsch du Beichfirn. La première ascension a été faite le 30 août 1869 par le Dr. G. G. Hæberlin, de Francfort s. M., parti de Ried. Le chaînon latéral qui se détache au nord du Schlenhorn, porte à son extrémité le *Thorberg* (3570 m), grande coupole granitique dont on n'a probablement pas encore fait l'ascension.

4^o **Lœtschthaler-Breithorn** (3595 m). La grande arête qui, tantôt couverte de neige, tantôt hérissée de saillies rocheuses, s'était abaissée jusqu'au *Beichgrat* (3120 m), se relève peu à peu vers le double sommet du Lœtschthaler-Breithorn, facile à atteindre de ce côté, et plongeant dans le Lœtschenthal par d'immenses parois de granit. La première ascension a été faite en août 1869 par le Dr. G. G. Hæberlin, et la seconde le 20 août 1872 par l'auteur.* La vue du sommet est particulièrement imposante du côté du nord et du nord-est. La vallée de Lœtschen fait une impression vraiment saisissante. Au sud-ouest, la cime colossale du Bietschhorn se présente dans toute sa sauvage grandeur et ses flancs, cuirassés de neige, paraissent inaccessibles.

5^o Le **Gross-Nesthorn** (3820 m) qui dresse sa masse imposante en dehors de l'arête principale, entre le Beichfirn et le glacier de Gredetsch, est le sommet le plus connu et le plus fréquemment visité de tout le massif. On l'atteint facilement en un jour à partir de l'excellent hôtel de Bell-Alp.

6^o Le **Unterbæchhorn** (3542 m?) au sud-est du Nesthorn, n'a été gravi qu'une fois en 1872.

7^o Le **Lauhorn** (3642 m), sur l'arête principale un peu au sud-est du Breithorn, a été gravi pour la première et unique fois en août 1869 par le Dr. Hæberlin.

8^o Le **Jæghorn** (3420 m) n'a été gravi jusqu'ici qu'une seule fois en septembre 1869 par les frères Jean et Pierre Siegen, pour le compte du même Dr. Hæberlin.

9^o L'**Elwerlück** (3530 m) n'a pas encore été gravi par des touristes.

* M. Edmond de Fellenberg.

10^e Le **Bietschhorn** (3953 m) est de toutes les sommités de la vallée de Lœtschen celle dont l'ascension présente les plus grandes difficultés. Il s'élève par des parois abruptes de granit jusqu'à l'arête supérieure, excessivement étroite, dentelée par de grandes coupures arquées et dirigée du sud au nord. A une hauteur d'environ 3500 m cette arête se divise en deux branches, dont l'une marche à l'ouest vers le Nestgletscher et porte le Petit-Bietschhorn, tandis que l'autre, par de grandes pentes de glace, tombe à l'est vers le col de Baltschieder et enveloppe la partie supérieure du Jægifirn occidental. Une troisième grande arête part du sommet lui-même dans la direction de l'ouest et domine le bassin supérieur du glacier de Bietsch. C'est par ces trois arêtes que les premières ascensions ont été faites; ce n'est qu'en 1878 qu'un nouvel abord a été découvert.*

La première ascension a été faite en août 1859 par le Rev. Leslie Stephen, ancien président du club alpin anglais, accompagné des guides Siegen frères et Aebiner de Lœtschen. Départ de Kippel à 4 h. du matin; à 10 h. on était au pied de la cime. Les rochers de l'arête du nord étaient très défilés et par place impraticables, de sorte que, au lieu de suivre la crête, il fallut passer au-dessous par des pentes de neige très raides. A 11 h. 50 min. on put de nouveau gagner le haut de l'arête, formée par trois dentelures extrêmement étroites, et parvenir presque horizontalement jusqu'au sommet; il était midi et demi. La descente put se faire assez rapidement par une bonne neige et à 7 h. 1/2 on rentra à Kippel.

Huit ans se passèrent avant que des touristes osassent de nouveau s'aventurer sur les flancs ardu du Bietschhorn. Enfin, le 19 octobre 1867 l'auteur (M. Edmond de Fellenberg) effectua la seconde ascension en passant cette fois par l'arête occidentale. Il avait pour guides Peter Michel et Peter Egger, de Grindelwald, et Jean Siegen de Lœtschen; le jeune Joseph Siegen était porteur. La petite caravane quitta la Nesthütte (1890 m) à 4 h. du matin et atteignit le Bietschjoch à 6 h. 1/2 pour s'attaquer à l'arête occidentale. Le commencement fut facile; mais bientôt les difficultés s'accumulèrent. Il fallut tourner à grand'peine un pic rocheux dit „*der Rothe Thurm*“ et traverser un couloir très dangereux, parcouru par de continuelles avalanches de pierres; l'état des roches était très mauvais et par places tout menaçait de s'écrouler sous les pieds. La dernière partie surtout fut un véritable tour d'équilibre. Le sommet ne fut atteint qu'à 2 h. après 12 h. de travail opiniâtre. On repartit à 3 h. par l'arête du nord, à 7 h. 40 on repassait au Bietschjoch et à 11 h. on rentra à la Nesthütte. Cette ascension mit en évidence que l'arête occidentale est beaucoup plus longue et plus difficile que celle du nord.*

Le Bietschhorn fut gravi encore le 20 septembre 1871, en montant par l'arête septentrionale et descendant par l'arête occidentale, par Miss

* Un troisième a été découvert en 1884

Brevoort et M. W. A. B. Coolidge, accompagnés de Christian Almer, son fils, Nicolas Knubel de St-Nicolas, et de Jean et Pierre Siegen de Lœtschen.

Le Bietschhorn fut gravi le 24 juillet 1878, du côté du glacier de Jægi par MM. J. O. Maund et C. T. Dent. Enfin le 2 septembre 1884, il fut gravi du côté sud par les plus hardis ascensionnistes de notre époque, le Dr. K. Schultz, de Leipzig, le Dr. Otto et M. Emile Zsigmondy, de Vienne, et M. L. Purtscheller, de Salzbourg. Ils passèrent la nuit au fond de la vallée de Bietsch, „dans le Ræmi“, et de là, en 15 h. de périlleuse ascension sur d'effrayantes arêtes de rochers, ils arrivèrent au sommet (de 3 h. 30 du matin à 3 h. 55 du soir). La descente eut lieu par l'arête septentrionale relativement facile.

„En somme le Bietschhorn est moins souvent gravi que d'autres sommités de pareille importance, et pourtant il offre un des points de vue les plus remarquables de toutes les Alpes. Sa position isolée entre les Alpes bernoises et les Alpes valaisannes, avec toute la vallée du Rhône à ses pieds, en fait un point d'observation vraiment unique. Il est vrai que les difficultés de l'ascension sont très grandes; l'état des rochers et de la neige est souvent des plus défavorables et les nuages l'enveloppent plus fréquemment que d'autres sommités, même d'entre les voisines. Malgré tout, il vaut la peine d'en entreprendre l'ascension; nul ne regrettera les fatigues après avoir joui des splendeurs réservées aux seuls audacieux.

Il reste encore quelques sommets à mentionner qui, pour être d'une ascension plus facile, n'en sont pas moins intéressants.

11^o Le **Wylerhorn** (3333 m) faussement nommé Hoh-Gleifen ou Kühwannehorn, élève sa gracieuse pyramide entre les glaciers de Bietsch et de Ijoli. Il domine au nord les restes du glacier de Wyleren et vers le nord-est il se relie au Schwarzhorn par l'arête du Wylerjoch. De ces deux points l'ascension est pénible, tandis qu'elle est très facile par le glacier d'Ijoli. — Il faut 6 heures de marche de la Ijollialp au sommet et on en redescend facilement en 3 heures. La descente sur Lœtschen se fait par la Ijollilücke sur le glacier de Bietsch et par le Wylerjoch sur Wyler en 3 heures ou 3 1/2 heures.

Depuis le Wylerjoch on devrait pouvoir faire l'ascension du Wylerhorn par la pointe orientale du sommet, mais jusqu'ici on ne l'a pas encore essayé. La vue dont on jouit du Wylerhorn est fort belle, mais ne vaut pas toutefois celle du Hoh-Gleifen. L'aspect du Bietschhorn vu du Wylerhorn est extrêmement grandiose et imposant, on plane comme l'aigle au-dessus de la vallée de Lœtschen; quant à la chaîne valaisanne elle est, naturellement, visible sur une grande étendue.

12^o Le **Hoh-Gleifen** ou **Adlerspitzen** est un point de vue de premier ordre. Il est étonnant que l'on n'ait pas été tenté plus tôt par la position exceptionnelle qu'il présente aux amateurs de belle vue. La première ascension a été faite par l'auteur (M. Edmond de Fellenberg) le 16 septembre 1878 avec Peter Siegen et Bénédict Henzen, de Lœtschen. Parti de Ried

à 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin, redescendu la vallée jusqu'à Kippel, passé le pont de la Lonza, traversé les pâturages de Schönnenbühl et de Gatten, gravi les pentes rocheuses ardues qui aboutissent à la crête du côté de Rothenlauri; de là, passé sous le Hoh-Gleifen proprement dit dans la direction du Rothlauritobel pour atteindre enfin les *Adlerspitzen*, ainsi nommées des restes d'un repas du roi des oiseaux; arrivé au sommet à 10 h. Durée de l'ascension, 6 h. La descente peut se faire en 3 h. ou 3 h. $\frac{1}{2}$. On doit pouvoir attaquer le Hoh-Gleifen par le Klasterjoch, et il serait intéressant de chercher un passage au sud par le Ijollifirn. Recommandé à messieurs les grimpeurs.*

Du sommet la vue embrasse la chaîne entière des Alpes valaisannes, depuis le Tessin jusqu'au Mont-Blanc, toute la vallée du Rhône jusqu'à Martigny, les Alpes bernoises jusqu'à la Jungfrau, la vallée de Lœtschen et enfin le superbe Bietschhorn.

Mentionnons encore pour terminer les passages les plus intéressants qui conduisent de la vallée de Lœtschen au massif du Bietschhorn.

1^o La **Lœtschenlücke** ou **Lœtschensattel** (3204 m). Ce grand et beau passage sur l'axe même de la vallée conduit en remontant le glacier de Lang ou de Lœtschen sur le grand glacier d'Aletsch, à la cabane Concordia et à l'Eggishorn, 11 à 12 h. Splendide excursion de haute montagne; paysage entièrement arctique, sans trace de verdure; sans difficulté quand la neige est bonne, mais très pénible par un temps de Föhn; trop chanceux à cause des crevasses pour qu'il soit prudent de s'y aventurer sans guides.

2^o La **Sattellücke**, entre le Sattelhorn et le Distelhorn. Passage direct du glacier de Lang au glacier d'Aletsch et à Bellalp. Montée par un couloir très raide qui peut devenir dangereux par les avalanches et les chutes de pierres; descente facile par le glacier d'Aletsch, avec vue magnifique.

3^o Le **Beichgrat** (3120 m). C'est le passage maintenant le plus fréquenté de la chaîne; il se fait en 8 ou 9 h. de marche, haltes déduites, de Ried à Bellalp. A partir de Gletscherstaffel la montée se fait par des moraines et par le Distelgletscher, puis par un petit vallon entre les Beichflühen et les contre-forts du Lœtschthaler-Breithorn. C'est un peu raide; mais en revanche la descente par le Beichfirn et le glacier d'Aletsch est aussi facile qu'intéressante.

4^o Le **Baltschiederjoch** (3100 m), passage de Ried à Viège, 8 à 9 h. De Ried ou de Platten on peut facilement atteindre le col en 4 h. par l'arête du Galm et les moraines du glacier de Birch. La plus grande curiosité qu'offre le passage sont les moraines du glacier du Baltschieder déjà signalées.

5° **Bietschjoch** (3100 m), passage de Ried à Rarogne par la vallée de Bietsch, 8 h. La montée se fait par la cabane de Nest et l'arête nord du Schafberg; aucune dépression de la grande arête n'indique le point précis du passage; on descend par le Bietschgletscher et par les grandes parois granitiques du cirque de *im Rami*; on sort de la vallée par la rive droite en suivant l'aqueduc qui débouche à Raronkummen. L'auberge des moulins de Rarogne, tenue par M. Schrøter, offre un excellent pied-à-terre.

6° **Wylerjoch** (3000 m), passage de Wyler et de Kippel à Rarogne avec descente par le glacier et le vallée de Bietsch, 7 à 8 h. C'est le point le plus bas de la grande chaîne. On monte par la Wyleralp ou Wyleren en suivant les longues moraines du glacier de Wyleren presque entièrement disparu, puis en gravissant des pierriers rapides et mouvants. Le col se présente comme un créneau entaillé dans la crête rocheuse du sommet. Une vieille baguette de fusil et un couteau de chasse trouvés sur la hauteur prouvent que ce passage a déjà été anciennement parcouru par de hardis chasseurs. La descente s'effectue comme pour le Bietschjoch.

7° **Kastlerjoch** (3100 m), communication directe de Kippel à Bas-Châtillon par la vallée d'Ijolli; 9 ou 10 h. Plus pénible que la plupart des passages précédents, mais très pittoresque. Montée par la Kastlerenalp et les rochers de la Distelstschugge, puis par des moraines, des pentes de neige et des pierriers. Du haut du col vue magnifique sur la vallée du Rhône. On descend sur le glacier d'Ijolli par un couloir rapide, puis on suit la vallée pour sortir par le chemin ordinaire aux alpages de Tatz.*

Avant de quitter la vallée de Lœtschen, il nous reste encore à mentionner ses richesses minérales dont le catalogue a été dressé par M. Edmond de Fellenberg à la suite de sa longue étude de la contrée :

Quartz, cristaux de roche hyalins, agglomérés en groupes, en prismes allongés, en aiguilles à tige mince, cristaux de roche limpides, déchirés, jaunes, blanc de lait, etc., quartz enfumé.

Spath calcaire en rhomboèdres, en tables, en scalénoèdres, avec quartz, chlorite, etc.

Feldspath, adulaire.

Asbeste (bergkork), amianthe, amianthe soyeux.

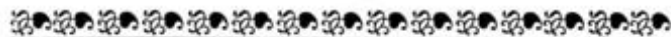
Epidote.

Axinite.

Skolézite (zéolithe rayonnante), *chabasite*, *desmine*, *stilbite*, *titanite*, *pyrite magnétique*, *fer arsénical* et *nickel arsénical*, *roses de fer*, *hématite brune*, *studérite*.

La plupart de ces minéraux ont été collectionnés par le curé Brunner à Lœtschen, et Bénédict Henzen, mineur, qui vit encore à Goppistein.





La Souste-Louèche le Bourg.

La distance qui sépare *Gampel* de la *Souste-Louèche* est franchie en quelques minutes. Le chemin de fer emprunte la digue gauche du Rhône, et l'ancienne route impériale, sur laquelle il y a quelques années encore roulaient les hautes diligences fédérales en soulevant des tourbillons de poussière, est maintenant abandonnée bien qu'elle traverse aujourd'hui un pays fertile et bien cultivé. Quelle différence avec l'aspect que cette contrée présentait en 1860! Aujourd'hui un état florissant de prospérité — alors, une grande misère et un combat continuel et désespéré contre un ennemi détruisant tout: le Rhône. Les traces de cette époque n'ont pas encore complètement disparu. On voit en effet, à divers endroits, les grands détours de l'ancien lit desséché, à côté du Rhône d'aujourd'hui, bien endigué et parcourant en courbes légères la distance de Gampel à Louèche*. Le Rhône était

* Tout le lit du fleuve, de Gampel à Louèche, a dû être creusé sur une longueur de 8 km et consiste en trois tranchées avec intervalles. La tranchée inférieure nommée „sur le Leukerfeld“ est la plus grande et celle qui produit le plus grand raccourcissement. En effet, la réduction totale se monte à $1106 + 42,8 + 251,0 = 1400$ m, tandis que la longueur de l'ancien lit, dont la tranchée traverse les détours, était de 5200 m. Les travaux de creusement furent commencés en 1871 dans le Leukerfeld et continués progressivement en amont, de sorte que la ligne entière — abstraction faite des travaux que nécessite encore aujourd'hui l'approfondissement du lit — est terminée.

L'approfondissement de cette partie du fleuve (qui pourra être continué de La Souste à Viège) et auquel on travaille encore maintenant, d'aval en amont, a formé une pente assez régulière de 1,7 à 2,5 ‰; de sorte que non seulement les galets sont emportés régulièrement et la plaine entière asséchée, mais encore que l'embouchure d'un affluent, la Lonza, pourtant riche en galets, n'offre aucun obstacle à cette marche. En réalité l'approfondissement obtenu près de cette embouchure est très considérable, de sorte que la Lonza se jette maintenant dans le

le souverain presque absolu de toute la vallée, à partir de l'embouchure de la Massa jusque bien au-dessous de Sion* ; chaque été, alors qu'après de grosses pluies d'orage ou de fortes chaleurs les glaciers voisins envoyaient leurs masses d'eau dans la vallée, le Rhône couvrait les routes et les champs, les détruisant, les anéantissant. Toute communication était interrompue, et la terre cultivée à grand' peine ainsi que la récolte presque mûre, étaient emportées ou recouvertes de pierres à plusieurs mètres de hauteur.

Une telle situation devint intolérable : le peuple valaisan se leva, et avec lui la Suisse tout entière, pour combattre cet ennemi intérieur et lui mettre d'indestructibles entraves.

Il sera sans doute intéressant pour nos lecteurs de savoir quelques détails sur ce noble combat et la brillante victoire finalement obtenue sur cet élément sauvage et déchaîné qui menaça si longtemps la vie, la propriété, la santé et la prospérité des habitants de la vallée du Rhône.

La correction du Rhône. **

La correction du Rhône est une des œuvres les plus grandes et des plus imposantes de notre temps ; elle n'a pu être exécutée sur le sol suisse que grâce à l'esprit de sacrifice du peuple valaisan et à l'appui fraternel de la Confédération tout entière. Le succès a couronné ce travail

Rhône avec un courant beaucoup plus fort qu'autrefois ; son propre lit a aussi été creusé sur une assez grande étendue, sans que l'augmentation de galets qui en est résultée ait entravé en aucune façon les travaux dans le lit du Rhône.

L'eau de la Tourtemagne qui charrie en grande quantité un limon très fertile, est maintenant conduite sur le grand champ de Tourtemagne et de Louèche par des canaux très bien aménagés pour le colmatage des parties inférieures et l'arrosage des cultures déjà existantes.

* „Nous trouvons aujourd'hui encore dans les Guides et Itinéraires les plus récents la vallée valaisanne du Rhône décrite comme „mal cultivée, inondée, fréquemment ravagée par le fleuve et continuellement menacée de ses inondations.“ Cette description n'est, heureusement, plus exacte à l'époque actuelle.“ (M. l'architecte Honsell, de Carlsruhe.)

** Nous recommanderons aux hommes compétents :

¹⁰ Les rapports de l'inspecteur fédéral A. de Salis ;

²⁰ Notice sur la correction du Rhône par Chappex, chef du département des ponts et chaussées du Valais ;

³⁰ La correction du Rhône, par M. l'architecte Honsell de Carlsruhe.

gigantesque de vingt années qui a coûté la somme, énorme pour ce petit pays, de près de 9 millions de francs.

L'histoire de notre pays parle, presque à chaque page, d'inondations désastreuses, ravageant tantôt un district, tantôt un autre, tantôt le pays tout entier. Nous ne rappellerons que celles de la seconde moitié de notre siècle. En 1855, toute la vallée au-dessous de Monthey fut sous l'eau, de sorte que l'on pouvait aller en bateau de Vouvry à Illarsaz. En 1857, le même sort frappa les environs de Martigny; durant plusieurs jours, la grande route de Riddes à Martigny resta sous l'eau, de sorte que les voitures durent, à grand'peine, emprunter l'ancienne route au pied de la montagne. Mais ce fut au commencement de septembre 1860 que l'élément déchaîné fit les plus terribles ravages. Toute la plaine du Rhône de Brigue à Martigny devint, à l'exception du bois de Finges, une seule et vaste mer. Les dégâts furent incalculables. Et ce malheur arriva malgré les fortes digues, très bien construites, qui depuis plusieurs années déjà avaient été élevées à maints endroits, notamment à Vouvry, Collombey, Monthey, Mas-songèx, St-Maurice, Martigny (Dranse) Sion, St-Léonard, Sierre, Rarogne, Viège et Brigue. Leur entretien coûtait à l'Etat et aux communes une dépense moyenne de 250,000 frs. par an, ce qui nécessitait une augmentation d'impôts de 18 à 48 pour mille. A chaque crue nouvelle, ces digues subissaient de nouveaux dégâts; elles furent même plusieurs fois détruites. Il n'y avait pas eu, en effet, de plan d'ensemble; en outre, de grandes étendues n'étaient même pas endiguées, de sorte que le torrent furieux, trouvant de place en place des portes ouvertes, y précipitait ses flots impétueux qui prenaient ainsi les digues à revers. Il n'y avait donc que trop de raisons pour appeler les Confédérés au secours.

C'est ce que fit le gouvernement du Valais, le 4 décembre 1860, et dès le 11 janvier 1861, le Conseil fédéral chargeait les ingénieurs Hartmann à St-Gall et Blotnitzki à Genève de l'examen technique d'un plan uniforme de correction du Rhône et de ses affluents, ces derniers au moins depuis leur entrée dans la vallée du Rhône jusqu'à leur réunion avec ce fleuve. Ces messieurs durent, sous la conduite des ingénieurs cantonaux, examiner le cours complet du Rhône, vérifier, et au besoin changer les plans proposés, ainsi que les devis, et s'informer des ressources disponibles du canton.

Dans leur premier rapport ces experts évaluèrent les frais probables à 6 millions, et dans un second, avec l'adjonction de divers travaux jugés nécessaires par le canton de Valais, à 7,906,000 frs.

Là-dessus, le Grand Conseil du Valais promulgua, le 29 novembre 1862, son décret concernant la correction du Rhône, qui fut approuvé par le Conseil fédéral et soumis à l'Assemblée fédérale.* Celle-ci envoya dans

* Il n'existait pas alors le département fédéral des travaux publics, qui ne fut institué qu'en 1871. Depuis lors, la surveillance technique de tous les travaux subventionnés par la Confédération — et depuis la promulgation de la loi fédérale

la vallée du Rhône des commissions qui, à l'unanimité et avec enthousiasme (nous n'avons qu'à rappeler le brillant discours prononcé par le Conseiller national Schenk), décidèrent d'appuyer la grande entreprise devenue si urgente.

Tous les travaux préliminaires furent menés à bonne fin; le même esprit de fraternité anima les députés du Conseil national et du Conseil des Etats qui décrétèrent, les 25 et 28 juillet 1863, d'accorder au canton du Valais une subvention fédérale de 2,640,000 frs. c'est-à-dire le tiers de la dépense totale. D'un commun accord, on décida que les travaux devaient commencer à la fin de 1863 et être terminés en 12 ans.

Le canton du Valais se mit courageusement à l'œuvre; surtout à partir de 1865 on travailla avec la même énergie et le même entrain d'un bout à l'autre de la ligne.

Comme on pouvait le prévoir, de nombreux obstacles et de rudes épreuves vinrent entraver la grande entreprise.

Le montant total des frais s'élevait à . . .	frs. 7,502,674
La Confédération accordait un subside de . . .	2,493,801
Le canton du Valais fournissait pour sa part . . .	853,421

Il restait donc à la charge des communes riveraines une somme de plus de 4 millions à fournir!

Ces communes, au nombre de 56, ont une population totale de 46,400 âmes et une fortune imposable de 91 millions environ. On peut juger quelle charge énorme pour une population déjà bien éprouvée, et on se demande comment elle a pu y faire face. Ce fut surtout par des corvées; dans plus d'une commune jeunes et vieux, hommes et femmes mirent la main à l'ouvrage; — puis par l'élévation des impôts communaux de 10 % dans beaucoup de communes, de 15 à Rarogne, de 20 à Brigue, de 25 aux Bains de Brigue et de 48 % à Bas-Châtillon; enfin par des emprunts. Par exemple la ville de Sion dut à elle seule contracter pour cet objet un emprunt de 170,000 frs.

En outre plusieurs crues menacèrent de détruire les travaux entrepris; rappelons les inondations de septembre 1866, de juillet et août 1868. Cette dernière inondation causa à elle seule aux travaux de correction, aux routes et aux ponts un dégât évalué à frs. 519,694.

Malgré tout, l'œuvre est aujourd'hui achevée et a victorieusement subi l'épreuve de l'eau; déjà la crue extraordinaire de l'été de 1877 et plusieurs autres survenues depuis lors, n'ont pu rompre les digues.

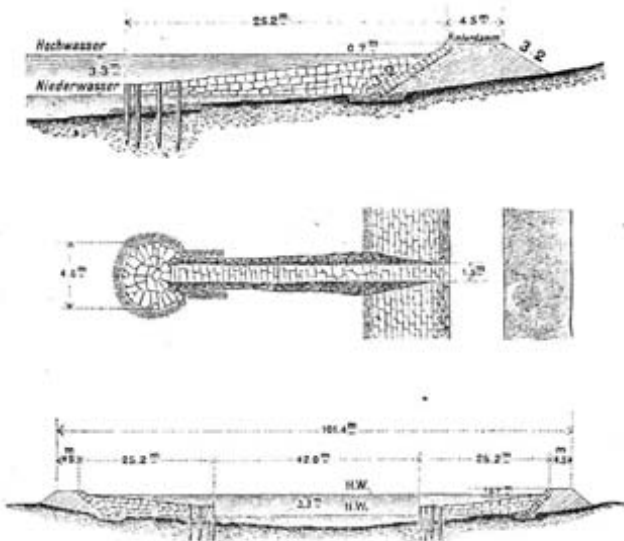
Il faut, en première ligne, attribuer ce brillant succès de la correction du Rhône au système de construction adopté.

sur la police des eaux, celle de tous les travaux de protection et de correction dans ce domaine, est exercée par l'inspecteur fédéral des travaux publics.

Les ingénieurs cantonaux, Venetz et Chappex, indiquaient déjà dans leurs premiers rapports, et cela d'une manière très nette, le système à adopter, pleinement persuadés de sa valeur :

„En présence d'une œuvre aussi gigantesque que celle projetée, notre premier soin a été de nous assurer quel pouvait être le meilleur système normal d'endiguement à appliquer au régime de nos cours d'eau et à celui du Rhône en particulier.

„Pour nous, il ne peut plus y avoir de doute: l'expérience est là pour prouver quelles doivent être les bases essentielles de ce système.



Correction du Rhône.

Ces bases sont : une digue continue, appelée douve ou arrière-bord, parallèle à l'axe du courant, placée à plus ou moins de distance du lit, renforcée par des épis ou éperons, perpendiculaires à cet axe, plus ou moins longs et plus ou moins distants, selon le cas; voilà le système aussi simple dans son exécution que satisfaisant dans ses résultats et qui obtient l'approbation complète des hommes ayant des connaissances techniques."

Au fond, ce système n'est autre que celui de deux digues parallèles, ainsi, du reste, que l'expliquent les ingénieurs valaisans: une digue dépassant le niveau des hautes eaux, avec une pente peu inclinée du côté du fleuve et fixée à intervalles rapprochés par des épis ou éperons, formant

884542

comme la carcasse d'une digue à pente douce. Ces épis ne sont donc pas des travaux de correction proprement dits; ils ne servent pas non plus à la formation d'un franc-bord, d'un double profil, mais seulement à assurer et à renforcer la digue et à former un profil simple et définitif du fleuve.

Les épis offrent en outre un grand avantage: en augmentant ou en diminuant leur longueur on peut rectifier les défauts de construction dans la largeur du lit du Rhône; c'est ce que l'on fait actuellement sur le territoire des communes de Granges, de Riddes etc. (entre les ponts d'Approz et de Saillon). A ces deux endroits, le lit était trop large en comparaison de la quantité de galets à entraîner et il se formait des bancs de pierre. Le prolongement des épis les fit disparaître.

L'ouvrage de défense est une simple digue, construite de gravier et de sable, avec une crête de 4,5 m de largeur. Les talus extérieurs ont une pente de 1 : 1 — les talus du côté du fleuve en ont une de 1 : 1,5. Ceux-ci sont pavés sur un lit de gravier aux endroits où la digue consiste en matériaux mouvants trop légers.

Les épis sont en maçonnerie sèche, reposant sur un fascinage et surmontés d'une assise de moëllons posés de champ, avec une pente moyenne de 1 : 5 entre le couronnement de la digue et le niveau des basses-eaux. A son extrémité inférieure, l'épi se termine par un large champignon fait provisoirement d'une simple couche de pierres sur fascinage, enchâssée dans des pilotis. Plus tard, quand le fond du lit s'est formé, le champignon est complété par de grosses pierres demi-sphériques et le corps de l'épi définitivement terminé.

Les intervalles des épis sont, les uns déjà entièrement remplis de cailloux et de sable, les autres en train de se combler, de sorte que, dès maintenant, la plus grande partie des fondements des épis, établis en matériaux provisoires, ainsi que le pavage des digues, sont à l'abri des dégâts. Il en résulte clairement que, une fois le lit du fleuve définitivement établi et profilé en long et en large suivant la direction du nouveau cours, les constructions n'exigeront plus que des frais d'entretien insignifiants.

Ce système de correction a été exécuté le long du Rhône sur une longueur de plus de 100 km et depuis plusieurs années qu'il est terminé il s'est parfaitement comporté, bien que pendant ce temps plusieurs crues importantes se soient produites.

En présence de la réussite parfaite de la correction du Rhône, on se demande si ce travail n'a pas rencontré des conditions particulièrement favorables qu'il faut prendre en considération en jugeant le résultat obtenu.

Et cela est certainement le cas. Le Rhône est moins méchant que sa réputation. Ses crues ne paraissent pas être si formidables en quantité qu'on avait pu le croire d'après les déchainements antérieurs du fleuve. La quantité d'eau écoulée à la crue d'août 1877, et qui n'avait pas été observée auparavant, s'élève pour le cours inférieur à environ 800 mètres cubes seulement, tandis que dans les crues du Rhin, dans le canton de

St-Gall, par exemple, cette quantité s'élève à 2500 mètres cubes à peu près. La différence d'étendue du territoire tributaire des deux fleuves n'y est pour rien en proportion, car le territoire tributaire du Rhône, jusqu'à Colombey est de 5089 kilomètres carrés, celui du Rhin jusqu'à Au de 6564 kilomètres carrés. La répartition des hautes-eaux sur l'ensemble de leurs bassins respectifs donne donc pour le Rhône 0,157 mètres cubes, pour le Rhin 0,380 mètres par kilomètre carré.

Mais ce qu'il importe davantage de savoir, c'est que la baisse des hautes-eaux du Rhône est beaucoup plus graduelle et que son niveau persistant est beaucoup plus élevé que celui de la plupart des autres fleuves de montagne. Chez ceux-ci, en effet, il est de règle que chaque crue retrouve les masses de galets que la crue précédente, dans la rapidité de sa décroissance, a laissés; tandis que pour le Rhône les galets, qui du reste ne sont pas d'une pierre très résistante bien que durable, toujours poussés en avant par une force d'eau moyenne mais puissante, sont sans cesse „travaillés“.

Le Rhône doit, sans aucun doute, cet heureux régime au peu d'étendue des glaciers de son bassin, qui paraissent être en voie de rétion et qui alimentent assez régulièrement le fleuve en temps de sécheresse.

Quelques favorables que puissent paraître ces différentes circonstances, il n'en est pas moins certain que

le succès de la correction du Rhône est tout à fait surprenant.

En ce qui concerne l'enlèvement des galets du fleuve, ce succès ne peut être attribué qu'à la conformation très réussie du profil, et partant, au système de construction choisi.

Les autres travaux connexes avec ceux de la correction du Rhône, sont les barrages des torrents et des couloirs d'avalanches, le reboisement des pentes dénudées, ainsi que le colmatage et l'assèchement des vallées. Nous nous réservons, du reste, de revenir à l'occasion sur l'un ou l'autre de ces sujets.





La station la Souste-Louèche.

Nous approchons enfin du terme de notre voyage en chemin de fer, c'est-à-dire de la station de la *Souste-Louèche*. Cependant, avant que le train y arrive notre attention est attirée par la vue de l'*Illgraben**, que le peuple appelle aussi *Hœllengraben* (trou de l'enfer). Les murailles de roc qui l'entourent, le *Corbetschgrat* et le *Illhorn*, s'élèvent à pic à une hauteur de 5000 pieds environ, et envoient continuellement les débris de rochers qui s'en détachent dans son cratère neptunien. Un énorme monceau de débris, de plus d'une lieue de long, et qui resserre le Rhône contre la montagne d'en face, s'étend à son entrée et au loin sur la plaine. Nous en traversons la partie orientale où se trouvent éparses quelques pauvres fermes isolées — *Agarn, Briannen, Venthieren, Fletschen* et *Gampen* — obtenant à grand'peine quelques maigres récoltes de ce sol aride. Cette contrée mélancolique porte le nom de *Seufzermatte* (champ des soupirs) parce que c'est ici que, en 1318, les libres citoyens du Haut-Valais battirent leurs tyrans et les Bernois, leurs alliés.

Au temps où la vallée du Rhône était la grande voie commerciale du Simplon, on avait établi en ce lieu une auberge pour les rouliers et un important entrepôt de marchandises qu'on appelait une *Souste*. Le nom est resté, mais la destination du lieu a changé. L'excellent hôtel, des plus

* On trouvera une description plus détaillée de cette région dans la V^e livraison de cette série.

modernes, qui s'y trouve aujourd'hui, sert de quartier général aux nombreux baigneurs qui se rendent à Louèche-les-Bains. Car, sous ce rapport aussi, les temps ont changé et l'on n'est plus forcé maintenant, pour y arriver, de franchir la terrible Gemmi par des chemins difficiles. Le chemin de fer amène les malades de tous les pays du monde à l'entrée de la gorge de la Dala, et de là les omnibus des hôtels et de nombreux véhicules les transportent par la nouvelle route, commode et sûre.

La Souste est aussi pour les touristes un centre d'excursions important et fréquenté. Une visite à l'*Illgraben* et l'ascension de l'*Illhorn* (par la *vallée de l'Ill*, où abondent les plantes rares, et le long du bleu et tranquille *lac de l'Ill*) est certainement une des plus belles excursions que les Alpes peuvent offrir. Nous réservons toutefois pour notre prochain numéro la description détaillée de cette ascension, ainsi que celle de la *Bella Tola* par la *vallée de Meretschi*, laquelle est aussi fréquemment entreprise de la Souste. Pour aujourd'hui, il s'agit de gravir la nouvelle

Route de Louèche-les-Bains.

Cette route carrossable, conduisant aux Bains, fut construite de 1843 à 1847; elle mesure 15 km et a coûté frs. 375,000. Elle s'élève par plusieurs détours au nord de la station de la Souste (623 m) à *Louèche-le-Bourg* (795 m). Cette petite ville romantique, avec ses châteaux, ses églises du moyen-âge et ses murs crénelés, est pittoresquement située sur une verte colline plantée de vignes dominant la vallée du Rhône. Dans les anciens temps, on l'appelait *Leuka fortis*. En raison de sa situation abritée, sur un haut promontoire circonscrit par le Rhône au sud, la Dala à l'ouest, et des rochers abrupts et nus au nord et à l'est, l'évêque et les seigneurs de Rarogne y avaient construit des châteaux-forts, lesquels furent détruits par les gens du Haut-Valais dans leurs guerres contre les nobles (1414—1415). Plus tard, l'un

de ces châteaux servit de maison de ville et la diète des dixains supérieurs s'y réunissait fréquemment, de même qu'à la Souste, surtout dans les temps de troubles qui agitaient si souvent le pays et le rendaient peu sûr. Le salut de la patrie ne dépendait pas seulement des assemblées de l'Hôtel de ville de Louèche, mais il était conquis et maintenu sur les champs de bataille par la force des armes. Six combats furent livrés sur ce sol vraiment classique — quatre pour repousser et détruire la noblesse, non seulement du pays, mais aussi de Berne et de Savoie (1291, 1294, 1318 et 1388), et deux autres les 27 et 28 mai 1799, jours mémorables où les Haut-Valaisans, près du tunnel de Varone et dans le bois de Finges se montrèrent dignes de leur antique renom : une poignée de carabiniers réussit à arrêter pendant plusieurs jours une colonne française dans sa marche vers le col du Simplon.

Au milieu du bourg s'élève la jolie église gothique avec sa tour romane, qui fut construite par l'évêque Jost de Silinen. En face de l'église se trouve la seule auberge antique, dont Engelhardt* a donné la description suivante :

„Si vous descendez à l'hôtel, bien tenu du reste, de la „Croix d'Or“ la vue qu'on a de la salle à manger sur la place — bien que celle-ci soit vivante et animée même en dehors des jours de marché — n'est pas d'une grande gaieté. En revanche, la chambre à coucher, un étage au-dessus, vous surprend par sa vue étendue sur la vallée du Rhône et sur la remarquable zone de collines qui descend jusqu'à Sion et même jusqu'à Martigny. Le regard plonge, juste en face, sur l'Illgraben et fort avant dans la gorge. Un vieux château-fort, avec ses tours en saillie, forme un premier plan caractéristique.“

Louèche-le-Bourg n'a pas beaucoup changé avec le temps, et si nous n'apercevions pas la ligne du chemin de fer à ses pieds, nous pourrions nous croire transportés dans une bourgade du moyen-âge, où nous nous trouverions, du reste, fort bien. Avant de la quitter laissons le Père Furrer** nous parler un peu de sa population :

* Tableaux des Alpes Suisses, par Ch. M. Engelhardt, Strasbourg 1840.

** Statistique du Valais, par P. Sigismond Furrer, Sion 1852, page 99.

„Les montagnards du dixain de Louèche sont les plus vifs du pays; ils sont ouverts, actifs et courageux.

„Aussi longtemps que l'évêché du Valais dépendit de l'archevêque de Tarentaise, il n'eut que des évêques français, et pendant plus longtemps encore presque uniquement des prêtres français, même dans la partie allemande. Aussi, avant la conquête du Bas-Valais, la langue dominante dans les dixains de Sierre et de Louèche était-elle le français, ou plutôt une langue celto-romane-bourguignonne, le Wälsch, c'est-à-dire la langue des „Wallons“. C'est pour cela que la plupart des endroits et même des familles portent des noms français.“

Au XVII^e siècle encore, on prêchait en français à l'église de St-Pierre à Louèche et les gens de Salgesch, ainsi que tous ceux qui parlaient le français, devaient aller à Louèche pour entendre la Parole de Dieu prêchée dans leur langue. On ne change pas si promptement l'idiome d'un peuple.

„Louèche possède d'excellents terrains, jardins, prairies, et a plusieurs foires importantes. Comme les jardins de Louèche sont éloignés de la ville, ce fait a probablement donné lieu au dicton: „Les dames de Louèche ont une vie plus fatigante que les servantes de Brigue.“ Le surnom d'„escargots“ qu'on donne aux gens de Louèche provient de la quantité de ces mollusques qu'on y trouve. En l'an 1605 on se plaignit même à la Diète tenue à La Souste, qu'on faisait, de La Souste, la contrebande des escargots exportés en Italie. La pêche des truites est très lucrative à Louèche, mais le transport des baigneurs aux Bains l'est plus encore.“

Durant le cours de nos excursions à travers la vallée du Rhône, nous avons eu déjà plus d'une occasion de l'admirer de différentes hauteurs. Mais sa beauté n'apparaît nulle part aussi complète et aussi particulière que sur la route qui conduit de Louèche-le-Bourg aux Bains.

La route à voitures décrit une grande courbe; mais le piéton prendra de préférence l'ancien sentier qui monte directement et en un temps beaucoup plus court à la chapelle de Ste-Barbe (965 m). Reposons-nous là, au pied des ruines, et jouissons de la vue splendide qui s'ouvre sur toute la vallée du Rhône.

Elle s'étend à nos pieds, visible au loin du pied du Simplon jusqu'aux glaciers du Mont-Blanc, de Brigue jusqu'à Martigny, cette large vallée du Rhône, illuminée par les

rayons d'un soleil du midi: c'est un paysage historique de grand style. Le feuilleton du „Bund“ le décrit avec enthousiasme et en excellents termes:

„Au milieu du tableau, le fleuve qui, pareil à un démon malfaisant, a marqué son passage par la destruction et la désolation. Des forêts de sapins descendent jusqu'à la large bande blanche que les fréquentes inondations du Rhône ont laissée comme un désert de cailloux et de sable au milieu du pays cultivé. Le fleuve lui-même, insoucieux de ses méfaits et semblable à un serpent aux écailles d'argent, précipite sa course à travers champs et forêts, et quand il est resserré dans une gorge étroite, écume en tourbillons, bondit sur les rocs et remplit la vallée entière du bruit de sa marche triomphale. Voilà le centre du tableau. Des deux côtés et comme dernier plan, s'élèvent les murailles parallèles des grandes montagnes qui séparent le Valais, à droite du canton de Berne, à gauche des géants de Zermatt, ainsi que du Piémont et de la Savoie. Sur la rive gauche du fleuve, ces murailles sont presque noires de forêts de sapins qui descendent depuis le sommet jusqu'à la base dans la vallée, sans qu'aucune saillie n'en rompe l'inclinaison. Sur la rive droite, et juste sous les pieds du spectateur, se trouvent ces collines et ces éminences, admirables cônes de rochers couronnés de tours, de chapelles, de châteaux antiques et de villages pressés les uns contre les autres. Le chemin de fer avec ses noirs tunnels près de Sierre et ses ponts hardis, disparaît presque dans ce tableau grandiose, qui revêt parfois un caractère héroïque. Le ciel d'un bleu profond, le soleil brûlant qui mûrit les raisins sur les parois rocheuses du vignoble, le vent qui soulève des tourbillons de poussière dans le fond de la vallée, la chute des innombrables ruisseaux descendant le long des rochers sombres, les champs de maïs de la plaine, les arbres fruitiers au débouché des gorges, les murs des ruines couverts de lierre, les lézards se chauffant au soleil, les plus beaux papillons du monde alpestre, — tous ces détails forment les accessoires de ce tableau dont la richesse serait troublante, si l'unité n'en était pas si puissamment accentuée par les deux chaînes de montagne et par le fleuve, créateur et destructeur à la fois.

„Cette description n'a d'autre but que de persuader le lecteur que ce paysage a, dans son caractère, quelque chose d'extrêmement remarquable quant à le dépeindre par des mots à ceux qui ne le connaissent pas, j'y renonce, car je tiens la chose pour impossible. Du reste, l'expression de „paysage historique“ dit tout. Que les peintres aillent donc contempler la vallée du Rhône vue du château et du bourg de Louèche: ils admireront des merveilles.“

Mais ce spectacle est plus surprenant encore pour celui qui, visitant pour la première fois notre pays si original,

a franchi la Gemmi et se trouve en une demi-journée transporté de la froide nature alpestre, saturée d'humidité, de l'Oberland bernois, dans la majestueuse vallée du Rhône. Il n'y a pas en Europe un second contraste aussi frappant sur un aussi petit parcours. Après avoir traversé la vallée de la Kander cachée sous l'ombrage de ses bois de chênes et de sapins, on arrive au sommet du col de la Gemmi d'où le voyageur découvre tout à coup les Alpes Pennines et la profonde vallée du Valais; il est stupéfait de voir un autre ciel, d'autres couleurs, un paysage méridional du style le plus réussi et le plus original. La vive lumière du midi (*il lumen acuto*, comme le Dante l'avait déjà nommée) qui, à midi, rapproche si admirablement les lointains avec leurs ombres noires — les tons roses et rouges du paysage vers le soir — la vivacité surprenante et la sécheresse de l'air — la forte insolation, presque intolérable le long des parois de rochers — les pentes couvertes de sabina odoriférante — les blanches armoises — les légumineuses aux fleurs d'or (*ononis natrix, colutea*), sont autant de représentants de la vie méridionale, que nous rencontrons de suite en descendant la Gemmi, et qui nous surprennent et nous transportent d'admiration.*

Pénétrons maintenant dans la vallée de Louèche-les-Bains, qui s'ouvre vers le nord, et nous atteignons bientôt le hardi et léger pont de pierre de la Dala. Puis, suivant de longs circuits à travers les rochers boisés, nous montons au haut plateau verdoyant sur lequel est situé le village d'*Inden*** (1170 m). Cette partie de la route, qui a environ deux lieues de long, est agréable, mais ne présente rien d'aussi remarquable que la première montée. „Et cependant,“ écrit le journaliste déjà cité plus haut, „si elle se trouvait quelque part en „Allemagne, fût-ce même dans la Suisse saxonne si vantée, „elle suffirait à faire classer la contrée parmi les beautés „naturelles de l'empire allemand. Une route longeant un pré-

* H. Christ. La Flore de la Suisse.

** Les piétons pourront abrégér notablement en prenant, de suite après le pont, le sentier de droite qui monte directement à travers la forêt.

„cipice profond, le traversant sur des ponts, gravissant des rochers en offrant à la vue les glaciers de l'Altels et du Lœtschengrat, tout cela n'a plus rien de remarquable pour les habitants blasés de nos Alpes. C'est ainsi que les plus grandes beautés de ce monde sont relatives!“

Gœthe, dans son voyage d'hiver en Suisse (novembre 1799) fit une excursion à Louèche-les-Bains. Le duc Charles Auguste de Weimar („le Comte“) fut de la partie, tandis que le chambellan de Wedell (l'ami) restait à Sierre avec les chevaux. Ils suivirent le chemin passant par Varonne qui est aussi riche en surprises, surtout si on le parcourt dans le sens opposé. En effet, aussitôt qu'on a tourné au-dessous d'Inden le coin du rocher dans lequel le sentier est taillé, on jouit d'un magnifique spectacle, car la vallée du Rhône s'offre aux regards dans toute son étendue. Mais l'attention entière de Gœthe fut attirée par le monde nouveau qui s'ouvrait devant lui dans la gorge de la Dala, qu'il nous dépeint de la façon suivante :

„Il y avait trois heures à peine que nous gravissions l'immense montagne qui sépare le Valais de Berne. C'est le massif qui partant du lac de Genève aboutit au St-Gothard, et qui, sur le territoire bernois, est couvert de grandes masses de neiges et de glaces. Ici, les mots *en haut* et *en bas* ont un sens relatif. Ainsi je dis qu'en bas, au-dessous de moi sur un plateau, se trouve un village, et ce plateau domine peut-être à son tour un précipice beaucoup plus profond que la distance qui existe entre le village et moi.

„Comme nous venions de tourner un angle de rocher et que nous nous reposions près d'une petite chapelle, nous aperçûmes, à l'extrémité d'une belle prairie verte qui longe un immense précipice, le village d'Inden avec son église blanche sur la pente du rocher au milieu du paysage. Au-delà du précipice se voyaient d'autres prairies et des bois de sapins, et droit derrière le village, une grande fissure de rochers se dressait dans les airs. Les montagnes du côté gauche s'avançaient jusqu'à nous, celles du côté droit se prolongeaient au loin, de sorte que le village, son église blanche, semblait être le foyer vers lequel convergeaient tous ces rochers et tous ces abîmes. Le chemin d'Inden est taillé dans les rochers escarpés qui ferment cet amphithéâtre du côté gauche. Ce chemin n'a rien de dangereux, mais il est d'un aspect effrayant. Il descend le long d'une paroi abrupte et n'est séparé du précipice à droite que par une mince barrière de bois. Un garçon qui descendait avec un

„mulet à côté de nous, le saisissait par la queue à chaque endroit dangereux pour lui venir en aide et l'empêcher de glisser en avant. Nous arrivâmes enfin à Inden, et comme notre guide y était bien connu, il réussit facilement à obtenir d'une brave femme un verre de bon vin rouge avec du pain, car il n'existe encore aucune auberge dans ce pays.*

„Nous gravâmes ensuite la gorge élevée qui est derrière Inden et nous eûmes bientôt devant nous le mont de la Gemmi qu'on nous avait dépeint comme si effrayant, et au pied les Bains de Louèche, entourés d'autres hautes montagnes inaccessibles couvertes de neige.“

* Cela a bien changé aujourd'hui : avec la nouvelle route carrossable se sont établis de nombreux voituriers, et sur tout le parcours, ainsi que dans le petit et tranquille Inden, on trouve maintenant des buvettes et des auberges.





Bains de Loèche vers la Gemmi.

(Valais IV.)



Louèche-les-Bains.

Les rochers se resserrent de nouveau derrière le tranquille petit village d'*Inden*. Mais tout à coup s'ouvre devant nous une riante vallée alpestre, avec de gracieuses maisons, une église blanche au milieu de prairies verdoyantes, surmontée de toutes parts par des murailles de rochers verticales et montant jusqu'au ciel. Ce sont „les Bains“ ou „Louèche-les-Bains, si célèbre par ses sources thermales.

Au milieu d'une vallée de glaces immenses
Où le sauvage Nord plaça son trône glacé,
Jaillit une riche fontaine aux flots bouillonnants
Qui exhale des vapeurs et brûle ce qu'elle touche.
Ses eaux claires portent des métaux en suspension,
Un sel ferrugineux et salubre dore son cours,
Le sein de la terre la réchauffe, et ses flots
Sortent en ébullition du combat intérieur;
C'est en vain que la neige et le vent frappent ses ondes:
Tout son être est de feu et ses flots sont des flammes.

(„Les Alpes“ de Albert de Haller.)

Le joli vallon au milieu duquel est situé Louèche-les-Bains est presque complètement enfermé par de hautes montagnes. A l'est, il s'étend jusqu'au pied du *Torrenthorn*, célèbre par ses points de vue et tout couvert de forêts, et de son frère jumeau le *Mainghorn*; puis vient le col du *Lœtschen*, profondément découpé, séparant ces deux sommets du groupe élevé et fier de l'*Altels*, du *Balmhorn* et du *Rinderhorn*, qui protègent la vallée contre les vents violents du nord. Une forte dépression descend de ces sommets par les *Plattenhörner*

aux formes fantastiques, jusqu'au col de la Gemmi si fréquenté, à l'ouest de laquelle s'élèvent le Daubenhorn et le Trubelstock, et derrière eux le Wildstrubel avec ses vastes et nombreux glaciers. Ce n'est que du côté du midi que la vallée est ouverte. La Dala s'est frayé de force un chemin à travers la gorge étroite et profonde, fortifiée qu'elle est par la course impétueuse qu'elle vient de fournir dans sa fougue juvénile en descendant du glacier de Dala distant de 4 km. Elle partage la vallée en deux parties presque égales, couvertes de jardins, de champs et de prairies : sur la rive droite, se trouve le village avec ses maisons de bois brunies par le temps, et sur la rive gauche s'élèvent les élégants établissements de bains et l'église.

Plus de 20 sources thermales jaillissent du sol de cette haute vallée renfermée, sur laquelle le Créateur a répandu en abondance les charmes les plus séduisants de la nature ; et ces eaux, si merveilleusement efficaces, arrivent brûlantes de l'intérieur de la terre.

Des centaines de voyageurs viennent chaque année à Louèche-les-Bains, les uns pour chercher dans ses eaux la santé et la force, les autres pour jouir du spectacle de ce magnifique monde alpestre. Désirant que les lignes qui suivent servent de guide aux uns et aux autres, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de diviser le sujet en différents chapitres, savoir :

1^o Orographie et notes sur l'histoire naturelle.

2^o Histoire des Bains de Louèche.

3^o Les Sources et les Bains.

4^o Excursions dans les environs (danger des avalanches et leur „endiguement“).



I.

*Orographie du Bassin de la Dala et notes
d'histoire naturelle.*

Littérature: Les Alpes calcaires occidentales du canton de Berne; Itinéraire du C. A. S. par Ed. de Fellenberg. — Structure des Alpes bernoises occidentales du Pr. Ischer. Annuaire de 1877 du C. A. S. — Géologie des Alpes suisses occidentales par B. Studer. — Note sur la géologie de Louèche-les-Bains, par le Dr. Phil. de la Harpe. Bulletins de la Société vaudoise des Sciences Naturelles. 1877. — Description des plus hautes Alpes suisses etc. de Chr. M. Engelhart. — La Flore de la Suisse du Dr. H. Christ. — Les bulletins de la Murithienne (Société valaisane des Sciences Naturelles).

Les montagnes qui entourent le bassin de la Dala se divisent en trois groupes bien distincts, même sous le rapport géologique. A l'ouest s'élève le massif du *Wildstrubel*, au nord le groupe du *Balmhorn* et à l'est le massif du *Torrenthorn*. Le premier s'étend du *col de Rawyl* jusqu'à la *Gemmi* — le groupe du *Balmhorn* de la *Gemmi* au *col de Laetschen* — et enfin au sud de ce groupe, le massif du *Torrenthorn* que nous connaissons déjà, s'étend jusqu'au Rhône.

A. Le massif du Wildstrubel.*

„Le massif du *Wildstrubel* se présente comme un haut plateau couvert de neiges éternelles, figurant un carré long de 6 à 7 *km* de longueur (du *Weisshorn* à l'ouest jusqu'au *Schneehorn* à l'est) et de 2 à 2½ *km* de largeur du sud au nord, avec une hauteur moyenne de 2700 *m* à 2900 *m*. Il est bordé vers le nord par la longue arête du *Wildstrubel* proprement dit, sur laquelle s'élèvent trois sommets principaux, celui de l'ouest 3252 *m*, celui du centre 3248 *m*, celui de l'est 3254 *m*. Ce dernier, qui forme l'extrémité orientale du massif, s'appelle aussi *Gross-Strubel*. — Ce haut plateau du côté du sud, se

* Itinéraire de M. E. de Fellenberg.

précipite jusqu'au Rhône par des parois escarpées et par des vallées d'érosion.

Du côté du nord, le Wildstrubel tombe vers les hautes vallées d'Amerten et de Engstligen par des parois abruptes, coupées par quelques couloirs de neige; c'est entre le sommet occidental de l'arête principale et le Gletscherhorn que se trouve le point inférieur de la ligne de partage des eaux entre les bassins d'alimentation des glaciers du versant sud et de ceux du versant nord.

Cinq grands glaciers descendent du massif principal: à l'est le *Læmmerngletscher* et le glacier de la Plaine morte, qui est plutôt un vaste névé peu incliné; au nord le *Rätzli-gletscher* et le *Amertengletscher*. Le glacier du Rätzli surplombe les hautes parois de rochers qui entourent le Rätzli-berg et au pied desquelles jaillissent les fameuses *Sept-fontaines*, sources de la Simme. Le glacier d'Amerten descend dans le haut vallon du même nom entre l'Amertenhorn et l'Amertengrat et envoie ses eaux rejoindre celles de la Simme.

Plusieurs petits glaciers, au nord de la cime principale de l'est et du Steghorn, dominent la partie supérieure de l'Engstligenalp. Le *Rothkummgletscher*, plus important que tous les précédents, descend du Steghorn dans la vallée d'Ueschinen.

Des sommets principaux (Weisshorn, 3010 m; sommet sans nom au sud de la Plaine morte, 3000 m; Schneehorn, 3131 m; Gross-Strubel, 3254 m) rayonnent plusieurs chaînes ou arêtes qui constituent le relief du massif dans son ensemble:

A l'ouest, l'arête du *Rohrbachstein* 2954 m (célèbre pour sa belle vue) et du *Wetzsteinhorn*, 2784 m, se détache du Weisshorn et sépare le col du Rawyl de la haute vallée de la Dersence.

Au sud, quelques courtes arêtes, qui se transforment bientôt en larges épaulements, descendent dans la vallée du Rhône: 1^o L'arête qui du *Mont-Tubang* s'infléchit au sud

jusqu'au *signal de la Chaux*, 2221 m, et sépare les pâturages de Colombiré de la vallée de la Dersence. — 2^o Le contre-fort du *Sex au bon vin*, 3033 m, entre le Bachruns et le Raspillybach. — 3^o Enfin les ramifications du *Trubelinstock*, 2895 m, et l'arête des *Trubeln*, qui se déploient dans la vaste terrasse des pâturages de Varonne, 2125 m, toute bordée de précipices.

A l'est : 1^o L'arête qui se détache au sud-est du *Schneehorn*, 3131 m, et porte les sommets du *Læmmernhorn*, 3113 m, et du *Daubenhorn*, 2880 m; elle est coupée par le col de la Gemmi. — 2^o L'arête à l'ouest du Daubensee, dont le sommet s'élève à 2525 m. — 3^o La longue arête qui, à son origine, enveloppe le *Rotheckumgletscher*, se dirige au nord-est entre le chemin de la Gemmi et l'Ueschinenthal avec le *Felsenhorn*, 2796 m comme sommet principal, et se termine au *Gellihorn*, 2295 m.

Au nord : 1^o Du *Weisshorn* se détache un chaînon qui sépare le cours supérieur de la Simme de celui de l'Iffigenbach. Il porte comme principaux sommets le *Laufbodenhorn*, 2704 m, séparé du *Gletscherhorn*, 2935 m, par le glacier du Thierberg et le *Laubhorn*, 1974 m, fréquemment visité pour sa belle vue. Enfin il se termine par le *Trogegg*, à la jonction des vallées d'*Oberried* et de *Poschenried*. — 2^o Le massif secondaire de l'*Amertengrat*. Au nord de la grande chute du massif principal, entre le glacier d'Amerten et le Fluhsee, se dresse, comme un avant-poste du *Wildstrubel*, le sommet isolé de l'*Amertenhorn*, 2660 m. Encore plus au nord, séparé par un profond vallon, s'élève l'*Amertengrat*, 2625 m, d'où se détachent trois arêtes secondaires. La première, très escarpée, se dirige au sud-est et se relie au *Grossstrubel*, 2258 m, entre les petits glaciers du haut d'Engstligen et le glacier d'Amerten. La seconde, formée de part et d'autre de grandes parois rocheuses, marche vers le nord-est jusqu'au *Fitzer*, 2556 m, et de là tourne au nord en s'élargissant entre les vallons de l'Engstligen, du Geilsbach et du Steiglbach jusqu'à leur jonction commune vis-à-vis d'Adelboden. La troisième enfin

se dirige au nord-ouest par le *Regenbolshorn*, 2197 m, (beau point de vue) et aboutit en se ramifiant au col du *Hahnenmoos*, 1952 m. — 3^o Une troisième arête part du *Steghorn*, 3149 m, et se dirige au nord vers le *Gross-Lohner*, en séparant les bassins du *RotheKummgletscher* et de l'*Engstligen*. Elle porte le *Thierhærnli*, 2904 m, le *Kindbettihorn*, 2635 m, et le *Tschingellochtighorn*, 2743 m. Ces deux derniers sont séparés par une profonde entaille qui sert de passage entre la vallée d'Ueschinen et celle d'Engstligen.—^a

Sur la constitution géologique du massif, nous nous bornerons à une mention sommaire tirée de la notice de M. Ischer: *Blicke in den Bau der westlichen Berner-Alpen*, à laquelle il a joint trois profils.

„Le profil No. 1 nous fait voir au fond de la vallée du Rhône, près de Granges, les couches des schistes anthracifères en place, recouvertes par une voûte rompue triasique (quartzite, cipollin et marbre), puis la rauchwacke et le gypse. Par-dessus viennent les schistes plissés du jura-inférieur, jusqu'à la *Combe du Pipinet* où le jura-supérieur, le néocomien et le nummulitique forment une moule repliée. Suivent, vers le nord, de nouveaux plissements du jura-inférieur et une seconde inflexion du jura-supérieur et du néocomien, avec un peu de gault et de numulitique; puis le jura-inférieur et le jura-supérieur forment une large voûte surbaissée qui sert de base au vaste plateau de la *Plaine morte*. Le versant nord présente des plissements et des contournements correspondant à ceux du versant sud; ainsi plusieurs plis superposés de néocomien et de gault, ouverts vers le nord, avec nummulitique intercalé dans le milieu. A la base, la dolomie et la rauchwacke se superposent au trias supérieur. Le lias affleure au *Laubhorn*; puis, au fond de la vallée, à la *Lenk*, on retrouve en place le jura-inférieur et supérieur. Dans la table III, M. Ischer donne plusieurs coupes transversales du massif du *Wildstrubel* qui font voir les divers accidents géologiques auxquels a été soumise cette chaîne des Alpes calcaires, si singulièrement bouleversée.“

B. Groupe du Balmhorn.

„Le massif du Wildstrubel se poursuit à l'est par le *groupe du Balmhorn*, masse triangulaire importante, isolée sur toutes ses faces par de profondes vallées ou par de puissantes entailles. Les cimes principales forment l'arrière-plan si admiré de la vallée de la Kander. Elles présentent vers le nord leurs pentes neigeuses, tandis qu'à l'est et au sud elles se précipitent en parois abruptes sur Gasteren, le Lœtschenpass et la vallée de la Dala.

Quant à sa *constitution géologique*, ce groupe appartient essentiellement aux étages inférieur et moyen des terrains jurassiques. Le lias moyen et supérieur, parfois avec gisements de fossiles, apparaît à la base, ainsi dans le fond de la vallée de la Dala et du Lœtschenpass; sur ce dernier point il repose sur les grès quartzeux du Verrucano. Les immenses parois des cimes principales, sur une hauteur de 1400 à 1600 m, sont constituées par une fréquente répétition des couches diversement plissées et contournées du calcaire gris alpin jurassique moyen ou supérieur.

Les trois cimes principales, formant entre elles un triangle presque équilatéral, sont: le *Balmhorn* (3712 m), le *Rinderhorn* (3466 m) et l'*Altels* (3634 m). Ce dernier, relié au Balmhorn par une haute crête neigeuse, ne fait pour ainsi dire avec lui qu'une seule masse.

Plusieurs glaciers descendent sur le versant nord :

1. Glacier de *Zagen* ou de *Sagen* (Sagi), entre l'Altels, le Balmhorn et le Rinderhorn, et dont l'écoulement forme le Schwarzbach, près de Spitalmatt, sur le chemin de la Gemmi.

2. Glacier du *Wild-Elsigen*. Il prend naissance entre l'Altels et le Balmhorn et se précipite, profondément crevassé, vers l'alpe du même nom, perchée sur un haut gradin de la vallée de Gasteren.

D'autres petits glaciers sans nom sont adossés au Tœtlshorn (ou Daadelihorn, 2509 m), et au Klein-Altels (2969 m). Enfin, sur le flanc méridional du Balmhorn, le résidu des

avalanches forme un tout petit glacier, suspendu dans une gorge. "

Parmi les passages appartenant au groupe du Balmhorn, nous connaissons déjà le *col de Latschen* situé à l'ouest; quant au célèbre *passage de la Gemmi*, nous le décrirons tout au long au chap. IV. Il ne nous reste donc à mentionner que le col d'*Anderegg*. Des touristes anglais, parvenus sur le glacier de Fluh par le col de Ferden, montèrent de là jusqu'à une échancrure entre le Plattenhorn et le Rinderhorn et redescendirent à Schwarenbach par l'extrémité nord du Daubensee. En l'honneur de leur guide Melchior Anderegg, ils nommèrent à tort ce passage „Andereggjoch“; son vrai nom est l'*ancienne Gemmi*, puisque l'ancienne route de la Gemmi passait autrefois par là, avant que le nouveau chemin eût été taillé dans le roc.

C. Massif du Torrenthorn.

L'orographie et la géologie de ce massif ayant déjà été décrites précédemment (voir page 251) nous nous bornerons à clore ce chapitre par une énumération des plantes alpines les plus rares qui ont été collectionnées par l'auteur de ces „Guides“ dans les environs de Louèche-les-Bains.

Anémone du printemps.	Drave faux-aizoon. Torrenthorn, etc.
„ à fleurs de narcisse. Alpago.	„ tomenteuse. Lammernalp, etc.
„ des Alpes.	„ des frimas. Rochers.
„ du mont Baldo. Torrenthorn.	„ des neiges. „
Renoncule des Pyrénées.	Kerncrée des rochers.
„ à feuilles de parnassie. Bellaluis, alpe de Varenne, Lammern, alpe de Torrent.	Thlaspi à feuilles rondes. Moraines.
„ des glaciers. Hautes-Alpes, glaciers.	Lunetière lisse.
„ alpestre.	Hutschinsie des Alpes.
„ à feuilles d'aconit. Sous-Alpes.	Hélianthème d'Eland. Torrenthorn, etc.
„ à feuilles de platane. Sous-Alpes.	Gypsophile rampante.
„ des montagnes. Forêts.	Ocillet des chartreux. Alpes.
Aconit Napel. Alpes.	„ des forêts.
„ paniculé. „	Lychnide des Alpes. Alpes des bains de Louèche, de Latschen. En quantité au-dessus du glacier de Ferden, vers le col de Ferden.
„ bigarré. „	Cherlérie fausse-joubarbe.
„ tue-loup. Forêts.	Mehringie mousse.
Arabette bleue. Hautes-Alpes.	Sabline ciliée.
	Céraiste à larges feuilles.

Célaiste uniflore
 Géranium livide.
 Cytise des Alpes.
 Anthyllide alpestre.
 Trèfle des Alpes.
 * des neiges.
 Phaque des Alpes.
 * des frimas.
 Oxytropé champêtre.
 * de montagne.
 Astragale des Alpes.
 Sainfoin des Alpes.
 * des montagnes.
 Dryade à huit pétales.
 Benoite des montagnes.
 Potentille alpestre.
 * minime.
 * des glaciers.
 Sibbaldie couchée.
 Rose des Alpes.
 * pomifère.
 * mollet.
 * à feuilles cendrées.
 Alchimille fendue.
 * des Alpes.
 Sorbier faux-néflier.
 Joubarbe à toile d'araignée.
 * des montagnes.
 Saxifrage à feuilles opposées.
 * à deux fleurs.
 * aizoïde.
 * musqué.
 * à feuilles planes.
 * androsace.
 Laser de Haller.
 Chèvrefeuille des Alpes.
 Gaillet de Suisse.
 Adénostyle velue.
 * des Alpes.
 Aster des Alpes.
 Gnaphale pied-de-Lion.
 Armoise en épi.
 Achillée noire.
 Chrysanthème des Alpes.
 Aronique scorpioïde.
 Arnica de montagne.
 Sèneçon doronic.
 Centaurée de montagne.
 Crépide à grandes fleurs.
 * fausse-blattaire.

Campanule naine.
 * du Mont-Cenis, voisinage des glaciers.
 Azalée couchée.
 Rosage ferrugineux.
 Gentiane jaune.
 * asclépiadée.
 * acule.
 * découpée.
 * de Bavière.
 * du printemps.
 * à feuilles courbes.
 * des glaciers.
 Linaire des Alpes.
 Erine des Alpes.
 Véronique des Alpes.
 * des rochers.
 Pédiculaire de Barrellier.
 * à épi feuillé.
 Grassette des Alpes.
 Androsace de la Suisse. Mainghorn.
 * des glaciers. Wildstrubel,
 Mainghorn, Torrenthorn, etc.
 * trompeuse.
 * carnée. Torrenthorn, Resti, etc.
 Primevère auricule.
 Soldanelle des Alpes.
 Plantain de montagne.
 * des Alpes.
 Saule réticulé.
 * herbacé.
 * à feuilles rétuses.
 * à feuilles de serpolet.
 * de la Suisse.
 Gymnadinie moucheron. Bains de Louèche,
 Löttschen.
 Cœloglosse vert.
 Nigritelle à feuilles étroites.
 Chaméorchis des Alpes.
 Safran du printemps.
 Paradisic faux-lia.
 Gagée de Liottard.
 Tofieldie caliculée.
 Junc de Jacquin.
 Carex toujours vert.
 Agrostide des Alpes.
 * des rochers.
 Avoine en épi.
 Paturin rude.
 Fétuque bigarrée.

Toutes les plantes mentionnées dans cette liste se trouvent non seulement dans les environs de Louèche-les-Bains, mais répandues plus ou moins dans toute la région des Alpes calcaires bernoises. Par contre, les espèces suivantes n'ont

jusqu'ici été rencontrées que dans les Alpes au-dessus de Louèche-les-Bains. (Gemmi, Lämmern, Alpe de Torrent, Torrenthorn, Mainghorn.)

Ancolie des Alpes. Pas du loup.
 Arabette à feuilles de pâquerette. Gemmi.
 Cardamine des Alpes. Lämmern et Alpe de Torrent.
 Drave de Thomas. Gemmi.
 Polygale des Alpes.
 Silène acaule.
 Sagine des rochers.
 Alsine à deux fleurs. Gemmi, Torrenthorn.
 " du printemps.
 Céraiste des Alpes. Gemmi.
 Lin des Alpes. Louèche-les-Bains.
 Trèfle jaunâtre. Torrenthorn.
 Potentille de Salzbourg. Torrenthorn.
 Rose sténosépale.
 " bleue.
 Saxifrage de Rodolphe. Gemmi.
 " de Koch. Fluhalpe.
 " disputée. Pas du loup.
 Cerfeuil doré.
 Galée terrestre. Gemmi.
 Valériane de montagne. Pied de la Gemmi.
 Crépide naine. Torrenthorn.
 Balponce de Haller.

Rosage cilié. Gemmi.
 " intermédiaire. Gemmi.
 Gentiane des neiges. Louèche-les-Bains.
 Tozzie des Alpes. Gemmi.
 Epiaire des Alpes. Louèche-les-Bains.
 Bétoine hérissée. Louèche-les-Bains.
 Arctie de Vitaliani. Torrenthorn.
 Saule à grandes feuilles. Louèche-les-Bains.
 " à feuilles d'arbusier. Gemmi.
 " en arbrisseau. Gemmi.
 " hasté. Gemmi.
 Gymnadénie blanchâtre. Louèche-les-Bains.
 Jonc à trois glumes. Louèche-les-Bains.
 " trifide. Torrenthorn.
 Luzule jaune. "
 Elyne en épi. Gemmi, Torrenthorn, etc.
 Kobrésie caricine. Gemmi.
 Carex à feuilles courbées.
 " noir. Gemmi.
 " aterrime. Louèche-les-Bains.
 " noirâtre. Gemmi, etc.
 " capillaire.
 Avoine améthyste. Pied de la Gemmi.

II.

*Histoire de Louèche-les-Bains.**

Tous les anciens historiens croyaient que la vallée de Louèche-les-Bains avait été inhabitée jusqu'au XI^e siècle, époque à laquelle elle aurait été découverte, ainsi que ses sources, par des chasseurs et des pâtres. Le plus ancien document qui fasse mention des Bains ne date, il est vrai, que de 1315. Cette pièce, conservée aux archives des Bains, prouve qu'il existait déjà en ce lieu une commune libre et peuplée, que les sources étaient connues et qu'une route y conduisait: *via*

* Les lignes suivantes sont en grande partie empruntées aux excellentes notices du Dr. Grillet (1866) et du Dr. Brunner (1879), lesquels ont consulté pour la rédaction de leur „Historique“ les ouvrages classiques de Stumpf, Münster, Simler, Furrer, Collinus, Naterer, etc.



*Partie ancienne
de Louèche-les-Bains.*

quà itur ad Balnea.

Cependant, à défaut de documents écrits, la science historique moderne a recours à d'autres sources d'informations et les découvertes d'antiquités helvéto-romaines faites dans le village sont venues jeter un nouveau jour sur la question. A plusieurs reprises, au commencement du siècle des sépultures celto-helvétiques, renfermant des squelettes et quelques menus objets, avaient été découvertes par des habitants du village. En 1836, lorsqu'on creusa les fondations

de l'hôtel des Alpes, on trouva plusieurs sarcophages en dalles brutes renfermant divers objets en bronze et en fer de l'époque helvète-romaine, ainsi que des vases en terre cuite et des monnaies portant les noms d'Antonin, Domitien, Marcus Agrippa, etc. En 1855, des fouilles faites derrière le Grand-Bain neuf amenèrent au jour une urne romaine et un bronze d'Adrien avec la légende: Hadrianus Augustus Cos. III. S. C. En 1866, on a retiré d'un tumulus (au-delà de l'ancien Bain des guérisons) les squelettes de six adultes, ainsi que ceux d'un adolescent et d'un enfant. Enfin, en 1869, à l'occasion de travaux faits dans l'intérieur du village, on a déterré à une faible profondeur, devant l'hôtel de la Croix fédérale, bon nombre de monnaies en cuivre presque toutes à l'effigie de Maxence et de Constantin II. — „En voilà plus qu'il n'en faut pour faire admettre sans conteste que la vallée des Bains a été connue dès les temps les plus anciens, et qu'elle a eu ses habitants même antérieurement à l'époque de la domination romaine au Valais.“

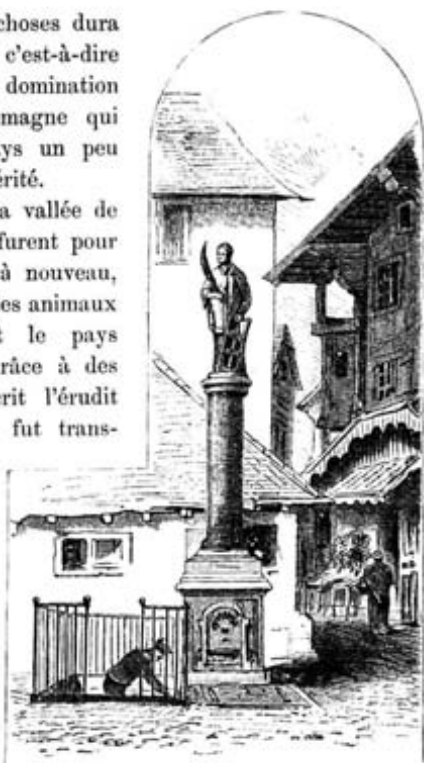
Après la chute des Romains, le Valais tomba sous la domination des Burgondes (450—534). Ceux-ci ayant vaincu les Romains et conquis le pays, se mêlèrent pacifiquement avec les indigènes dont ils avaient adopté la foi chrétienne; ils prirent également leur langue et leurs coutumes et augmentèrent la prospérité du pays. Sigismond, le dernier roi bourguignon, fit présent de Louèche-le-Bourg et des bains au couvent d'Agaune (St-Maurice) et c'est de cette époque, où dominait dans la vallée le roman wallon (mélange de celtique, de latin et de bourguignon), que datent la plupart des noms d'endroits ou de familles usités encore aujourd'hui, tels que: Albinen (Arbignon), Clavinen, Dala, Chermignon, Milinen, Plantrey, Ennetkudrey, Buliess, Dinten, Darben, Chignern; — Ballet, Lorétan, Oggier, Métrailler etc.

Aux Bourguignons succédèrent les Francs, sous la faible domination desquels le Valais traversa un temps d'épreuve et de souffrance. Les brigandages des Sarrasins et autres hordes asiatiques qui occupaient les principaux passages de montagnes,

désolèrent jusqu'aux vallées les plus reculées des Alpes. Le pays se dépeupla, les vallées latérales furent abandonnées et se couvrirent de forêts épaisses et impénétrables. De là le nom de *Val de Boëz* (des bois) que portait alors la vallée de la Dala.

Ce triste état de choses dura jusqu'au XI^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la domination des empereurs d'Allemagne qui rendirent enfin au pays un peu de paix et de prospérité.

C'est alors que la vallée de la Dala et ses bords furent pour ainsi dire découverts à nouveau, les forêts défrichées, les animaux sauvages détruits et le pays rendu cultivable. « Grâce à des hommes influents, écrit l'érudite Père Furrer, le pays fut transformé en prairies, et il est fort probable que ces hommes furent les nobles de Rarogne, les premiers seigneurs connus ayant eu des droits sur cette contrée en qualité de vidames du dixain de Louèche-le-Bourg (dont faisait partie la vallée des Bains). — Ces barons de Rarogne* avaient déjà auparavant (en 1402) cédé le droit de péage sur la Gemmi,



Source St-Laurent à Louèche.

* Il est très probable que la tour en ruines située au-dessus du village faisait partie des propriétés des Rarogne. La chronique en attribue la construction à un certain Jean Mans qui aurait existé au XI^e siècle.

à la commune de Louèche-les-Bains, à charge toutefois par elle d'entretenir en bon état ce chemin, très fréquenté à cette époque, et de payer une redevance annuelle pour les droits sur les sources et les bains. Le droit de propriété des sources et de la vallée n'appartenait point seulement à la commune, mais aussi à quelques familles, parmi lesquelles figuraient les Oggier de Louèche et les Hertenstein de Lucerne. Cette dernière famille vendit ses droits à l'évêque Supersax qui les transmit à son successeur, l'évêque Jost de Silinen (1482). Les Bains durent beaucoup à ce dernier et à son goût pour la bâtisse : il remit à neuf quelques auberges, fit réparer les piscines et en construisit une nouvelle ; puis il commença en 1484 l'édification d'une église et se fit construire un bain pour lui-même. La commune, de son côté, avait ouvert une nouvelle route et à dater de ce moment les bains de Louèche acquirent une grande réputation ; nombre de baigneurs y accoururent, non seulement de la Suisse, mais aussi de l'étranger. En 1501, les héritiers de l'évêque vendirent ses biens considérables au cardinal Mathieu Schinner. Ce dernier fit réparer grandiosément les établissements de bains lui appartenant et construire sur la place, près de la Source de St-Laurent, une belle auberge en pierres de taille. Encouragés par cet exemple, quelques familles valaisannes et plusieurs habitants de l'endroit se décidèrent à participer à l'embellissement et à l'agrément des Bains ; aussi le village prit-il un développement remarquable. Le cardinal ne négligea rien pour faire connaître à l'étranger les propriétés des sources et l'affluence des baigneurs ne fit que s'accroître.

Mais en 1518, une formidable avalanche, détachée du sommet du Torrenthorn, s'abattit sur le village, détruisit tous les grands bâtiments publics et de nombreuses maisons particulières ; seule, la belle maison du cardinal résista. Soixante et une personnes perdirent la vie dans cette catastrophe. Quelques années plus tard (1541) le cosmographe *Münster* traversa la Gemmi et visita les bains de Louèche qu'il trouva déjà reconstruits et dont il donne la description suivante :

•Presque de toutz costez il y a de fort haultes montagnes et horribles rochers, lesquelles enferment si bien ce lieu là, qu'on n'en peult sortir par nul endroit sans grand peine et travail, excepte quand on veut aller à Leuck, comme nous auons dit maintenant, car par la entre les montagnes il y a vn chemin assez aise, par lequel on ne fait que descendre. Or du coste que les baings regardent la partie occidentale, il y a des rochers si haultz, qu'on ne les scaurait regarder sans frayer. Il y en a aucuns qui sont tellement entreouuertz, qu'il semble qu'ilz doiuent tomber, et accabler tout ce qui est dessous en la plaine. Ces montagnes et rochers se tournent d'occident vers Septentrion et ont des grandes ouuertures et creussez, par lesquelles on a trouue vn chemin, ou plus tost a este fait par le labour ou industrie des hommes, par lequel on ne peult monter qu'à grande difficulté, et là on appelle ceste montaigne Gemml. Le chemin monte droit en hault en forme de limaçon ou d'une viz, ayant des circutions et destorses cōtinues et petites tant à gauche qu'à la dextre, et est vn chemin fort estroit et dangereux, aux yarongues principalement et estourdiz. Car de quelque coste qu'on tourne les yeux, on veoit des abysmes et gouffres fort profondz, que mêmes ceulx aussi qui ont le cerueau bien pose et arreste, ne les peuvent regarder sans horreur. De ma partie confesse n'auait monte ceste montaigne sans grande frisson et tremblement. Du coste que ces baings regardent l'orient, il y vne montaigne facile à monter, qui a de beaux prez au dessous, et se tire vers septentrion en vne vallée, ou il y a vn torrent qui croist en este quand la glace se fond, laquelle on veoit sur le sommet d'une montaigne haulte qui est au dessus de ceste vallée. Et en ces prez, qui sont au pied de la montaigne, sortent de toutz costez plusieurs sources et bouillons d'eauës chaudes, en moins de chemin

que pourroyer contenir deux ou trois-ietz de pierre. Toutefois la principale et la plus grande force de l'eau sort au village mesme, laquelle est si grande et violente, qu'elle peult faire tourner vne fort grande roue de moulin. La moitié du ruisseau est conduite par les canaulx dedans six ou huict casses ou layettes, lesquelles sont grandes comme viuiers moyens, l'autre moitié se pert sans aucun profit. Ces casses ou layettes sont des lieux amples cauez en terre, puez de pierres, et enuironnez de murailles faictes de mortier et plastre. De ceste source en tirant vers la montaigne orientale autant qu'une haquebute peult tirer loing, on rencontre vne aultre veine d'eauës chaudes, de laquelle les ladres vsent, ayant là vn petit hospital. De là autant que peult porter vne arbaleste, on veoit un aultre bouillon d'eauës chaudes, qui est vn peu plus abondant que celluy que les ladres possèdent et beaucoup de gentz se vont baigner là, car il est aussi enchasse, scauoir ceulx qui se sont desia baignez aux baings grandz qui sont plus bas, et ce bouillon leur refaict et guérit incontinent la peau. Au reste combien que les eaux sortent là de beaucoup et diuers lieux, toutefois elles sont chaudes autant l'une que l'autre. Et ceste chaleur est si grande, qu'on ne peult pas tenir le doigt longuement dedans. De ceste veine par de là à vltraict d'arbaleste, sortent du coste droit des fontaines fort froides et fort bonnes, la plus grande desquelles se tarist en Septembre, et commence à bouillonner en May. L'eauë de ces baings est fort claire et gracieuse, et n'a nulle mauuaise senteur: d'autant qu'elle ne tient rien du soulfre, mais du cuyre et erain beaucoup. Plusieurs gentz abordent là en temps d'este, et mesme de lieux loingtains, et si la haulteur merueilleuse des montagnes n'empechoit, lesquelles on ne peult passer sans grande difficulté, il y viendroit si grand nombre de gentz, que la Bourgade ne

seroit pas assez suffisante pour les recueillir et loger. Or on dit que ceste eauë est bonne pour les yeux chassieux et troubles, pour les nerfs débilitéz par catarres, et flux de sang sortant des narines, pour les pulmons foibles et estomach languissant. Elle faict faire digestion, et venir l'appetit. Elle est vne souueraine medicine pour la douleur de la ratte et du foye, et guérist les iambes vlcerées. Elle sert aussi pour les goutes, et corrobore les os rompuz. Brief elle sert de remede contre toutes maladies froides et humides, et est contraire aux maladies chaudes et seiches. Elle eschauffe, elle seiche, elle nettoye, elle

resoult, et reserre. Elle est bonne pour les percluz et ceulx qui ne peuvent ayder de leurs membres, ou qui ont les veines et les nerz foibles et débilitéz. Il est défendu aux femmes enceintes d'en boire, et de s'en lauer. On dit aussi qu'elle est bonne pour les hydropicques et grauelleux : comme aussi pour ceulx qui ont la pierre ou la colicque. Quant aux femmes, elle conforte la matrice d'icelles qui est débilitée de froid, et lasche le ventre à ceulx qui en boient. Elle guerist les vieilles playes des iambes, et s'il y a des cicatrices mal gueries, elle les renouelle, et puis les guerist parfaitement.*

Notre ancienne connaissance, le chroniqueur Stumpf, visita également les Bains en 1543, et les décrit dans son „11^e livre du Pays du Valais.“

Ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, l'évêque Jean Jordan (1548—1565) voua tous ses soins aux Bains. Il ordonna entre autres qu'un „honnête chirurgien“, choisi par l'évêque, résiderait aux Bains; il réforma de nombreux abus, établit des règlements de police et installa un surveillant spécial chargé de maintenir l'ordre dans les établissements. Il fit aussi construire plusieurs digues pour se protéger contre les avalanches.

La nièce du cardinal Schinner qui avait, déjà du vivant de ce dernier, reçu de lui en dot, lors de son mariage avec Gabriel de Werra de Louèche, le tiers des propriétés qu'il possédait dans la vallée, apporta à la famille de Werra une part importante des sources thermales, part qui est encore aujourd'hui en la possession des nombreux descendants de cette famille.

A la fin du XVI^e siècle, la moitié des habitants se composait de familles immigrées attirées soit par l'agrément de ce séjour, soit par l'appât du gain. La plupart étaient originaires de la Suisse allemande ou de l'Allemagne, en sorte que l'allemand finit par supplanter le français qui du temps

de Stumpf était encore la langue généralement parlée par le peuple.

Malheureusement, on avait fini par négliger les digues élevées contre les chutes de neige par l'évêque Jordan; aussi, dans l'espace de 70 ans, le village fût-il atteint sept fois par les avalanches et les bains détruits deux fois. Cette série de malheurs eut pour conséquences de diminuer la vogue des Bains et de ralentir le zèle et le courage des habitants. Une nouvelle catastrophe, plus terrible que les précédentes, vint encore les accabler. Le 4 janvier 1719, à 8 heures du soir, une avalanche formidable fondit sur le village avec la rapidité de l'éclair, occasionnant un choc d'air tel, que quatre personnes furent lancées jusque sur les prairies de la Marèche, à une grande distance au-dessous du village. Huit jours après, seulement, on retrouva un jeune homme dans les caves de la „Maison blanche“; il vivait encore, mais il mourut au bout de quelques jours, ainsi que plusieurs autres, par suite du froid et des lésions qu'ils avaient reçues. Tous les bains, les hôtels, 50 maisons d'habitation et de nombreuses chaumières n'étaient plus qu'un monceau de décombres; 55 personnes avaient péri, et de la place à l'église il ne restait que quatre maisons debout. Étienne Matter, major de Louèche, a minutieusement décrit cet événement mémorable. C'est lui qui, une fois que les secours venus de près et de loin eurent été distribués, fit rebâtir de nouveaux hôtels et réparer, par des ouvriers tyroliens (1739—1741), le chemin de la Gemmi complètement négligé.

Le village fut rebâti cette fois au-dessous de l'église, sur la rive droite de la Dala, mais sans aucun souci de l'élégance ou de la commodité, les maisons serrées les unes contre les autres, avec des entrées étroites et dans des positions bizarres, les petites rues sans aucun plan arrêté. Malgré quelques digues élevées d'après le conseil de Matter, les bains Werra furent encore anéantis à trois reprises différentes. Ce ne fut qu'en 1829 que, sous la direction de l'ingénieur J. Venetz, les 250 m de digues en pierre contre les avalanches, situées

à l'est et au-dessus du village, digues commencées déjà en 1791, furent enfin terminées. On se hasarda alors à reconstruire, sur la rive gauche de la Dala de nouveaux hôtels et de nouveaux établissements de bains qui tous, par conséquent, appartiennent à l'époque moderne. Depuis lors, le village est à l'abri du fléau.

III.

Les Sources et les Bains.

Ouvrages spéciaux à consulter : *Gundelfinger*, De thermis badensibus. 1489. — *Collinus*, pharmacien à Sion, 1569. De Sedunorum thermis et aliis fontibus medicatis. — *Natterer*, Description des eaux minérales de Louèche-les-Bains. Sion 1769. — *Ronelle*, Analyse des eaux minérales des bains de Louèche. 1776. — *Pagen*, Essai sur les eaux minérales de Louèche. Paris 1828. — *Brunner et Fagenstecher*, Analyse chimique des sources thermales de Louèche en Valais. 1827. — *Bonvin*, Dr. Méd., Notice sur les eaux minérales de Louèche. 1834. — *Foissac*, Notice sur les propriétés médicales des eaux de Louèche. Paris 1828. — *L. R. de Fellenberg*, Analyse des sources thermales de Louèche de l'hôtel des Alpes. 1844. *J. H. Grillet, Dr.*, Les sources thermales de Louèche. 1845. — *Ad. Brunner, Dr.*, Louèche-les-Bains, ses eaux thermales et ses environs 1879, etc.

Les sources et les bains de Louèche ont été décrits, en parfaite connaissance de cause, dans un livre récent intitulé : *„Les bains et les stations climatériques de la Suisse“* du *Dr. Th. Gsell-Fells*, Zurich 1880, auquel nous empruntons les passages suivants :

La *Source de St-Laurent* (Grande Source) jaillit sur la place principale (près de la Maison blanche); c'est la plus abondante de toutes les sources (elle débite 2,592,000 litres en 24 heures); sa température s'élève à 51,25⁰ C. Elle sert de fontaine à la place ornée de la statue de St-Laurent; le bassin d'où elle jaillit est recouvert d'un dalle de pierre de 3 m de long, 1,25 m de large et 0,25 m d'épaisseur (*saxum ingens* dit déjà Collinus en 1529) et l'eau coule dans un réservoir en forme de chapelle, consacré à St-Laurent, d'où des canaux l'emmènent aux bains (Neubad, Werrabad, Altes Bad, Zürcherbad, Brunnerbad) alimentant 13 grandes piscines et 18 petites. Quant à l'eau superflue elle s'écoule dans la



Intérieur d'un Bain.

(Valais IV.)

Dala. La „*Source d'or*“, embranchement de la source de St-Laurent, jaillit à quelques pas seulement et au nord de cette dernière, dans une des piscines des anciens bains, et tire son nom de la quantité d'oxyde de fer qu'elle renferme et qu'elle dépose à la surface des objets en métal durant une immersion de 48 heures au plus.

La *Source des guérisons* jaillit au nord-est sur le chemin des chutes de la Dala, à l'endroit où, sur une éminence plantée de mélèzes, se trouvait autrefois l'ancien Bain des guérisons. Bains et hôtel furent plusieurs fois emportés par les avalanches. La source fut de nouveau captée en 1840; sa température s'élève à 48,75⁰ C.; elle alimente les bains de l'hôtel des Alpes.

La *Source des pauvres* jaillit au pied d'une colline située à l'est du chemin conduisant à la cascade et domine des prairies marécageuses. C'est ici, dans une position à l'abri des avalanches, que furent construits les plus anciens bains; au-dessus, s'élevait la tour dite de *Jean de Mans*. C'est le général de Courten qui, en 1760 fit construire à l'endroit dit „le bain des lépreux“ un bain pour les pauvres. Autrefois il y avait là trois sources (on se baignait dans l'eau courante); deux d'entre elles disparurent après un tremblement de terre, la troisième est la source actuelle (la „Brechquelle“) qui, déjà alors, était la plus importante. C'est une des sources les plus abondantes, elle a une température de 41,50⁰ C., alimente en partie les réservoirs de l'hôtel des Alpes et est utilisée pour les douches à l'hôtel des Alpes, au Bain neuf et au Bain Werra.

La *Source du Bain de pieds* est à 200 pas au nord-est de l'hôtel des Alpes, dans une prairie au-dessus de la Dala (à 200 pas de la „Source des pauvres“). Elle coule dans un bassin assez bas recouvert d'un toit de bois: sa température s'élève à 39,50⁰ C. Elle est particulièrement efficace pour la guérison des blessures aux extrémités inférieures; de temps à l'autre elle est encore employée par de pauvres malades pour le traitement des ulcères aux jambes.

La „*Source à rouir*“ (Roosquelle) au-dessous du village, près de la route, a considérablement augmenté de volume en 1856, à la suite d'un tremblement de terre; elle débite 7 1/2 litres à la seconde et à une température de 43,75° C.

En montant la rive droite de la Dala jusqu'en face de la cascade, et même plus haut encore, on rencontre plusieurs autres sources non utilisées; quelques-unes sourdent à des hauteurs inaccessibles.

L'*analyse chimique* des sources a été faite pour la première fois, d'une manière complète en 1827, par Messieurs *Brunner* et *Pagenstecher*, de Berne, et par Messieurs *Payen* et *Dublanc*, de Paris. En 1844, *Fellenberg* de Berne examina la *Source des guérisons* et trouva qu'elle était de la même composition chimique que les autres sources. La même année, le chimiste *Morin* de Genève analysa la source de St-Laurent. Nous reproduisons ici le résultat de ces analyses.

Principes contenus dans 10,000 grammes d'eau des sources thermales de Louèche.

Substances	1827 Brunner	1828 Payen	1844 Fellenberg	1844 Morin
Sulfate de chaux	14,792	14,020	15,358	15,200
„ de magnésie	2,298	2,508	2,583	3,084
„ de soude	0,887	0,930	0,637	0,502
„ de potasse	0,024	—	0,155	0,386
„ de strontiane	0,037	—	0,035	0,048
Carbonate de protoxyde de fer	0,026	0,090	0,043	0,103
Carbonate de magnésie . .	0,026	0,040	0,107	0,096
„ de chaux	0,412	0,370	0,537	0,653
Chlorure de potassium . .	0,024	0,100	—	0,065
„ de soude	0,063	0,100	0,083	—
„ de magnésie	0,071	0,057	0,211	—
Iodure de potassium . . .	—	—	traces	traces
Silice	0,344	—	0,334	0,360

Traces de phosphate, d'alumine, d'ammoniaque. Glairine en quantité indéterminée. La présence de l'iode a été démontrée, aussi bien dans l'eau minérale que dans la glairine. D'après une nouvelle analyse de M. Payen, en 1855, l'eau de Louèche renfermerait en outre de l'arsenic, résultat confirmé par les expériences réitérées de M. Dublanc, pharmacien, sur un dépôt sec. L'analyse faite en 1869 par M. le prof. Bunsen de Heidelberg concorde assez généralement avec celle de M. Morin; elle établit en outre que l'eau thermale de Louèche ne contient pas trace de rubidium, de caesium, de thallium, ni de bore, substances qui se rencontrent dans la plupart des eaux thermales d'Allemagne.

En résumé, les eaux de Louèche peuvent être classées parmi les *sources thermales gypseuses*, sans soufre, comme celles de Wissenbourg.

Les *établissements de bains* occupent peu de place, comparativement aux hôtels. La plupart communiquent avec les hôtels par des passages couverts, mais appartiennent à d'autres propriétaires. Ces établissements renferment de vastes bassins ou piscines pour 25 à 50 personnes, des *carrés* pour familles et des carrés particuliers.

Le *Grand Bain* (ou Bain neuf), au sud de la place du village, est relié à l'hôtel de la Maison blanche par un corridor; il est surmonté de deux petites coupoles orné d'un péristyle en pierres de taille qui sert de promenoir par le mauvais temps. A l'intérieur, sous une voûte gigantesque, se trouvent les *deux plus grandes piscines* de Louèche, pouvant contenir chacune 40 à 50 personnes. Chaque piscine a ses vestiaires chauffés (deux pour chaque sexe) et correspond avec un cabinet de douches. De larges couloirs avec balustrades sont établis pour la circulation des domestiques et pour les spectateurs. Le côté est renferme 15 petits bassins pour bains particuliers, chacun avec la douche. La ventilation et les douches ont été établies en 1885 d'après un système nouveau, et il en est de même dans les autres bains (suivant communication de M. le Dr. Brunner, médecin des Bains de Louèche).

Le *Bain Werra* (bain noble), à 30 m de la source de St-Laurent, vis-à-vis du Grand Bain, fréquemment détruit autre-

fois par les avalanches et reconstruit à la même place, forme un grand quadrilatère avec deux entrées principales, à l'ouest et à l'est. Il contient quatre grandes piscines, chacune de 6 m de long, 4 m de large et 1,25 m de profondeur; 30 à 35 personnes peuvent se baigner à la fois dans chacune de ces piscines. La voûte est un peu plus petite que celle du Grand Bain. Les vestiaires sont chauffés. A côté de chaque piscine est un cabinet de douches (de manière à ce que la douche puisse être employée en même temps que le bain). Il y a en outre 14 bains particuliers, chacun avec une douche. Le bain est relié aux hôtels de l'Union et de France.

Le *Bain des Alpes*, est une dépendance de l'hôtel des Alpes, par lequel il faut passer pour y pénétrer. Il renferme trois piscines cimentées pouvant servir à 80 personnes; — la première sert aux bains en commun, la seconde est destinée aux messieurs seulement, la troisième aux dames. Les vestiaires chauffés par des calorifères, sont séparés pour messieurs et pour dames. On trouve encore: la salle d'hydrothérapie avec les différents systèmes de douches (circulaires, écossaises, horizontales, verticales), ainsi que des douches à divers degrés de température dans les douze bains particuliers (quatre piscines de famille, neuf pour un ou deux personnes) — installation pour l'inhalation et cabinet pour l'électrothérapie —. Une buvette couverte et garantie de deux côtés contre les courants d'air est disposée en promenoir, ainsi que les corridors de l'hôtel.

Le *Bain des Frères Brunner*, en communication avec l'hôtel Brunner, a été construit en pierre en 1873; il contient deux piscines, un bain de famille, trois bains particuliers, mais il n'a pas une voûte très élevée.

Le *Vieux Bain* (Bain St-Laurent), autrefois le „Bain des Seigneurs“, à l'angle nord de la petite place principale, est maintenant l'un des établissements les plus simples, car la pierre n'y a pas encore remplacé le bois. L'intérieur est divisé en trois compartiments revêtus de ciment romain avec de grands vestiaires et des douches. La „source d'Or“ jaillit dans un des bassins.

Le Bain des Pauvres (ou de Zurich, parce qu'il était autrefois fréquenté par les Zuricois) réparé en 1865, renferme deux grandes piscines, une pour chaque sexe, chacune avec un vestiaire, sert aux pauvres, admis sans distinction de confessions ou de nationalités sur la présentation d'un certificat d'indigence et d'une attestation médicale. Chaque indigent reçoit une chemise de bain et un petit secours quotidien en argent (cet argent est fourni par les fonds provenant de collectes, loteries, etc., dont l'emploi est contrôlé par un comité de baigneurs).

Un petit *hôpital*, dirigé par le Dr. Mengis, a été fondé en 1868 et possède 25 lits. Il reçoit, moyennant 25 frs., les pauvres de tous pays et de toutes confessions pouvant produire une ordonnance de médecin, une attestation d'indigence et un certificat d'honorabilité.

Les bains sont ouverts le matin de 5 à 10 heures, et l'après-midi de 2 à 5 heures, depuis la fin de mai jusqu'à la fin de septembre. Le refroidissement de l'eau qui, avec le nettoyage des bains, occupe le temps intermédiaire, s'opérait quand le temps était frais, au moyen de courants d'air ou en agitant l'eau avec de longues perches. Mais actuellement on se sert de préférence d'un appareil réfrigérateur spécial, composé de tuyaux de cuivre plongeant dans l'eau des glaciers et qui permet d'abaisser la température de l'eau minérale, sans déperdition de ses gaz et sans altération de ses effets.

Emploi et effets des eaux.

On commence habituellement la cure par les bains et ce n'est guère que cinq jours après qu'on la continue par la boisson de l'eau. On se baigne de préférence à l'ancienne manière, c'est-à-dire pendant plusieurs heures chaque jour, en commençant par une demi-heure et en augmentant chaque jour jusqu'à ce qu'on arrive à cinq heures, partagées entre le matin et l'après-midi (le matin deux à trois heures, l'après-midi une à deux heures) dans une des grandes piscines en commun; l'eau de ces piscines est rafraîchie à la température

du sang. Les baigneurs des deux sexes et de tout âge, revêtus de manteaux de laine, s'y trouvent réunis. Durant l'été, on voit déjà dès cinq heures du matin les baigneurs, chaudement vêtus de châles et de manteaux et capuchons, commencer la promenade des hôtels aux bains; on échange, dans une chambre chauffée, ses vêtements contre une tunique descendant jusqu'aux pieds, que vous fournit l'établissement, on descend un petit escalier conduisant à la porte de la piscine qu'on ouvre et on entre dans l'eau jusqu'à la hauteur de l'estomac dans la position de la Vénus accroupie. On observe, soit pour aller à la piscine, soit pour rentrer au vestiaire, une étiquette inflexible qui, si elle n'est pas suivie, provoque les quolibets et des éclats de rire. Des baigneurs de toutes nations, parmi lesquels les Français et les Suisses dominent et dont on ne voit que la tête et les épaules émerger au-dessus de l'eau, vont et viennent dans les carrés. Tout en prenant son bain, on cause, on lit, on joue — surtout aux dominos, aux dames et aux échecs; on prend habituellement un léger déjeuner (café, thé, chocolat, jus de viande) sur des planchettes flottantes. Le long des parois des piscines sont fixés des bancs, sur lesquels les baigneurs peuvent s'asseoir tout en gardant la tête hors de l'eau. En sortant de la piscine, on en referme la porte et après s'être soigneusement séché dans le vestiaire, on revêt son linge chauffé et l'on va se mettre au lit pendant une demi-heure ou une heure; puis on fait une petite promenade et l'on va déjeuner à onze heures (trois plats). Si le temps est mauvais on cause, on joue, on fait sa correspondance; s'il fait beau, on va se promener à la cascade, à Feuillerette, aux Echelles d'Albinen etc. Après la promenade, on se repose un peu, puis vers trois heures environ vient le bain de l'après-midi suivi d'un nouveau petit séjour au lit. A six heures on dîne (4 plats) et enfin, pour terminer la journée, on fait de la musique ou l'on danse dans le grand salon, et l'on va se coucher de bonne heure. La durée du bain n'est pas augmentée brusquement, mais s'accroît chaque jour d'une demi-heure jusqu'au maximum de temps, lequel varie selon l'âge,

la constitution, les forces et la maladie du baigneur. La température du bain dans les grandes piscines, s'élève à 35° C. (dans les bains particuliers, elle varie suivant la prescription médicale); elle est réglée par un inspecteur des bains au moyen de l'adjonction d'eau minérale, suivant les indications du thermomètre. Les avantages du bain pris en commun dans la grande piscine sont les suivants: mouvements libres dans toutes les directions (soit une sorte de gymnastique légère), renouvellement continu de l'eau et température uniforme, inhalation régulière des vapeurs, distraction et excitation salutaires produites par la vie en commun. La plupart des baigneurs attachent une grande importance à la *poussée*, c'est à dire à l'éruption d'un exanthème (produit par l'action des longs bains) soit inflammation de la peau, qui s'étend, sous diverses formes, sur le corps tout entier.

La poussée parcourt toutes les phases d'une éruption ordinaire jusqu'à ce que la peau pèle. Après que l'on s'est baigné 20, 25 ou 30 heures, il arrive, entre le sixième et le seizième jour, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, que de petits points rouges et des taches apparaissent autour des grandes jointures, surtout aux genoux et aux coudes, semblables à l'exanthème de l'érysipèle, de la fièvre scarlatine ou de la rougeole. Suivant que l'éruption prend l'une de ces trois formes, elle en garde le caractère particulier durant tout le temps de son développement, et même pendant la période de la convalescence.

Dans sa forme la plus simple, l'éruption consiste en taches rouges, de forme ordinairement irrégulière, saillantes, isolées, de la grosseur d'un grain de blé (elles sont sensibles au toucher) séparées par des intervalles de peau blanche; elles disparaissent sous la pression du doigt et reparaissent aussitôt que la pression cesse. Les petites taches s'étendent ensuite, restant séparées les unes des autres, ou bien se réunissent et se groupent en plaques régulières avec

des nœuds accumulés pareils à ceux de l'eczéma. Les endroits atteints se couvrent d'une rougeur diffuse, uniforme, violette; les jointures sont souvent enflées, et toutes les parties sont plus chaudes. L'éruption se répand sur les bras, les cuisses, ensuite sur le tronc, quelquefois dans toutes les directions, sur la poitrine, le dos, les épaules, les côtes, l'abdomen, et couvre, quand elle devient intense, le corps tout entier depuis le cou à la cheville des pieds; quand l'exanthème s'est développé à ce degré, les parties infiltrées de la peau laissent suinter un liquide gluant qui, souvent, colle le linge si fort à la peau, qu'on a grand-peine à l'en détacher. L'éruption reste alors stationnaire quelque temps, puis diminue peu à peu, l'épiderme se détache et la peau devient plus blanche; une forte démangeaison tourmente le malade, mais disparaît bientôt dans le bain, ainsi que la sensation de brûlure. La desquamation se fait de différentes manières selon la forme de l'éruption, tantôt en fine poussière, tantôt en bandes plus ou moins larges, ce qui arrive dans la règle entre le dix-huitième et le vingt

cinquième jour suivant que le développement de l'exanthème a été plus ou moins rapide. Aussitôt que l'épiderme a fini de peler, que les rougeurs ont disparu, que la couleur normale de la peau est revenue, qu'elle a désenflé et est redevenue élastique, la cure cesse, ce qui arrive entre le vingt-cinquième et le trentième jour. Mais il se présente souvent des exceptions à cette règle et des phénomènes mixtes apparaissent; tantôt l'éruption éclate tout à coup, se développe très-rapidement, disparaît déjà après 15 jours, et revient encore une fois plus tard, le plus souvent moins forte et moins étendue — tantôt la poussée

n'apparaît qu'après 15 à 18 jours, se développant particulièrement sur une certaine partie du corps; elle est quelquefois accompagnée de fièvre, d'étourdissements, de difficulté à respirer, de manque d'appétit et d'insomnie (surtout dans le cas d'éruption trop forte et douloureuse), auquel cas il faut abrégé la durée et abaisser la température du bain. Les mains, la plante des pieds et le cou sont rarement atteints par l'éruption, non plus que le visage qui n'est pas exposé comme le reste du corps, à l'action de l'eau.

La poussée appartient ainsi à la classe des *efflorescences eczématisques artificielles de la peau* qui, d'un côté, ne se manifestent pas toujours par des éruptions uniformes sur les différentes parties de la peau, et d'un autre côté dépendent de la durée de l'influence de l'excitant, ainsi que de la sensibilité de la peau. Leur intensité provient aussi de l'état de santé de l'individu. *La macération longue et continue de la peau, dans des piscines spacieuses favorisant les libres mouvements du corps, par une eau gypseuse toujours renouvelée, et à la température du corps, est la cause principale, non seulement de la poussée, mais encore des effets remarquables produits par les bains de Louèche en général.* Il faut y ajouter les effets généraux des bains, l'excitation à la sécrétion et à la sudation, l'apaisement du système nerveux, l'influence des vapeurs sur l'appareil respiratoire, l'allègement des fonctions par la chaleur thermale. Habituellement la cure est secondée par la douche, soit pour appeler à la peau un plus fort afflux de sang, soit qu'on veuille la stimuler sous des formes plus douces. Des douches chaudes, ou bien alternativement chaudes et froides, sont employées comme de puissants moyens d'excitation, tandis que les douches froides calment la trop grande sensibilité du système nerveux. Les douches se prennent généralement pendant le bain, avant le déjeuner, à cela s'ajoutent les lotions locales, surtout chez les scrofuleux, les fomentations sur les parties malades, les inhalations de vapeur d'eau dans les maladies de la gorge et du larynx, les pulvérisations, les injections etc. L'usage interne de l'eau aide aussi au traitement, et presque tous les malades font à la fois une cure de boisson et de bains. On commence généralement par un verre qu'on va boire à la source le matin de bonne heure, et l'on monte graduellement jusqu'à cinq verres, pris à intervalles d'un quart d'heure. L'eau est parfaitement claire, sans odeur, comme de l'eau de source ordinaire; cependant, il arrive qu'au printemps et en automne, elle devient trouble et forme un dépôt gris; dans ce cas, on ne la boit pas, on ne fait que se baigner. Cela provient du contact prolongé

de l'eau avec des substances organiques; après qu'on s'y est baigné, elle sent l'hydrogène sulfuré. Cette eau, chaude ou froide, est bien supportée par un grand nombre de baigneurs jusqu'à la dose de cinq verres par jour, sans qu'ils en éprouvent aucun inconvénient. D'autres répugnent à ce goût de chaux sulfureuse et ne digèrent l'eau que difficilement. Il en résulte du gonflement, de l'oppression, des embarras d'estomac, le manque d'appétit, la langue chargée, — chez beaucoup de malades de la diarrhée, chez d'autres de la constipation et des congestions. La cure de boisson ne dure guère que 14 jours, et on recommande à ceux qui, en commençant, répugnent à prendre cette eau, d'y ajouter un peu de lait, ou bien d'en remplir le soir une bouteille qu'on bouche et qu'on laisse rafraîchir toute la nuit devant la fenêtre. L'usage interne de l'eau seconde l'action des bains surtout dans les cas de catarrhes chroniques, de cachexies, de maladies de la peau, de selles irrégulières, et passe pour être stimulante, très dissolvante, fortifiante et purifiante.

Le climat de montagne de Louèche est un des agents de guérison les plus puissants, surtout pour le traitement des scrofules et de la chlorose. A la vérité, les variations de la température au fort de l'été, mais plus encore au printemps et en automne, sont très remarquables; à la chaleur agréable du milieu du jour peuvent succéder brusquement, après le coucher du soleil, les vents froids de la montagne; le ciel serein et d'un bleu d'azur peut se couvrir, avec une rapidité surprenante, de gros nuages orageux (le cercle de montagnes ne laisse voir les nuages que quand ils sont sur vous), la pluie tombe souvent à torrents, et le vent se déchaîne avec fureur dans l'étroite vallée. Bien que le village soit, en grande partie, préservé du vent du nord direct, cependant la configuration et l'orientation de l'étroite vallée favorisent tout particulièrement les violentes rafales, et suivant qu'elles soufflent du sud ou du nord-est, elles occasionnent de soudains changements de température. Le voisinage des montagnes amène des pluies torrentielles et des écarts considérables de température entre le matin, le milieu du jour et le soir. Malgré tout, le climat de l'été est extrêmement beau, rafraîchissant et fortifiant; c'est un vrai «printemps de montagne» du commencement de juin au milieu de septembre. Seulement on se prémunit contre les brusques variations en s'habillant chaudement et en évitant les courants d'air.

Les habitants de la vallée ne connaissent ni maladies endémiques, ni épidémies.

Voici d'après le Dr. Reichenbach, les moyennes de température, du 1 juillet au 15 septembre 1875:

	5 h. du matin	8 h. du matin	10 h. du matin	Midi	2 h. du soir	4 h. du soir	6 h. du soir	8 h. du soir	10 h. du soir	Maximum entre 2 et 4 h. du soir	Minimum entre 2 et 4 h. du soir	Jours moyens de 5 h. du matin à 10 h. du soir
1-31 Juillet	11.23	14.—	14.75	15.50	15.75	15.50	15.25	14.—	13.23	16.65	9.75	14.26
1-15 Août	13.65	15.53	19.60	17.40	17.90	18.20	17.45	15.90	15.85	18.80	11.80	16.40
15-31 „	15.75	17.55	18.80	19.10	19.25	20.50	19.05	1.55	17.70	21.70	13.95	18.58
1-15 Sept.	11.15	13.—	14.75	15.85	16.20	16.40	15.55	14.60	13.65	16.85	9.75	14.75

Il ne faut sortir ni trop tôt ni trop tard, ni se promener les jours de pluie; la cure exige qu'on ménage ses forces, c'est pourquoi on évitera les courses de montagne fatigantes, les veillées tardives et la danse. Les tables des hôtels fournissent l'alimentation prescrite; les mets indigestes ou pris en trop grande quantité, ainsi que les spiritueux, nuisent au succès de la cure.

L'action thérapeutique des bains est surtout remarquable pour la guérison des maladies rebelles et chroniques de la peau, ce qui les a fait surnommer „bains pour dartres“. Suivant les expériences des médecins des bains, les formes dites „humides“ de l'exanthème (dermatoses exsudatives), avec grandes et petites ampoules ou pustules, à sécrétion plus ou moins claire, se transformant rapidement à l'air en écailles ou lamelles, sont fréquemment guéries en une seule saison ou en deux ou trois cures successives. Les formes „sèches“ par contre (prurigone, psoriasis, syphilis), sont rarement guéries à Louèche. Pour le traitement de l'eczéma (dartres humides) les douches en pluie verticales (0,30 m) sur le corps du malade, sont d'un excellent effet; elles sont prises trois à quatre fois par jour, de 5 à 10 minutes chacune; — les dartres scrofuleuses demandent des bains; — chez les malades atteints de pityriasis (*pityriasis rubra*), les bains rendent la peau plus douce et plus transparente; — pour l'impetigo (taches pustuleuses), où il faut d'abord traiter la maladie qui cause les pustules, les bains et surtout les fomentations locales servent à amollir la couche d'artreuse et à faire sortir le pus. — Pour le traitement du pemphix chronique, des bains prolongés sont employés avec succès.

Le Dr. Mengis (médecin des bains à Louèche) y ajoute encore: l'ichthyose, l'éléphantiasis, l'érythème chronique, l'interrigo, les herpes, l'urticaire chronique, l'esthiomène (lupus), le psoriasis, le prurigo, le varus (acné), le sycosis, le perrigo, l'érysipèle chronique et les maladies qui suivent la rougeole et la fièvre scarlatine. Le Dr. Brunner mentionne aussi

parmi les maladies de la peau qui sont traitées ou complètement guéries à Louèche: l'ichtyose, le psoriasis, la disposition aux érysipèles, le prurigo (soulagement), les herpes (traitement avec succès complet) et l'urticaire. Le Dr. Reichenbach remarque que les affections sèches de la peau, prurigo, pityriasis, psoriasis, difformités de l'épiderme telles que l'ichtyose, etc., exigent plutôt un traitement symptomatique par la cure, en suite duquel la guérison définitive serait peut-être la conséquence des perturbations dans l'alimentation de la peau, dont la poussée paraît être le symptôme. (Dans ce cas il prescrit, en outre, des eaux minérales arsénicales, comme dans les affections de la forme humide, l'huile de foie de morue, le fer, le quinquina. L'acné et les furoncles semblent soulagés par l'accélération de ces inflammations partielles.)

La scrofule chez les enfants et les jeunes gens, alors surtout qu'elle est jointe à des maladies de peau, est très souvent guérie à Louèche, grâce aussi à l'air fortifiant et pur de la montagne et à une bonne nourriture appropriée au traitement. Les bains prolongés agissent beaucoup pour la guérison des ulcères et des fistules. Par contre, lorsque la scrofule est compliquée de phthisie, les bains de Louèche ne conviennent pas.

Les rhumatismes et névralgies rhumatismales sont fréquemment guéris, surtout avec l'emploi judicieux de la douche. Les médecins constatent aussi que les catarrhes chroniques des membranes pituitaires, les déformations goutteuses, le domaine des maladies nerveuses, les anesthésies, paralysies, crampes, atrophie des muscles — si ces affections n'ont pas l'hémorragie pour cause — sont traitées avec succès à Louèche. Enfin les eaux de Louèche sont un excellent moyen pour révéler par des taches bronzées les anciennes affections syphilitiques et pour combattre la cachexie mercurielle. Par contre il faut citer parmi les affections ne se traitant pas à Louèche: inflammations avec fièvre, maladies du cœur, anévrismes, cancers, congestion aux poumons ou au cerveau, dispositions à l'apoplexie, épuisement, phthisie.

Hôtels. Depuis 40 ans environ, Louèche-les-Bains s'est très avantageusement transformé. Les anciennes et modestes auberges ont disparu pour faire place à de beaux hôtels, répondant complètement à toutes les exigences des baigneurs et des touristes.

Hôtels de premier rang:

1. Hôtel des Alpes	Propriétaires: Brunner frères	120 chambres.
2. „ de la Maison blanche	„ Veuve Alexis Brunner	60 „
3. „ des Frères Brunner	„ Christophe Brunner	78 „
4. „ de France	Gérant: Oggier Castel	59 „
5. „ de l'Union	„ Edouard Lorétau	70 „
6. „ Bellevue, actuellement fermé.		

Hôtels de second rang:

Cheval Blanc — Croix Fédérale — Guillaume Tell.

Sur la Gemmi :

Hôtel du Wildstrubel, Propriétaires: Zumofen et Zenruffinen. Prix de la pension: 4 à 10 frs. par jour, bains et service non compris.

Les hôtels de Louèche-les-Bains sont fréquentés annuellement par 800 à 1000 baigneurs, sans compter les touristes beaucoup plus nombreux encore. On a érigé récemment une église anglaise, dans le voisinage de l'hôtel des Alpes, et il existe depuis plusieurs années un casino. — Télégraphe. — Communications avec la station de la Souste: une fois chaque jour par la Poste, et deux fois par omnibus.

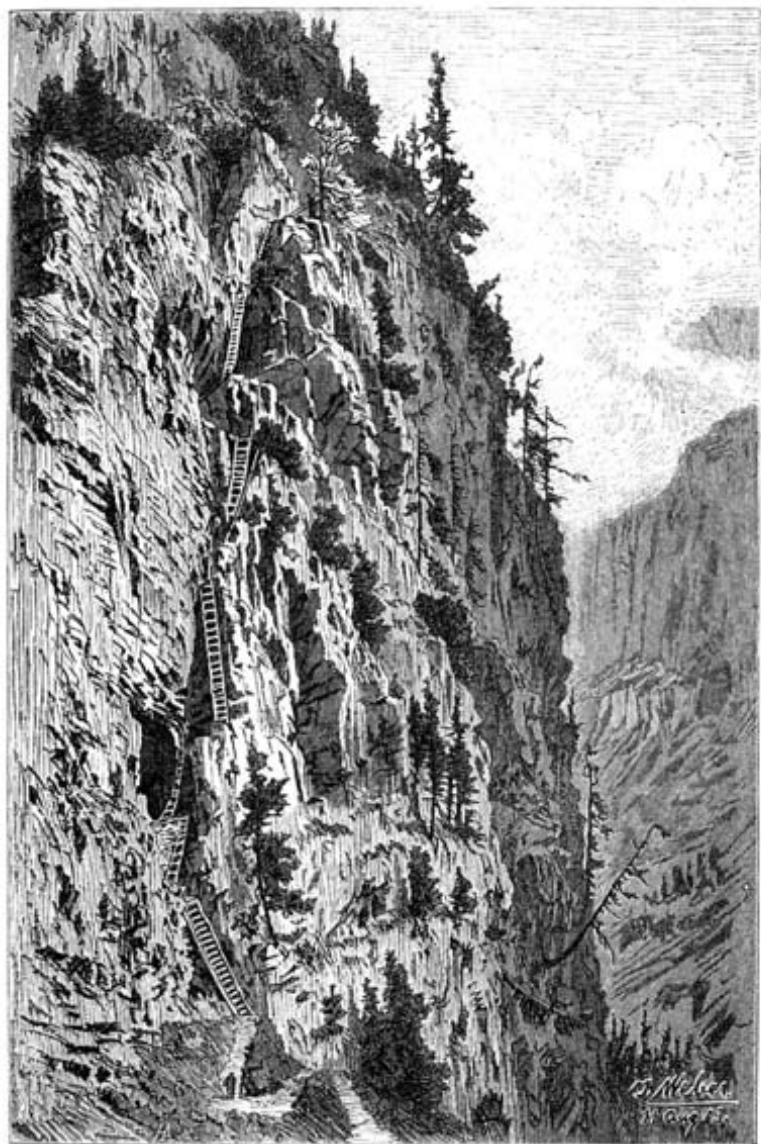
IV.

Excursions dans les environs de Louèche-les-Bains.

Ouvrages à consulter : *Bourlet*, Nouvelle description des glaciers etc. Tome II, Genève 1787. — *Hölder*, Reise durch das Wallis, 1803. — *Ebel*, Anleitung: die Schweiz zu bereisen. 2. und 3. Theil. Zürich, 1804 und 1805. — *Engelhardt*, Naturschilderungen, Sittenzüge etc. in den Schweizeralpen, 1840. — *G. Studer*, *M. Ulrich*, *J. J. Weilenmann*, Berg- und Gletscherfahrten in den Hochalpen der Schweiz, 1859. — *G. Studer*, Ueber Eis und Schnee. I. Abtheilung. Berner Alpen 1869. — *J. von Tschudi*, Der Tourist in der Schweiz, 1885. — *E. von Fellenberg* Itinéraire du C. A. S. dans les Alpes bernoises occidentales, 1882.

La vallée des Bains est riche en promenades et excursions intéressantes, soit dans ses environs les plus rapprochés, pour les baigneurs, soit sur les sommités voisines, pour les marcheurs émérites.

Au nombre des premières vient tout d'abord la „grande allée“ qui part du Grand Bain neuf, se dirige au sud et conduit en 10 minutes, à travers des jardins et des prairies, jusqu'à la rotonde, terrasse demi-circulaire entourée de mélèzes. De très bon matin déjà, les buveurs d'eau s'y promènent à pas graves et mesurés; plus tard le bruit et l'animation augmentent, et par les chaudes soirées d'été on se croirait transporté dans le Prado de quelque grande ville. Tous les baigneurs en effet, ainsi que les dames en élégantes toilettes, s'y rencontrent et remplissent cette contrée agreste du bruit de leurs joyeux propos et de leur insouciant animation. Les malades eux-mêmes y viennent pour essayer leurs forces renaissantes, pour respirer l'air pur de la montagne et les sen-



Les Echelles d'Albignon.

(Valais IV.)

teurs vivifiantes des forêts de sapins. De la rotonde, un sentier* presque entièrement à plat conduit en une demi-heure, à travers bois, jusqu'aux célèbres „Echelles“. Là, contre une muraille de rochers verticale, se dressent huit échelles de bois placées les unes au-dessus des autres, permettant de se rendre, de cette façon rapide, au village d'*Arbignon* (Albinen) situé à environ 300 m plus haut. Les montagnards emploient ce chemin vertigineux sans y penser, même la nuit et pesamment chargés, pour apporter des vivres aux Bains; mais celui qui n'y est pas accoutumé fera bien d'observer quelque prudence. Au-dessus de la seconde échelle est une petite caverne que le peuple appelle la „Grotte des amoureux“. De l'échelle suivante, on a une superbe vue sur la gorge de la Dala et sur les Bains; le coup d'œil dont on jouit depuis le village d'*Arbignon* est aussi très vanté. On a établi dernièrement un second sentier qui, du pied des échelles, conduit à travers bois jusqu'au bord de la Dala. Le retour peut s'effectuer à travers le délicieux „Bois de Cythère“.

Une excursion à la *Cascade de la Dala* (voir notre illustration) est également fort intéressante et très recommandée. On se rend de l'hôtel des Alpes à la „Source des guérisons“ et de là on monte pendant trois quarts d'heure à travers les prairies, en longeant la rive gauche du torrent. Durant les premières heures de l'après-midi, les rayons du soleil illuminent les eaux écumantes, les parant des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel; quant à la cascade elle-même, on peut l'admirer à l'aise, assis sous le frais ombrage de la forêt. Quand il fait beau temps la cascade est illuminée deux fois par semaine aux feux de Bengale.

Un peu plus haut encore, se trouve, au milieu d'une prairie émaillée de fleurs, l'alpe de „Maing“ où le fruitier hospitalier offre volontiers aux visiteurs ses produits les meilleurs, c'est-à-dire du lait tout frais, des „Nüdeln“ bien gras, et du beurre des Alpes non falsifié.

* Réparé en 1844, aux frais de M. H. Kochlin, de Mulhouse.

En fait d'autres petites excursions dignes d'être mentionnées, nous pouvons citer encore les suivantes :

L'Alpe de *Feuillerette* ($\frac{3}{4}$ d'heure), charmante vue sur l'Altels, le Balmhorn et la paroi de la Gemmi.

Le „*val de Tempé*“ ou la grotte de neige de *Messon* ($\frac{3}{4}$ d'heure), ou les *Inden*, plus bas.

Le *Guggerhubel* ($2\frac{1}{2}$ heures), vue magnifique, et enfin la *Fluhalp*, au pied du glacier de la Dala.

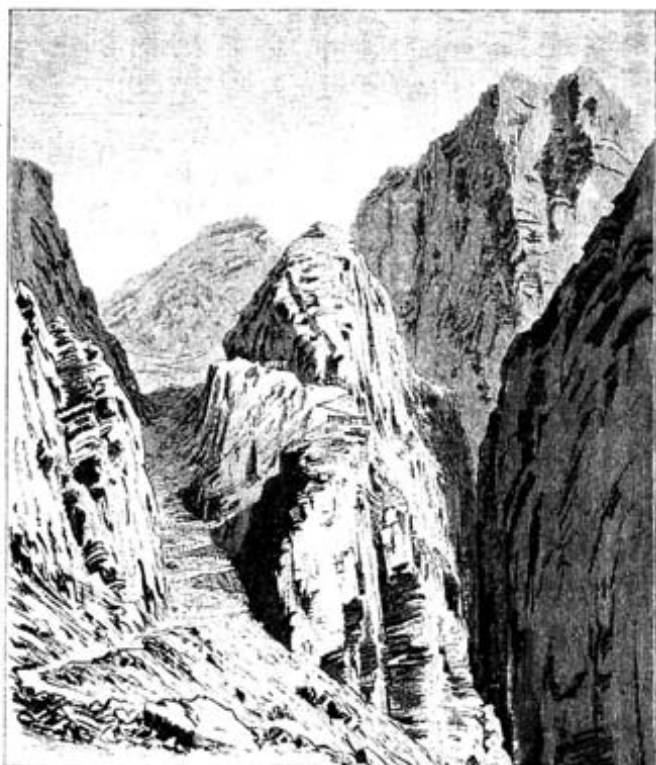
De nombreuses caravanes de baigneurs, surtout vers la fin de leur cure, visitent ces lieux charmants.

Mais les excursions classiques des hôtes de Louèche-les-Bains, sont le passage de la Gemmi et l'ascension du Torrenthorn. Personne ne saurait s'en dispenser, leur importance l'exige et la mode le veut ainsi.

Le passage de la Gemmi.

Ce merveilleux chemin est très ancien et son nom se trouve dans les plus vieux écrits (on l'appelait aussi tout simplement le „Wallisberg“); on a beaucoup écrit et discuté sur la signification du nom de Gemmi. Les uns ont prétendu qu'il vient du celtique et a la même signification que notre mot moderne de zig-zag. D'autres le font dériver du mot latin „*gemini*“ jumeaux, d'autres encore disent que Gemmi vient de „*gemitus*“, à cause des sueurs et des soupirs que provoque la pénible ascension de la montagne. Le vieux Simler écrivait déjà : „Quidam a *gemitu* *Gemmium* *nominatum* portant“ et son successeur, Seb. Münster, avoue que le cœur et les jambes lui manquaient en montant ce terrible sentier. Par contre Stumpf était déjà plus courageux, car il écrivait : „C'est une „haute et terrible montagne, mais pourtant assez accessible, „puisqu'on peut y passer à cheval, et c'est la route la plus „usitée pour se rendre de la Confédération aux Bains chauds.“

Autrefois cependant, avant que le chemin actuel eût été creusé dans la paroi de rochers de la Gemmi, il devait y avoir un chemin périlleux, vertigineux, conduisant de la Fluhalpe



*Vue de la Gemmi
(Côté de Louèche).*

dans le fond de la vallée de la Dala, à l'est du passage actuel et beaucoup plus haut, à travers la combe entre le Plattenhorn et le Grand Rinderhorn jusqu'au Daubensec. Les noms de „Furgithäli“, „Furgge“ et „Col de Furggel“ sont encore aujourd'hui connus du peuple et, chose étonnante, les noms d'endroits le long de ce passage, sont d'origine allemande. Le chemin qui maintenant s'élève par d'innombrables contours

*H. W. Müller
18 Aug.*

à 1560 *m* le long du mur presque perpendiculaire jusqu'à la Daube, fut, autant qu'on le sait, construit de 1737 à 1740. Sa longueur dépasse 10,000 *m* dont 6095 sont taillés dans le roc, sur une largeur de 3 à 5 mètres. Aux endroits les plus à pic, ainsi qu'aux tournants, on a élevé des murs de 3 *m* de hauteur, de sorte qu'avec un peu de prudence, il n'y a, en somme, aucun danger; la plus grande partie du chemin peut même se faire à cheval. On ne connaît qu'un seul accident arrivé sur ce chemin, pourtant si fréquenté :

Une jeune dame, la *comtesse d'Arlicourt*, faisant pendant l'été de 1862 son voyage de noce, passait la Gemmi. Elle avait chargé son guide de diriger le cheval un peu ombrageux de son mari, pensant pouvoir facilement maîtriser le sien. Cette imprudence lui coûta la vie. Elle fut précipitée dans l'abîme à l'endroit nommé „*Rothe Fluh*“ où l'on a érigé une croix de marbre blanc.

Lorsqu'on part du village des Bains (1413 *m*), pour se diriger à travers de petits bois et en s'élevant peu à peu jusque tout près du pied de la paroi de rochers, on comprend comment il a été possible de rendre cette paroi accessible au moyen d'un chemin artistement établi. On n'a plus l'impression que cette paroi n'est, du haut en bas, qu'un mur perpendiculaire, comme elle le semble à quelque distance. On remarque, en effet, que ce mur consiste, surtout dans sa partie inférieure, en une série de rochers surplombants, séparés les uns des autres par des fentes ou crevasses étroites, dans lesquelles se déroule le chemin. Dans la partie supérieure, la paroi est coupée par une étroite terrasse de gazon, sur laquelle quelques moutons trouvent une maigre pâture, puis le chemin reprend sa pente raide à travers les rochers sauvages et pelés, dont les crevasses lui laissent à peine la place de passer.

Les différentes parties du chemin ont leurs noms particuliers. On gravit d'abord des moraines de sable qui s'appellent *Bergkehr*. On arrive ensuite au *Ruhli* (place de repos) où commence la forte montée. Dans le zig-zag se trouve le *Zuckerstock* (canne à sucre). Puis on franchit de nouveau des moraines, et l'on arrive au *Blau Fluh* et au *Frauenkrachen*, dans lequel, paraît-il, un homme précipita sa femme. Puis vient *im Lerch*. Ici pousse au bord du rocher à pic un vieux sapin rabougri qui surplombe l'abîme et qui doit avoir été mainte fois escaladé jusqu'à sa cime par de téméraires grimpeurs. On aperçoit ici, sur les rochers, les restes d'une hutte de bois dont la destination est inconnue et qui maintenant est inaccessible. Derrière cette hutte doit s'ouvrir une

grotte qui, à ce qu'on croit, servait autrefois de poste d'observation ou suivant d'autres, d'ermitage ou même encore de refuge aux protestants persécutés. Puis viennent l'*untere Schmiede*, le *Rothe Fluh*, l'*obere Schmiede* et enfin à gauche du chemin le *Daubenhüttli*, où le voyageur fatigué trouvait, par l'orage et le froid, un abri temporaire. Aujourd'hui s'élève à droite du chemin l'hospitalier hôtel du „*Wildstrubel*“, où Pierre Zumofen, le célèbre joueur de cor des Alpes, accueille le voyageur fatigué.

Nous passerons avec plaisir une heure ou deux chez ce brave homme qui, ainsi que le disait un jour la „Nouvelle Gazette de Zurich“, doit encore craindre les dieux, preuve en soit son excellent et généreux vin du Valais, qu'on trouve chez lui à son état naturel et à bon marché. Cette halte ne manquera pas de plaire aussi beaucoup à l'amateur du monde sublime des Alpes.

En effet, à quelques pas d'ici seulement, on atteint le plateau rocheux et désolé de la *Daubenhöhe* (2329 m) d'où, assis au bord du précipice, sur quelque morceau de gazon ou sur un siège de pierre, on admire la vue dont on jouit* entre les pointes déchiquetées du Daubenhorn (2889 m) à l'ouest, et celles du Plattenhorn (2849 m) à l'est. Cette vue émerveille surtout le voyageur qui, venant de Kandersteg, a cheminé longtemps à travers les gorges sauvages, et qui, arrivé au sommet du passage, embrasse d'un coup d'œil le magnifique panorama des Alpes valaisannes. A une profondeur vertigineuse, on a à ses pieds les vertes prairies alpestres et les forêts de la vallée de la Dala, et au milieu de la vallée on distingue, ressemblant à un château de cartes, le groupe des maisons des Bains. On voit le jeune torrent de la Dala serpenter entre ses rives verdoyantes et courir vers la gorge sauvage, à travers l'étranglement de laquelle il se précipite dans la vallée du Rhône. Sur les collines ensoleillées brille le village de *Inden*, au pied des rochers boisés dont la paroi forme l'arête aiguë de la *Varenalp*. L'œil suit le ruban de la nouvelle route carrossable qui, bien au-dessus de cette gorge rocheuse, contourne la montagne et unit cette âpre vallée au reste du monde. La vallée du Rhône elle-même est visible sur une petite étendue, à l'endroit où le *Illgraben*, ayant projeté au loin ses amas de terre et de limon, a repoussé le Rhône de ce côté-ci de la montagne. Au-delà de la vallée des Bains, s'élèvent les pentes escarpées, tantôt boisées, tantôt gazonnées de la longue croupe de montagnes qui se dirige vers le Torrenthorn.

En arrière de ce premier plan, aux formes nettement accusées, se développe une partie des Alpes pennines, formant un cadre digne du beau tableau qu'offrent au regard les hauteurs voisines, le Rinderhorn par exemple.

* M. l'ingénieur Imfeld a dessiné un panorama de la Gemmi qui se trouve à l'hôtel du Wildstrubel.

Tout à fait à gauche, s'élèvent les majestueuses cimes neigeuses du groupe de l'imposant *Saasgrat*, qui forme un mur de séparation gigantesque entre les vallées de Saas et de St-Nicolas. On aperçoit d'abord derrière le sommet glacé de l'*Augstbordhorn*, qui sert de démarcation entre la vallée de St-Nicolas et celle de Ginzan, la petite pointe du *Schildhorn*, au-dessus de Balen. Puis vient le *Balfrin* avec sa pointe de rochers en forme de pyramide et son glacier suspendu au nord. Derrière lui, apparaît la première cime du groupe des Mischabel, l'*Ulrichshorn*, dominant le plateau du *glacier de Gassenried*; puis viennent les trois sommets éblouissants du *Nadelgrat*, du *Dôme* et du *Taschhorn* qui peuvent être regardés comme les plus beaux ornements de ce brillant tableau. En avant de ces cimes imposantes, on voit, pareille à un mur sombre dont les plus hauts crêneaux seraient seuls couverts de neige et de glace, la puissante chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Tourtemagne de celle de St-Nicolas. Nous avons déjà cité l'*Augstbordhorn*, voici, par ordre, les noms des principaux sommets, qui le suivent: l'*Ergisch-Schneerzhorn*, le *Dreizehnhorn*, l'*Augstbord-Schneerzhorn*, le *Steinthalhorn*, le *Strahlbett*, le *Weisse Egge*, le *Festihorn*, le *Furgenwanghorn* et le *Barrhorn*, derrière lequel on aperçoit assez difficilement le *Mont Rose* qu'on a quelque peine à reconnaître. Quant à la pointe *Nordend* et au pic Dufour, on n'en aperçoit que les parties supérieures, derrière les dentelures du *Barrhorn*. A droite, s'élève déjà, à une imposante hauteur, le *Brunegghorn* tout couvert de glace. Il sert de piédestal au *Weisshorn* qui se dresse près de lui et qui est, sans contredit, la plus belle montagne de tout le panorama. Tandis que sa masse principale, s'élevant presque en forme d'arc, présente au spectateur ses transparentes murailles de glace qui s'étendent sur toute sa largeur, sa cime principale s'élève droit vers le ciel en une pointe aiguë, repoussant vers l'ouest une arête de glace située au-dessous (col de Moming). Derrière ces glaciers s'élève un rocher déchiqueté, le *Schallhorn*, et à sa droite, on reconnaît facilement, à sa pointe de glace en forme d'aiguille, le *Moming* ou *Zinal-Rothhorn*. Plus à droite encore, apparaît la pointe du *Gabelhorn* ainsi que les blanches dentelures situées entre la vallée d'Anniviers et celle de Zmutt. Mais un roc noir, qui s'élève dans les airs, attire l'attention du spectateur, aussi bien par sa forme extraordinaire que par sa hauteur. C'est le *Matterhorn* ou *Mont Cervin* sur la frontière du Piémont. Un autre sommet qui s'élève à droite de la *Pointe de Zinal* est aussi, par sa hauteur imposante et sa forme pyramidale, un des ornements du panorama. C'est la *Dent Blanche*, point de jonction entre les vallées de Zmutt, d'Anniviers et d'Hérens. On remarque, en avant de la Dent Blanche et semblable à son fidèle chevalier, le *Grand Cornier* et l'arête de glace qui s'étend de ce sommet vers la *Pointe de Bricollaz*, le *Mourti*, et les rochers dentelés de la *Couronne de Bréonnaz*, tandis que, de ce côté-ci, on voit les sommets de la *Pigne de l'Allée*, de la *Garde de Bordon*, et de la *Corne de*

Sorbois: ces sommets couronnent l'arête qui sépare les deux ramifications de la vallée d'Anniviers, celle de *Zinal* et celle de *Grinence* ou *Moiry*.

En avant de ces sommets altiers, nous voyons une quantité de montagnes, remplissant l'espace qui sépare la vallée de Tourtemagne de celle d'Anniviers et se présentant à nos yeux dans toute leur largeur et leur âpreté. Bien que quelques sommets de ce groupe s'élèvent encore jusqu'à la hauteur des neiges éternelles, la teinte sombre des rochers y domine et efface l'impression produite par les cimes neigeuses et les pics de glace de l'arrière-plan. Nous signalerons parmi les points culminants de ce groupe: le rocheux *Bortehorn*, placé précisément devant le *Weisshorn* — les sommets jumeaux de la *Bella Tola*, devant le *Moming* — et sous le *Gabelhorn* le *Lo-Besso* aux deux pointes. Sous le *Cornier* se dessine le sommet vert de l'*Illhorn*, dont les précipices abrupts descendent dans les profondeurs de l'*Illgraben*. Enfin, comme dernier plan, apparaît la croupe boisée du *Mont Périgard* (*Corbetschgrat*), par dessus laquelle on aperçoit au loin, sinon le fond de la vallée, du moins la bifurcation des vallées de *Zinal* et du *Moiry*.

Mais nous n'en avons pas fini avec notre tableau alpestre. Par dessus cette arête, semée de glaciers, qui s'étend presque horizontalement entre le val de *Moiry* et le val d'*Hérens*, depuis la *Couronne* de *Bréonnaz* jusqu'aux petites pointes noires de *Sasseneire* et au *Pas de Lona*, s'élèvent, drapés dans leurs blancs manteaux de neige, les sommets des *Dents de Bouquetins* et de *Bertol*. Situés sur la frontière du Piémont, ils dominent le glacier d'*Arolla*, qu'on franchit pour se rendre de la *Val Pelline* au val d'*Hérens*. On aperçoit encore, derrière le *Sasseneire*, les aiguilles de glace qui séparent, au-delà d'*Evolène*, la combe de *Ferpècle* de la combe de l'*Arolla*, et sont connues sous le nom de *Grandes Dents* (*Dents de Neisivi*, *Perroc* et *Aiguille de la Za*). A droite, on reconnaît encore, à l'horizon lointain, le sommet déchiqueté de „la *Sengla*“, située entre le glacier d'*Otemma* et celui de *Vulbez*. Comme continuation des arêtes dentelées du *Sasseneire* apparaissent les sommets rocheux et couverts de neige des *Becs de Bossou*, et à droite, dans le lointain, le cône d'argent du *Pigno d'Arolla*.

Un hôtel a été construit sur la *Daube* (point culminant du col de la *Gemmi*), et offre au touriste un quartier-général d'où il peut entreprendre, avec une notable économie de temps, différentes excursions et ascensions. La plupart d'entre elles ne sont pas très difficiles; quelques-unes même sont faciles et exécutables en peu de temps. Nous conseillons néanmoins d'avoir toujours recours aux services d'un guide expérimenté, car le parcours de ces Alpes calcaires est plus difficile à cause de leurs précipices fréquents et escarpés, et

leurs glaciers et névés sont beaucoup plus déchirés et crevassés que d'autres.

Mentionnons brièvement les excursions suivantes:

1. *Le col de Lämmern*. Course de glaciers très-recommandée et qui n'est pas difficile. Du Daubensee, par le glacier de Lämmern, à la selle entre le glacier du Wildstrubel et celui de Lämmern — de là, soit en franchissant le glacier du Rietzli, au Fluhsee, à Oberried et à la Lenk (8 à 9 heures) — soit par la Plaine morte, au col de Rawyl, et de là, à Iffingen au nord, ou dans la vallée du Rhône au sud.

2. Un second passage conduit par le *glacier du Rothe-Kumm*, en avant du pic du Wildstrubel, sur le glacier d'Ammerten, et de là à la Lenk en descendant par Sieben-Brannen.

3. *Strubeleck* ou *Strubeljoch*. Par le glacier de Lämmern, passant sous la sommité orientale du Wildstrubel, on arrive sur la selle, et l'on descend entre le Steghorn et le Wildstrubel, sur l'Engstligenalp (8 heures).

4. Ascension du *Daubenhorn* (2880 m).

5. Ascension du *Lämmernhorn* (Schwarzhorn), 3113 m. En franchissant le glacier de Lämmern, on arrive aisément au sommet.

6. Le *Felsenhorn* (2796 m), belle excursion, offrant une flore aussi riche qu'intéressante.

7. Le *Schneehorn* (3131 m).

8. Le *Grand Rinderhorn* (3466 m). Par le pied méridional du Petit Rinderhorn, on monte sur l'arête qui sépare ce dernier du glacier de Zage, puis, franchissant l'arête, on monte droit à la pointe de glace du sommet, en 4½ ou 5 heures. On a de là une vue merveilleuse, la même à peu près que celle des deux points suivants.

9. L'*Altels*, 3634 m. Depuis le pré de l'hôpital, on monte le névé qui continue jusqu'au sommet sans interruption, en 5 ou 6 heures. Au retour, on fait de grandes parties de glissades.

10. Le *Balmhorn*, 3712 m, jouit du panorama le plus beau et le plus célèbre. On y va généralement en franchissant le glacier de Zagen jusqu'aux glaciers suspendus à l'ouest. On arrive sans difficulté sur l'arête qui s'étend entre le Balmhorn et le Rinderhorn, et de là au sommet. L'ascension demande 5 à 6 heures. On peut ensuite monter le glacier de Fluh, et aller de là aux Bains de Louèche, ou bien, en franchissant la Regizzifurgge et le col de Latschen, se rendre à Gastern ou à Latschen.

Depuis l'*Hôtel du Wildstrubel*, il faut 20 minutes pour atteindre le lac de Dauben (Daubensee) long d'une demi-lieue, auquel conduit le chemin de la Gemmi. De là on arrive en trois quarts d'heure à l'auberge isolée du *Schwarenbach*, et en trois heures et demie de plus, à *Kandersteg*. (Durée totale du trajet, de Louèche-les-Bains à Kandersteg: 7½ heures.)



Le Daubensee. Eglise des Bains-de-Loèche. Gorge de la Dala. (Valais IV.)

Le Torrenthorn.

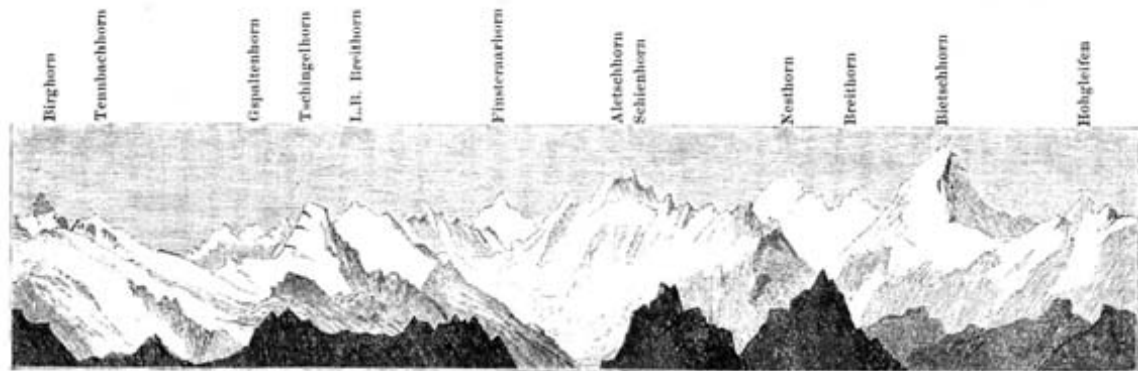
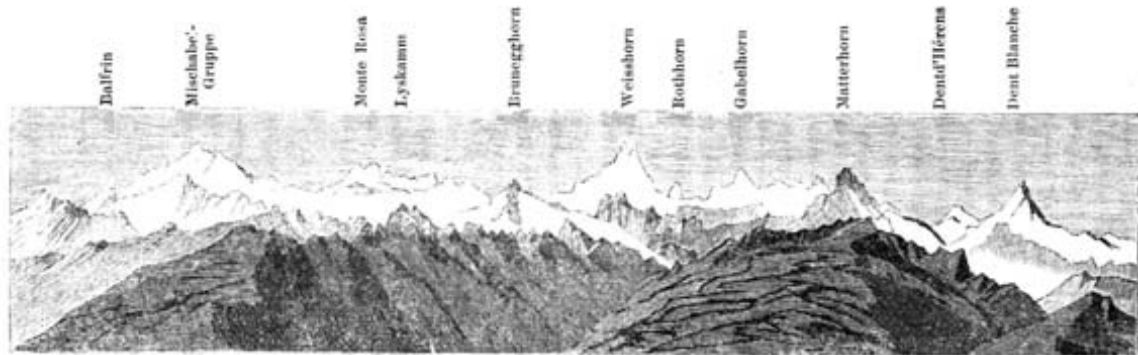
(3005 m.)

Nous avons déjà abusé de la patience du lecteur, et cependant nous devons encore, avant de prendre congé de cette belle et séduisante vallée thermale, le convier à une dernière excursion. Nous lui promettons, par contre, une véritable journée de fête, une ascension qui lui procurera les plus vives jouissances, et tout cela sans aucun danger, presque même sans peine.

De la cime du Torrenthorn, nos yeux émerveillés jouissent, en effet, d'un des panoramas les plus beaux de la Suisse. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé le „Righi du Valais“ et nous ne lui refuserons pas ce titre d'honneur devenu à la mode, bien qu'il n'y ait aucune comparaison à établir entre ces deux montagnes. Le vrai Righi a, à ses pieds, ses lacs d'une incomparable beauté, mais le Torrenthorn nous offre un monde de sommités d'une telle magnificence, que notre langue est incapable de l'exprimer et notre plume impuissante à la décrire. Nous ne pouvons que dire à l'ami de la nature : Monte ! et contemple les merveilles de ton Créateur !

La riche chaîne des Alpes pennines en son entier, depuis le St-Gothard, le père des quatre plus grands fleuves de l'Europe, jusqu'au Mont-Blanc, le roi de notre hémisphère, est visible dans tous ses détails, dans ses vallées comme sur ses hauteurs baignée d'une lumière magnifique et d'une beauté vraiment céleste. En face de ces montagnes majestueuses s'élèvent les Alpes bernoises, leurs dignes rivales, s'étendant des Diablerets rocheux à l'occident, jusqu'au Finsteraarhorn, tout cuirassé de glaces, à l'extrême orient. Pas une de ces nobles cimes ne manque à la riche couronne qui nous entoure de toutes parts !

Et tout cela enveloppé d'une coloration que le pinceau d'aucun peintre ne saurait rendre ; ces sommets d'argent étincelants, ces glaciers d'une blancheur immaculée se détachant



Panorama du Torrenthorn.

sur l'azur du ciel, ce mélange bigarré de rochers, dont les parties éclairées présentent les teintes les plus variées, tandis que celles restées dans l'ombre paraissent noires et s'en détachent nettement, — le vert si frais des pâturages, le manteau sombre des forêts entourant les pentes ensoleillées, — plus bas encore, le tapis barriolé des prairies fertiles, des champs de blé mûr, des vergers luxuriants et des beaux vignobles arrosés par le Rhône et ses affluents, — tel est le merveilleux panorama que nous avons pu contempler de ce sommet et qui s'est gravé dans notre âme en traits ineffaçables.

Depuis un an ou deux, on arrive au sommet en 3¹/₂ heures, par un chemin bien établi, qui nous a même permis de faire l'ascension entière à cheval. On choisit de préférence, pour cette ascension, les belles nuits d'été éclairées par la lune, afin d'être au sommet avant le lever du soleil. Depuis le village des Bains, le chemin passe d'abord à travers les prairies et la forêt, pour arriver au mur de rochers escarpés au-dessus duquel le „Pas du loup“ nous conduit sans danger. Peu après, on arrive sur l'*alpe de Torrent*, où on fait habituellement une petite halte. De là, on monte successivement de terrasse en terrasse, traversant d'abord des pâturages alpestres, puis une longue arête qui conduit jusqu'au sommet (3005 m). Une riche flore alpestre réjouit, tout le long du chemin, les yeux du naturaliste.

C'est ainsi que, durant les beaux jours de l'été, tout est ici en haut plaisir et joie! Mais combien il en est autrement durant la rude saison de l'hiver, alors que l'âpre vent du nord ébranle les flancs de la montagne, que chemins et sentiers ont disparu sous la neige, et que la montagne envoie dans la vallée ses terribles avalanches, détruisant tout sur leur passage!* Ce n'est plus la montagne de la joie, mais bien celle de l'effroi ou du malheur. Elle apporte alors la ruine et la mort à la paisible vallée de Louèche-les-Bains qui a eu tant à en

* Pour plus de détails, voir la partie historique.

souffrir durant le cours des siècles. On a bien essayé autrefois de briser sa puissance par des digues, mais toujours en vain. Il était réservé à notre époque d'enchaîner la montagne. En effet, quand la correction du Rhône fut terminée, on s'occupa avec la même sollicitude de l'œuvre gigantesque de l'endiguement des avalanches, et cela non seulement à Louèche-les-Bains, mais aussi dans d'autres localités du Valais, en particulier dans le dixain de Conches, sur le Simplon, dans la vallée de Saas, et au-dessus de Salvan.

Voilà encore une œuvre de *confraternité fédérale*. Parvenus à la fin de ce cahier de nos „Guides“ dans lequel il a été déjà longuement question de la correction du Rhône, qu'il nous soit permis d'élever à cette fraternité un modeste monument, en reproduisant les lignes suivantes que nous empruntons à l'excellent ouvrage de Mr. Coaz, inspecteur en chef des forêts, intitulé: „Les avalanches des Alpes suisses“ (page 127):

Endiguement de l'avalanche au-dessus des Bains de Louèche.

Cette avalanche avait son origine bien haut, dans la Torrentalpe, à environ 2100 m d'altitude, mais elle est peu à peu descendue plus bas dans une gorge rocheuse, étroite, abrupte, d'où elle menaçait la partie extérieure et méridionale du village.

En 1830, on construisit, à une petite distance au-dessus du village, un mur de protection* de 225 m de long, 5 m de haut et 1,50 m d'épaisseur moyenne. Le faite a un mètre de large et le mur est renforcé en arrière par une digue de défense. Les frais de la commune de Louèche pour cette construction s'élevèrent à fr. 6000 au moins. Malgré ce mur, qui avait pour but de détourner les avalanches du village, elles se précipitèrent, de façon différente, par dessus l'endiguement

* Un des nombreux ouvrages de l'ingénieur Ig. Venetz, père du naturaliste bien connu.

ment jusqu'au-dessous du village, sans cependant causer de dommages importants. Le danger continuait donc à subsister pour la partie extérieure du village.

Après l'exemple donné par les Grisons, un plan pour la construction de ces digues fut adopté, et on chargea Mr. Zen-Ruffinen, ingénieur à Sion, d'exécuter cet ouvrage. — Commencé en août 1876, le travail fut terminé en 1878, à l'exception du reboisement.

Les doutes que conservait d'abord la population au sujet de la possibilité d'endiguer les avalanches, se dissipèrent peu à peu, lorsque dans l'hiver de 1876 à 1877, puis dans celui de 1877 à 1878, les avalanches vinrent toujours se briser et juste contre la partie inférieure de l'ouvrage jusqu'alors impuissant. Depuis l'achèvement du travail aucune avalanche ne s'était détachée; mais dans le rude hiver de 1878 à 1879, où la neige tomba si abondamment, une nouvelle avalanche s'abattit sur la construction et fut arrêtée par elle, ce qui est la meilleure preuve de son succès définitif.



Endiguement de l'avalanche du Torventhorn.



LES VALLÉES

DE

TOURTEMAGNE ET D'ANNIVIERS.





La Vallée du Rhône de Louèche à Sierre.

On envisage généralement le Haut-Valais et le Valais moyen, d'Oberwald à Martigny, comme une vallée longitudinale qui s'est formée entre les deux massifs des Alpes bernoises et pennines et qui débouche dans une vallée transversale, le Bas Valais de Martigny au lac de Genève. Ce n'est exact que sous ce dernier rapport. Le Valais, en effet, ne consiste pas en une, mais en deux vallées distinctes, dont l'une, la vallée supérieure, s'étend d'Oberwald à Brigue, l'autre, la vallée inférieure, de Louèche à Martigny. La vallée supérieure est fermée au-dessous de Brigue par le Gredetschhorn sur la rive droite et le Glishorn sur la rive gauche du Rhône; en amont de Louèche le Bourg, les contreforts de l'Illgraben et les ramifications du Torrenthorn se rapprochent de manière à ne laisser, de Brigue à Louèche, qu'une étroite fissure servant de communication entre les deux vallées. En aval de Louèche, la vallée s'élargit de nouveau entre des parois abruptes sur la rive gauche et des pentes douces sur la droite. Cette vallée élargie, le Valais moyen proprement dit où nous pénétrons maintenant, a une température plus élevée qu'aucun lieu de la terre à la même latitude. Ni les bras septentrionaux du lac Majeur et du lac de Côme, ni la Valteline, ni la vallée de l'Adige entre Trente et Botzen, n'atteignent une si haute tempéra-

ture; encore moins la Vénétie septentrionale, la Carniole, Cilly, Fünfkirchen, Thérésienstadt, le cours du Maros dans la Hongrie et la Transsylvanie, Odessa, Astrakan; ou à l'ouest, Genève, Mâcon, Vichy, Montluçon, Niort et la Rochelle. Et cependant l'altitude de cette partie du Valais varie entre 498 et 688 mètres; elle est donc plus élevée que la plupart des lieux que nous venons d'énumérer.

B. Studer, dans sa „Géologie des Alpes Suisses occidentales“, fait de cette contrée une description romantique à laquelle nous empruntons les lignes suivantes :

„Sur les rochers de Fully et de Sion, exposés à une ardente insolation, croissent le grenadier sauvage, le chardon globuleux et même le cactus américain; des vins généreux, la figue, l'amande et le safran y viennent presque sans culture; la cigale fait entendre sous les bois de châtaigniers son chant strident, et chaque pas dans l'herbe desséchée soulève un essaim innombrable de sauterelles bigarrées et de papillons du midi. Tout y rappelle les descriptions des contrées méridionales de l'Italie et de la Sicile; on peut même par moments se croire transporté dans les régions brûlées du Liban et du Nil.“

Ce petit coin de terre doit sa haute température à des circonstances toutes spéciales. Elle s'explique tout d'abord par la conformation de la vallée. Les parois abruptes et presque toujours dénudées du versant nord, chauffées pendant le jour par le soleil sous un ciel rarement couvert, en font un réservoir de chaleur où les vents glacés du nord n'ont point d'accès. L'air échauffé du fond et des pentes de la vallée s'élève avec les vapeurs en suspension. Arrivé à la hauteur où le froid doit produire une condensation de la vapeur, il se forme des nuages; l'air qui les porte doit remplacer la couche qui s'est précipitée vers la plaine, il se porte vers les arêtes, s'y décharge d'une partie de son eau, redescend la pente, remonte réchauffé vers l'espace et continue son mouvement de circulation (*Rion*). Outre que les vents

humides sont dépouillés de leur humidité, ils tiennent encore à distance les nuages du Haut-Valais. Le même phénomène se produit en sens inverse à l'apparition du „fœhn“. Souvent aussi, dès que celui-ci diminue de violence, le ciel jusqu'alors serein se couvre; si le fœhn cesse, le vent d'en bas s'élève et une pluie forte mais sans durée tombe aussitôt. Ainsi souvent en été, tandis que le Haut-Valais reste pendant de longs jours couvert de noirs nuages, que la pluie tombe du Léman à St-Maurice et au delà et que le vent précipite sans cesse des nuages dans la vallée, ceux-ci se dispersent aussitôt le long de la montagne et un ciel bleu et serein nous sourit. Le même phénomène se produit pour les orages si fréquents des Alpes bernoises. Ils s'accumulent menaçants sur la crête de la montagne, on les voit avancer et se décharger, on entend le tonnerre, mais un gai soleil continue à briller dans la vallée.

Ces circonstances déterminent naturellement le climat du Valais moyen; il est relativement doux mais sec, avec forte insolation. La température moyenne de l'année s'élève à Martigny à $9,97^{\circ}$, près de Sion à $10,6^{\circ}$ et à Brigue, situé à 688 *m* au-dessus de la mer, à $8,7^{\circ}$ encore, tandis que Genève n'en accuse que $9,7^{\circ}$. A Montreux, si vanté pour la douceur de son climat et bien qu'à 385 *m* seulement, la moyenne n'est que de $10,4^{\circ}$. En outre, l'air du Valais central est plus pur et plus vivifiant à cause de l'élévation plus grande du niveau de la vallée au-dessus de la mer. L'automne y a la même température que Montreux, l'hiver y est un peu plus frais. La température s'y élève plus vite en mars et le printemps y est plus chaud qu'à Montreux où l'on sent déjà un peu la rudesse de la nature cisalpine. La quantité des pluies y est très-peu considérable; à Sion par exemple, elle n'est que de 74 *cm*, donc sensiblement moindre qu'à Montreux (128 *cm*), et le nombre des jours absolument sereins de l'année y correspond. Sous ce dernier rapport, le Valais garde l'avantage même sur le Tessin. En 1874 par exemple, Lugano a eu 139 jours sereins et le Valais 145.

Le climat du Valais explique sa végétation particulière où se rencontrent tant d'éléments divers; il permet aussi à ses habitants de tirer du sol de riches produits. Le Valaisan exploite ses alpages dans la montagne, cultive dans la vallée les prairies et les champs, tandis que les meilleures expositions sont utilisées pour les arbres fruitiers et la vigne. Mais toutes ces cultures ne prospèrent qu'autant que les soins les plus assidus leur sont voués; or, ces soins ne consistent pas seulement comme ailleurs dans les travaux agricoles ordinaires, mais encore en mesures extraordinaires exigées par la longue et intense sécheresse des mois d'été. On a recours alors à l'irrigation artificielle des prairies, des vergers, des vignes et, suivant les cas, des champs même. De nombreux canaux sillonnent en tous sens le pays, en particulier le Valais central, et ces installations originales ont de tout temps attiré l'attention des voyageurs; aussi offrons nous au lecteur dans le chapitre suivant quelques détails sur ce sujet, tirés d'un travail rédigé en 1871 par l'ingénieur fédéral Blotnitzki pour l'Union agricole de Sion.





Les Canaux d'irrigation du Valais.

(Wasserfuhren, Suonen, vieil allem.) Bisses (franç.).

„En beaucoup d'endroits ils arrosent leurs terres et parfois même dirigent l'eau à travers leurs champs et leurs vignes, l'amenant des montagnes par des fossés et des canaux. L'irrigation des terres est dans ce pays l'objet d'une législation spéciale et comporte des usages particuliers.“

Jean Stumpfius. 1556.

Le Valais, si riche en beautés naturelles de tout genre, est surtout connu des Confédérés par les cataclysmes dont il a été visité plus souvent qu'aucun autre canton de la Suisse. Les tremblements de terre, les éboulements, les avalanches, les ruptures de glaciers et particulièrement les inondations du Rhône et des torrents qui s'y versent, ont à mainte reprise détruit le sol, dispersé tous les biens du Valaisan et même menacé sa vie. A ces misères viennent trop souvent s'ajouter les gelées du printemps qui étouffent la moisson dans son germe. Enfin, quand la végétation a triomphé de tant de puissances ennemies, elle a encore à supporter la chaleur tropicale des mois d'été qui consume toute vie!

Nous avons déjà dit comment le cours du Rhône et de ses affluents fut corrigé, les marais desséchés, les plaines basses soumises au colmatage et les couloirs d'avalanches endigués et reboisés. Aujourd'hui nous voulons faire connaître à nos lecteurs un autre ouvrage gigantesque du peuple valaisan: notre

système d'irrigation, travail unique en son genre et nulle part peut-être aussi parfaitement exécuté et réglementé. Les Alpes valaisannes ne sont, il est vrai, ni plus ni moins favorisées de la nature que celles d'autres cantons, où la vie des habitants est alliée aux mêmes fatigues et aux mêmes privations. Toutefois, depuis que cette population s'est accrue et se répand de plus en plus sur les pentes des montagnes, elle a compris qu'il



Bisse de Clavoz, près Sion

fallait seconder la nature par des moyens artificiels, afin de faire produire au sol l'alimentation nécessaire. Ce besoin se fit d'autant plus sentir quand on eut converti de nombreuses forêts en prairies et en champs, ce qui rendit les pluies encore plus rare et contribua à dessécher les pentes. Si le Valaisan était demeuré inactif devant ces circonstances défavorables, il serait arrivé sans aucun doute la même chose que dans les

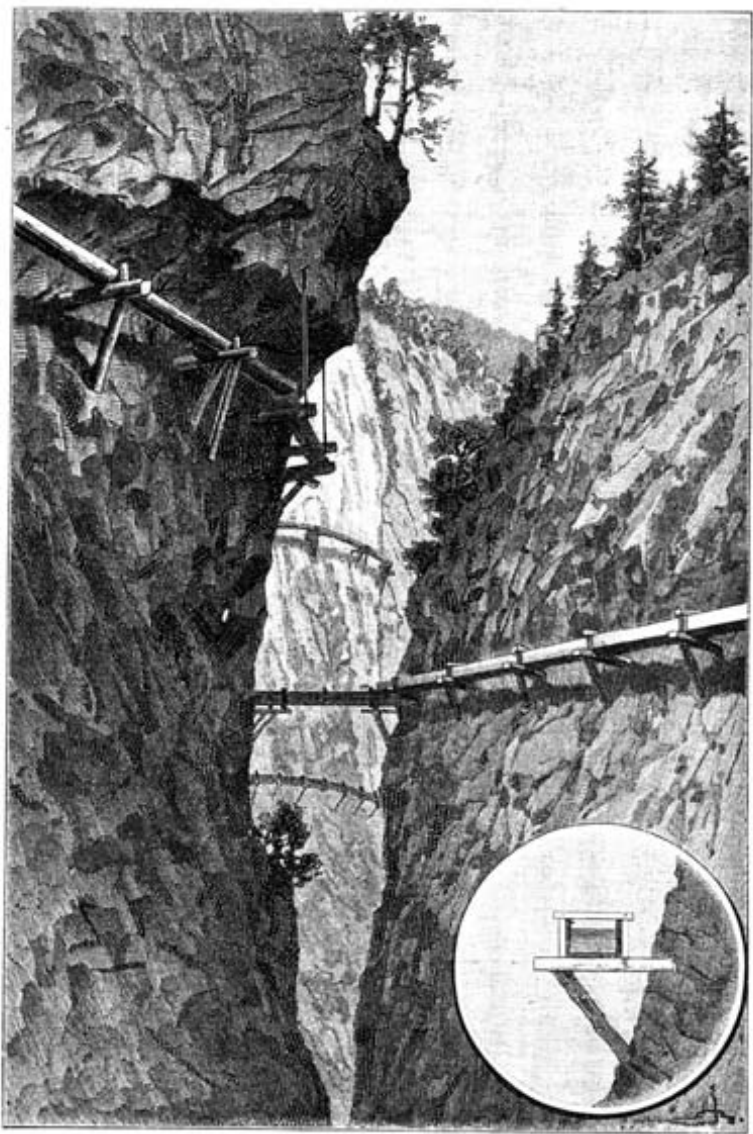
Alpes dalmatiques et dans les sombres montagnes du Montenegro lesquelles, couvertes autrefois de magnifiques forêts, sont aujourd'hui des déserts sans arbres et presque sans végétation, où se montre partout à nu le rocher calcaire.

Les premiers travaux d'irrigation remontent probablement aux Romains, comme semblent l'indiquer quelques noms et plusieurs restes d'anciens canaux dont le mode de construction trahit une origine très ancienne. En suite de la dépopulation et de l'abandon du pays, principalement à l'époque des incursions des Sarrasins et des Huns, les canaux tombèrent en ruines et ne furent rétablis que plus tard, quand, sous la domination des empereurs allemands et sous l'influence de colonies allemandes, le pays recouvra le repos et commença à prospérer. Ce fut surtout depuis le X^e siècle, après l'expulsion des Sarrasins, que les vallées secondaires du Rhône et leurs pentes se repeuplèrent et furent de nouveau cultivées et arrosées. Cependant les plus anciens documents où les canaux d'irrigation sont mentionnés ne datent que de l'épiscopat de Guichard Tavelli (1342—1387) et de ses successeurs, l'évêque Jost de Silinen et le cardinal Schinner. Ces deux derniers ont promulgué des ordonnances réglant l'usage des canaux. A l'époque des plus anciens monographistes du Valais (Münster 1552, Stumpfius 1556 et Simmler 1574) il y avait des conduites d'eau artificielles dans tout le pays et ils en parlent comme d'une chose connue depuis longtemps. Nous citerons les paroles de Simmler :

„Incolæ ipsi magno labore et singulari industria omnia loca, quæ modo culturum admittunt, exercere solent, multum autem operæ in aquis derivandis ponunt: et enim non tantum præter et hortos, sed, quod in nostris regionibus inusitatum est, vineas quoque irrigare consueverunt. Itaque è summis montibus aquam ligneis canalibus per duo miliaria aut etiam amplius deducunt, magnis sumptibus, et aliquando etiam magno vitæ periculo, quando homines funibus suspensi, nudarum rupium latera caedunt, ut ex his suppositis tibi cinibus et canteriis canales suspendant. Quare et si vallis arcta et exigua sit, hac tamen industria efficiunt, ut id ipsum quicquid est soli fertilitate nulli finitimarum regionum cedat.“

L'établissement de ces canaux est presque toujours une entreprise de la plus périlleuse hardiesse. La prise d'eau se

fait en maint endroit au pied même des glaciers, à une hauteur de plus de 2400 *m* au-dessus de la mer et la longueur des canaux atteint 8 à 10 lieues. Leur établissement et leur entretien rencontrent des difficultés et des obstacles très grands et sont fort coûteux, surtout dans les endroits élevés et lorsqu'il faut conduire les canaux par des pierriers, des rochers saillants ou surplombants, des moraines de glaciers, des éboulis, des gorges, des précipices, des crevasses de rochers. Rarement les conduites peuvent être établies en minant le terrain. Sur de longs espaces on a dû les tailler dans le roc ou construire des murs de soutènement. Il a fallu percer des tunnels longs quelquefois de 1300 *m* (voir notre gravure, page 383) à travers des saillies de rocher qu'on ne pouvait contourner. Il n'est pas rare de voir des demi-galeries de 4000 *m* le long de parois perpendiculaires (ainsi au-dessus de Savièse, de Lens, d'Ayent et dans la gorge de Gredetsch, etc.) où le roc est juste assez taillé pour que l'inspecteur puisse passer. Quand les rochers surplombent, les conduites sont faites en bois et posées sur des consoles ou, plus récemment, assujetties au moyen de barres de fer, dont une extrémité est scellée dans le roc tandis que l'autre est suspendue à des cordes de fer, travail accompli au péril de la vie des ouvriers qu'il faut dévaler le long des rochers au bout d'une corde; c'est dans ce but que la commune de Mund, entre autres, dut se procurer une corde de 1200 *m* de long! Pour traverser des pierriers, des moraines ou des éboulis, il faut poser les conduites plus profondément et les recouvrir avec des madriers, des dalles ou des galeries de bois. Souvent des ponts hardis sont jetés sur des gorges et des crevasses; ici et là on en rencontre en pierre avec une arche de 25 *m* d'ouverture; la bisse de Clavoz a jusqu'à sept ponts en maçonnerie. Dans les vallées de Viège l'eau est souvent conduite par dessus la rivière; entre Chippis et Sierre la bisse suit le nouveau pont du Rhône, et près d'Approz, en aval de Sion, une autre est suspendue librement au-dessus du fleuve, très large en cet endroit.



Bisse de Gredetsch près Mund (Haut Valais)

L'entretien des bisses est très coûteux, car elles sont fréquemment remplies à déborder ou même emportées par les grandes averses, ce qui cause de graves dommages aux cultures inférieures. Aussi faut-il les nettoyer chaque printemps et souvent plusieurs fois pendant l'été; en beaucoup d'endroits, surtout là où les conduites sont exposées aux avalanches, on les enlève pendant l'hiver. Aussi longtemps que les canaux sont remplis d'eau, ce qui n'arrive que pendant la période de sécheresse, ils sont chaque jour parcourus par un inspecteur — „Wuhrmeister“ — qui doit en même temps régler et surveiller la distribution de l'eau.

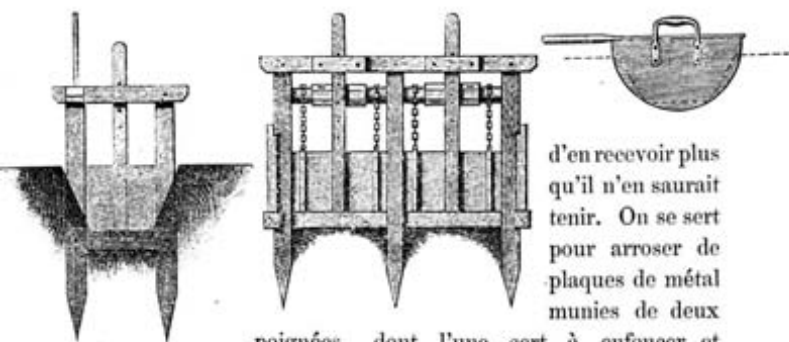
Les frais d'entretien et de surveillance sont couverts par la vente de l'eau. Chaque propriétaire foncier reçoit à son tour, pendant un certain temps, l'eau nécessaire en proportion de l'étendue de sa propriété et paie pour cela une certaine contribution. La contribution varie suivant les frais d'entretien, et le surplus, en certains cas, sert à former un fonds de réserve destiné à l'élargissement et à la prolongation des bisses.

Les dimensions des bisses varient entre 45 et 75 cm, suivant leur pente, qui comporte au minimum 0,50 et au maximum 2,50 ‰. La nature du sol ne permet pas de les faire plus grandes, aussi voit-on quelquefois 5 ou 6 conduites superposées. Les frais d'établissement sont ainsi moindres et les conduites sont beaucoup moins exposées à être emportées. La quantité d'eau employée est néanmoins très considérable; quelques torrents, comme le Biedbach près de Grächen, la Lonza dans la vallée de Lättschen, la Prinze (Esperanza) dans la vallée de Nendaz, le Gredetschbach, la Sionne et d'autres, sont en été complètement mis à sec pour l'irrigation.

Généralement les montagnards s'occupent eux-mêmes de l'établissement des canaux; ils y sont particulièrement habiles et possèdent aussi la hardiesse et l'intrépidité nécessaires pour cela. Quelques grandes localités de la plaine l'abandonnent à des techniciens, ce qui leur occasionne des frais beaucoup plus considérables.

L'eau de quelques bisses est rassemblée avant sa distribution dans des étangs artificiels, en partie pour la réchauffer, en partie pour permettre au sable et aux petits cailloux de se déposer, et encore pour disposer d'un quantum d'eau plus considérable pendant les heures du jour; car les prairies seules sont arrosées jour et nuit, les vignes ne le sont que de jour.

La distribution de l'eau, dont l'emploi est fixé par des règlements et des contrats, a lieu au moyen d'un ingénieux système d'écluses qui ne permettent au participant de recevoir que la quantité d'eau à laquelle il a droit. D'autres écluses établies à l'entrée de l'eau dans le canal empêchent celui-ci



d'en recevoir plus qu'il n'en saurait tenir. On se sert pour arroser de plaques de métal munies de deux

poignées, dont l'une sert à enfoncer et l'autre à tirer. L'eau peut ainsi à volonté être distribuée ou retenue.

Les torrents, et particulièrement les torrents des glaciers qui ont leur source dans quelque montagne schisteuse, granitique, micacée ou talqueuse et dont, par suite, l'alluvion est fertile, fournissent une eau excellente pour l'arrosage. On compte parmi ces torrents tous ceux qui sortent de la chaîne méridionale en amont de Martigny (de la Dranse à la Viège), ainsi que ceux des Alpes bernoises, de la Lonza au Viescherbach. Dans les contrées où l'eau ne peut être prise au torrent, on a établi des lacs artificiels pour recueillir l'eau de la fonte des neiges; on trouve des lacs semblables au-dessus de Betten, de Visptermenin, dans la vallée de Ginzan, sur l'alpe

de Meretchi, à Lens, à Chandolin (Anniviers); le lac azuré d'Ilsece n'est autre qu'un de ces réservoirs artificiels.

L'établissement et l'entretien des bisses est d'une importance très grande pour le développement de l'agriculture et du bien-être général. De grandes étendues de terrains resteraient improductives sans ces eaux fertilisantes. Dans les conditions ordinaires les vignes et les prairies ont un rendement double, et mainte prairie qui reçoit une eau riche en alluvion n'a depuis des siècles plus besoin d'engrais.

La commune de Zeneggen, avec une population de 253 âmes, entretenait, avant le tremblement de terre de 1855, 200 pièces de bétail. Toutes les sources de la commune ayant tari par suite de cet événement, le bétail fut réduit à 50 pièces; mais après l'établissement d'une bisse qui va chercher l'eau à la vallée d'Augstbord, il remonta à 240 pièces.

La commune de Vex (avec 879 habitants) établit dans les années 1826 et 1827 la „Bisse de Fang“ et en 1860 le grand aqueduc d'Hérémenche. Son bétail s'éleva d'un tiers après l'établissement du premier canal et de deux cinquièmes après celui du second et compte maintenant 830 têtes.

La commune de Lens (1200 *m* au-dessus de la mer) qui, avec une population de 2185 âmes, compte 1500 têtes de bétail, ne saurait subsister sans l'irrigation de son sol desséché. — La commune de Savièse également, avec une population aussi considérable, pourrait à peine sans irrigation nourrir 500 habitants. Mais l'exemple le plus frappant de succès est fourni par les prairies des „Champs secs“, entre Sion et Bramois. Depuis 800 ans, elles n'ont été ni labourées ni, pour ainsi dire, engraisées et donnent cependant le plus riche rendement. Au XVII^{me} siècle, il existait même un règlement de la commune de Sion qui frappait d'une amende d'un thaler (fr. 3. 62) tout char d'engrais conduit aux „Champs secs“. Cette ordonnance remarquable prouve combien à cette époque l'alluvion de la Borgne était déjà appréciée. La capacité productive de ces „Champs secs“, d'une superficie de 800 secteurs (268,800 perches), a tellement aug-

menté par l'arrosement, que la plus-value des prairies s'élève à 52,000 fr. au moins, sans compter ni les pâturages d'automne, ni l'amélioration de la culture des arbres fruitiers, ni l'économie d'engrais.

Les canaux rendent aux vignobles de plus grands services encore qu'aux prairies artificielles; c'est à l'irrigation seule que le Valais doit de pouvoir donner à la culture de la vigne son développement actuel*) et de voir sur des pentes jadis nues, ou couvertes seulement de buissons rabougris, prospérer les plus beaux vignobles.

Les canaux d'irrigation du Valais ont une longueur totale d'au moins 5,150,000 pieds courants, soit 320 lieues ou 1536 kilomètres, et leur établissement a coûté 6,952,500 frs., en calculant le pied courant à la moyenne fort basse de fr. 1. 35.**)

Nous ne saurions mieux clore cet article que par les lignes suivantes empruntées au Dr. Christ de Bâle: (La Flore de la Suisse, page 127).

„Ces canaux font l'étonnement de tous ceux qui visitent ce pays pour la première fois; ils représentent une somme de travail et de persévérance qui donne la plus haute idée de l'énergie des habitants; ces travaux ne le cèdent en rien, quant à l'étendue, à ceux des innombrables digues et canaux des plantations de riz du Piémont, et ils les surpassent de beaucoup en hardiesse.“

*) Voyez pour de plus amples détails le VIe livret de notre série.

**) Blotnitzky. Ueber die Bewässerungscanäle in den Walliser Alpen. Bern 1871.





Orographie des vallées de Tourtemagne et d'Anniviers.

Sources : *Die Seitenthäler des Wallis*, von M. Ulrich, 1850. *Geologische Wanderungen im Wallis*, von H. Girard, 1861. *Die Berg- und Flussgebiete der Schweiz*, von J. Siegfried, 1869. *Die penninischen Alpen*, von H. Gerlach, 1869 et 1883.

Dans notre notice sur l'orphographie des vallées de Viège*) nous avons décrit le massif de la Dent Blanche et les chaînes de montagnes qui sont communes aux vallées de St-Nicolas, de Tourtemagne et d'Anniviers. Nous n'en redonnerons donc ici qu'une rapide esquisse pour l'orientation du voyageur.

Du massif de la Dent Blanche et du Grand Cornier, qui sépare à leur origine les vallées de St-Nicolas et d'Hérens, se détachent trois crêtes distinctes :

1. Au **nord-ouest** la crête qui sépare les vallées d'Hérens et d'Anniviers et le long de laquelle s'échelonnent, au-dessus du glacier de Moiri, la *Pointe de Bricolla* (3663 m), la *Pointe de Mourti* (3570 m), le *Za de l'Ano* (3374 m) et la *Couronne de Bréonna* (3164 m). Entre la Dent Blanche et le Grand Cornier on franchit le dangereux *Col de la Dent blanche* (3547 m), au nord de la Couronne de Bréonna le *Col de Bréonna* (2918 m), séparé du *Col de Zaté* (2875 m) par la crête déchiquetée de la *Serra neire* (Noires montagnes). Au

*) Voir la IIIe livraison Valais-Chamounix : „Les vallées de Saas et de St-Nicolas“.



Ayer, dans le Val d'Anniviers, avec le Rothhorn, Le Bezzo et le Gabelhorn.

col de Zaté succèdent, toujours vers le nord-ouest, la *Pointe de Zaté* (3083 m) et la *Pointe de Preylet* (2924 m) qui s'abaissent vers le *Col de Torrent*

(2924 m) très fréquenté. Au-delà, le *Sassencire* (Roc noir) s'élève encore jusqu'à 3259 m, puis la ligne de faite redescend de 500 m au *Pas de Lona*. Un peu plus loin, aux *Bees de Bosson* (3160 m), elle se bifurque en deux petits chaînons qui enferment le *rallon de Réchy*.

2. La crête dirigée vers le **nord** sépare les deux embranchements supérieurs du val d'Anniviers: le *val de Moiri* et le *val de Zinal* fermés respectivement par les puissants *glaciers de Moiri* et de *Durand* qui donnent naissance aux deux principaux affluents de la *Navizence*. Les cols de l'*Allée* (3195 m) et de *Sorebois* (2734 m) font communiquer les deux bras de la vallée. Les sommités de cette chaîne médiane sont: le *Bouquetin* (3484 m), la *Pigne de l'Allée* (3404 m), la *Garde de Bordon* (3280 m) et la *Corne de Sorebois* (2807 m).

3. La crête du **nord-est** qui s'étend jusqu'au *Weisshorn* et nommée par les gens du pays „*la Grande Couronne*“, porte, en effet, les plus belles sommités: la blanche *Pointe de Zinal* (3790 m), le *Mont Durand* ou *Arbelhorn* (3744 m), les deux dents du *Gabelhorn* (4073 m et 3910 m*), le *Triflhorn* (3737 m), le *Rothhorn* ou *Moming* (4223 m) et le *Schallhorn* (3977 m). Les trois grands *glaciers de Durand*, de *Moming* et du *Weisshorn*, au milieu desquels se dresse le rocher colossal de *Lo Besso* (3675 m), viennent se heurter au pied de la *Pointe d'Arpilletta* (3140 m) et de la *Crête de Millon* (3216). C'est au pied de *Lo Besso* et en face du *Roc noir* (3128 m) qu'à été construite la *cabane de Mountet*, quartier-général pour les ascensions environnantes et les passages de cols, tels que le *Triftjoch* (3540 m), entre le *Triflhorn* et le *Gabelhorn*, et le *Col Durand* (3470 m), entre le *Mont Durand* et la *Pointe de Zinal*, tous deux très difficiles et faisant communiquer les vallées d'Anniviers et de Zermatt. Pour se rendre dans cette dernière on franchit aussi le *Col de Moming* (3793 m), entre le *Rothhorn* et le *Schallhorn*, et le *Schallenjoch* (3571 m), entre le *Schallhorn* et le *Weisshorn*. Le *Weisshorn* (4512 m) à son tour est le nœud d'où se détachent au nord les deux crêtes qui enferment la *vallée de Tourtemagne* et la séparent à l'ouest du Val d'Anniviers et à l'est de la vallée de St-Nicolas.

La chaîne occidentale s'abaisse par la *Crête de Millon* (3698 m) au *Col de Tracuit* ou des *Diablons* (3252 m), se

*) Cette dernière pointe a été récemment baptisée *Wellenkuppe*.

continue par la crête découpée des *Diablons* (3540 m et 3612 m), le *Frilihorn* et la *Crête d'Ombrenza* qui coupe la ligne de faite avec une hauteur variant entre 2500 et 3000 m. Ensuite, la ligne de faite s'abaisse au *Pas de la Forclettaz* et se relève au *Roc de Budri* (3140 m). De là se détache un chaînon secondaire avec la *Pointe de Nava* (2780 m) et l'alpe de *Tétaz-Fayaz* (environ 2400 m), où l'on a ouvert récemment l'hôtel-pension „Weisshorn“. La crête principale se poursuit vers le



*Cabane de Mountet, avec Dent Blanche, Col de la Dent Blanche
et Grand Cornier.*

nord par la *Pointe de Tounot* (3024 m), le *Meidenhorn* (2980 m), le *Col de Meiden* (2790 m), son voisin le *Pas du Bœuf* et les deux cimes du célèbre belvédère de la *Bella-Tola* (2975 m et 3090 m). A partir de là, la ligne de faite se brise en plusieurs petites crêtes arrondies qui vont tomber au-dessus du Rhône dans la vallée principale et portent les sommités moins importantes du *Bortherhorn* (2970 m), du *Schwarzhorn* (2772 m), du *Brunhorn* (2930 m), de l'*Emshorn* (2625 m) et de l'*Illhorn* (2724 m), ce dernier plongeant par une muraille presque per-

pendiculaire au fond du grand cirque d'érosion de l'*Illgraben*.

La chaîne orientale, longeant la vallée de St-Nicolas, s'abaisse au *Col de Bies* (3549 m) et aux *Freiwänge* (3684 m) pour se relever au *Brunegghorn* (3849 m). Au nord de celui-ci, le col de *Brunegg* (3383 m) est resserré entre les glaciers de Tourtemagne et d'Abberg, auxquels succèdent les deux *Barrhorn* (Ausser- et Innerbarrhorn, 3673 m et 3597 m), les *Pointes de Gæssi*, le *Festihorn*, le *Sparrenhorn*, le *Rothhorn*, le *Furgwanghorn* et la *Weisse Egge* qui ne dépassent guère 3000 m. La sauvage *vallée de Jung*, entre le *Furgwanghorn* et la *Weisse Egge*, est traversée par le *Col de Jung*. Entre le *Steinthalhorn* (3139 m), le *Schwarzhorn* (3207 m), le *Dreizehnenhorn* (3164 m) et l'*Augstbordhorn* (2992 m) s'étend la *vallée d'Augstbord* où l'on parvient par le *Col d'Augstbord*. Comme la précédente, cette chaîne se ramifie vers son extrémité nord où elle forme la *vallée de Ginanz*, dont les eaux arrosent les fertiles pentes de *Eyscholl* et d'*Unterbach* et qui débouche par une gorge étroite en face de Rarogne dans la vallée du Rhône.





Géologie des vallées de Tourtemagne et d'Anniviers et leur richesse minière.

Sources : Geologische Wanderungen im Wallis, von *H. Girard*, 1861. Die Bergwerke des Kantons Wallis, von *H. Gerlach*, 1859. Die penninischen Alpen, von *H. Gerlach*, 1869 et 1883. Zur Geologie der Hochalpen, von *B. Studer*. Beiträge zur Karte der Fundorte von Rohprodukten in der Schweiz, *F. O. Wolf*, 1883.

La masse centrale de la Dent Blanche est, comme nous l'avons dit ailleurs, composée de gneiss talqueux. Le Rothhorn, le Schallenhorn, le Trifthorn, Lo Besso, la Wellenkuppe, le Gabelhorn, le Mont Durand, la Pointe de Zinal, le Grand Cornier, la Pigne de l'Allée, les Pointes de Bricolla et de Mourti, le Za de l'Ano et les hauts cols que nous connaissons dans ce groupe énorme, appartiennent tous à cette roche, dont le Weisshorn, qui les dépasse tous, forme la limite extrême. Ce sont de hautes masses de gneiss, en structure d'éventail (au Lo Besso les strates sont perpendiculaires), complètement enveloppées d'un revêtement de schistes verts et gris, appartenant aux schistes métamorphiques (anciens et récents) et triasiques de Gerlach. Ce qui distingue cette masse, ce n'est pas seulement son élévation considérable, mais encore la chute rapide, souvent perpendiculaire, de ses parois à leur limite extrême; partout où l'on vient à proximité de ce massif on se trouve tout à coup en face d'énormes murailles atteignant parfois une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Nous ne rappellerons que la chute occidentale du Triftjoch

et celle du Weisshorn qui mesure jusqu'à 1400 m. On n'y remarque pas le passage du gneiss au granit arkesin ou au siénite, si fréquent par exemple dans la vallée d'Arolla. Le gneiss talqueux seul compose presque exclusivement toute la chaîne, de la Dent Blanche au Weisshorn.

Le vaste manteau qui revêt cette masse de gneiss se compose, au contraire, de nombreuses formations sédimentaires d'âges différents et de divers assemblages pétrographiques. Gerlach distingue les formations suivantes :

1. *Gisements de trias* (formations sédimentaires proprement dites) :

- a) Schistes lustrés calcaréo-talqueux d'après Lory, ardoise grise d'après Studer;
- b) Calcaire des Pontis;
- c) Dolomie;
- d) Gypse et corgneule;
- e) Schistes colorés;
- f) Quartzite.

2. *Formation d'anhracite.*

3. *Nouveaux schistes métamorphiques* (schiste vert, d'après Studer). Schiste chloritique, talqueux et amphibolique, avec inclusions de serpentine et de gabbro.

4. *Anciens schistes métamorphiques* (Schiste Casanna d'après Studer). Schistes chlorifique, talqueux et micacé.

Les schistes anhracifères existent faiblement développés à l'entrée du val d'Anniviers; c'est l'extrémité de la zone de schiste anhracifère fortement développée qui s'étend au versant septentrional des Alpes pennines, depuis Approz jusqu'ici, et dans laquelle se rencontrent en plusieurs places de riches gisements d'anhracite.

Les schistes lustrés (schiste gris) sont divisés par Gerlach en deux zones. La zone nord-ouest tombe par le val Ferret dans la vallée d'Entremont, traverse le Mont Chemin et est refoulée près de Riddes sur la rive gauche du Rhône, où elle se maintient jusqu'à Louèche. Ce n'est qu'à l'entrée de la



Weisshorn vu de la Meldenalpe.

Selle du col de Meiden.

Lac de Meiden.

vallée de Tourtemagne, au-dessus de la cascade, que cette zone reparait de nouveau et s'étend de là dans tout le Haut-Valais. La seconde, la zone sud-est, forme le revêtement complet de la masse centrale de la Dent Blanche et les sommités de Sasseneire, des Becs de Bosson, de la Garde de Bordon, de la Corne de Sorebois, de la Pointe de Tounot, des Rocs de Budry et du Frilihorn. Ces micaschistes, principalement aux Becs de Bosson et à la Pointe de Tounot, apparaissent régulièrement superposés au gypse et celui-ci au quartzite.

Calcaire des Pontis. Gerlach désigne sous ce nom une série de masses calcaires plus pures, plus ou moins dolomitiques, qui apparaissent surtout en dehors de la zone schisteuse et qui, accompagnées de gypse et de corgneule, semblent intimement liées au quartzite. Une couche supérieure continue, plus considérable, s'étend de Tourtemagne dans la direction occidentale à travers la partie inférieure des vallées d'Anniviers et d'Hérens, jusqu'à Salins, atteignant une largeur de 1 à 2 $\frac{1}{2}$ km. Les gorges des Pontis, sur le chemin du val d'Anniviers, sont taillées dans ces assises calcaires; là, des parois perpendiculaires de plus de 300 m de haut permettent de se faire une idée de la puissance énorme de cette roche. Une masse calcaire semblable, mais beaucoup moins considérable et un peu plus sombre, apparaît au nord, sous la précédente, à l'entrée orientale du val d'Anniviers. C'est l'abrupte paroi calcaire de *Beauregard*, large d'un demi-kilomètre, qui s'étend de Chippis à Finges. De petits gisements semblables de calcaire dolomitique se montrent dans le quartzite près de *Chandolin* et de *Fang* dans le val d'Anniviers et au *Meidenhorn* dans la vallée de Tourtemagne. Le calcaire des Pontis paraît remplacer dans notre champ actuel les dolomies proprement dites, telles qu'elles apparaissent au Simplon et en particulier dans la vallée de Binn.

Gypse. La présence du gypse semble être subordonnée au calcaire des Pontis; nous le trouvons en particulier sur le versant de cette masse, de *Nax* (à l'entrée de la vallée d'Hérens) par *Vercorin* jusqu'à *Tourtemagne*; puis dans la masse elle-

même, ainsi que sous la paroi calcaire de Chippis à Finges. Enfin il fait encore une apparition sur une étendue beaucoup plus considérable, mais seulement locale, dans le fond de la vallée de Réchy (au *Mont Maret*) et sur la large croupe entre Hérens et Anniviers. A partir de là il plonge vers le sud sous le *Sasseneire* et on le remarque encore à l'est au *Col de Sorebois*. Les cristaux de spath gypseux qu'on rencontre au *Mont Maret* sont dignes d'être mentionnés; ils contiennent, empâtés dans la masse, des cristaux de quartz très distincts et, suivant Kennigott, du spath calcaire et de la célestine.

La *corgneule* (Rauchwacke) est généralement, sur une petite étendue, en relation avec les gisements gypseux susmentionnés. Au *Pas de Lona* et près de *Fang* dans le val d'Anniviers, elle se présente seule et paraît alors remplacer le gypse.

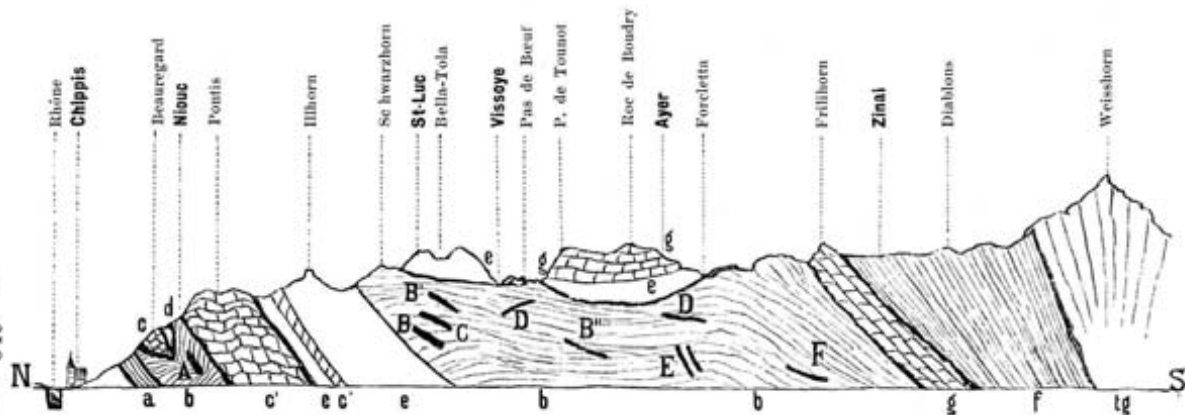
Les *schistes colorés argileux et marneux*, qui apparaissent d'ordinaire sur le flanc et dans les strates des gisements gypseux, semblent n'être que très peu développés ou manquer complètement dans notre champ actuel.

Le *quartzite* qui, à tout prendre, ressemble toujours à un grès transformé, mais varie beaucoup de couleur, de gisement et de formation pétrographique, est parfois déchiqueté, mais forme aussi des parois abruptes et des rochers semblables à des tours, avec d'immenses remblais de débris et de blocs détachés. On peut le suivre également dans plusieurs zones parallèles grandes et petites. On en trouve des traces près de Chippis sur l'antracite et sous le calcaire des Pontis. La zone qui est superposée à la grande masse de ce calcaire et qui atteint sa plus grande largeur (3 km) dans le massif de l'Illhorn, a plus de puissance et d'étendue. La troisième zone s'élève au sud, en face de l'Illhorn, d'abord comme une large et plate couverture, sur les deux crêtes à l'est et à l'ouest du val d'Anniviers, puis s'abaisse au sud, avec ses gisements de gypse, de corgneule, de dolomie et de schiste, sous la chaîne centrale, pour aller mourir à l'ouest sur l'arête qui sépare *Héremence* et *Nendaz*, à l'est au *Frilhorn*.

Nouveaux schistes métamorphiques (d'après Gerlach), *schistes verts* (d'après Studer). Ce groupe schisteux, de même que la zone de schistes lustrés avec laquelle il alterne souvent, la supplantant même parfois entièrement, enveloppe la masse centrale de la région des gneiss talqueux de la Dent Blanche. Les *schistes chloritiques, talqueux et amphiboliques*, tantôt isolés, tantôt entrelacés de la manière la plus variée, forment les principales espèces de roches; comme caractéristiques de ce groupe se présentent des gisements nombreux de *serpentine* et plus rarement de *gabbro*. Sur les flancs nord et nord-ouest de la Dent Blanche, ceux qui nous occupent, se rencontrent principalement les schistes chloritiques et talqueux; beaucoup plus rarement la roche amphibolique. Ça et là se montrent quelques masses plus pures de talc, par exemple sur l'Alpe de l'Allée et au glacier de Moiry, des *talcs ollaires* exploités pour la construction des poêles de chambres, tandis que, chose curieuse, on rencontre dans le schiste chloritique, comme à Zinal, quelques filons de fer et de cuivre, mais seulement sous forme de pyrite. Beaucoup plus intéressantes sous le rapport géologique sont les importantes couches de *serpentine* qui se montrent fréquemment dans le voisinage de la masse centrale de la Dent Blanche, principalement sur son versant nord, entre Anniviers et Hérens. Elles forment, particulièrement au *Col de Zaté*, des masses profondément déchirées avec d'immenses remblais de blocs qui se sont amassés au pied des parois abruptes. Ces vraies mers de rochers sont appelées par le peuple „*Liapées* *) *d'Ingfer*“. On y trouve fréquemment des minéraux rares, tels que: zoïsite, magnétite, schweizérite, épidote, asbeste dans la serpentine, amiante, actinote, etc. Par contre, le *gabbro* ne se rencontre que rarement dans ces vallées; on ne l'a trouvé, à notre connaissance, qu'au-dessus de l'alpe *Tracuit*, au pied des *Diablons*.

Anciens schistes métamorphiques (d'après Gerlach), *Schiste Casanna* (d'après Studer). Ce groupe considérable est très

*) en patois: tas de pierres.



- A. Gisements de galène, plateau de Niouc.
 B. Gisements de cuivre gris, au nord de St-Luc.
 B'. Gisements de cuivre gris, au nord de St-Luc.
 B''. Gisements de cuivre gris, au sud de St-Luc.
 C. Gisements de fer arsénical, au nord de St-Luc.
 D. Filons de pyrite de cuivre, au-dessus d'Ayer, St-Luc, etc.
 E. Filons de nickel et de cobalt, près d'Ayer.
 F. Gisements de cuivre, près d'Ayer, Grimenz, etc.

- a = Schiste anthracifère.
 b = Anciens schistes métamorphiques.
 c = Calcaire de Beauregard.
 c' = Calcaire des Pontis.
 d = Gypse.
 e = Quartzite (verrucano).
 f = Nouveaux schistes métamorphiques.
 g = Schiste lustré.
 tg = Gneiss talqueux.

différent des précédents. Ils ont en commun les schistes chloritiques et talqueux, mais la serpentine et l'amphibole manquent presque totalement, tandis que la nouvelle roche dominante est le *micaschiste*. Cette zone des anciens schistes métamorphiques est d'une largeur considérable (2 à 4 lieues); la partie médiane des vallées méridionales du Valais y est entièrement située; c'est le cas, en particulier, pour les vallées d'Hérens et de Tourtemagne. Mais des formations plus récentes s'y superposent pour former quelques sommités: *Bella Tola*, *Pointe de Tounot*, *Frilihorn*, etc. — A l'est d'Ayer et du col d'Augstbord se rencontrent des strates tout à fait secondaires de *schiste amphibolique*, en plusieurs autres endroits des masses plus importantes de schiste micacé et de micaschiste talqueux passant à une roche cristalline nettement caractérisée: *le gneiss*. Les filons métallifères sont beaucoup plus variés et plus riches dans ces schistes que dans les précédents. Nous mentionnerons entre autres richesses minérales:

- 1^o *Gisement de galène* (plomb argentifère), au sud de Chippis et au nord de St-Luc.
- 2^o *Gisement de cuivre gris argentifère*, au nord et au sud de St-Luc.
- 3^o *Gisement de cuivre gris* contenant du *bismuth*, pauvre en argent, et *pyrite de cuivre*, près de Bourrimont, Biolec et Beccollio.
- 4^o Filon de *pyrite de cuivre* à Schoneck à l'est d'Ayer, et à Maret à l'ouest de Grimenz.
- 5^o Filons de *nickel* et de *cobalt*, à l'est et au sud d'Ayer et sur le Kaltenberg dans la vallée de Tourtemagne.
- 6^o Gisements de *fer arsénical* avec nickel arsénical et bismuth natif, au nord de St-Luc et près de Painsec.

Toutes ces mines étaient déjà en partie exploitées à la fin du siècle dernier, mais l'ont été surtout avec succès de 1850 à 1860. Depuis cette époque, elles sont complètement abandonnées, tant à cause de leur pauvreté en minerais qu'à cause des grands frais d'exploitation.



Cascade de Tourtemagne.



La Vallée de Tourtemagne.

„La vallée de Tourtemagne est de formation très simple. Elle débouche dans la vallée principale du Rhône, près du village de Tourtemagne, par une gorge boisée. Le cours d'eau qui la parcourt ne s'est pas creusé un lit dans la roche, mais se précipite dans la vallée en une belle chute de 80 pieds de haut. Le défilé passé, on se trouve dans une étroite vallée alpestre, d'environ 4 lieues de long, à l'arrière-plan de laquelle s'incline le glacier de Tourtemagne couronné du Weisshorn. La vallée n'est habitée qu'en été par les bergers et leurs troupeaux. On peut passer dans les vallées voisines à différentes places; le col principal en venant de la vallée de St-Nicolas est le *Jungpass*, partant de St-Nicolas et passant au pied du Schwarzhorn. Plusieurs passages conduisent dans le val d'Anniviers.“

(Les vallées latérales du Valais, par *Melchior Ulrich*, 1850.)

TOURTEMAGNE est un joli petit village de 520 habitants, caché dans une forêt d'arbres fruitiers, avec une belle église nouvellement bâtie (tableaux de Ritz et de Deschwanden) et la bonne auberge de messieurs In-Alben d'antique renommée. Ancien relai de la route du Simplon, ce village offrait une grande animation au passage de la diligence; aujourd'hui tout mouvement y a cessé. Pendant les mois d'été seulement, quelques touristes quittent les wagons de la ligne d'Italie pour visiter la cascade de Tourtemagne et quelquefois même la vallée. On lit dans le Touriste de Tschudi :

„Cette belle vallée, riche en pâturages et complètement négligée par les touristes, offre des sites grandioses et mérite d'être visitée.“

La magnifique chute, éloignée de dix minutes seulement du village, nous donne déjà un avant-goût des beautés de la

vallée de Tourtemagne. Elle occupe le fond d'une gorge dénudée; sa masse d'eau considérable se précipite d'un seul jet du haut de la paroi de rocher, remplissant au loin l'air de son grondement majestueux et de ses tourbillons d'eau pulvérisée.

Laissant la cascade à gauche, nous montons d'abord par des pentes rapides et desséchées à quelques groupes de maisons de la paroisse de Unter-Ems, où une vue splendide sur la vallée du Rhône nous invite à une première halte. Puis la route entre dans la vallée et, longeant le torrent à une certaine hauteur, traverse les prairies et les vergers jusqu'aux chalets de Tummenen. Sur le versant opposé s'ouvre un petit vallon, frais et boisé, au fond duquel se cache le charmant petit village de Ergisch. Un chemin pittoresque y conduit et de là à Eyscholl et Unterbæch d'où l'on passe à St-Nicolas.

Quant à nous, nous traversons le torrent immédiatement après Tummenen et nous montons rapidement à travers un bois de hêtres et d'aunes, entre d'énormes blocs.

Nous sommes à l'entrée de la *forêt de Taube* (Taubenwald).

Bien bas au-dessous de nous le torrent mugit entre les hautes parois du sombre défilé. Aux anfractuosités du rocher se cramponne encore quelque sapin, tandis qu'ici et là un hêtre agite son feuillage vert tendre au souffle du torrent. Cette nature sauvage rend l'âme inquiète. Des troncs altiers, encore attachés par leurs racines à de gigantesques rocs, la couronne plongée dans l'onde bouillonnante, forment des ponts lavés par l'écume et où il ne ferait pas bon se hasarder. Des sapins déchirés, bravant la rage du torrent, sont jetés en tous sens entre les blocs de rocher, et d'énormes racines dressent comme des fantômes leurs bras noirs et polis par l'eau. Mais les obstacles s'accumulent-ils trop, le fils indompté du glacier les franchit d'un bond prodigieux.

Notre âme après ces horreurs a besoin de repos, et nous éprouvons un sentiment de soulagement en foulant au pied des hauts sapins séculaires le tapis de mousse tout étoilé par la gracieuse *linnée boréale*. Elle y vient en profusion, tellement

qu'on croirait par places voir de la neige rouge fraîchement tombée sur le gazon.

Au milieu de cette forêt de deux lieues de long on rencontre une petite chapelle solitaire au bord du chemin. C'est un pèlerinage fréquenté. „Un événement bien singulier a, dit-on, donné lieu à la construction de cette chapelle: Un gros rocher calcaire tomba, en hiver, de la montagne au milieu du cours d'eau de la vallée, la „Turtmäna.“ Au printemps, les amateurs voyant cela se dirent tout en mangeant leur souper: „Dommage que la pierre soit dans l'eau! Si elle était sur terre ferme on pourrait l'employer à bâtir une chapelle“. La nuit suivante, l'eau prit une autre direction et laissa la pierre à sec. Les gens crurent voir dans cet événement une direction d'En Haut et s'empressèrent de bâtir une belle chapelle. L'autel porte la date de 1708.“*)



Chapelle dans le Tauberwald.

*) „Légendes valaisannes“ de Ruppen et Tscheinen.

Plus d'un pèlerin, guéri ici de ses souffrances corporelles, a trouvé dans la solitude de la forêt force et consolation pour les épreuves de la vie. De nombreux ex-voto, des sculptures en bois primitives, des représentations bizarres de différentes parties du corps, témoignent de la touchante foi des robustes montagnards.

„Tandis que nous faisons halte en ce lieu, nous raconte le dessinateur de nos illustrations, nous fûmes tout à coup surpris par des cris de joie et un bruit de pas qui s'approchaient. Une bande de mendiants de tout âge, dans tous les costumes possibles et tous de fort belle humeur, déboucha à l'angle de la forêt. Nous craignîmes un assaut général de notre bourse; aussi, grand fut notre étonnement quand ils passèrent tout paisiblement en nous saluant. Une expression de complète satisfaction illuminait leurs traits. Nous questionnâmes un jeune garçon aux joues rouges et nous apprîmes de lui que ce jour était jour de partage sur l'alpe de Blummatt. A une époque déjà ancienne, presque tout le bétail de cette alpe étant en train de périr par une méchante épidémie, les bergers firent le vœu, si la maladie cessait, de faire une fois par année à tous les pauvres des environs une distribution de fromage, de chevrotin et de lait. Le bon Dieu ayant exaucé leur prière et béni leur bétail, les braves gens tinrent alors leur vœu. L'enfant nous montra son abondante portion et courut en gambadant rejoindre la bande.“

D'ici, il nous faut une heure jusqu'à la sortie de la forêt; le chemin se rapproche encore une fois du torrent dont le bruit couvre nos voix et nous assourdit presque. Sur la lisière de la forêt nos yeux sont réjouis par les premières roses des Alpes. Nous en parons nos chapeaux et nous débouchons d'un pas allègre dans une charmante vallée alpestre. Des groupes de chalets fortement brunis sont semés au bord du torrent qui coule d'une allure plus tranquille. Nous atteignons d'abord *Niggelingen*, puis *Staffel* et enfin, après 1 1/2 heure de marche, *Gruben* (ou *Meiden*) dont nous saluons de loin l'auberge hospitalière.



Retour de l'aumône distribuée à la montagne.

Gruben.

1847 m au-dessus de la mer.

Les mayens de Gruben sont situés sur la rive droite du torrent, au milieu de riches alpages parsemés de groupes isolés de mélèzes et d'aroles énormes, au pied desquels fleurit le rhododendron. Par sa situation tranquille et retirée et l'air fortifiant qu'on y respire, Gruben convient particulièrement comme séjour d'été aux personnes faibles et nerveuses. L'hôtel „zum Weisshorn“, très bien tenu, est aussi un pied à terre favori du touriste et le centre de nombreuses excursions.

Le voisinage immédiat offre maint but de promenade, soit à la *Meidenalp* ou plus haut au *Kaltenberg*, soit à la *Blummatt*, aux chalets de „*Vorsass*“ et de „*im Zehnten*“. Partout une riche flore alpestre réjouit la vue, des ruisseaux cristallins courent sur les pentes herbeuses et fleuries, des rochers à l'ombre d'aroles séculaires invitent au repos, et dans chaque chalet on vous présente du lait délicieux, du séret succulent et autres friandises alpestres. Cependant la promenade préférée est au pied du glacier de Tourtemagne (à 1½ h.) Avant d'y arriver, il faut escalader, non loin de „*im Zehnten*“, une colline qui ferme la vallée comme un verrou et au travers de laquelle le torrent de Tourtemagne s'est frayé un chemin. Il se précipite en plusieurs cascades à travers une gorge étroite, assez semblable à celle de Vernayaz. L'arrière-plan de la vallée se découvre tout à coup sur la hauteur, près des chalets de „*Pipi*“. On embrasse d'un coup d'œil la vaste mer de névés qui s'étend des deux côtés de la crête du Weisshorn et qui est dominée à l'est par les *Barrhœrner* et le *Brunegghorn*, à l'ouest par les *Diablons*. Deux immenses fleuves de glace, alimentés par ces névés, se réunissent au-dessous du prolongement escarpé du Weisshorn et forment le front du glacier sous lequel autrefois verdissaient de riches pâturages, la „*Blümlisalpe*“, la plus belle alpe de toute la vallée.



Gruben dans la vallée de Tourtemagne.

„Un berger — ainsi raconte la légende — menait là une vie de péché avec une jeune fille nommée Catherine. Le vieux père aveugle était horriblement maltraité; on allait jusqu'à lui étendre du fumier au lieu de beurre sur son pain.

Dans une terrible nuit d'orage, le berger ordonna au pauvre vieux d'aller rassembler le bétail dispersé. Le vieillard obéit, mais sans le savoir il s'éloigna toujours plus de l'alpe et tout le troupeau le suivit. — Alors des masses énormes de glace tombèrent sur l'alpe et l'ensevelirent avec le méchant berger, Catherine et leur petit chien noir.

Aujourd'hui encore, quand le torrent grossit, on voit le petit chien noir courir çà et là le long de l'eau, et du fond des crevasses du glacier une voix crie: „Moi et ma Catherine nous devons rester sur la Blümlisalp pour l'éternité!“

Parmi les excursions un peu éloignées, la plus intéressante et la plus réputée est certainement l'ascension du

Schwarzhorn.

3207 m.

(L'ascension du Schwarzhorn n'exigeant que 3½ à 4 heures, on peut, en partant au point du jour, être facilement de retour à Gruben pour le repas de midi. Mais beaucoup préfèrent, par le beau temps, prendre quelques provisions de bouche pour jouir toute la journée du calme de ce sublime monde alpestre. M. G. Studer, le vétéran des grimpeurs suisses, a dessiné de main de maître, pour le sixième volume de l'Annuaire du Club alpin suisse, le panorama du Schwarzhorn. Les descriptions ne sont ni moins instructives, ni moins exactes que ses dessins. Les lignes suivantes sont tirées de sa notice).

„Une des sommités les moins élevées, mais dépassant cependant la limite des neiges éternelles, le *Schwarzhorn*, surgit de l'énorme chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Tourtemagne de celle de St-Nicolas.

Sa pointe est une pyramide, composée de débris et de blocs de rochers jetés pêle-mêle, sur les flancs de laquelle s'étendent de vastes champs de neige et qui domine tous les sommets de cette crête situés du côté du nord jusqu'à son dernier contrefort dans la vallée du Rhône. Bien que n'appartenant pas aux géants des Alpes, il mérite d'être souvent visité à cause de son remarquable panorama. De Gruben, l'ascension n'en est

pas difficile, surtout depuis que le chemin du col d'*Augstbord* entre Tourtemagne et St-Nicolas, qui longe sa base au midi, a été amélioré et même rendu praticable à cheval.

On atteint le sommet du col, de Gruben, en 2¹/₂ à 3 heures, mais de St-Nicolas par Jung en 4 à 5 heures. On peut aussi arriver au col d'*Augstbord* par Stalden, Emd et les alpages d'Emd.

La selle du col d'*Augstbord* a une élévation de 2900 *m*. Pour atteindre le sommet du Schwarzhorn, il faut encore une grimpe de 307 *m* qu'on peut faire en une heure par le sentier tracé.

L'espace sur le sommet est restreint; toutefois plusieurs personnes peuvent se grouper sur les quelques blocs entassés dont il est formé.

Une vue magnifique récompense le grimpeur; on peut la compter parmi les plus beaux panoramas des hautes Alpes. Les points extrêmes en sont, au sud-ouest le Mont Blanc et ses aiguilles, au nord-est le Tœdi et sa cour. La distance entre ces deux groupes de montagnes, situés presque vis à vis l'un de l'autre, est de 40 lieues suisses, tandis que le diamètre de l'horizon visible ne doit pas être de plus de 12 lieues. C'est l'arc situé au *nord* de cette section longitudinale, qui a la limite visuelle la plus étendue: à l'ouest, la ligne de faite des Alpes savoyardes qui s'étend du Buet jusqu'à la Dent du Midi; au nord, la longue chaîne des Alpes bernoises que la vue embrasse sans interruption de la Dent de Morcles au Galenstock. Au-delà de cette longue guirlande de montagnes qui détache sur l'horizon ses sommets aux mille formes, nous apercevons dans la direction de l'ouest des massifs de montagnes s'élevant des vallées d'Héremence, de Bagnes, d'Hérens et d'Anniviers et, au premier plan, dans toute son étendue, la chaîne neigeuse qui sépare la vallée de Tourtemagne de celle d'Anniviers. On remarque un effet intéressant produit par le sommet effilé des Bees de Bosson au col de Lona, qui partage juste par le milieu le profil du Buet. Au nord, se déploie dans le voisinage immédiat du spectateur la croupe nue, mais envi-

ronnée de vastes alpages, qui part du Schwarzhorn, et après le Dreizehnhorn se bifurque pour se terminer aux Erggischhœrner d'une part, de l'autre à l'Augstbordhorn. Toutefois, notre sommet domine tellement ce contrefort que le regard plonge par dessus jusque dans la vallée du Rhône et sur la bourgade de Rarogne.

Si nous suivons l'arc *sud* du panorama en commençant à l'est par la Furka, nous distinguons sur une ligne s'élevant par degrés, les Mutthœrner, le Binnenhorn, les montagnes du Binnenthal; plus près de nous le Monte Leone et les formes toujours plus puissantes et éclatantes de l'armée de sommités qui appartiennent à la masse principale des Alpes pennines: les Fletschhœrner et le Weissmies, dont les têtes blanches dépassent le haut Græchengrat, le Balfrin avec sa cime éblouissante, l'Ulrichshorn et le Nadelgrat qui couronnent le bassin par lequel le glacier de Ried s'abaisse vers la vallée en une série de terrasses successives; — plus loin les sommets gigantesques des Mischabel, plus à l'arrière-plan les formes altières de la chaîne du Mont Rose, depuis l'extrémité nord à l'extrémité occidentale du Breithorn, au pied duquel on voit la croupe neigeuse du Weissgrat; et enfin le Weisshorn qui, flanqué de la cime gracieuse du Brunegghorn et formant avec ce dernier un admirable groupe, se dresse devant nous dans sa beauté accomplie. Il a la forme d'une pyramide terminée en pointe aiguë dont la paroi perpendiculaire, tournée vers l'observateur, est recouverte d'un névé éblouissant. Les sommets ceints de névés, dont la ligne de faite relie le Weisshorn au point occupé par l'observateur, apparaissent comme les gradins formant le piédestal sur lequel s'élève cette superbe pyramide.

Le regard ne saurait parvenir jusqu'au fond de la vallée de Viège. Les hautes terrasses de l'Augstbordthal qui entourent le pied du Schwarzhorn, ainsi que la haute et longue crête du Steinthalhorn qui ferme cette vallée du côté du sud, empêchent la vue de pénétrer dans l'intérieur de la vallée.

Des contreforts du même genre nous dérobent également le fond de la vallée de Tourtemagne, bien qu'on en puisse


suivre le versant opposé jusque près de la base. Par contre, quelques sommités de la chaîne pennine parent encore l'horizon au sud-ouest. Entre le Weisshorn et la haute croupe des Diablons apparaît le profil fortement découpé de la Dent Blanche. Près d'elle le Grand Cornier fait sentinelle. A droite des Diablons se montre le groupe du Combin et entre le Combin de Corbassière et le large et fier sommet du Mont Blanc, on reconnaît le massif des Aiguilles rouges avec la Pointe de Vouasson dont la cime blanche sert de fou à la sombre figure rocheuse de la Grande Jorasse qui se dresse droit derrière elle. "

Grandes ascensions et passages.

Comparez : *J. J. Weilenmann, Aus der Firnenwelt.*

J. de Tschudi, Tourist in der Schweiz.

E. Studer, Ueber Eis und Schnee.

u a déjà souvent essayé d'escalader le Weisshorn du côté des vallées de Tourtemagne et d'Anniviers, mais jusqu'ici sans succès. Ces essais infructueux ont par contre donné lieu soit à la réouverture soit à la découverte de plusieurs hauts passages, ainsi qu'à l'ascension du *Brunegghorn* (3849 m) qui étend son éclatant manteau de névés au pied de son royal voisin.

Cette ascension réussit pour la première fois le 19 septembre 1865 à Messieurs Cobb, Rawlins et Townsend. Partis de Randa, ils atteignirent le col de Bies en montant par la gauche du glacier de Bies, et de là, par une pente de neige gelée, ils arrivèrent au sommet en une heure. Ils accomplirent la descente sur Gruben par le glacier de Tourtemagne. On peut donc, en partant de Gruben, combiner l'ascension du Brunegghorn avec le passage du col de Bies.

Le col de Bies (3594 m) est situé entre le Brunegghorn et l'épaulement nord du Weisshorn. Des chalets de „Im Zehnten“,



à 1¹/₂ heure de Gruben, on atteint le glacier de Tourtemagne dont on traverse la partie inférieure. Puis, après 2¹/₂ heures de montée raide par des rochers, on repasse sur le glacier et en 4 autres heures on atteint le sommet du col où une vue admirable s'offre à l'arrivant. La descente à Breitenmatt (et Randa) par le glacier de Bies est très raide et exige environ 5 heures; il faut donc compter pour l'ascension entière 13 à 15 heures.

Le *col de Brunegg* (3383 m), au nord du Brunegghorn, demande à peu près le même temps et il est aussi pénible et aussi intéressant que le col de Bies; la descente du col à Randa a lieu par le glacier d'Abberg. On croit que ces deux passages de glaciers étaient déjà autrefois connus des chasseurs de St-Nicolas et même parcourus par les habitants des deux vallées. On combine quelquefois l'un des passages avec le col de *Tracuit* et on parvient ainsi directement de la vallée d'Anniviers dans celle de St-Nicolas.

Un autre passage conduit entre les Barrhöerner dans la vallée de St-Nicolas par le *col de Barr*, haut de plus de 3597 m, qui est très réputé pour sa belle vue, mais d'un abord, dit-on, très pénible. On descend du sommet du col par l'Adlerberg et le glacier de Stelli à l'alpe de Walkersmatt et de là à St-Nicolas.

Du côté du nord viennent ensuite le *col de Gassi* (Rothgratpass) et le *col de Stelli*; ils sont assez semblables aux passages ci-dessus et rarement parcourus, tandis que le col de Jung et celui d'Augstbord qui conduisent de la vallée de Tourtemagne dans la grande vallée de Viège, sont beaucoup plus fréquemment utilisés par les touristes et les montagnards.

Le *col de Jung* (environ 3000 m) est situé à la base méridionale du Furgwanghorn (3182 m). De Gruben jusqu'au sommet du col, qu'on atteint par l'alpe de „Hungerle“, on met environ 4 heures; puis par des éboulis et des débris de roc dans la vallée déserte de Jung, en passant devant les chalets admirablement situés, à la chapelle et de là par un bon sentier à St-Nicolas en 4 ou 5 autres heures.

Le col d'Augstbord (2900 m), dont nous connaissons déjà la montée, est un peu long, mais beaucoup moins pénible, car on peut le parcourir presque en entier à cheval. Du sommet du col on a le choix entre plusieurs directions : par la vallée d'Augstbord à Emd et Stalden, ou en contournant la vallée de Stein, à Jung et par la route du col de Jung à St-Nicolas. L'auteur de ces livrets accomplit (en 1872) dans ses excursions botaniques le passage entre la Weisse Egge et le Steintalhorn, probablement la route la plus courte entre Gruben et St-Nicolas et très intéressante pour le botaniste.

Enfin il faut encore mentionner le col de Tourtemagne qui, derrière le Dreizehnhorn, conduit à la vallée de Ginanz.

Avant de passer de l'autre côté de la vallée et de franchir la limite qui sépare le Haut-Valais allemand de la partie française, qu'on nous permette encore une glanure dans le vaste champ des légendes de la race allémane. Cette fois-ci nous empruntons notre récit aux „Zaubergeschichten“ qui se rattachent à l'alpe d'Augstbord.

Dans la gorge d'Augstbord jaillit d'un rocher à peu près à la hauteur où cesse la région des forêts, une source réputée, appelée „Goldbrunnen“ (source d'or), dont parlent les écrivains anciens comme les modernes et qui peut avoir été découverte à l'époque fort éloignée où ce passage était utilisé. Il paraît que les comtes ou seigneurs de Viège avaient fermé de telle sorte l'entrée de la vallée, que les gens du „Gasenthal“ (de St-Nicolas à Zermatt) ne pouvaient communiquer que par ce passage avec leurs seigneurs de Rarogne et de Louèche. C'est peut-être pour cela que l'ancienneté du chemin de Tœrbel conduisant à ce col ou par la Moosalpe au district de Rarogne, est devenue proverbiale; on dit d'une personne ou d'une chose d'un grand âge qu'elle est „aussi vieille que la route de Tœrbel“.

On raconte à propos de l'alpe d'Augstbord mainte sorcellerie. — Un soir que les montagnards étaient paisiblement réunis dans leur chalet, les ustensiles en bois qui séchaient sur le toit se mirent tout à coup à rouler bruyamment au bas de la montagne. Les bergers se précipitèrent pour les rassembler et les rapporter; mais quand ils arrivèrent, les ustensiles étaient tous sur le toit dans le meilleur ordre, sans qu'il en manquât un seul. — Un autre soir, sur le tard, le bétail fut troublé dans son campement nocturne et dispersé; les vaches mugissaient, frappaient le sol du pied et faisaient retentir leurs cloches. Mais quand les bergers accoururent, le troupeau reposait paisiblement et pas une génisse n'agitait sa clochette.

— Une montagnarde rencontre en plein jour son propre cochon misérablement maltraité et grognant plaintivement; l'un de ses yeux, arraché de son orbite, pendait à un fil sanglant. La pauvre femme compatissante reconduisit son cochon à la maison; mais, ô surprise, quand elle ouvrit la porte de la porcherie, son cochon y était couché sain et sauf et le cochon maltraité avait disparu!

Deux jeunes filles qui paissaient leur troupeau sur l'alpe d'Augstbord recevaient souvent le soir, après le travail, la visite d'une femme inconnue qui savait les amuser. Un soir cette femme engagea les jeunes filles à aller avec elle passer la soirée à Jung. Elles y consentirent. La route gravissait une pente couverte de broussailles. L'inconnue voulait que les jeunes filles marchassent devant elle, mais ne connaissant pas le chemin elles s'y refusèrent; la femme dut céder et passer devant et elles remarquèrent alors avec effroi que le pied gauche de leur guide avait la figure d'une patte de coq. Dans leur angoisse elles se hâtèrent de réciter un „Ave Maria“, et, ô surprise, leur conductrice disparut! Le jour commençait à poindre et les jeunes filles s'aperçurent qu'elles étaient égarées fort haut dans la montagne. Fatiguées et affamées, elles n'atteignirent leur alpe que le soir. — Et celui qui raconte cela vit encore. —

(Légendes valaisannes de P. J. Ruppen.)

Les passages suivants, sur le versant ouest de la montagne, conduisent de la vallée de Tourtemagne dans le val d'Anniviers :

Le Pas de Bœuf (2790 m). On monte de Gruben aux chalets de Pletschen, puis par la vallée de Bord au col, ou au célèbre belvédère de la *Bella-Tola*. De là un chemin frayé conduit soit à St-Luc et Vissoye, soit à l'hôtel Weisshorn sur Têtaz-Fayaz (en tout 6 à 8 heures).

Les Meidenpässe. Deux cols de ce nom passent par l'alpe fleurie et admirablement située de Meiden. L'un côtoie le versant nord de l'abrupt Tounot, passe sous bois, puis par des gazons raboteux et enfin sur des éboulis jusqu'au sommet du col (environ 2700 m). De là, on descend en passant près d'un petit lac aux chalets de l'alpe Tounot; puis, soit directement à Têtaz-Fayaz, soit par la Combaz Verte, à St-Luc et Vissoye. L'autre passage, un peu plus au nord (2790 m), conduit aux mêmes localités.

Pas de la Forclettaz. De Gruben par la forêt à la Blummatt d'en haut, aux chalets de Kaltenberg et par un chemin

facile au sommet du col, entre le Roc de Budry et la Crête d'Oberanza. Vue splendide à l'est et à l'ouest. La descente aux chalets de *Remoinze*, par des talus d'éboulis, est pénible; mais de là un chemin commode, avec une ravissante vue du fond de la vallée, conduit par les pâturages de Barneuza et de Lirec à Zinal. De l'alpe Remoinze on peut aussi descendre à Ayer et Vissoye.

Le *Col de Tracuit* (appelé aussi *Col des Diablons*) a une hauteur de 3252 m et se trouve entre la Crête de Millon et les Diablons. Cet ancien passage connu des chasseurs a été franchi pour la première fois par un touriste le 20 août 1859; c'est M. Weilenmann de St-Gall qui en fit la tentative, sans guide. Il décrit cette excursion dans son recueil intitulé „*Aus der Firnenwelt*“. Il n'y avait alors aucun hôtel dans la vallée de Tourtemagne et Weilenmann établit un quartier de nuit solitaire dans le plus élevé des chalets de „*Im Pipi*“, une heure au-dessus de l'alpe „*Im Zehnten*“. Il gravit les pentes abruptes des Diablons jusqu'au glacier supérieur de Tourtemagne, puis par les névés ondulés il gagna le sommet du col.

Un amphithéâtre de montagnes, d'une beauté et d'une grandeur sauvage uniques dans les Alpes, s'offre au regard. Leurs profils hardis se dressent gigantesques jusque dans l'azur éthéré. Commençant aux Diablons et au Weisshorn, auquel succède le Rothhorn, cet amphithéâtre atteint sa plus grande profondeur au Gabelhorn et à la Dent Blanche et va terminer sa courbe vers le nord au Grand Cornier et à la Pigne de l'Allée. Au milieu de ce cercle de sommités qu'il partage en deux bassins presque égaux, s'élève, relié au Rothhorn par une crête de névés, le *Besso* sombre et déchiqueté. Quiconque l'a vu du fond des prairies de Zinal où il se présente si imposant et menaçant, le reconnaît à peine tant il s'abaisse humblement devant les puissances qui l'entourent et l'écrasent. Tout le tour des parois couvertes de neige, des glaciers descendant rigides vers la vallée, dont ils couvrent l'arrière-plan d'un hiver éternel. La partie la plus brillante du tableau, celle où l'œil s'arrête d'abord avec admiration, est la gigantesque

muraille qui se dresse droit en face du spectateur; elle atteint son point culminant au Weisshorn et au Rothhorn, et à son pied étincellent les gradins crevassés de bleu des glaciers du Weisshorn et du Moming. Une légère vapeur voile les hautes parois du Weisshorn, adoucissant quelque peu la crudité du contraste entre le roc sombre et la neige éclatante. Les glaciers reposent dans une demi-lumière enchanteresse, des reflets lumineux s'y jouent avec les ombres bleuâtres

La descente à Zinal, par le chalet de Camposana et l'alpe de Tracuit, est très facile et exige environ 4 heures; tandis que de Gruben au sommet il faut compter 5 à 6 heures.





Sierre. *)

Sierre (all. Siders), station du chemin de fer, 541 m au-dessus de la mer. Bourg de 1670 habitants. Belle église paroissiale, grandes et imposantes maisons particulières des familles nobles de Courten, de Chastonnay et de Preux. Bons hôtels, particulièrement l'hôtel *Belle-Vue*. Sierre est l'une des stations les plus favorables pour la cure de raisins, offrant aussi un excellent climat aux convalescents et aux personnes atteintes de catarrhes bronchiaux, de laryngite, de catarrhes aigus. (Voir *Les stations sanitaires de la Suisse**, par Gsell-Fels). Dans la tour de l'antique église se lit l'inscription romaine suivante :

MERCVRIO
L. VALERIS
OPTATVS
V. S. L. M.

On a trouvé à plusieurs reprises dans les environs de Sierre et particulièrement à Muraz des sépultures qui permettent de conclure que Sierre a été une station romaine importante. Les ruines de plusieurs châteaux témoignent de son importance au moyen-âge; Sierre était, en effet, la résidence d'une nombreuse noblesse, des familles de Chevrone, de Monthey, de Platea et autres.

Pendant les mois d'été, des centaines de voyageurs passent devant Sierre sans y prendre garde; rarement quelques touristes y descendent qui se proposent de pénétrer dans le val d'Anniviers, de se rendre à pied aux bains de Louèche, ou bien encore de visiter le massif du Wildstrubel. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; car de la ligne du chemin de fer, encaissée et coupée par le tunnel de Goubin, on ne peut pas se rendre compte de la situation pittoresque de Sierre. Et cependant c'est une des plus belles localités de la vallée du

*) L'ouvrage le plus complet sur cette partie du Valais est celui de Berndt: *Sierre et le Val d'Anniviers*. (Petermann's Mittheilungen.)



Sierre.

Rhône. Celle-ci y est plus évasée qu'à Sion; la chaîne septentrionale s'écarte, la pente en est plus douce, le paysage est parsemé au loin de villages avec de jolies églises et de beaux châteaux, et de groupes de maisons dispersés parmi les vergers. De gais vignobles parent le pied de la montagne au-dessus de laquelle les champs de neige et les névés de la „Plaine morte“ dominant cette région bénie, appelée avec raison par le peuple „la noble contrée“.

Sur l'autre versant de la vallée au contraire, la montagne s'élève en parois de rocher tantôt nues, tantôt couvertes de sombres forêts, et la Navizence se précipite d'une gorge profonde, étroite et impraticable, seule entrée du val d'Anniviers si riche en beautés naturelles. D'ici notre œil ne saurait y pénétrer; la route qui y conduit gravit en deux longues heures et par de nombreux détours l'abrupte paroi de rocher. Mais si nous nous élevons sur la pente opposée de la montagne, vers les villages de Muraz, de Venthone, de St-Maurice du Lac et de Miège, ou jusqu'à la région des pâturages, le val

d'Anniviers se découvre alors à nos regards avec ses neiges étincelantes et ses monts gigantesques.

La ville elle-même, „*Sirrum amoenum*“, l'agréable, comme l'appelaient les anciens, est située dans une des parties les plus fertiles du pays, au milieu des vignes, des prairies et des arbres fruitiers parmi lesquels dominent les noyers d'une végétation luxuriante, qui s'avancent entre les groupes de maisons, les couvrent de leur ombre et donnent ainsi à l'ensemble un aspect gracieux et gai. La contrée environnante a un cachet particulier. La vallée ne forme pas ici une plaine unie, comme en aval de Sion jusqu'à Martigny ou en amont de Louèche jusqu'à Brigue; mais, du Bois de Finges à Grône, elle est entrecoupée de collines plus ou moins élevées, tantôt nues, tantôt boisées, les unes tout à fait isolées, les autres reliées par des crêtes et des ondulations. Ces collines, composées de débris et d'éboulis agglomérés dans un ciment marneux, sont évidemment les restes d'un éboulement formidable qui a dû avoir lieu à plusieurs intervalles pendant l'époque glaciaire et fut en partie transporté vers le bas de la vallée sur les puissantes épaules du glacier du Rhône. Même sur les collines jumelles de Tourbillon et de Valère à Sion, qui cependant sont formées de roche compacte, on trouve encore plusieurs témoins de cette marche du glacier, quelques blocs erratiques parmi lesquels la „Pierre de Venetz“ a acquis une importance scientifique. *)

*) L'apparition de ces collines coniques et de ce plateau ondulé montant vers le nord, rappelle les formations analogues des pyramides d'Ussigne dans le val d'Hérens. Si l'on étudie la composition pétrographique de ces monticules de débris, on trouve qu'ils ne consistent intérieurement qu'en calcaire et en morceaux de schiste variant de dimensions, depuis le grain le plus fin jusqu'au plus gros bloc. On ne découvre dans la masse de ces collines aucune trace de roches cristallines ou autres, bien que leur noyau, surtout dans le voisinage du Rhône, soit mis à découvert. Sur quelques points isolés seulement on trouve à leur surface des cailloux roulés du Rhône et, dans le voisinage de Sierre et de Salgesch, quelques blocs du grès verdâtre de Taviglianaz qui paraissent provenir du sommet du Wildstrubel. Si l'on monte de Sierre jusqu'à la pente abrupte de l'alpe de Varone, il est impossible de méconnaître que le calcaire et le schiste qui s'y trouvent sont les mêmes que ceux des débris amoncelés dans la vallée. Sur l'alpe de Varone, les couches sont presque horizontales, mais vers la vallée du Rhône leur inclinaison est de 30 à 35 degrés. Il semble d'après cela que ces masses de débris provien-

Plus tard, le Rhône s'est frayé à travers ces dépôts une route irrégulière, jusqu'à ce qu'enfin, bien endigué dans son lit actuel, il ait pris un cours stable.

Ce sont ces collines qui donnent aux environs de Sierre leur aspect pittoresque et varié. Nous dirigeons-nous du côté du sud, nous sommes agréablement surpris, après une promenade facile entre deux vignobles, par la vue de deux petits lacs reliés entre eux et dont l'eau claire et azurée nous invite à un bain. Bientôt nous atteignons un troisième lac plus grand, au pied d'une colline boisée sur laquelle est située l'ancienne chartreuse de

Géronde.

Ce cloître n'est plus aujourd'hui qu'une ferme du séminaire diocésain de Sion. Entrons-y. Un profond silence y règne et nous pouvons, sans crainte d'être dérangés, nous asseoir à l'une des fenêtres d'angle et nous livrer à la rêverie qu'inspire ce beau pays. Loin des bruits du monde, nous nous croyons transportés dans les temps chantés par le poète de Roten lorsqu'il décrit la chartreuse de *Gerunda* dans un poème patriotique intitulé „Les derniers chevaliers de Goubin“.*)

La légende raconte que dans le souterrain est enfermée une jeune fille maudite par son père dont elle garde les immenses trésors; elle ne saurait être délivrée que le matin de Pâques, tous les cent ans. A l'aurore de ce jour, on la voit peigner ses cheveux et se laver à la source miraculeuse qui ne jaillit qu'à cette occasion au pied d'un vieux mur. Mais la jeune fille attend en vain la délivrance; le courage faillit même au plus brave pour en remplir les conditions. S'il ne s'agissait que de tuer un dragon ou quelque autre monstre, ce serait facile, — mais baiser amoureusement trois hideuses

ment d'éboulements qui se sont produits sur les flancs de la vallée par suite de l'inclinaison des couches, ainsi que cela a eu lieu à une époque plus moderne au-dessus d'Yverne (1584), aux *Diablerets* (1749) et l'an 562 à une saillie de la *Dent du Midi* qui s'éboula sur la colonie romaine d'*Epannum*.

*) Die letzten Ritter auf Goubing, par L. L. v. Roten.

bêtes: un crapaud noir, un serpent vomissant le venin et un lion à l'haleine de feu, sous la forme desquels elle doit successivement se cacher — non, cela dépasse toute force humaine! Pauvre enfant, tu ne trouveras jamais ce brave prétendant! — —

La Tour de Goubin.

Sur une autre colline, dans le voisinage de la gare, s'élèvent encore quelques ruines du château-fort épiscopal de *Vieux-Sierre (Alt-Siders)*, détruit en l'an 1415 par les Haut-Valaisans dans la guerre avec les Rarogne. Mais le monticule sur lequel se trouve la tour de Goubin est encore plus intéressant. Immédiatement au sortir de la gare la voie entre dans un tunnel traversant le cône d'éboulis dont elle se compose. Un chemin ombreux monte à la tour, passant devant plusieurs caves où les Haut-Valaisans serrent leur vendange. En automne, et quelques semaines après la récolte, quand le vin nouveau commence à s'éclaircir, une joyeuse vie règne dans ces fraîches retraites, car chaque propriétaire est fier de son crû et invite volontiers ses amis au „Weinkohren“. Stumpfius nous raconte déjà qu'on récolte à Sierre et dans les environs „un vin noble, bon et délicieux“. Les plants cultivés de préférence*) sont le *muscat*, l'*arcine*, l'*humagne*, le *fendant*, la

*) Dans le district de Sierre on cultive la vigne de préférence d'après l'ancienne méthode valaisanne, surtout dans les endroits exposés aux gelées d'hiver et du printemps. Les principaux avantages qu'elle présente sont les suivants: la vigne, rajeunie régulièrement par le provignage des vieux ceps, demeure en état de fournir un produit toujours égal; les vignes cultivées à la manière valaisanne ne vieillissent donc jamais. De plus, par le provignage, de nouvelles couches de terre sont toujours mises en contact avec les racines et avec l'atmosphère; les substances minérales de ces couches de terre se décomposant à l'air, épargnent au cultivateur beaucoup d'engrais qu'il peut consacrer à ses champs et à ses prairies. Enfin, par le travail du provignement, la terre, surtout dans les vignes à forte pente, est toujours jetée sur la partie supérieure, et par là la nourriture indispensable distribuée sur tous les points de la vigne. Mais la méthode consiste principalement à rajeunir chaque pied dans l'espace de 3 à 4 ans par l'établissement de fossés plus profonds où, chaque printemps, on couche une nouvelle ligne. La terre inutile est rejetée sur les pieds provignés l'année précédente et les rajeunit constamment, en sorte que jamais il ne se montre de vieux bois. La taille de la vigne est très simplifiée. Les inconvénients du climat, en particulier les



Géronde, l'entrée dans la vallée d'Anniviers.

rèze (vin dur, mais qui, après un séjour à la montagne, devient un excellent „vin du glacier“), le *malcoisie*, d'origine espagnole, qui fait le plus grand honneur à son pays, et près de Salquenén un vin rouge plein de feu, appelé le *vin d'enfer* (Höllenstein).

Eloignons-nous toutefois de ces lieux séducteurs et montons sur la colline couverte de vignes et d'une petite forêt de pins aux sentiers ombreux et aux retraites discrètes, sur laquelle s'élève une vieille tour bien conservée, la tour de Goubin, ancien manoir de la famille de Platea. Du pied de la tour, et mieux encore de la plateforme, s'offre au regard une vue admirable non seulement sur les environs, mais au loin sur la belle vallée du Rhône.

Le Bois de Finges.

(Pfywald)

Une excursion au bois de Finges, à demi-heure de Sierre, est des plus intéressantes. On suit d'abord la grand'route par Glarey, puis par le pont du Rhône jusqu'à l'endroit où la route se bifurque vers le val d'Anniviers. De là nous entrons à gauche dans la forêt, non loin du „Mörderstein“ (pierre du meurtrier). La pierre du meurtrier est un grand roc calcaire, fendu du haut en bas, et auquel se rattache une légende émouvante.

Une bande de brigands, qui infestait autrefois le bois de Finges, faisait la terreur du pays et surtout des voyageurs.

gelées d'hiver et de printemps, ne permettent pas de former proprement des „couronnes“. On laisse un sarment dans le bas, appelé „le Pouzet“, avec deux ou trois yeux, et un dans le haut, la fleurette, avec 4 ou 5 yeux, suivant la force du cep. L'année suivante on coupe la fleurette et le cep est formé à nouveau des rejetons du pouzet. Ce n'est pas là, il est vrai, l'idéal d'une culture rationnelle telle qu'on peut, p. ex., la pratiquer aux environs de Sion et dans le pays de Vaud. Le produit en est peut-être aussi d'un tiers inférieur, mais les circonstances climatiques ne permettent pas ici d'autre mode de culture et les nombreux essais des 15 ou 20 dernières années ont forcé les propriétaires de vignes à en revenir à la méthode ancienne et éprouvée. Du reste, il faut encore avoir égard au fait que beaucoup de plants des environs de Sierre appartiennent à des Anniviards qui ne peuvent, vu l'éloignement, donner beaucoup de temps au soin de leurs vignes.

Un jour, la seule victime qui leur tomba sous la main fut une pauvre femme qui se traînait à grand'peine sur le chemin avec son fardeau précieux, son innocent nourrisson. Les féroces brigands tuent la mère et apportent la pauvre petite créature à leur chef. L'enfant levait sur lui des yeux suppliants, mais dans le cœur de ce monstre il n'y avait place que pour la cruauté.

„Voyons,“ dit-il ironiquement, „si cet être sait deviner. Je te donne, pour prix de ton sourire, trois jolies questions à résoudre. Qu'y a-t-il bien de plus tendre que la plume?“ — „Un doux rêve au sein de sa mère,“ lui répond aussitôt le nourrisson. Et tous pâlisent d'effroi. Le chef lui-même reste court, mais se remettant aussitôt: „Qu'y a-t-il de plus doux que le miel?“ s'écrie-t-il encore. — „Le lait, le lait d'une mère!“ — „Et qu'y a-t-il de plus dur que la pierre?“ — „Seul, le cœur du meurtrier peut l'être!“ — Le chef reste muet de rage, ses yeux lancent des éclairs, il saisit l'enfant et le lance en blasphémant contre le roc. La vie de l'enfant s'échappe, sa cervelle jaillit de tous côtés, et devant la lâche fureur du meurtrier le roc, plus tendre que lui, se fend avec fracas sous le sang innocent. Ce fait est arrivé dans le bois de Finges, la „Pierre du meurtrier“ en témoigne encore.“ (D'après L. de Roten, dans un poème déjà cité: „Les derniers chevaliers de Goubin“.)

Pénétrons sans crainte dans cette belle forêt; ses terribles hôtes l'ont abandonné dès longtemps et la pierre fendue rappelle seule cette époque barbare.

L'essence principale de la forêt est le pin (pinastre), arbre très rare en Suisse et qui rappelle les forêts de l'Italie méridionale. En Valais, ces forêts de pins se trouvent toujours sur d'anciennes moraines et sur des éboulis; ainsi le „Bois Noir“, entre St-Maurice et Martigny, puis en amont de Sion, à l'entrée des vallées de Viège; mais celle-ci est la plus étendue. Ces pins sont plus petits que ceux d'Allemagne, mais pittoresques et d'une structure toute méridionale. Le *Bombyx pithyocampa* du midi suspend à leurs branches ses longs fils

flexibles et solides. L'euphraise visqueuse, la coronille minime, l'ansérine botryde, la pyrole jaunâtre, l'astragale sans tige, l'oxytrophe de Haller, l'épervière du Valais, élevée, maculée et tridentée, la violette des sables et mainte autre plante rare habitent ces forêts de pins.

Entre les éboulis boisés on trouve ici et là de petits lacs dont les eaux bleu foncé recèlent aussi quelques plantes rares, telles que la renoncule de Trion, la cornifle submergée etc.

Reposons-nous au bord d'un de ces ravissants petits bassins et écoutons, assis sur la mousse, au pied des pins ombreux, le récit des actions héroïques de nos ancêtres dont le sang a coulé à flots sur ce sol.

En 1798 on avait imposé aux Valaisans, par la force des armes, la nouvelle constitution de la république rhodanique. Les Haut-Valaisans, libres depuis des siècles, l'acceptèrent contraints par la nécessité, mais gardèrent au cœur le désir de la vengeance et trouvèrent dès l'année suivante l'occasion de l'exercer. L'antique liberté et la foi des pères étaient plus pour eux que tous les biens de la terre. Le 2 mai 1799 ils battirent près de Sierre les Bas-Valaisans et les Vaudois conduits par l'inspecteur-général Dufour et les poursuivirent jusque près de Martigny, — mais ils durent se retirer aussitôt devant de nouvelles troupes françaises envoyées pour les combattre. Les Haut-Valaisans appelèrent sous les armes tous les hommes valides de 15 à 56 ans et se retranchèrent dans le bois de Pinges. Le secours promis par l'Autriche fit défaut, mais ils ne s'en défendirent pas moins avec héroïsme jusqu'au 28 mai contre des forces dix fois plus considérables. Les patriotes Haut-Valaisans ne purent être vaincus que par la ruse et la trahison. Bien que délogés du bois de Pinges, ils ne se rendirent pas; les combats se succédèrent dans toute la vallée du Rhône et jusqu'au fond des vallées les plus reculées. Le pays entier devint un champ de bataille, chaque village, chaque vallon fut défendu avec la même tenacité — mais avec la même rage aussi, pillé, brûlé et les habitants massacrés. Le directoire helvétique lui-même, ému de compassion, écrivit à Paris en dépeignant la misère des cantons du Valais et de Vaud changés en désert, tandis que leurs habitants étaient obligés d'aller mendier leur pain en pays étranger.





La flore
des environs de Sierre et du val d'Anniviers.

En visitant le bois de Finges nous avons parlé de quelques plantes qu'on y rencontre; nous donnons ci-après une liste abrégée des exemplaires les plus rares de la riche flore de Sierre et du val d'Anniviers.

I. Vallée du Rhône près de Sierre.

- Anémone de montagne* Hoppe. — Collines.
Adonide d'automne L. — Champs.
Pigamon élevé Jacq. — Prairies près de Varen.
Renoncule de Rion Lagg. — Lacs du bois de Finges.
Pavot hybride L. — Vignes de Sierre.
Vélar helvétique D. C. — Rochers au-dessus de Varone.
Oxytropé de Haller Bunge. — Dans le bois de Finges.
Buffonie à grandes graines Gay. — Chemins.
Baguenaudier arborescent L. — Collines.
Bugrane de Columna All. — Collines.
Téléphe d'Imperati L. — Collines.
Echinope à tête ronde L. — A Gradetsch.
Xeranthème fermée Wild. — Champs.
Armoise du Valais All. — Les Patrières.
Renoncule à feuilles de graminée L. — Les Patrières.
Avoine de Gaudin Boiss. — " "
Bulbocode du printemps L. — " "
Astragale sans tige L. — Bois de Finges. "
Laitue d'Août All. — Sierre, Varone etc.
Laitue des vignes Koch. — " "
Pyrole jaunâtre Tev. — Bois de Finges.
Plantain frutescent L. — Sierre.

- Rue fétide* L. — Bois de Finges.
Ansérine botryde L. — Bois de Finges.
Blite effilée L. — " "
Coronille minime L. — Salquenen, Varone, bois de Finges.
Euphrase visqueuse L. — Forêts de pins.
Molinie tardive M. et K. — Les Platrières.
Boucage noir Koch. — Sierre etc.
Micrope dressé L. — Sierre, champs.
Achillée soyeuse W. et K.
Achillée tomenteuse L.
Achillée noble L.
Epervière du Valais Fr. — Sierre, Varone, Vercorin.
Epervière laineuse Vill. — Varone.
Epervière des neiges Mull. — Sierre.
Epervière des neiges piloselloïde. — Sierre.
Pastel de Villars Gaud. — " "
Prêle très rameuse var. altissime Al. Br. — Vieux-Sierre.
Giroflée violier, Corydale d'Australie, violette de Béraud etc. etc.

II. Alpes calcaires du nord (Massif du Wildstrubel).

- Sisymbre d'Autriche* Jacq. — Au-dessus de Lens.
Drave de Wahlenberg Hartm. — Bellalui.
Alsine à feuilles de mélèze Crantz. — Corbire de Lens.
Mähringie fausse-renouée M. K. — Bellalui.
Cytise radié Koch. — Alpes de Lens.
Oxytropé de Laponie Gaud. — Bellalui.
Oxytropé de Gaudin Reut. — Bellalui.
Astragale nain L. — Corbire de Lens.
Geum rampant L. — Mont Tubang.
Saxifrage bleuâtre L. — Tubang, Wildstrubel.
Saxifrage nervee Vill. — Bellalui.
Saxifrage inclinée L. — Bellalui (unique endroit en Suisse!)
Valériane d'Allione All. — Bellalui.
Saussurée naine Grm. — Tubang.
Aposéride fétide Less. — Corbire etc.
Androsace pubescente D. C. — Bellalui.
Asphodèle blanc L. — Croumaclire.

III. Dans le val d'Anniviers.

- Euphrase cuivrée* Jord. — En Brie-dessous.
Euphrase de mai Jord. — En Brie-dessous.
Epervière du Simplon Wit. — En Brie-dessus.
Epervière du Valais Fr. — En Brie-dessus et Vercorin.

- Epervière prénanthoïde* Vill. — Vercorin.
Rosier sténosépale Christ. — Vercorin.
Linnée boréale L. — Tracuit, Zinal etc.
Géranium divariqué L. — Vercorin.
Galdopsis de Reichenbach Reut. — Vercorin.
Rosier épineux D. C. — " "
Rosier de Franzoni Chr. — " "
Rosier pomifère Herm. — " "
Rosier de montagne Chaix. — " et autres.

Vercorin est une des plus riches stations de rosiers du Valais.

- Epipogon aphyllé* Tw. — Forêt après Vercorin.
Géranium de Bohême L. — " "
Epervière à feuille de laitue Arv. — Touvet. — Vercorin, Painsec.
Epervière de Wolf Favre. — Painsec.
Rosier du Salève Rapin. — Vercorin, Painsec, Vissoye.
Rosier cornu Christ. — Vissoye.
Rosier de Grenier L. — Vissoye.
Rosier enfoncé Pag. — Vissoye, St-Luc.
Rosier de Chavin Christ. — Vissoye.
Fumeterre de Schleicher S. W. — Zinal.
Allosore crépu Bernh. — Zinal.
Drave de Thomas Koch. — Zinal.

Les environs de Tétaz-Fayaz et de Zinal sont de vrais jardins des plus charmantes plantes alpestres, dont la nomenclature nous prendrait trop d'espace.

- Potentille caulescente* L. — Les Pontis.
Calament faux-népéta Jord. — Les Pontis.
Arabette des Roches All. — Niouc.
Centauree du Valais Jord. — Niouc.
Glaucière en croissant L. — " "
Orlaya grandiflore Hoffm. — " "

Excursions dans les Alpes bernoises.

Parmi les parties de montagnes qu'on peut entreprendre de Sierre dans la chaîne des Alpes bernoises nous mentionnerons les suivantes.

1. Par le *Rochbachsattel* en 9 à 10 heures à la Lenk dans le canton de Berne. On monte par les alpes Rong et Pépinet (2011 m) à la Fourche, taillée à l'extrémité de la

paroi de rocher de la „Bellalui“. — Les environs de la Bellalui offrent au botaniste un riche butin (voyez ci-dessus). — De la Fourche au sommet du col il faut encore 2¹/₂ heures, d'abord par une pente rapide, puis tournant le fond du bassin de la *Dersance* et le pied du point coté 3001 m, traversant la petite vallée au-dessous du lac dont les eaux se dégorgent dans un tunnel, enfin par des éboulis au sommet du col. La descente à la Lenk est de 3¹/₂ heures.

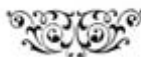
2. De la Fourche on arrive facilement au *Mont Bonvin* ou *Sex**) au *bonvin* (3033 m). Vue magnifique du côté du sud sur les Alpes pennines et une grande partie de la vallée du Rhône et, vers le nord, aspect imposant du glacier de la Plaine morte.

3. Du Mont Bonvin on atteint sans peine le glacier de la Plaine morte et de la descendre à la Lenk par le *col de Ratzli* (2680 m), entre la Plaine morte et le glacier de *Ratzli*.

4. Enfin on peut du glacier de la Plaine morte arriver à la Gemmi et à Louèche-les-bains par les *cols de Lœmmern* et de *Schnee*. Pour ces trois derniers passages de glaciers des guides expérimentés sont nécessaires.

Cependant Sierre doit son importance dans le monde des touristes à sa situation à l'entrée du val d'Anniviers. Que le lecteur veuille bien nous y suivre.

*) *Sex* ou *Scez* dans les patois valaisans et vaudois signifie *roc* ou *rocher*.





Le Val d'Anniviers.

(En allemand: Eifischthal.)

La haute vallée d'Anniviers, longue de 38 km, étroite, boisée, caractéristique et peu connue, ouverte au nord et parcourue par l'impétueuse *Navizeuce* (appelée aussi *Navichanse* ou *Usens*) renferme ce que le Valais, avec Zermatt, possède de plus beau et de plus grandiose en fait de montagnes et offre partout une riche alternance de paysages doux et gracieux avec la plus sauvage et imposante nature alpestre, principalement dans sa partie supérieure, la vallée de Zinal. La val d'Anniviers, plus resserré et aux pentes en général plus abruptes, offre plus d'effets pittoresques et de contrastes saisissants que la vallée de Zermatt. Les habitants hospitaliers, bons et sobres et plus ou moins nomades, qu'on dit descendre des Celtes, passent pour les plus laborieux et les plus aisés du Valais et ont des habitudes, des mœurs et des usages particuliers. *L. de Tschudi*, le Touriste en Suisse.

La fissure que nous voyons au sud quand nous traversons le Rhône de Sierre à Chippis n'est que l'entrée de la profonde gorge d'érosion par laquelle le Navizeuce descend dans la vallée principale; le val d'Anniviers proprement dit est à un niveau considérablement plus élevé. Pour y arriver il faut d'abord atteindre le plateau de *Niouc* (990 m) à droite, ou celui de *Vercorin* (1372 m) à gauche de l'entrée de la vallée. On peut le faire par différentes routes. La seule route à chars, qui fut achevée il y a environ 25 à 30 ans, conduit par plusieurs grands circuits sur la croupe occidentale du Corbetschgrat, en longeant ses parois de rochers couvertes de forêts. On suit d'abord pendant une bonne demi-heure la route du Simplon qui coupe le bois de Finges, par Glarcey et le pont du Rhône jusque dans le voisinage du „Mœrderstein“, où notre route se bifurque à l'ouest. Les piétons peuvent éviter ce détour; ils vont



„Les Pontis“, dans
le Val d'Anniviers.

Titus-Fayaz.

Brie-dessus (965 m), puis on contourne le *Bœrenthal* vis-à-vis du premier Ponti, on descend derrière le second Ponti jusqu'à

la rivière qu'on passe pour rejoindre la grande route à *Fang*. Ou bien, de *Brie-dessus* on fait une grande courbe à l'ouest sur *Vercorin* en tournant le *Bærenthal* à une grande hauteur, on traverse au-dessous de *Painsec* (1301 m) et l'on monte alors à *St-Jean* et *Grimenz* (1909 m), ou de l'autre côté de la vallée à *Vissoye*. Cette dernière route, peu pratiquée, est cependant des plus intéressantes. Elle nous offre de nouvelles surprises; nous ne rappellerons que la charmante petite chapelle dans la forêt, plus haut que *Brie-dessus*, la vue du plateau de *Vercorin*, puis les superbes forêts du *Bærenthal* au sortir desquelles apparaissent tout à coup, inondés d'une lumière enchanteresse, les névés de la vallée de *Zinal*, tandis qu'à nos pieds se déroule un grandiose paysage au milieu duquel se détachent, d'une façon si originale, les toits gris du petit village de *Painsec* qui semble dégringoler au fond du précipice.

Le grand village de *Vercorin* n'est pas habité toute l'année, mais pendant les mois d'été on peut se faire servir quelques vivres chez les habitants aisés. Le fromage et les pommes de terre de montagne avec un verre de vin du Valais ont, à l'air vif du plateau, après une marche de trois heures, un charme tout particulier, et le „glacier“ du village de *Painsec* n'est pas à dédaigner. Tout le long du chemin le botaniste trouve à butiner; nous ne mentionnerons parmi tant de trésors que le géranium divariqué et de Bohême, la linnée boréale, l'astragale sans tige, diverses espèces d'euphraises, de très rares épervières et de nombreuses espèces de roses. Quiconque visite le val d'Anniviers devrait donc, au moins pour le retour, choisir cette route; surtout s'il s'agit d'arriver à Sion. Dans ce cas on descend à Sion directement par une route des plus intéressantes en traversant les pittoresques villages de *Chalais* (ou de *Réchy*), *Grône* et *Bramois* (*Brémis*).

Et maintenant, reprenons la grande route que nous avons quittée à l'entrée du bois de *Finges*. Il y a une bonne heure de montée jusqu'à *Niouc*, la première commune sur le versant oriental de la vallée. Le petit plateau sur lequel *Niouc* est situé a un tout autre aspect que la vallée du Rhône 400 m



Painsec.

plus bas. Là haut, on cultive le froment et le seigle, — il n'y a plus trace de maïs ni de vignes; au bord de la route on voit encore quelques pommiers et poiriers, et de nombreux cerisiers dont les fruits ne mûrissent qu'en juillet et août, quand on cueille déjà des raisins dans la vallée. La vue

est superbe, surtout si l'on gravit une saillie de rocher où s'élevait autrefois le château-fort des Rarogne, *Beauregard*. Au nord les Alpes bernoises avec l'imposant Wildhorn et les sauvages dentelures qui s'élèvent de la Plaine morte; bien au-dessous de nous la vallée du Rhône, de Louèche à Martigny dont on distingue les rochers avec la tour de La Batiatz. Plus près, les collines de Tourbillon et de Valère; à nos pieds „la noble contrée“, avec Sierre, Géronde et ses lacs, Chippis et toute la région des éboulis de Grône à Louèche. Et si nous tournons

nos regards vers le sud, nous contemplons le majestueux arrière-plan du val d'Anniviers, les grandes cimes neigeuses dans leur éclat éblouissant.

Beauregard! Ce lieu est bien nommé, en vérité. Le poète valaisan que nous avons déjà cité en fait une description qui perdrait trop à être transcrite pour que nous la donnions à nos lecteurs de langue française.

En une demi-heure nous avons parcouru le plateau de Niouc ; la route tourne, et brusquement le caractère du paysage change. Des parois presque verticales se dressent de toutes parts au-dessus de nous et plongent à plus de 1000 pieds au fond du précipice. Ce sont les célèbres *gorges des Pontis*, ces énormes assises calcaires qui ont donné leur nom à toute une zone très développée, celle du calcaire des Pontis. A peine osons-nous poursuivre notre route à travers ces grandioses horreurs. L'ancien sentier passait plus haut, devant Beauregard, et franchissait les précipices sur des ponts en échafaudage. C'est un prêtre philanthrope, du village de St-Luc, qui fit ouvrir le long de la paroi une route en partie taillée dans le roc, en partie conduite sur des murs et des poutres. La modeste inscription suivante perpétue le souvenir de son œuvre :

†
 J. H. S.
 JMPENSIS P* V* QUARTERY
 DE LUC HOC OPUS
 JTJNERJS* F* F*
 ANNO D*
 1613. .

Cette première route à mulets a été récemment améliorée et rendue carrossable, en sorte que nous pouvons traverser ces précipices en pleine sécurité, grâce à plusieurs galeries. Au sortir de la première et de la plus importante de ces gorges, célèbre par son magnifique écho, un sentier se détache à gauche de la route, monte au mayens de *Sussillon* (1386 m) et conduit en deux heures de rude grimpe au village montagnard de *Chandolin* (1936 m).



J. Weber
Sept. 1853

Chandolin et son four banal.

Sussillon, pâturage découvert avec quelques chalets, est à mi-chemin environ de Chandolin. La vue y est déjà magnifique; mais nous ne sommes pas encore au but; nous grimpons plus haut, à travers la forêt et le long de pentes escarpées dans les fentes desquelles se niche une superbe flore alpine, entre autres l'ancolie des Alpes, à grandes fleurs et de nombreux buissons de roses des Alpes dont la variété blanche est très abondante ici. D'immenses aroles (pin alvier), dans les branches desquels niche le casse-noix, achèvent ce paysage tout alpestre. Nous tournons enfin un rocher et nous sommes „en Chandolin“, plateau découvert où se trouve le *village le plus élevé de l'Europe*. La zone des arbres cesse un peu plus haut que le village et les alpages commencent immédiatement au-dessus des dernières maisons; on peut les parcourir pendant les quelques mois d'été. Sur la pente ensoleillée au-dessous de Chandolin sont quelques jardins où l'on cultive à grand' peine des choux, de la salade et des raves; puis viennent des prairies qu'on fauche une fois par année et qui en automne peuvent être pâturées, et plus bas encore „à la Réchi“ (1650 m au-dessus de la mer) on plante les pommes de terre. Sur ces hauteurs il n'y a naturellement pas trace d'arbres fruitiers, la culture du blé n'y est pas même possible. Les habitants de Chandolin sont par conséquent obligés, plus encore que les autres Anniviards, d'acquérir et d'exploiter des terres dans la vallée du Rhône. Ils ont leurs champs à Nioue et leurs vignes à Sierre. Cependant, grâce au travail et à l'économie, ils arrivent à une certaine aisance; ils ont même pu, il y a quelques années, bâtir de leurs propres deniers une église avec une cure et réunir la somme nécessaire au traitement d'un curé. Le voyageur trouve toujours une amicale réception à la cure.

Après avoir dépassé le second Ponti, la route continue une heure à travers une forêt de sapins et de mélèzes. Nous laissons à droite *Fang*, qui possède encore quantité de riches noyers, les derniers de la vallée. De là on peut descendre au torrent ou monter vers la crête; des sources ruissellent le long des pentes, et les murailles calcaires, nues et stériles, font place aux prairies plantureuses. Bientôt on aperçoit de l'autre côté de la gorge de la Navizence le village de *Painsec*, cramponné à la croupe de la montagne. Déjà *Vissoye* nous sourit et nous promet une réception hospitalière, tandis qu'à l'arrière-plan lointain de la vallée les blancs sommets du *Rothhorn* et du *Gabelhorn* apparaissent en même temps que la sombre silhouette du „*Lo Besso*“, qui s'enlève en noir sur les masses de névés et de glaces du *glacier de Durand*. De *Fang*, un bon sentier à

mulets monte directement à St-Luc en 1¹/₂ heure. Mais nous sortons enfin de la gorge sauvage pour entrer à *Vissoye*, où commence le val d'Anniviers proprement dit.

Vissoye, à 1230 m au-dessus de la mer, chef-lieu admirablement situé de la vallée, est chaque année plus fréquenté par les „villeggianti“. Sa position abritée des vents froids, au milieu de vertes prairies, dans le voisinage de forêts de pins et d'arbres à feuilles facilement accessibles, au bord de la Navizence aux nombreuses cascades, le rend particulièrement propre à un séjour d'été. Le nouvel hôtel, avec bureau de poste et de télégraphe, est à l'entrée du village sur une éminence entourée de plantations et de prairies en fleur.

Les propriétaires de l'hôtel, les frères Tabin de Vissoye, l'exploitent eux-mêmes et s'occupent personnellement de la cuisine, de la salle et de la cave ; leur vin surtout, de leurs propres crûs à Sion et à Sierre, a une réputation excellente. Le prix de pension, 5 frs. par jour, est extraordinairement bas si l'on considère que la plupart des vivres doivent être apportés de Sierre à quatre lieues de là, et de plus loin encore.

Vissoye est déjà habitable en mai, avantage que les vallées latérales du Valais doivent à la sécheresse de leur climat. M. Gsell-Fels, dans sa description des stations sanitaires de la Suisse, dit de Vissoye avec raison, que c'est un séjour agréable pour les malades qui veulent jouir d'un air alpestre pur avec une température égale et douce en proportion de l'altitude.





Histoire, mœurs et coutumes des Anniviards.*)

Au milieu du village s'élève l'antique église paroissiale, la plus belle et la plus grande de la vallée et en face de l'hôtel, sur une moraine isolée, la chapelle bâtie au commencement de notre siècle en l'honneur de Notre Dame des Sept douleurs. La colline est tout parsemée de greniers et de granges et des sentiers avec des bancs de repos serpentent à sa base. Montons à la chapelle; là, assis sur un des blocs erratiques qui y sont épars, nous nous plongerons dans la contemplation de ce paysage enchanteur. En aval, vers le nord, s'ouvre la gorge de la Navizence que nous venons de traverser, avec son torrent mugissant et les rians villages de Painsec et de Chandolin; au-dessus de Vissoye le joli St-Luc et plus haut encore, au-delà de la limite des forêts, l'auberge neuve de Tétaz-Fayaz. En amont s'étalent les riantes prairies, tapis bigarré où sont dispersés de nombreux villages: sur la rive gauche Mayeux, St-Jean et Grimenz; en face, du côté du val de Moiré (ou Torrentthal), Quimet, Mission et Ayer à l'entrée de la vallée de Zinal, à l'arrière-plan de laquelle se dressent le Gabelhorn, „Lo Besso“ le sombre gardien de la vallée et „Le Blanc“, contrefort de glace du Rothhorn.

Autrefois à la place de la chapelle s'élevait un château qui servait de résidence au majordome de l'évêque. Ce que nous savons de l'histoire du val d'Anniviers se rattache à ce château et à celui de Beauregard (appelé Périgard dans la vallée) que les patriotes détruisirent. En 1053 déjà, l'importante seigneurie

*) Voir: *Desor*. Le Val d'Anniviers.

d'*Annivisium* fut cédée à l'évêché de Sion par Aymon de Savoie, abbé de St-Maurice et évêque de Sion (fils du comte Humbert-aux blanches mains). Les évêques valaisans y établirent des vidomnes (vidame) dont les plus anciens prirent le nom de la vallée, de Annivisio. Cette riche et puissante famille resta en possession de la vallée pendant six générations, de 1200 à 1380: *Louis* vers 1200, puis son fils, le chevalier *Guillaume* qui (1243) hérita de l'évêque Boson la seigneurie de Granges (Gradetsch). *Jacques I*, époux d'Yvonne de Chastillon dans la vallée d'Aosta, lui succéda; puis son fils *Jean*, époux de Béatrice de la Tour, et enfin *Jacques II*, dernier rejeton mâle. Celui-ci épousa en 1336, au château épiscopal de Tourbillon, Marguerite d'Ayent et ne laissa que deux filles, *Jeanne* et *Béatrice*.

La première, héritière de la seigneurie d'Ayent, épousa Tavelli et la dernière, en 1382, le puissant *Pierre de Rarogne*; par ce mariage la riche seigneurie d'Anniviers échut au turbulent sire de Rarogne. Celui-ci prit une part active à la révolte des Valaisans contre l'évêque Edouard de Savoie et fut rudement châtié par le jeune et brave Amédée VII de Savoie, surnommé le „Comte rouge“. Celui-ci attaqua en personne le château de Périgard, „la forteresse imprenable“, le détruisit et fit décapiter sur le pont de Sion deux fils de Rarogne. En 1415 enfin, Périgard fut pris pour la seconde fois, mais par les patriotes qui vainquirent et chassèrent l'orgueilleux *Guichard de Rarogne* et détruisirent pour toujours son château. Guichard put, il est vrai, en 1420, rentrer en possession de ses biens; mais déjà dix ans après, son fils *Pétermann*, dernier de cette race, fut dépouillé de tout droit sur la vallée par l'évêque Walther Supersaxo. Quelques prétentions qu'élevât plus tard son beau-frère, *Rodolphe Asperling*, elles restèrent sans effet. Dès lors, le château de Vissoye ne fut plus habité que par le châtelain de l'évêque (jusqu'en 1798).

La famille *de Torrenté*, mentionnée dès 1358 dans la chronique de la vallée, qui donna en 1559 au pays un vice-baillif (Philippe de Torrenté) et qui est encore aujourd'hui l'une des



Vissoye, vu du chemin de St. Luc.

familles patriciennes les plus influentes du Valais, est originaire du val d'Anniviers; on montre à Ayer la maison de leurs ancêtres.

Anniviers est une des rares vallées qui fut épargnée par les hordes françaises dans l'année 1799; mais en revanche elle fut fréquemment ravagée par les éléments. Au 13^e siècle, Grimenz fut enseveli par la chute d'une montagne et rebâti plus tard à sa place actuelle, de l'autre côté de la vallée. En 1834 une inondation de la Navizence détruisit le village de Chippis et beaucoup de propriétés dans le val d'Anniviers. St-Luc fut deux fois la proie des flammes dans le cours de ce siècle (1849 et 1857), et une grande partie de Vissoye en 1879. Dans toutes leurs calamités les Anniviards n'ont jamais réclamé de secours étranger; en 1834 ils renoncèrent même à leur part dans la répartition des dons recueillis en Suisse et à l'étranger pour le Valais rudement éprouvé, en faveur de leurs frères encore plus malheureux. Le comité de secours fit à ce sujet le rapport qui suit :

«Un grand et riche pâturage du val d'Anniviers, l'orgueil et la joie de ce peuple de bergers, a été presque entièrement détruit par un éboulement de grosses pierres; la vallée entière, sur huit lieues de longueur, reste pour des siècles sous la menace des glissements de terrains. L'inondation actuelle lui a déjà occasionné pour 150,000 frs. de dommages en bâtiments, bien-fonds et pâturages. Et c'est ce peuple qui a refusé sa part de la répartition des secours et persiste dans son refus, parce qu'il possède dans son amour du travail et sa simplicité la source intarissable du contentement intérieur qui surmonte tous les coups du sort.»

Ce bel acte de désintéressement éveilla partout une admiration bien méritée, et en reconnaissance le comité fédéral de secours fit don au val d'Anniviers d'un ciboire qui fut dédié à l'église paroissiale de Vissoye.

Nous aimons à citer encore une preuve de l'énergie du peuple Anniviard. La nouvelle route des Pontis s'était éboulée sur une assez grande étendue. On envoya à Sion quérir l'ingénieur cantonal. Pour une cause ou pour l'autre, les démarches traînaient en longueur; ce que voyant, tous les hommes de la vallée se transportèrent sur les lieux avec outils et vivres, et à eux seuls, sans secours étranger, ils rétablirent la route dont on admire le hardi et périlleux tracé.

Ces traits dénotent une race d'une trempe peu commune. Aussi allons-nous lui consacrer une courte étude.

Depuis Ebel, toutes les relations de voyage reproduisent la légende d'après laquelle les Anniviards descendraient des Huns; d'autres disent des Magyars. Cette assertion est toutefois dénuée de toute preuve historique. Les uns ont trouvé dans le patois de cette vallée des restes de la langue des Huns; d'autres voient un signe d'origine tartare dans les habitudes nomades des habitants, habitudes que la nécessité rend communes, du reste, à plusieurs vallées des Alpes.

L'Anniviard ne se livre pas seulement à l'élevé du bétail, qui fut l'origine première de sa vie nomade, mais aussi à l'agriculture et même à la culture de la vigne dans la vallée du Rhône. La population de la vallée*), trop considérable en proportion du sol cultivable, les force à chercher ailleurs des moyens d'existence et à acquérir des terres dans la plaine. Autrefois c'était surtout des vignes que l'économe Anniviard achetait dans la contrée de Sierre; depuis un siècle il y cultive aussi des prés et des champs, si bien que les habitants du val d'Anniviers ont présentement des propriétés importantes et beaucoup plus grandes dans la plaine (Sierre, Veyras, Miège, Venthône, Randogne, Lens, Challais et Granges) que dans leur vallée même. Il n'y a aujourd'hui aucune famille qui fasse exception à cette règle.

Quand nous considérons les innombrables habitations disséminées depuis le bord du glacier jusqu'aux gorges des Pontis, nous pourrions supposer qu'une population très nombreuse anime la vallée. Cependant, grande est la surprise du voyageur de trouver toujours, en quelque saison qu'il visite la contrée, quelques villages absolument déserts. C'est que le domaine de l'Anniviard est morcelé à des journées de distance, échelonné aux altitudes les plus diverses et que lui-même est

*) Chandolin 169 habitants. St-Luc 264 et les trois communes de Ayer (785), de Grimentz (215) et de St-Jean (264) qui composent la paroisse de Vissoye 1264; en tout 1797 habitants.

presque toute l'année en émigration d'une parcelle à l'autre. Dans chaque station principale il s'est bâti une habitation, dans chacune il a une cave avec d'abondantes provisions de fromage et de vin. Il a aussi pourvu au bien-être de son bétail dont il ne se sépare que pendant les trois mois d'été. Une étable, basse il est vrai, mais propre et planchée, du foin de la meilleure qualité et dans le voisinage une fontaine coulant toujours, voilà pour les vaches. Grâce à ces arrangements il peut facilement et sans trop de peine se transporter d'une station à l'autre. Il y perd, il est vrai, beaucoup de temps, mais il sait compenser cette perte en voyageant la nuit. On rencontrerait difficilement une population alpicole plus laborieuse et plus active que les Anniviards. Aussi n'y a-t-il pas un mendiant dans leur vallée; ceux qu'on y rencontre parfois viennent de la vallée du Rhône. On n'y trouve non plus ni cabarets, ni auberges, excepté les hôtels (qui ne sont ouverts que dans la saison des étrangers); point de plaisir coûteux, comme la danse et le jeu. Les hommes y ont gardé la simplicité des pères. Hommes et femmes, riches et pauvres, tous portent la même grossière étoffe de laine qu'ils tissent eux-mêmes de la laine noire de leurs brebis. Leurs maisons, faites de solives superposées, sont aussi simples à l'intérieur qu'à l'extérieur. En revanche les caves sont toujours copieusement approvisionnées; ce sont les appartements d'honneur, les salons de réception pour les hôtes et les amis. Leur hospitalité ne connaît pas de limite et déjà J. J. Rousseau, dans ses lettres sur le Valais, se plaint de l'obligation qu'on impose au visiteur de boire avec les maîtres de la maison des vins violents, à une table où l'on ne sert pas d'eau. „Mais,“ ajoute-t-il, „qui pourrait en vouloir à de si bonnes gens?... Je m'enivrai donc par reconnaissance et ne pouvant payer ma consommation de ma bourse, je la payai — de ma raison.“ La simplicité des demeures va si loin, qu'on ne voit presque nulle part un objet qui ait coûté de l'argent. Ils travaillent et économisent pour acquérir des terres, pour augmenter leur bétail; c'est là qu'ils mettent leur orgueil et leur joie.

Suivons maintenant ces braves gens d'un peu plus près dans leur genre de vie. A peine apprennent-ils au commencement de mars, dans leur vallée encore glacée, que les vignes de Sierre sont débarrassées de neige et la terre dégelée, qu'ils descendent en troupes, une famille après l'autre, et avec eux le curé, le juge et le président, qui vont momentanément exercer leurs fonctions à Sierre. En tête trotte le mulet, qui ne manque dans aucune famille. Il porte tout ce qui est nécessaire au ménage, les enfants qui ne marchent pas encore et les vieillards qui ne peuvent plus marcher. Depuis quelques années, il n'est pas rare de voir une légère charrette, surtout de Vissoye. Le mulet est conduit par le chef de famille ou monté par lui si la bête n'est pas pesamment chargée. La mère suit, et derrière elle les petites vaches propres et bien nourries. Elles forment la partie importante du cortège. Après elles viennent les enfants ou les autres membres de la famille et derrière ceux-ci le petit bétail, les chèvres, les brebis et les veaux. Le cochon, conduit par une petite fille ou une bonne vieille, ferme la marche. Durant tout le carême les Anniviards restent dans leurs villages près de Sierre et travaillent leurs vignes. Pendant ce temps, les vaches consomment le foin récolté dans la plaine l'été précédent. Dans la semaine de Pâques toute la procession remonte au chef-lieu de la vallée. Dans l'intervalle la neige a fondu. On fume les prairies et les champs. L'engrais est porté à dos de mulet. Puis on ensemence, on plante les pommes de terre et les fèves, ainsi que l'orge et le chanvre. C'est un pénible travail! Aucune charrue ne pourrait être conduite sur ces pentes rapides, tous les champs doivent être labourés à la pioche après qu'on a transporté au haut du champ la terre du sillon inférieur. Une fois ces travaux exécutés, on monte aux mayons supérieurs (stations d'été) afin d'y consommer aussi la provision de foin et de fumer les prairies. Dans cette région il n'y a plus de champs, seulement quelques rares petits jardins potagers. C'est aussi à cette époque qu'ont lieu les corvées communales, pour lesquelles chaque ménage a une ou plusieurs

personnes à fournir. Il s'agit de réparer les chemins gâtés, de nettoyer et de consolider les aqueducs; on a besoin pour les bâtiments publics de chaux, de pierres, d'ardoises, etc., — l'Anniviard s'occupe de tout cela lui-même et n'a besoin ni d'architecte, ni d'ingénieur, ni d'aucun ouvrier étranger. Il pourvoit de même à ses propres travaux; on ne trouve parmi eux aucun ouvrier dans le sens où nous employons ce mot. Chacun bâtit sa maison, les tailleurs et cordonniers sont aussi guides et cultivateurs, tandis que la mère de famille s'occupe de filer et de tisser, de confectionner et de raccommo-der les vêtements, de faire le pain et de laver le linge. L'été vient ainsi petit à petit. Le seigle ou le froment, semé sur les pentes élevées de la vallée du Rhône, est dès longtemps mûr et les prairies prêtes à être fauchées. Cette fois les vaches restent dans les mayens ou commencent à monter sur l'alpe. L'alpage commence ordinairement la veille de la St-Jean d'été (le 23 juin).

Les pâturages alpestres succèdent presque immédiatement aux forêts (1800 m) et s'étendent pour la plupart sur des gradins successifs jusqu'à 2600 m environ, altitude à laquelle l'herbe grasse commence à disparaître. Sur chaque alpe ou „montagne“ vit pendant l'été un troupeau de bétail consistant en vaches, taureaux, chèvres, brebis et cochons. Le pacage est exactement limité et s'étend presque toujours de la forêt à la zone stérile, ce qui détermine l'ascension graduelle du troupeau jusqu'au milieu de l'été et la redescente à la fin de la saison. Sur la terrasse inférieure se trouve la maison de pierre blanche où l'on garde le fromage et le beurre, la „cave“ comme disent les Anniviards. Dans le voisinage, entouré d'un mur en maçonnerie sèche et recouvert de planches, le parc pour les vaches auquel sont adossées les huttes des bergers et des porcs. Plus haut on ne trouve plus d'étables semblables; il n'y a que de petits chalets pour la plupart en pierre, qui servent à préparer le fromage et à abriter le berger; quant aux vaches, elles dorment en plein air sur le gazon tendre. Le nettoyage de l'étable a encore lieu selon la méthode

d'Hercule. Un ruisseau y est amené qui entraîne le fumier et arrose en les engraisant les pâturages rapprochés.

Quelques jours après l'arrivée des troupeaux à l'alpe, le curé de Vissoye ou son vicaire va d'alpe en alpe donner la bénédiction. En retour, le lait que toutes les vaches de chaque alpe donnent le troisième jour de leur alpage lui appartient et on en fait un fromage gras. Le maître de l'alpe le porte à Vissoye le second ou le troisième dimanche de septembre. Le lieu de réunion est devant l'église. Après la messe, tous les maîtres d'alpes, au nombre de 25, s'approchent en rang, chacun son fromage sur l'épaule ou sous le bras. Celui qui porte le plus grand (celui de l'alpe de Torrent, de 100 livres environ) marche en tête, les autres viennent après, suivant la grandeur et le poids de leur fromage. Le plus petit, environ 12 livres, ferme le cortège. Ils entrent ainsi dans l'église par la porte sud et défilent devant l'autel tandis que le curé donne la bénédiction. Alors ils ressortent par la porte nord et vont se décharger de leur fardeau dans la cave du curé. Là-dessus ils montent à la salle garnie de boiseries peintes en bleu, s'asseyent devant les lourdes tables de noyer, se restaurent avec le fameux vin du Glacier et consomment d'un vigoureux appétit la viande de mouton, de bœuf et de porc dont ils ont été longtemps privés.

Tandis que dans le Haut-Valais le soin et l'exploitation des troupeaux sont l'affaire des femmes, on ne voit sur les alpages du val d'Anniviers et des autres parties françaises du Valais que des hommes et de jeunes garçons. Sur toute alpe un peu étendue il y a huit hommes. Le plus âgé ou le plus capable a le commandement. On l'appelle „Maître“, il fait le fromage gras et le maigre et a la surveillance du beurre et du fromage. Après lui vient le „Patro“ qui fait le beurre et avec le petit-lait le „sérac“ ou „Zieger“. Un troisième „l'Amiciy“ est chargé de nettoyer les vases, de porter le bois, etc. Vient ensuite en rang d'importance la seconde personnalité du chalet: le berger, „Vigly“, secondé par un jeune garçon, le „Pittovigly“. Les trois suivants sont: le bouvier

„Mosonnio“, le berger des moutons „Bercier“, et enfin le petit „Major“ ou gardeur de porcs. Tous ont à rendre compte de leur administration au „Procureur de la montagne“ et sont, comme lui, élus pour une année par la commune.

L'alpage cesse le jour avant la St-Michel (28 septembre), quelquefois un peu plus tôt; les vaches redescendent dans le voisinage des villages où leur propriétaire reçoit du fromage, du beurre et du séret (sérae, all. „Zierack“) en proportion de la quantité de lait fournie par ses vaches.

Pendant ce temps le foin et les autres productions agricoles ont été rentrés en grange et le seigle semé, et cela dans le même champ que l'année précédente. Dans la vallée du Rhône le raisin a mûri, et l'Anniviard descend pour la troisième fois faire sa vendange. Cet événement, si joyeusement célébré dans d'autres contrées, ne donne lieu ici à aucune démonstration publique de joie; le raisin est cueilli sans bruit et jeté dans une grande cuve; quelques jours plus tard on tire le moût et on le transporte dans les caves plus sûres de la vallée supérieure.

Petit à petit les vaches descendent aussi pour pâturer dans les prairies du Rhône. On y voit encore une fois toute la population réunie. Mais déjà le jour de la Ste-Catherine (25 novembre) tout remonte et rentre avec le bétail aux mayens supérieurs où ils prennent leurs quartiers d'hiver. Ce sont les jours de repos! — Mais ils ne sont pas de longue durée. Déjà dans la semaine avant la Chandeleur (2 février) les Anniviards commencent à redescendre dans le voisinage des villages et quelques semaines plus tard ils annoncent aux habitants de la vallée du Rhône le retour du beau printemps!*)

Nous venons de voir que l'éleveur du bétail est la principale ressource de l'Anniviard et qu'il est forcé par les circonstances à consommer sur place les produits de ses prairies. S'il descendait sa provision de foin au village, le rapport des domaines plus élevés diminuerait faute d'engrais. Nous voyons

*) H. Girard, *Excursions géologiques au Valais etc.* Halle 1861.

en même temps combien les travaux agricoles de cette population sont pénibles et fatigants. Le morcellement considérable des terres, la configuration de la vallée qui dans la plupart des cas, contraint l'habitant à transporter les matériaux nécessaires sur ses épaules; puis le grand éloignement de ses possessions, dispersées des hauts pâturages au bord du Rhône — tout cela prouve que seule une population aussi active et aussi endurcie à la fatigue peut s'accommoder de pareilles circonstances. Les femmes partagent avec les hommes les travaux agricoles les plus pénibles. En outre leur genre de vie est très frugal. Le plus souvent ils partent pour le travail avant le jour, ne reviennent que tard dans la soirée et ne peuvent par conséquent pas préparer de repas chauds. Leur nourriture habituelle consiste alors en pain de seigle, en fromage, en viande salée et séchée à l'air, et en vin, — provisions emmagasinées pour des années dans chaque famille*). Au commencement de l'hiver, on tue dans chaque ménage un bœuf, deux porcs et plusieurs moutons ou chèvres, et la cuisson du pain a lieu deux ou trois fois par an, à tour de rôle, dans le four communal.

Les mœurs des Anniviards sont aussi simples et sérieuses. Au mariage, il n'y a ni fête, ni repas. La bénédiction des époux a lieu de grand matin avant le lever du jour, et les seules personnes qui assistent à la cérémonie sont les deux témoins. Ceux-ci, de même que les jeunes mariés, se séparent immédiatement après pour aller à leurs travaux habituels. Le baptême des enfants ne donne pas davantage lieu à des fêtes de famille. Le parrain et la marraine seuls retournent après le baptême dans la maison des parents pour boire à la santé du filleul et manger la „raclette“ — fromage frais grillé sur la braise — qui ne doit pas manquer en cette occasion. Et l'on en reste là.

*) De modernes économistes ont blâmé ce régime, mais à tort. Les robustes et laborieux Anniviards ne sauraient se passer de cette nourriture forte à laquelle ils sont habitués depuis des siècles. Comment pourraient-ils subsister avec „des pommes de terre rôties, du café et de l'eau de vie“ ?

Les formalités à l'occasion des funérailles sont plus intéressantes. Aussitôt qu'un Annivard meurt, deux membres du conseil communal, qui remplissent aussi les fonctions de caissiers de la commune, se rendent dans la maison mortuaire. Ils sont chargés de s'informer de la situation financière du décédé et de ses héritiers, des moyens d'existence de la famille, s'il y a un testament etc. etc. Après ces formalités sommaires, ils mettent à la disposition des parents du mort la maison communale pour y recevoir les visiteurs et y donner le repas d'usage. Le matin des funérailles, les parents, héritiers et autres proches du décédé s'y réunissent pour un déjeuner commun, qui consiste en fromage, pain et un verre de vin. Ce déjeuner dure de 20 à 30 minutes et pendant ce temps les circonstances de famille du mort font le sujet de la conversation. A l'heure fixée, les autres hommes du village se rassemblent aussi et tandis que la cloche sonne, ils vont chercher d'abord le corps, puis les parents réunis dans la maison communale. *) Le cortège se met alors en marche et descend, en récitant tout haut les prières, à l'église paroissiale de Vissoye, éloignée de plusieurs heures de certains villages. Le service divin achevé, tous les assistants retournent au village du mort pour prendre part au repas des funérailles dans la maison communale. Du fromage, du pain et du vin sont cette fois encore les seuls mets servis; mais le vin et le fromage datent ordinairement du jour de mariage du mort et pour les enfants du jour de leur naissance; on les met en réserve dans ce but. Du reste, le repas dure peu et tous les invités retournent ensuite à leurs affaires. Seuls les héritiers et quelques anciens de la commune, appelés „hommes de serment“, restent pour entendre le rapport détaillé des deux conseillers. Les mesures nécessaires sont prises et les circonstances de famille réglées du même coup. Toutes les questions d'héritage sont à cette occasion définitivement réglées

*) On plaçait autrefois sur le cercueil un grand broc d'étain plein de vin, dont chaque arrivant se versait un verre qu'il vidait après en avoir touché le cercueil en disant „au revoir“.

et, de mémoire d'homme, on n'a entendu parler d'un seul cas où l'on n'ait pas suivi les conseils des „hommes de serment“ et où les héritages aient donné lieu à des procès. Y a-t-il des orphelins mineurs, on les confie généralement aux plus fortunés, sans égard au degré de parenté. Ces services ne sont pas indemnisés et l'on ne touche pas même les intérêts des rentes des orphelins qui sont capitalisées jusqu'à leur majorité. Le conseil de tutelle établi par la constitution cantonale n'a par suite d'autre rôle que d'approuver ce qui a été fait. Cet ordre de choses subsiste depuis un temps immémorial, preuve convainquante que par cet arrangement les intérêts de tous sont bien gardés.

Toutes les affaires d'intérêt public, telles que: adjudication des alpages et des forêts, entretien des églises et des chapelles (qui sont très nombreuses), réparation des routes, des chemins et des aquedues, répartition de l'eau, ainsi que tous les autres travaux publics sont, sans exception, discutés et votés par la population tout entière. A ces diètes, qui se tiennent d'ordinaire après le service divin du dimanche à Vissoye, tous les citoyens doivent être présents. Ce sont des assemblées très bruyantes et il n'est pas rare que la majorité vote avec celui qui parle le plus fort. Les décisions ne sont généralement pas protocolisées; ce que la majorité a décidé est, sans autre forme, exécuté par le conseil communal. Ce droit antique et héréditaire, qui permet à chaque citoyen de délibérer sur les affaires publiques, ne saurait, même dans la plus insignifiante occasion, être méconnu par les autorités.

Du reste, les emplois publics entraînent toujours des charges et demandent beaucoup de dévouement de la part des intéressés, car la plupart ne sont pas rétribués. Leur durée est déterminée par leur difficulté, elle varie entre 1 et 4 ans. Pour cette raison, et aussi parce que les travaux publics sont exécutés par les membres de la commune, les heureux habitants d'Anniviers jouissent du grand bienfait de ne payer absolument aucun impôt!

Les magistrats ont leur place d'honneur, aussi bien dans l'assemblée communale qu'à l'église, et ils portent dans toutes les fêtes, mondaines ou religieuses, de grands manteaux noirs, „le manteau de cérémonie“, tandis que l'huissier en porte un de drap écarlate orné des armes de la vallée. Un magistrat vient-il à mourir, tous ses collègues prennent part aux funérailles dans leurs longs manteaux et précédés de l'huissier pour rendre les derniers honneurs au décédé.

Ne mérite-t-il pas toute notre estime, ce petit peuple laborieux, sérieux, d'une simplicité primitive, et avec cela très religieux? A notre époque, où les pays les plus riches par leur industrie sont ceux où la misère se montre le plus horrible, et le vice le plus hideux, on se prend à envier cette population de bergers dans une vallée ignorée, où tous travaillent et prient, où chacun possède le nécessaire, où il n'y a pas de riches, mais aussi point de mendiants.

Excursions dans les environs de Vissoye.

Les environs de Vissoye offrent au touriste en séjour de nombreux buts de promenades intéressantes, de petites et de grandes excursions. Ceux qui s'intéressent au peuple, à ses mœurs et à ses usages, visitent les localités voisines, Combaz, Quimet, Mission, Ayer, Mayeux, Painsec, St-Jean, Grimenz; ceux qui préfèrent la solitude dirigent leurs pas vers les forêts aromatiques de sapins et de mélèzes. Qu'un torrent se précipite tumultueusement à la lisière de la forêt, et l'on respire un air d'une incomparable fraîcheur, comme par exemple à l'extrémité sud de Vissoye, près des pittoresques scieries *) d'où l'on monte par un détour à St-Luc ou directement à Tétaz-Fayaz (Tête de mouton).

L'excursion aux chutes de Grougé a le même caractère, mais le paysage est beaucoup plus intéressant.

*) Près de là, non loin de la route est un énorme buisson du *rosier stéuc-sépole* (Christ) très rare, et dans les environs la vraie *épervière ivoiré* (Tausch.).

Cascades de Grougé.

Pour y arriver, il nous faut d'abord aller au village de *Mission* *), à une demi-heure de distance, et de là descendre au pont près du moulin. Nous le traversons pour monter par une pente assez raide aux superbes cascades que forme le torrent impétueux du glacier, nommé simplement „*le Torrent*“ et qui s'échappe du glacier de Moiry. Les pieux Anniviards ont élevé en ce lieu un petit oratoire, peut-être en souvenir des paroles du chantre royal: „*Il conduit les fontaines par les vallées; tellement qu'elles se promènent entre les monts, elles abreuvent toutes les bêtes des champs. Les oiseaux des champs font résonner leur voix entre la ramée*“. — — (Ps. 104.) Il n'est pas nécessaire que nous revenions par la même route; nous pouvons d'ici monter tout droit à une bisse, la suivre un certain temps dans la direction du couchant et traverser ensuite le pont de Grimenz. De *Grimenz* (vin du glacier chez M. le gouverneur Ronaz) par *St-Jean* à Vissoye. Suit-on au contraire la bisse du côté de l'est, on arrive à *Ayer* ou sur le chemin de *Zinal*.

Les pensionnaires de Vissoye font aussi volontiers une promenade un peu plus longue au village de *Vercorin* que nous connaissons déjà. On part de préférence le matin de bonne heure en emportant les vivres nécessaires; car on n'est pas toujours sûr de trouver quelqu'un à Vercorin. On calcule trois heures pour l'aller et autant pour le retour.

Une excursion, un peu plus longue mais point pénible et à plusieurs égards plus intéressante, est celle du *glacier de Moiry*. Jusqu'à Grimenz on suit la route de la vallée et de là

*) L'historien Furrer rapporte la tradition suivante: „Les premiers habitants d'Anniviards ont dû être des guerriers huns qui, s'étant enfuis d'Italie après la mort d'Atilla (250), trouvèrent en ces lieux un refuge assuré. Longtemps ils vécurent sans commerce avec le reste du Valais, et dans une simplicité qui touchait à la sauvagerie. Plus tard les évêques de Sion firent prêcher l'Evangile à ces hordes de barbares. Un des villages les plus reculés de cette vallée s'appelle *Mission*, en souvenir, dit-on, du séjour et des efforts des pieux missionnaires qui furent chargés de cette œuvre d'amour“.



Zinal dans la Vallée d'Anniviers.

on se dirige soit vers les chalets de Torrent, soit vers ceux de *Châteaupré*. Aux uns comme aux autres on trouve, pendant les trois mois d'été, un accueil toujours hospitalier auprès des bergers qui sont autorisés à donner aux étrangers, contre une légère indemnité, du lait et d'autres produits alpestres.

L'arrière-plan de la vallée au fond duquel s'abaisse le magnifique *glacier de Moiry*, est fermé et dominé par une rangée de hardis sommets : *Couronne de Bréonna*, *Za de l'Ano*, *Pointe de Bricolla*, *Grand Cornier*, *Bouquetin*, *Pigne de l'Allée* et *Garde de Bordon*. Le *Grand Cornier* est sans contredit le point lumineux de ce splendide tableau.

Une autre excursion fréquemment entreprise, l'ascension de la *Corne de Sorebois* (2807 m), nous ramène à l'alpe de *Châteaupré*. De là on monte en deux heures au *Col de Sorebois*, et en une autre heure au sommet. Vue magnifique sur les glaciers des deux vallées de Moiry et de Zinal. On peut redescendre par un bon sentier au petit village de Zinal.

De même que Zermatt est fier de son Gornergrat, Conches de son Eggishorn, Louèche-les-Bains de son Torrenthorn, la vallée de Tourtemagne de son Schwarzhorn, St-Luc de la Bella-Tola, Vissoye a aussi son Righi avec un panorama de premier ordre. Ce sont les *Becs de Bosson*, dont les deux dents hardies s'élèvent à 3055 et 3160 m au-dessus de la mer, 400 m plus haut que le *Pas de Lona*. On peut faire à cheval une grande partie du chemin jusqu'au-dessus de l'alpe Bendella, en sorte qu'on n'a plus qu'une heure d'agréable grimpe à faire à pied. Un seul passage, très court, est assez mauvais et exige de la prudence, mais il a été facilité par le placement d'une échelle. De Vissoye au sommet on compte environ 6 à 7 heures, par Grimenz et l'alpe Bendella. On peut redescendre par le Pas de Lona. La vue des Becs de Bosson est aussi grandiose que celle de la Bella Tola, du Schwarzhorn ou de la Sasseneire; toutefois chacune a ses particularités et l'on ne regrette pas l'ascension de ces sommités si facilement accessibles.

Il nous reste encore à mentionner, pour la station de Vissoye, les cols qui conduisent dans la vallée d'*Evolène*. Le plus connu

de ces passages est le *Col de Torrent* qu'on peut parcourir en entier à dos de mulet. Les distances sont les suivantes : à *Grimenz* 1 heure, à l'*alpe de Torrent* (2420 m) 1¹/₂ heure, au petit lac alpestre de *Zosane* — (2704 m) 1 heure, et au col (2924 m) encore 1 heure. D'ici déjà une délicieuse vue s'offre à nous ; toutefois elle est beaucoup plus étendue de la pointe de la *Sasseneire* qui n'est que d'une heure plus élevée (3254 m). Ce panorama peut rivaliser avec celui de la Bella Tola et lui est même préféré par quelques-uns, parcequ'on est beaucoup plus au cœur de ce monde de montagnes. Le Guide de Tschudi dit : „Vue grandiose sur la chaîne du Mont Blanc, les puissantes Alpes bernoises, le glacier de Ferpècle et particulièrement de la Dent Blanche.“ Du col, on peut monter en 4 heures à Evolène par les mayens de *Cotter*, les hameaux de *Villa* et de *La Sage* (on peut laisser de côté ce dernier).

Au nord du col de Torrent se trouve le *Pas de Lona* — 2759 m (à Evolène en 9 heures) et au sud d'autres cols conduisant également à Evolène : le *Col de Zaté* (2875 m) et le *Col de Bréonna* (2918 m). Ils sont toutefois moins intéressants que le Col de Torrent et ne peuvent être entrepris qu'avec un bon guide. Il en est de même pour les hauts sommets de cette chaîne, le *Za de l'Ano*, la *Pointe de Bricollaz* et le *Grand Cornier*. Ce dernier, et le passage du glacier de Moiry qui s'abaisse à ses pieds (entre les points 3570 et 3663 de la carte Dufour), sont d'une ascension facile depuis la vallée de Zinal.

Pour toutes les autres grandes excursions à faire dans cette région (Illhorn, col de l'Ill, Illsee, Bella-Tola, cols de Meiden et les hauts cols de Zermatt etc.) nous renvoyons le lecteur aux stations de *St-Luc* et *Zinal*.





St-Luc.

Quand on descend du Col de Torrent à Grimenz, on aperçoit dans le lointain sur l'autre versant de la montagne, un petit village qui brille au soleil. Son aspect rappelle une vue de l'Orient; sans les gigantesques montagnes qui l'entourent, nous nous y croirions transportés. Tous les villages montagnards du Valais ont une couleur locale, un ton particulier dû à leurs maisons de bois noircies par le temps. Aussi est-il d'autant plus étonnant de rencontrer un village de montagne bâti en pierre et à une hauteur aussi considérable — 1675 m au-dessus de la mer. Si nous en demandons la raison, nous apprendrons les malheurs de ce village qui, trois fois dans ce siècle, fut la proie des flammes et toujours pendant que la plupart des habitants étaient dans la vallée du Rhône occupés à leurs travaux. Une croix de bois s'élève dans le voisinage de la respectable maison communale. Le dernier incendie s'étendit jusque là; le feu atteignait déjà la croix et la maison communale, lorsque l'élément destructeur put être maîtrisé, grâce à un changement subit dans la direction du vent.

La belle maison au centre du village, la plus rapprochée de l'église, est l'antique auberge de P. Pont. Depuis deux ans il l'a quittée pour un hôtel plus grand et, comme on dit, plus confortable, en dehors du village dans une magnifique situation. Les princes des monts, Le Blanc, Lo Besso, le Gabelhorn et la Pointe de Zinal, forment l'arrière-plan enchanteur de la vallée de Zinal, tandis qu'au-dessus du glacier de Durand se dresse la pyramide



St-Luc.

rocheuse du Mont Cervin. D'ici ce beau et brillant tableau apparaît agréablement encadré de montagnes sombres, abruptes et en partie boisées. Notre œil ne peut se lasser de contempler ce paysage où se produisent sans cesse de nouveaux effets de couleur suivant l'heure et les circonstances de la température. Qu'on y ajoute le silence idyllique des hauteurs, l'air fortifiant de la montagne, l'excellente eau de source et le „vin de glacier“ qui n'est pas à dédaigner, et nous ne nous étonnerons pas que la pension de la „Bella-Tola“ soit remplie chaque été de visiteurs.

Parmi les nombreuses excursions à faire dans les environs nous mentionnerons les suivantes :

1) *Bella-Tola*. Cette montagne de 3090 m de hauteur et d'une ascension très facile, célèbre depuis des années par son panorama, est devenue à la mode dans le monde des touristes. L'ingénieur et géologue *Gerlach* fut le premier qui, entre 1850 et 1860, fit connaître la Bella-Tola, en célébra la vue et poussa le peintre valaisan, R. Ritz, à en dessiner le panorama. C'est en 1858, l'année du grand incendie de St-Luc, que ce dernier mena à bonne fin cette œuvre de patience où sont inscrits plus de 200 noms. Malheureusement l'édition en est épuisée; mais M. P. Pont en prête volontiers un exemplaire au touriste qui fait l'ascension. Plus tard, M. Griolet de Genève se donna beaucoup de peine pour faire connaître le val d'Anniviers et particulièrement sa Bella-Tola. Il se bâtit une maison à St-Luc où il invitait souvent ses amis et compagnons clubistes; il donna même au C. A. S. une fête splendide avec bivouac sur la Bella-Tola. En reconnaissance, la commune de St-Luc lui donna le sommet de la Bella-Tola en toute propriété et la bourgeoisie d'honneur.

De St-Luc à la pointe on met 3 $\frac{1}{2}$ heures et on peut faire la plus grande partie de la route à cheval (jusqu'à $\frac{3}{4}$ d'heures au-dessous du sommet). La cabane-abri construite par M. Griolet se trouve à 10 minutes au-dessous de la pointe, de là un sentier *) conduit au

Pas du Bœuf, pour les touristes qui veulent descendre dans la vallée de Tourtemagne (voir page 363).

Un peu plus au sud sont les deux cols de *Meiden*, fréquemment traversés, et dont nous avons parlé à l'occasion de la vallée de Tourtemagne.

Nous dirigeons donc nos pas vers la *Pointe de Tounot* (3024 m), qui élève ses masses de roc abruptes au sud des cols de Meiden. Pour en atteindre le sommet, on monte de St-Luc jusqu'à l'alpe de *Combaz-verte* et aux chalets de Tounot.

*) De la pointe de la Bella-Tola on peut aussi descendre directement par la vallée de Meretsch à la station de la Souste dans la vallée du Rhône.

On attaque alors la pyramide par le flanc sud. Une quantité d'„edelweiss“ parent les anfractuosités de rocher et l'aspect du Weisshorn est, dit-on, particulièrement imposant de la pointe de Tounot. Cette excursion demande 4 heures. Elle est de moitié plus courte de l'hôtel „Weisshorn“ sur *Tétaz-Fayaz* *) (Tête de mouton).

Entre la *Pointe de Tounot* et la *Tétaz-Fayaz* s'étend vers le sud jusqu'au Col de la Forelettaz (2990 m) une haute vallée sauvage. Sur toute son étendue elle a été comme polie et balayée par un ancien glacier; quelques plantes des Alpes et des glaciers ont pu seules s'établir dans les fentes et les crevasses des rochers; toute la contrée porte un caractère de désolation et de mort. On est d'autant plus agréablement surpris de la vue magnifique qui s'offre au sommet du col. L'arrière-plan des vallées de Tourtemagne et de Zinal, riches en névés et en glaciers, est tout près de nous. Ce tour exige, surtout si l'on veut pousser jusqu'au glacier de Tourtemagne, un jour tout entier; on peut faire toute la route à dos de mulet.

L'ascension de l'*Illhorn* (2724 m) est incontestablement la plus belle excursion à faire depuis St-Luc et, chose inexplicable, c'est de toutes la moins connue. La promenade jusqu'à *Chandolin*, par une belle forêt pleine de roses des alpes, est à elle seule une jouissance. La route bien entretenue traverse la forêt à plat pendant une heure et ce n'est qu'une demi-heure avant d'atteindre Chandolin qu'elle devient un peu plus rapide. La vue est d'instant en instant plus étendue et plus belle; on passe devant quelques chalets et l'on s'élève peu à peu par une pente douce jusqu'au sommet qu'on atteint en deux heures environ. Nous y arrivons sans nous en apercevoir et nous nous trouvons tout à coup au bord du cratère de l'Iligraben; une profondeur vertigineuse s'ouvre à nos pieds et nous ne hasardons pas un pas de plus au bord de cette paroi verticale de 2000 m de haut. C'est sans doute

*) Les excursions préférées des hôtes de l'hôtel „Weisshorn“ sur *Tétaz-Fayaz* sont: *Bella-Tola*, *Tounot*, cols de *Meiden*, *Pas de Forelettaz*, glacier de *Tourtemagne* et *Pointe de Nava*.

une des plus effrayantes brèches des Alpes, une œuvre de lente et continuelle destruction. Ni herbe, ni arbre ne saurait prendre pied dans tout l'immense Illgraben. Plus bas, au pied du Schwarzhorn, scintille — agréable contraste — le miroir multicolore du lac d'*Illsee*, et une verte vallée en descend, au milieu de laquelle serpente un fil d'argent à peine visible, l'*Illbach*. A une profondeur plus grande encore, noyé dans une vapeur bleuâtre, rampe silencieusement la locomotive entre des villes semblables à des taupinières. Et tout autour, remplissant l'horizon, l'armée des montagnes gigantesques, d'une magnificence inouïe, indescriptible.

Nous ne retournons pas à Chandolin; le lac bleu et la verte vallée nous engagent à les visiter aussi. Nous suivons sans peine l'arête orientale de l'Illhorn jusqu'au haut du col d'*Illsee* (coté 2485 m sur la carte Dufour). Nous n'interrompons qu'une fois notre course rapide, surpris de découvrir sur les maigres plaques de gazon une plante très rare des hautes Alpes, la gracieuse *potentille des neiges* (L.), que le botaniste ne connaît que dans les vallées de Viège. Comment cette petite plante solitaire s'est-elle égarée jusqu'ici? — Nous continuons notre route vers le lac, où nous prenons rapidement un bain rafraîchissant, et nous descendons l'*Illthal*. Dans les chalets les bergers nous donnent un lait délicieux et l'indication du chemin; plus bas dans la vallée nous récoltons encore quelques plantes rares: l'*ancolie des Alpes*, le *géranium à feuilles d'aconit* et nous parons nos chapeaux des dernières roses des Alpes. En 3 heures, à partir du sommet, nous pouvons atteindre la station de la *Souste*.





Zinal.

„Zinal est le meilleur quartier-général pour les amateurs d'excursions dans ces grandioses vallées.“

J. de Tschudi,

Le chemin habituel de Vissoye à Zinal passe par les villages de Combaz, de Quimet, de Mission et d'Ayer (en 1 heure à Ayer et de là encore 2 heures). Les pensionnaires de St-Luc n'ont pas besoin de descendre à Vissoye, mais peuvent, en restant à la même hauteur, atteindre directement Ayer par un chemin ombreux dans les bois.

Après Ayer la route commence à monter à travers un éboulis, au milieu duquel sont les mines de nickel abandonnées de *Bourimont*. Après une demi-heure de marche nous traversons la Navizence (*Pont du Bois*), et une demi-heure après pour la seconde fois (*pont du Pras-long*) non loin d'une chapelle. Entre les deux ponts la route traverse une forêt à l'ombre de laquelle nous rencontrons fréquemment la gracieuse *linnée boréale*. Depuis le pont de *Pras-long* nous restons sur la rive droite de la Navizence et nous atteignons en $\frac{3}{4}$ d'heure le village bien situé de *Zinal* (1678 m).

Depuis trois ans l'hôtel Durand a été considérablement agrandi, mais il y règne encore la même simplicité et la même bienveillance, et la veuve Epiney s'efforce toujours de recevoir ses hôtes le mieux et le meilleur marché possible. Une belle salle à manger, des salons et 53 chambres avec 70 lits attendent les touristes de toutes nations, au fond de cette vallée encore inconnue il y a quelques dizaines d'années.

Comme nous avons déjà, dans la partie générale, décrit l'orographie de cette intéressante vallée, nous ne mentionnons en finissant que quelques excursions à faire de Zinal.

La plupart ne peuvent être entreprises que sous la conduite de guides entendus ; l'état n'autorise à cet emploi que les suivants : Ant. Antille de Vissoye ; Théod. Savioz de Grimenz ; Jos. Pont de St-Luc ; Elie Cotter, Jos. Monnet, Elie Peter, Joachim Peter et Thom. Savioz d'Ayer.

Garde de Bordon, 3316 m et *Corne de Sorebois*, 2807 m, intéressantes et point pénibles.

Alpe de l'Allée (1882 m) et *alpe de l'Arpitetta* (2261 m). Les points les plus visités et les plus intéressants de la vallée ; de Zinal on les atteint en 2 à 3 heures et ils sont faciles pour tout le monde. Dans les chalets on trouve du lait. Sur l'alpe de l'Arpitetta on a droit devant soi la puissante pyramide du *Weisshorn* et on embrasse du regard le glacier en forme de langue de *Durand* (ou de Zinal) et une grande partie du vaste bassin de glaciers avec „*Lo Besso*” et tous les géants qui l'entourent. Le glacier de Zinal seul est caché suivant le point de vue qu'on occupe. Sur l'alpe de l'Allée, au contraire, on est plus éloigné du *Weisshorn*, mais la vue générale est plus complète ; on embrasse presque tout le glacier de Zinal ; toutefois il est difficile de décider auquel des points de vue appartient l'avantage. (*Tschudi.*)

Cabane de Mountet (2883 m). Après les derniers chalets de l'alpe de l'Allée (2188 m) on atteint bientôt le glacier qu'on suit pendant deux grandes heures jusqu'au pied sud de *Lo Besso*, où la cabane du Club est construite sur un plateau rocheux abrité (à environ 5 heures de l'hôtel). L'îlot de rocher est environné de toutes parts de glaciers et de névés et d'un monde de montagnes d'une majesté imposante ; la *Grande Couronne* domine comme un portique ce glorieux temple de la solitude. Les sommités de cette chaîne altièrre s'appellent : Grand Cornier, Dent Blanche, Pointe de Zinal, Mont Durand, Gabelhorn, Trifhorn et Rothhorn.

La cabane de Mountet sert non seulement de quartier de nuit à tous ceux qui veulent faire l'ascension des montagnes

environnantes (même la Dent Blanche a été attaquée de ce côté), mais encore aux touristes qui ont l'intention de traverser quelqu'un des cols du voisinage.

Le *col du Trift* est une hardie escalade de rochers, le *col de Durand* peut-être la plus belle course de glacier des Alpes, le *col de la Dent Blanche* offre, à côté de mainte difficulté, de hautes jouissances, et le *col de Moutet* au sud du Rothhorn est, sinon le plus difficile, du moins le dernier découvert de ces hauts passages.

Le *col de Moming*, entre le Rothhorn et le Schallhorn, et le *Schallijoch*, entre ce dernier et le Weisshorn, sont dans les mêmes conditions que les précédents, mais on les entreprend par l'alpe Arpitetta.

En outre, chaque année on découvre de nouveaux passages ou de nouveaux chemins pour l'ascension des grandes cimes. Que tous ceux donc qui se sentent le goût et la force des prouesses clubistiques de premier rang, aillent planter leur tente à Zinal et se confient sans crainte aux braves guides d'Anniviers!



SION

ET

SES ENVIRONS.





La vallée du Rhône de Sierre à Sion.

Ce n'est pas sans regret que nous quittons „Sierre l'agréable“ pour descendre vers *Sion*, „Sedunum caput“, l'antique chef-lieu de la Vallée pennine.

Le parcours de la voie ferrée entre Sierre et Sion est peu intéressant pour le voyageur enfermé dans un wagon. Le fond de la vallée porte encore les traces des dévastations causées par les éboulements des montagnes voisines et les inondations du Rhône. Aujourd'hui que la grande œuvre de la correction du fleuve est achevée, on peut espérer de voir peu à peu cette région ravagée rendue à la culture; mais il faudra du temps avant qu'elle ait changé d'aspect.

Le train s'arrête à deux stations, *Granges* (all. Gradetsch) et *St-Léonard*. — Granges n'est plus qu'un pauvre village surmonté de quelques ruines. Mais au XIII^e siècle c'était un bourg florissant, avec des églises, des remparts et des portes. De nombreuses familles nobles l'habitaient; ses plus anciens seigneurs portaient le titre de *comtes*. Dès le XII^e siècle trois puissantes familles s'y partagent le pouvoir, celles des d'Anviers, puis des Tavelli leurs héritiers, celle des De Montjovet et celle de la Tour-Morestel. — Les anciens titres de Granges parlent souvent des vignobles de ces régions. En

1313, trois plants de vignes sont déjà mentionnés *); aujourd'hui on les a remplacés par des cépages plus productifs. „Le temps a emporté toutes les gloires de Granges et ne lui a laissé que de pauvres ruines. Le Rhône, en se retirant de ce bourg dont il baignait autrefois les murs, lui a fait perdre aussi la plus grande partie de son territoire du côté de Lens et a ravagé ses champs dans ses débordements. C'est ainsi que tout semble avoir conspiré contre ce lieu rempli de souvenirs.“ **)

A *St-Léonard*, la contrée reprend un aspect plus riant. C'est non loin de là que fut livrée une sanglante bataille dans laquelle les Patriotes (Haut-Valaisans) battirent le tyran Antoine de la Tour-Châtillon qui avait assassiné son oncle, l'évêque Guichard Tavelli. Le village même de *St-Léonard* est situé au milieu des vergers et des vignes à l'entrée de la gorge de la Liéna par laquelle le torrent de la *Rière*, descendu du *Rawyl*, se précipite vers le Rhône. La *Rière* servait de limite entre l'ancien dixain***) de *Sierre* et celui de *Sion*. A partir de *St-Léonard* la vallée s'élargit de nouveau, la fertilité et l'abondance renaissent, et bientôt nous nous trouvons dans la partie à la fois la plus riche et la plus riante du Valais.

La voie ferrée se rapproche du Rhône qu'elle côtoie en contournant à l'est les collines de *Tourbillon* et de *Valère*, et franchit la *Sionne* pour arriver à la station placée à une certaine distance de la ville. Cette dernière partie du trajet est très intéressante pour le voyageur, mais surtout pour le piéton qui suit la grande route. Peu après le pont sur la *Rière*, celle-ci passe devant la belle propriété „en *Uvrier*“, où l'on élevait autrefois le ver-à-soie et qui sert aujourd'hui

*) L'abbé Rameau „Le Vallais historique“.

**) idem.

***) „Le mot de *Dizain* (*Dixain*) qui est déjà venu plusieurs fois sous notre plume, a été expliqué de différentes manières. On peut croire avec Mr. l'abbé *Gremaud*, qu'il vient du mot *decem* (dix), en raison des dix communautés qui reconnaissaient le pouvoir temporel de l'évêque, savoir, les sept d'En-Haut (les dixains prop. dits) et les trois autres formées par *Granges*, *Ardon-Chamoson* et *Martigny*“ (l'abbé *Rameau*).

de séjour temporaire à un pensionnat français de jeunes gens. La route monte peu à peu dans la direction des collines jumelles qui depuis longtemps attirent l'attention du voyageur; elle longe à droite le vignoble de Clavoz, à gauche la base septentrionale de Tourbillon couverte d'une sombre verdure, descend par le Plattensturz, et nous amène à l'improviste devant les premières maisons de la ville, à l'entrée de la rue principale qu'on appelle *le grand Pont*.





Sion

(en allemand Sitten, en latin Sedunum).

Sion (environ 5000 âmes) est le chef-lieu du canton du Valais et par conséquent le siège des autorités civiles et religieuses (Evêque et Chapitre) et de plusieurs établissements d'instruction supérieure: séminaire, école de droit, lycée et gymnase, écoles réelle et normale. La „Société sédunoise d'agriculture“ et la Société vinicole de Sion déploient dans leurs domaines respectifs une louable activité. Le vin nouveau de Sion jouit d'une grande réputation, surtout dans la Suisse allemande. En 1886 l'exportation du vin s'est élevée à 2 millions de litres, pour une valeur de frs. 900,000, et l'on a expédié 1,800,000 kilos de raisins en grappes. Sion est un des principaux séjours d'automne pour la cure de raisins. On y cultive des fruits de dessert de premier choix: abricots, prunes, pêches, amandes, figues, grenades, et surtout les meilleures espèces de pommes et de poires. Enfin ses énormes asperges s'expédient comme primeur.

A l'exception d'une florissante fabrique de tabac, Sion a peu ou point d'industrie. Par contre, le village voisin de Bramois a d'importantes fabriques de chapeaux, de drap, de bière, des tanneries, des batteuses de blé, etc. A Chandolin, Bramois et Approz on exploite des mines d'anthracite, à St-Léonard du marbre cipolin, du gypse, de la chaux, à Evolène la plus belle qualité de pierre ollaire. Sion prend chaque année plus d'importance comme séjour d'étrangers. Les hôtels de Sion (Poste), du Sanetsch et d'Evolène jouissent d'une réputation méritée.

— „C'est de la hauteur de Montorge qu'il faut voir la ville de Sion, pittoresquement assise en amphithéâtre au pied de ses deux monts coniques de Tourbillon et de Valère chargés de leurs vieux châteaux. Jadis l'aspect de la vieille cité avec ses remparts, ses tours, ses châteaux et ses églises, devait être encore plus saisissant, plus théâtral qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces tours et créneaux disparus, ces châteaux

aériens, ces rocs aux arêtes vives auxquels la ville semble suspendue, tout cela encadré par les cimes hardies et neigeuses des Alpes était de nature à frapper d'admiration le spectateur." (Rameau.)

Toutefois avant de parcourir la ville et ses environs, retraçons-en à grands traits l'histoire, car parmi les villes de la Suisse, Sion est peut-être celle qui a le plus souffert, soit des hommes soit des éléments.

„Sion, la cité épiscopale, le chef-lieu de tout le pays, tant du Haut que du Bas Valais, est située sur la rive droite du Rhône sur la rivière Sionne, et porte en latin le nom de Sedunum, d'après les peuplades environnantes appelées *les Sédunois* qui furent soumises par les Romains, de même que les *Vibériens* vers la source du Rhône et les *Véragriens* le long de son cours inférieur. Jules César mentionne ces Sédunois dans ses Commentaires. Pline de même, liv. 3 chap. 20, place les Sédunois entre les Vibériens et les Véragriens, etc.“

Stumpfius

XIe livre du Valais.

Les citations des auteurs latins sont les plus anciens documents écrits qui témoignent de l'origine antique de notre ville. Cependant cette antiquité remonte plus haut encore et Sion a dû être un lieu d'une certaine importance longtemps avant la soumission des libres peuplades du Valais par les légions d'un Galba.

„La ville actuelle est bâtie sur l'emplacement d'un vaste champ de sépulture de l'époque celtique et romaine. Dans la partie haute et dans la partie basse, sur les collines et dans la plaine, particulièrement dans les nouveaux quartiers, on a découvert de nombreuses tombes de cette époque, tantôt isolées, tantôt en groupes ou par rangées. Elles sont ensevelies sous les alluvions de la Sionne, à 5 mètres et plus de profondeur. Quelques-unes ne contiennent que des urnes cinéraires, la plupart ont renfermé les corps tout entiers. Presque chaque fois qu'on creuse des fondations, on met à découvert des sépultures renfermant des accessoires celtiques, gallo-romains ou romains, tels que : urnes cinéraires, bracelets, anneaux, épingles, agrafes et autres ornements de bronze. La plus remarquable

de ces trouvailles est une épée pré-historique avec une curieuse poignée de bronze et la lame en fer. On la voit au Musée de Sion (Valère) à côté d'un grand nombre des objets susmentionnés. Les monnaies gauloises sont rares, tandis que celles qui portent des effigies romaines se rencontrent assez fréquemment."

"A la base méridionale de Valère (à l'endroit appelé *Sous les sex*) on a trouvé il y a quelques années un grand nombre de tombes romaines avec maçonnerie en briques; d'autres toutes semblables furent mises au jour en creusant près des bas remparts, l'une, entre autres, avec une épitaphe bien conservée. Un coteau, au nord de la ville, porte le nom de *Pagana*, en raison des nombreuses sépultures païennes qui s'y trouvaient. Des découvertes analogues ont été faites sur d'autres points des environs, le long de la Sionne, à la Plattaz, etc."

"Du castrum et du temple romains qui couronnaient Valère, il ne reste que quelques fondations; les autres matériaux ont servi à la construction d'édifices postérieurs. Ainsi on trouve encastrés dans les murs de l'église de Valère, de la cathédrale, à Tourbillon, dans des maisons particulières, des fragments romains de corniches, des socles de colonnes, des moellons de marbre jurassique. Quant aux inscriptions et à la pierre milliaire conservées à l'Hôtel de Ville, elles ont été dès longtemps connues et décrites." (R. Ritz.)

Les lecteurs qui n'ont pas l'occasion de visiter sur place ces curieux fragments, nous sauront gré de les reproduire ici. Stumpfius dans son livre sur le Valais cite l'inscription suivante :

IM	P CAESARI DIVI I	VLI FILIO
A	VGUSTO · COS · XI ·	IMP · XIII.
T	RIBVNICIA POTESTATE XVI	
	PATRI PATRIAE	
PON	TIFICI MAXIMO	
CIVI	/// TAS SEDVNORVM	
	/// PATRONO	

Il en rétablit le texte comme suit:

„A César Auguste, empereur romain, fils du divin Jules, qui a été „11 fois consul, 13 fois général, 16 fois tribun, le père de la patrie, „souverain pontife, etc. les citoyens de Sedunum érigent ce monument „comme à leur père et à leur protecteur.“

Sur une pierre milliaire encore bien conservée, en marbre romain*) comme les autres monuments de cette époque, on lit ce fragment:

I I MMPP. CCAA
EESS. GALLO T
V O LVSIANO
P. F. AVGG AVEN
LEVG
XVII

Cette pierre milliaire (milliarium) est sans doute en relation intime avec celles de Martigny, Bourg St-Pierre, St-Bernard, d'une part, et celles de St-Maurice, Massonger, Ollon, St-Triphon, Villeneuve, Vevey, Lausanne et Avenches d'autre part, qui marquaient les étapes des grandes voies romaines.

La colline de Valère était couronnée d'un temple romain. Les historiens Furrer et Schinner mentionnent une inscription, aujourd'hui disparue, et qui se lisait à l'intérieur de l'église actuelle de Valère. Mais il est plus que probable que c'est une reproduction plus moderne de celle qui est conservée à l'Hôtel de Ville.

TITI ≙ CAMPANI
PRISCI . MAXIMI
ANI VIRI CONS ≙
OMNIBVS . HON
ORIBVS . INVRBE
SACRA . FVNCTIQI
VIXIT . AN . XXxXIII //
meNSS^{////} NVMDI
///// I . CPENDA
VALERIANA . C.F.M
ATER ≙ INFEL FILIO
CARISSIMO ≙ FIERI
CVRA^v SVB ≙ ASCIA ≙
D D

*) Calcaire jurassique blanc de Soleure.

Ce qu'on en déchiffre avec certitude prouve que le castrum de Valère était le siège des préfets romains. L'histoire nous a conservé les noms de deux de ces préfets : *Campanus*, fils de Valérie, qu'on suppose avoir construit le fort au 3^e siècle sous le règne de Dioclétien, et un certain *Ponce Asclépiodote* qui fit réédifier en 377 les temples détruits par Maximien, comme il appert de cette autre inscription :

DEVOTIONE . VIGENS .
 AUGVSTAS . PONTIUS . AEDES . ~~RE~~
 RESTITVIT . PRAETOR .
 LONGE . PRAESTANTIVS . ILLIS .
 QVAE . PRISCAE . STETERANT .
 TALES . RESPVBLICA . QVERE .
 D . N . GRATIANO . AVG . IIII . ET . MER . COS .
 PONTIVS . ASCLEPIODOTVS . V . P . P . D

Le fragment suivant se lisait sur le monument funèbre élevé par un flamine à la mémoire de son épouse, également prêtresse :

V \neq F
 M . FLOREIVS . IN
 GENVVS . HVIRAL
 FLAMINICVS . ET
 FLAMINICAE CO
 NIVGI VINIAE FVSCAE

Enfin, au même endroit, on voit un fragment d'inscription dont on n'a conservé que les deux lignes suivantes :

S . SEDVNENSISS
 V STITVTVS PRAES

Si ces monuments ne peuvent nous renseigner sur l'époque précise de la fondation du bourg des Sédunois, ils permettent d'établir avec certitude qu'il avait déjà acquis de l'importance au temps de la domination romaine, à un moindre degré toutefois qu'Octodure (Martigny) dont nous parlerons tout au long dans notre prochaine livraison. Mais au VI^e siècle, les évêques du Valais, inquiétés dans cette dernière ville par les incursions

des Lombards (à travers le Grand St-Bernard), transportèrent le siège du pouvoir ecclésiastique (585) à Sion qui ne tarda pas à devenir la ville la plus florissante de la vallée. A partir de cette époque, ses destinées sont intimement liées à celles de ses comtes et évêques. Après la chute de l'empire romain, le Valais passa sous la domination des *Burgondes* (450—534), des *Francs* (535—770), puis de *Charlemagne* et de ses successeurs (770—888); il fit ensuite partie du second *royaume de Bourgogne* jusqu'en 1034, époque à laquelle il fut avec la Bourgogne réuni à l'empire allemand. Pendant cette période agitée, le Valais fut le théâtre de guerres sans cesse renaissantes. De puissants voisins convoitaient les passages des Alpes dont il était la clef. Pour les mettre en état de résister à ces attaques, les rois de Bourgogne avaient investi les évêques du pouvoir temporel en leur donnant le titre et la juridiction de Comtes du Valais. Durant plusieurs siècles ils eurent à se défendre contre les *Zähringen* et les *comtes de Savoie*, et à réprimer les empiètements d'une noblesse turbulente. De là, des démêlés sans fin et tout le cortège des misères qu'entraîne la guerre: peste, incendie, dévastation.

Depuis 888, année où Rodolphe I^{er} de Bourgogne s'en empara, la ville de Sion ne fut pas moins de huit fois assiégée, prise et incendiée. La dernière fois, ce fut en 1798 par les troupes françaises qui s'y livrèrent à un affreux pillage. Les éléments ne l'épargnèrent pas davantage. On cite les incendies de 1384, 1414, 1474, 1536, et surtout celui du 24 Mai 1788 qui détruisit 126 habitations, plus de 100 autres bâtiments, les châteaux de Majorie et de Tourbillon, les Archives où se trouvaient des documents précieux, et les portraits de tous les évêques du Valais. Dix ans auparavant, la Sionne avait inondé la ville et plusieurs maisons s'étaient écroulées. L'enlevage du limon déposé par la rivière ne coûta pas moins de 60,000 écus à la commune.

Malgré tant de calamités, on a toujours vu Sion renaître de ses cendres. La cause en est non seulement dans sa position éminemment favorable, mais encore dans le fait qu'elle

était la résidence de l'évêque et du Chapitre, et surtout parce que ses nombreux privilèges et sa constitution de ville libre de l'empire lui assuraient la vitalité.

„Tous les bourgeois de Sion,“ dit Furrer dans sa Statistique, „étaient barons. Les magistrats avaient de temps immémorial le droit de revoir et de confirmer toutes les sentences criminelles du pays comme juges et barons. Le dixain de Sion avait conservé un gouvernement aristocratique. Il se composait d'un conseil de 24 membres nommés à vie, présidé par un grand-bailli, se recrutant lui-même parmi les citoyens qui avaient été revêtus de la charge de syndic. La justice était exercée par un grand-châtelain nommé pour deux ans. Le grand-banneret et le grand-capitaine qui présidaient les conseils de guerre, étaient inamovibles.“

La clémence des juges à Sion était proverbiale; leur devise se lit encore aujourd'hui au-dessus de l'entrée du vénérable Hôtel de Ville :

Facite judicium et justitium

Et Dominus dabit pacem in finibus vestris.





Promenade dans la ville et les environs.

(Voir: *Statistique de Furrev. — Description du Dép. du Simplon par le Dr. Schinner. — Topographie du Canton du Valais par Ch.-Louis de Bons. — Le Valais historique par l'abbé Rameau.*)

La ville de Sion, primitivement assise sur la pente entre le rocher de Valère et celui de la Majorie, s'étendit ensuite, d'abord jusqu'à la Sionne qui coulait en liberté dans un lit de gravier, puis plus tard dans la plaine, où, dès le IX^e siècle elle semble avoir atteint son développement actuel^a (Rameau). C'est, en effet, de cette époque que date, selon Blavignac, le clocher roman de la cathédrale actuelle qui s'appelait alors Notre Dame du Glarier et s'élevait, comme son nom l'indique^b), au-delà de la rivière sur les terrains autrefois inondés. — „Quant à l'enceinte murée de la ville, les titres du XIII^e siècle nous la montrent ayant la même étendue que celle qui se voyait encore en 1812, où Schinner écrivait ce qui suit: „On en pouvait faire le tour sur les murs, depuis „le pied du rocher de Majorie jusqu'au pied du mont de Valère.“ Dans cette enceinte murée on comptait jadis quatre portes... (plus tard huit). Portes et enceinte murée, tout a disparu en ce siècle pour donner de l'air à la ville, et avec l'air

^a) Dans le dialecte du Valais, le mot *glarier*, dérivé du latin *glarea* (gravier), indique les espaces dépourvus de terre végétale par le débordement des eaux. Schinner, dans sa description du Département du Simplon (Sion 1812), emploie cette expression pour désigner le lit desséché des torrents après les grandes crues. (Blavignac.)

de la salubrité. Le seul reste qui subsiste est une petite tourelle assez svelte qui marquait l'angle nord-ouest des remparts. On l'appelle vulgairement la *Tour des Sorciers*, peut-être parce qu'elle servait de prison aux malheureux accusés du crime de sorcellerie, dont on trouve des exemples assez fréquents en Vallais aux XV^e et XVI^e siècles.* *)



Château de la Soie (Seon) Sion



La ville de Sion, telle que la décrivait Schinner en 1812, n'est pas reconnaissable. La Sionne, qui parcourt du haut en bas la rue principale est maintenant entièrement recouverte; des

allées d'arbres, des promenades, des jardins embellissent les abords de la ville.

De nouvelles rues ont été percées; chaque année voit s'élever quelque bâtiment neuf. Mais rien de tout cela n'attire l'étranger et ne le retient. Ce qu'on vient chercher à Sion, c'est son beau soleil, son ciel pur, son délicieux climat**)

*) Rameau.

**) Moyennes de la température à Sion :

Année: 10,61 — Printemps 11,2 — Été 19,3 — Automne 10,5 — Hiver 1,2											
Janv.	Févr.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
-0,8	3,2	5,3	11,7	16,5	18,4	20,9	18,7	17,0	10,8	4,3	1,2

si favorable, en automne surtout, aux personnes malades des nerfs ou de la poitrine; ce sont ses ruines vénérables, témoins d'un passé agité; c'est enfin son site magnifique, à coup sûr l'un des plus pittoresques de la Suisse. Faisons le tour des curiosités de la ville. Notre première visite sera pour la

Cathédrale

entourée d'un parterre de création récente. Des bâtiments presque grandioses forment les côtés de la place; ce sont: le séminaire diocésain, le palais épiscopal, le palais du gouvernement, la petite église de St-Théodule bâtie par le cardinal Schinner, et les maisons des chanoines. L'église actuelle ne remonte pas au-delà du XV^e siècle et ne fut complètement achevée que par le cardinal Schinner. De l'église primitive (Notre Dame du Glarier), il ne reste, comme nous l'avons dit, que le vieux et massif clocher. „La galerie crénelée qui le couronne en fait une véritable tour de défense et rappelle la position de la capitale du Valais, si souvent exposée à la rapacité des Sarrasins qui, jusqu'en 960, furent possesseurs du passage du Grand St-Bernard.* *) Plus d'un combat fut, en effet, livré sous ses murs, entre autres celui de la Planta, dans lequel, le 13 novembre 1475, les patriotes Haut-Valaisans battirent une armée de 10,000 Savoyards. Cet événement est commémoré par le tableau de l'église St-Théodule qui était autrefois pendu à la porte de Gundi. Chaque année, le 14 novembre, le Chapitre célèbre à la cathédrale une messe solennelle pour les morts tombés dans cette journée mémorable. Le tympan du portail est décoré d'une ancienne peinture représentant la Sainte Vierge et l'enfant Jésus et à leurs pieds des évêques agenouillés, peinture contemporaine de celle qui orne le portail de l'église romane de St-Pierre de Clages**), à quelques kilomètres au sud

*) Blavignac. Histoire de l'architecture sacrée, etc.

**) „Cette église, érigée sur le lieu où saint Florentin, second évêque d'Octodurum, souffrit le martyre vers l'an 407, est l'un des plus intéressants spécimens des formes que l'art carolingien affecta dans la Suisse méridionale.“ (Blavignac.)

de Sion. L'intérieur de la cathédrale est gothique; l'ornementation, bien que riche, n'est pas du tout en harmonie avec le style. L'édifice actuel est en forme de croix et présente la brisure de l'axe, destinée à symboliser, dit-on, l'inflexion de la tête du Christ au moment où il expira. L'excellent orgue a été construit en 1770 par maître Karlen de Glis, et restauré il y a une vingtaine d'années par Merklin de Lyon. A droite de l'orgue se voit le tombeau de l'archevêque de Colocza, Andreas Gualdo de Petra, que le pape Martin V investit en 1418 de l'évêché de Sion qu'il sauva de la ruine où l'avait plongé la longue guerre des Rarogne. Le trésor de la cathédrale mérite une visite des connaisseurs.

Vis-à-vis de la cathédrale se trouve

l'église de St-Théodule,

reconstruite par le cardinal Mathieu Schinner sur l'emplacement d'un sanctuaire élevé dans le VIII^e siècle au patron du Valais. Sous la voûte des portes latérales, on remarque des figures sculptées en pierre représentant diverses scènes de la légende bien connue*), d'après laquelle le diable dut rapporter de Rome à Sion une cloche pour le saint évêque Théodore ou Théodule. Dans le joli chœur gothique de l'église, le cardinal Schinner a fait enterrer son oncle Nicolas Schinner qui l'avait précédé sur le siège épiscopal du Valais. Lui-même avait désiré que sa propre dépouille reposât sous les voûtes de l'église de St-Théodule; mais ce vœu ne put être réalisé. Il mourut à Rome, le 17 septembre 1522, après avoir assisté au conclave qui élut pape Adrien VI.

„Mathieu Schinner, l'enfant du pauvre hameau de Muehli-bach**), est l'homme le plus remarquable que le Valais a vu naître. Tour à tour prêtre, soldat et diplomate, il imprime à chacun de ses actes les traits d'un audacieux génie. En ap-

) „La cloche de St-Jodern. Valais et Chamounix, 3e livr.

**) Voir le No. 1 de notre série Valais et Chamounix.

prenant la mort du redoutable adversaire de la France, François I^{er}, s'écrie : „Ah! ce soldat tonsuré m'a donné plus de besogne qu'aucune autre tête à couronne!“ Favori des papes et des empereurs, il fut revêtu des plus hautes dignités, et demeure le seul prélat suisse qui a porté la pourpre romaine. Mais comme évêque de Sion, la gloire de Schinner est moins pure et moins brillante. Il est vrai qu'en engageant le Valais à prendre part aux guerres d'Italie, il donna à sa patrie une sorte d'importance politique, mais il provoqua aussi en partie les troubles qui agitèrent son épiscopat... Au milieu de ces luttes intestines qui ébranlèrent le siège épiscopal, la démocratie haut-valaisanne prit une nouvelle extension, et Schinner laissa à ses successeurs un pouvoir amoindri. Si les préoccupations d'une politique étrangère détournèrent du Valais une trop large part de sa sollicitude, il marqua cependant son administration par plusieurs œuvres d'utilité publique. Il releva la cathédrale de Sion et l'église de St-Théodule, agrandit les bains de Louèche et embellit le château de la Majorie. *Ami et protecteur des hommes de lettres et des artistes, il leur accorda ses libéralités.** *)

Ce n'est pas sous ce dernier aspect que l'illustre cardinal est généralement connu, et cependant il exerça une influence prépondérante sur la culture générale en Valais à son époque. Versé dans toutes les sciences, épris des lettres antiques et passé maître en éloquence, il fut en relation avec tous les humanistes et les grands esprits de son temps. Sa liaison avec Erasme, en particulier, lui fait le plus grand honneur. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails qu'a réunis sur ce sujet M. Joller, curé de Gondo, dans son intéressante étude sur le rôle du Valais dans le grand mouvement littéraire et scientifique de la Renaissance.***) Disons seulement qu'un des meilleurs titres du cardinal Schinner à la reconnaissance des Valaisans est d'avoir favorisé de toutes manières le développement des écoles publiques dans son diocèse.

*) Gay, Histoire du Vallais, tome II.

**) „Einfluss der humanistischen Studien von der Mitte des 15. bis zur Hälfte des 16. Jahrhunderts auf Oberwallis,“ vom Pfarrer Joller.

Notre prochaine visite sera pour l'ancienne demeure d'un homme dont l'histoire est intimement liée à celle du cardinal. Dirigeons-nous vers la rue de Gundi où s'élève la

Maison Supersaxo.

„La ville de Sion renferme encore quelques maisons anciennes, aux portes chargées d'écussons, mais plus ou moins délabrées. Il en est une pourtant, datant de la Renaissance, et qui renferme une salle remarquable; c'est l'ancienne maison Supersaxo, aujourd'hui maison de la noble famille De La Vallaz. Le fameux Georges Supersaxo, l'ennemi du cardinal Schinner, y a laissé des traces de son opulence, dans la grande salle, et de sa haine pour le cardinal, dans les caricatures qui décoraient les angles de l'escalier. Cette salle, pièce spacieuse, haute, à deux étages de fenêtres, offre un plafond sculpté et peint, portant, dans une immense inscription circulaire, la date de sa construction (1505) et dans un cartouche central une Nativité en relief. Ce sujet est entouré de l'inscription suivante: *Virgo quem genuit divinum natum adoravit.* Entre cette inscription et la grande inscription circulaire, on en lit une troisième, composée des quatre premiers vers de l'Eglogue à Pollion, de Virgile. On y a réuni côte à côte les portraits des deux rivaux, celui du cardinal aux traits accentués, à la figure martiale, et celui de Supersaxo, à l'air modeste, douxereux, cachant les mauvaises qualités d'un ambitieux.“*)

Avant de gravir les rochers de Tourbillon et de Valère, accordons en passant quelques instants à

l'Hôtel de Ville,

situé au centre de la ville, dans la rue principale, le Grand Pont**). C'est là que siègent les autorités municipales et le

*) L'abbé Rameau, ouvrage déjà cité.

**) „Le Grand Pont, que les habitants nomment ainsi parce que la Sionne qui passe dessous se trouve couverte dans tout le trajet par des poutres de mélèze et des voûtes maçonnées de distance en distance, et forment ainsi un pont.“..... Schinner, Description, etc., page 384.

Conseil. La Commune des Bourgeois, la Cour d'assises et le Grand Conseil du canton y tiennent également leurs séances.

La maison de ville a été construite en 1660; elle porte une intéressante horloge faite par Marc Spaett, horloger de St-Gall, et datant de 1667. Dans le corridor du rez-de-chaussée se voient les monuments romains dont nous avons parlé plus haut; on admire aussi les belles portes sculptées et leur armature en fer ouvré. Les archives de la Bourgeoisie renferment, dit-on, d'importants documents historiques.





Les collines de Valère et de Tourbillon.

„Il y a, proche de la ville, trois châteaux sur la montagne. Le premier est le plus rapproché de la ville, sur une arête de rochers, et se nomme la Majorie (Majoria). Il était autrefois la résidence des nobles de la Tour, majors de Sion, et fut enfin vendu sous le règne de l'empereur Charles IV à l'évêque Guichard Tavelli, ou selon d'autres à l'évêque Edouard, par noble Bartholomé de Grisiaco (Bertholet de Greysier), major de Sion.

„L'autre château est situé plus avant vers le Rhône, sur un sommet de la montagne; on l'appelle Valère ou Valerium, d'un nom romain. C'est autour de ce château que les chanoines avaient leurs demeures. Ils s'y sont établis il y a nombre d'années pour leur sûreté pendant les cruelles guerres du pays, et y ont bâti une église particulière à Ste-Catherine. Selon toute probabilité, le château et l'église n'ont pas seulement existé depuis trois siècles qu'ont duré les guerres de Savoie et de Berne, mais déjà longtemps auparavant, sans doute au temps de l'empereur Arnolf et du roi Rodolphe de Bourgogne, à l'époque des longues guerres et invasions dont nous avons parlé; car l'église de Valère à l'air fort ancienne. Le nom laisse aussi supposer que longtemps avant la construction de l'église ce mont a été fortifié et habité; peut-être le château fut-il détruit et relevé plus tard par les chanoines, comme place de sûreté.

„Le troisième château est à gauche de la Majorie, sur le point culminant de la montagne; on l'appelle *Tourbillon*. Il domine les autres et ne peut être dominé; à l'heure qu'il est, c'est le château de l'évêque qui a fait pratiquer par l'arête un passage entre le château de Majorie et celui-ci. *Tourbillon* a été incendié en 1415, mais peu après reconstruit à nouveau.”

Stumpfius

XIe livre du Valais.

Tel était, il y a trois cents ans, l'aspect de ces rochers et de leurs constructions imposantes qui frappaient le voyageur.

Aujourd'hui on a peine à se le représenter. Majorie et Tourbillon ont été, comme nous l'avons dit, réduits en cendres lors du grand incendie de Sion en 1788. Tourbillon ne sera sans doute jamais relevé. Seuls quelques pans de murs, conservés avec soin, témoignent encore de son ancienne grandeur. Ce qui restait de Majorie a été récemment réparé et transformé en caserne. Quant à la colline de Valère, elle a, il est vrai, conservé sa vénérable église, mais les autres bâtiments sont pour la plupart en ruine et inhabités. A part les jours de pèlerinage, où de toutes parts affluent les pieux Valaisans en pittoresque et originale procession, ce lieu est désert toute l'année; on n'y rencontre qu'un gardien chargé de montrer l'église et le cabinet d'antiquités.

Gravissons d'abord la colline qui portait le château-fort de Tourbillon et domine comme une sentinelle toute la région moyenne de la vallée du Rhône. Nous laissons à gauche Majorie, avec le „trou du château“ et la *Tour du Chien*, où, selon certains chroniqueurs, Amédée V de Savoie aurait en 1308 fait traîtreusement décapiter vingt Patriotes valaisans; et par un étroit chemin rocailleux, nous arrivons aux deux vieilles portes qu'il faut franchir pour pénétrer dans l'enceinte du château. „Une fois arrivé sur le terre-plein de la forteresse, le visiteur voit s'ouvrir devant lui un panorama d'une rare splendeur. La vallée du Rhône se déroule immense à ses pieds, et les Alpes se dressent de toute part formant un cirque grandiose.“

A l'est se dresse le *Bietschhorn* tout blanc de névés, la perle de cette riche couronne, à partir de laquelle se déroule la chaîne des Alpes bernoises comprise entre la vallée de Lœtschen et le Pas de Cheville. D'abord le *Faldunrothhorn* et le *Restirothhorn*, puis le *Torrenthorn*, accessible de Louècheles-Bains; dans le massif du Wildstrubel le *Trubelstock*, le *Mont-Bonvin*, le *Mont-Tubang* et le *Wetzsteinhorn* tombant sur le col de Rawyl; le *Sex-rouge* d'où descend la Sionne, et le large sommet de la *Cretabessa* avec le *Prabé* couvert de forêts. A l'ouest du Sanetsch la *Dent de Fava* et la *Pointe de Flore* et enfin les trois pointes du *Haut-de-Cry* avec la

Dent de Fully. A l'occident, derrière Martigny, se perdent les montagnes de Salvan et le dôme du *Buet*; en avant de la Forclaz se montre le *Catogne* qui domine le col de Balme; le verdoyant *Mont-Chemin* s'élève ensuite jusqu'à la pyramide rocheuse de la *Pierre-à-voir*; plus près enfin, la *Dent de Nendaz*, boisée jusque près du sommet, sépare la gorge de *Fava* de la vallée de la *Prinze*. Au midi s'étalent les pentes verdoyantes des *Mayens de Sion**) de la vallée de la Borgne surgissent la *Sassencire*, la *Maya* et le *Montnuoble*. Ce dernier s'abaisse jusqu'au plateau de *Vercorin* à l'entrée du *Val*



Lac de Mont d'Orge avec le Haut-de-Cry

*) Les *Mayens de Sion*, à deux heures de la ville, montagne de 1200 à 1400 m., sur les pentes de laquelle les bourgeois aisés de Sion se sont construit de jolies maisons en bois. Ces habitations très commodes sont disséminées au milieu des prairies entrecoupées de bois, dans une position particulièrement salubre. Tandis que dans la plaine la chaleur d'été devient étouffante, il règne sur ces hauteurs un printemps, un mois de *Mai* (Mayen) presque continu; l'arôme des mélèzes et des sapins, l'air fortifiant de la montagne, l'excellente eau de source, la variété des promenades sont si favorables à la santé, qu'un séjour aux Mayens est devenu presque une nécessité pour l'habitant de la vallée. Cette habitude date déjà de plusieurs siècles. Un artiste valaisan, le paysagiste *Raphaël Ritz*, y a puisé plus d'une poétique inspiration; nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ci-contre une de ses peintures les plus connues „La Messe à la chapelle des Mayens.“ Par la même occasion nous recommandons à tous les amateurs d'art de visiter l'atelier de R. Ritz à Sion.

d'Anniciers, dont le versant opposé est dominé par la *Bella-Tola*, visible en partie, et par l'*Illhorn* à l'est.

A nos pieds s'étend la ville presque tout entière, avec les anciennes demeures de sa bourgeoisie aisée, et sur le penchant des collines les grands vignobles cultivés avec soin. En vérité, la main du Créateur a abondamment béni cet heureux coin de terre, et la vie doit y être douce et facile. Il n'en a cependant pas toujours été ainsi. En portant nos regards à plusieurs siècles en arrière, vers l'époque où sur toutes les éminences de la vallée se dressaient les châteaux-forts de la noblesse féodale: *Mont d'Orge*, *la Soie*, *Conthey*, *Saillon*, *Saxon*, *Granges*, etc., qui ne sont plus que des monceaux de ruines, nous ne saurions regretter ce temps passé, avec ses luttes sanglantes, ses rivalités, ses misères et sa rudesse.

A vrai dire, Tourbillon ne fut jamais un repaire de tyrans. Les évêques du Valais, surtout depuis qu'ils furent nommés par le peuple, étaient ses meilleurs défenseurs contre l'oppression des dynastes soit du pays, soit de l'étranger. C'est donc avec un certain sentiment de mélancolie que nous nous retraçons son histoire.

Pierre à Voir.



Ruines du château de Saxon
avec la Pierre-à-voir.

„Rien de plus saisissant que les ruines fantastiques du château dont est couvert tout le sommet du mont de Tourbillon, qui fait face à Valère, et dont les vieux murs et créneaux dessinent leurs dentelures à une hauteur de 182 m au-dessus de la ville. Le chemin raide et rocailleux qui y conduit, sur le flanc méridional du mont, franchit successivement deux anciennes portes.....“

„C'est une tradition constante que ce château de Tourbillon (Turbillio) fut bâti, vers 1294, par l'évêque Boniface de Challant. Il existe, il est vrai, un rôle des gardes de cette hauteur un peu antérieur à cet évêque; mais un autre titre nous apprend que „la roche“ était, en cas de guerre, occupée et défendue par les citoyens, „avant la construction du château.“ Ce qui est certain, c'est qu'on voit l'évêque Boniface de Challant y faire construire „une chapelle.“ Ce prélat était le frère de l'illustre Ebal de Challant, dont la puissante famille couvrait alors la vallée d'Aoste de constructions superbes, jetées comme Tourbillon sur des rocs inaccessibles. Tout porte donc à croire que cet évêque de Sion, rivalisant avec sa famille, dota sa capitale du château si important qui nous occupe, et compléta son œuvre en y ajoutant la chapelle mentionnée. Il donnait à sa ville une défense dans ces siècles de guerres, et à ses successeurs un séjour d'été agréable pour échapper aux chaleurs tropicales de la plaine.

„A la mort de l'un de ses successeurs, Aimon de la Tour, en 1339, les citoyens de Sion entrèrent de vive force à Tourbillon, prétendant en avoir la garde, pendant la vacance du siège, comme ils avaient celle de la roche, avant la construction du château; mais un accord adjugea la garde au Chapitre. Depuis lors, Tourbillon fut souvent attaqué et pris, en raison de son importance. Rappelons quelques faits, en suivant l'histoire de cette forteresse. En 1343, à l'avènement de l'évêque Tavelli, il y eut guerre entre le prélat et les bourgeois de Sion. A quelle occasion? On l'ignore. Les bourgeois tendirent des chaînes dans les rues, élevèrent un mur devant la Majorie (une barricade au XIV^e siècle!) et prirent Tourbillon, où ils enlevèrent des armes et espingoles; de leur côté, les hommes de l'évêque répondirent aux violences, aux déprédations et incendies, par des actes semblables; l'évêque excommunia les rebelles. Mais enfin, le 22 mai 1344, un arbitrage du comte de Savoie, conclu à La Soie, termina la querelle.

„Trois ans plus tard survenait une nouvelle révolte, où les serviteurs de l'évêque furent mis en fuite. L'accord intervenu (31 octobre 1348) stipulait que l'évêque posséderait en paix Tourbillon et y fera les fortifications qu'il voudra.

„En 1352, nouvelle prise d'armes des Vallaisans, furieux de voir l'évêque Tavelli se mettre sous la protection du comte de Savoie, devenu



Service divin dans la chapelle supérieure des Mayens de Sion, d'après une peinture de R. Ritz.

Bailli du Vallais. Ayant échoué dans une tentative contre La Soie, ils assiégèrent Tourbillon, le prirent, y tuèrent plusieurs soldats de la garnison, enlevèrent ensuite la ville de nuit et y commirent mille excès. Amédée VI accourut au mois de novembre, mit le siège devant Sion, brusqua l'assaut en voyant la ville ravitaillée par les paysans, „par le crest derrière Tourbillon,“ et emporta la place de vive force. Tourbillon tenait encore; le comte fit dresser „bastille;“ mais avant qu'elle ne fut complète, le château se rendit. Guillaume de Louèche fut exilé; soixante otages furent remis au comte, et la Valais fut frappé d'une indemnité de 28,000 florins d'or. Quant à Tourbillon, Amédée VI y mit des châtelains de son choix.

„En 1360, le château était de nouveau pris, après plusieurs jours de siège, par les Valaisans qui ne pouvaient supporter ces châtelains étrangers. Le Comte le délivra encore, et cette fois fit nommer par l'évêque, châtelains de Tourbillon et de Montorge deux chanoines, Pierre et Boniface de Challant.

„En 1384, Tourbillon tombait encore aux mains des Patriotes, qui expulsaient en même temps l'évêque Edouard de Savoie; mais, par traité du 21 août, il fut restitué au prélat et des otages y furent enfermés.

„Pendant la guerre de Rarogne (1417) Tourbillon fut en partie incendié par les Patriotes, mais il fut restauré d'abord par l'évêque André de Gualdo, puis par l'évêque Walter Supersaxo. Les temps troublés de la fin du XIVe siècle étaient passés et avaient fini avec la guerre de Rarogne; le XVe siècle inaugura pour Tourbillon une ère de restauration et de paix. Ce fut également en ce siècle que l'évêque Guillaume VI de Rarogne en rebâtit en partie la chapelle, qu'il consacra, le 2 octobre 1447, la dédiant à St-Georges, St-Grat, et au bienheureux Guillaume prévôt de Neuchâtel. On y voit encore ses armes. Les fresques datent aussi de cette époque.

„Au XVIIe siècle, un autre évêque, Adrien IV, fit refaire en 1653, l'autel de St-Georges, qui coûta 20 doublons et 126 écus. Il fit également peindre les portraits des évêques de Sion, dont la collection était une des richesses du château. Malheureusement le grand incendie de 1788 a tout dévoré, portraits et château. L'évêque Joseph Ant. Blatter se disposait à rebâtir Tourbillon quand éclata la Révolution de 1793. Peu après, Sion tombait au pouvoir des Français; la ville et l'évêché subirent le pillage. „Dieu sait, disait tristement le chanoine De Rivaz, quand nos Evêques auront les reins assez forts pour une entreprise aussi coûteuse!“

„Le palais épiscopal a été rebâti, en ce siècle, sur une partie des anciens remparts de la ville, et Tourbillon pleure encore sa gloire.“ *)

Avant de quitter ce sommet qu'enveloppe une si mélancolique poésie, consacrons quelques instants à la végétation

*) Rameau. Le Vallais historique.

du Valais moyen dont nous embrassons d'ici toute l'étendue. C'est à l'ouvrage classique du Dr. Christ, de Bâle, „la Flore de la Suisse“, que nous empruntons, en les abrégant un peu, les lignes suivantes :

„Les types de la flore des chaudes régions de la partie française de la vallée du Rhône ont pénétré jusque dans cette enceinte intérieure, chaude et abritée. — Il se mêle aux espèces de cette provenance un nombre considérable d'autres plantes provenant des Alpes méridionales et même quelques espèces endémiques. Ces plantes croissent en si grande abondance, qu'elles donnent au paysage un aspect tout à fait original. Les stations de ces espèces du midi ont le plus grand charme : ce sont les versants méridionaux de la chaîne septentrionale, les larges pentes qui les terminent et surtout les collines rocheuses qui émergent des alluvions et des moraines de la vallée. — Ces rochers sont ceux des Folaterres, situés exactement au-dessus du coude de la vallée; les collines de Saillon, de Montorge, de Valère et de Tourbillon, au-dessus de Sion; les Plâtrières au-dessus de St-Léonard; les collines de Sierre et les hauteurs de Varone près de Louèche-le-Bourg. Ce sont là les stations les plus intéressantes sur la pente sud des Alpes bernoises. Quelques stations semblables quoique moins favorisées, se trouvent aussi sur le versant nord des Alpes pennines. — Quand on les examine de plus près, on voit bientôt que ces rocailles du Valais ne sont pas aussi pauvres qu'elles le paraissent au premier abord. Le botaniste attentif y trouve une foule d'espèces, presque toujours d'un aspect chétif et comme desséchés, mais qui n'en sont pas moins rares et intéressantes.

„En février on cueille déjà, près de Montorge et de Branson, le premier messenger du printemps, le *Gagea saxatilis* (gagée des rochers), charmante petite liliacée aux fleurs dorées. Le *Bulbocodium vernalis*, sorte de colchique printanier qui croît par groupes assez serrés, fleurit en même temps que le *Gagea*. — Dans la troisième semaine de mars apparaît l'*Anémone des montagnes*, aux anthères d'or et aux stigmates rouges, recouverts d'un calice d'un bleu d'acier pourvu de longs poils argentés. Puis vient l'*Adonis du printemps* aux grandes fleurs d'un beau jaune. En avril, c'est le tour de la *Violette des sables* (*Viola arenaria* f. *Allionii* Pio), ravissante variété naine aux fleurs d'un bleu magnifique; de l'*Oxytropis veloutée*, aux fleurs d'un violet pâle, à pubescence épaisse et argentée. Voici encore la *violette de Bérard*, remarquable par sa fleur d'un bleu clair à large gorge blanche, à éperon obtus et à pubescence rude. Puis la *renoncule graminée* qui croît en abondance sur les hauteurs des Plâtrières. Plus loin se balancent les panicules dorées de l'*avoine de Gaudin*, graminée délicate et gracieuse, haute comme la main. Le *paturin mignon* couvre les rochers de ses gazons courts et épais, de Montorge et de Tourbillon jusqu'à Viège.

Cette flore printanière, caractérisée par quelques plantes bulbeuses aux fleurs brillantes, dénote un réveil puissant dû à l'élévation considérable de la température, élévation qui se produit en peu de jours, lors de la transition de l'hiver au printemps.

En mai, et plus tard encore, la flore des coteaux rocheux du Valais, en apparence si stériles, est d'une richesse étonnante et en même temps de la plus haute originalité. Partout on voit se balancer les arêtes plumbeuses de la *stipe pennée* et celles de la *stipe chevelue*, moins élégantes, mais tout aussi remarquables. Toutes deux appartiennent proprement à la région des steppes, elles fuient les cultures et sont répandues du fond de la Russie jusque dans les lieux arides de l'Espagne.

Les assises rocheuses du Valais donnent naissance à trois espèces endémiques: le *Trisetum*, le *Poa concinna* et l'*Artemisia*. C'est là un phénomène remarquable, qui n'a pas d'équivalent au centre de l'Europe. Le Valais acquiert par là l'importance d'un foyer de création . . .

D'autre part les labiées du Midi manquent entièrement aux lieux pierreux du Valais; ainsi, malgré toutes les espèces méridionales qui s'y trouvent, le Valais revêt déjà tous les caractères d'une vallée alpine.*

Dans les chaudes régions on trouve encore:

Rochers: *arabette des murailles*, *) *sumac fustet* (Martigny et Gampel), *scorsonère d'Autriche*, *molinie tardive*.

Terrains pierreux: *hélianthème à feuilles de saule* (Branson), *luffonie paniculée*, *bugrane parviflore* et *gluante*, *trigonelle de Montpellier* (Saillon, Tourbillon, Stalden), *astragale fausse-esparcette* et de *Montpellier*, *coronille naine* (Sierre, près Varone), *téléphe à feuilles alternes*, *scabiense colombaire* (f. *agrestis*), *achillée tomenteuse*, *centrophylle laineux* (Valère), *crupine commune*, *immortelle fermée* (Mont d'Orge, Sierre), *thym de Hongrie*, *calament à feuilles de menthe* (non rampant), *resce fausse-esparcette*, *tragus grappé* (Tourbillon et Valère), *fétuque ovine* (*tennifolia*).

Champs, prairies, décombres: *glauçière cornue* (Sion, St-Léonard, Niouc), *lunias fausse-roquette*, *corydale du Midi*, *chèvrefeuille d'Etrurie* (Saillon), *garance tinctoriale*, *roquette cultivée*, *sauge sclarée*, *anthrisque cerfeuil* (v. *trichosperma*; Tourbillon, Valère), *froment bifloré* (Viège), *cynosure hérissé*, *vraie multiflore* et *rigide* (Mont d'Orge?)

Ces plantes se rattachent à la flore de la Méditerranée; elles ont leur limite nord au Valais, à l'exception de quelques espèces.

Les espèces suivantes sont méridionales, bien qu'elles s'avancent jusqu'au sud et même jusqu'au centre de l'Allemagne.

*) Les plantes auxquelles nous n'ajoutons pas de nom de localité sont plus ou moins répandues dans notre champ d'observation.

Rochers: *giroflée violier* (ruines de Tourbillon et Valère, en masse), *rue odorante*, *perrenche majeure* (Conthey, Majorie), *iris d'Allemagne*, *cétérach officinal*.

Terrains pierreux: *laiche lustrée*, *hélianthème fumana*, *lychnide des jardins* (Fully), *baguenaudier commun*, *astragale chiche*, *fenouil officinal*, *silybe chardon-marie* (Valère), *micrope dressé*, *achillée noble*, *épervière de Le Peletier* et *tardive* (Tourbillon), *alsine de Jacquin*, *tunica saxifrage*, *oxytropes poilue*, *potentille des roches*, *dressée et inclinée* (Bovernier), *silène arméria* (Branson et Naters), *orobanche cuirassée*, *limodore aphyllé* (Mont d'Orge, vallée de la Sionne), *brome squarreux*, *cynodon digité*, *éragrostis poilue* et *faux-paturin*, *sclérochloa dur*.

Champs, prairies, décombres: *pastel tinctorial*, *calepine faux-crançon*, *passerage à feuilles de graminé* (Conthey), *carum noix-de-terre*, *panais opaque* (Martigny), *salsifis majeur*, *laitue viveuse* et *des vignes*, *podosperme lacinié*, *androsace majeure*, *ansérine botride*, *phléole rude*, *apère interrompue*, *asperge officinale*.

Il y a aussi des espèces non méridionales qui, en Suisse, se trouvent exclusivement, ou presque exclusivement, au Valais. Il s'y mêle quelques ubiquistes dont la présence constitue un fait tout aussi singulier que leur absence dans le reste de la Suisse:

clématite droite, *renoncule des marécages* (Branson), *parot hybride* (Conthey, Sion, Sierre), *sisymbre Irio* (Viège), *bryone blanche*, *drave des murs* (Guercet), *tabouret des décombres*, *vesce fausse-gesse* (Tourbillon et Valère), *silène à petites fleurs*, *échinospérme lappacé*, *véronique couchée*, *orobanche des sables*, *euphorbe de Gérard*, *potamo marin*, *acore*, *aromatique* (Tully), *glycérie écartée*, *hutchinsie des rocailles*, *véronique printanière*, *myosotis roide*, *rapette couchée*, *campanule de Bologne* (Bovernier, Ardon), *turgénie à larges feuilles* (Conthey, Savièse), *anthriscus commune*, *aspérule des champs*, *adonide rouge*, *échinope sphérocéphale* (Granges, Viège), *ansérine à feuilles de figuier* et à *feuilles d'obier*, *massette à feuilles étroites*.

Il est particulièrement intéressant de trouver au Valais des espèces qui appartiennent essentiellement aux Alpes méridionales:

jonbarbe des toits et *araucéuse*, *épervière laineuse*, *pointée* et d'autres; *dracocéphale d'Autriche* (Biédron), *sisymbre de Hongrie* (Isélabloz) et d'Autriche, *aspérule de montagnes*, *arabette des rochers*, *campanule épisée*, *esparcette des sables*, *vêlar helvétique*, *orcanette à poils étoilés*.

Trois plantes du midi qui, au Valais, se sont depuis longtemps échappées des cultures et croissent maintenant à l'état absolument sauvage méritent d'être spécialement mentionnées. Ce sont:

l'amandier,
le grenadier,
le figuier.

On peut y ajouter comme plantes accidentelles ou provenant probablement de cultures : l'*opontia commun* (figuier d'Inde) la *garance tinctoriale*, l'*hysope*, l'*anthriscus cerfeuil* et le *sumac des teinturiers*. Ce qu'il importe de constater, c'est que l'amandier, le figuier, le grenadier sont entièrement naturalisés au Valais et croissent dans les lieux les plus sauvages, aussi bien que les arbustes indigènes.

Nous arrivons au dernier groupe de plantes des collines du Valais. Ce groupe comprend les espèces qui peuvent être envisagées, avec plus ou moins de certitude, comme endémiques pour la contrée, avec ou sans exclusion des contrées les plus voisines. Trois de ces espèces ont déjà été mentionnées, ce sont : l'*armoise du Valais*, l'*avoine de Gaudin*, le *paturin mignon* et la *fétuque du Valais*. Il faut y joindre :

Clypéole jonthlaspi, (Tourbillon, Branson, Longeborgne, St-Léonard, Stalden, etc.) *éphédra helvétique* (Tourbillon, en quantité), *centaurée du Valais*, *violette du Valais* (id. id.), *laitue d'août*.

L'*androsace officinale* (Sion), la *lunetière des rochers* (Longeborgne), et l'*iris verdâtre* paraissent également se trouver surtout dans le Valais, du moins dans leurs formes les plus caractérisées.

Mais, avec l'été, la flore n'a pas encore dit son dernier mot. Le Valais est l'unique contrée de la Suisse qui ait une flore d'automne spéciale. Ce phénomène fait mieux ressortir encore la singularité du climat. L'été, qui est extrêmement sec, condamne au repos plusieurs espèces qui ne se développent que par l'influence des pluies d'automne. (H. Christ, Flore de la Suisse, pages 107 à 121.)

Il nous reste à visiter *Valère* avec son église et son ancien castrum dont nous n'avons encore parlé qu'en passant. A mi-chemin, dans le vallon qui sépare les deux collines, nous rencontrons la solitaire *chapelle de Tous les Saints*, que l'on a longtemps considérée comme la plus ancienne église de la contrée. Elle fut fondée vers l'an 1310 par le chanoine Thomas, comte de Blandrate, originaire de Viège. A l'est et au nord ses murailles tombent à pic au bord du rocher que recouvre un lierre magnifique. Quelques pas plus haut, nous traversons l'esplanade gazonnée du „*Prélé*“ avec une vue superbe; c'est là que la jeunesse sédunoise aime à prendre ses ébats. La

série de petits mamelons rocheux qui se succèdent dans la direction de l'orient est aussi intéressante pour le géologue que pour l'amateur d'antiquités. En effet, le plus élevé de ces rochers est un *autel druidique*, très reconnaissable à sa table des sacrifices et à la coupe creusée pour recueillir le sang; tandis qu'à l'autre extrémité, tout au bord du précipice, gît le célèbre bloc erratique connu sous le nom de *Pierre de Venetz*. De Charpentier le décrit comme suit dans son „Essai sur les glaciers et sur le terrain erratique du Bassin du Rhône“ (pages 146 et 147):

„Je mentionnerai un gros bloc calcaire de 10 à 15 pieds de diamètre situé sur le flanc méridional du monticule de Tourbillon. Il a une forme irrégulièrement arrondie, quoique sa surface ne présente pas de marques évidentes de frottement. Il se trouve presque sur le bord d'une pente excessivement rapide, et n'est appuyé que par trois points. L'un des appuis est un coin saillant de la roche en place, qui est un schiste talqueux fort quartzeux (Verrucano, Sernifit). Le second est également un bloc de schiste talqueux fendu du haut en bas et évidemment détaché de la roche en place. Enfin le troisième appui est un grès quartzeux, caractérisé par quelques grains de quartz rose, et que je ne connais en place qu'à cinq lieues en amont de Sion, sur la rive gauche du Rhône, en face de la ville de Louèche. Le bloc calcaire est pareillement fendu dans toute sa hauteur; l'écart entre les deux moitiés n'est que de quelques pouces. La situation de ce bloc sur le bord d'une sorte de précipice, la manière dont il est retenu en place et la direction verticale des ruptures, soit du gros bloc lui-même, soit de l'un des appuis, toutes ces circonstances réunies prouvent jusqu'à l'évidence qu'il n'a pas été placé là par un courant, ni brisé par un choc horizontal; mais qu'il est tombé sur la place qu'il occupe, et que c'est en tombant qu'il s'est fendu, et qu'il a cassé l'un des blocs qui le soutiennent.“

C'est à cette même place qu'Ignace Venetz, le véritable auteur de la théorie moderne des glaciers, a converti à ses vues les savants *de Charpentier, Agassiz, de Luc, de Buch, E. de Beaumont*, qui les avaient d'abord combattues. *) Aussi

*) „Je remercie en premier mon ami M. Venetz; c'est en quelque sorte à lui que je dois de m'être livré d'une manière particulière à l'étude du terrain erratique, dans laquelle il m'a été d'un grand secours. De plus, M. Venetz est le *premier* qui ait prouvé par des faits incontestables que les glaciers du Valais et des pays adjacents ont eu jadis un développement infiniment plus considérable qu'ils n'ont aujourd'hui. Il a fait connaître ces faits importants dans un écrit intitulé *Mémoire sur la température dans les Alpes*, rédigé en 1821 et insérée dans

quelques amis du savant valaisan ont-ils voulu dédier ce bloc à sa mémoire en y faisant graver son nom :

J. Venetz 1821.

Tous les cultes et les superstitions semblent s'être donné rendez-vous sur ce pittoresque rocher. Les gnomes, dit la légende, dansaient leurs rondes nocturnes sur le bloc erratique; plus loin l'autel des Celtes a vu couler le sang humain. Au sommet de la colline s'éleva ensuite le temple païen des divinités romaines. Notre Dame de Valère, enfin, sinon le plus ancien, du moins le plus vénéré sanctuaire chrétien de la contrée, y proclame depuis dix siècles le christianisme triomphant.

Nous avons déjà signalé (page 418) le rôle qu'a joué le castrum de Valeria sous la domination romaine et l'arrivée à Sion des évêques forcés de quitter Octodure. —

Est-ce sur ce monticule que s'éleva la première église chrétienne de Sion et que fut la cathédrale, dès le milieu du VI^e siècle, où l'évêque transporta son siège d'Octodurum à Sion? Ce sont là des questions pour la solution desquelles les documents certains font défaut. „Ce n'est que vers 1168, dit M. l'abbé Gremaud, que l'on constate l'existence des deux églises de Valère et de Sion, desservies par les chanoines du Chapitre épiscopal.“ Mais les caractères architectoniques des parties primitives de Valère en reculent la construction à des temps bien antérieurs.

„De Rivaz attribue sa fondation à l'évêque Ermenfroï (vers 1055). Le chœur, dont l'abside, circulaire à la base, polygonale en haut, est encore garnie de ses créneaux, peut, en effet, dater de cette époque. Selon Blavignac, les plus anciens fragments peuvent même dater du VIII^e ou IX^e siècle.

les Mémoires de la Soc. Helv. des sciences naturelles Vol. I, part. 2. Quelques années plus tard, cet habile observateur fut amené par ses recherches à l'opinion que tout le phénomène du terrain erratique trouvait son explication dans l'existence ancienne d'immenses glaciers.“ De Charpentier p. V, plus loin p. 243: „Je trouvai réellement folle et extravagante l'idée de Venetz d'un glacier de plus de 60 lieues de longueur, occupant non seulement le Valais, mais recouvrant même tout l'espace entre les Alpes et le Jura, et entre Genève et Soleure.“

Mais la nef, selon le même auteur, appartient en grande partie au XII^e et au XIII^e siècle, époque où s'éleva le massif jubé en pierre. On n'entre dans cette église que par un portail latéral, abrité par une autre porte qui ouvre sur la terrasse. Donnons-y, en entrant, un coup d'œil au petit orgue, fermé par des volets peints, qui rappelle les conquêtes des Patriotes Valaisans. Ayant, au XVI^e siècle, poussé ces conquêtes contre la Savoie jusqu'à Evian, ils rapportèrent ce petit instrument de l'une des Abbayes du Chablais. Mais c'est dans ce chœur que l'artiste chrétien doit chercher les richesses de Valère. Ce sont d'abord les sculptures allégoriques des six piliers qu'a étudiées Blavignac; puis les motifs d'ornementation des chapiteaux (pommes de pin, corolles) uniques dans leur genre. — Puis, ce sont les stalles, datant de 1662 et 1664, d'un travail remarquable, offrant en 29 sujets les scènes de la Passion, terminées par une Résurrection et une Assomption. — Derrière l'autel est un *Répositoire* en pierre (tabernacle), portant la date de 1523, travail gothique du meilleur goût, mais dont les clochetons sont malheureusement mutilés. — Des peintures murales, récemment découvertes sous un badigeon, présentent dans l'abside trois étages de sujets; dans le premier, les douze apôtres tenant chacun une banderole où se lit un article du Symbole; dans le second, les prophètes, et dans le troisième, des évêques. L'écusson armorié des *Asperlin*, qui s'y présente cinq fois, reporte ces peintures à l'époque de Henri Asperlin, doyen de Valère, puis évêque, mort en 1457. — Il existe, dans la nef, une autre peinture murale de la même époque; c'est le martyr de St-Sébastien; cette fresque est due au prédécesseur de Henri Asperlin, à l'évêque Guillaume VI de Rarogne, mort en 1451 et inhumé au-dessous. — Pour abrégé, nommons seulement un triptique sculpté (l'arbre de Jessé), daté de 1610, une Adoration des Mages, sur fond d'or, et une arche (coffre) antique d'un travail exquis, sur lequel on lit, entre des arcatures, ces mots: AVE MARIA GRATIA PLENA. *)

*) Ce coffre a été depuis peu déposé au musée de Valère.

„Ces arches étaient autrefois nombreuses à Valère et y remplaçaient nos meubles actuels de sacristie. Ces meubles, ornés de sculptures, tenaient jadis en Valais une place importante, non seulement dans le mobilier des églises, mais aussi dans celui des châteaux et des maisons riches.

„Parmi les chapelles de Valère, la principale était celle de Ste-Catherine, qui se voit à gauche du grand autel. C'est depuis 1433 que l'église de Valère, primitivement sous le vocable de *Notre-Dame*, commença à s'appeler église cathédrale de *Ste-Catherine* et que cette sainte est devenue la patronne de Valère et du diocèse.“*)

Derrière l'église, enfin, le sacristain nous montre quelques vieilles armes, un moulin à briser et plusieurs pétrins provenant de l'époque où Valère était fortifié.

„On place la fondation du Collège des Chanoines en l'an 1049,“ dit le Père Furrer dans sa Statistique, „sous l'épiscopat d'Aymon, fils du comte Humbert de Savoie. Valère fut fortifié plus solidement et servit de refuge aux chanoines durant les nombreuses guerres qui se succédèrent. Le châtelain était un chanoine; on ne pouvait sans sa permission lever la herse pour ceux du dehors. De nuit on ne pouvait pénétrer que jusqu'à la première porte, rarement jusqu'à la seconde, d'après les actes de 1364 et 1365. En 1702, le droit de juridiction étant en litige, le nonce apostolique déclara qu'il appartenait au Chapitre, mais qu'en temps de guerre la ville était autorisée à y tenir garnison.“

A cette époque le Chapitre se composait de 24 chanoines résidents, dont la moitié habitaient Valère et les autres la ville. Au commencement de ce siècle, le nombre en fut réduit à douze pour le service du chœur à la cathédrale. De 1818 à 1870, les bâtiments de Valère furent occupés par le Séminaire diocésain. Aujourd'hui ils sont déserts.

Dans la *salle dite des Calendes* on a récemment installé le *Musée cantonal d'antiquités*; la collection n'est pas encore considérable, mais n'en renferme pas moins de précieux spécimens de l'époque gallo-romaine et de l'art chrétien. Un catalogue est mis à la disposition du visiteur.

*) Rameau.





Groupe d'habitations à Savise.



Promenades et excursions.

Sion est de plus en plus fréquenté par les étrangers. Notre ville doit cet avantage non seulement à l'importance historique de la contrée, à son cachet ancien, à ses brillantes solennités religieuses (p. e. procession de la Fête-Dieu), à son climat presque méridional, mais encore et surtout à sa position centrale au pied des trois plus anciens passages des Alpes et au débouché des vallées de Réchy, de Nendaz et d'Hérens qui attirent chaque année un grand nombre de touristes.

Nous désirons dans les pages suivantes faire connaître au lecteur les environs immédiats et toute la région dont Sion est le centre, en suivant le plus souvent les itinéraires si précis de l'excellent Guide de Tschudi. Quand l'occasion s'en présentera, nous nous étendrons davantage sur la population, ses mœurs, ses habitations, son costume etc., en faisant largement usage des études publiées dans l'Annuaire du C. A. S. par l'illustre artiste valaisan, le peintre Raphaël Ritz, ainsi que de plusieurs rapports officiels et des ouvrages de Ch.-L. de Bons, Furrer, Schinner, etc.

Ayant et le col du Rawyl.)*

Itinéraire : De Sion (530 m) aux bains de *la Lenk* (1070 m) 9 h. et demie à 10 h. — De Sion à *Ayant* (1035 m) 2 h. — aux chalets des *Karins* (1684 m) 5 h. — aux chalets d'*Armillon* (1800 m env.) une demi-h. — au sommet du versant nord (2200 m env.) trois quarts d'h. — à la *Grande Croix* sur le col (2421 m) 1 h. — à *la Lenk* 2 h. trois quarts.

Le col de Rawyl n'a qu'une importance locale et ne peut se comparer, pour le pittoresque et l'intérêt scientifique, au col de Sanetsch dont nous parlerons plus loin. Le chemin jusqu'à Ayent est la partie la plus intéressante de la course; au-delà, il devient très monotone.

*) L'appellation française de *Col des Karins* étant moins familière au monde des touristes, nous conserverons le nom allemand de Rawyl.

Pour atteindre Ayent, nous avons le choix entre deux chemins; l'un, le sentier à mulets, plus court et plus comode, traverse les petits villages de *Champlan* et de *Grimisuat*; l'autre, plus pittoresque, suit la *bisse de Clavoz* et ne peut être conseillé qu'aux marcheurs exempts de vertige.

Prenons d'abord le chemin ordinaire. La première demi-heure de montée jusqu'à Champlan est raide et raboteuse; aussi les piétons de loisir feront-ils bien de l'éviter en prenant le sentier qui serpente dans le vallon de la Sionne. Des rochers pittoresques, des bois charmants et des prés fleuris nous dédommagent amplement de ce détour. On peut par là pousser jusqu'à Grimisuat. Quant au botaniste, il ne s'en repentira pas.

Le village de *Grimisuat* (882 m), à mi-chemin d'Ayent, est enfoui sous les arbres fruitiers, comme la plupart des villages du Valais moyen situés au penchant de la montagne. „Grimisuat nous offre au passage un vieux bâtiment carré à pignons, aux murs de 6 pieds d'épaisseur, et qui sert aujourd'hui de presbytère. Cette vieille tour est citée en 1267 où le doyen du Chapitre l'avait léguée aux chanoines de Sion. Au XIV^e siècle elle était aux nobles de Christa, bourgeois de Sion, qui sans doute la tenaient en fief du Chapitre.“*)

„Dans ce village,“ écrit R. Ritz, „se voient encore plusieurs maisons en pierre avec fenêtres et portes de style Tudor, éparses au milieu des petites habitations montagnardes propres au Valais moyen: le rez-de-chaussée en pierre (portes souvent cintrées), l'étage en bois percé de petites fenêtres au-dessus desquelles s'avance un toit saillant. Tout cela entrecoupé et animé par des jardinets, des haies, des arbres et des ruisseaux. La disposition intérieure des anciennes maisons est la même, en général, que celles d'Ayent, de Savièse etc. On arrive par un escalier, et le plus souvent en traversant la petite cuisine sombre, dans la vaste chambre de ménage (Wohnstube) dont un des côtés est percé d'une rangée d'étroites fenêtres. Le long des fenêtres règne une grande table avec des bancs de même longueur. A la muraille en face est adossé le lit à petits rideaux, quelquefois même plusieurs lits côte à côte ou superposés, en avant desquels est un coffre plus ou moins sculpté. Puis vient le poêle en pierre avec son encognure si confortable; du même côté s'ouvre aussi une

*) L'abbé Rameau.

chambre contiguë, celle des filles. Contre les parois on voit l'horloge au gai tic-tac, de petites armoires, le ratelier avec son étincelant régiment de brocs d'étain, depuis la choppe jusqu'à la double mesure (le Majosi); au-dessous, les assiettes et les tasses, les cuillères de bois et d'étain. A la place d'honneur pend le crucifix entouré d'images de saints, sur un carré de tapisserie ou de soie brodée; dans le mois de mai, des bouquets de fleurs resplendissent autour de la madone. La maîtresse-poutre du plafond porte une inscription invoquant la protection de Dieu sur la maison, avec la date et les noms de ceux qui l'ont construite, mari et femme. A l'une des poutres est suspendu un agencement mobile pour l'éclairage durant les longues soirées d'hiver.*

„Au-dessus de Grimisuat s'élève la colline des *Crêtes* d'où l'on découvre une vue magnifique, surtout du côté de l'ouest: au premier plan, le village avec son clocher et ses groupes d'arbres, au centre des collines et le beau plateau de Savièse; au loin, par-delà la vallée du Rhône, les crêtes fuyantes des montagnes se perdant à l'horizon, le tout formant un entrecroisement de lignes superbes.*

En montant au-dessus de Grimisuat, nous arrivons à un réservoir artificiel comme il y en a plusieurs dans la contrée (entre autres à Lens et à Savièse) et dans lesquels on recueille pendant la nuit l'eau destinée à l'arrosage journalier. Ici encore c'est à ses ingénieux aqueducs, à ses *bisses*, que l'habitant doit le riche produit de ses champs et de ses prairies. Nos yeux reposent avec complaisance sur ces terrains admirablement cultivés; mais pour le promeneur, il y a une ombre au tableau: les chemins servent fréquemment de lit à l'élément liquide et sont, en été, d'un parcours malaisé.

On compte une bonne heure jusqu'au village d'Ayent proprement dit (St-Romain 1036 m). La paroisse comprend plusieurs hameaux; nous traversons ceux de *Blignoux*, *Botiri*, *Sazonna*, avant d'arriver à la nouvelle église paroissiale, admirablement située et ornée à l'intérieur de deux beaux tableaux d'autel dus au pinceau de Ritz. C'est encore à cet artiste, qui sait aussi peindre par la plume, que nous empruntons la description suivante :

„La contrée est riche en prairies, en vergers et en champs; les vignes sont situées plus bas, sur des pentes raides et ensoleillées. La population, de robuste race, est aisée, laborieuse, simple de mœurs, sobre et honnête. Le costume, austère de forme et de couleur, sans être pré-

cisément gracieux est, de même que les maisons, plus propre ici que dans d'autres localités du Valais moyen.

„Au moyen-âge, Ayent avait deux châteaux, l'un, à St-Romain, fut détruit en 1475; l'autre s'élevait sur une éminence rocheuse au-dessus de la Place et appartenait aux barons de la Tour qui furent quelque temps seigneurs d'Ayent. Ce château fut également détruit, en 1375. On n'en voit plus que quelques pierres. Mais la légende parle de voûtes affaissées et de trésors cachés.“

Laissons la même plume nous conduire par la seconde des routes qui mènent de Sion à Ayent :

„En quittant Sion, nous nous dirigeons vers la Liène, et au lieu de prendre la grande route, nous allons suivre la remarquable *Bisse de Clavoz* que nous atteignons après un quart d'heure de rude grimpée. Nous nous engageons ensuite sur l'étréit chemin qui longe le canal, presque à niveau entre les vignes.*) Bientôt nous dominons la charmante terrasse du hameau

*) Il n'y a pas d'endroit plus favorable pour juger des magnifiques vignobles de Sion. „C'est aux portes de cette ville que l'on peut voir les p'us beaux prodiges de travail qu'il soit possible d'exécuter pour créer un vignoble. Là, dans des pentes qui donnent le vertige quand on les domine, nous avons vu des murs admirablement construits, de dix, onze et douze mètres de hauteur, soutenant des masses énormes de terre ou de pierres brisées où la vigne végète admirablement et donne des produits de très bonne qualité. Là où les pentes sont moins rapides, de 30 à 40 degrés, les murs deviennent moins hauts, mais plus nombreux et plus rapprochés. — Les roches schisteuses (schiste lustré) sur lesquelles on établit généralement les vignobles de coteaux dans le Valais, se débitent assez facilement en blocs plus ou moins volumineux; les plus gros sont employés à la construction des murs, les plus petits sont brisés, cassés, pour faire un terrain à vigne. — Les parties qui se débitent en lamelles minces de 2 à 5 cm d'épaisseur sont employées comme amendements sous le nom de *brisé*. — On considère généralement en Valais le *brisé* comme un amendement riche en matières fertilisantes et surtout en potasse. Toutefois les analyses faites sur des échantillons pris dans les meilleures carrières de Sion ne donnent pas plus de 2.25 %, dont 93c seulement sont immédiatement assimilables. Elles contiennent par contre une certaine quantité de calcaire et de phosphate. Il est à croire que le rôle utile de ces schistes répandus sur la vigne doit être plutôt physique que chimique. Ce qui est incontestable, c'est qu'il favorise la maturité du fruit par le rayonnement. Mais le grand élément de la belle végétation des vignobles valaisans, c'est sans contredit l'irrigation des vignes qui se fait généralement à deux époques de l'été, etc.“ (V. Pulliat. Les vignobles du Haut Rhône et du Valais.)

En comparant les chiffres du cadastre pour tous les districts viticoles du Valais, on constate que les Vignobles de Sion sont évalués plus haut que tous les autres, à l'exception de Monthey (Sion, 1 f. 16 le m², Monthey 1 f. 60 le m²). Leur valeur ne fait, du reste, qu'aller en augmentant d'année en année. En 1886, le vignoble de Sion avait une étendue de 5,009,916 m², avec une valeur réelle de 10 millions au moins. La même année leur production a été :

moûts : 1,760,851 litres

raisins : 90,000 kilos en caisses de 5 kilos et

90,000 kilos en grandes panières.

vins fermentés : 240,000 litres.

de Mollignon, avec ses bouquets de beaux arbres et sa petite chapelle à la lisière de la prairie. En suivant toujours le canal, nous arrivons à la verdoyante commune de *Signèse*, d'où l'on a une belle vue sur la vallée d'Hérens et ses magnifiques sommités. Au dessous de nous est la paroisse de *St-Léonard*, au débouché de l'étroite gorge de la Liène. C'est dans ce défilé que s'engage la bisse, en suivant la direction du nord, puis du nord-est. Nous rencontrons un ruisseau bondissant à travers un épais taillis où les touffes de primevères s'épanouissent au printemps par milliers. Puis la bisse franchit plusieurs ponts en forte maçonnerie, le Pont des Gouttes, le Pont du Loup, enfin le Pont de Zam avec cinq arcs-boutants. Dans ces parages il s'est produit sur une grande étendue des éboulements de terrains plantés de vigne. Le paysage prend peu à peu un caractère sauvage, rocailleux, le flanc de la montagne tout hérissé de pins devient de plus en plus précipiteux. Bientôt nous arrivons à la partie la plus intéressante de l'aqueduc, les „Chânel“ (chênaux) et les demi-galeries. Les canaux de bois suspendus au rocher, sont supportés par des traverses encastrées dans la pierre; nous marchons dans le vide, le long des planches fixées au bord extérieur du canal; au-dessous de nous bondit le torrent. Ailleurs, il faut traverser un long tunnel étroit. Nous atteignons ainsi un évasement du défilé, la *Combe d'Ayent*. Un pont formé d'une arche hardie fait franchir la Liène à l'aqueduc, en passant devant quelques pittoresques moulins dans le voisinage desquels se trouve la prise d'eau. Cette Combe offre un remarquable tableau. Une énorme moraine se dresse au-dessus de nous du côté d'Ayent, ravinée, déchiquetée et plongeant comme une muraille. De cette paroi au lit de la Liène descend une masse d'éboulis schisteux, où ne croissent que de maigres broussailles dont la teinte noirâtre s'enlève vivement sur le fond clair de la moraine. Le sentier franchit ce talus, encore exposé aux éboulements, et nous amène bientôt à Ayent.*

D'Ayent au sommet du col du Rawyl, il faut compter 4 à 5 heures. Il n'est pas nécessaire de suivre tout le long le sentier à mulets; on peut abréger une bisse, mais il s'agit d'avoir la tête solide. Sur le col, se trouvent deux cabanes assez primitives qu'on n'est cependant pas fâché de rencontrer en cas de mauvais temps subit, et qui servent

Les raisins expédiés en grains représentent la valeur de 145,000 litres de vin, en sorte que l'expédition totale peut être évaluée à 2,145,000 litres à 42 c. = 900,000 fra. Ces données ne tiennent pas compte de la consommation sur place, ce qui permet de fixer le rendement total des vignobles de Sion à 1 million par an. Parmi les nombreux cépages cultivés en Valais, les meilleurs pour l'exportation sont les blancs: le Fendant, le Johannisberg ou petit Rhin, l'Amigne, l'Hermitage, le Muscat, le Malvoisie et le Glacier. Les cépages rouges donnent: le petit rouge (vin du pays), le Bourgogne, le Borsleaux et le Dôle. (Voir pour plus de détails l'intéressante brochure citée plus haut).

quelquefois de bivouac aux touristes ayant en vue l'ascension des sommités environnantes (*Rohrbachstein*, 2953 m. — *Wetzsteinhorn*, 2780 m. — *Rawylhorn*, 2908 m. — *Wildhorn*, 3264 m. — *Schneidehorn*, 2938 m. — *Mittaghorn*, 2687 m. — *Weisshorn*, 3010 m., etc.). Rappelons encore qu'en 1191, Berthold V de Zæhringen se proposant de descendre sur Sion avec son armée, fut assailli au Rawyl par les Valaisans qui lançaient des pierres et des flèches, et forcé de battre en retraite.

Le plateau de Savièse et le Sanetsch *).

Itinéraire. De Sion à *Gsteig* (Châtelet, 1192 m) 9 à 10 heures. — De Sion à *St-Germain* (823 m) 1 h.; — *Chavollia* (829 m) 1 h.; *Pont-Neuf* 3/4 d'h.; — *Chalets de Glarey* (1500 m) 1 h. 3/4; — *Alpe de Zauffenron* (2064 m — *Hôtel* 2100 m) 1 h.; au *sommet du col* (alpe *Grande Croix* (2234 m) 1/2 h.; — jusqu'à la paroi de rocher „*As pas*“, 1 h.; — *Gsteig*, 2 h. —

Le Sanetsch est un des beaux passages des Alpes. Le riant plateau de Savièse, le sauvage défilé de la Morge, la magnifique vue du col sont autant de jouissances pour l'ami de la nature. Le botaniste y trouve un véritable Eden; dans la première partie du chemin, il rencontre les représentants les plus rares de la flore méridionale de la vallée du Rhône; dans le défilé de la Morge, ceux de la région montagneuse et des rochers; au-dessus de Glarey commence la zone alpine, et les hautes crêtes enfin sont couronnées de la végétation des Alpes calcaires. Le géologue, à son tour, trouvera vers le haut du col de riches pétrifications (voir *Rénevier*, *Matériaux pour la carte géologique de la Suisse*). Quant à l'ascensionniste, il peut, depuis 3 ans, établir son quartier-général au confortable *Hôtel des frères Theiler* et rayonner de là sur les sommets et les glaciers environnants. Mais heureux entre tous celui auquel il est accordé de passer quelques semaines de paisible loisir à l'hôtel du Sanetsch!

Nous nous félicitons de pouvoir souvent dans ce chapitre laisser la parole à l'artiste éminent auquel nous avons déjà fait de nombreux emprunts, et nous ne saurions mieux illustrer les pages dues à sa plume que par la reproduction de quelques-unes de ses meilleures toiles: la *Chapelle des Mayens*, *Groupe de maisons à Savièse*, *Jeunes filles de Savièse*, *Le Dimanche sur le Sanetsch*, *Longeborgne*, *Femme d'Evolène*, etc., heureux de faire ainsi connaître à nos lecteurs l'œuvre géniale du peintre Ritz.

*) Le nom français de *Seuîn* est hors d'usage.

Sion et les Diablerets.



La commune montagnarde de Savièse comprend plusieurs villages et hameaux : *Rouma, Ormona, St-Germain, Prinzières, Montellier, Drôna, La Cretta, Granois* et *Chandolin*, situés presque tous à une altitude de 800 m au-dessus de la mer, sur une riante terrasse, au sein d'une nature riche et variée. „Là, de sombres collines, tantôt rocheuses, tantôt boisées, contrastent avec des vallons verdoyants, les pentes douces ou rapides avec les plateaux, les moissons dorées avec les prairies en fleurs. Les conifères et les arbres à feuilles, tantôt en forêts, tantôt en superbes groupes, dessinent sur le relief accidenté du sol les traits énergiques de ce lumineux paysage de montagne. Les petits hameaux se dérobent à demi sous le feuillage touffu des noyers, des cerisiers et des pommiers; d'autres, au contraire, sont groupés sur quelque hauteur découverte. Au-dessus des villages apparaissent les prairies de montagne au milieu desquelles étincelle le miroir des petits étangs et des réservoirs d'eau. Immédiatement après, on trouve les mayens, commandant une vue étendue et environnés de forêts de sapins qui leur ont fait donner le nom de *Mayens de la Zour*. Le tout est couronné par la longue arête du *Prabé* et les rocs déchiquetés de la *Cretabessa*.“

„Dans cette région montagneuse on rencontre les petites idylles et les tableaux familiers à côté des paysages de grand style ayant pour arrière-plan des lointains superbes. Le regard plonge sur la vallée du Rhône avec ses collines et ses châteaux que dominent les hautes chaînes de montagnes aux glaciers éblouissants, en particulier ceux d'Evolène au val d'Hérens.“

Les villages de la paroisse de Savièse n'ont été bâtis qu'après la bataille de la Planta, livrée sous les murs de Sion le 13 novembre 1475. Trois jours auparavant, *Malerna* et *Zuchuat*, les seuls villages alors existants sur le plateau, avaient été pillés et incendiés par les soldats savoyards. Malerna, où se trouvait l'église paroissiale, était situé au-dessus du hameau actuel de Granois, au pied du château de

la Soie, et Zuchuat un peu plus bas que St-Germain. Ils ont disparu sans laisser d'autre trace que leurs noms.

La population de Savièse s'élève, d'après le recensement de 1852, à 2075 âmes.



*Jeunes paysannes
de Savièse.*



„La race, belle et intelligente, se distingue à son avantage de ses voisins de la Sionne et de la Morge. On rencontre parmi les hommes mainte physionomie énergique et pleine de caractère; la population féminine se fait remarquer en général par une taille svelte, de la grâce et une démarche élégante. Quand on aborde ces

braves gens avec cordialité et politesse en même temps, ils vous rendent votre accueil et répondent souvent avec une fine bonhomie ou une naïveté charmante. Mais si l'on prend avec

eux un air hautain, hardi, on s'attire une réplique bien méritée ou, de la part des jeunes garçons, un geste très significatif.“

Par la nature même de son sol, la population de Savièse mène la vie agricole et pastorale. Outre leurs propres vignes,

les Saviésois cultivent la plus grande partie du vignoble de Sion, ce qui leur rapporte de beaux écus sonnans, mais leur fait négliger quelque peu leurs propres affaires.

„La plupart des maisons sont en bois, avec rez-de-chaussée en maçonnerie quelquefois très élevé et percé de portes cintrées. Les unes sont ornées d'une treille, d'autres portent des inscriptions, presque toutes sont égayées par les rangées d'épis de maïs suspendus sous les étroites croisées. On voit aussi des bâtimens en pierre dont quelques-uns ont un aspect très pittoresque.“

„Le costume des jeunes filles de Savièse sied à leur beauté plastique; il se compose d'un chapeau de paille garni de noir, un petit bonnet de dentelle, un fichu blanc négligemment noué, un corset, des manches de chemise bouffantes, un jupon court jusqu'à mi-jambe, un tablier blanc, des bas blancs et de petits souliers. Les jours de fête on y ajoute une jaquette foncée, le mouchoir est de soie, le tablier de couleur ou à fleurs, et la jupe noire. Le costume masculin est caractérisé par le frac d'étoffe de laine brune; les vieillards portent encore les culottes courtes, mais les autres ont adopté le pantalon de bure. Du reste les hommes contractent souvent au service militaire l'habitude des habits plus modernes. La plus grande partie des étoffes et des vêtements se fabriquent à Savièse; on n'achète à Sion ou au Gessenay que les pièces de luxe. Les petites filles portent le même costume que les femmes, et ainsi attifées elles sont vraiment charmantes à voir; les gamins font quelquefois une drôle de figure dans leurs fracs devenus trop courts.“

On monte à Savièse par plusieurs chemins. Celui de l'est remonte le pittoresque vallon de la Sionne (riche moisson d'épervières) jusqu'au hameau de *Dróna*, enseveli sous de gigantesques noyers. A l'ouest, on longe le charmant petit lac de Mont d'Orge*) pour monter par *Ormona* ou *Granois*

*) Le château de *Mont d'Orge* ou *Montorge* fut bâti au commencement du XIIIe siècle par Aymon de Savoie, et selon toute apparence, détruit en 1417 par les Patriotes (Haut-Valaisans).

(la Soie, Chandolin). Entre deux, il y a un chemin qui monte à travers les vignes à *Ormona*, ou directement par Pellier à *St-Germain*, le village paroissial.

C'est ce dernier itinéraire que nous choisirons. A peine sortis de la ville, nous passons devant le couvent des capucins avec son tilleul séculaire, à l'ombre duquel s'arrêtent les pauvres qui viennent chaque année demander la soupe aux capucins. Droit en face s'ouvre le cimetière; une grande croix de granit dressée au centre porte ces paroles consolantes : „Ego sum resurrectio et vita!“ C'est là que repose *Berchthold*, fidèle pasteur et naturaliste bien connu. Au-dessus des plates-bandes fleuries se dressent à l'arrière-plan deux sommets au profil grave, la sombre colline de Mont d'Orge et plus haut le Haut de Cry au front chauve.

A partir du couvent on monte plus rapidement, d'abord par le vignoble de *Lentina*, puis au-dessus de Pellier, tantôt par des sentiers couverts, tantôt à travers les prairies en plein soleil. (Dans les champs s'épanouissent la grande androsace et la thurgénie à feuilles de laitue.) Au bout d'une heure de marche facile comme au travers d'un beau parc, nous apercevons le svelte clocher de *St-Germain*. Arrivés au village, nous allons faire halte, nous rafraîchir d'un verre de muscat et retenir des mulets pour monter au Sanetsch. Pendant qu'on les selle, nous avons le temps de visiter l'église paroissiale, construite en 1525 dans le pur style gothique. Les trois nefs sont séparées par des arcades reposant sur des fûts sans chapiteaux et dont l'archivolte est si gracieusement ornée, qu'on se croirait au milieu des palmiers. Il y a quelques années qu'on l'a agrandie et restaurée dans le style primitif.

„Au-dessous des ruines est un petit lac, au fond duquel est ensevelie l'ancienne ville de Sion, dit la légende.“ Aujourd'hui c'est une des promenades favorites de la jeunesse séfunoise, soit en été, soit en hiver lorsqu'une belle glace le recouvre. Nous ne saurions trop recommander à l'étranger de visiter ces ruines d'où l'on a une vue plus belle encore que celle de Tourbillon. Le retour peut s'effectuer par le vallon de Chatroz, et la promenade entière ne prend guère plus de 2 à 3 heures.



Service divin sur le passage du Sanetsch, d'après une peinture de R. Ritz.

Nous quittons St-Germain pour nous diriger vers *Chandolin* en passant par *Granois*. La promenade est délicieuse, sur un chemin presque à plat et par les sites les plus charmants. C'est à la fin de juillet ou au commencement d'août qu'il faut parcourir ces pentes magnifiques où jaunissent les moissons, pour voir les filles alertes lier les gerbes d'or que de vigoureux paysans chargent sur les mulets, tandis que le chef de famille prend par la bride la bête pesamment chargée et la ramène au village avec son riche fardeau. A ce premier plan lumineux servent de repoussoir les sombres forêts de sapins, d'où surgissent les murailles démantelées de Mont d'Orge et de la Soie. Par l'échanerure de leurs rochers, le regard cherche au loin la plaine où scintillent les nombreux méandres du Rhône, tandis que les bourgs et les villages apparaissent voilés d'une transparente vapeur. Sur les pentes élevées sourient les blancs mayens de Conthey, dominés à leur tour par la *Pointe de Flore* et l'altier *Haut de Cry*. A l'horizon du sud-ouest, les Alpes de Savoie sont noyées de lumière.

Avant d'atteindre Chandolin, nous passons tout près des ruines du célèbre château-fort de *la Soie* (Séon, Seta). — Construit ou relevé en 1219 par l'évêque Landri, il servait à la fois de place de frontière et de résidence d'été aux évêques de Sion. „C'est là que, le 8 août 1375, se termina par un crime atroce la longue lutte entre l'évêque Guichard Tavelli et les De la Tour-Châtillon. Antoine De la Tour en finit avec son rival en soudoyant des assassins qui, assistés de quelques-uns de ses hommes de Conthey, pénétrèrent au château pendant la matinée, saisirent l'évêque et son chapelain comme ils récitaient ensemble les heures canoniales en se promenant dans le petit jardin, et les précipitèrent tous deux du côté de Chandolin, là où le roc est à pic.“*) En 1417, les Patriotes y assiégèrent l'évêque Guillaume X de Rarogne; la place dut se rendre, et pendant que le prélat fuyait avec sa famille, les vainqueurs livrèrent aux flammes

*) L'abbé Rameau.

le château qui ne se releva jamais. „Après la ruine du manoir, la crête de la Soie resta un lieu fortifié pour les habitants de Savièse dans leurs démêlés avec les hommes de Conthey. Aujourd'hui cette crête n'offre plus qu'une pauvre ruine mélancolique encadrée dans quelques maigres sapins. Les souvenirs que nous venons de rappeler n'en doublent-ils pas la mélancolie ?“ *)

„Le village de Chandolin, presque entièrement détruit en 1865 par un incendie, est un pêle-mêle d'anciennes maisons et d'habitations toutes neuves, au milieu d'une véritable forêt vierge de noyers. L'une des fontaines offre un drôle de spécimen d'art villageois: le goulot représente un Français en uniforme, avec le tricorne napoléonien. Près de l'ancien péage du Sanetsch se dresse un petit clocher; il appartient à une chapelle située 10 minutes plus loin, et à laquelle il se relie non par une colonnade, mais par des arceaux de verdure. A chaque cathédrale son style! Cette chapelle, *Notre Dame de Corbelin* (819 m), resserrée entre le rocher et le précipice, fait un effet très pittoresque avec son portique de noyers et de sapins. A quelques pas de là, brusque changement de scène; devant nos pieds s'ouvre un sauvage précipice tout au fond duquel mugit le torrent de la Morge. A l'arrière-plan se voient les murailles rocheuses du Prabé, de la Cretabessa, le Wildhorn, la Dent d'Arbèle et le Sublage que longe la route du Sanetsch. Si l'on en croit la légende, on aurait trouvé, sur le lieu occupé aujourd'hui par la chapelle, une image de la madone sous un genévrier. On la suspendit d'abord là où s'élève le clocher; mais l'image se retrouvant toujours à l'endroit primitif, force fut d'y ériger la chapelle.“

Pendant plus d'une demi-heure nous longeons les effrayants escarpements du Prabé, à gauche l'abîme béant, à droite le rocher, et suspendue à une hauteur vertigineuse au-dessus de nos têtes, la *bisse de Ste-Marguerite*. De temps à autre

*) L'abbé Rameau.

nous jetons un regard en arrière vers l'issue de la vallée où les Alpes de Savoie se découvrent de plus en plus; le Mont Blanc lui-même apparaît un instant. Puis, brusquement, le chemin descend, et au moment où il semble plonger dans le précipice, nous atteignons le Pont-Neuf jeté sur le torrent. Dans le pays on l'appelle le „Pont du Diable“, soit en vertu d'une superstition généralement répandue qui attribue à une magie diabolique ces hardies constructions, soit parce que dans

Sublage Le Cérac Wildhorn Mt.Puzel Cretabessa Prabô



Val de la Morge.

ces gouffres sauvages, qu'on ne contemple pas sans un certain effroi, le peuple croit voir symbolisées toutes les terreurs de l'enfer.

Au-delà du pont, la route s'élève, toujours sous bois, par plusieurs contours, jusqu'au point d'où nous apercevons, blotti au pied du Wildhorn, entre la Cretabessa, le Sex Neire, le Cérac et le Sublage, le haut vallon de *La Ley* avec ses nombreux chalets. Après cette délicieuse échappée, la montée devient moins rapide; nous traversons à plusieurs reprises de

limpides ruisseaux ou d'anciens champs d'éboulis. Plus loin nous passons devant quelques chalets solitaires; enfin, peu avant *Clarey*, nous franchissons de nouveau la Morge qui, cette fois, coule paisiblement à travers les prairies. Faisons halte, car nous avons encore devant nous une forte grimpée. Déjà l'hôtel hospitalier nous sourit du haut du col, mais que de lacets, que de sueurs avant d'y arriver! Au botaniste la route paraîtra courte; il lui semblera parcourir un jardin alpestre, comparable à la Maienwand du Grimsel.

Une fois là-haut, nous allons nous bien installer, ce qui n'est ni long ni difficile, sous le toit de l'aimable famille Theiler. Choisissons une chambre au midi. Quelle magnificence s'ouvre alors à nos regards! A peine peut-on embrasser l'ensemble de ce grandiose tableau.

Nous sommes en face des Alpes pennines. La plus grande, la plus belle partie de cette incomparable chaîne s'étale devant nous, encadrée par les murailles déchirées de la Cretabessa à l'est et la Dent de Fava à l'ouest. Par l'ouverture du Val de la Morge le regard plonge dans la vallée du Rhône où scintille la ville de Sion, plus haut la croupe des Mayens que continuent les alpages de la Crête de Thyon, de la Pointe d'Esserze, du Bec de la Montan; plus haut encore une chaîne avec de nombreux glaciers, portant le Métailler, le Parrain, La Salle, le Pleureur, le Mont Blanc de Séïlon, la Ruinette et leur suite. Cette chaîne sépare les vallées de Nendaz et d'Hérens étalées sous nos yeux comme un livre ouvert. L'arrière-plan du val d'Evolène est occupé par le grand glacier de Ferpècle d'où surgissent les superbes cimes géantes de la Dent Blanche, du Cervin et de la Dent d'Hérens. C'est bien le point le plus brillant de ce superbe panorama qui embrasse tous les sommets, du Weisshorn au Grand Combin. Ce dernier aussi attire la vue par les nobles assises de ses remparts de glace.

L'Hôtel de Zanfleuron — Champ fleuri — est on ne peut mieux situé comme quartier-général pour une quantité d'excursions faciles et d'importantes ascensions. Nous recommandons au

botaniste le champ d'érosion*) (en patois Lapiaz ou Liappey) au pied du glacier de Zanfleuron, et plus spécialement encore les talus d'éboulis qui s'étendent du Col du Sanetsch vers l'Arpelistock, par Prèsboeure et Arpille, entre 2500 et 2700 m d'altitude (saussurée déprimée, liondent à aigrette blanche, crépide naine, renoncule à feuilles de parnassie, oxytrope de Laponie, géum rampant, saxifrage de Koch, etc.).

Une de nos excursions sera aux sources de la Morge où nous serons témoins d'un curieux phénomène. Elle sourd à 40 m de l'hôtel dans le voisinage du glacier de Zanfleuron, au milieu d'un vaste „lapiaz“. L'eau provenant de la fonte des glaces s'amasse dans les excavations souterraines d'où



Le Wildhorn vu de l'ex.

elle ne jaillit que d'une façon intermittente. Pendant les nuits fraîches, le glacier reste stationnaire et à partir de 2 ou 3 heures du matin la Morge cesse de couler. Après le lever du soleil, les masses de neige et de glace recommencent à fondre, les réservoirs se remplissent, et entre 11 heures et 1 heure, l'eau sort en bouillonnant d'une manière si subite, qu'on en entend de loin le bruit semblable à un coup de canon.

*) „Les lapias (en all. *Karrefelder*) sont des plateaux légèrement inclinés, formés de roche calcaire très pure et très consistante. Ils sont traversés en tous sens par des fissures perpendiculaires, se révélant d'abord par des sillons presque imperceptibles qui s'élargissent rapidement et font de la montagne un véritable labyrinthe, presque impossible à parcourir.“ (H. Christ.)

Parmi les ascensions, nous citerons les plus intéressantes :

1. Le **Wildhorn** (3264 m). Guide nécessaire. — On monte depuis l'hôtel droit au vallon situé entre le Sublage et l'Arpille, on passe le petit lac solitaire des „Grandes Gouilles“ (2 heures), on traverse le Glacier de Brozet, et en 2 autres heures on atteint le sommet d'où l'on découvre un vaste panorama s'étendant de la Forêt Noire au Mont Viso. Pour redescendre il y a plusieurs itinéraires: 1) à Sion par le lac des Audannes, l'alpe Donin et Arbaz; 2) à Sion par le lac des Audannes, l'alpe Serin et Ayent; 3) à la Lenk par la Cabane du Wildhorn; 4) au Rawyl par le glacier de Ténétet; 5) à Lauenen par le col du Brozet ou de Gelten.

2. L'**Oldenhorn** (Becca d'Audon, 3124 m) et les **Diablerets** (3246 m). Les deux ascensions peuvent facilement se faire le même jour par le glacier de Zanfleuron; toutefois il n'est pas prudent de les tenter sans guide et sans corde. Pour l'Oldenhorn, il faut 4 heures, et 1 h. 1/2 ou 2 heures de plus pour les Diablerets. Voici comment Mr. Koella décrit la vue dont on jouit de ce sommet*):

„La vue dont on jouit de la cime des Diablerets est sans contredit aussi attrayante et grandiose que celles qu'offrent la plupart des sommets des Alpes bernoises, valaisannes ou grisonnes et mériterait certainement la visite des grimpeurs. — Le premier plan, formé par un grand plateau de glace éblouissant de blancheur, donne l'illusion d'une élévation bien plus grande qu'elle ne l'est réellement.

L'admirable bassin du Léman déploie presque en entier ses eaux pures et profondes; la douce ligne du Jura et la plaine qui s'étend à sa base repose les regards éblouis par la vue des géants et des fleuves de glace de la chaîne Pennine.

Le Mont Blanc, le Velan et surtout le Grand Combin se montrent sous leur aspect le plus imposant. La plaine du Rhône, la riante vallée des Ormonts, les Alpes de Savoie, la Dent du Midi et enfin la chaîne du Grand Moveran, forment une richesse d'ensemble et de détails qui laisseront au touriste un souvenir ineffaçable.“

Nous nous bornerons à énumérer les ascensions de second ordre:

*) IIIe Annuaire du C. A. S.

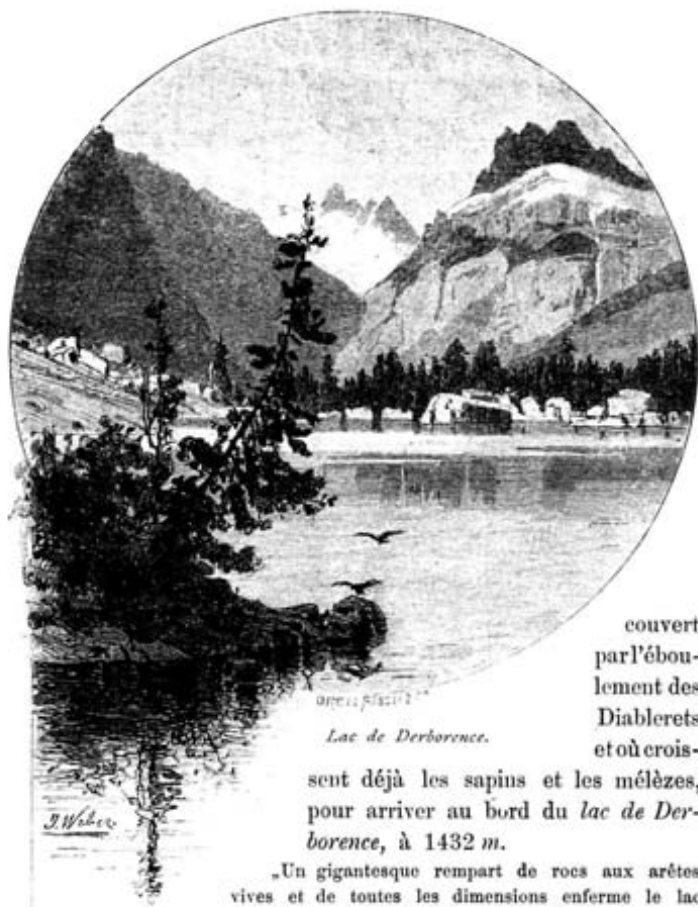
- L'Arpelistock (Arbelhorn), 3039 m.
 Le Geltenhorn, 3074 m.
 Le Cérac, 2836 m.
 Le Sublage, 2735 m.
 Le Montbrun (Sanetschhorn), 2946 m.
 Le Sex du Fou, 2566 m.
 Le Gstellihorn, 2807 m.
 La Fava, 2614 m., etc. etc.

3. Le Pas de Cheville (2035 m).

De Sion à Bex, 12 heures. — Conthey 1 h. $\frac{1}{4}$, Aven, 1 h. $\frac{1}{2}$, Chapelle St-Bernard, 20 min., chalets de Besson, 2 h., lac de Derborence, $\frac{3}{4}$ d'h., chalets de Cheville, 1 h., sommet du col $\frac{3}{4}$ d'h., Anzeindaz, $\frac{1}{2}$ h., Gryon, 3 h., Bex, 1 h. $\frac{1}{4}$ — A partir d'Anzeindaz, une autre route un peu plus longue, mais plus intéressante pour le botaniste, passe par le *Col des Essets*, la Vallée de l'*Acure*, les *Plaus*, et de là à Bex.

Le „Chemin neuf“, qui va de la Chapelle St-Bernard à Besson, étant fort exposé aux chutes de pierres, il est préférable d'aller prendre à Ardon celui qui remonte la rive droite de la Lizerne. Un guide n'est pas nécessaire, mais il faut avoir soin d'emporter des vivres, car jusqu'à Anzeindaz on ne trouve que du lait dans de rares chalets. Le Val de la Lizerne, appelé aussi *Val Treis Cours* ou *Triquent*, diffère à peine dans son aspect de celui de la Morge; on remarque cependant à l'entrée l'apparition des bois de hêtres, et dans le fond les énormes éboulis provenant des Diablerets, au milieu desquels est creusé le pittoresque lac de Derborence.

De Sion à Conthey nous suivons la grande route; puis nous montons à travers vignes et vergers par les villages de St-Séverin, Erde, Aven, jusqu'à la Chapelle St-Bernard, à 1076 m d'altitude. De ce promontoire élevé le coup d'œil est saisissant, soit sur le cours du Rhône, soit dans la gorge de Lizerne. Là, nous quittons les pentes fertiles et soleillées pour pénétrer dans un défilé sauvage, riche en effets pittoresques, où d'effrayants précipices (le Saut du Chien, 500 m de profondeur) et des parois dénudées alternent avec les pentes couvertes de pins et de hêtres et les verts contreforts des grands monts. Nous traversons ensuite l'immense espace re-



Lac de Derborence.

couvert
par l'ébou-
lement des
Diablerets
et où crois-

sent déjà les sapins et les mélèzes,
pour arriver au bord du lac de Der-
borence, à 1432 m.

„Un gigantesque rempart de rocs aux arêtes vives et de toutes les dimensions enferme le lac dont les flots d'émeraude baignent aussi de gros blocs isolés couronnés de quelques sapins. Au-delà de ce premier cercle se dressent les rochers de la Pointe de Flore et de la Fava, et à gauche les hautes murailles des Diablerets dont les puissantes assises se sont déjà en partie écroulées.“

„Le lac de Derborence a été formé en 1749 à la suite d'un éboulement des Diablerets qui engloutit 40 chalets et de vastes pâturages. Cinq ouvriers furent tués plus bas dans une scierie; mais les bergers et les troupeaux avaient eu le temps de fuir à l'ouïe des grondements pré-

courseurs qui s'étaient fait entendre dans la montagne longtemps avant la catastrophe. Déjà au commencement du siècle (sept. 1714), d'énormes masses de rochers détachées des Diablerets avaient enseveli quinze hommes avec les troupeaux et les chalets. De gros blocs avaient été projetés jusque sur le versant opposé où ils sont restés. Cette fois là, un homme, George Oder d'Aven, fut miraculeusement sauvé. Un bloc de rocher s'arrêta dans sa chute juste contre son chalet et le préserva ainsi de l'éboulement qui le recouvrit sans l'écraser. Le malheureux Oder resta trois mois entiers enseveli dans ce tombeau. Des filtrations d'eau lui rendirent enfin l'espoir de la délivrance. Ayant pour se nourrir les provisions renfermées dans le chalet, il se mit à l'œuvre et creusa avec persévérance à travers les décombres, jusqu'à ce qu'un beau jour il se retrouvât à la lumière, au milieu d'un vaste champ de neige. C'était Noël. Épuisé et pouvant à peine se soutenir, il se traîna jusqu'à Aven où son aspect effrayant répandit l'effroi. On le prit pour un revenant; ce ne fut que lorsqu'on appela un prêtre pour l'exorciser qu'il parvint à se faire reconnaître pour le George Oder qu'on croyait mort. Toutefois il ne survécut pas longtemps à sa délivrance.*

R. Ritz.

Val d'Hérens.

En traitant l'orographie des vallées latérales de la chaîne pennine (livraisons IV, V et VII), nous avons déjà décrit à ce point de vue le Val d'Hérens, qui débouche dans la vallée principale presque en face de Sion. Il ne nous reste donc que peu de faits à signaler dans ce domaine.

Le Val d'Hérens est parcouru par la Borgne grossie de la Dixence (Val d'Hérémente) qui se déverse dans le Rhône entre Sion et Bramois. A trois heures en amont du débouché, au pied des Pyramides d'Useigne, la vallée se bifurque une première fois pour former à l'ouest le *Val d'Hérémente*, appelé dans sa partie supérieure *Vallée des Dix*, à l'est le Val d'Hérens proprement dit qui porte aussi le nom de *Val d'Evolène*. A Haudères, à une heure au-dessus d'Evolène, le bras oriental forme deux nouvelles ramifications, le *Val Ferpècle* et le *Val d'Arolla* (d'arolle, pinus cembra).

„Ses beautés naturelles, son chemin rustique, ses superbes prairies, ses cascades et ses glaciers ont fait à cette vallée une célébrité bien méritée.“ (Tschudi.) Aussi est-elle devenue le rendez-vous favori d'un grand nombre de touristes et de

citadins en vacances. Il y a une bonne route à voitures et un service de postes régulier jusqu'à Evolène, le télégraphe jusqu'à Arolla. Les hôtels d'Evolène, de Ferpècle et d'Arolla jouissent à un égal degré de la faveur des étrangers.

Le Val d'Hérens, plus fertile que celui d'Anniviers, est aussi mieux peuplé. Plus de trente villages et hameaux, échelonnés à une certaine hauteur sur les premiers gradins de la montagne, forment huit paroisses indépendantes. Sur le versant gauche, *Agettes* (264 habitants), *Vex* (879 h.) et *Hérémenche* (1169 h.); sur le versant droit, *Nax* (443 h.), *Vernamiège* (196 h.), *Mage* (355 h.) et *St-Martin* (920 h.); puis dans le fond de la vallée, *Evolène* (1128 h.) qui ne forme qu'une commune avec *Launaz*, *Villa*, *La Sage*, *Haudères* et *Forclaz*.

„La population de cette vallée, simple, loyale, hospitalière et aisée, parle un patois français peu intelligible.“*) (Tschudi.) Les types et les costumes varient de village à village. Les habitants de Vex ont l'œil noir, les membres bien proportionnés, une forte musculature et l'esprit particulièrement éveillé. Le costume des femmes, sérieux de ton et de coupe, rappelle celui de Savièse, sauf qu'elles portent le vrai chapeau valaisan, haut de forme et sans bonnet. Les hommes d'Hérémenche sont reconnaissables à leur haute stature et à leur barbe qu'ils portent „comme des glaives“, dit une vieille chronique. Les blonds Evolénards, au contraire, sont imberbes, robustes et généralement de belle taille. Les hommes portent dans toute la vallée le même costume, celui que nous avons déjà vu à Savièse; c'est à Evolène qu'il s'est le mieux conservé. On rencontre encore assez fréquemment des vieillards portant la culotte courte, les bas de laine blancs, les souliers à boucle et le frac de drap brun. Les femmes d'Evolène ont un goût prononcé pour la couleur rouge. Toutes ont de petits fichus rouges brodés ou à fleurs, qui descendent en pointe entre les deux épaules. Le chapeau est en feutre noir, le

*) „Notre patois est très sonore, très harmonieux; c'est un mélange de mots celtiques, latins et italiens.“ (La Suisse inconnue. Victor Tissot.)



Dessiné par M. D.

Femme d'Evolène.

dessus orné d'une petite bande en passementerie de différentes nuances pour chaque chapeau. Le rouge et l'or dominant dans les ganses. Le chapeau se pose un peu de travers, sur l'oreille gauche ou l'oreille droite, d'un air crâne qui va bien aux jeunes têtes. Les femmes mariées portent sous le chapeau un petit bonnet blanc brodé sur les bords." (Victor Tissot.)

Les habitants du Val d'Hérens mènent tous la vie pastorale; les seules communes extérieures cultivent les champs et les vergers. Par contre, tous ont des vignes dans la vallée du Rhône, à St-Léonard, à Sion, ceux d'Héremence jusqu'à Conthey. Bien que les taureaux, souvent même les vaches, servent de bêtes de somme (particulièrement en hiver pour le transport des engrais), on trouve dans la vallée plus de 500 mulets et chevaux. On se fera une plus juste idée encore de l'aisance des habitants en apprenant qu'ils ont une fortune commune de 6000 têtes de bétail.

La race bovine du Val d'Hérens est remarquable. On serait tenté de l'envisager comme le type primitif dans toute sa pureté en constatant son analogie complète avec le fragment romain du musée de Sion (fouilles de Martigny) représentant la tête et les pieds d'un taureau. Cette race, dont il a été beaucoup parlé avec plus ou moins d'exactitude, est celle qu'on trouve dans toutes les vallées méridionales du Valais, mais nulle part aussi bien caractérisée qu'au Val d'Hérens. Quoique petite et un peu grêle, la vache valaisanne est bien conformée et d'une extraordinaire vivacité. La tête courte au large front, avec de petites cornes solides et des yeux vifs, est portée sur des épaules musculeuses et un poitrail très développé. La partie antérieure du corps est d'une structure saine et vigoureuse; les jambes, très fines, ont des muscles d'acier. Tout l'animal est constitué en vue de son mode d'existence, c'est à dire pour brouter sur des pentes raides et supporter les intempéries d'un climat âpre et capricieux. C'est la vraie race montagnarde, solide, sobre et d'un rapport excellent. La quantité de lait fournie par une vache est très forte en proportion de sa taille, et d'une qualité parfaite:

sa chair est nourrissante et délicate. Le bétail gras est, de même que le fromage, l'objet d'un commerce important. La couleur de la robe varie à l'infini entre le café au lait et le noir de jais.

Le montagnard valaisan est fier de son beau bétail, et la possession d'une „sonnaillière“ — la Reine, Reïna — équivaut pour lui à un titre de noblesse. Au commencement de juillet, quand les vaches partent pour l'alpage, on les fait sonnailler à tour de rôle pour savoir celle qui sera la Reïna. Celle-ci gardera pendant toute la durée de l'alpage la préséance sur le reste du troupeau; c'est à elle et à ses compagnes d'étable que reviendront de droit les herbages les plus succulents. Tout le village assiste à cette compétition et en suit les péripéties avec le plus vif intérêt.

Le Val d'Hérens a aussi ses légendes. Les cavernes d'Arzinol ont été creusées et habitées par les fées (faïes, en patois); l'une d'elles a même enfoui d'immenses trésors dans la pyramide de rocher du Torrent de Martemoz. Le dragon qu'on appelle „la Vuivra“ hante tour à tour les lacs alpestres de Lona, de Larduzan et d'Esserce. La „synagogue“, la „procession des morts“, le „cavalier“, le taureau rouge et son chien parcourent durant certaines nuits de l'année les montagnes et les arêtes. La légende de la Blümlisalp et de plusieurs autres glaciers des Alpes se retrouve également ici: les glaciers de *Prâ-fleuri*, de *Za de Zan* et de *Ferpècle* recouvrent, comme une malédiction éternelle, d'anciens alpages florissants et peuplés.

La végétation du Val d'Hérens est, dans ses traits essentiels, la même que celle des vallées de Viège précédemment décrite. Nous nous contenterons donc d'indiquer quelques localités particulièrement intéressantes pour le botaniste. *Longeborgne* a la même flore que Valère et Tourbillon; les rochers en aval de *Nax* sont riches en épervières; sur les rochers gypseux dans les environs du même village fleurit exceptionnellement l'églantine jaune, et la forêt au-dessus des Mayens de *Nax* recèle la rare linnée boréale. Au col de Torrent ou

trouve la flore alpestre dans toute sa richesse : gentiane des Alpes, véronique lilas (lilacina), potentille des neiges ; au-dessus de la *Forclaz*, l'armérie plantain qui appartient plutôt au Piémont, de même que le vélar à feuilles de fanaisie, son compatriote. La *Vallée des Dix* abrite parmi d'autres laiches le carex à petites clochettes ; les alpages de *Thyon* sont un vrai jardin des Alpes ; enfin les Mayens d'Hérémente, Vex et Sion sont célèbres pour leurs variétés de roses sauvages.

La formation géologique est à peu près la même que dans le Val d'Anniviers. Les roches près de Longeborgne, Nax et Vex correspondent à celles de Niouc et des Pontis ; puis vient le vaste manteau diversement replié des schistes métamorphiques avec filons métallifères. Au cœur de la vallée apparaissent la serpentine avec la pierre ollaire, les gneiss dans le massif de la Dent Blanche, l'arkose dans la chaîne des Grandes Dents, et les puissantes masses de gabbro dans les Aiguilles rouges et le massif du Collon.

Ici comme ailleurs les glaciers ont laissé de nombreuses traces de leur ancienne étendue. Plusieurs crêtes élevées présentent sur leur flanc des roches polies par le frottement de la glace, ainsi les parois du Mont Blava (2935 m) et le Veisivi. Des débris sans nombre ont été charriés le long de la vallée et jusque dans la plaine. Ce sont les moraines latérales de l'ancien glacier qui ont formé ces vastes et fertiles gradins sur lesquels s'échelonnent les villages avec leurs champs et leurs prairies. Sur les hauts alpages, à une altitude moyenne de 2000 m, les dépôts glaciaires sont de composition locale ; plus bas, dans la région des mayens (1400 m), ils sont formés de toutes les roches de la vallée, surtout de gneiss talqueux, d'arkose, de gabbro et de serpentine ; enfin, sur les croupes inférieures qui s'abaissent vers le Rhône, on voit rassemblés des débris de roches provenant des vallées latérales situées plus à l'est, tels que des gneiss de St-Nicolas, de l'éclogite de Saas etc. Ces moraines, lavées par les pluies, ravinées par les torrents, ont été peu à peu emportées par les eaux, non sans laisser sur place ces cônes fantastiques auxquels on donne



Les Pyramides d'Useigne.

le nom de pyramides. Les plus célèbres et sans contredit les plus belles dans les Alpes sont les *Pyramides d'Useigne*. On croirait voir un château féerique. Les colonnes élancées, d'un blanc éclatant au soleil, s'empilent les unes au-dessus des autres, et la plupart sont coiffées à leur extrémité d'un bloc de rocher qui préserve le reste de la pyramide de l'érosion. Plusieurs de ces chapeaux sont tombés lors du dernier tremblement de terre; d'autres sont en train d'apparaître lentement. Le tunnel de la route ayant été percé

le nom de pyramides. Les plus célèbres et sans contredit les plus belles dans les Alpes sont les *Pyramides d'Useigne*. On croirait voir un château féerique. Les colonnes élancées, d'un blanc éclatant au soleil, s'empilent les unes au-dessus des autres, et la plupart sont coiffées à leur extrémité d'un bloc de rocher qui préserve le reste de la pyramide de l'érosion. Plusieurs de ces chapeaux sont tombés lors du dernier tremblement de terre; d'autres sont en train d'apparaître lentement. Le tunnel de la route ayant été percé

tout au travers des pyramides, il est facile au voyageur d'examiner à loisir et sur toutes ses faces ce remarquable phénomène.

Le Val d'Hérens offre encore des curiosités naturelles d'un autre genre, telles que des cavernes, des cascades, des gorges, les sources chaudes de Campiola, la grotte de glace d'Arolla, et d'autres encore. Mais la plus remarquable de toutes est un petit lac alpestre enchâssé dans les rhododendrons et que les montagnards ont nommé la *Gouille perse de Lucel*, en patois la „Goillé pair“ (gouille = étang, lac — perse = bleu). Il est situé à 3 heures d'Evolène, dans le Val d'Arolla, à 270 m au-dessus du hameau de *Satarma* (1809 m) et non loin des chalets de Lucel (Lussey). Il mesure 60 m de longueur, 40 m de largeur et n'est profond que de 4 m. Sa coloration est d'un merveilleux bleu intense, semblable à celui du Léman; mais sa transparence surpasse celle de tous les lacs de la terre, si l'on en croit les savants professeurs Hagenbach de Bâle et Forel de Morges. Nous nous permettons d'emprunter à ce dernier la description de la Gouille perse telle qu'il l'a publiée dans la Gazette de Lausanne du 7 octobre 1887.

A l'entrée du joli vallon d'Arolla, l'une des deux branches de la Vallée d'Hérens, en Valais, à 270 m au-dessus des villages de la Gouille et de Satarma, près des chalets de Lucel, on trouve un petit étang de 60 m de longueur, 40 m de largeur, 4 m de profondeur. Le lac bleu est un des joyaux des Alpes; je voudrais le recommander aux amateurs des belles choses de la nature.

Il est nommé sur la carte du Club alpin de 1859 la *Gouille pair*. Gouille est un mot du patois roman qui signifie mare, étang, lac; pair est évidemment écrit pour pers; pers, au féminin perse, est un adjectif du vieux français, conservé dans les patois valaisans, vaudois, dauphinois, provençal, etc., et est synonyme de bleu. Sur la carte de l'Atlas Siegfried de 1877, le vieux nom de Gouille perse est abandonné et remplacé par sa traduction moderne „Lac bleu“; c'est peut-être plus compréhensible, c'est certainement moins poétique, et moins original.

La Gouille perse est l'un de ces lacs bleus, comme il y en a une demi-douzaine dans les Alpes; le plus célèbre est le *bleu Scelli* de Kandersteg. Leurs eaux sont d'une limpidité admirable et d'une couleur bleue intense; cela les distingue des autres lacs de montagne dont les eaux sont en général vertes, quelquefois brunes ou noires quand elles baignent des terrains tourbeux, ou grises quand il s'y verse un torrent glaciaire. Le bleu du lac Lucel est étrange, étonnant; le bassin étant peu profond, la lumière pénètre partout jusque sur son plafond, et nulle part l'on n'y a cette teinte azur sombre, si belle sur le Léman ou la Méditerranée — là où l'eau de surface éclairée laisse voir par transparence le noir absolu des abîmes obscurs. — On peut cependant, par un artifice très simple, obtenir, même dans un étang aussi peu profond, la couleur propre de l'eau avec tout l'éclat désirable. Un miroir plongé dans l'eau et incliné sous un angle de 45° dirige le rayon visuel

horizontalement sous la surface inférieure des vagues et, lui faisant traverser une couche suffisamment longue, nous donne la couleur de l'eau avec toute son intensité.

La couleur du lac Lucel est un bleu d'une pureté admirable, très surprenant au premier aspect; il m'a très vivement impressionné et absolument dérouté. Il m'a fallu de longues études et l'assistance d'un peintre plus habitué aux mélanges de couleurs, pour que j'arrivasse à y reconnaître une nuance qui m'est pourtant bien familière, le bleu du lac Léman. Le lac Lucel est du même bleu que le Léman.

Mais si la couleur est la même, il y a entre ces deux eaux une différence considérable; elle réside dans l'éclat, dans la lumière. Le bleu du lac Lucel est lumineux, celui du lac Léman est opalescent. Une différence du même ordre que celle qui existe entre la couleur transparente des eaux et la couleur mate de la peinture au pastel, nous la constatons entre les eaux semi-opalines de notre grand lac de plaine, et les eaux admirablement cristallines du petit lac alpin.

Cette limpidité, cette transparence des eaux de la Gouille perse est splendide. Nous sommes arrivés, aidés du miroir immergé, à distinguer sous l'eau un papier blanc placé à l'autre extrémité du lac, à 60 m de distance; la netteté de l'image était telle, que nous pouvons être assurés que si le lac eût été plus grand, nous aurions encore aperçu un objet blanc à 80 et peut-être 100 m de distance. Une si longue limite de visibilité dépasse tous les chiffres connus dans l'étude des eaux. Le lac Léman, en été, est assez opalescent pour qu'un disque blanc plongé dans ses eaux disparaît à une profondeur de 6 à 8 m; les belles eaux de l'hiver, bien plus limpides, permettent de voir jusqu'à 17 ou 18 m. Le lac Tahoe, dans la Sierra Nevada de Californie, a donné au professeur Leconte une profondeur limite de visibilité de 33 m; celle de la Méditerranée, au large de Civita-Vecchia, est au maximum de 42,5 m. (A. Secchi), celle de l'Océan Atlantique, dans la mer des Antilles, de 50 m (F.-L. de Pourtalès). La limpidité du lac bleu

d'Arolla dépasse celle de toutes ces eaux; jusqu'à nouvel avis c'est l'eau la plus transparente que l'on connaisse. C'est évidemment cette admirable limpidité qui donne à la Gouille perse la luminosité, l'éclat de couleur qui la caractérise.

La couleur de l'eau est, comme je l'ai dit, du bleu assez fortement mélangé de vert. Notre compagnon d'excursion, le professeur Ed. Hagenbach-Bischoff de Bâle, nous a fait constater à l'aide d'un spectroscope de voyage que le spectre de l'eau montrait une absorption très puissante du rouge, et de l'orangé, toutes les autres couleurs, depuis le jaune, restant intactes. La lumière renvoyée par l'eau était donc un mélange de violet, de bleu, de vert et de jaune, donnant une résultante bleue un peu verdâtre. C'est d'après toutes les recherches connues, la couleur propre de l'eau pure.

Eclairé par le soleil le lac Lucel présente un curieux phénomène: les couleurs du prisme se jouent à la surface de l'eau; dans une danse sautillante très agitée, une foule de petits arcs-en-ciel semblent voltiger sur la crête des vaguelettes. Voici l'explication de cette apparition.

Les surfaces convexes des vagues concentrent les rayons solaires à travers l'eau et dessinent sur le fond des lignes violemment éclairées, qui reçoivent et réfléchissent une grande quantité de lumière. Ces rayons réfléchis en revenant à notre œil traversent une seconde fois, mais en sens inverse, les surfaces ondulées des vagues. Dans ces passages à travers des plans limites inclinés, la lumière blanche est décomposée et les différentes couleurs du spectre sont séparées; de là les reflets irisés que présentent les lignes éclairées. Quant à la mobilité extrême de ces images, elle vient de la réfraction des rayons lumineux qui reviennent à notre œil en traversant alternativement les faces diversement inclinées des vaguelettes; suivant qu'un objet immergé est vu au-dessous de la face antérieure ou de la face postérieure d'une vague, sa position apparente se déplace; ces changements de position très rapides se compliquent lorsque, comme dans le cas du Lac Lucel,

le voisinage de côtes très rapprochées cause des réflexions et des entrecroisements d'ondes.

La source qui alimente le lac pers sort, à quelques mètres de la rive, d'un rocher d'où elle tombe en cascade écumante dans l'étang. La température mesurée le 26 août était pour la source 29°, pour le lac 4°8. Ces eaux semblent désertes. Sont-elles trop froides, sont-elles trop pures pour nourrir plantes et animaux ? Toujours est-il que les bords

et le fond du lac ne sont recouverts d'aucune plante, ni mousse, ni algue, que l'on ne voit aucun animal ramper ou nager dans ses eaux.

A la sortie seulement de l'étang, quelques pierres hébergent une algue blanche gélatineuse, du genre *Sirasiphonie* d'après la détermination de M. le Dr. J. Dufour, et quelques diatomées.

F.-A. FOREL, prof.

Morges, 2 octobre 1887.

De Sion à Evolène.

Pour nous rendre au Val d'Hérens, nous avons le choix entre deux routes. Un sentier à mulets longe la rive droite de la Borgne, par Bramois, Mage et St-Martin; tandis que sur la rive gauche on peut suivre la nouvelle route carrossable d'Evolène. Nous décrirons brièvement l'un et l'autre parcours.

Le premier, bien que plus intéressant, est moins fréquenté parce qu'il est plus long et plus fatigant. De Sion, les étapes se succèdent comme suit: Bramois (501 m) 35 min.; Mage (1359 m) 1 h. 40 min.; Suen (1403 m) 45 min.; St-Martin (1387 m) 20 min.; Eison (1653 m) 45 min.; Chapelle de la Garde (1392 m) 1 heure; Evolène (1378 m) 45 minutes, — en tout 6 à 7 heures.

Entre Sion et Bramois on traverse le vaste espace cultivé appelé les *Champs secs*. Des hauteurs de Tourbillon et de Valère, nous avons pu admirer cette plaine sillonnée en tous sens par d'innombrables canaux d'irrigation et couverte d'une luxuriante végétation où domine surtout l'esparcette aux fleurs roses. En les parcourant aujourd'hui nous les examinerons de plus près.

Nous nous posons d'emblée deux questions: les *Champs secs* ont-ils jamais mérité leur nom? Et dans ce cas, comment sont-ils devenus ce que nous les voyons aujourd'hui? On pourrait écrire un volume pour répondre à ces questions, car elles touchent à un sujet capital en Valais, celui de l'agriculture et des obstacles qu'elle y rencontre.

Nous avons pu observer dans la vallée, soit en amont soit en aval de Sion, d'assez vastes espaces encore incultes et exposés aux crues du Rhône. Par places, le terrain est sous l'eau, la végétation des marécages recouvre les parties émergées qui se distinguent ici et là par des bouquets de saules, de peupliers et de pins. Tel était autrefois l'aspect des Champs

secs. Mais à mesure que s'accroissait la population de la capitale, il fallut songer à de nouvelles sources d'approvisionnement; c'est alors qu'on commença à dessécher ce vaste marécage, à y appliquer le procédé du colmatage, puis à le rendre productif en l'arrosant avec les eaux de la Borgne qui charrient une alluvion fertilisante. C'est ainsi qu'ont été créées ces superbes prairies dont le sol, grâce à la méthode d'irrigation, n'a pas été fumé depuis plusieurs siècles. Dès qu'on essaie d'y apporter de la fumure, on voit disparaître l'esparcette et diminuer le rendement. Il existait même au moyen-âge des lois qui frappaient d'une amende tout char d'engrais



Ermitage de Longeborgne.

mené aux Champs secs. L'engrais ainsi épargné a pu être utilisé pour améliorer les vignes et les champs, et le rapport en a été doublé. Les Champs secs sont donc une des principales sources de bien-être des citoyens de Sion. Le village de Bramois lui-même, qui n'était qu'un hameau sans importance, leur doit pour ainsi dire son existence et n'a pas cessé de prospérer depuis la mise en culture de ces vastes espaces autrefois si malsains.

Bramois (Bræmis) est situé à l'entrée de la gorge par laquelle s'échappe la Borgne et où nous allons jeter un coup

d'œil. Nous y trouvons, à 20 minutes de Bramois, l'*ermitage de Longeborgne*, lieu de pèlerinage très fréquenté. Un ermite du XVI^e siècle s'y est taillé dans le roc un logement et une chapelle; ses successeurs ont à grand' peine établi quelques plates-bandes sur les saillies du rocher et planté même un peu de vigne. De là, le regard plonge à pic dans la profonde gorge d'érosion creusée par le torrent mugissant. De superbes rochers, tantôt dénudés, tantôt parés du gracieux feuillage des bouleaux marié à la sombre ramure des pins, forment la décoration du premier plan, derrière lequel surgissent les cimes de la Pointe de Mandélon et du Pic d'Arzinol.

Pour regagner la route de la vallée au-dessus de l'ermitage, nous n'avons qu'à prendre un sentier en lacets par lequel nous l'atteindrons en quelques minutes, un peu avant le hameau d'*Erbioz*.

Au-dessus de nos têtes s'élève le *Mout-Nuoble* (nuoble = nuageux; 2675 m) appelé à tort Mont Noble. C'est un but d'excursion favori pour la jeunesse de Sion. On en atteint le sommet en 4 ou 5 heures sans aucun danger, en montant par le village de *Nax*, admirablement situé, puis par des prairies, des forêts et des alpages. Tout le long du chemin on cueille des plantes rares. La descente peut s'effectuer sur *Mage* (1353 m).

Le chemin que nous venons de rejoindre monte avec une assez forte pente en traversant tour à tour des bois et des parties rocheuses. Du petit plateau découvert de *Mage* on a une belle vue sur tout le Val d'Hérens et en particulier sur le versant opposé du Val d'Hérérence, tout parsemé de villages et de groupes d'habitations. Dans le fond, brillent les blanches pyramides d'Useigne, et sur le ciel se découpe une couronne de cimes de plus en plus nombreuses, tant du côté du Rhône que vers l'arrière-plan de la vallée. Le chemin continue à se dérouler sur ces hauteurs bien dégagées, tantôt par les prés fleuris, tantôt le long de quelques champs de seigle ou de pommes de terre, en traversant les villages de *Suen*, *St-Martin* (rafraichissements à la cure), *Trogne* et *Eison* (1650 m).

De St-Martin on peut faire l'ascension de la *Maya* (2920 m), un Cervin en miniature au pied duquel passe le col qui mène au val de Réchy. D'Eison, un autre passage, le *Pas de Lona* (2720 m) traverse sur Ayer

dans le val d'Anniviers. A partir du sommet du col, il n'y a que deux heures de grimpe jusqu'aux *Becs de Bosson* (3160 m), ascension commode et facile qui aboutit à un panorama enchanteur. En passant entre les Becs de Bosson et la Pointe de Lona, on pénètre également dans le val de Réchy. Cette vallée solitaire, où abondent les forêts d'aroles, n'est habitée qu'une partie de l'été par les bergers et leurs troupeaux. On y a tué il y a quelques années le dernier ours des Alpes valaisannes. Peu après Eison, le chemin redescend d'une manière sensible jusqu'au hameau de *Villetaz*, puis à la chapelle de *Notre Dame de la Garde* (1392 m). De là, presque à plat au milieu de fertiles prairies, nous atteignons *Evolène*, le but de notre excursion.

La route postale d'Evolène.

Itinéraire. De Sion à *Vex* (957 m — 8,4 km) 1 h. $\frac{3}{4}$. — *Useigne* (970 m — 15,4 km) 1 h. $\frac{1}{2}$. — *Luette* (1020 m — 17,5 km) $\frac{1}{2}$ h. — *Pont Noir* (1001 m — 19,2 km) $\frac{1}{2}$ h. — *Evolène* (1378 m — 25,3 km) 1 h. $\frac{1}{2}$. — En tout, 5 ou 6 heures. La poste met 5 h. 50. Prix des places : 6 fra. 40.

Après le pont du Rhône la route traverse en ligne droite les petits Champs secs et s'élève en décrivant de larges contours jusqu'à *Vex*. Durant ce parcours (2 heures environ), on jouit d'une fort belle vue sur la vallée principale. Quand on arrive sur la hauteur, près de la vieille église et du cimetière, on voit tout à coup s'ouvrir le val d'Hérens avec son majestueux arrière-plan, le glacier de Ferpècle, le Grand Cornier, la Dent Blanche, la Dent d'Hérens, le Cervin et la chaîne des Grandes Dents. Le florissant village de *Vex*, doté récemment d'une nouvelle église paroissiale, s'étend à une petite distance, sur un plateau abrité et remarquablement fertile.

Le Val d'Héremence.

C'est à *Vex* que les touristes désireux de visiter cette intéressante vallée devront quitter la route postale d'Evolène. En 1 heure on atteint *Héremence* (1541 m); d'Héremence à *Mars* (1329 m) par les hameaux d'Ayer, Prolin et Cerise, on compte encore une heure, aux mayens de Praz-long (1608 m) 1 h. $\frac{1}{2}$, à l'*alpe de la Barma* (2467 m) en laissant à gauche l'*alpe Méribé* (2254 m) 2 h. $\frac{1}{2}$. A partir de là, le fond de la vallée prend le nom de *Val des Dix*^{*)}; elle renferme les alpes de *Lantaret*, de *Liappey*

^{*)} «*Val des Dix*, ainsi nommé,» dit la légende, «à cause de dix brigands qui y avaient leur repaire et étendaient leur domination jusqu'à Evolène. De là aussi le nom de *Dixence* donné au torrent qui parcourt cette vallée.» (R. Ritz.)



Sur la route
d'Evölène.

et de *Seïlon*. Les bergers de *Liappéy* (2326 m) offrent volontiers l'hospitalité au voyageur. L'alpe de *Méribé* est le point de départ pour le *Col de la Meïna* (Mine) par lequel on passe à *Evölène* en 4 ou 5 heures. Du sommet du col on gravit en une heure le *Pic d'Arzinol* (3002 m) dont on vante la belle vue. L'ascension de la *Rosa blanche* (3348 m) se fait en partant de la *Barma* et en traversant soit le *glacier de Prazfleuri* soit le *glacier des Mourti*. Deux intéressants passages, le *col de Serren* (3201 m) et le *Col du Crêt* (3148 m) mènent dans la vallée de *Bagnes*. — Enfin *Liappéy* est le centre d'un grand nombre

d'ascensions et de passages de cols, parmi lesquels nous citerons : le *Pas de Riedmatten* et le *Pas de Chèvres* (2831 m) conduisant au *Val d'Arolla* ; le *Col de Vaseray*, le *Col de Seïlon* (3280 m), le *Col du Mont Rouge* (3340 m), le *Col de la Serpentine* et le *Col de Breney*, entre le *Val des Dix* et la *Vallée de Bagnes*. Parmi les ascensions importantes : le *Parrain* (3262 m), la *Salle* (3641 m), le *Mont Pleigneur* (3706 m), la *Luette* (3544 m), le *Mont*

Dent Blanche.

Perpète

Veisivol, Dent Perrot.



Evolène.

nous point surpris que les étrangers la visitent de plus en plus et se plaisent au milieu de cette population originale. Il n'y a plus à la ronde un sommet ou un glacier qui n'ait été gravi ou traversé mainte fois.

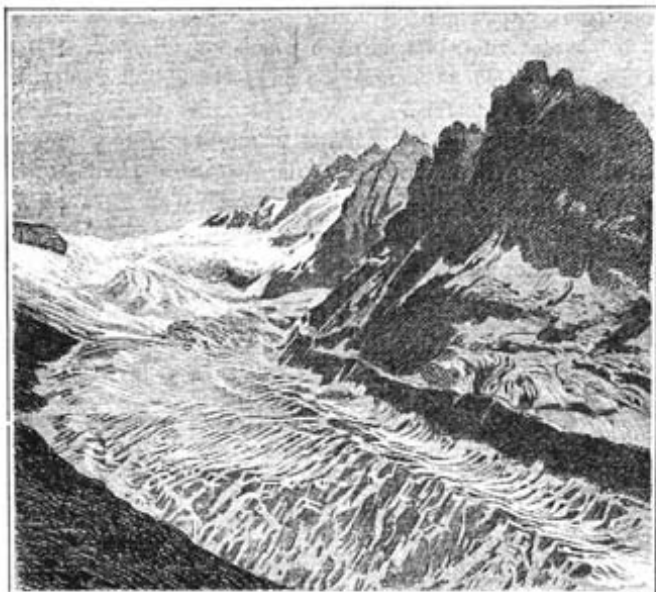
Laissant aux guides spéciaux le rôle de cicérone proprement dit, nous nous bornerons à de sommaires indications sur les excursions dont Evolène est le centre.

Premier quartier-général: l'hôtel d'Evolène.

1. *Promenades*: Aux villages de *Villa, la Sage* et *Forclaz*, sur des hauteurs dégagées avec de beaux points de vue. Retour par *Haudères*.
2. *Passages*: A Grimentz dans le Val d'Anniviers par le *Pas de Mona* ou le *Col de Torvent* (2924 m). On pratique plus rarement le *Col de Moiry* (3195 m), le *Col de Bréouna* (2918 m), le *Col du Zaté* (château — 2875 m), le *Col de Couronne* (3016 m) et le *Col de la Pointe de Bricolla*. — Le *Col de Meina* traverse dans le Val d'Héremence.
3. *Ascensions*: Le *Pic d'Arzinol* (3001 m) et le *Sasseneire* (Roc noir, — 3259 m) sont les cimes les plus souvent gravies à cause du beau panorama dont on jouit de leur sommet. Elles sont d'un accès facile. Il faut déjà être plus habitué aux montagnes pour les ascensions du *Mont de l'Etoile* (3372 m), de la *Pointe de Vouasson* (3496 m) et des *Dents de Veisivi* (3189 et 3425 m).

Second quartier-général: hôtel de l'alpe Salay ou de Ferpècle.

Cet hôtel, petit mais bien tenu, est bâti dans une magnifique position, sur une éminence découverte au pied du glacier de Ferpècle. Pour mieux voir le glacier, il est préférable de monter en une demi-heure à l'alpe élevée de *Bricolla* (2424m). On découvre de là le versant méridional de la chaîne déchiquetée des *Grandes Dents* au pied desquelles s'étend le *glacier de Mont Miné*, séparé de celui de Ferpècle par les noirs rochers de serpentine du *Mont Miné*. Nous apercevons aussi pour la première fois derrière l'*Aiguille de la Za*, les *Dents de Bertol* et les *Dents des Bouquetins*, que la *Tête Blanche* et la *Wandfluh* rattachent à la *Dent Blanche*. Nous sommes transportés dans un monde nouveau, un monde d'une saisissante magni-



Glacier de Ferpicle.

ficence; le sanctuaire même des hautes Alpes s'ouvre devant nos regards.

1. **Passages.** Le *Col d'Hérens* (3480 m), l'un des plus beaux et des plus fréquentés des Alpes. Guides nécessaires. On compte 11 à 12 heures jusqu'à Zermatt, dont 7 sur les glaciers. La marche sur le glacier commence à $\frac{3}{4}$ d'heure des chalets de Bricolla, et l'on gravit pendant 3 heures des champs de glace peu inclinés. On laisse à droite les séracs de la Motarotta, paroi de rochers au milieu du glacier. Au sommet du col nous attend une vue saisissante du Cervin qui ne se présente nulle part sous un aspect aussi fantastique. Suivant l'état des crevasses et du glacier de Stock, il faut 2 ou 3 heures pour atteindre la cabane du Stockje; de là, 2 heures sur le glacier de Zmutt, et 3 heures par la vallée de Zmutt à Zermatt.

Le *Col de Wandjiah*, variante du précédent, est plus court mais plus difficile. Il passe plus à l'est au pied de la Dent Blanche.

Entre la Dent Blanche et le Grand Cornier se trouve le beau passage du *Col de la Dent Blanche* qui mène à Zinal dans le Val d'Anniviers.

Enfin le *Col de Zarmine* (3082 m), entre les deux dents de Veisivi aboutit au Val d'Arolla.

2. **Ascensions:** *Tête blanche*, 3750 m.
Dent Blanche, 4364 m.
Grand Cornier, 3969 m.
Pointe de Bricolla, 3663 m.



Mont-Collon.

Troisième quartier-général: hôtel Mont-Collon dans le Val d'Arolla.

Ici nous sommes à une altitude de 2000 m au-dessus de la mer, dans une vallée solitaire, au cœur même des Alpes et aussi loin que possible du monde et de son train.

„L'hôtel Mont-Collon, propriété de l'excellent alpiniste, Président J. Ansevuy, s'élève dans une sauvage et grandiose solitude, tout près de l'ancienne moraine du glacier de Zigiore-nouve (chalet neuf). On découvre au nord le massif Sassencire, les Dents de Veisivi (parc aux chèvres), la Dent Perroc (rocher); à l'est la svelte aiguille de la Za, les Dents de Bertol (plus en avant la Maya revêtue de forêts d'aroles); au sud le majestueux Mont-Collon ayant à sa droite l'Évêque, le glacier d'Arolla, le glacier de Vuihez et le glacier de Pièce ou Torgnon, le sombre massif rocheux de la Luette et de Loitecondoi, que domine l'éblouissante coupole de la Pigne d'Arolla; enfin à l'ouest le glacier de Zigiore-nouve et le Col de Breney, le Zinareffien et le Pas des Chèvres.“ (Tschudi.)

Petites excursions: La caverne de glace du glacier d'Arolla. La Gouille perse de Lucel. Les cascades Ignes au pied du glacier de même nom.

Passages: Col du Mont-Brûlé (3169 m) et Col de Valpelline (3562 m) à Zermatt.

Col de la Za ou col de Bertol (3600 m) par le col d'Hérens à Zermatt ou Ferpècle.

Col de Collon (3130 m) à Aoste.

Col de Za de Zan (3300 m) à Valpelline-Aoste.

Col de l'Aurier noir — idem.

Col de Riedmatten et Pas de Chèvres au Val d'Héremence.

Col de Chermontane (3084 m), ou

Col de l'Évêque (3500 m) à la Vallée de Bagnes.

Ascensions: Zinareffien (3808 m),

Pigne d'Arolla (3801 m),

L'Évêque (3738 m),

Mont-Collon (3644 m),

Dents des Bouquetins (3783 m),

Aiguille de la Za (3673 m),

Dent Perroc (3655 m),

Mont de l'Étoile, Pointe de Vouasson,

Aiguilles rouges, etc. etc.

La plupart de ces passages et ascensions ne sauraient se faire sans guides. On en trouve de très capables et consciencieux, aussi bien à Evolène qu'aux deux hôtels de Ferpècle et du Mont-Collon où l'on peut, du reste, consulter la liste officielle des guides patentés.



MARTIGNY

ET

LES VALLÉES DE LA DRANSE.





Martigny.



I. Martigny dans l'antiquité.

Les plus anciens habitants connus du Valais étaient d'origine celtique, et d'après les auteurs latins, César, Pline, Strabon, ils se divisaient en quatre peuplades principales. Les Vibériens occupaient la haute vallée du Rhône, de la Furka à Brigue; au-delà de cette limite, jusqu'à la Morge de Conthey habitaient les Sédunois; entre la Morge et la cluse de St-Maurice (*Tarnade*, plus tard Agaune) et jusque dans les vallées de la Dranse et du Trient s'étaient établis les Véragriens; enfin la partie du Bas-Valais comprise entre St-Maurice et le Léman était occupée par la tribu des Nantuates. *Octodure*, aujourd'hui Martigny (de Martinet, marteau de forge; selon d'autres, de St-Martin, vénéré en ce lieu), était le bourg des Véragres, et la Dranse qui coulait alors au milieu de la vallée le partageait en deux. Jules César mentionne dans ses "Commentaires" le "*Vicus Veragrorum*", nommé *Octodurum* par les tribus celtiques.

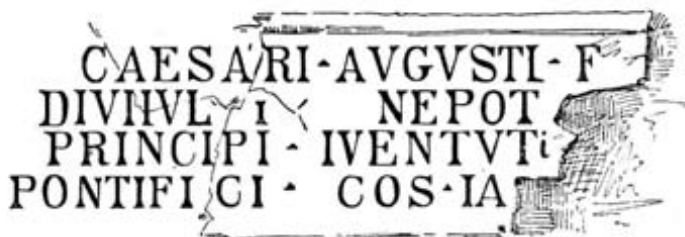
Déjà les libres peuplades des Helvètes subissaient le joug de la domination romaine; après avoir, l'an 107 avant J.-C., triomphé des légions de Julius Cassius, elles s'étaient vu, un demi-siècle plus tard, désarmer et refouler dans leurs montagnes par Jules César. Ce dernier n'attendait qu'une occasion

favorable pour asservir à leur tour les tribus de la vallée du Rhône.

„Des colporteurs, qui transportaient leurs marchandises par le Col Pennin (le St-Bernard actuel), à destination de Genève, se plaignirent à Jules César des taxes exagérées que leur extorquaient les habitants de la partie inférieure de la vallée du Rhône. Ils les accusaient même de brigandage. Alors César envoya Sergius Galba à Octodurum (Martigny). Celui-ci vainquit dans quelques rencontres les Sédunois, les Vêragriens et les Nantuates, s'empara de leurs forts et après avoir reçu de toutes parts des envoyés et des otages, il commença à établir un camp retranché près de la Dranse à Octodurum, pour en faire l'emplacement d'une troupe d'occupation. Le peuple habitait en face du camp. Mais les travaux n'étaient pas achevés, que les Sédunois, les Vêragriens et leurs alliés arrivèrent en masses nombreuses en poussant des cris terribles, et assaillirent sans relâche l'ennemi dans ses murs déjà redoutables. Celui-ci, fatigué d'un combat prolongé, prend dans cette nécessité pressante un parti décisif. Par toutes les portes du camp, en rangs serrés, les Romains font une sortie furieuse et se fraient un passage à travers les bandes ennemies. Dix mille hommes furent frappés à mort en défendant leur patrie. De tous côtés on vit des villages en flammes; mais nos ancêtres préférèrent leur mort et celle de leurs enfants à l'esclavage, et cela avec raison, car si la servitude est plus dure que la mort, la liberté seule donne du prix à la vie. Vainqueurs, les Romains honorèrent le courage de leurs adversaires. Ils leur rendirent leurs enfants pris comme otages, transportèrent leurs quartiers d'hiver sur un autre point et rendirent leur joug supportable. Tarnade (Agaune) devint un poste de surveillance. Dès ce moment, leur patrie devint pour les Valaisans l'objet de leur amour, en raison des sacrifices et du sang qu'elle leur avait coûtés. Le joug des Romains ne devint lourd pour eux que sous le règne de Tibère.“*)

*) Furrer. Histoire du Valais.

A partir de ce moment, le Valais tout entier fut soumis aux Romains qui lui apportèrent en échange de la liberté les bienfaits de la civilisation, les arts, le commerce et l'industrie. Plusieurs monuments de l'époque témoignent encore de la grande importance qu'avait prise la ville d'Octodure, située au point de rencontre de quatre grandes voies militaires. Au commencement de ce siècle, le prieur Murith lisait l'inscription suivante encastrée dans le mur de l'église actuelle et qui a disparu lors d'une récente restauration de l'édifice :



Il n'en est heureusement pas de même de la colonne dont nous donnons ci-contre la reproduction, adossée au mur extérieur du chœur de la même église et érigée à l'honneur de l'empereur Flavius Valérius Constantin. Elle est en marbre cipolin des carrières de la Bâtiaz, le même qui a servi aux Romains pour la plupart de leurs monuments dans la contrée. (Ces carrières, abandonnées pendant le moyen-âge, ont été pour ainsi dire découvertes à nouveau et exploitées tout récemment, ainsi que celles de Saillon). L'inscription latine la plus importante est celle d'une pierre milliaire en calcaire jurassique de Soleure (marbre romain), haute de 1,80 m sur 0,60 m de diamètre. Cette colonne, en parfait état de conservation, se voit dans les caves de l'Hôtel de l'Aigle, probablement à la place même qu'elle occupait dès l'origine, car non seulement elle n'est d'aucune utilité dans la construction de l'édifice, mais elle gêne même pour le transport des futailles. C'était



à Octodure, nous l'avons dit, que se rencontraient les principales voies romaines de l'Helvétie, celle du Mont Pennin, celle du Léman qui remontait vers Aventicum, celle qui franchissait le Simplon. Outre sa valeur historique et archéologique, ce milliarium a une grande importance, parce que sa position au-dessous du niveau du sol actuel permet de calculer l'épaisseur de la couche d'alluvion dont la Dranse a peu à peu recouvert l'ancien fond de la vallée. L'inscription rappelle les noms des nobles César Maximien et Constan-

tin, ce qui le fait remonter à 292—308 après J.-C.

DDNN diocleti ANO ET
 MAXIMIANO piis / et INVICTISAVGG
 ET CONSTANTIO et gal. MAXIMIANO
 NOBILI-CCAAUSS. bono r. p. NATIS
 ET INVICTIS principibus
 F . CL / / / /
 MP II

Au point de vue des antiquités romaines, Martigny est sans contredit la localité la plus importante du Valais; des fouilles ont amené au jour un grand nombre de monnaies, d'urnes, de vases, etc. A Martigny-Bourg on a trouvé une tête de Jupiter en marbre jurassique; à Martigny-Ville, les ruines connues sous le nom de *Vicier*, restes d'un amphithéâtre (61 m sur 72 m) dont il existe encore un mur en

blocage. Quant aux trouvailles plus récentes, voici ce que nous communiquons à ce sujet un archéologue bien connu, le peintre Raphael Ritz, de Sion :

„En 1874 au lieu appelé *la Deleyse*, on a découvert une cuisine avec tous ses accessoires, appartenant à la dernière époque romaine, plus quelques ornements chrétiens. Cette précieuse trouvaille est devenue propriété du Musée de Genève. (Voir dans l'Indicateur d'antiquités suisses, No. 1. 1876. „Le trésor de la Deleyse à Martigny“, par le prof. Gosse.)

C'est en 1883 qu'ont commencé dans le champ dit *aux Morasses* des fouilles systématiques, grâce aux subsides de l'Etat et sous la direction d'une commission d'archéologie. Les premiers coups de pioche amenèrent tout de suite des fragments en bronze dont nous reparlerons plus loin. On mit ensuite à découvert des murs d'enceinte, puis des divisions intérieures plus profondes, dont la partie méridionale n'est pas encore toute dégagée. L'ensemble a la forme d'un vaste parallélogramme dirigé de l'ouest à l'est; la longueur totale est de 65 m sur une largeur de 33,70 m. Des murs épais subdivisent l'intérieur du bâtiment en trois rectangles juxtaposés mais de largeur variable; celui du milieu est le plus large; celui du sud est plus étroit que celui du nord. Du côté de l'orient se trouve une division oblique avec une très petite abside semi-circulaire de 5,80 m de diamètre. Le compartiment nord est flanqué à l'est et à l'ouest d'une pièce carrée; il est séparé du compartiment central par une épaisse muraille qui montre du côté du nord huit saillies ou piliers en maçonnerie, laissant entre eux des intervalles réguliers en forme de niches. Dans chacune de ces niches on a trouvé un squelette humain. Deux escaliers larges de près de 2 m partent du premier et du huitième pilier.

A une très petite profondeur on est arrivé à une substruction et à des antiquités dont l'origine romaine est évidente. Sous l'escalier de l'ouest on a déblayé un *hypocauste* (sorte de „calorifère“ romain) de 10,82 m sur 7,37 m. Il est divisé en 12 rangées, chacune de 18 colonnettes en briques et hautes de

1 m. La gueule du four s'ouvre sur la face nord du mur d'enceinte. Les larges briques plates qui reposaient sur les colonnettes pour former le *suspensoir* (plancher suspendu) gisaient encore sur le sol; elles étaient recouvertes d'un carrelage en simple mosaïque. Il y avait aussi de très nombreux débris de tubes (tubi) à air chaud. Au même endroit on a trouvé des monnaies à l'effigie des empereurs Constance et Constantin, les morceaux d'une colonne en marbre jurassique avec inscription, une petite chaîne en argent, une clef de fer, etc.

Une conduite d'eau très bien conservée, en maçonnerie et recouverte de dalles, règne à 3 m de profondeur sous toute la division nord. Elle se continue sous l'hypocauste. On remarque aussi les restes d'une grande abside semi-circulaire, ouverte du côté du sud; elle se perd sous le mur aux huit piliers. La plupart des objets ont été trouvés dans la partie nord de l'édifice. Ce sont, outre l'hypocauste :

1. Les fragments déjà mentionnés de grandes statues de bronze: a) une jambe d'homme longue de 1,40 m; b) un bras proportionné à la jambe, les deux membres à forte musculature; c) une main de femme; d) un paladumentum (manteau court) très bien drapé; e) une tête de taureau de grandeur naturelle, avec une jambe de derrière du même animal.

2. Une grande quantité de débris de poteries rouges, quelques-uns en terra sigillata; les deux plus grands portent en relief des figures mythologiques.

3. Fragments d'amphores, petites lampes, plats en terre cuite.

4. Beaucoup de belles plaques de marbre poli et de cipolin provenant d'un revêtement de muraille.

5. Traces de peintures murales.

6. Monnaies à l'effigie des empereurs Auguste, Constantin le Grand, Constance.

7. Fragments de chapiteaux, de corniches, larges bases rondes, socles de pilastres — (mais, chose curieuse, aucun fût de colonne), belles dalles de marbre jurassique, etc.

Dans la division du centre on a trouvé beaucoup de feuilles de laurier et autres petits ornements en lamelles de bronze, un morceau de carrelage en mosaïque simple, des bases de colonnes.

Toutes ces antiquités ont été transférées au musée cantonal de Sion.

Il est aisé de voir qu'on est là en face de plusieurs constructions superposées et d'époques différentes. La plus profonde est évidemment romaine, les supérieures paraissent dater des premiers siècles du christianisme. On ne pourra se rendre compte de la destination de ces bâtiments qu'après les avoir entièrement exhumés. Une chose est certaine, c'est que leur conservation est un devoir envers le pays, comme envers la science.

(Nous indiquerons en lieu et place les antiquités qui ont été découvertes sur la route et au col du Grand St-Bernard.)

Nous compléterons ces renseignements par quelques détails que nous devons également à M. Ritz sur les antiquités *gallo-romaines* du Bas-Valais, faisant suite à la courte notice insérée dans notre livret sur Sion (Valais et Chamonix VI).

„La grande voie romaine du Col Pennin se dirigeait d'*Octodurum* à *Aventicum* en traversant deux fois le Rhône, non loin d'*Octodurum* et d'*Inriana* (Evionnaz); puis, plus loin encore, à *Castrum Taurentanum* et au village actuel de *Vérollez*, pour atteindre la station militaire de *Tarnada-Agaunum*, chef-lieu des Nantuates. Près de Massongex on voit encore les fondations d'un pont sur le Rhône. Un embranchement de la voie principale continuait sur la rive gauche par *Monthey*, *Vionnaz*, *Vouvry* (traces encore visibles), *Port-Valais* jusqu'au *Léman*.

„*Tarnada* (Tarnaix) était probablement le nom du castrum romain et de la station militaire qui s'étendait jusqu'au pont sur le Rhône. Plus tard, le nom d'Agaunum resta pour être remplacé ensuite par celui de St-Maurice. Cette célèbre localité et ses environs sont riches en antiquités romaines, burgondes, franques et du moyen-âge (voir No. IX de la série Valais-Chamonix). En aval de St-Maurice on a aussi découvert à plusieurs endroits des anneaux, des fibules, des haches et d'autres objets en bronze d'origine celtique, entre autres à *Massongex*, *Monthey*, etc. Dernièrement plusieurs antiquités romaines ont aussi été exhumées; près de *Massongex*, des agrafes avec mosaïques et des monnaies; près de *Port-Valais*, des monnaies. A *Vionnaz*, le gouvernement a fait faire des fouilles en règle (1882—1883) qui ont mit à découvert les ruines d'une villa romaine avec

installation de bains, de nombreux matériaux, des tuiles plates et creuses, des murs d'égout, des conduites d'eau, de belles dalles de parquet en marbre jurassique, un grand nombre de briques cylindriques provenant des colonnettes d'un hypocauste, avec des fragments de tubes à air chaud. Dans le village on trouve quelques débris de fûts et de bases de colonnes. Malheureusement aucun objet d'art n'a été découvert; il est vrai que déjà à une époque antérieure, des fouilles avaient été faites au même endroit.

„Il ressort de ces notes, du reste incomplètes, que la plupart des antiquités préhistoriques et romaines ont été trouvées dans la région des vignobles et des terres cultivées. Ces contrées, en effet, se prêtaient mieux à la colonisation, et comme le sol en est retourné à une grande profondeur, les objets qu'il renfermait sont venus au jour plus facilement. Que de trésors sont peut-être enfouis dans les districts moins connus du Bas-Valais et sans doute aussi dans les vallées latérales du versant sud, encore si peu explorées au point de vue archéologique!“ (R. Ritz.)

„Pendant les cinq cents années de la domination romaine, la langue celte fit place à la langue latine. C'est alors que surgirent les noms latins de *Campus* (Gampel), *in Pratis* (Bratsch), *in Salinis* (Salquenen) *Villa*, *Pratum falconis* (Pralfalcon), *Campus planus* (Champlan), *Campus dolii* (Chandolin), *Forum Claudii* (Martigny), *Pons Sirri* (Baltshieder), *Bivium* (Bifig), *Verdunum* (Verdan), *Annirisiium fines* (Finges), etc.“ (Furrer.)*

Le christianisme avait pénétré dans le Valais dès les premiers siècles et s'y maintint malgré les persécutions d'un Dioclétien, d'un Maximien et de tant d'autres tyrans. Le martyr de la légion thébécenne, immolée entre Octodure et Tarnade, ne fit qu'accroître le nombre des chrétiens. En 349 nous trouvons le premier évêque résident en Valais, saint Théodore, qui établit le siège épiscopal à Octodure et fonda le monastère d'Agaune pour y déposer les reliques de saint Maurice et de ses compagnons. Martigny et St-Maurice furent donc le berceau du christianisme en Helvétie.

Les premiers évêques valaisans portèrent le titre d'évêques d'Octodure, surtout après que le Valais eut été détaché de

*; Quelques-uns seulement des anciens noms celtiques sont venus jusqu'à nous, par exemple: Ernen, Mœrell, Brigue, Tourtig, Tourtemagne. Quant à ceux d'Octodurum, Sedunum, Tarnada, latinisés par les Romains, ils sont depuis longtemps hors d'usage.

l'Italie (419) et la ville d'Octodure érigée en chef-lieu de la Province pennine qui formait, avec la Tarentaise, la Viennoise, septième des dix-sept provinces de la Gaule. Aussi l'évêché, transféré à Sion, fut-il longtemps dépendant de l'archevêché de Tarentaise. Ce fut en l'année 580 que l'évêque Héliodore quitta Octodure sans cesse menacée, soit par les inondations de la Dranse, soit par les incursions des Lombards, puis des Sarrasins et des Huns, et transporta le siège épiscopal à la ville des Sédunois.

A la même époque prenait fin le premier royaume de Bourgogne (413—534). Les Burgondes, après avoir chassé les Romains affaiblis, s'étaient partagé le pays conquis. La division encore subsistante du territoire en dixains date de cette époque, ainsi que l'érection du Valais en comté. Sigismond, l'avant-dernier roi des Burgondes, fut attaqué simultanément par Théodoric, roi des Visigoths, et par Clodomir, roi des Francs, puis assassiné par ce dernier. Son frère Godeemar, vainqueur de Clodomir, ne régna que jusqu'en 534 et se vit chassé de ses états par Clotaire de Soissons et Childebart.

Dès lors, et jusqu'à l'apparition de Charlemagne, le Valais demeura sous la domination des Francs. Ce fut une époque d'obscurité et de misère durant laquelle le pays, en particulier Martigny et ses environs, eut à souffrir toutes les calamités. Nous ne citons que les principales dates de cette lamentable série: en 432 et 580, grandes inondations; en 520 et 530, attaques de Théodoric, roi des Visigoths; en 563, éboulement du Mont Taurus qui ensevelit les bourgs de Tauredunum et d'Epaunum situés, à ce que l'on suppose, entre Martigny et St-Maurice; en 574, 575, 579 et 595, incursions réitérées de bandes pillardes de Lombards qui laissèrent après eux la petite vérole, jusqu'alors inconnue; en 730 et 746, apparaissent à leur tour les hordes de Sarrasins dévastant la vallée jusqu'au-delà de St-Maurice. Ce ne fut qu'après 780, sous l'épiscopat du paternel évêque Villicaire, que le Valais recouvra un peu de tranquillité. Ce prélat, le premier qui proclama Charlemagne roi des Francs, reçut de lui l'investiture du *comté du*

Valais. Charlemagne fut à bien d'autres égards le bienfaiteur du pays; il organisa la justice, fonda des écoles, des monastères et des églises, bâtit des ponts et améliora les routes. Il releva entre autres avec soin la route du Mont Joux (Grand St-Bernard) qu'il traversa lui-même en l'an 800 pour descendre en Italie. Le pont de Bourg St-Pierre, au pied du Grand St-Bernard, porte encore aujourd'hui le nom de Charlemagne (Ponte Carlo).

Charles n'était pas plus tôt entré dans son repos que déjà s'écroulait l'édifice soutenu par sa main puissante; ducs, comtes, évêques, abbés, tous tendaient à s'élever aux dépens de la couronne (Vulliemin). Alors s'ouvre l'ère de la féodalité.

„L'histoire féodale du Valais se divise en trois époques distinctes: la première, qui va du milieu du XI^e siècle à la fin du XIV^e (1040—1392) nous offre le Vallais*) partagé d'une manière bizarre entre les Evêques de Sion et les comtes de Savoie, dont les possessions sont enchevêtrées les unes dans les autres. La maison de Savoie, investie par l'Empire de biens considérables en ce pays, possède la majeure partie des terres situées entre le lac Léman et la Morge de Conthey, sauf *Massongex*, *Martigny*, *Ardon* et *Chamoson*, qui relèvent de la mense épiscopale. De son côté, la principauté temporelle des Evêques, établis *comtes* du Vallais depuis l'an 999, comprend le Vallais supérieur, sauf les fiefs d'*Ayent*, de *Granges*, de *Bas-Châtillon*, et le petit comté de *Mârel*, qui relèvent de la Savoie. — De là des luttes entre les deux souverainetés et des transactions sans résultat définitif jusqu'au traité de 1392 qui régularisa tout. En même temps l'influence savoyarde, alors prépondérante en Vallais, souleva l'animosité des *communautés* naissantes du Vallais supérieur, et amena les luttes sanglantes qui signalèrent l'épiscopat de Guichard Tavelli et

*) On aura remarqué que plusieurs des auteurs cités par nous écrivent *Vallais* au lieu de *Valais*. *Vallais* est, en effet, la forme ancienne et rationnelle (de *Vallis poenina*, puis *Vallesia*), remise en honneur par plusieurs historiens contemporains. Nous avons cru cependant devoir conserver au nom l'orthographe d'usage, plus familière à nos lecteurs.

de ses successeurs (1342—1384). — Durant toute cette période, en effet, ce sont généralement des prélats d'origine savoyarde ou romande qui se succèdent à Sion; c'est la langue romande qui prévaut dans une grande partie du pays; enfin, les fiefs et seigneuries sont aux mains de familles nobles venues pour la plupart de la Savoie ou du Val d'Aoste. — La seconde période (1392—1475) commence avec le traité de 1392, confirmatif de celui de 1384, qui partagea normalement le Vallais entre les Evêques de Sion et les comtes de Savoie, en assignant la Morge de Conthey pour ligne de démarcation entre leurs domaines. Dès lors, tout le Vallais inférieur, ou *Vallais romand*, fut soumis exclusivement aux comtes, et tout le Vallais supérieur, ou *Vallais épiscopal*, fut soumis exclusivement aux Princes-Evêques de Sion. Cet état de choses dura près d'un siècle, jusqu'en 1475, où le Bas-Vallais fut conquis jusqu'à St-Maurice par l'évêque Supersaxo et les Patriotes du Haut-Vallais, conquête qui fut poussée un peu plus tard jusqu'au lac Léman. — La troisième période (1475—1798) vit les Patriotes des Sept Dizains d'En-haut, vainqueurs de la Savoie, continuer contre le pouvoir temporel des évêques une lutte qui alla parfois jusqu'à la violence brutale, leur arracher (1613), sous l'évêque Jost, de cruelles renonciations aux privilèges temporels de leur siège, et faire triompher enfin l'élément démocratique. En même temps, l'élément *allemand* prévaut dans l'église de Sion et dans la langue du pays. Depuis l'évêque Walther Supersaxo, le Chapitre a rejeté de son sein les éléments romands, et la langue allemande prend le dessus. Quant au Bas-Vallais, où les Patriotes Haut-Vallaisans s'étaient purement et simplement substitués aux seigneurs féodaux, il fut gouverné en pays conquis jusqu'à la Révolution de 1798 qui brisa ses liens.^{«*})





Ruines du château de „La Bâtiaz“

II. Martigny à l'époque actuelle.

Les vicissitudes de son histoire telle que nous venons de la retracer, le passage fréquent des armées, les inondations réitérées de la Dranse qui recouvrirent l'antique Octodure d'une couche de 4,50 m d'alluvion, tout contribua à faire perdre à Martigny l'importance qu'elle avait acquise sous la domination romaine. Au lieu de grandir et de se développer, elle tomba dans le cours des siècles au rang de bourgade insignifiante. Il était réservé à la civilisation moderne de lui

rendre la vie et le mouvement. En effet, depuis que le goût des voyages pittoresques s'est répandu, que Chamonix et le Valais sont à la mode et que le moderne touriste afflue dans nos montagnes, Martigny a vu peu à peu renaître sa prospérité. *Martigny-Ville*, sortie toute rajeunie de ses ruines, frappe agréablement par sa belle église, ses hôtels, ses maisons particulières et ses jardins de luxe; on dirait une petite cité toute neuve, plutôt qu'un antique établissement romain.

Ce regain de jeunesse, Martigny le doit à sa situation au carrefour des routes les plus parcourues. La plus importante pour elle est sans contredit la voie ferrée qui remonte la vallée du Rhône, du Léman au Simplon et à la Furka. L'établissement de cette ligne a facilité aux étrangers le passage des principaux cols qui mettent en communication la Suisse occidentale avec la Savoie et l'Italie, et l'accès de régions alpestres célèbres pour leur incomparable grandeur. Enfin Martigny est à l'issue de plusieurs vallées latérales: les trois *vallées de la Dranse*, et celle du *Trient* diversement ramifiée. Cette dernière, il est vrai, débouche dans la vallée du Rhône à une demi-heure en aval de Martigny, mais on pénètre aisément dans sa partie supérieure par le *col de Forclaz* ou de *Trient*, et de là à *Chamonix* par la *Tête Noire* et le *col de Balme*. — Quant à la triple vallée de la *Dranse*, c'est droit en face de Martigny qu'elle déverse dans le Rhône les eaux réunies de ses trois embranchements. Elle se bifurque une première fois à *Sembrancher* d'où part vers l'est le *val de Bagnes* qui remonte jusqu'au *col de Fenêtre*. A *Orsières*, le *val Ferret* se sépare à son tour du *val d'Entremont* que remonte la route postale du *Grand St-Bernard*. Le *val Ferret* se termine par deux autres passages; le plus oriental, nommé aussi *col de Fenêtre*, ramène par un détour au *Grand St-Bernard*, tandis que le *col Ferret*, situé plus à l'ouest, descend dans la vallée d'Aoste par *Courmayeur*.

Les habitants de Martigny, comprenant tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette position, n'ont rien négligé pour faciliter le mouvement des voyageurs. Ils ont élevé de

vastes et confortables hôtels qui répondent aux exigences toujours croissantes du public itinérant. On cite avec éloge les hôtels Clerc et du Mont Blanc. Des routes carrossables ont été établies jusqu'à Chamonix d'une part, jusqu'au pied du Grand St-Bernard de l'autre. Le télégraphe relie avec Martigny toutes les stations de montagne échelonnées le long de ces routes, et de nombreux véhicules sont constamment tenus à la disposition des touristes qui descendent de tous les trains.

Une autre cause plus stable de prospérité est le progrès réalisé dans l'agriculture. La plaine du Rhône, couverte autrefois de marais puants et malsains, a été rendue à la culture. La correction du fleuve, jointe à une habile canalisation et au colmatage des marais asséchés, a donné ici aussi des résultats merveilleux; au lieu des joncs et des carex à peine utilisables pour de la litière, on récolte aujourd'hui dans les prairies du Rhône un fourrage abondant et d'excellente qualité. Les champs produisent le maïs et le froment, et les jardins se prêtent à toutes les cultures, surtout à celle des asperges qui réussissent particulièrement bien dans ce terrain léger, sablonneux et riche en talle. Les lieux humides et pierreux ont été plantés de saules et de peupliers, et les endroits abrités voient prospérer les arbres fruitiers de toutes sortes. Les religieux du Grand St-Bernard, qui ont d'importantes possessions dans les environs de Martigny, ont donné l'exemple de l'exploitation rationnelle des terres; ils ont les premiers pratiqué le colmatage et établi les prairies artificielles; leurs chevaux de labour sont les plus beaux du pays. C'est aussi au chanoine Murith, le célèbre naturaliste, que l'on doit l'introduction au Valais du peuplier italien dont on a couvert les digues du Rhône.

Le voyageur qui est disposé à faire à Martigny une halte de quelques heures, ne regrettera pas une promenade aux

ruines de la Bâtiaz.

• Du château épiscopal il ne reste que la tour dite *de la Bâtiaz* (Bastida), tour décapitée s'élevant sur une enceinte

carrée de vieux murs qui semblent lui servir de piédestal. On en a fait aujourd'hui un belvédère à l'usage des touristes. — Une forteresse dut s'élever de bonne heure en ce lieu qui commandait le cours du Rhône et le *pas de St-Brancher* ou la route d'Italie par le Montjoux. Dès 1233, on y trouve un châtelain, Amédée de Rarogne.* *) — En 1260, Pierre de Savoie s'empara du château après un siège en règle. En 1281, l'évêque Pierre d'Oron le fit rebâtir à grands frais. „Ruiné en partie, en 1475, lors de la conquête des Haut-Vallaisans, le château fut réparé par l'évêque Silinen. Puis, pendant les luttes du cardinal Schinner et de Georges Supersaxo, ce dernier l'assiégea, l'enleva le 15 janvier 1518, s'y cantonna pendant six mois et enfin le livra aux flammes; le château ne se releva plus, mais sa forte tour est encore debout.“

Un magnifique coup d'œil s'offre aux regards du promeneur, du sommet de ce promontoire rocheux placé au coude de la vallée du Rhône qu'il commande dans les deux directions, de Sion à St-Maurice. De toutes parts brillent au milieu des châtaigniers, des noyers, des arbres fruitiers, les bourgs et les villages avec les ruines de leurs fiers châteaux. Les pentes inférieures des monts sont couvertes de riches vignobles au-dessus desquels s'étend la verdoyante zone des hêtres et des sapins que dominant à leur tour les crêtes aux découpures hardies et d'innombrables arêtes neigeuses se profilant sur le ciel bleu. Au nord, la chaîne des Alpes vaudoises et bernoises se déploie tout entière, de la Dent de Morcles au lointain Bietschhorn; plus près de nous, du côté de l'orient, la dent rocheuse de la Pierre-à-Voir surgit au-dessus des verdoyantes croupes du Mont Chemin; tandis qu'au sud et à l'ouest s'élèvent encore les dernières ramifications des Alpes pennines, dérochant au regard la vallée de la Drause et les gorges de Champey et du Trient.

C'est au pied de la colline de la Bâtiâz que s'ouvrent les antiques carrières de cipolin déjà exploitées sous la domi-

*) *L'abbé Bonnet*. Ouvrage déjà cité.

nation romaine; le Mont Ravoire auquel elle est adossée, déploie du côté du sud les belles pentes couvertes de vignes où l'on récolte ces vins de *Coquembej* et de *La Marque* importés par les Romains.

Les ruines de son vieux château et les antiquités en partie exhumées sont à peu près tout ce que Martigny peut offrir en fait de curiosités. Mais c'est assez pour retenir quelques heures au moins l'archéologue et l'ami de la nature. En cas de mauvais temps, le voyageur de passage peut occuper ses courts loisirs à visiter l'église paroissiale où l'on a placé un fort bel orgue, œuvre de l'artiste allemand Merklin qui, établi à Lyon, dut en 1870 quitter la France et trouva à Martigny un sûr asile.





III. Excursions dans les environs de Martigny.

Si Martigny est une petite ville peu intéressante en elle-même, ses environs, en revanche, présentent de nombreux buts de promenades et d'excursions.

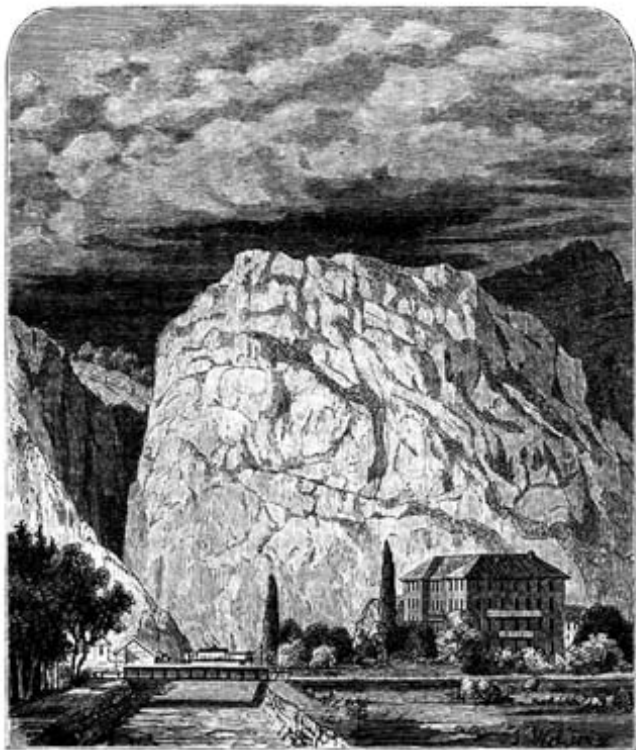
1. La vallée du Rhône jusqu'à St-Maurice.

(*Gorges du Trient, Vernayaz, Pissevache.*)

En premier lieu nous parcourons le bassin compris entre Martigny et la cluse de St-Maurice.

Il y a un peu plus d'un siècle, un poète allemand voyageant par la même route la décrivit avec un enthousiasme juvénile et dans une langue qui ne saurait vieillir. Dans ce temps-là, aucun hôtel n'attendait le touriste à Vernayaz, les galeries des gorges du Trient n'existaient point encore; il n'y avait pas même de sentier pour monter à la cascade de Pissevache, et au lieu de la belle route militaire de Napoléon, les voyageurs curieux de visiter cette pittoresque contrée suivaient un chemin détestable coupé en maint endroit par les récentes inondations de la Dranse. Mais le bassin du Rhône avec ses superbes lignes, les montagnes élancées qui le ferment, les torrents mugissants au fond de leurs gorges profondes, les cascades écumantes et leurs mille reflets, tout est là, rien n'a changé. C'est pourquoi nous aimons à relire le récit de cette excursion tel que Goethe nous l'a laissé dans ses „Lettres de la Suisse“.*)

*) *Goethe, Oeuvres complètes, traduction J. J. Porchat.*



Vernayaz et l'entrée des Gorges.

St-Maurice, 7 Nov. 1779.

Nous sommes partis ce matin de Martigny à l'aube naissante, un vent frais du nord s'est levé avec le jour; nous avons passé devant un vieux château qui s'élève au point où les deux bras du Valais forment un Y. La vallée est étroite et fermée de part et d'autre par des montagnes de formes variées qui sont, dans l'ensemble, d'un caractère particulier à la fois gracieux et sublime. Nous arrivâmes à l'endroit où le Trient pénètre dans la vallée, en tournant une gorge étroite de roches verticales, au point que l'on doute s'il ne sort pas de dessous la montagne. Tout auprès se trouve l'ancien pont, rompu l'an passé par la rivière; non loin de là, des roches énormes, tombées récemment de la montagne, ont obstrué la route. Ce groupe, dans son ensemble, ferait un admirable tableau.

Non loin de là on vient de construire un pont de bois, et l'on a tracé un nouveau rayon de route. Nous savions que nous allions voir la célèbre cascade de Pissevache; nous désirions un rayon de soleil, et le mouvement des nuages nous permettait de l'espérer. Le long du chemin, nous observâmes un grand nombre des fragments de granit et de gneiss qui, malgré leur diversité, semblaient être d'une même origine. Enfin nous arrivâmes devant la cascade, qui mérite plus que beaucoup d'autre sa renommée. Assez élevée, elle lance d'une crevasse de rocher une masse d'eau fumante dans un bassin, où elle se brise et se disperse au vent en écume et en poussière. Le soleil parut et rendit le spectacle doublement animé. En bas, dans la poussière humide, on observe çà et là un arc-en-ciel, à mesure qu'on marche, tout près devant soi. Si l'on s'élève davantage, on jouit encore d'un plus beau phénomène: quand les flots rapides, écumeux, du jet supérieur, touchent dans leur passage tumultueux les lignes où l'arc-en-ciel se forme pour notre œil, ils s'embrasent et se colorent, sans que l'on voie paraître la figure continue d'un arc et, à cette place, brille une flamme changeante qui passe et revient sans cesse. Nous grimâmes tout auprès, nous nous assimes à côté, et nous désirâmes de pouvoir passer à cette place des heures et des jours. Cette fois encore, comme bien souvent dans ce voyage, nous comprimes qu'on ne peut sentir et goûter les grandes choses en passant. Nous gagnâmes un village où se trouvaient de joyeux soldats et nous bûmes du vin nouveau, comme on nous en avait déjà servi la veille. On dirait à le voir, de l'eau de savon, mais je le bois plus volontiers que leur vin acide d'un an et de deux ans. Quand on a soif, on se trouve bien de tout. Nous vîmes de loin St-Maurice, occupant juste la place où la vallée se resserre en un défilé. A gauche, au-dessus de la ville, nous avons aperçu, adossée à une paroi de rochers, une petite église avec un ermitage où nous avons le projet de monter. Nous avons trouvé ici à l'auberge un billet de notre



Cascade de Pissevache.

de pouvoir passer à cette place des heures et des jours. Cette fois encore, comme bien souvent dans ce voyage, nous comprimes qu'on ne peut sentir et goûter les grandes choses en passant. Nous gagnâmes un village où se trouvaient de joyeux soldats et nous bûmes du vin nouveau, comme on nous en avait déjà servi la veille. On dirait à le voir, de l'eau de savon, mais je le bois plus volontiers que leur vin acide d'un an et de deux ans. Quand on a soif, on se trouve bien de tout. Nous vîmes de loin St-Maurice, occupant juste la place où la vallée se resserre en un défilé. A gauche, au-dessus de la ville, nous avons aperçu, adossée à une paroi de rochers, une petite église avec un ermitage où nous avons le projet de monter. Nous avons trouvé ici à l'auberge un billet de notre

ami, qui est resté à Bex, à trois quarts de lieue de St-Maurice. Nous lui avons expédié un messenger. Le comte est allé se promener pour voir le pays plus avant. Je vais manger un morceau, et j'irai voir le pont et le passage renommés. —

„Le comte est revenu. Il était allé à la rencontre des chevaux, et il a pris les devants sur son cheval brun. Le pont est si beau, dit-il, et d'une construction si légère, qu'il donne l'idée d'un cheval franchissant un fossé.

„Notre ami arrive à son tour, content de son voyage. —

„Nous sommes revenus de nuit à cheval, et le chemin nous a paru plus long au retour qu'à la venue où nous étions attirés d'un objet à l'autre. Et puis je me sens tout à fait rassasié pour aujourd'hui de réflexions et de descriptions; cependant en voici deux belles, que je veux encore fixer bien vite dans le souvenir. Nous avons repassé devant Pissevache, le crépuscule étant déjà très avancé. Les montagnes, la vallée et même le ciel étaient obscurs et sombres. La cascade grisâtre, tombant avec un sourd murmure, se distinguait de tous les autres objets; on n'apercevait presque aucun mouvement. L'obscurité était devenue toujours plus grande; tout à coup nous vîmes la crête d'une très haute montagne embrasée comme le bronze fondu dans le fourneau, et une rouge vapeur qui s'en exhalait. Ce phénomène étrange était produit par le soleil du soir éclairant la neige et le brouillard qui s'élevait de sa surface.“ —

Si maintenant nous consultons un des modernes guides du voyageur, voici les indications qu'il nous donne sur la partie de la vallée que nous venons de parcourir:

„Non loin de *Vernayaz*, la magnifique chute de la Salanche ou *cascade de Pissevache* se précipite avec fracas d'une paroi de 60 m de haut. A l'époque des grandes eaux, elle est d'une beauté saisissante, surtout éclairée par le soleil du matin qui s'y joue en un bel arc-en-ciel et se brise en mille éclairs de toutes les couleurs du prisme. Un sentier abrité mène jusqu'à mi-hauteur à une galerie pratiquée derrière la chute (entrée 50 cts.); coup d'œil magnifique sur les glaciers du Grand Combin. — A l'autre extrémité du village de *Vernayaz* s'élève le „*Grand Hôtel des gorges du Trient*“, confortable, bien tenu et pas cher, à l'entrée des célèbres gorges.

A $\frac{1}{4}$ d'heure de la station de Vernayaz, entrée des *gorges du Trient* (1 fr.), fissure profonde entre des parois de rochers nus qu'on parcourt sur des galeries de bois jusqu'à l'endroit où elle s'élargit de nouveau; elle se prolonge au-delà sur trois

lieues de longueur jusqu'à l'hôtel de la Tête Noire. A l'intérieur de la gorge, belles cascades.* (Tschudi).

Entre les gorges du Trient et la cascade de Pissevache s'élève par de nombreux zigzags le pittoresque chemin de *Salvan*, l'une des plus intéressantes d'entre les routes qui conduisent de la vallée du Rhône à Chamonix. Sur l'autre rive du Trient, un sentier taillé dans le roc*) pénètre dans le haut vallon de Gueuroz (les Jeurs) que le chantre des „Alpes suisses“, Eugène Rambert a rendu célèbre par l'un de ses plus jolis récits. „Ce vallon de Gueuroz, qui, il y a quelques années, était complètement inconnu des touristes, est moins solitaire aujourd'hui. On visite la gorge du Trient; puis, au retour, on est pris du désir de la voir d'en haut. De l'autre côté de la rivière s'offre justement un sentier; on le suit, on monte, et de zigzag en zigzag, on arrive sur une terrasse légèrement creusée qui coupe la pente de la montagne. A l'entour, tout est sauvage, mais la terrasse elle-même est riante; c'est une de ces jolies retraites comme la nature en ménage dans les lieux les plus déshérités, quelques maisons rustiques ombragées de beaux arbres, des champs, des prairies vertes, et tout auprès l'abîme, la gorge terrible, œuvre des eaux et des siècles: voilà le vallon de Gueuroz.“ (Rambert: „Les cerises du vallon de Gueuroz“.)

Les piétons qui ne redoutent pas les chemins solitaires peuvent, de Gueuroz, suivre la rive droite du torrent et atteindre la *Tête Noire* en 2½ ou 3 heures. Le sentier traverse une forêt de hêtres**) jusqu'aux chalets de *la Taillat*, où il se bifurque pour traverser le torrent et remonter vers *Salvan* (promenade très intéressante, en particulier pour le botaniste). En laissant ce sentier à droite, on continue par la forêt, puis par une grimpée assez raide jusqu'à l'esplanade du hameau de *La Crête*,

*) Ce rocher, qui porte le nom de *Tête des Tzarfas* (ou *Charfas*) est resté célèbre depuis la triste „affaire du Trient“. — „C'est de là que les balles des Salvanins, dont l'habileté au tir est connue, reçurent la jeune Suisse, forcée de rétrograder devant les troupes du Haut-Vallais, dans la sanglante journée du 21 mai 1844.“ (Chanoine Gross.)

**) Dans le climat sec du Valais le hêtre ne forme pas de futaies compactes; on ne le trouve un peu abondant qu'à l'issue de quelques vallées latérales où les pluies sont plus fréquentes.

où l'on trouve du lait et des œufs. De là, le chemin va presque à plat aux hameaux de *Planajour* et de *Flitroz* (Leytroz). Ce dernier fait face, sur une saillie de rocher, à l'hôtel de la Tête Noire et domine le confluent des sauvages torrents du *Trient* et de l'*Eau Noire*. Le chemin descend rapidement jusqu'au *Trient* qu'on traverse pour remonter de l'autre côté et gagner la grande route qui de *Martigny* conduit à *Chamonix* par la *Forclaz* et la *Tête Noire*.

Avant de regagner notre point de départ, le lecteur nous permettra d'énumérer les plantes les plus rares que la vallée du Rhône offre au botaniste, entre *St-Maurice* et *Martigny*.

St-Maurice. Arabette des murs, giroflée jaune, roquette cultivée, drave des murs, cochléaria des rochers, lunetière des rochers, buffonie à grosses graines, rue fétide, baguenaudier arborescent, potentille caulescente, sorbier hybride, scorsonère d'Autriche, épervière glauque, maculée de *Jacquin*, amplexicaule, — trochiscanthe nodiflore, séséli bisannuel, véronique couchée, limodore aphyllé, spiranthe d'été, stipe pennée, doradille de *Haller*.

Bois-Noir. Cornouillier commun, bruyère incarnate, primevère variable.

Dorénaz (Outre-Rhône). Peucedane de *Venise*, hysope officinal, dracocéphale d'Autriche, rosier d'Espagne, potamot serré, orchis fétide.

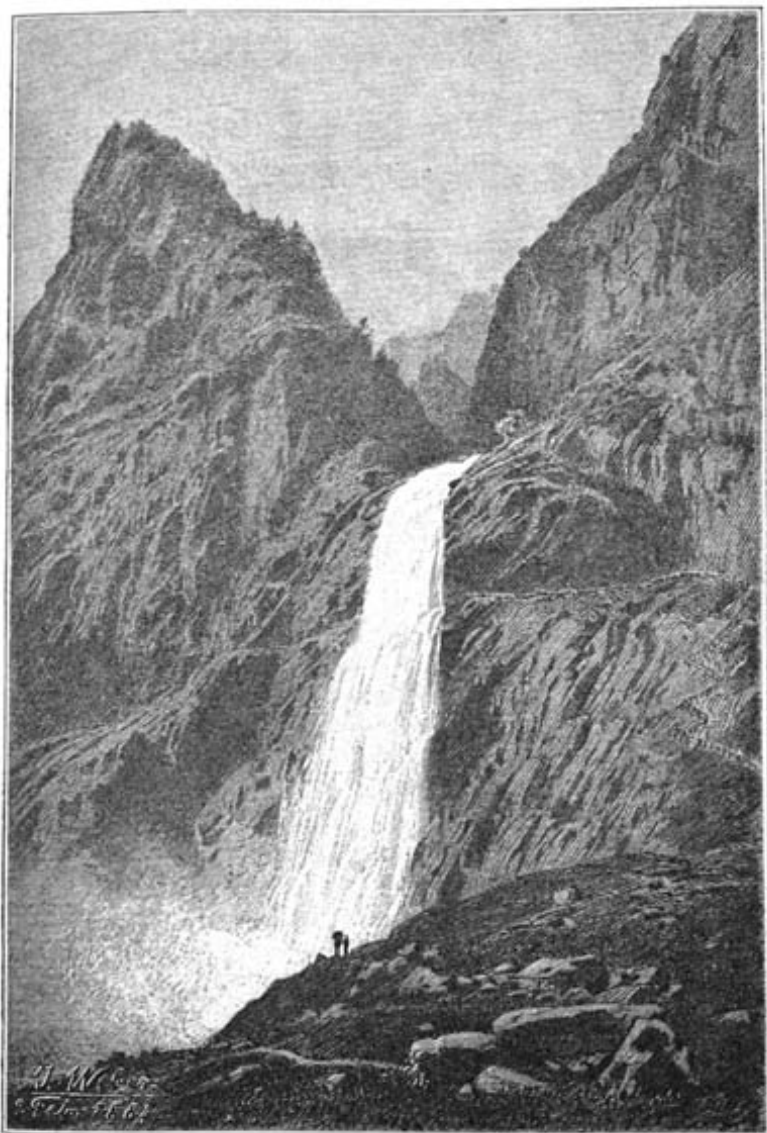
Miéville. Bulbocode printanier, violette des sables, diverses variétés de saules.

Pissevache. Fragon piquant, genévrier sabine, miricaire d'Allemagne, vésicaire utriculée, silène *Arméria*, chlore perfoliée, gentiane pneumonanthe, ophrys frelon. Au premier printemps plusieurs espèces alpines évidemment descendues avec les eaux de la *Sallanche*, telles que: arabette des Alpes, hutchinsie des Alpes, alchimille des Alpes, linaira des Alpes, valériane triptère, primevère visqueuse, drave aizoïde, érine des Alpes.

Route de Salvan. Epilobe des collines, genêt tinctorial, vergerette de *Villars* et de *Schleicher*, laitue vivace, épervière roide (tridentée) et du *Valais*, doradille d'Allemagne, circée intermédiaire, diverses espèces de rosiers.

Gueuroz. Outre nombre de plantes déjà citées; saxifrage leucanthe et bulbifère, corydale australe, mœhringie trinervée, lychnide visqueuse, orchis sureau, lis martagon, saxifrage étoilée et cunéiforme, lycopode de Suisse, allodore crêpu.

Environs de Martigny. (Bâtiaz, la *Marke*, etc.) Anémone de montagne, bugrane gluante, aspérule à longues fleurs, campanule épiée, euphrase jaune, *Kœlerie* du *Valais*, peucedane de *Venise*, sumac fustet, potentille dressée, inclinée et parviflore, campanule de *Bologne*, orcanette à poils étoilés, phélicée bleue, molène des montagnes, fétuque du *Valais*, laitue des vignes, etc. etc.



Pissevache.

2. Branson, Folaterres et région environnante.

(Joux brûlée, Fully).

Chaque année au printemps, on voit arriver en grand nombre à Martigny des botanistes vaudois, genevois, neuchâtelois, qu'attire la belle flore de la vallée du Rhône et surtout celle de Branson et de ses environs. *Branson* est situé sur la rive droite du Rhône, à une heure environ de Martigny, au pied de la croupe qui porte les noms de Folaterres et de Joux brûlée et qui s'avance en promontoire au tournant de la vallée. La vigne y prospère admirablement; la plupart des parcelles appartiennent aux montagnards d'Entremont qui ont à Branson des caves et des maisons où ils séjournent quelques semaines dans l'année pour soigner leurs vignes et vendanger le raisin. Aussi n'est-il pas rare de trouver toutes les portes closes et le village presque entièrement désert. En se dirigeant à l'ouest du côté de Folaterres, l'amateur de plantes rares fera une fructueuse promenade pendant laquelle s'offriront à lui des espèces inconnues dans le reste de la Suisse ou circonscrites à quelques localités du Valais seulement.

Ce sont, par exemple :

La gagée des rochers, le bulbocode printanier, l'hélianthème à feuilles de saule, la calépine de Corvin, la gesse sphérique, la trigonelle de Montpellier, la bardanette en grappe, le paturin mignon, l'adonide du printemps, l'anémone de montagne, l'éphédra helvétique, le gaillet du Piémont, etc.

Parmi les autres espèces rares qu'on rencontre aux Folaterres, nous mentionnerons encore :

Adonide couleur de feu, arabelle auriculée, vélar helvétique, roquette cultivée, violette naine, de Béraud, de Favrat, des sables et plusieurs variétés hybrides; astragale esparcette et de Montpellier, vesce fausse-esparcette, potentille de Gaudin, scléranthe vivace et verticillé, crupine vulgaire, échinope à tête ronde, laitue vireuse et scariole, salsifis majeur, podosperme lacinié, myosotis roide et des collines, asperge officinale, corydale austral, achillée tomenteuse et soyeuse, épervière de Le Peltier, thym de Hongrie, laiche lustrée, sclérochloé dur, féтуque du Valais,

pigamon pubescent et fétide, oxytrope de Haller, et beaucoup d'autres encore.

A *Joux brûlée*: violette singulière, sciaphile et de Christ, orchis à odeur de sureau.

Près de *Fully*: vesce des bois, des buissons, et dans le bois de châtaigniers vesce pisiforme; plus haut: lychnide fleur de Jupiter et des jardins, géranium de Bohême, doronic à feuilles en cœur, etc.

Cette excursion demande un jour entier si l'on veut monter jusqu'à *Joux brûlée* (1585 m). *Joux brûlée* est un petit alpage desséché, sans eau de source, avec quelques misérables chalets. Aussi est-il prudent de se munir de quelques vivres et d'une gourde bien remplie.

3. Pierre-à-Voir (2476 m).

A l'est de Martigny s'élève une croupe boisée, étroite et prolongée; c'est le *Mont Chemin*, qui atteint à la dent de *Pierre-à-Voir* son point culminant. Cette chaîne, limitée au nord par le Rhône, au sud par les Dranses réunies, assez étroite à l'origine, s'élargit sensiblement à l'est entre Châble et Riddes, s'abaisse au Col d'Etablon (2173 m) et s'infléchit brusquement vers le sud pour se réunir à la puissante chaîne qui se détache du massif du Mont Collon et ferme à l'est la vallée de Bagnes. Au point de vue orographique, cette ramification ne saurait donc être détachée du groupe du Collon; mais sa formation géologique nous oblige à l'envisager comme un des contreforts extrêmes de la grande masse du Mont Blanc. Ce fait, ainsi que l'apparition sur ses flancs de plusieurs filons métallifères, a dès longtemps attiré sur le Mont Chemin l'attention des géologues et des minéralogistes.

Quand on s'élève de Martigny-Bourg sur les flancs du Mont Chemin, on traverse une large zone de schistes talqueux cristallins dressés presque perpendiculairement. Leur inclinaison du sud à l'est est pour ainsi dire insignifiante; au-dessus de „Chemin d'en-haut“ ils sont analogues à un gneiss véritable, et peuvent être considérés comme la dernière ramification d'une



S. Müller del.

Pierre-à-Vair

masse puissante et toute semblable enveloppant le versant nord de la chaîne du Mont Blanc.

De 1842 à 1860, et déjà antérieurement, peut-être même à l'époque romaine, on a exploité avec assez de succès le minerai de fer qui apparaît dans ces couches de schistes talqueux. Le gîte s'étend sous les chalets de *Vers chez Large* avec une inclinaison sud de 50 à 60°. Il se présente sous forme de rognons, par séries de renflements et d'étranglements successifs et atteignant une puissance de 2,4 à 3 m.

Dans le mur apparaissent souvent des pyrites de fer et des traces de peroxyde de manganèse, mais rarement dans le minerai plus compact. Le fer (fer magnétique) est d'une qualité excellente, en petits grains gris foncé, d'une texture extraordinairement serrée. Dans les fissures sont souvent infiltrées des veines de spath calcaire cristallin qui semble être

un produit secondaire provenant des strates de marbre du toit. En prolongeant un puits, on a découvert d'anciens ouvrages encore bien conservés, qui paraissent remonter à une époque assez reculée. Presque partout on y a trouvé des traces de cendres et de charbons qui ne proviennent point, sans doute, du grillage du minerai, mais du feu à l'aide duquel on désagrégait la roche. Ce procédé étant antérieur à l'usage de la poudre, on peut en conclure que la mine en question était exploitée au moyen-âge.

A une demi-heure environ du côté de l'est apparaît un second gîte de minerai tout semblable. L'inclinaison des strates est beaucoup moins forte, et l'on a trouvé dans le mur une faible couche de pyrites de fer et de cuivre d'où proviennent probablement le vert de gris et l'azur de cuivre qui incrustaient les crevasses du minerai.

Enfin, sur toute la croupe du Mont Chemin sont disséminés des amas de scories connus sous le nom de „merde de fer“, et dont le nombre prouve la présence de gîtes métallifères beaucoup plus étendus. L'ingénieur Gerlach, dans son rapport du 15 juillet 1859, écrivait au gouvernement valaisan : „Il y a peu de localités mieux appropriées que celle-ci à une vaste exploitation minière. L'altitude est peu considérable, le minerai d'excellente qualité et en masse assez volumineuse. Ce serait donc à désirer pour la métallurgie valaisanne qu'on accordât à cette intéressante exploitation plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.“

Un peu plus haut, à un quart d'heure de „Vers chez Large“, apparaît la mine de plomb de „la Crettaz“. Le gîte métallifère est un banc de quartz de 3 à 4 pieds de puissance, incliné de 50° vers le sud, et dans lequel la galène est disséminée et ne se montre que rarement en concrétions serrées. Outre le sulfure de plomb en gros ou en petits grains, on y trouve aussi de la blende et de la pyrite de cuivre disséminée; avec le quartz apparaît aussi le spath calcaire. Ce filon doit plonger jusqu'au fond même de la vallée de la Dranse, puisque de 1858 à 1860 on a exploité de la galène

dans le voisinage du couvent des Trappistes, entre Bovernier et Sembrancher. Sur le chemin qui descend de la mine de plomb à Sembrancher affleurent plusieurs strates de roches assez intéressantes. La roche dominante est toujours le schiste talqueux dans lequel apparaissent tantôt des bandes de craie à grain très fin et d'un blanc éclatant, tantôt des nids de pierre ollaire et de chlorite. Aux mêmes endroits on trouve des minéraux rares, tels que : amphibole, amianthe, bissolite, métaxite, épidote, mica, cristaux de quartz, spath calcaire, etc.

Dans le voisinage de Vence, les schistes talqueux alternent avec la rauchwacke, puis un grès rougeâtre ; plus bas encore, un calcaire à nummulites dans lequel on trouve de nombreuses pétrifications : bélemnites, pectens, huîtres et ammonites. Ces pétrifications sont malheureusement dans un si mauvais état de conservation qu'il n'est pas possible de déterminer si elles appartiennent au jurassique inférieur ou supérieur. Toutefois l'apparition de strates riches en fossiles dans le voisinage de schistes cristallins est un fait en lui-même fort intéressant.

Le village de Vence est bâti sur de l'ardoise noire, et la Pointe de Vollège qui s'élève plus au nord est formée d'un calcaire dolomitique de teinte claire. Ces puissantes assises surplombent vers le sud, et dans leur partie supérieure une profonde fissure les sépare de la masse principale de la montagne ; aussi craint-on avec raison que la fertile commune de Sembrancher ne soit menacée un jour ou l'autre d'un terrible éboulement.

Au pied de la Pointe de Vollège et sur la croupe du Mont Chemin gisent dispersés un nombre si extraordinaire de blocs granitiques, qu'on pourrait croire que le granit est la roche en place. Mais ce sont les vénérables et irrécusables témoins de l'ancienne extension des glaciers des trois vallées de la Dranse, dont les masses réunies avaient ici leur confluent avec le grand glacier du Rhône, c'est-à-dire à une altitude de 1450 m, et à 975 m au-dessus de Martigny ! Plus

à l'est, au „Pas du Lens“, les blocs erratiques atteignent la hauteur considérable de 1700 m.

L'arête qui relie la Pierre-à-Voir au Mont Chemin est aussi presque entièrement formée de schistes talqueux cristallins, auxquels succèdent vers l'est des calcaires nummulitiques, la rauchwacke, et, au-dessus de la chapelle de Lens, le gypse, des rochers de brèche et du cipolin: c'est la même stratification qu'on observe sur le versant droit du Val Ferret. Le sommet turriculé de la Pierre-à-Voir est également formé de cette brèche calcaire, et les mêmes strates se continuent à l'est jusqu'au col d'Établou où nous entrons dans une nouvelle zone très prononcée, celle de l'anhracite. Là, entre l'ardoise et le grès anhracifère, s'étend une riche couche d'anhracite, à laquelle succèdent le gypse, la rauchwacke et le quartzite.

La conséquence naturelle de ces brusques changements de terrain est la présence d'une flore riche et d'autant plus variée que la croupe du Mont Chemin est isolée et assez élevée au-dessus des vallées environnantes.

Dans la plaine, près de Martigny, s'étale à l'ombre des noyers et des châtaigniers une flore toute méridionale, tandis que la vigne et les arbres fruitiers y prospèrent à merveille. A Chemin, au-dessus des magnifiques forêts de mélèzes et de hêtres, on cultive du froment de la meilleure qualité. Plus haut, dans les clairières verdissent de grasses prairies. Peu à peu, le pin et l'arolle eux-mêmes disparaissent, et nous atteignons la limite supérieure des essences forestières. Enfin, sur les hauteurs, nous trouvons les saxifrages et d'autres plantes du Spitzberg qui parent la Pierre-à-Voir. Ainsi, dans l'espace d'une demi-journée, nous avons recueilli des espèces qui fleurissent les unes sous le 80°, les autres sous le 40° degré de latitude. Les limites restreintes de notre présent travail ne nous permettant pas une énumération détaillée de ces richesses, nous nous bornerons à en signaler deux spécimens particulièrement intéressants.

Dans les anfractuosités du sommet se niche la saxifrage diapensoïde qui est un représentant de la flore des Alpes graies. Le blanc éclatant de ses larges corolles s'harmonise merveilleusement bien avec l'edelweiss aux pétales grisaille. C'est, avec Fionnaz dans la vallée de Bagnes, le seul endroit en Suisse où l'on rencontre cette plante. D'autre part, la croupe du Mont Chemin présente une étonnante variété de rosiers, dont quelques espèces forment d'épais buissons qui fleurissent jusqu'à la mi-juillet. Parmi ces espèces, les unes sont de la plaine (*rubiginosa*, *micrantha*, *canina*); d'autres appartiennent à la flore du sud-ouest (*sepium* et *graveolens*); deux sont originaires du nord (*mollissima* et *coriifolia*); le rosier pomifère, enfin, est une variété tout alpestre. Outre les formes types, ces rosiers présentent aussi des modifications locales assez accentuées.

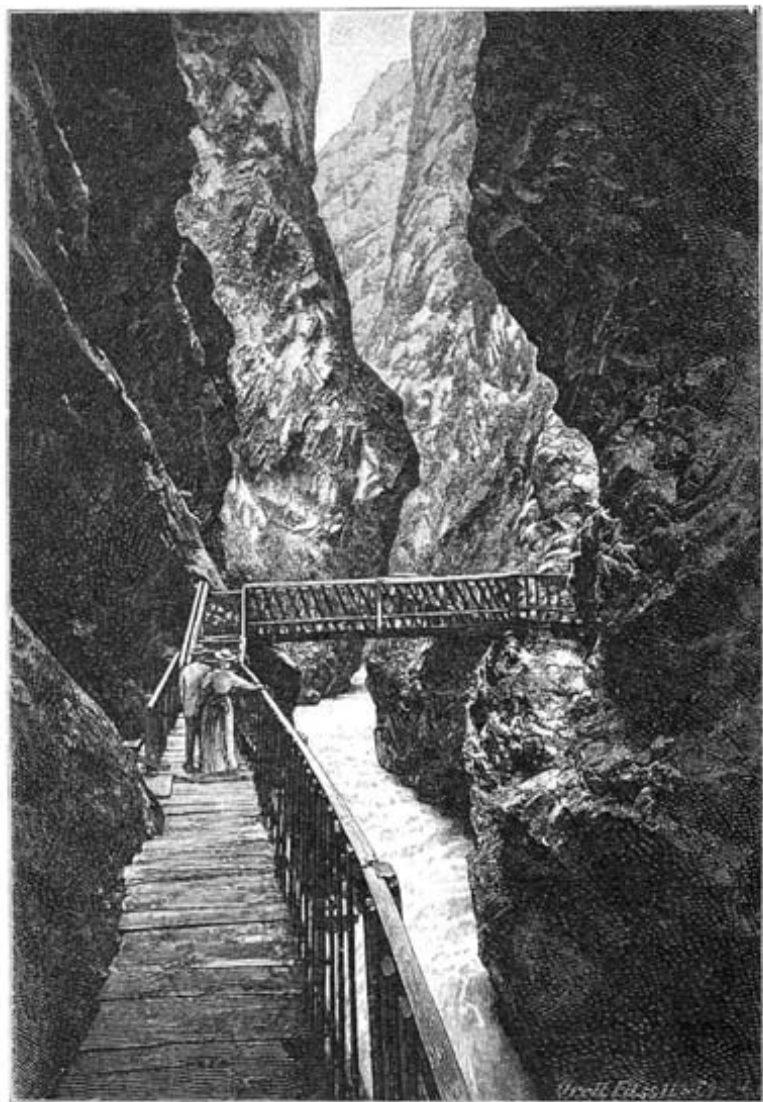
A travers nos descriptions scientifiques, le lecteur a-t-il entrevu quelque chose de la beauté pittoresque répandue sur ces lieux? A chaque pas, c'est une nouvelle surprise; superbes forêts, habitations champêtres, pâturages fleuris se succèdent à mesure que l'on s'élève. Au sommet, enfin, se découvre un des plus beaux panoramas de cette région des Alpes. Les grandes sommités de la vallée de Bagnes se présentent au regard dans toute leur magnificence; celle qui surpasse les autres en grandeur et en éclat, c'est le Grand Combin, dont la noble stature est visible de la base au sommet sourcilleux. Contemplé de ce point, il remporte la palme, même sur la chaîne du Mont Blanc dont on discerne aussi jusqu'aux moindres détails.

Cette excursion si intéressante ne demande pas plus d'une petite journée, cinq heures pour monter, trois pour redescendre. Le chemin entier est praticable à dos de mulet, à l'exception du dernier quart d'heure. Un escalier taillé dans le roc et muni d'une barrière solide gravit le sommet de la pyramide. La descente, entre le hameau de Chemin-d'en-haut et Martigny peut s'effectuer au moyen de traîneaux construits à cet usage.

On parcourt ainsi en 15 minutes, sans le moindre danger et d'une manière fort amusante, un chemin d'une heure ou d'une heure et demie.

On peut de la même manière gagner dans la vallée du Rhône la localité de *Saxon-les-Bains*. Les touristes qui se dirigent vers le Grand St-Bernard descendent (en 3 heures) sur l'autre versant à *Sembracher*. Enfin pour aller dans la vallée de Bagnes on passera par Verbier, et en deux heures l'on sera à *Châble*.





Gorges du Trient.



IV. Bains de Saxon et Carrières de marbre de Saillon.

La station de Saxon-les-Bains est la première en amont de Martigny sur le chemin de fer de la ligne d'Italie. Ses sources iodurées, très connues en Europe, attirent depuis bien des années un nombre assez considérable de baigneurs. Le village même de Saxon est situé plus haut, sur un petit plateau fertile à proximité de charmantes promenades et de plusieurs éminences d'où l'on jouit de coups d'œil variés. Sur l'un de ces mamelons isolés se voient encore les ruines du château-fort des nobles de Sasson (voir l'illustration) et une antique chapelle. Les Bains avec le Casino et les hôtels s'élèvent dans la plaine, au centre d'une pittoresque région. La haute température de la vallée du Rhône est moins sensible ici qu'ailleurs, parce qu'un vent local de l'ouest parcourt régulièrement la vallée, de onze heures du matin à cinq heures du soir. Les moustiques, si insupportables dans d'autres localités basses du Valais, ont beaucoup diminué dans les environs de Saxon depuis les travaux d'assèchement des marais. L'exploitation maraîchère et la culture des arbres fruitiers sont de plus en plus florissantes; les légumes les plus délicats, les asperges surtout, viennent à merveille dans ce sol riche en alluvion, tandis que sur les pentes soleillées mûrissent les fruits les plus succulents. La consommation sur place étant insignifiante, les légumes fins et les fruits de dessert en con-



Saxon-les-Bains.

servez sont un article d'exportation d'année en année plus recherché.

„La source minérale^{*)} qui débite de 120 à 470 litres par minute, sourd dans le voisinage du Grand Hôtel des Bains, d'une fissure de rocher existant au point de contact d'un dépôt calcaire et d'un banc de dolomie contenant de l'iode, qui s'étend à plusieurs kilomètres de distance. La température de l'eau est presque constante, 24 à 25 degrés centigrades; le poids spécifique varie, suivant les calculs, entre 1,000077 et 1,00077. La source présente le phénomène encore inexpliqué d'une intermittence dans la présence de l'iode, coïncidant avec une suppression des chlorures qui accompagnent généralement l'iode. A certains moments l'iode peut même manquer entièrement, puis reparaitre dans une proportion très forte. Les chimistes Cesati de Verceil (1852), Morin de Genève (1854 et 1857), Rivier et Fellenberg à Lausanne (1853), Henry à Paris, et d'autres ont à plusieurs reprises analysé l'eau de la source et ont obtenu les résultats les plus différents. Outre l'iode

Pierre-à-Voir.



Ruines du château de Saxon
avec la Pierre-à-Voir.

^{*)} Gsell-Fels, Die Bäder der Schweiz.

et le brome, accompagnés de calcium de potassium et de magnésium, ils ont constaté la présence de bicarbonates de chaux, de magnésie, de sulfates de chaux, de magnésie et de soude, du chlorure de sodium, du sesquioxyde de fer, d'un sel de potasse, de l'acide silicique et de l'alumine. D'après les diverses analyses la quantité d'iode varie, pour 1000 grammes, entre 0,2257 et 0,000005 *gr.*

L'eau est transparente, inodore, sans goût particulier, mais un peu fade. Dans les récipients ouverts, l'eau devient trouble au contact de l'air et au bout de quelques jours dégage une odeur d'iode. Elle est digestive et se prend par verres de 30 *gr* le matin à jeun. Elle augmente la diurèse et stimule l'appétit; lorsqu'elle amène un peu de constipation on la combat par l'emploi du sulfate de magnésie. Suivant la prescription du médecin, la durée du bain varie entre une demi-heure et une heure et demie; on le prend court lorsqu'il doit agir comme *tonique*, long quand on l'emploie comme *résolvant* et *altérant*. Les eaux de Saxon sont ordonnées principalement pour les affections scrofuleuses, les indurations et inflammations chroniques des tissus, tumeurs, goîtres, etc., le rachitisme, le rhumatisme, le catarrhe vésical, les dermatoses, etc.

L'établissement des bains (cabinets de bains, douches, bains de vapeur, pulvérisations, inhalations, etc.) se trouve dans les dépendances du Grand Hôtel des Bains auquel il se relie par des galeries couvertes. Le Grand Hôtel est un bâtiment très confortable qui contient 100 chambres, des salons, des billards, etc.; il s'élève au milieu d'un joli parc, ainsi que le Casino, superbe construction avec théâtre et salons. Médecin des bains: Dr. Jules Denériaz. Cure de raisin dès la fin d'août.

Les environs de Saxon offrent aux baigneurs de nombreux buts d'excursions: le Mont Chemin et la Pierre-à-Voir, Isérables et le Col d'Etablon, la vallée de Bagnes, enfin le village de Saillon, situé sur la rive droite du Rhône.

„Le village de Saillon est abrité au couchant par un monticule rocailleux, sur lequel on voit se profiler des ruines

imposantes. Elles se composent d'une grosse tour décapitée et d'un vieux mur d'enceinte, bastionné de quatre tourelles bâties sur le roc vif et descendant dans la vallée par une pente rapide du sol. Anciennement le Rhône coulait au bas de ce monticule, et l'enceinte murée se reliait au fleuve par une petite porte, dite *portella de Saxo*, qui donnait passage à la route. En temps de guerre, Saillon, grâce à ses murs, servait de refuge aux gens de Fully et de Riddes — —. Mais au XIV^e siècle, le Rhône se jeta dans la plaine, à distance de Saillon, le pont sur lequel on l'y passait fut lui-même emporté par une crue des eaux, et peu à peu la partie voisine de l'enceinte murée, avec sa petite porte du Sex (Saxo), fut abandonnée et rasée... Cette localité, dont les faveurs des comtes de Savoie n'ont pu faire un bourg important, n'est plus aujourd'hui qu'une modeste commune. *)

De nos jours, les carrières de marbre de Saillon jouissent d'une certaine réputation. On donne aux variétés qu'on y exploite les noms de „porteur suisse“, de „blanc statuaire“, de „bleu turquin“, mais elles n'ont pas tout à fait la valeur des marbres de luxe auxquels on les assimile. Le plus intéressant est le „cipolin grand antique“, beau marbre de diverses nuances.

„Il faut considérer que le cipolin ne se trouvant nulle part ailleurs, son exploitation peut devenir un monopole très important, car ce marbre de belle qualité est aussi propre aujourd'hui à la décoration artistique qu'au temps des Romains; il s'agit seulement de le faire connaître.“

La gorge de la *Salence* est aussi un but d'excursion très intéressant, surtout depuis l'établissement de ponts et de galeries qui en rendent l'accès plus facile. Bien qu'elle ne puisse se comparer à celles du Trient et du Durnand, cette gorge présente aussi maintes curiosités naturelles, entre autres une tête géante à l'expression grotesque, par toutes les ouvertures de laquelle découle une eau limpide qui descend de long de la barbe de scolopendre pour tomber goutte à goutte dans un

*) L'abbé Rameau, ouvrage cité.

profond bassin où ne parvient aucun rayon de soleil; sur son crâne, deux cabanes en planches, qui ne la gênent nullement, servent à capter une source tiède connue de toute antiquité et utilisée par les gens du pays. Depuis quelque temps, les baigneurs de Saxon boivent cette eau ferrugineuse comme adjuvant à la cure.





Lac Champey.



V. Gorges du Durnand, lac Champey, Catogne.

A une heure en amont de Martigny, sur la route du Grand St-Bernard, est situé le pauvre hameau de Bovernier que de hautes montagnes enferment de toutes parts. Dans cette retraite vivait il y a quelques années un excellent prêtre de l'ordre de St-Bernard. Comme le soin de son petit troupeau ne pouvait réclamer tout son temps, il employait ses loisirs à l'étude des beautés naturelles dont la main du Créateur s'est montrée particulièrement prodigue au Valais. Peu à peu la modeste cure de Bovernier devint le rendez-vous de nombreux naturalistes de tous les pays, qui trouvaient chez le curé De la Soie un accueil empressé et parcouraient sous sa direction la contrée environnante qu'il connaissait à fond. Les savants italiens Parlatore et de Notaris, les Français Grenier, Jordan et Crépin, les Suisses Reuter, Lager, Muret, Godet, Christener, Boissier, de Candolle, Christ, ainsi que beaucoup de botanistes allemands et anglais étaient en relation avec le fondateur de la „Société murithienne“. Il n'y a guère de district du Valais qui ait été aussi minutieusement exploré que les environs du Catogne; il n'en est point non plus qui offre au naturaliste un champ d'investigation plus riche. Aussi ne trouvera-t-on pas mauvais qu'un ancien ami du curé De la Soie ait dédié à sa mémoire quelques pages dans lesquelles il a décrit la région si intéressante des gorges du Durnand, du lac Champey et du mont Catogne.

„Le voyageur qui arrive des bords du lac Léman remarque, longtemps avant d'entrer dans la vallée, la pyramide élancée du Catogne dont la teinte sombre contraste avec les étincelants glaciers du Mont Velan et du Grand Combin. Au nord et à l'est, la base du Catogne est baignée par la Dranse; au sud-ouest une dépression où se cache le lac Champey, et à l'ouest le riant Val de Champey le séparent du massif du Mont Blanc auquel il se rattache cependant au point de vue géologique.

En effet, la masse centrale du Mont Blanc, perçant un manteau de schistes sédimentaires, forme dans la direction de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, depuis le col du Bonhomme



Orsières sur la Route du Grand St-Bernard.

jusqu'aux buttes d'alluvions près de Saxon, un corps ellipsoïde large de $14\frac{1}{2}$ km sur une longueur de 60 km, dont le noyau principal, ainsi que la plus grande partie du versant nord-est, se compose de roches granitiques. Du *Col de Ferret* jusqu'à *Vence* sur le Mont Chemin (au nord et en face du Catogne), c'est-à-dire sur la lisière orientale du massif, on observe une longue et étroite bande d'une roche porphyrique passant tantôt au schiste, tantôt au gneiss, traversée souvent par l'amphibole, le diorite et l'eurite, mais felsitique et porphyrique dans son ensemble.

La masse de ces porphyres gris et noirâtres est formée de cristaux de quartz et de veines de chlorite; les cristaux de feldspath et le mica s'y montrent rarement. Au *Val Veni*, entre les *glaciers de Breuva* et de *Brouillard*, nous pénétrons dans la vaste région des granits et des gneiss granitoïdes dont les assises s'élèvent jusqu'au sommet du Mont Blanc avec une puissance de 6 km, se dirigent vers le nord-est, atteignent leur plus grand développement entre l'*Aiguille du Dru* et l'arrière-plan du *Val Ferret* avec une puissance de 11 km, puis décroissant peu à peu, vont se terminer en coin au bord de la Dranse, à l'est de *Bovernier*. Du feldspath sous forme d'orthoclase, d'oligoclase, de quartz, de mica, rarement de talc et avec quelques traces de chlorite, forme la base minéralogique de ces protogynes.

Ces roches cristallines sont limitées sur le versant nord-est du massif, du *Col de la Seigne* jusqu'à *Vence*, par des schistes et des calcaires jurassiques, tantôt sous-jacents, tantôt superposés (comme par exemple du col de Ferret à *Vence*), et se redressant presque verticalement. Gerlach explique ainsi leur formation :

„Ces terrains ne paraissent pas avoir été submergés pendant l'époque crétacée et éocène. Vint ensuite le grand soulèvement général des Alpes auquel il faut attribuer les perturbations dans la stratification. Non seulement les vastes assises horizontales des terrains jurassiques et du lias ont été rapprochées et comprimées en couches presque verticales, mais

elles ont même pénétré sous d'autres couches plus anciennes qui se sont trouvées superposées à elles sur d'assez grands espaces. Les soulèvements plus anciens eux-mêmes, qui formaient déjà sans doute un relief assez important, ont dû aussi être comprimés latéralement et redressés en cônes toujours plus aigus dont la partie supérieure, en échappant à la pression, se serait étalée en gerbe, ce qui expliquerait la remarquable stratification en éventail des roches cristallines.

Cependant le relief de ces derniers soulèvements a été considérablement modifié dans la suite par le lent travail de l'érosion et plus encore par l'action des glaciers. Ceux-ci ont charrié au loin les blocs et les pierres détachés des sommets, évidé le fond des vallées et laissé à nu les parois verticales, les crêtes, les hardies aiguilles de rochers.

L'intéressant défilé d'érosion de la Dranse, entre Martigny et Sembrancher, se trouve dans sa partie inférieure sur la limite entre le massif de l'Arpille et celui du Mont Blanc. Un peu avant le brusque contour de la vallée, on remarque à droite du *Brocard* une moraine à sommet arrondi, formée de roches erratiques et de gros blocs de protogyne; elle est toute recouverte de vigne et de châtaigniers au pied desquels s'abritent la gesce à feuilles variables, la gesce noire, le panais opaque et quelques autres plantes assez rares.

Plus à l'ouest, la roche en place est le schiste faiblement cristallin; le long de la route jusqu'à *Borgeaud*, on ne voit que cette roche avec du gneiss peu développé.

Le grand et beau cône d'alluvion du torrent du Val Champey s'étend jusqu'aux *Valettes*. Il est formé presque uniquement de protogyne erratique provenant de la puissante moraine qui, des Valettes, s'étend par Bémont et les Grangettes sur tout le Val Champey. Près de Bovernier, la pente inférieure des montagnes est aussi couverte de débris glaciaires.

A ces roches, provenant comme eux d'une autre région, se cramponnent quelques enfants de la flore alpine; la saxifrage à feuilles rondes et l'arabette des Alpes y prospèrent encore dans le voisinage des vignes. La spirée barbe-de-chèvre, la

lychnide viscaire, le pigamon à feuilles d'ancolie, la dentaire digitée et le cytise des Alpes parent d'une riche végétation les parois des gorges du Durnand. Non loin de là, le botaniste a quelquefois, au printemps, la bonne fortune de rencontrer le rarissime thlaspi raide, en compagnie de la potentille heptaphylle beaucoup plus développée encore que dans les environs de Praz de Fort, la station classique de cette espèce. A son tour, l'amateur de roses fera une ample moisson en dessous de la route jusqu'à la Dranse, surtout dans le voisinage de Bovernier. Les rochers abrupts coupés par la route se parent aussi de quelques rares épervières: *Vallesiacum Zizianum* et *corymbosum*. Enfin, en faisant un détour sur la rive opposée, on pourra cueillir la potentille dressée et inclinée, ainsi que la toque des Alpes.

Au-delà de Bovernier, sur la rive droite de la Dranse, la roche en place est un gneiss talqueux gris clair, souvent très cristallin, qui se continue presque jusqu'à l'entrée de la Galerie de la Monnaie. Cette sauvage région, appelée *la Fory*, fort exposée en hiver aux chutes de pierres et aux avalanches, est connue au loin dans le monde des botanistes; elle est, en effet, la patrie d'une flore curieuse et rare: l'épervière à branches, de Favre, rupicole et plusieurs de leurs sœurs, puis la campanule de Bologne et le daphné des Alpes.

En face de la Fory se dresse à pic la saillie rocheuse du *Clou*, haute de 300 m. C'est la dernière ramification vers le nord de la masse granitique du Mont Blanc. La tête arrondie est d'un protogyne à gros grain passant quelquefois au gneiss talqueux. De pauvres chalets abritent les quelques habitants de cette hauteur, où, par contre, s'étale à l'envi une luxuriante végétation. C'est là que De la Soie a découvert sa potentille alpicole et cueilli ses plus belles espèces de roses: enchevêtrée (*intricata*), de montagne, de Rion, de Sembrancher, à long pédoncule, pennine, à feuilles de sangsorbe, *pseudosepium* (faux rosier des haies), de Vaillant, de Grenier, etc.

Immédiatement à l'est du Clou, et plus bas dans le fond de la vallée, on observe la transition au felsite et aux roches

porphyriques. Ce sont elles qui forment la paroi saillante dans laquelle est percée la galerie de la Monnaie; l'ouverture occidentale est taillée tout entière dans un porphyre gris et compact. De là jusqu'à l'ancien couvent des Trappistes, les masses porphyriques alternent avec des schistes cristallins très voisins du gneiss, traversés à leur tour par des filons d'eurite, de porphyre et de felsite. La paroi escarpée qui limite le talus d'éboulis de Vence présente du côté de la route de beaux rochers en forme de tours, coupés par des fissures perpendiculaires. A leur pied s'ouvre la mine de galène maintenant abandonnée.

Sur la rive gauche de la Dranse, les porphyres se maintiennent jusqu'au-delà du pont où on leur trouve superposés les rochers de schiste calcaire qui dominent Sembrancher. Ces rochers, appelés *la Rappaz*, sont la patrie de plusieurs épervières (*H. delasoicii*, *glaucoptis*, *hirtum*, etc.). Chose curieuse, un petit mollusque s'y est acclimaté; ce mollusque se trouve fréquemment au Piémont, mais n'est connu en Suisse qu'à cet endroit et au Bourg St-Pierre; c'est l'hélice phanospire, variété fétide (*Helix Zonata* var. *fætens*, Stud.) qu'on trouve sous les blocs de pierre et contre les rochers humides.

Par un sentier très raide, bon seulement pour les forts grimpeurs, on parvient de là aux chalets de *Catogne*. Ils sont situés sur des schistes noirs d'où jaillit la seule source de cette montagne, près d'un monticule formé de calcaire gris-bleuâtre à stries minces.

La montée devient toujours plus rapide, tantôt sur des schistes calcaires, graveleux, noirs et marneux, tantôt sur du dolomitique gris-brunâtre et effrité, jusqu'à ce qu'on retrouve enfin les différentes roches cristallines qui s'étagent jusqu'au sommet (2579 m), présentant tantôt la structure du gneiss, tantôt celle du porphyre.

Les fatigues d'une rude grimpeée trouvent au sommet leur récompense. De là-haut on découvre une magnifique perspective sur le bassin du Léman, le massif du Mont Blanc, les vallées de Bagnes, d'Entremont et de Ferret avec leurs in-

nombrables glaciers. Quelques exemplaires précieux de la flore des hautes régions alpines réjouiront à leur tour l'herborisateur. Nous n'en nommerons qu'un, la *seslérie distique*. Pour la cueillir, il faut redescendre un peu sur le versant nord. A nos pieds s'ouvre un effroyable dédale de blocs gisant pêle-mêle, que le peuple appelle la *Monta viria* (montagne tournée). Autrefois, raconte-t-on dans la vallée, c'était une alpe si riche et si fertile que les bergers, pour passer le temps, jouaient aux boules avec des „matoles“ de beurre. Le châtimeut de leur insolence ne se fit pas attendre; le Seigneur lui-même, sous la forme d'un pauvre mendiant, se présenta parmi eux; au lieu d'une aumône, l'inconnu ne reçut que des moqueries et des outrages. La malédiction du ciel tomba alors sur ces hommes qu'égarait leur abondance; une terrible tempête se déclina sur l'alpe, hommes et bêtes périrent misérablement, et un désert rocailleux remplaça pour toujours le florissant alpage. Au sommet, les pieux bergers du Catogne ont érigé une croix. C'est au pied de ce symbole que nous prendrons quelque repos, couchés sur le gazon alpestre tout émaillé de fleurs. L'androsace carnée, l'hélianthème d'Oeland réjouissent nos yeux, et dans les anfractuosités des rochers se cache l'ail victoriale, connue dans la médecine populaire sous le nom d'„herbe à neuf chemises“.

Poursuivons notre chemin. Le sommet pyramidal du Catogne se prolonge du côté du sud par une longue arête rocheuse et rébarbative qui s'abaisse jusqu'à la dépression où se cache le lac Champey. Toute cette chaîne est composée des mêmes roches alternantes, felsite, porphyre et gneiss. Les massives assises inférieures du versant occidental qui s'abaissent en face de l'entrée de la *Vallée d'Arpette* sont formées d'un beau granit protogyne.

Pour descendre au lac Champey, nous avons le choix entre deux chemins. Le plus facile coupe le flanc du Catogne à l'est jusqu'aux chalets déjà mentionnés, et de là par un chemin battu, jusqu'au-dessus des hameaux de *Soulsalex*, *Verdonnaz*, *les Reuses* et *le Bioley*, puis le long d'une bisse. Mais

prenons plutôt par l'ouest. Il s'agit ici d'avoir bon œil et bon pied, car c'est un vrai sentier de chèvres. Nous y rencontrons une des plus rares plantes du Valais, la *violette pinnée*, en compagnie de l'*aster des Alpes* à fleurs blanches, de plusieurs variétés peu communes d'*épervières* (*H. murorum* var. *aborticum*, *H. rupicolum*, *H. cinerascens*), de la *cesce des bois*, de *laïches* rares et de mainte autre espèce intéressante. Partout aussi rougit la fraise de montagne, rencontre providentielle pour le botaniste altéré, sur ces croupes où l'on chercherait en vain une source.

Sur ces entrefaites nous arrivons au lac de Champey (1465 m) dont nous avons pu, de la hauteur, contempler le bleu miroir.*)

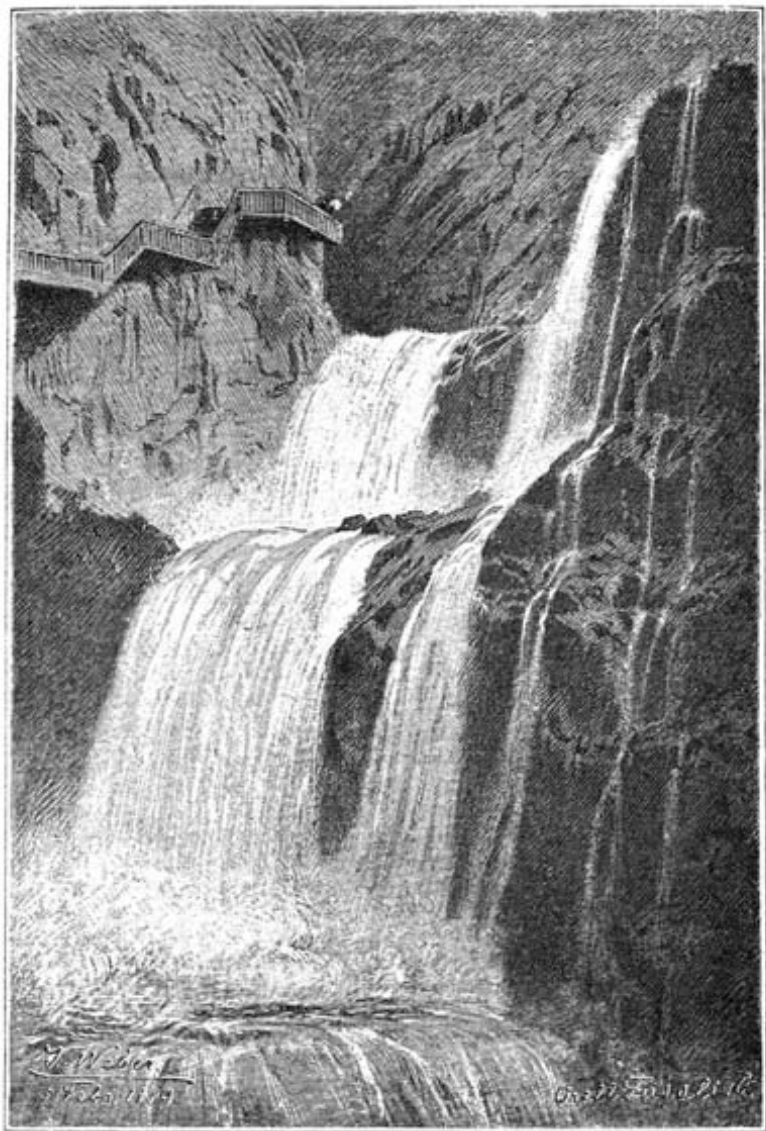
Bien que ce soit une manière fort intéressante de faire l'excursion, ce n'est pas par le sommet du Catogne qu'on arrive le plus aisément au lac Champey. Les voyageurs descendant du Grand St-Bernard ou du Val Ferret y montent d'*Orsières* en une heure et demie au plus. Il est question de remplacer le sentier par une route carrossable, et l'on va ouvrir au bord du lac un joli hôtel-pension.

Cependant le chemin le plus agréable et en même temps le plus pittoresque est celui qui vient directement de Martigny par les *Gorges du Durnand* et le *Val de Champey*.

Beaucoup de voyageurs se contentent de visiter les Gorges du Durnand (trois heures aller et retour); d'autres y joignent l'ascension de la colline de Chanton-Lombard d'où l'on a une belle vue et pour laquelle on compte une heure de plus. Le petit nombre pousse jusqu'au lac et effectue le retour par Orsières, ce qui exige neuf ou dix heures, c'est-à-dire la journée entière.

On arrive aux Gorges du Durnand par la bonne route carrossable qui traverse d'abord Martigny-Bourg dans toute sa longueur. On passe la Dranse sur un pont de pierre avant d'arriver à *la Croix*, le plus considérable des hameaux qui com-

*) F. O. Wolf. Bulletin de la Murithienne, VI^e fascicule.



Gorges du Durand

posent la paroisse de *Martigny-Combe*. C'est là que la route se bifurque; nous laissons à droite celle de Chamonix et nous continuons par celle du Grand St-Bernard. En 40 minutes nous atteignons le hameau de *Brocard* dont le nom dérive, dit-on, du celtique „Bourg-cart“, bourg de la forteresse. La vallée se rétrécit et prend un caractère plus sauvage. En sortant de *Valettes*, à 20 minutes en amont de Brocard, nous quittons la route postale pour en suivre une autre récemment établie et qui nous mène rapidement à notre but.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire, nous pouvons nous rafraîchir au Pavillon-restaurant où, moyennant 1 fr., chaque voyageur se munit d'une carte d'entrée. C'est au curé De la Soie que nous laissons maintenant la parole pour nous guider à travers le magnifique défilé dont on lui doit la découverte:

„Rivales de celles du Trient, pour ne pas dire supérieures, elles ont un aspect tout différent et offrent des scènes sublimes qui ne se rencontrent que là, et que le touriste chercherait vainement ailleurs. Peu de sites sont dessinés d'une manière plus grandiose et le paysage, toujours imposant et souvent affreux, varie à tout moment.

Le Durnand, alimenté par les glaciers de l'Arpettaz et de la Gurraz, bouillonne dans la profondeur à travers des blocs erratiques de protogine, détachés autrefois du Géant des Alpes. Les rochers qui l'enserrent sont à son entrée couverts d'arbres séculaires qui surplombent dans l'abîme, ou se dressent menaçants sur les saillies et les anfractuosités du sol.

Ici commencent les galeries en bois, placées avec un appui-main sur des consoles en fonte, solidement encastrées dans le roc vif, à la hauteur de 50 à 60 pieds au-dessus du torrent. Ce travail gigantesque est dû à l'initiative du comité industriel de Martigny, et il a été exécuté par cinq ou six ouvriers hardis et intrépides de la vallée d'Entremont. Après avoir parcouru pendant une quinzaine de minutes ces galeries, on arrive au contour d'un rocher, à l'entrée d'un pont placé sur le torrent. Tout à coup la scène change. Le voyageur reste stupéfait et effrayé, il ne sait ce qu'il doit le plus admirer. Les rochers se resserrent et se dénudent, une douzaine de cascades de 30 à 50 pieds de hauteur, toutes plus variées les unes que les autres, se succèdent, tombent et se précipitent en écume dans de grands bassins creusés dans le roc vif par l'action des eaux. Quelques-unes se relèvent en gerbes pour retomber en poussière. Ce qui ajoute à la beauté de cette suite de cascades non interrompue et qui rivalisent de bruit, c'est, sur la partie gauche du torrent, une multitude de filets d'eau qui, descendant le long de la paroi de rocher, d'une hauteur

de 100 à 150 pieds, forment autant de petites cascates qui, en se précipitant sur les saillies, simulent un éventail du plus bel effet.

A droite, l'œil effrayé contemple avec admiration la continuation de la galerie, formée d'une série d'échelles superposées suivant les sinuosités du rocher nu, et le surplombant sur une élévation de 60 pieds au-dessus des cascades. Arrivé au second contour, le visiteur se trouve en face de deux énormes conifères, mesurant sept à huit pieds de circonférence, sur au moins 100 de haut. Ces deux antiques gardiens de ces sombres abîmes, placés symétriquement sur la même ligne et éloignés de quelques pieds l'un de l'autre, quoique d'espèce différente (l'un sapin rouge, *pinus picea* L.; l'autre sapin blanc, *pinus abies* L.) semblent s'être amoureusement donné rendez-vous dans cette solitude. Leurs racines, à demi-couvertes par la mousse, se croisent, s'entremêlent et s'allongent jusque dans le lit du torrent.

Encore une centaine de pas et les galeries proprement dites finissent par laisser place à un petit sentier qui s'élève en zig-zag au milieu d'une jolie forêt de sapins pour rejoindre le chemin qui conduit au lac de Champey.*

Toute cette vallée de Champey est d'un parcours charmant; on s'élève tantôt par les forêts, tantôt à travers les prairies en passant devant de nombreux chalets. Le long de la route fleurissent le thlaspi raide, la centaurée panachée, le streptope embrassant, le polygonatum verticillé, la potentille heptaphylle, le colchique des Alpes, etc. En deux heures nous avons atteint le lac. Le chemin que nous venons de faire, l'arrivée sur le haut du col, l'exquis tableau qui s'offre à nos regards, tout nous rappelle ici les vers d'un jeune poète chantant un autre joyau des Alpes:*)

Avez-vous quelque jour gravi cette colline
 Qui s'élève au-dessus des alpestres maisons?
 Sur le bord du chemin le vieux sapin s'incline;
 A côté, dans un lit tout de mousse et de fleurs,
 Le ruisseau murmurant bondit en nappes blanches;
 Le papillon vêtu de ses fraîches couleurs
 Semble une fleur des airs, et l'oiseau sur les branches
 Vole, et se réjouit de son chant répété.
 Ainsi vous oubliez une montée ardue,
 La fatigue du jour et le soleil d'été.
 Mais quand de votre ciel plus vaste est l'étendue,

*) *Henri Durand. Le lac Liison.*

Quand, suivant le sentier, plus haut que la forêt,
Vous marchez au milieu de roches écroulées,
Quand la plaine ondulée à vos pieds apparaît
Et déroule ses bois, ses coteaux, ses vallées:
Continuez un peu, puis tournez ce rocher.
Voyez-vous maintenant?... Entouré de verdure,
Enfermé par ces monts, Dieu voulut le cacher,
Et de rocs et de fleurs lui faire une bordure.
Ces monts tout à l'entour et ce lac au milieu!
On dirait un saphir au front d'une couronne.
Le voyez-vous, plus bleu que le ciel le plus bleu?
De quels charmants contours sa rive l'environne!

.....
Qu'il est bien placé là, plus haut que les campagnes,
Plus haut que le vallon, le village et les bois,
Plus près du ciel! — Aussi l'aigle en quittant son aire
Souvent plane au-dessus, et l'oiseau du tonnerre,
Pour s'y voir, se penche parfois.

Jusqu'à l'achèvement de l'hôtel projeté, on peut loger dans les chalets-pensions avoisinants. La nourriture y est simple, mais bonne, le vin excellent. On peut à choix coucher dans des lits très propres ou sur le foin odorant de la montagne, et pour finir, la note n'est jamais lourde. Le lac lui-même offre mainte distraction; il recèle des truites délicieuses, son eau fraîche et transparente nous invite au bain, et le bateau amarré à la rive nous promet de bonnes parties de rames.

Les environs, les forêts surtout, présentent des buts de promenades variés. Parmi les excursions plus importantes dont le lac Champey est le point de départ, nous ne mentionnerons que les suivantes:

1. Par le *Col des Ecardies* ou *Fenêtre d'Arpette* (2500 m environ) à la *Forclaz* ou à la *vallée du Trient*, en 6 heures. On remonte la vallée d'Arpette, on laisse à gauche la *Pointe des Ecardies*, on arrive sur le glacier du Trient qu'on descend pour retomber sur la route de Martigny à Chamonix. Cette excursion et la suivante ne sauraient se faire sans guide.

2. Au même but par le *Col de Champey*, sans quitter la région des alpages, avec une belle vue presque d'un bout à l'autre. (*Plan de l'eau, la Gurrax, Croix de Bovine* 1972 m, et la *Giétaz*). Les dames le font facilement.

3. Le *Grand Plan* (2000 m environ) accessible en une heure. Le naturaliste et ingénieur J. Venetz, que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de présenter à nos lecteurs, fait la description suivante de la vue dont on jouit du haut de ce plateau :

„C'est une vue, sinon unique, au moins très rare dans son genre. Il est impossible de résister à cette magie du sentiment qu'inspire la vue d'un spectacle si extraordinaire. En vain tenterait-on de peindre ce que l'on éprouve sur une scène si pittoresque et majestueuse où se présentent un grand nombre de cimes aériennes groupées autour de ces géants des Alpes, qui tantôt portent leurs fronts audacieux jusque dans les sombres nuées, tantôt découvrent leur tête couronnée de mille rayons, dont l'éclat rehaussé par le reflet de la glace, transporte l'âme en la remplissant des charmes les plus doux. Si l'effet de ce coup d'œil est si prodigieux même sur l'habitant des Alpes, accoutumé à voir la nature dans toute sa majesté, quel ne doit pas être le ravissement du citadin ou de celui qui, élevé loin des montagnes, n'a jamais rien contemplé de semblable ?

Ici l'œil plonge jusqu'au fond de la vallée du Rhône, depuis Vernayaz jusqu'au lac de Genève ; la nappe verdâtre de ce dernier, ses bords enchantés, où se succèdent de loin en loin d'élégantes villes et de beaux villages, les riches vignobles du canton de Vaud s'élevant en amphithéâtre, enfin une partie du Jura, qui sert de cadre à ce magnifique tableau, offrent l'aspect le plus varié.

En promenant à droite ses regards éperdus, il verra d'abord les Tours d'Al qui dominent Aigle et la Dent de Morcles sur St-Maurice ; en face, les rochers escarpés du mont Catogne qui cache les montagnes des Diablerets et ses voisins jusqu'à la Béca d'Eudon, puis Pierre-à-Voir qui sépare Bagnes de la vallée du Rhône, les montagnes de Pipinetta qui couronnent Sierre, l'Altels, le Combin, le Velan, les pointes du St-Bernard, le col de Ferret se dessinant sur une montagne neigeuse du Piémont.

On découvre ensuite les sommités d'Orni et de l'Arpetta, qui dominent le Grand Plan ; enfin le mont Ravoire, au-dessus de Martigny et la chaîne de la Dent du Midi.

A ses pieds se trouve le lac de Champey ; Orsières avec ses environs ; la contrée de Liddes présente au même coup d'œil ses hameaux et ses verdoyantes prairies.²





VI. Mont d'Arpille (2082 m) et Col de la Forclaz (1523 m).

La route de Martigny à la Forclaz s'élève, par de nombreux lacets, le long du Mont d'Arpille dont elle suit le flanc oriental entièrement revêtu de belles forêts. Entre la Bâtiaz et le hameau des Rappes, nous avons vu ce versant couvert dans sa partie inférieure des grands vignobles où l'on récolte les célèbres crûs de *La Marque et de Coquembe*. Au-dessus des vignes et de la forêt s'étalent sur une haute terrasse les champs et les prairies au milieu desquels sont disséminés les hameaux de la grande paroisse de *Ravoire*. Le point culminant de la longue crête d'Arpille, qui dépasse à peine 2000 m, est un vaste alpage où l'eau est rare, mais le gazon savoureux.

Le Mont d'Arpille est tout entier formé de schistes cristallins qui, s'ils lui font un sol fertile, ne sont pour le géologue que d'un médiocre intérêt. Il n'en est pas de même de l'ancienne moraine qui longe la base de la montagne à 150 m en moyenne au-dessus du niveau de la mer. Ce vaste dépôt glaciaire est formé de milliers de blocs erratiques de dimensions colossales; quelques-uns atteignent un volume de 50,000 pieds cubes. C'est la moraine la plus étendue du bassin du Rhône, et on l'aperçoit fort bien de Martigny. Les matériaux dont elle se compose paraissent provenir des vallées de la Dranse, dont les glaciers réunis formaient à une certaine époque une masse

assez puissante pour refouler celui du Trient. Arrêté à son tour par le grand courant du glacier du Rhône, le glacier de la Dranse déposa au pied de l'Arpille les débris qu'il avait charriés.

Au Col de la Forclaz nous trouvons de beaux blocs de protogyne apportés là sans nul doute par le glacier du Trient qui durant la grande période glaciaire avait franchi la dépression et descendait du côté de Martigny.

Mont d'Arpille



Col de la Forclaz.

Là, nous quittons cette belle route de Chamonix, si pittoresque avec sa belle vue sur la vallée du Rhône, et par un bon sentier nous gravissons en deux heures le sommet de l'Arpille. La vue dont on jouit de ce point élevé est fort belle; la chaîne du Mont Blanc forme le centre du panorama avec les ramifications du Grand Combin et du Mont Velan. La vallée du Rhône se déploie dans sa longueur avec les chaînes qui la bornent de part et d'autre. Cette course, que l'on effectue si facilement de Martigny en quatre ou cinq heures, peut être

recommandée à tous les touristes, même aux dames. Les bons marcheurs descendent directement sur Martigny par le Sommet des Vignes ou en traversant le plateau de Ravoire. Dans l'un et l'autre cas on passe près des blocs erratiques déposés sur le sommet.



VII. Les routes alpestres de Martigny à Chamonix.

Trois routes conduisent de la vallée du Rhône à Chamonix et au Mont Blanc: celles de la *Tête Noire*, du *Col de Balme*, et de *Salvan*. Les deux premières sont les plus intéressantes et les plus anciennement fréquentées par les innombrables visiteurs du Mont Blanc. La troisième, qui est à la mode depuis plusieurs années, présente quelques difficultés de plus et un peu moins de variété; mais elle mérite certainement la réputation dont elle commence à jouir. Nous allons parcourir successivement ces trois routes. Le col de Balme n'est en somme qu'une variante de la Tête Noire. Cette dernière est plus romantique; mais, par le beau temps surtout, la vue du haut du Col de Balme est plus grandiose et plus saisissante. On peut, du reste, les combiner en faisant, du Col de Balme, un détour de deux heures par les Jeurs jusqu'à la Tête Noire.

1. La Tête Noire

(8 heures, route carrossable).

Itinéraire: Station Martigny à Martigny-Bourg (20 min.); la Croix (10 min.); les Rappes (20 min.), la Fontaine, Sergnieux (20 min.), le Fay (10 min.), chalet-restaurant de *la Caffè* (1h.), *Col de la Forclaz* (45 min.—3 h. de Martigny); Trient (20 min.), *Tête Noire* (20 min.); *Châtelard* (frontière, 1 h.), *Valorsine* (30 min.), sommet du *Col des Moutets* (45 min.—De Tête Noire 2 $\frac{1}{4}$ h.); *Argentière* (45 min.), *Tines* (40 min.), *Prax* (20 min.), *Chamonix* (20 min.—De Tête Noire 4 h. 20 min.). La route est d'un bout à l'autre praticable en voiture, même du côté français où elle vient d'être ouverte à la circulation.

Nous avons déjà décrit plus haut la route qui de Martigny monte par la *Combe*, en trois heures, au *Col de la Forclaz* (ou Col du Trient). Ajoutons seulement que le piéton peut „spéculer“ en utilisant la vieille route. Beaucoup de voyageurs



Trient.

montent passer la nuit à l'hôtel de la Forclaz pour entreprendre le lendemain quelque grande excursion

dans les montagnes environnantes. En voici les principales :

1. Mont d'Arpille (voir page 534).
2. Col de Champey (voir page 532).
3. Col des Ecandies ou d'Arpette (voir page 532).
4. A *Salvan* ou *Trient* par le *Mont d'Arpille*. Du sommet, un agréable sentier descend par l'*Alpe de Charravex* aux chalets de *Crête* dans la vallée du *Trient* (magnifique coup d'œil sur les gorges du *Trient*, le plateau de *Salvan*, la *Dent du Midi*, etc.) De là, en 1 heure, à la *Tête Noire*, en

2 heures à *Salvan* par le pont de la *Taillaz*.

5. Au *glacier du Trient* (un guide n'est pas nécessaire) en 1 1/2 h. par le chemin pratiqué pour l'exploitation de la glace.

6. A *Orsières* par le *glacier du Trient* et le *glacier d'Orny* (guides). Excursion très intéressante. Au pied du glacier d'Orny, la section des *Diablerets* du C. A. S. a érigé une cabane-abri qui facilite un grand nombre d'ascensions: *Pointe d'Orny*, *Aiguille du Tour*, *Aiguilles Dorées*, *Aiguille de la Varoppe*, *Aiguille du Chardonnet*, etc.



Tête Noire.

A partir de la Forclaz nous descendons par de rapides contours au fond de la vallée de Trient. Le petit hameau de *Trient*, où se bifurque au sud la route du Col de Balme, est encore situé dans la région des sous-alpes (1300 m au-dessus de la mer), au milieu d'un bassin riant et fertile, dans une position abritée malgré le voisinage d'un grand glacier. Aussi est-il devenu un lieu de séjour assez fréquenté. (Deux bons hôtels, simples, avec station télégraphique.) Peu après le village, bien groupé autour de sa simple église de montagne, la vallée se resserre sensiblement. Le torrent mugit au fond de l'étroit chenal que ses eaux ont creusé, et la route a dû être taillée

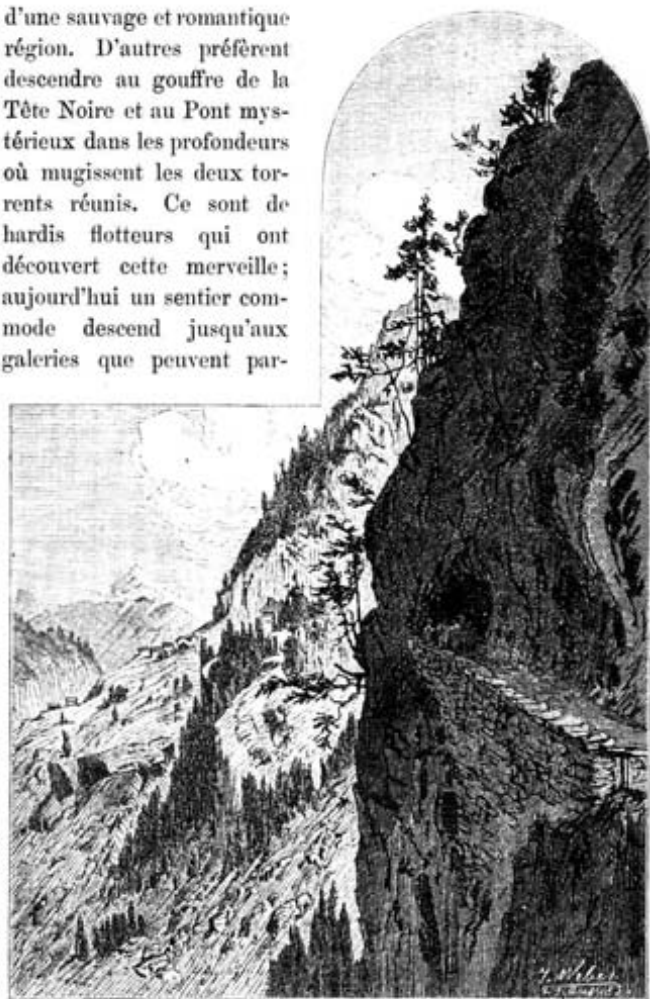
dans le flanc escarpé de la montagne. Elle nous conduit, par une pente peu sensible, à travers le magnifique „Bois-Noir“. Le précipice devient de plus en plus profond et effrayant; le chemin semble nous mener tout droit à l'abîme. Soudain, au sortir d'une galerie de rocher, la route fait un contour et la scène change comme par enchantement. Nous sommes, il est vrai, toujours environnés de parois vertigineuses, mais elles se sont écartées au nord pour ouvrir à nos yeux charmés une idyllique perspective. La plus grande partie de la vallée de Salvan se déploie en face de nous comme un tapis de verdure, semé de villages florissants qui scintillent en pleine lumière. A nos pieds, l'Eau Noire, descendue de Valorsine, se précipite dans le torrent du Trient dont les eaux grossies vont se frayer, au cœur même de la roche, ce surprenant et tortueux défilé, la plus célèbre gorge d'érosion des Alpes, que nous pouvons suivre d'ici jusqu'à son débouché.

„Celui qui n'a jamais vu Tête Noire — dit-on avec raison — ne saurait se figurer un pied-à-terre aussi étrangement posé. Au milieu des escarpements formidables qui se dressent de tous côtés, la nature semble avoir ménagé tout exprès un petit plateau légèrement incliné, pour y asseoir un des hôtels les mieux connus et les plus fréquentés de l'Europe. C'est vers midi qu'il faut y être pour se faire une idée du mouvement qui y règne, car il n'est pas rare de voir à ce moment une cinquantaine de voitures à la fois. C'est une véritable ruche. On arrive, on dételle, on repart. Les voyageurs qui descendent pour se restaurer, les touristes qui se dispersent pour admirer les splendeurs de la contrée, tout cela fait un va-et-vient des plus intéressants.“*)

A notre tour faisons halte, selon l'usage. Le lieu, du reste, en vaut la peine. La plupart des voyageurs de passage escaladent l'escalier de bois du *Belvédère*, établi au sommet d'un rocher voisin. De cette terrasse aérienne, qu'entoure une barrière protectrice, le regard pénètre dans tous les mystères

*) *Ang. Wagon. Autour de Salvan, etc.*

d'une sauvage et romantique région. D'autres préfèrent descendre au gouffre de la Tête Noire et au Pont mystérieux dans les profondeurs où mugissent les deux torrents réunis. Ce sont de hardis flotteurs qui ont découvert cette merveille; aujourd'hui un sentier comode descend jusqu'aux galeries que peuvent par-



Tunnel de la Tête Noire.

courir les plus pusillanimes. Mais comment décrire par la plume la beauté des cascades, la hardiesse des rochers, le

mystère du petit lac des nymphes et tous les effets de sons et de lumière qui s'y succèdent à l'envi! Va, lecteur, et vois de tes propres yeux!*)

A quelques pas seulement de l'hôtel, une saillie semble nous barrer le passage. Autrefois, il n'y avait pas d'autre ressource que de se hisser sur ce roc sourcilleux et le „Maupas“

*) L'hôtel de Tête Noire est en outre fréquenté comme séjour d'été à cause de sa belle situation et de son climat fortifiant. Outre les excursions que nous avons déjà mentionnées à propos de la *Forclaz*, de *Trient* ou du *col de Balme*, on peut faire encore les suivantes :

1. le **Luisin** (2786 m). Vue de la chaîne du Mont Blanc et des Alpes pennines ; facile. Par *Fins-hauts*, l'*alpe Emaney* (5 heures), le *col d'Emaney* (2437 m) et de là au sommet (2 heures). On peut effectuer le retour par l'*alpe Saluafé* et *Salvan*.

2. les **Dents du Midi** (7 pointes dont la plus élevée, la Dent de l'Ouest, mesure 3285 m). Panorama grandiose. Par *Fins-hauts* et *Salvan* à l'*alpe Saluafé* où l'on couche, 5 heures. Puis, par le *col de Susafé* (2420 m) et le *col des Passereux* au sommet en 4 ou 5 heures. Descente sur *Champéry* au *Val d'Illicz* en 3 ou 4 heures par les alpes *Susafé* et *Bonacoux*.

3. la **Tour Sallière** (3227 m). On passe la nuit aux chalets de *Barberine*. De là au sommet, par le *col de Barberine* et la *Pointe à Boillou* (2775 m), on compte 6 à 7 heures. Un guide est nécessaire, surtout si l'on veut redescendre sur *Champéry*.

4. le **Mont Ruan** (3074 m) qu'on escalade aussi à partir de l'*alpe Barberine*; de même que

5. la **Pointe de Tanneverge** (2982 m). Entre celle-ci et la *Pointe de la Finice* (2877 m) on passe le *col de Tanneverge* (2480 m) pour tomber sur la *vallée de Sixt*. De là, à *Champéry*, par le *col de Sagerou* (2410 m).

6. le **Bel Oiseau** (2638 m). Ascension facile et intéressante; en 5 heures par le *col de la Gueulaz*.

7. le **Perron** (2679 m), directement depuis *Châtelard* en 5½ h.

8. l'**Aiguille de Loriaz** (2757 m), également en 5 heures, en partant de *Châtelard*. Montée par les chalets de *Loriaz* et retour par le sauvage *Val Entre-lès-Eaux* (Entraigues, Entre les Eves).

9. le **Buet** (3109 m). Cette ascension, plus longue et plus difficile, est aussi bien supérieure aux précédentes. On va généralement coucher au chalet de *Pierre à Bérard* (3 h. de *Châtelard*) parce que la vue est plus claire le matin. De *Pierre à Bérard* au sommet, on compte 4 heures. On peut redescendre soit sur *Sixt* (par le *col de Léchaud* et les *Fonds*, en 7 h.), soit sur *Sereoz* (par le *col de Salenton* et les alpes *Vitty*, *Ecuelle* et *Moède*, en 9 h.), soit enfin sur *Argentière* (par le *col d'Ancernaz*, en 6 h.). La vue du *Buet* est l'une des plus réputées des Alpes; l'aspect de la chaîne du Mont Blanc est particulièrement frappant. Aussi le *Buet* a-t-il été souvent escaladé, dès 1770 par les frères *Deluc* de Genève, suivis bientôt de leurs compatriotes *Bourrit* et de *Saussure*.

10. la **Croix de Fer** (Aiguille de Balme, 2340 m). On y monte soit par le solitaire hameau des *Jeurs*, soit par le *col de Balme*.

mérait bien son nom. Mais aujourd'hui la route passe au travers d'une galerie qu'on appelle la *Roche percée*, et en moins d'une heure nous atteignons le hameau de *Châtelard*. Nous sommes ici sur l'extrême frontière du Valais; une arche et quelques pans de vieilles murailles sont les seuls débris d'un ouvrage de défense que ceux de la vallée de Salvan durent élever autrefois en ce lieu pour se défendre contre les attaques des Savoyards. Voici ce qu'en dit l'histoire:

„A partir de 547, les deux communes de Fins-hauts et de Salvan relevèrent, au temporel et au spirituel, de l'abbaye de St-Maurice. Au XII^e siècle les seigneurs des Allinges revendiquèrent ces droits; grâce



Ancien mur de frontière, près de Châtelard.

à l'intervention des comtes de Savoie, les choses demeurèrent comme par le passé jusqu'en 1323. Cette année-là, la guerre éclata entre les bergers de Salvan et les bergers de Savoie, parce que ces derniers s'emparaient des alpages de ceux de Salvan qui, en revanche, faisaient main basse sur leur bétail. Les gens de la châtellenie de Charosse, ceux de Passy et d'autres lieux descendirent, enseignes déployées, le fer et le feu à la main, pour exercer contre les Valaisans des représailles cruelles. Mais les gens de la vallée se cachèrent dans la forêt, laissèrent passer l'ennemi, tombèrent sur ses derrières, le firent prisonnier et exigèrent 2050 livres mauricoises d'indemnité et de rançon. La somme fut payée, mais l'inimitié subsista, jusqu'à ce qu'Agnès, comtesse de Genève, agissant au nom de son petit-fils mineur, Amédée comte de Savoie, entrât en pourparlers avec l'abbé de St-Maurice et mit fin aux contestations.*

(Furrer.)

Non loin de Châtelard est le point de jonction de notre route avec celle qui vient de Vernayaz par Salvan. Aussi ne serons-nous pas surpris d'y rencontrer un hôtel, élevé là pour la plus grande commodité des voyageurs. (Dans le voisinage, la *cascade de Barberine* vaut la peine d'être visitée.) A partir de là, la nouvelle route à voitures nous fait traverser successivement *Valorsine*, le *col des Montets* (magnifique coup d'œil sur le Mont Blanc) *Argentière*, *Tines* et *Praz*, et en trois heures et demie nous sommes à *Chamonix*.

2. Le col de Balme.

(9 heures — 2204 m.)

Itinéraire: *Station de Martigny à Martigny-Bourg* (20 min.), la *Croix* (20 min.), les *Rappes* (20 min.), la *Fontaine*, *Serguieux* (20 min.), le *Fay* (10 min.), chalet-restaurant de la *Caffe* (1 h.), *col de la Forclaz* (45 min.), *Trient* (20 min., de *Martigny* 3 h. 30 min.), *col de Balme* (2½ h., c'est-à-dire 30 min. jusqu'au pied de la forêt de *Magnin*, 1 h.; le long de la forêt, 30 min. jusqu'aux chalets de *Zerbasières*), *sommet du col* (30 min.), chalets de *Charamillon* (30 min.), le *Tour* (45 min.), *Argentière* (30 min.), *Chamonix* (1 h. 20 min.).

Route carrossable de *Martigny* à *Trient* et du *Tour* à *Chamonix*; on passe le col à mulets.

La route à voitures qui va de *Martigny* à *Trient* nous est déjà familière. De *Trient* au sommet du col et jusqu'au *Tour*, le village le plus élevé de la vallée de *Chamonix*, nous

suivons, soit à pied, soit à mulet ou à cheval, un sentier facile et bien entretenu. Un peu au-delà de Trient, il franchit le torrent, et durant 20 minutes nous poursuivons notre route à travers champs jusqu'au pied du *Bois Magnin*. La route s'engage dans la forêt qu'elle gravit par d'abrupts lacets. Mais une fois arrivés sur la hauteur, un air délicieux nous restaure, et c'est d'un pas léger que nous parcourons l'alpe fleurie des *Herbagères* (pat. val. Zerbasières), 2030 m. En une demi-heure nous atteignons les chalets où l'on fait volontiers halte avant d'entreprendre la dernière grimpe pour laquelle il faut compter trente autres bonnes minutes.

La vue qui nous attend au sommet du *col de Balme* (2204 m) est d'une surprenante grandeur. A nos pieds s'ouvre, du nord au sud, jusqu'à Chamonix, l'agreste vallée de l'Arve environnée de part et d'autres de puissantes montagnes dont les lignes en raccourci sont d'une beauté parfaite. A gauche, vers l'est, se dresse l'incomparable chaîne du Mont Blanc : les *aiguilles* granitiques du *Tour* et d'*Argentière*, puis le rébarbatif obélisque de l'*Aiguille Verte*, l'*Aiguille du Dru*, l'*Aiguille de Charmoz*, l'*Aiguille du Midi*, enfin le *Mont Blanc* lui-même. Cette resplendissante sommité à la robe argentée, la sublime et légitime reine des monts qui surpasse en élévation et en perfection des formes toutes ses rivales des Alpes, ne se présente nulle part avec autant de grâce et de noblesse que du point d'où nous la contemplons. Entièrement visible depuis la base de son large piédestal jusqu'à l'étonnante coupole qui se perd dans l'azur, avec quelle puissance, quelle fascination elle attire et retient le regard ! De formidables nappes de glace, les glaciers du *Tour*, d'*Argentière*, de *Talèfre*, de *Léchaud*, du *Tacul*, des *Bois* (Mer de Glace), des *Pélerins*, des *Bossons* et d'autres encore, descendent du pied des aiguilles vers la vallée, semblables à des cataractes immobilisées.

Sur le versant occidental s'étend une chaîne moins imposante, mais souvent visitée à cause de sa situation favorable, celle des *Aiguilles Rouges* avec le *Brévent* au sud, au nord le *Buet* et ses voisins.

Si nous nous arrachons un moment aux splendeurs de ce grand panorama pour nous tourner vers le nord, nous embrassons du regard toute la vallée du Rhône avec la chaîne des Alpes bernoises, visible de la *Dent de Morcles* au *Grimsel* et à la *Furka*.

La vue est encore plus étendue du haut d'une éminence située à un quart d'heure vers le nord-ouest et qui porte à son sommet la borne-frontière entre la Savoie et le Valais. Mais la plus belle est sans contredit celle dont on jouit au sommet de l'*Aiguille de Balme* (Catogne de Balme ou Croix de fer) haute de 2340 m. Il faut une heure à peine pour l'escalader jusqu'à la pointe où l'on a érigé une croix de fer à la mémoire de M. H. Escher de Zurich qui fut ici victime d'un accident (en 1791).

„Du col de Balme on descend en une heure à *Barberine*. A travers les prairies et les gazons aux *chalets de Balme*, puis au bois de *Sex blancs* et, sans perdre de vue les *cascales de Barberine*, à l'hôtel de Barberine.

En une heure et demie à *Tête Noire* par les Jeurs. On traverse d'abord un névé sans danger, on contourne le Catogne (ne pas confondre avec le Catogne de Sembrancher) et son lac jusqu'à des chalets et le petit torrent qui forme plus bas la *Cascade des Jeurs*. Après l'avoir franchi, on traverse une forêt de sapins à moitié détruite pour arriver aux misérables *chalets des Jeurs* et enfin à l'hôtel de la *Tête Noire*.“ (Tschudi.)

Sous la conduite de guides expérimentés on peut entreprendre du col de Balme plusieurs passages de cols et de glaciers.

1. **Col du Tour** (3300 m?). — En 11 heures du col de Balme à Orsières. — Du col de Balme par les rochers des *Hautes Hautanes* et le glacier très crevassé du *Tour*, forte grimpe jusqu'au sommet du col, au midi de l'*Aiguille du Tour*. Descente par le glacier du *Trient* et le glacier d'*Orny* à la *Cabane d'Orny*. De là, par la *Combe d'Orny* à *Som la Proz* et *Orsières*.

2. **Col de la Fenêtre de Saleinaz** (3500 m?). — Plus long et plus difficile, mais plus intéressant encore que le col du Tour. — Grimpe par le glacier du *Tour*; la selle est plus au sud, entre la *Grande Fourche* et l'*Aiguille du Chardonnet*. Descente par le glacier de *Saleinaz* à *Praz de Fort* et *Orsières*.

3. **Col du Chardonnet** (3346 m). Ce passage assez difficile se trouve entre l'*Aiguille d'Argentière* et l'*Aiguille du Chardonnet*; on le franchit généralement pour se rendre de la vallée de Chamonix au Val de Ferret

*Aiguille
du Tour.*

*Aiguille
d'Argentière*

*Aiguille
Verte.*

*Aiguille
du Dru.*

*Aiguille
de Charmoz.*

*Aiguille
du Stidi.*

Montblanc.



Orell Füssli & Co.



(de *Tines* à *Praz de Fort* — *Orsières*). Les alpinistes éprouvés peuvent en 14 ou 16 heures se rendre du *col de Balme* à *Tines* par les glaciers. En 6 heures on monte au *col du Tour*; puis par un long névé dominant les *glaciers du Trient* et d'*Orny*, à la *Fenêtre de Saleinaz*, et par le plateau supérieur du glacier de *Saleinaz* au *col du Chardonnet*. Descente par le *glacier du Chardonnet* et celui d'*Argentière* aux chalets de *Lognant*; de là au hameau de *Grassonnet* ou à *Tines*.

4. On pourrait dans les excursions précédentes utiliser aussi le **Col des Plines** (entre *Portalet* et les *Aiguilles dorées*) ou le *Col de Planereuse* (entre la *Pointe de Planereuse* et le *Darreï*). Cependant ces passages se font plus commodément en partant de la *Cabane d'Orny*, ainsi que les ascensions de l'*Aiguille du Tour*, de la *Grande Fourche*, de la *Pointe d'Orny*, de l'*Aiguille du Chardonnet*, des *Aiguilles dorées*, etc. (Tschudi.)

Du *col de Balme* à *Chamonix* nous mettons trois fortes heures, dont une heure 15 minutes jusqu'au *Tour*, le premier village de la vallée de l'*Arve*, où nous retrouvons la bonne route à chars.

3. A Chamonix par Salvan.

(8 heures, route carrossable.)

Itinéraire: De *Martigny* à la station de *Vernayaz*. A *Salvan* (1 h. 15 min.), *Pont du Triège* (1 h.), *Fins-hauts* (1 h.), *Châtelard* (1 h. 15 min.), *Valorsine* (30 min.), *Col des Montets* (45 min.), *Argentière* (45 min.), *Chamonix* (1 h. 20 min.).

Consulter: 1. *Tschudi*: *Tourist in der Schweiz*. — 2. *Chau. Gross*: *Salvan, notes, impressions et souvenirs*. — 3. *Aug. Wagnon*: *Autour de Salvan*. — 4. *Veu. Papot*: *Guide-Itinéraire au Mont Blanc*, etc. — 5. *E. Rombert*: *Les Alpes suisses*. — 6. *Annales* du C. A. S. — *L'Écho des Alpes*. — 8. *E. Javelle*: *Souvenirs d'un alpiniste*.

Du village de *Vernayaz* (voir page 502) deux chemins*) mènent à *Salvan*. Le sentier par *Gueuroz* et le pont de la *Taillat* a déjà été mentionné plus haut (page 538). Pour aujourd'hui nous louerons un petit char à deux roues et à un cheval, autrefois le seul attelage possible sur la nouvelle route, étroite mais sûre.***) Celle-ci s'élève par de nombreux lacets

*) Les amateurs d'excursions pittoresques peuvent se mettre à la recherche d'autres sentiers: 1. Par le *Couloir* et la *Gorge de la Pontiaz*. — 2. Par le *Plan du Souré*, la *Pontiaz* et la *Planaaz*. — 3. Par le sentier des ardoisières, etc. (Voir *Wagnon*.)

**) Cette route doit avoir été améliorée et rendue praticable aux voitures à quatre roues.

entre la Gorge du Trient et la Cascade de Pissevache; ses pittoresques contours qu'ombragent les noyers et les châtaigniers touffus, franchissent près de cinquante fois le lit du ruisseau vagabond et nous ramènent sans cesse en vue de la plaine du Rhône noyée dans une vapeur bleue. A mesure que nous montons, nous voyons grandir la chaîne occidentale des Alpes bernoises (de la Pointe d'Alesses à la Dent de Morcles) et en face de nous les premiers contreforts du massif du Mont Blanc d'où descend à nos poumons l'air vivifiant des montagnes. Après trois quarts d'heure de grimpée, nous pénétrons



Partie inférieure de la vallée du Rhône.

dans une forêt de sapins séculaires où, au milieu d'une clairière, s'élève un simple *Pavillon-restaurant*. C'est dans le voisinage de ce lieu que M. C. A. Ducis, archiviste départemental de la Haute-Savoie, croit avoir découvert les traces d'une voie romaine, et à 2 ou 300 mètres au-dessus, un demi-dolmen (8 m de long, 4 m de large et 1,50 m de haut).*)

Peu après, la route entre dans un défilé. A droite les pentes de la montagne sont revêtues de forêts et de cultures; à gauche des roches moutonnées (poudingue de Valorsine)

*) Revue savoisiennne du 30 juin 1880.

attirent notre attention. Partout où ne les recouvre pas une maigre végétation, on voit à nu le travail de l'ancien glacier qui recouvrait toute la vallée de Salvan et qui, après en avoir nivelé le fond, y a laissé par places les couches de son fertile limon. Avant d'arriver à Salvan, nous remarquons plusieurs „marmites de glaciers“, excavations des anciens torrents glaciaires, qu'on appelle aussi des „moulins“, et plusieurs blocs erratiques isolés, dont l'un surtout est de dimensions imposantes. Il se compose d'un gneiss provenant probablement des environs de St-Nicolas dans la vallée de Zermatt, et se voit sur un mamelon près de l'église; on l'appelle la *Pierre Bergère*. Au printemps, toute la contrée environnante se pare d'une flore variée dont les buissons d'églantiers et les innombrables primevères des Alpes forment le fond éclatant.

Encore quelques minutes et la vallée s'élargit, nos yeux se reposent avec joie sur la verdoyante terrasse ceinte de forêts et bordée de lointaines cimes, au milieu de laquelle nous sourit Salvan et son gai clocher.

La race saine et énergique qui habite ce plateau mérite qu'on s'arrête un instant à retracer son histoire. Un enfant de la commune, le chanoine Gross, le fera à notre place :

Salvan.

Histoire et mœurs.

Jusqu'où remontent les premières origines de Salvan? Quels en ont été les premiers habitants? Ce sont des questions qui n'entrent pas dans notre plan, et que d'ailleurs il ne serait pas facile d'éclaircir. Disons simplement comme son nom latin l'indique, que la vallée fut primitivement couverte de forêts, et qu'elle était déjà habitée en partie, du moins avant l'ère chrétienne, probablement par un détachement de ces peuples nomades, chasseurs et bergers, venus de l'Orient. Sur ce dernier point, l'histoire ne peut rien affirmer; l'imagination a libre cours.

Quoi qu'il en soit, Salvan n'est pas une de ces localités où les souvenirs du passé ont été gravés sur de somptueux monuments, où la gloire a promené ses drapeaux, où la richesse a étalé ses splendeurs.



Salvan
et la Dent de Morcles.

C'est une vallée, qui n'a d'autre gloire, au point de vue historique, que d'avoir été comprise dans les royales donations faites par saint Sigismond roi de Bourgogne, à l'abbaye de St-Maurice qu'il restaurait et agrandissait, en 516, et d'avoir été fidèle à ses seigneurs, les abbés de St-Maurice. Ceux-ci en furent les souverains absolus jusqu'à ce que la Révolution française vint, en 1798, imposer sa servitude au Valais en proclamant la liberté.

Les abbés exerçaient leur autorité par un châtelain. En 1619, le noble Antoine Quartéry, qui travailla avec tant d'ardeur, de concert avec saint François de Sales, à maintenir le catholicisme en Valais, était châtelain de Salvan. Il ne reste, aujourd'hui, aux abbés de St-Maurice que la juridiction ecclésiastique.

Au XII^e siècle, la puissante famille des Allinges s'était emparée de Salvan; il fallut toute l'autorité des comtes de Savoie et le puissant ascendant de saint Pierre de Tarentaise et de saint Guérin de Sion, pour forcer Guy d'Allinges à restituer à l'abbaye, en 1138, cette vallée usurpée et obstinément retenue.

Salvan a une altitude de 925 m, et est placé à l'extrémité nord d'un plateau couvert de prairies et de jardins. A l'est, de l'autre côté du Trient, se trouve une chaîne de montagnes boisée jusqu'au sommet; depuis une certaine hauteur, cette chaîne appartient à Martigny; la délimitation en fut faite en 1342, et l'acte parle de la chasse aux ours, aux loups et

aux sangliers. Au sud, la vallée se prolonge du côté de la Savoie. A l'ouest enfin, la montagne reprend sa pente adoucie, couverte de villages, de champs et de forêts.

La population de Salvan est essentiellement agricole et excessivement laborieuse. Le terrain est trop étroit pour nourrir de ses produits tous les habitants qu'il porte; de là vient pour ceux-ci la nécessité de tirer parti de tout, d'étendre les cultures jusqu'aux bords extrêmes des rochers, de faire produire les plus petits creux, les plus étroites bandes de terre. De là vient aussi pour le plus grand nombre, la nécessité de ne rien perdre de ce que la végétation peut fournir d'utile et d'aller l'arracher aux escarpements des montagnes, aux flancs des abîmes.

Ce genre de travail a déjà coûté bien des vies et marqué bien des périlleux passages d'un funèbre souvenir. Pour éviter ces accidents si lugubres, déjà nombreux alors, l'abbé de St-Maurice avait, en 1653, *embanisé* les rochers et les précipices, c'est-à-dire porté la défense de les parcourir et d'y travailler.

C'est là une preuve, pour le faire remarquer en passant, que l'autorité des seigneurs-abbés avait pour effet de veiller à la conservation et au bien-être de leurs sujets; et non de faire peser sur eux les oppressions et les cruautés que certains esprits prévenus jugent, sans autre examen, inséparables du régime féodal.

Ce qui surtout rend le travail extrêmement pénible à Salvan, c'est que la nature de ce sol incliné et trop accidenté ne permet pas l'usage des bêtes de somme; il s'en suit que les épaules humaines doivent s'y prêter à tous les fardeaux.

Malgré cette vie dure, le Salvanain reste attaché à son sol natal; il s'en éloignera temporairement pour aller ailleurs, bien loin parfois, verser ses sueurs et recevoir en retour l'argent qui lui coûte si cher et sans lequel sa famille n'aurait pas de pain; mais il ne se résoudra que bien rarement, et jamais sans amertume, à le quitter pour toujours.

Les différentes localités du Bas-Valais ont fait du Salvanain le bouc émissaire des naïvetés et des sottises des hommes; elles ont mis sur son compte tous ces faits inventés, enjolivés ou réels, marqués tout à la fois de bêtise et d'esprit, et qui se retrouvent à peu près les mêmes partout. Nous ne savons les raisons qui ont déterminé ce choix; cela importe peu, et les bons Salvanains permettront toujours de bon cœur, à qui le voudra, de rire et de rire encore au récit parfois désopilant de *leurs histoires*.

Il n'en reste pas moins certain que le fond de leur caractère est plutôt la finesse, cette finesse qui sait disposer des moyens et vaincre les difficultés pour atteindre un but, mais qui ne pactise pas avec la fourberie.

Le Salvanain est franc, ouvert; il ne trompe pas, et ne croit pas facilement qu'on le trompe lui-même. De là lui vient ce quelque chose de naïf qui le fait tomber dans les filets de la malice et des grossières spéculations.

Il est causeur, et trahit sa présence par son langage vif, rapide et bruyant. Il écoute volontiers, cependant; et, devant les étrangers, il s'attribue sans examen, une infériorité qu'il croit naturelle, puisque lui est ignorant et vit de la vie grossière, à son dire, des villages alpestres, tandis que les étrangers viennent des villes, des grandes villes où tout est si beau! Où tout est si beau! Il le croit, sans penser que bien souvent les brillants dehors cachent des ignorances bien grandes et de bien grandes misères.

En outre, il est simple, sans façon, poli sans étude, heureux de rendre service; livré à son rude labeur, chargé de son lourd fardeau, il répondra avec plaisir à vos questions. Il est probe: à Salvan, le gendarme n'a pas à surveiller la propriété d'autrui.

Enfin, le Salvanain est religieux. Vous en avez une preuve dans ces grandes croix de bois que, à chaque instant, vous rencontrez au bord des chemins; devant ces croix, le paysan se découvre et se signe, et elles vous rappellent, à vous qui que vous soyez, de grandes et solennelles vérités qu'il est bon de n'oublier jamais, car toujours et partout Dieu reste Seigneur.

„Le vrai Salvan“ — dit Javelle dans ses „Souvenirs d'un alpiniste“: — „le vrai Salvan, simple et naïf, celui qui n'était qu'une grande famille, „unie et heureuse malgré ses labeurs, s'en ira de jour en jour. Lentement, „mais fatalement, quelque chose lui succèdera qui portera encore son „nom, mais n'aura plus grand'chose de son charme rustique d'autrefois.

„On appelle avec ardeur les étrangers. Oh! qu'on se rassure! ils ne „manqueront pas de venir. Le chemin de Salvan vaut bien tous ceux „qui conduisent à Chamonix, et il y a en effet dans les environs mêmes „des sites d'une beauté vraiment rare et originale. Puis, on trouverait „difficilement un séjour plus sain, plus lumineux, plus ouvert au beau „ciel du Valais, plus riant malgré les sévérités qui l'entourent, et qui fût, „comme celui-là, à la fois tout voisin de la plaine et tout à fait retiré sur „la montagne.

„Oui, les étrangers viendront, ils apporteront de l'or. Mais devant „eux que de choses s'en iront pour ne plus revenir jamais!“ L'auteur développe cette idée, et il ajoute en finissant:

„Heureux encore les Salvanains, si quelque chose de leur honnêteté „ne s'en va pas avec les vieux chalets, les vieux costumes et les vieilles „mœurs!

„Seraient-ce là des craintes vaines et une perspective assombrie à „plaisir? Hélas! non. Tel a été le sort de plusieurs localités des Alpes, „qui ont dû leur perte à leur beauté“

Nous n'ajoutons rien à ces réflexions profondément vraies et que nous avons souvent faites nous-mêmes. Elles renferment une grande leçon que ne devraient perdre de vue ni les étrangers ni les Salvanains.

A cette description si fidèle nous ajouterons qu'outre l'agriculture et l'élevage du bétail, les Salvanains ont encore la ressource de l'exploitation des ardoises. Les carrières sont ouvertes dans une zone d'anhracite très développée et sont en partie propriété de la commune, en partie propriété des particuliers. Ces ardoises, d'excellente qualité, trouvent un écoulement facile dans la Suisse romande et en Savoie. Dans les bonnes années on a expédié jusqu'à 900,000 ardoises pour toitures pour une valeur de 25,000 frs. environ, le prix variant entre 10 frs. et 65 frs. le mille selon la grandeur. En outre, la commune afferme l'Hôtel de Vernayaz pour 5000 frs. par an, et le produit du droit d'entrée aux Gorges du Trient lui rapporte 9 ou 10,000 frs.

Salvan, le gai et original village valaisan avec son excellent „Hôtel et Pension des Gorges du Triège“ (propriétaire Frd. Décaillet), est recommandé par le Dr. Gsell-Fels comme un „séjour d'été idyllique“. Nous donnerons encore la nomenclature des courses et ascensions qu'on peut entreprendre dans la région environnante :

A. Promenades et excursions.

1. *Scex de la Cau* (10 min.). Coup d'œil dans les Gorges du Trient.
2. *Signal* (25 min.). Vue sur la vallée du Rhône.
3. *Tête des Crêtes* (1 h.). Vue sur le Bas-Valais, la Dent de Morcles et les cascades du Daülley.
4. *Mayens de Van* (1½ h.).
5. *Cascades du Daülley* (1 h.). Belle chute de la Sallanche (ou Salanfe) qui forme plus bas la cascade de Pissevache. Pour le botaniste, riche butin le long du joli chemin (épilobe obscur, doradille d'Allemagne, etc.).
6. *Gorges du Triège*, sur la route de Chamonix.
7. *La Creusaz* (1780 m — 2 h. jusqu'au sommet), superbe vue de la chaîne du Mont Blanc, du Velan, du Grand Combin, jusqu'au Weisshorn et au Cervin.

Mentionnons encore: *la Plannaz* (40 min.), *le Pont de la Taillat* (35 min.), *les Marmites des glaciers* et *le Rocher du soir*.

B. Courses et ascensions.

1. L'Alpe Salanfe et les Dents du Midi.

L'alpe Salanfe, riche en plantes rares*), n'est qu'à trois heures de Salvan; on y va passer la nuit (Chalet Barman) pour faire le lendemain l'ascension de l'une ou l'autre des Dents du Midi. Un bon chemin conduit au hameau des *Granges*, au *Col de la Matze* (1 $\frac{1}{4}$ h.), puis, par l'alpe de *Van-haut* en laissant à droite celle de *Van-bas*, au *Plan de Salanfe*. Cet admirable bassin gazonné et fleuri est situé entre les *Dents du Midi* au nord, la *Tour Sallière* à l'ouest, le *Luisin* et le *Petit Perron* au sud. Le retour peut s'effectuer par le *Col de la Golettaz* (4 $\frac{1}{4}$ h.) ou par le *Col d'Emaney* et l'alpe du même nom (4 $\frac{3}{4}$ h.), ou bien encore par le *Col de Jora*, Evionnaz et Vernayaz (7 $\frac{1}{2}$ h.). En 9 heures on traverse sur *Champéry* et le *Val d'Illiez* par le *Col de Susunfe*, le col et la cascade de la *Vendallaz*, le *Pas d'Annelle* et *Bonavaux*.

„Les Dents du Midi forment une arête déchiquetée à plusieurs sommets dont les cinq principaux portent chacun un nom :

la *Haute Cime*, nommée aussi *Dent de Tsallen*, ou *Cime de l'Ouest*, 3285 m.

la *Dent Jaune*, 3120 m.

la *Cathédrale*, 3195 m.

la *Forteresse*, 3210 m.

la *Cime de l'Est*, 3200 m.*

Toutes ont été escaladées, la Cime de l'Ouest plus souvent que les autres. On y jouit d'un panorama grandiose, et l'ascension, qui dure huit heures environ, est relativement facile, même pour des dames. Au col de Susunfe (2420 m), se rencontrent les chemins de Salanfe et de Champéry; les bons marcheurs peuvent donc en un jour effectuer le passage de Salanfe à Champéry en faisant l'ascension de la Cime de l'Ouest. Elle a été gravie pour la première fois en 1784 par le Chanoine Clément, curé de Champéry. Les autres pointes sont restées vierges beaucoup plus longtemps. La Cime de l'Est est la favorite des hardis grimpeurs, et l'ascension en est pleine de charme, dit-on. Du sommet, on plonge sur la vallée du Rhône et le bassin du Léman en embrassant un vaste horizon. Eugène Rambert et

*) Mulgédie des Alpes, phaque des frimas, véronique à feuilles de pâquerette, coronille engainée, épervière de Gaudin, de Trachel, fausse-dressée, à feuilles de scorsonère, etc., petite pyrole, dracocéphale de Ruiseh, diverses espèces de saules, laiche bicolore, renoncule à feuilles de parnassie, crépide vaine, campanule du Cenis, violette du Cenis, marringie polygonoïde, drave des frimas, androsace helvétique, gentiane des Alpes. — Voir la notice botanique par H. Jaccard, dans „Autour de Salvan“ de Aug. Wagnon.

Emile Javelle ont consacré aux Dents du Midi des pages remplies d'enthousiasme et de poésie.

La *Tour Sallière* (3227 m) n'est que rarement attaquée du côté de Salanfe; c'est par Champéry ou par l'alpe Emaney qu'on en fait l'ascension. En revanche, Salanfe est le point de départ pour d'autres sommités de second rang: le *Sex des Granges* (2070 m), le *Luisin* (2786 m) et le *Petit Perron* (ou *Golettaz*, 2618 m). Ces deux derniers sont séparés par le *Col de la Golettaz* (2397 m) d'où on les gravit aisément l'un et l'autre.

2. L'Alpe Emaney (1851 m).

L'alpe Emaney, où l'on arrive de Salvan en deux heures et demie, est le point de départ de quelques intéressantes ascensions. On s'y rend par le hameau de *Marecotte*, puis en longeant la rive gauche du *Triège* jusqu'à *Tenda* (1663 m). De là, on passe sur la rive droite pour traverser une seconde fois un peu avant les chalets d'Emaney. Bon gîte chez *Joseph Alexis Coquoz*.

D'Emaney on compte deux petites heures jusqu'au *Col d'Emaney* (2457 m), un peu plus jusqu'au *Col de Barberine* (2488 m).

Les plus importantes ascensions des environs sont les suivantes:

a) *Luisin* (2786 m) à l'orient du *Col d'Emaney* d'où on l'escalade aisément en 1½ heure. Vue réputée. Retour à Salvan par le *Col d'Emaney*, *Salanfe* et *Van*.

b) *Tour Sallière* (3227 m). D'Emaney l'ascension se fait en 6 ou 7 heures par le *Col de Barberine* et l'arête rocheuse de la *Pointe à Boillon* (2775 m).

c) *Mont de la Barmaz* (2361 m). En 2½ d'Emaney; coup d'œil intéressant sur le *Mont Blanc*, les vallées du *Trient* et du *Rhône*. Du sommet on atteint en 1 heure *Rebarmaz* (ou *Rière-Barmaz* 2474 m) d'où la vue sur le vallon de Salvan est masquée.

d) *Dent Emaney* (ou *Pointe d'Onze heures*, 2450 m), un *Cervin* en miniature. De *Tenda*, on compte 2½ heures.

e) *Fontanabran* (2697 m), la perle des sommités du même groupe. L'ascension par le *Col de Barberine* est facile. Du haut du *Col* la vue du *Mont Blanc* est déjà fort belle. Au sommet se déroule un vaste panorama. On peut en suivant la crête, atteindre la cime du *Bel Oiseau* d'où l'on redescend soit par le *Col de la Guenlaz*, soit par *Féustral*.

3. Barberine (1836 m).

Cette alpe est également un centre d'excursions. On s'y rend en cinq heures, soit par *Fins-hauts*, la *Léchère* et le *Col de la Guenlaz* (1945 m), soit par *Féustral* et le même-col. Les deux sentiers sont également bons.

De puissantes sommités entourent ce haut alpage: au nord, la chaîne qui s'étend de la *Tour Sallière* au *Pic de Tanneverge* en passant par le *Ruan* et la *Pointe des Rosses* (avec les *glaciers des Fonds et des Rosses*); à l'ouest, la *Pointe de la Finive*; au sud, l'arête déchiquetée du *Perron*; et à l'est, la crête du *Bel Oiseau* et de *Fontambran*.

Du *Col de Barberine* (2480 m) on atteint *Emaney* en 3¹/₂ heures et *Sixt* en 8 heures par le *Col de Tanneverge*.

Les ascensions les plus importantes sont:

- a) le *Mont Ruan* (3078 m), en 5 heures;
- b) la *Pointe des Rosses* (2964 m), en 3¹/₂ heures;
- c) le *Pic de Tanneverge* (2982 m) (ou *Ténéverge*), en 4¹/₂ heures;
- d) la *Pointe de Finive* (2877 m), en 4 heures.

On peut aussi se rendre aux *alpes de Fénestral* et d'*Emosson* d'où se fait l'ascension du *Vedalle* (2484 m) et celle du *Cheval Blanc* (2841 m).

Après toutes ces digressions, disons adieu au joli *Salvan* et poursuivons notre route du côté de *Chamonix*. Un quart d'heure de marche à travers des champs et des prés bien cultivés nous amène à la cluse de *Combasses* au-delà de laquelle est situé le petit village de *Marecotte*. Peu après, le regard plonge dans les profondeurs des *Gorges du Trient*; du côté du *Valais* apparaissent le *Grand Chavalard* et la cime blanche du *Bietschhorn*. Une demi-heure plus tard nous entrons dans le *vallon du Triège*, par lequel les eaux du torrent juvénile se précipitent d'*Emaney* vers le *Trient*. Lui aussi s'est creusé dans le roc un lit profond et tortueux dont les parois déchirées attestent le formidable travail de quatre mille ans d'érosion. La route franchit le gouffre sur le *pont du Triège*; beaucoup plus bas se voit encore le *Vieux Pont* où l'on peut descendre pour mieux juger de la profondeur du chenal. A l'entrée du *Pont supérieur* se trouve l'entrée des

„Gorges du Triège“.

„Le spectacle est des plus beaux: Cette voix du torrent qui gémit dans l'abîme et se brise en sanglots de rocher en rocher, ces sapins aux feuilles dentelées qui étendent leurs racines à travers ce sol aride, et qui tantôt dressent leur tête séculaire vers le ciel, tantôt l'inclinent tristement vers le gouffre; ces fleurs qui se montrent dans les anfractuosités comme un

sourire de la nature; ces blocs énormes qui s'opposent au passage des eaux et luttent contre elles sans les vaincre jamais; ces troncs d'arbres qui sont venus s'abattre dans la profondeur et y restent ensevelis; ces petites gorges latérales qui du fond de l'abîme montent et disparaissent; cette petite fontaine même qui sort du flanc de la montagne et va si tôt mourir dans le torrent; cette route neuve qui reçoit l'empreinte de tant de pieds qui n'y repasseront plus; ce vieux chemin délabré par lequel sont descendues et montées les générations disparues: tout, dans cette gorge mystérieuse, a un langage mêlé de mélancolie et de grandeur qui emporte l'âme bien loin de ce monde, et que les cœurs sensibles peuvent seuls comprendre.⁴



Gorges du Triège.

(Chanoine Gross.)

Cependant nous ne pouvons nous attarder ici plus longtemps. A cinq minutes au-delà du Pont du Triège, on passe le hameau de *Triquent* ou *Tretien*, puis la route s'élève par plusieurs contours dans la forêt de *Lachat* jusqu'au plateau

où plusieurs mas de chalets sont groupés autour d'une église. Nous sommes à *Fins-hauts**).

„A dix minutes du village, au-dessus de la forêt, on jouit d'un beau coup d'œil sur les vallées du Trient et de l'Eau Noire, l'Arpille, la Tête Noire, les Aiguilles rouges et le Grand



Entre Fins-Hauts et Châtelard.

Perron. Du village même, on voit les glaciers du Trient et des Grands, un peu au-dessus on distingue le sommet du Mont Blanc, le Dôme et l'Aiguille du Goûter.“

En quittant *Fins-hauts*, on traverse une majestueuse forêt de mélèzes; puis le sentier serpente par de pittoresques contours au travers d'un véritable chaos de blocs éboulés et descend en peu de temps sur Châtelard. A partir de là, la route n'est plus nouvelle pour nous; c'est celle que nous avons prise de la Tête Noire et qui, par Valorsine et le Col des Montets, nous amène à Chamonix.

*) *Fins-hauts*, à 1237 m au-dessus de la mer, avec plusieurs pensions, est un séjour fréquenté. „Air vif, eau ferrugineuse, centre de nombreuses excursions.“ Voir „Autour de Salvan“ par Aug. Wagnon.



Grand Combin
(Graffenire) 4317 m.

Glacier
de Corbassière.

Combin de Corbassière
3722 m.

Petit Combin
3671 m.



Le groupe du Combin vu de l'alpe Corbassière.



VIII. Les Vallées de la Dranse.

Consulter, outre les ouvrages généraux déjà cités :

de Saussure: Voyages dans les Alpes, 1779, etc.

Bourrit: Descriptions des glaciers du duché de Savoie.

Ventz, Blanc, et autres: Rapports sur la vallée de Bagnes, etc. 1821—1825.

Alp. Farre: Recherches géologiques, etc. 1867.

« Cette partie du pays offre une variété de sites vraiment extraordinaire. On y trouve tout ce qui est propre à étonner, à saisir fortement l'imagination: longs défilés retentissant du fracas des eaux déchainées, vallons solitaires et pittoresques, bassins abrupts et sauvages, lacs enchanteurs, gouffres horribles, immenses glaciers. Au-dessus de cette région aux contrastes infinis, plane, du sommet de ces cimes glacées, comme une suprême merveille plus remarquable encore que toutes les beautés naturelles dont ces Alpes sont si prodigieuses, l'hospice du Grand St-Bernard! »

Ch.-Lé. de Bous,

Topographie du canton du Valais.

L'entrée des vallées de la Dranse nous est déjà connue. Nous avons gravi le Mont Chemin jusqu'à la Pierre-à-Voir, et le Catogne, fidèle gardien du bassin de la Dranse. Ce que nous en avons entrevu du haut de ces avant-postes nous a fait désirer de pénétrer plus avant dans les trois vallées ouvertes sous nos pieds. Allons donc contempler de plus près les sombres défilés, les frais pâturages, les vallons cultivés avec les demeures construites par les hommes, les mystères des glaces et des névés, et jusqu'aux cimes qui se perdent dans la nue!

1. Orographie des vallées de la Dranse.

La formation des vallées de la Dranse n'est pas aussi simple que celle des autres grandes fissures latérales du Valais. Elles appartiennent à la fois aux vallées longitudinales (combes) et aux vallées transversales (cluses), c'est-à-dire que tantôt elles sont sur la limite géologique du groupe du Mont Blanc, et tantôt elles coupent la stratification du groupe du Grand Combin. Elles sont, du reste, pour la plus grande partie subordonnées à la masse du Mont Blanc. La première qu'on rencontre en allant de l'ouest à l'est est la vallée longitudinale de Ferret, située presque immédiatement sur la lisière orientale du massif; elle se continue au nord dans l'Entremont jusqu'à Sembrancher. Plus à l'est, ce sont les deux sillons parallèles de Combe de Là et du haut Entremont. Ce dernier s'infléchit déjà près de Bourg St-Pierre, se transforme en vallée transversale et va rejoindre le val Ferret à Orsières. Cette inflexion est encore plus remarquable dans la plus grande branche, le val de Bagnes. A Châble, il tourne tout à fait à l'ouest, fait rupture à travers les couches des ramifications orientales du Mont Blanc, rencontre en amont de Martigny-Bourg la limite extrême du massif de l'Arpille et s'infléchit de nouveau vers le nord pour déboucher dans la vallée du Rhône.

Un vétéran du C. A. S. *) qui a, pendant près d'un demi-siècle, parcouru et étudié nos montagnes, a laissé des vallées de la Dranse une description très claire à laquelle nous empruntons les lignes suivantes :

„La première bifurcation se produit à deux lieues en amont de Martigny, à Sembrancher, où la vallée d'Entremont se détache de la vallée de Bagnes. Elles sont séparées par un massif en partie couvert de glaciers qui a son point culminant au Combin. L'Entremont remonte à l'ouest de ce massif sur une longueur de cinq lieues dans la direction du Grand

*) M. Ulrich. Die Seitenthäler des Wallis und der Monte Rossa, Zurich 1850. Ouvrage déjà cité.

St-Bernard où un passage bien connu le fait communiquer avec le Val d'Aoste. A Orsières, une lieue plus haut que Sembrancher, la vallée principale se bifurque pour la seconde fois à l'extrémité de la chaîne qui s'élève jusqu'à la Pointe de Dronaz. Le long du versant occidental de cette chaîne s'étend du nord au sud le val Ferret qui communique par le col de Fenêtre avec le passage du Grand St-Bernard, tandis que le col de Ferret mène à Courmayeur, sur l'autre versant. Quant au val de Bagnes, il se divise en deux parties bien distinctes. La partie inférieure qui, de Sembrancher à Lourtier mesure environ deux lieues, est un large sillon au fond presque plat, couvert de prairies, de vergers, de champs, et dont le sol est cultivé jusqu'à une grande hauteur sur les deux versants; Châblé est la localité la plus importante de ce bassin. A partir de Lourtier la vallée change entièrement de caractère. La route gravit péniblement une forte pente le long d'une gorge tantôt rocheuse, tantôt tapissée de forêts. La Dranse remplit tout le fond de la vallée et par places se fraye à grand'peine un passage à travers les masses de rochers. On rencontre à de rares intervalles quelques habitations disséminées sur de petits alpages. Des cascades et des rocs dénudés attirent sans cesse le regard; l'une de ces chutes est particulièrement remarquable. La Dranse, dont le volume d'eau est assez considérable, se précipite à une profondeur de 50 pieds avec un tel fracas qu'on ne s'entend pas parler, et fait rejaillir à l'entour un nuage d'eau pulvérisée. On monte ainsi pendant trois heures depuis Lourtier jusqu'au pont de Mauvoisin reconstruit après 1818 et qui franchit la Dranse par une arche hardie. Au fond de l'étroit couloir plongent à l'est la base du Mont Pleureur, à l'ouest celle du Mauvoisin entre lesquels la Dranse s'est pratiqué une issue. Quand on arrive enfin sur la hauteur, un nouveau spectacle s'offre à la vue; c'est ici le théâtre de la catastrophe de 1818. De là, le chemin redescend dans la vallée de Torembe, c'est-à-dire dans la partie supérieure du val de Bagnes. C'est un étroit sillon de deux lieues de longueur, enfermé entre deux parois de rochers d'où se précipitent de nombreuses cascades. Plus haut encore s'étendent les alpes de Chermontane, de Chanrion, de Vingt-huit. De puissants glaciers s'abaissent de toutes parts vers l'extrémité de la vallée dont ils remplissent l'arrière-fond. Un second col de Fenêtre en franchit la crête pour tomber sur le val d'Ollomont et Aoste.

Nous avons déjà exposé autre part comment, au point de vue géologique, les Alpes pennines se rattachent à deux noyaux principaux, ceux du Mont Rose et de la Dent Blanche. Mais sur leur limite occidentale elles subissent fortement l'influence de la grande masse du Mont Blanc. Ainsi les deux arêtes qui, du Grand Golliaz se détachent au nord et au sud pour séparer le Val Ferret valaisan de l'Entremont, et le val

Ferret italien du Col de la Serena, sont stratifiées exactement dans le sens du Mont Blanc. Mais à partir de la dépression du Grand St-Bernard jusqu'au col du Théodule, toutes les sommités des Alpes pennines rentrent dans le système de la masse centrale de la Dent Blanche. Ce groupe imposant qui, du fond de la Valpelline, se redresse comme un colossal bastion, se saisit aussitôt de la ligne de faite de la chaîne pennine avec laquelle il coïncide sur une longueur de 18 km, et s'en sépare au point culminant du glacier de Ferpècle d'où il se prolonge au nord par une arête encore plus relevée qui porte les sommités de la Dent Blanche, du Gabelhorn, du Rothhorn et du superbe Weisshorn. A cette muraille gigantesque orientée du sud-ouest au nord-est, qui ferme à leur extrémité méridionale les grandes vallées latérales de Bagnes, d'Hérémece, d'Hérens, d'Anniviers et de Tourtemagne, s'appuient plusieurs contreforts importants, dont les uns pénètrent plus ou moins avant entre les embranchements de ces vallées, tandis que les autres se prolongent ou s'abaissent jusqu'aux bords du Rhône.

Deux de ces contreforts rentrent dans le domaine des vallées de la Dranse. Le premier, qui est en même temps le plus considérable de tous, culmine au *Grand Combin* (4317 m) qui se dresse juste en face de l'extrémité occidentale de la masse centrale; il la dépasse même en hauteur de 1600 m environ, ne s'y rattache que par la dépression du *Col de Fenêtre* (2736 m) et est lui-même flanqué au sud-ouest d'une sommité beaucoup plus basse, le *Mont Velan* (3765 m). Du large faite du Grand Combin partent dans la direction du nord deux arêtes rocheuses plongeant sur le glacier de Valsorey du côté du Mont Velan, comme à l'est et au sud, par d'abruptes et sombres parois. L'arête orientale est la plus courte; elle porte les sommités des *Mulets de la Liaz* (3712 m), du *Tournelon Blanc* (3464 m), du *Grand Tavé* (3145 m), se termine au *Bec de Corbassière* (2688 m) et forme un énorme mur de séparation entre la partie supérieure de la vallée de Bagnes et le long et sinueux bassin du *glacier de Corbassière*. La

seconde arête incline vers l'ouest et porte toute une rangée de sommités: les *Maisons blanches* (3699 m), le *Combin de Corbassière* (3722 m), le *Petit Combin* (3671 m), le *Mérignier* (3170 m), le *Beuzelet* (3214 m), l'*Aiguille du Midi* (Pointe d'Azet, 3135 m), le *Mont Rogneux* (3085 m), le *Bec du Midi* (2790 m); puis elle s'abaisse brusquement au *Mont Brûlé* (2575 m) et au *Sex blanc* (2450 m) dont les larges croupes gazonnées s'avancent entre le Val de Bagnes et l'Entremont. Au sud du Grand Combin nous trouvons encore, avant de descendre au Col de Fenêtre, les cimes neigeuses des *Aiguilles Vertes* (3503 m) avec le *Col de Sonadon* et le *Col de By*, puis la *Tête de By* (3422 m) et le *Mont Avril* (3341 m). A l'orient du col, sur la ligne de faite des Alpes pennines, s'étend jusqu'au *Mont Collon* (3644 m) un large bastion cuirassé de glaciers dont les points saillants portent les noms de: *Mont Gelé* (3517 m), *Col de Crête sèche* (2888 m), *Bec Epicoun* (3527 m), *Sciassa* ou *Oulie Cecca* (3480 m), *Sangla* (3702 m), *Blancien* (3662 m), *Col de la Reuse de l'Arolla*, *Col de l'Evêque*, *Col de Chermontane* (3084 m), *Col de Collon* (3130 m), etc.

Le second contrefort, beaucoup plus développé que le premier, commence dans des circonstances très singulières, au nord-ouest du Mont Collon, par le magnifique groupe du *Mont Blanc de Seillon* et de la *Pigne d'Arolla*. Il est séparé de la chaîne principale par les deux dépressions parallèles des glaciers d'*Hautemma* et de *Breney* entre lesquels s'étend la crête acérée de l'*Hautemma* (3509 m) qui atteint son point culminant à la *Pigne d'Arolla* (3801 m) et se relie d'une part à la chaîne principale par une arête basse couverte de névés, et d'autre part aux sommités plus importantes de la *Serpentine* (3691 m), du *Mont Blanc de Seillon* (3871 m) et de la *Ruinette* (3879 m). De cet avant-corps important se détachent deux chaînons très différents de caractère; le plus court part de la *Pigne d'Arolla* dans la direction du nord et constitue, au-delà du *Pas des Chèvres* (2851 m), le beau groupe des *Aiguilles rouges* (3650 m), de la *Pointe de Vouasson* (3496 m) et du *Pic d'Arzinol* (3002 m) entre les vallées d'Evölène et d'Héré-

mence. Le chaînon occidental forme à partir du Mont Blanc de Seillon un vaste demi-cercle (avec les sommités du *Mont Pleureur*, 3706 m, de *la Salle*, 3641 m, du *Parrain*, 3262 m) qui enferme la vallée de Bagnes; à la *Pointe de Rosa blanche* (3348 m) et au *Mont Gelé* (3028 m), il se bifurque pour envoyer au nord deux rameaux parallèles entre les vallées d'Isérables, de Nendaz et d'Héremence, puis il s'abaisse vers l'ouest pour venir se terminer à la *Pierre-à-Voir* (2476 m) et au Mont Chemin (1154 m). (Gerlach.)





La Dranse près des Mayens du Revers.

2. Excursion dans les vallées de la Dranse.

A.

Le val de Bagnes.

„Ce bras oriental de la vallée de la Dranse, avec ses sites imposants et ses grandioses glaciers, compte parmi les vallées de la Suisse les plus remarquables et les plus dignes d'être visitées. Paysages d'une sévère beauté. Grands contrastes, comme dans le Val d'Anniviers.“
(Tschudi.)

Le val de Bagnes commence à Sembrancher, au confluent des deux Drauses.

Nous avons décrit plus haut la première partie de la route, de Martigny à Bovernier. A quelques minutes de ce village nous arrivons à un beau pont neuf; avant de le traverser donnons un coup d'œil à une source thermale qui jaillit dans le voisinage, connue des paysans seuls qui viennent s'y baigner et s'y laver.

Vingt minutes après le pont, la route passe par la galerie de la *Monnaie*, longue de 30 m, percée dans le rocher pour mettre les voyageurs à l'abri d'une avalanche qui s'engouffre presque chaque printemps dans ce couloir. La gorge que nous parcourons est d'un aspect très sauvage; la Dranse se fraie à travers les forêts et les rochers un lit souvent encombré d'énormes blocs par dessus lesquels elle se précipite avec un bruit de tonnerre. Nous pouvons sans peine nous reporter par l'imagination à l'année 1818, à ces jours terribles pendant lesquels la débâcle du glacier de Giétroz répandit dans la vallée la mort et la désolation. Engelhardt qui visitait ces lieux 17 ans après la catastrophe en rapporte maint récit :

„La contrée, dit-il, est encore sous le coup de cet extraordinaire événement, et mes guides mêmes ne tarissaient pas en récits à faire frémir. La Dranse n'était plus un cours d'eau, mais un noir chaos de boue entraînant pêle-mêle des rochers, des glaçons, des arbres, des débris de toute sorte, qui descendait la vallée comme un ouragan en détruisant tout sur son passage. La montagne trembla, les forêts s'ébranlèrent.

„Un Anglais descendait du Grand St-Bernard par le tranquille Val d'Entremont, sans se douter le moins du monde du danger qui menaçait

la vallée inférieure de Bagnes. En aval de Sembrancher, un fracas épouvantable frappe soudain son oreille; il sent le sol osciller. „Nous sommes perdus!“ s'écrie-t-il. Mais avec une grande présence d'esprit, il se jette à bas de son mulet et gravit en toute hâte la pente de la montagne; le guide et un mulet le suivent aussitôt; ils sont sauvés. Le second mulet hésite, et en moins de rien il est atteint et entraîné par le flot dévastateur.*

Peu après la Galerie de la Monnaie on passe devant les ruines d'un ancien couvent de Trappistes que des réfugiés français du temps de la Révolution avaient construit dans cette solitude. Dans le voisinage se trouvent les mines de plomb dont nous avons parlé plus haut. Un second pont nous ramène sur la rive gauche de la Dranse, et nous entrons dans le riant bassin où s'étend le bourg important de Sembrancher au milieu de terres bien cultivées.

Sembrancher

ou *Saint-Branchier*, avec 780 habitants, est le chef-lieu du dixain d'Entremont.

Beaucoup de ses antiques maisons sont bâties en pierre dans le style lombard. „Là, sur un monticule conique, où se voit aujourd'hui une chapelle de St-Jean, s'élevait autrefois un château-fort où les comtes de Savoie avaient un châtelain pour l'Entremont. — En 1444, ce fut dans ce château qu'Amédée VI logea l'empereur Sigismond avec sa suite, comme il se rendait au concile de Bâle. En 1475, les Haut-Vallaisans le détruisirent par le feu.* (Rameau). Sembrancher est le lieu de naissance du célèbre savant Murith, prieur du Grand St-Bernard.

Sur la rive droite de la Dranse, en face de Sembrancher, est situé le hameau d'*Étier* avec quelques ruines d'un ancien château, fief de l'ancienne famille d'Oitiez, et célèbre dans les annales valaisannes. „Ce fut là qu'en 1630 les patriotes vallaisans tinrent prisonnier près d'un mois leur évêque Hildebrand Jost, pour lui arracher par des violences grossières une renonciation à ses droits de souverain temporel.* (Rameau).

C'est à Sembrancher que se séparent les routes, dont l'une remonte au sud vers le Grand St-Bernard, tandis que l'autre continue à l'est à travers la vallée de Bagnes, le but de notre présente excursion. La nouvelle route se rapproche de la Dranse en laissant à gauche la fertile plaine de *Vollège*, avec son florissant village autrefois propriété de l'abbaye de St-Maurice. Peu après, la vallée tourne, et nous arrivons en vue du Châble, grand bourg dans une situation pittoresque,

chef-lieu de la vallée et de la commune la plus peuplée du canton (4257 habitants).

Le Châble

s'étend à 824 m d'altitude et à quelques mètres seulement au-dessus du lit de la Dranse, tandis que les vingt hameaux qui en dépendent sont disséminés dans la vallée, ou plus haut, sur les fertiles terrasses de *Verbier*, *Medière*, *Bruson* et *Serrayez*. Chacune de ces localités a son nom particulier; mais elles ne constituent, au spirituel comme au temporel, qu'une seule et unique paroisse portant le nom général de Bagnes, qu'elle a donné à la vallée. Les armoiries de Bagnes portent deux enfants se baignant dans une cuve, parce que la contrée était autrefois célèbre pour ses eaux minérales. On pense même que son nom est une corruption du latin *Vallis balnearum*. Les chroniqueurs racontent que ces sources ont tari lors de l'éboulement de 1597; mais la tradition en est demeurée constante parmi le peuple, et dans le voisinage de *Montagnier*, au fond d'une crevasse appelée „la grande Vernay“, on rencontre encore des traces de bains sulfureux.

„Le plus ancien document historique relatif à la vallée de Bagnes, dit le P. Furrer dans sa Statistique, date de 1150. Cette année-là, le comte de Savoie Amédée III partant pour la Terre Sainte, emprunta au couvent de St-Maurice une table d'or ornée de pierres précieuses et pesant 66 marcs, dont Charlemagne avait fait présent à ce couvent. Il donna en gage la vallée avec tous les droits qu'il y possédait. Dans l'impossibilité de faire honneur à ces engagements, Humbert III céda à l'abbaye les dits territoires, et par le fait le couvent obtint la seigneurie de Bagnes qu'il garda jusqu'en 1798. L'abbaye y percevait d'importants revenus en céréales, moutons, fromage, amendes, donations et autres redevances féodales. Plus tard cependant la commune s'affranchit de ces charges.“

Au temps de l'évêque Jost de Silinen et du cardinal Schinner, on exploitait au-dessus de *Bruson* les mines d'argent de *Peiloz*; mais depuis 1725 elles sont épuisées et abandonnées. On a aussi cherché à faire valoir des gisements de cuivre et de plomb, mais sans grand succès. Par contre, les carrières de pierre ollaire sont d'un bon rendement et passent pour être les meilleures du Bas-Valais.

Bagnes est une commune très florissante, riche surtout en bétail. Elle compte environ 200 chevaux et mulets, 3175 pièces de gros bétail, 300 porcs, 1200 chèvres et 2500 moutons qui fournissent à ses actifs habitants la plus grande partie du vêtement et de la nourriture et amènent en outre dans la vallée du bel argent sonnante, car les châles de laine, les fromages et le bétail gras de Bagnes sont l'objet d'un trafic important.



Partie supérieure du Val de Bagnes, et la Ruinette.

Depuis que les touristes ont commencé à se porter en plus grand nombre vers la vallée de Bagnes, le Dr. Carron a pris les mesures nécessaires pour les loger, en ouvrant soit à Châble, soit à Mauvoisin deux hôtels très simplement aménagés, mais qui répondent parfaitement aux exigences des voyageurs raisonnables. Après nous être restaurés par un verre de bon vin du Valais et avoir jeté un coup d'œil à l'antique église, reprenons notre route vers le haut de la vallée, dans la direction de

Le Val de Bagnes.

LA VALLÉE DE BAGNES
GRAND COMBIN
Echelle: 1:100 000



Mauvoisin.

„Durant la première heure de marche, dit Weilenmann dans ses récits de courses et d'ascensions, de charmants paysages s'offrent à l'œil du voyageur. Les grasses prairies alternent avec les bouquets d'arbres fruitiers au milieu desquels se blottissent les silencieuses habitations; tout cela enfoui entre deux hautes chaînes de montagnes qui, à mesure que la vallée se rétrécit, prennent un caractère plus hardi et plus menaçant.



Fionnay.

A droite des rigides assises du *Mont Pleureur*, une sommité neigeuse au flanc raviné s'élance vers le ciel du sein des glaciers et des névés qui se dérobent à notre vue; c'est la Ruinette, dont la blanche cime attire et captive le regard. Au-delà de *Lourtier**), disparaissent les habitations permanentes, les prairies cultivées, les arbres fruitiers, le cours d'eau aux allures dociles.

*) *Lourtier*, le dernier village de la vallée habité toute l'année, est à 1054 m au-dessus de la mer. Pour y arriver la route passe à *Verségères* (1/2 h.) et *Champsec* (1/2 h.). De *Lourtier* aux chalets de *Granges-neuves* on compte 3/4 d'heure, à *Fionnay* 20 minutes, à *Bonatchesse* 3/4 d'heure, enfin 1 heure jusqu'à l'hôtel de *Mauvoisin*.

La vallée prend un aspect de sauvage grandeur et le voyageur marche environné des effrayants mystères du royaume des titans. Il n'y a plus le long de la route que des sapins aux sombres découpures, des pentes rocailleuses, un désert d'éboulis interrompu à de rares intervalles par un coin de vert gazon, des blocs épars aussi hauts que des maisons, ici et là un petit groupe de granges ou d'étables montagnardes, un torrent impétueux qui tantôt bouillonne dans une étroite



Pont et Hôtel de Mauvoisin.

cluse avec les grondements d'une fureur contenue, tantôt précipite sa masse tumultueuse par dessus les quartiers de rochers qui encombrant son lit. Ici, un fracas étourdissant; plus loin, le grand silence des forêts que rompt seulement par intervalles le murmure du vent dans les cimes des pins. Il n'y a certainement pas beaucoup de spectacles comparables à celui du cours de la Dranse en aval de Fionnaz, avec la route qui la côtoie

en s'élevant au flanc des éboulis. L'aspect rébarbatif des grands rochers grisâtres contribue à donner à cette partie un caractère particulièrement lugubre, et le sol est comme ébranlé par le choc de l'énorme masse d'eau qui se dévale.

Mais c'est au pont hardi de Mauvoisin que la beauté de cette scène devient tout à fait imposante.*) —

*) Les lignes suivantes sont empruntées à une notice du Dr. Boltzer publiée dans le Ve vol. de l'Annuaire du C. A. S., pages 6 et suivantes.

„Tout est réuni en ce lieu pour impressionner l'âme sensible au langage de la nature. Par une arche de 40 pieds d'ouverture, le pont franchit un gouffre profond de 95 pieds. Dans le fond bouillonne le flot écumeux de la Dranse d'où monte un concert infernal. C'est un paysage digne d'être comparé à ceux de la Via Mala et de la Pantenbrücke. L'étroite gorge qui a succédé à la vallée proprement dite se prolonge sur une longueur de 2 km environ, pour s'élargir de nouveau au-delà de l'hôtel. Nous avons donc ici le curieux spectacle d'une vallée évasée en aval et en amont d'un étranglement où elle est réduite aux proportions d'une fente étroite. Cependant le voyageur n'est pas obligé, comme dans la gorge de Pfäfers, de parcourir le précipice sur une branlante galerie de bois. Le chemin gravit à droite la saillie de rocher au sommet duquel se dresse, dans la situation la plus pittoresque, le petit *hôtel de Mauvoisin*.

A cinq minutes de la maison, sur un autre rocher, se voit une chapelle sommairement construite en pierre brute et surmontée d'un petit clocher. C'est là que de temps à autre les vachers du haut de la vallée viennent assister au service divin. Quelle paix repose sur ce rustique sanctuaire, d'où montent au ciel plus d'humbles et pieuses prières que dans les cathédrales de nos grandes cités. Nous sommes ici à 7000 pieds d'altitude et du haut de notre observatoire nous contemplons la vallée qui se déroule sous nos pieds. Là-bas, vers la plaine, tout est noyé dans le crépuscule, tandis que les grands monts nous environnent de leur majesté.

Le lieu où nous avons fait halte est aussi des plus intéressants au point de vue botanique. Sur cet étroit espace s'est donné rendez-vous une végétation luxuriante et l'on peut comparer les gazons autour de l'hôtel à un véritable jardin. En montant 10 minutes plus haut, à l'endroit où les rochers se resserrent, on ne trouve déjà plus les arbres à feuilles*)

*) Entre autres: le bouleau de Murith, le sorbier de Host, le saule à feuilles d'arbusier, cendré, en arbrisseau, réticulé, à feuilles rétuses, le chèvre-feuille des Alpes, etc.

ou à aiguilles qui prospèrent encore si bien au-dessous de l'hôtel. A partir d'ici, la flore est exclusivement alpine. Le brusque étranglement de Mauvoisin peut être considéré comme une véritable limite de végétation. Non loin de l'hôtel, parmi les buissons de la rose des Alpes, fleurit une plante rare, le vélar à feuilles de tanaïs avec ses touffes de fleurs jaunes et ses feuilles pennées. C'est une espèce propre au Valais, qui apparaît aussi au Grand St-Bernard, dans la vallée d'Arolla et au Piémont. A celle-ci viennent se joindre: la fétuque des Alpes, la gentiane des glaciers, en croix, pourprée, le pigamon fétide et le petit pigamon, l'orpin anacampseros, la pédiculaire à fleurs incarnates et la pédiculaire tronquée, l'ancolie des Alpes, l'androsace des glaciers, le carex capillaire et le ferrugineux, l'achillée macrophyllé, l'aronique des glaciers, l'épervière spécieuse et l'épervière des murs à feuilles lancéolées (*H. caesium*), ainsi que beaucoup d'autres espèces des hautes alpes. *)

*) Qu'on nous permette de mentionner ici les espèces les plus rares de la vallée de Bagnes:

Entre Sembrancher et Châble:

potentille alpicole,
crotelle hérissée,
épervière Zizianum,
épervière tardive.

Près de Lourtier:

épervière de Ligurie,
épervière à longues feuilles,
épervière piloselle,
népéta nue,
lychnide fleur de Jupiter.

Alpe Bountchesse:

épervière de Delasoie,
épervière dentée-poilue,
épervière oxydon.

Près de Mazéria:

saxifrage diapensoïde,
potentille des neiges,
géranium à feuilles d'aconit

Dans le voisinage de l'hôtel on entend par intervalles, surtout dans les chaudes journées d'été, un singulier craquement suivi d'un bruit sourd venant du fond de la vallée; quand il se produit, il est assez fort pour dominer le mugissement de la Dranse. En s'élevant un peu sur la pente de la montagne, on distingue au-dessus de l'étroite fissure de la vallée des masses de glaces penchées au bord d'une paroi presque perpendiculaire; c'est le fameux *glacier de Giétroz*, qui décharge à intervalles presque réguliers des blocs de glace au fond de la vallée. Ils se brisent avec une détonation en tombant sur des rochers vieux de quatre mille ans. La chronique de la vallée est pleine des terribles histoires de ce

Alpe Torrembé :

épervière pilifère,
carex des frimas,
saussurée des Alpes.

Petite Chermontane :

oxytrophe des champs,
astragale de Lentzbourg,
herniaire des Alpes,
carex bicolore.

Moraines du glacier de Giétroz :

crépide dorée.

Alpe Giétroz :

pigamon alpicole.

Champrion :

potentille des neiges,
gnaphale pied-de-lion,
saxifrage disputée.

Grande Chermontane :

saxifrages diverses (biflorée, ciliée, brioyde, muscoïde, à feuilles planes, de Ségnier, androsace, etc.),
armoïse des glaciers, mutelline, épiée,
seneçon blanchâtre,
achillée mouchetée,
saussurée déprimée,
petite potentille,
campanule du Cenis,
androsace carnea, etc. etc.

glacier (voir page 567). C'est lui qui, à plusieurs reprises, y a semé la mort et la désolation. Voici en particulier ce qui se passa en 1818: „Les masses énormes de glace détachées du glacier avaient fini par combler si complètement l'étroit défilé entre le Mont Pleureur et Mauvoisin, qu'une digue de glace s'était élevée en travers du cours impétueux de la Dranse. Derrière cette barrière, la Dranse, privée d'issue, avait formé un lac qui, dans l'espace de 34 jours, avait atteint 7000 pieds de long sur 650 de large et 180 de profondeur. Les montagnards effrayés se rappelèrent comment en 1595 un lac analogue avait, en rompant ses digues, englouti 140 habitants de la vallée. Pour prévenir une rupture imminente, d'intrépides ouvriers, sous la direction de l'ingénieur Venetz, creusèrent une galerie au travers du talus de glace. Trente-trois jours durant, ces braves piochèrent dans l'effrayant tunnel, en dépit des craquements de la glace qui menaçait à chaque instant de céder sous la pression de l'élément liquide. Le 4 juin, la galerie, longue de 600 pieds, était achevée et les eaux du lac s'y précipitaient en formant une chute de 50 pieds de hauteur. Le niveau du lac baissa de 46 pieds. Déjà l'on se félicitait d'avoir éloigné le danger, lorsque le 16, vers les 4 heures de l'après-midi, la mince digue de glace se rompit sous la pression du lac, profond encore de 150 pieds. La masse d'eau se précipita sur la pente avec une indescriptible violence, arrachant des quartiers de rochers et répandant la destruction et la mort à travers la vallée et ses villages florissants. En moins d'une demi-heure, l'immense réservoir s'était vidé en débitant 530,000 toises cubes d'eau, c'est-à-dire une quantité cinq fois plus forte par seconde que celle du Rhin à Bâle. A Sembrancher, raconte un observateur, on vit passer comme une sombre et puissante masse se dévalant avec une rapidité vertigineuse et entraînant pêle-mêle les débris de 400 maisons, des blocs de rochers, des arbres, du bétail, des cadavres humains. Par bonheur, les montagnards s'étaient pour la plupart retirés sur les hauteurs voisines; mais 34 infortunés trouvèrent cependant la mort dans les flots. L'un des quartiers de roc charriés par les eaux pesait

2000 tonnes; la partie inférieure de la vallée en est actuellement jonchée. Les ravages s'étendirent jusqu'au bord du Rhône; les cultures furent ensablées, de riches prairies changées en déserts de pierres.

Actuellement, le glacier redoutable est soumis à une surveillance continuelle*). Dès qu'une digue de glace menace de se reformer, des bataillons d'ouvriers sont à l'œuvre pendant des semaines pour écarter le danger. Le simple et ingénieux moyen imaginé par Venetz consiste à conduire sur la glace l'eau des torrents de la montagne. Bien que sa température ne s'élève guère au-dessus de zéro, elle entame la glace comme une scie; les glaçons détachés tombent un à un dans la Dranse qui les charrie sans aucun danger. (S. Baltzer.)



Glacier de Giettroz.

L'hôtel Giétroz à Mauvoisin est le quartier-général favori des alpinistes qui ont en vue de grandes excursions sur les glaciers. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement ces dernières, laissant aux personnes intéressées le soin de compléter ces informations au moyen des ouvrages spéciaux dont nous avons donné la liste et surtout de l'excellent Guide de Tschudi (*Tourist in der Schweiz*).

*) Une somme de 50,000 frs., prélevée sur le total des dons qui parvinrent aux malheureux habitants de la vallée, a été placée comme fonds de réserve, et les intérêts en sont dépensés chaque année pour des mesures préventives, telles que l'endiguement et la correction des torrents glaciaires du val de Bagnes.

I. Simples excursions.

1. *Lacs de Szofferay*, à 3 heures de l'Hôtel.

2. *Alpe Chanrion* ou Champ-Riond, même distance. On y trouve aussi de petits bassins alpestres dans un cadre charmant, avec une vue de toute beauté.

3. *Cabane de Pannossière* („Les Herbes de Pannossière“). Magnifique coup d'œil sur le glacier de Corbassière, le Grand Combin et toute sa suite (voir l'illustration, page 559). Sert de bivouac pour les ascensions du Grand Combin, du Petit Combin, du Combin de Corbassière et le passage du col des Maisons Blanches. On monte soit de Fionnaz, soit de Granges-neuves, par l'alpe Corbassière en 4 ou 5 heures, directement de l'hôtel, par le *glacier de Plangolin*, en 3¹/₂ heures.

4. *Col de Fenêtre* (ou Col de la Balma), 2786 m, entre le *Mont Avril* (3341 m) et le *Mont Gelé* (3517 m). Quatre heures et demie jusqu'au sommet du col; descente en 6¹/₂ heures à Aoste par la Valpelline.

Après le défilé de Mauvoisin, la vallée s'élargit de nouveau, mais pour prendre un aspect toujours plus désolé. Plus d'arbres, seulement quelques alpages; dans le fond, des pierres et des éboulis. Sur les deux versants se succèdent les alpes de Chermontane, de Chanrion, de Vingt-huit, de Lancet et de Boussine*) que dominent de toutes parts les rochers et les coupoles neigeuses. A gauche, le *glacier de Breney* s'incline vers la vallée; au commencement de ce siècle, il en recouvrait tout le fond jusqu'à la hauteur de la Tour de Boussine sur le versant opposé. L'imposante moraine qu'il a laissée derrière lui reste comme un témoin de son ancienne activité. Quant au *glacier de Durand*, il n'a pas encore cédé la place et barre le passage au voyageur. Droit en face s'étend, comme un gracieux contraste, l'alpe verdoyante de Grande Chermontane; dans leur odyssee de chaque été, les troupeaux doivent, tant bien que mal, passer le glacier pour monter au pâturage. En le franchissant à son extrémité inférieure, on entend sous les profondeurs de la glace le sourd mugissement de la Dranse qui s'y est creusé elle-même un passage souterrain.

*) „Le bétail occupe l'alpe de Petite Chermontane vers la mi-juin: 15 jours après, les mêmes troupeaux montent pour une semaine aux montagnes de Boussine; puis trois semaines à la Grande Chermontane et à Chanrion. Après quoi ils redescendent dans le même ordre jusqu'aux alpages inférieurs de Petite Chermontane où ils restent jusqu'à la mi-septembre. Pendant le séjour des bergers on trouve aux divers chalets une cordiale hospitalité.“ (Tschudi.)

De l'alpe de *Grande Chermontane* il faut encore deux heures pour atteindre le *Col de Fenêtre*, d'abord par des pentes gazonnées longeant le *glacier de Fenêtre*, puis en traversant ce dernier sans aucun danger. Ce passage était, dit-on, plus fréquenté autrefois*); il surpasse cependant en beauté beaucoup de cols plus réputés, surtout si l'on y joint l'ascension du Mont Avril ou du Mont Gelé. La vue dont on jouit de l'alpe Chermontane est grandiose. Trois glaciers de premier ordre descendent vers l'arrière-plan de la vallée, environnés eux-mêmes de plusieurs glaciers moins importants qui contribuent à rehausser leur éclat. En face de l'alpe se dresse la Pointe d'Hautemma aux formes caractéristiques. Mais elle tombe au second rang à côté de la masse du *Grand Combin* flanquée de ses colossaux piliers, la *Tour de Boussine*, les *Rocs de Zessetta*, etc. C'est une grande erreur de croire que ce monde des glaces et cette nature morte jettent l'âme dans l'abattement. Toute personne qui a le sens des formes est réjouie et attirée par ces assises aux lignes élégantes qui se superposent en terrasses fantastiques et en bastions géants, par ces flèches fines et hardies que relie entre elles des arêtes aux lignes pures. Quel éclat, quelle lumière dans ces hautes régions! Quand le soleil enveloppe les plus hautes cimes avec leurs couloirs, leurs crêtes délicatement modelées et leur anfractuosités, il se produit une variété de tons lumineux dont ne peuvent se faire aucune idée ceux qui ne connaissent que la blancheur uniforme de la neige sur la plaine. Le spectacle est doublement fascinant quand sur ces hauteurs scintille le paisible miroir d'un petit lac aux flots transparents, tels que le lac de Chamrion et le charmant bassin de Tzofferay, pareils à deux yeux bleus dans le paysage.

La vue du col est aussi imposante que belle, surtout du côté du midi; mais elle est surpassée par celle du Mont Avril (en 1 h. 1/2 du sommet du col) ou du Mont Gelé, dont l'accès est moins facile. Mr. A. Gerber**) décrit ainsi le panorama de cette dernière cime:

„Un immense panorama se déroule à nos yeux. Devant nous s'élève le magnifique groupe de la pointe de Tersiva, du Grand St-Pierre, du Grand Paradis et de la Grivola. Cette dernière surtout est admirablement belle — la courbe neigeuse qui la parcourt dans toute sa hauteur et lui donne un caractère si original, est d'une finesse et d'une pureté de contours vraiment merveilleuses. A leur suite s'étend toute la chaîne des Alpes Graies jusqu'au Ruitor et aux cimes de Val Grisanche, plus loin le Mont-Pourri, la Pointe des Ecrins, le Pelvoux. Du côté d'Ivrée, on voit une large trouée vers la plaine italienne et nous apercevons au loin la ligne bleuâtre des Alpes Maritimes. Notre plus proche voisin au Nord est le Grand Combin, dont nous sommes séparés par le Col de Fenêtre et le

*) D'après une tradition très controversée, Calvin aurait passé le Col de Fenêtre en fuyant du Piémont.

**) Jahrbuch des S. A. C. IX.

Col de Sonadon; c'est une sauvage muraille rocheuse coupée à pic et presque dépourvue de neige. Le Mont Rose, le Cervin, la Dent Blanche, toutes les montagnes de Bagnes, le Montblanc et les Aiguilles sont là dans leur imposante majesté, éclairées par un radieux soleil.*

5. *Bec de Serey* (2867 m). Facile, à condition de prendre un guide; 10 à 12 heures aller et retour. C'est une des plus belles courses à faire de la vallée de Bagnes. Grandiose panorama. — Ajoutons les noms de quelques sommités secondaires: *Mont Veson* (2600 m), *Pierre à Vire**) (2385 m), *Grands Mulets de la Liaz* (3695 m), *Mont Rogneux* (3085 m), etc.

II. Cols et passages.

1. Du val de Bagnes au Piémont.

Outre le col de Fenêtre, la chaîne qui sépare le val de Bagnes des hautes vallées du Piémont présente encore plusieurs dépressions par lesquelles peut s'effectuer le passage à la Valpelline. Ce sont: le *Col de By* (3164 m, entre le Mont Avril et la Tête de By) qui mène par Ollomont à Aoste, — le *Col de la Crête sèche* (2888 m), par le glacier d'Hautemma et le glacier de la Crête sèche; le *Col d'Hautemma*, par le glacier d'Hautemma jusqu'au-delà de la Pointe de la Sziassa; — le *Col de la Reuse d'Arolla* (3242 m), le plus fréquemment franchi avec le Col de Fenêtre parce qu'il est facile, pas trop long et d'un parcours intéressant. De la Grande Chermontane à *Prarayé* (Valpelline) on ne compte que 8 heures, et l'on a de plus l'avantage de remonter le glacier d'Hautemma jusqu'à sa partie supérieure.

2. Du Val de Bagnes aux vallées de *Nendaz*, *d'Hérémece* et *d'Arolla*.

Col du Mont Rouge (3341 m) et *Col de Seïlon*, descente sur l'alpe Seïlon dans la vallée d'Hérémece ou à Arolla par le *Col de Riedmatten* ou le *Pas de Chèvres*. Beau passage de glaciers, 10 à 12 heures.

*) „On sait que les montagnards appellent *vires* des sortes de sentiers naturels d'ordinaire très étroits, qui traversent les pentes de rochers et marquent le plus souvent la séparation entre deux assises dont l'une est en retrait sur l'autre.“

Col de la Serpentine (3546 m) et son voisin le *Col de Breney*, à la même destination et avec les mêmes variantes.

Col de Chermontane (3084 m) (*Col de Vuibez*) et *Col de l'Evêque* (3500 m), très fréquentés, mènent également à Arolla. Du *Col de l'Evêque* les marcheurs éprouvés peuvent en un jour se rendre à Zermatt par le *Col du Mont Brûlé* et le *Col de Valpelline*.

Le long de la chaîne qui s'étend du nord du Mont Pleureur au Mont Fort on trouve plusieurs passages :

Cols de Vasevay, du Crêt, de Severeu, de Cleuson, de Louvie, du Mont Fort et de la Chaux; les premiers mènent à la vallée de Nendaz, les trois derniers au Val d'Hérémence.

3. Entre la vallée de Bagnes et l'Entremont.

Le *Col de Sonadon* (3430 m), passage de glaciers et grimpée pénible; en 11 heures, de la Petite Chermontane à Bourg St-Pierre.

Col des Maisons Blanches (3659 m) en 12 ou 13 heures de Mauvoisin à Bourg St-Pierre.

Col des Avolions et la Lana (3037 m) de Fionnaz à Liddes ou à Orsières; — ou directement de Mauvoisin par le

Col des Pauvres et le *Col des Milles*. En passant, on peut faire l'ascension du Mont Rogneux 3085 m, où la vue, d'après Tschudi, est une des plus belles du Valais.

III. Grandes ascensions.

Toutes les ascensions que nous allons énumérer, ainsi que les passages de cols mentionnés plus haut au § II, demandent à être faites avec des guides expérimentés. La vallée de Bagnes en a plusieurs qui sont dignes de toute confiance: Séraphin et Justin Bessard, Justin Felley, Alphonse Gillioz, Fabien Perrodin, Maurice Troillet.

1^o *Mont Fort* (3330 m) et *Rosa blanche* (3348 m). Ces deux cimes, voisines l'une de l'autre, situées à l'extrémité nord de notre champ actuel d'excursion, sont d'un accès facile par l'*alpe de Louvie*, même pour des dames, ce qui permet au

touriste de jouir sans grande fatigue d'un spectacle de la plus grande beauté. Le géologue et le botaniste en rapporteront, en outre, un riche butin (fulgurites; — flore alpine variée jusqu'au sommet). Les grimpeurs de vocation peuvent en faire l'escalade par n'importe quel côté et la combiner avec un des passages mentionnés plus haut (du Val de Bagnes aux vallées de Nendaz et d'Hérémence).

„Ce qui m'a le plus frappé, c'est la *beauté* de la vue. Il y a des cimes dont le panorama, infiniment étendu, embrasse la plus grande partie de l'hémicycle des Alpes avec des milliers de sommets. Mais ces grandes vues panoramiques ne sont pas toujours les plus belles, au sens vivant et humain du mot. Malgré toute leur grandeur, elles peuvent paraître uniformes, ternes, sans vie; il y a de ces belvédères où le coup d'œil d'ensemble n'offre qu'un intérêt purement topographique, tandis que couleurs, formes, groupement, vous laissent froid et indifférent. Or, c'est justement par l'indicible beauté des groupes de montagnes qui l'environnent, dans un cercle pourtant assez restreint, que se distingue le panorama de la Rosa blanche. C'est le Combin surtout qui lui donne sa valeur. Il se présente non comme une cime isolée, mais dans toute l'ampleur de ses formes, comme un organisme complet et bien proportionné. Derrière une arête, assez élevée au-dessus du sillon de Bagnes, serpente parallèlement à la vallée et sur une longueur de plusieurs lieues le grand glacier de Corbassière qui se termine dans le bas par une langue grisâtre, mais s'étale près du sommet en d'innombrables névés étincelants de blancheur. Et que dire de ces sommités qui se superposent par une gradation si harmonieuse jusqu'à la cime suprême, la Graffenire à la triple couronne! Cette Graffenire est bien la plus élégante des sommités valaisannes; ses arêtes neigeuses, finement échancrées, s'amincissent graduellement pour former trois pointes disposées en diadème. Parmi les satellites de la sommité principale, le Combin de Corbassière se distingue par une blanche muraille tronquée qu'encadrent quatre arêtes. Aucune montagne n'a autant de relief, une aussi charmante structure. Les nombreuses cimes à l'orient du Combin, du Mont Collon et de la Pigne d'Arolla jusqu'au Mont Rose paraissent lourdes, presque grossières, avec leurs formes effrayantes plutôt que gracieuses ou esthétiques.

A côté du Combin et occupant tout l'horizon à l'ouest, se dresse le second en importance des groupes qui nous environnent: c'est la chaîne du Mont Blanc. Pareil au Combin, il montre d'ici son profil tout entier, toutes les fières et sombres aiguilles se hérissant comme pour monter à l'assaut du large sommet arrondi au-dessus duquel on distingue les légers nuages formés par des tourbillons de neige pulvérisée. Les hauts névés du Combin et du monarque des Alpes ont ce reflet



Mont-Pleureur.

jaunâtre si éthéré qui est propre aux cimes les plus élevées. Entre le Combin, ou plutôt entre le Mont Velan et le massif du mont Pleureur, sur l'arête duquel nous sommes placés, se découpe une échancrure large et profonde comme un créneau; les montagnes qu'on distingue par cette brèche sont basses et déprimées par l'éloignement, et cependant l'œil s'obstine à les chercher sous l'empire de cette puissante attraction qu'exercent sur nous les régions lointaines. Là se dessinent la Pointe de Vallé (Mont Emilius) et les pointes du Val de Cogne: la Grivola et le Grand Paradis; plus à droite, encore reconnaissable malgré le vague de la distance, le groupe du Pelvoux et de la Meije, ces nobles sommités du midi; enfin à l'extrémité d'une longue arête semble planer une pyramide aérienne, c'est le Mont Viso, le plus sauvage sommet des Alpes, autour duquel s'amassent et grondent sans cesse les orages montant de la plaine du Pô. Aujourd'hui, cependant, il se détache dans toute sa pureté sur le pâle azur d'un horizon fuyant.

A gauche, vers l'orient, se pressent et se hissent les unes au-dessus des autres toutes les sommités des Alpes pennines, tandis que derrière nous trône le noble massif de la Jungfrau, laissant entrevoir par les dépressions de sa ligne de faite les autres cimes des Alpes bernoises déjà beaucoup plus basses que nous. Nous sommes tout surpris d'apercevoir par la brèche du Sanetsch une partie de la chaîne du Stockhorn, et par dessus, l'étroite bande bleue du Jura. Enfin au pied de la Dent du Midi et du Grammont scintille à une grande profondeur un petit morceau du lac Léman.* *)

La vue du Mont Fort a beaucoup de rapport avec celle de la Rosa Blanche; plus d'un lecteur, nous n'en doutons pas, sera tenté d'aller vérifier par lui-même l'exactitude de cette brillante description.

2^o Le *Mont Pleureur* (3706 m), dans une position plus centrale, mérite d'être mentionné en seconde ligne, non à cause de la réputation que lui a faite le funeste glacier de Giétroz, mais parce que l'ascension en est facile et compte parmi les superbes courses de montagne des environs. Au sommet, le coup-d'œil est saisissant, on domine tout le Val de Bagnes; la vue d'ensemble est plus étendue que du Mont Fort ou de la Rosa Blanche par le fait que le Mont Pleureur les dépasse de 360 m environ et se trouve plus rapproché du fond de la vallée.

3^o En une ou deux heures tout au plus on peut passer du sommet du Mont Pleureur à celui de *la Salle* (3641 m). De

*) Dr. H. Christ, Jahrbuch des S. A. C. XIX.

là, par le glacier de Vasevay au col du même nom. La descente s'effectue sur *Liappey* dans le val d'Hérémente, ou sur *Bonatchesse* dans le val de Bagnes.

4^o *La Ruinette* (3879 m). De cet observatoire admirablement situé on plonge sur le grandiose arrière-plan des vallées de Bagnes et d'Hérémente dont toutes les merveilles apparaissent à découvert: d'un côté les superbes sommités émergeant d'un océan de névés et de glaciers de premier ordre (glaciers de *Hautemma*, de *Breney*, de *Seïlon* et de *Giétroz*), de l'autre, l'incomparable chaîne du Combin, élevée comme une muraille gigantesque entre Bagnes et l'Entremont. C'est le royaume de l'hiver éternel, on se croirait transporté à l'époque glaciaire.

Mais le souverain de la vallée est naturellement

5^o le *Grand Combin* (4317 m). On distingue quatre pointes différentes :

- a) l'*Aiguille du Croissant*, la plus haute pointe, 4317 m.
- b) la *Pointe de Graffeneire*, environ 4300 m.
- c) la pointe occidentale ou *Combin de Valsorey*, 4145 m.
- d) la pointe orientale ou *Combin de Zessetta*, 4078 m.

Il est en outre flanqué au sud-est de la *Tour de Boussine*, 3837 m.

Le prolongement nord du massif du Combin porte aussi son nom; longtemps on les a pris l'un pour l'autre. Dans ce groupe on distingue

- le *Combin de Corbassière*, 3722 m, et
- le *Petit Combin*, 3671 m.

Comme les autres sommités célèbres des Alpes, le Grand Combin a aussi son histoire, c'est-à-dire celle de sa conquête par l'homme. La première tentative d'ascension fut faite par Mr. le conseiller Studer de Berne, en 1851. Mais le sommet qu'il escalada était le Combin de Corbassière que les montagnards de Bagnes prenaient alors pour le Grand Combin. La même erreur se renouvela en 1856 pour les frères W. et C. E. Mathews. Mais une année plus tard, la seconde pointe du véritable Grand Combin fut gravie par le guide de Mr. Studer, le nommé Benjamin Felley de Bagnes, en compagnie

de son frère Maurice, de Gaspard Moulin et de Juvence Bruchez, tous quatre excellents grimpeurs et chasseurs de chamois. Un mois plus tard Maurice Felley et Bruchez accompagnèrent Mr. Mathews au même point. Ce succès donna à de hardis chasseurs de Bourg St-Pierre (D. et E. Balley, S. et A. Dor-saz) l'idée de tenter aussi l'assaut du côté de l'Entremont. Cette entreprise hardie fut menée à bien le 19 Août 1858. Ils montèrent par le *Valsorey* et le *Col des Maisons blanches* jusqu'au pied de la sommité où ils rejoignirent le chemin suivi par leurs prédécesseurs. Ils ne mirent que douze heures, aller et retour, tandis qu'il faut en compter 16 en partant de l'alpe Corbassière. Dès lors les ascensions se multiplièrent. Mr. Studer parvint à son tour au même sommet en 1858, mais une tempête de neige l'empêcha de gravir la plus haute pointe et lui déroba entièrement la vue. Enfin, le 19 Août 1861, quelques hommes du Val de Bagnes, parmi lesquels se trouvait le Dr. Carron, parvinrent jusqu'à la pointe la plus élevée qui fut nommée *Aiguille du Croissant*. En 1872, Mr. Isler de Lausanne, accompagné du brave guide Gillioz de Bagnes, a tenté avec succès l'escalade sur le versant sud par le *glacier de Durand*, le *col de Sonadon*, de là directement jusqu'au sommet. Balley, a son tour, a frayé une nouvelle voie en partant de Bourg St-Pierre, passant le col de Sonadon et longeant une arête rocheuse. Tschudi affirme que cette route est plus courte, plus facile et sans danger. La cabane que le C. A. S. a fait construire il y a quelques années à *Pannossière* (2700 m) a beaucoup facilité l'ascension du côté du glacier de Corbassière. Elle est spacieuse et à sept heures seulement du sommet.

6^o Il y aurait encore nombre de courses à entreprendre de la vallée de Bagnes; mais nous devons nous borner à mentionner: *le Montblanc de Seïlon*, *la Pigne d'Arolla*, *la Serpentine*, *la Pointe d'Hautemma*, *le Bec d'Epicoun*, *la Sengla*, *l'Ouglie Cecca*, *la Tour de Boussine*, *le Tournelon-Blanc*, *le Grand Tavé*, etc.



B.

La vallée d'Entremont et le Grand St-Bernard.

Itinéraire: De Martigny à l'hospice, 11 heures, à Aoste, 16 h. 1/2.
— Route à chars jusqu'à la Cantine de Proz (9 heures), sentier à mulets jusqu'à l'hospice (2 heures) et jusqu'à St-Rémy du côté italien (2 heures); de là, route carrossable jusqu'à Aoste. La ligne du chemin de fer Turin-Aoste est ouverte depuis 1866 et l'on a décrété l'achèvement de la route postale entre St-Rémy et la Cantine de Proz. Jusqu'à nouvel ordre, une diligence à 3 places part chaque matin de Martigny pour Orsières et retour. Les voitures particulières se prennent de préférence aux hôtels de Martigny. Poste aux lettres et télégraphe jusqu'à l'hospice.

C'est à Orsières, où nous a précédemment amenés notre excursion au lac Champey, que nous allons rejoindre l'antique voie romaine du Grand St-Bernard. En quittant la pittoresque bourgade où, vers 965, les Sarrasins retinrent prisonnier St-Mayeul de Cluny à son retour de Rome, jetons un regard sur les quelques pans de mur qui surmontent la colline; ce sont les restes du *Châtelard*, château seigneurial du lieu.

Après avoir remonté un certain temps la Dranse d'Entremont profondément encaissée, un vaste circuit gravissant une croupe escarpée nous amène à *Rice-haute*; de là, presque à plat jusqu'à *Liddes*, le long de pentes agrestes et bien cultivées. Il semble que la nature ait voulu reposer le voyageur des sombres défilés par lesquels il a pénétré dans la vallée. Rien de plus pittoresque que cette charmante région. A notre droite mugit la Dranse, cachée sous la profondeur de la forêt;



Bourg St. Pierre.

à gauche s'entr'ouvre une gorge boisée d'où se précipite à grand bruit un torrent descendu des hauteurs. Après cette

échappée dans l'austère nature alpestre, la route serpente de nouveau à travers les prairies et les cultures, tandis qu'à l'arrière-plan resplendit le Mont Velan dont les glaces étincelantes complètent ce tableau harmonieux. La contrée conserve à peu près le même caractère jusqu'à *Bourg St-Pierre* où nous arrivons après trois heures d'agréable promenade. Ici nous ferons halte, non seulement pour nous restaurer à l'excellente auberge à l'enseigne du „Déjeuner de Napoléon“, mais surtout pour visiter l'endroit et ses romantiques environs.

Bourg St-Pierre possède une antique église qui a été restaurée au commencement de notre siècle. Malheureusement le badi-geon a fait disparaître un document historique du plus grand intérêt; à l'intérieur de l'église on lisait l'inscription suivante dont il ne reste plus trace :

Ismaélita cohors, Rhodani cum sparso per Agros,
 Igne, fame et ferro sæviret tempore longo,
 Vertit in hanc vallem Pœninam messio falcem,
 Hugo Præsul Genevæ Christi post ductus amore
 Struxerat hoc templum Petri sub honore Sacratum,
 Omnipotens illi reddat mercede perenni,
 In VI decima domus hæc dicata Kalenda
 Solis in Octobrem C. V. B itur essensio mensem.

L'église primitive qui datait, à ce que l'on croit, des premiers siècles de l'ère chrétienne (la légende dit même qu'elle était voisine d'une hôtellerie (hospitium) où l'apôtre Pierre fut hébergé durant son voyage missionnaire, de là le nom de St-Pierre donné à la localité), fut détruite par les Sarrasins (les „Ismaélites“) au IX^e ou au X^e siècle, et réédifiée au XI^e siècle par Hugues, évêque de Genève († 1009). On a aussi conservé un milliaire de l'époque de Constantin; il est en bon état, et l'inscription en a été déchiffrée par le savant Murith qui la donne comme suit :

IMP CAES VAL CONSTANTINO
 PE INVICTO AVG DIVI
 CONSTANTII PII AVG FILIO BONO (p. Chr. 308/337)
 (sic!) REIPV BV LICE NATO
 F C VAL
 XXIII

Au moyen-âge „St-Pierre de Montjoux“ était dominé par un château qui appartenait, à ce que l'on croit, aux De Quart d'Aoste. On voit encore, près du pont St-Charles construit par Charlemagne, les restes de murailles crénelées qui servaient à la défense de la route. De l'ancien pont comme du nouveau, on plonge dans le gouffre du sauvage torrent de Valsorey.

Pareilles à ce flot tumultueux qui descend avec impétuosité vers la plaine, que de fois les armées des conquérants n'ont-elles pas traversé la vallée, faisant retentir les échos du bruit des armes et des hymnes guerriers! S'il n'est pas prouvé qu'Annibal ait le premier tenté cet audacieux passage, ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis Auguste, il fut le chemin que prirent les légions romaines. „L'armée du féroce Cécina franchit le col en 69 pour marcher contre l'empereur Othon; une armée de Lombards en 547; Charlemagne en 773; Frédéric Barberousse en 1106, etc. Depuis le printemps de 1798, époque à laquelle les Français pénétrèrent en Suisse, jusqu'en 1801, plus de 150,000 soldats montèrent sur le St-Bernard. Du 15 au 21 mai 1800, l'armée de réserve française, forte de 30,000 hommes et commandée par Bonaparte alors premier consul, passa la montagne avec des canons et de la cavalerie. On fit passer 20 canons qui, démontés à Bourg St-Pierre, furent traînés à force de bras jusqu'au haut du col! Cette armée vainquit le 18 juin suivant, dans les plaines de Marengo, les Autrichiens commandés par Mélas.“

A ces redoutables cohortes a succédé l'armée pacifique des touristes et des grimpeurs, marchant à la conquête des cimes et des glaciers. Bourg St-Pierre, en effet, est au centre de toute une région pleine d'intérêt pour les ascensionnistes. Plusieurs des grandes ascensions qu'on peut entreprendre d'ici (Col des Maisons blanches, Grand Combin, Col de Sonadon) ont déjà été mentionnées à l'occasion de la vallée de Bagnes. Nous y joindrons:

1. La *vallée de Valsorey*, ou simplement le Valsorey. Un bon chemin conduit en 2 h. $\frac{1}{2}$ à la belle chute du torrent de Valsorey et à l'alpe du même nom (2192 m). De là, par la Gouille de Valsorey et le glacier, à la selle entre le Mont Velan et le Mont Capucin (*Col des Chamois* ou de Valsorey, 3113 m); descente par le Val Ollomont et la Valpelline jusqu'à Aoste. Une forte journée de 12 heures.

2. *Col d'Annibal* ou *Mouleina* (3005 m) en 8 heures de la Cantine de Proz à Etroubles. Cette route, encore plus

facile que la précédente, monte par l'alpe de Plan du Jeu et le glacier de Proz au col situé entre les „Foireuses“ et le Mont Velan.

3. Le *Col de Barasson* (2649 m) en 8 h. à St-Rémy. On suit la route du Grand St-Bernard jusqu'au „Pont Nudrit“. De là on traverse le sauvage vallon de Barasson jusqu'à la selle entre le Mont Mort et la Pointe de Barasson.

4. Le *Col des Planards* (2803 m) conduisant au Val Ferret. Peu avant la Cantine de Proz on quitte la route pour remonter la petite vallée des Planards, en passant par les chalets des „Fournoutz“, les mines d'anthracite et les petits lacs des Planards, jusqu'au col.

5. Le *Mont Velan* (3765 m, guide nécessaire), course du plus grand intérêt et sans danger pour les ascensionnistes éprouvés. De la Cantine de Proz où l'on passe la nuit pour gagner du temps, on compte 6 heures jusqu'au sommet; si l'on est équipé pour la glace, on peut descendre par le *glacier* et la *vallée de Valsorey* et être de retour à Bourg St-Pierre le même soir. Les fatigues de l'ascension sont récompensées par un des plus grandioses panoramas des Alpes. *) „L'élégante coupole du Velan, dominant toutes les cimes voisines, est placée entre deux puissants groupes de montagnes qui donnent à la vue d'ensemble un caractère très majestueux. D'un côté, la chaîne du Mont Blanc dont la masse gigantesque occupe tout l'occident; de l'autre, le massif du Mont Rose et le noyau des Alpes pennines qui culmine à l'est du Velan au superbe sommet du Grand Combin. Au sud s'étend la chaîne-frontière des Alpes graies; entre celle-ci et les ramifications du Mont Blanc, le regard se perd dans le lointain de la plaine du Pô, bornée à l'horizon par les Apennins. Enfin, en faisant quelques pas depuis le sommet, on plonge sur les tours et les toits de la vieille cité d'Aoste. Cependant, le nord n'est pas loin; que le spectateur fasse un demi-tour, et devant lui se

*) Voir: „Berg- und Gletscherfahrten“ par G. Studer, M. Ulrich et J. F. Weilenmann, et „Ueber Eis und Schnee“ par G. Studer, IIe vol.

dressent les formes sévères des Alpes bernoises; puis voici le bleu miroir du Léman, les vertes ondulations du canton de Vaud, la ligne allongée du Jura, et même au-delà, la chaîne des Vosges lointaines.⁴ (G. Studer.)

Le premier qui gravit le Mont Velan fut le naturaliste Murith, le contemporain et l'ami de de Saussure, alors curé à Liddes. Le 30 août 1779, Murith se mit en chemin, accompagné de deux chasseurs de chamois et muni de son baromètre et de son thermomètre. Parvenus au pied des dernières parois rocheuses, ils les trouvèrent si terriblement escarpées, que l'un des chasseurs n'eut pas le courage de continuer. L'autre, nommé Genoud, ne poursuivit qu'à son corps défendant et malgré la frayeur que lui inspiraient les précipices béants et les pentes de glace unie; l'exemple et les encouragements de Murith purent seuls maintenir son courage jusqu'au bout. De nos jours on ne connaît plus ces terreurs, et l'ascension du Velan ou de tant d'autres grandes sommités des Alpes est devenue moins difficile que ne le paraissait alors le simple passage du St-Bernard.





Hospice.

Le Grand St-Bernard.

„Par la Vallée des Morts (Todtenthal ou Grande Combe), au pied du Mont Mort, passant devant la maison des morts (la morgue) et dans un silence de mort, la route du Grand St-Bernard conduit au célèbre hospice.“

Furrer, Statistique.

La plupart des chroniques et des relations de voyages qui ont paru avant ces dernières années*) sont remplies de

*) Voir entre autres: Impressions de voyages par Alex. Dumas, Revue des Deux Mondes, 1833.

pages à sensation sur les terreurs et les dangers mortels auxquels s'exposait le voyageur qui se risquait à passer cette montagne. Cependant, chaque année à la belle saison, des centaines de touristes visitent le couvent, admirent les beautés de cette sévère nature, s'extasient devant les chiens, bénéficient de l'hospitalité largement offerte à tous, sans que la plupart paraissent se souvenir des services rendus par l'hospice et des réels dangers qui, durant un long hiver, menacent le pauvre voyageur sur ces hauteurs glacées. Tel est l'homme; à peine le soleil a-t-il percé de ses brillants rayons les nuages menaçants suspendus sur sa tête, qu'il oublie ses souffrances, ses terreurs, — jusqu'au secours qui lui a été accordé dans les mauvais jours. bercé dans une douce quiétude, il marche d'un pas léger sur un sol jonché des ossements de ses semblables!

Nos livrets s'adressent aux heureux du monde, à ceux qui voyagent pour leur plaisir, aussi ne parlerons-nous pas longuement des pauvres et des nécessiteux. Nous nous abstenons de décrire les ouragans de neige, les avalanches, le froid intense qu'endurent pendant huit mois de l'année les pauvres ouvriers forcés par la nécessité ou l'économie de traverser la montagne à pied. Combien qui, malgré le dévouement et la générosité des bons religieux, périssent misérablement de faim, de froid ou d'accident! Mais ce que nous ne saurions omettre, c'est une parole de sérieux appel aux voyageurs plus fortunés qui parcourent aussi cette route:

L'usage devient de plus en plus général parmi les visiteurs de cette catégorie de ne reconnaître que par une insignifiante aumône, si même ils ne l'omettent pas tout à fait, l'hospitalité qui leur est offerte à leur passage au St-Bernard. Mais noblesse oblige! L'hospice a été fondé pour les voyageurs nécessiteux, dont 16,000, en moyenne, traversent la montagne chaque année. Or, les revenus du couvent ont beaucoup diminué, surtout depuis la révolution de 1848. Il y va donc de l'honneur des touristes de déposer au tronc de l'église une somme équivalente au prix de leur consommation.

En quittant Bourg St-Pierre, la route s'élève par une faible pente au flanc des rochers sauvages profondément creusés par la Dranse de Valsorey. Tantôt à l'ombre des mélèzes, tantôt longeant des alpages verdoyants, en une heure nous arrivons à la *Cantine de Proz*, simple auberge construite dans cette solitude par les soins du gouvernement valaisan. Ici s'arrête la route à voitures. Mais un bon sentier à mulets, qui va être à son tour rendu carrossable, conduit en deux heures à l'hospice. Après avoir passé le *Plan de Proz* et le sombre défilé du *Pas de Marengo*, on arrive d'abord à l'*Hospitalet*; ce sont deux huttes en pierre dont l'une servait de morgue, l'autre de refuge au bétail en cas de mauvais temps. On traverse le *Pont de Nudrit*, le *Plan des Dames*, puis l'âpre *Grande Combe*, appelée aussi *Vallée des Morts*, et enfin l'on parvient à l'hospice, situé au sommet du col.

„Dans une gorge étroite est construite cette habitation, la plus élevée des Alpes, l'hospice du Grand St-Bernard, sublime monument placé par la religion sur le chemin de l'humanité en péril!“

de Bous.

Topographie.

Altitude: 2472 m.

A dix minutes au-dessus de l'hospice on découvre le Mont Blanc, le Grand Combin, le Mont Velan et une partie des Alpes graïcs. Si l'on s'élève jusqu'à la *Chenalettaz* (2889 m), le panorama est complet, la chaîne des Alpes pennines, celles des Alpes bernoises et des Alpes graïcs sont visibles dans toute leur étendue.

L'hospice est bâti sur territoire valaisan, au bord d'un petit lac solitaire à l'autre extrémité duquel se dresse la borne-frontière entre la Suisse et l'Italie. Les bâtiments, au nombre de deux, occupent le point culminant du passage. Le plus vaste, qui renferme aussi l'église, a conservé au rez-de-chaussée et au premier étage quelques vestiges du couvent primitivement élevé par St-Bernard. Le reste devint en 1557 la proie des flammes; reconstruit l'année suivante, il fut restauré et agrandi en 1825. L'autre bâtiment, ouvert seulement pendant l'été, s'appelle l'*hôtel de St-Louis* parce qu'il a été construit au moyen des fonds épargnés sur une pension que les rois de France avaient allouée au prévôt Thévenot. Les habitants de Bourg St-Pierre ont construit dans le voisinage un entrepôt pour les marchandises dont ils font le transport.

Climat.

Une grande humidité règne toute l'année au St-Bernard, surtout au printemps. Le ciel y est généralement couvert. La neige prend pied à la fin de septembre ou au commencement d'octobre et ne fond qu'en

Le Grand St-Bernard.



juillet; elle y atteint une hauteur moyenne de dix mètres. A peine a-t-elle disparu, qu'on voit naître une maigre végétation, remarquable cependant par le nombre des espèces rares (voir page 609). Pendant les mois d'hiver, surtout en novembre et décembre, règnent de violentes tempêtes, tandis que presque tous les jours clairs de l'année se répartissent sur les mois de janvier et février. La moyenne annuelle de température est — 2,0°; le thermomètre descend souvent à — 22 et 23 degrés centigr., et, dans de très rares cas, à — 28 et 30°, tandis qu'il ne monte guère au-delà de 17 ou 18° et ne dépasse en tous cas jamais 20°. Depuis un certain nombre d'années il y a une station météorologique à l'hospice.

Curiosités.

Dans l'église, consacrée en 1686, se voient des fresques, des stalles en bois sculpté et le monument en marbre érigé à la mémoire du général Desaix, tombé sur le champ de bataille de Marengo. — A l'entrée du grand réfectoire se trouve une plaque commémorative à l'honneur de Napoléon I^{er}. — On montre à la Bibliothèque (9 à 10,000 vol.) les objets trouvés au Plan de Jupiter, le buste en marbre du général Desaix, les collections entomologiques et minéralogiques. — Beaucoup de voyageurs vont visiter la Morgue, d'autres le Plan de Jupiter et la voie romaine. Enfin tous s'intéressent aux magnifiques chiens dont la race est célèbre dans le monde entier.

Notice historique

(communiquée par le Rév. Chanoine Bourgeois, prieur du Grand St-Bernard).

Le Grand St-Bernard à l'époque romaine.

Le passage des Alpes qui porte aujourd'hui le nom de Grand St-Bernard, a été connu et pratiqué dès la plus haute antiquité. Avant les Romains, les Gaulois et les Celtes l'ont traversé à plus d'une reprise pour se ruer sur les riches plaines de l'Italie. L'histoire, il est vrai, n'a enregistré que le nom de *Brennus*, le chef des Gaulois; mais les antiquités, les monuments de peuples depuis longtemps disparus, que l'on découvre au sommet du col, ainsi que les monnaies celtiques, gauloises et romaines conservées à l'hospice, sont là pour prouver que de nombreuses armées, sous la conduite d'illustres capitaines, ont, dès les temps les plus reculés, utilisé ce passage.

Citons avant tout *Annibal*, le grand général carthaginois. La critique historique a beau s'efforcer d'ôter au Montjoux



1. A la Morgue. 2. Chien du St-Bernard.

l'honneur d'avoir vu défilér son armée, nous ne pouvons lui donner raison en niant à notre tour la réalité de ce fait si controversé. C'était, du reste, l'opinion constante des anciens. *Tite-Live* fut le premier qui la mit en doute; toutefois, comme il l'avoue lui-même, ses falsifications de l'histoire n'obtinrent pas grand crédit auprès des contemporains. Des historiens ultérieurs, tels que *Strabon*, *Plin l'ancien*, *Ammien Marcellin* et d'autres, n'ajoutèrent pas foi à ces erreurs et c'est aux modernes critiques que revient l'honneur, si c'en est un, d'avoir nié la marche hardie des Carthaginois et de leur avoir fait faire fausse route.

Le nom par lequel on a primitivement désigné le col du St-Bernard est celui d'„Alpes pœnines“, et cette orthographe est une preuve à l'appui du passage d'Annibal (Pœni-Carthaginois). A l'exemple de *Tite-Live*, on a plus tard falsifié le nom dont on a fait *pennines*. Mais toutes les inscriptions des monuments, des plaques votives, des monnaies, etc. découverts sur le col même, tendent à confirmer l'ancienne manière.

Le paganisme avait érigé au sommet du col un temple qui était le plus vénéré sanctuaire de l'Occident. Il était consacré à *Jupiter* qui tient dans sa main, non seulement la foudre, mais les destinées des peuples. De toutes parts on accourait pour adorer la divinité redoutable et lui offrir des sacrifices expiatoires; les populations voisines croyaient de cette manière écarter tout danger, en particulier les inondations, les éboulements et les avalanches qui trop souvent ravageaient leurs paisibles vallées. C'est par de riches présents que ces ignorants adorateurs de la divinité pensaient se la rendre favorable.

Au Plan de Jupiter, où s'éleva autrefois le temple païen, on a découvert parmi les ruines de l'édifice, entre autres curiosités, de nombreuses plaques votives conservées avec soin à la bibliothèque comme preuves de la grande importance historique du lieu et de son glorieux passé.

Nous reproduisons ici quelques-unes de ces inscriptions qui établissent d'une manière indiscutable l'orthographe et la

signification du nom dont on qualifiait la divinité adorée au St-Bernard. Quelques-unes sont dédiées au *dieu Pœninus*, ce sont les plus anciennes; les plus nombreuses portent le nom de *Jupiter Pœninus*. Parmi les premières, on en trouve une qui fait allusion aux dangers surmontés dans le passage du col:

POENINO
PROITV ET REDITV
C. IVLIVS PRIMVS
V. S. L. M.

En voici une, remarquable par le naturel des sentiments qu'elle exprime:

C. IVL. RVFVS POENINO V. S. L.
ATTVA TEMPLA LYBANS VOTA SVSCEPTA PERIGI.
ACCEPTA VT TIBI SINT NVMENADORO TVVM.
IMPENSIS NON MAGNA QVIDEM LONGE PRE-
CAMVR
MAIOREM SACULO NOSTRVM ANIMVM ACCIPIAS.

Dans la suivante, un guerrier mentionne les dangers auxquels il a échappé, tandis que ses compagnons d'armes ont succombé:

C. IVLIVS AN-
TVLIVS PRAE-
FECTVS COHOR-
TIS ASTVRVM
POENINO V. SOL.

Une autre est dédiée à un consul par le fils d'un empereur:

IOVI POE-
NINO Q.
CASSIVS FACVNDVS
L. A. COM. COS.
V. S. L. M.

Voici encore une inscription en caractères saillants, dont l'écriture et le mot de Augg. fixent la date entre 161 et 169 après J.-C.:

NVMINIBVS. AVG G.
IOVI POENINO
SABINEIVS CENSOR
AMBIANVS
V. S. L. M.

(Sabineius était censeur de la 23^e légion que les Romains envoyèrent à Amiens en Picardie.)

Celle qui suit est doublement intéressante si l'on interprète *Stabellarius* par *stabularius*, c'est-à-dire „celui qui jouit de l'hospitalité offerte à tous“.

IOVI POENINO
R. SILVIVS PERENNIS
STABELL. COLON.
SEQVANOR
V. S. L. M.

N'est-il pas touchant, cet ex-voto offert par un esclave à son dieu sauveur :

L. O. M. POENINO
PRO SALVTE HELI ET SVORVM
APRICVLVS EIVS DEDIT
DONVM VOTA S. L. M.

Tous étaient exposés aux mêmes périls; les grands et les puissants les ont oubliés, mais l'esclave se souvient de ses vœux!

L'hospice possède en outre une riche collection de monnaies celtiques, gauloises, romaines et coloniales; tous les empereurs y figurent, depuis César jusqu'à Théodose II. Le numismate est surpris de trouver là des monnaies à l'effigie d'*Acolis*, de *Lysimaque*, d'*Alexandre le Grand*, de *Mithridate*, du grand-prêtre *Simon*, de *Juba*, de *Cléopâtre*, de *Ptolémée*, de *Denys le tyran*, etc.

On conserve également de nombreux débris de matériaux de construction, des statuettes en bronze, divers instruments du même métal ayant servi aux cérémonies du culte, quel-

ques-uns même en or, ainsi que des bagues et autres bijoux, des ornements, des lampes funéraires, etc. Tous ces objets ont été exhumés par les religieux sur le Plan de Jupiter.

Parmi ces antiquités, une des plus remarquables est une main droite en bronze coulé et à moitié creuse. Les deux derniers doigts sont repliés en arrière sur le revers de la main ; le pouce se termine par une pomme de pin ; autour de l'index et de l'annulaire s'enroule un serpent, et sur la face externe se voit une tiare ainsi qu'un lézard rampant et un crapaud.

Dans le voisinage du temple dédié à Jupiter Pœninus, les Romains avaient élevé une demeure, un *hospitium* où l'on hébergeait les marchands de passage et surtout les soldats. Comme le Mont de Jupiter était la voie habituelle des légions envoyées en Gaule ou en Germanie, la République fit le nécessaire pour en faciliter le passage. Dès qu'ils eurent soumis les tribus du Valais, les conquérants s'empressèrent d'y établir une route, non seulement sur la montagne, mais jusque bien loin dans la plaine. C'est de cette manière qu'ils maintenaient leur suprématie sur les peuples soumis. Partout on retrouve des restes de cette voie romaine dont nous pouvons suivre les traces depuis le haut du col jusqu'à Martigny.

A plusieurs endroits dans la montagne s'élevaient, en outre, des refuges, *mansiones*, pour la sécurité du voyageur. Il existe encore des vestiges de ces constructions au fond de la Grande Combe, à 20 minutes au-dessous de l'hospice, ainsi qu'à l'entrée de la haute vallée de Barasson. On y a trouvé, entre autres, des restes de murailles, un foyer, une quantité d'ustensiles et autres objets du même genre qui ne laissent aucun doute sur la destination du lieu. L'eau y était amenée par un canal, encore reconnaissable, creusé dans le rocher. Les sépultures voisines, remplies d'ossements, prouvent que l'on rendait aux morts les derniers honneurs.

Destruction des établissements romains. Les premières fondations chrétiennes. Nouvelles dévastations par les barbares.

La rapide esquisse que nous venons de tracer suffit pour établir l'importance du passage du Mont Jovis dans l'antiquité.

Cependant comme on n'a pu retrouver dans les ruines aucune monnaie postérieure à Théodose II (450), il est à présumer que les bâtiments, conservés jusqu'à cette époque, furent alors abandonnés par les Romains. La décadence de l'empire et les invasions des Huns et des Vandales avaient sans doute eu pour conséquence la destruction du temple, car il n'existait déjà plus en 574 lorsque les Lombards passèrent les Alpes. *Grégoire de Tours*, qui nous a transmis le récit de ces événements, appelle le Mons Jovis „Ostiolum“, appellation purement topographique. Dans sa description du col, il ne mentionne en aucune façon les établissements qui y avaient précédemment existé.

Les incursions des Barbares et leur conversion au christianisme rendaient impossible le rétablissement en ce lieu des pratiques et des mœurs antiques. Aucune des religions existantes n'avait d'intérêt à maintenir les usages païens et à faire les grands sacrifices que les peuples latins s'étaient imposés pour leurs institutions religieuses. Du reste, les invasions et les guerres sans cesse renaissantes suffisaient pour décourager les efforts des plus nobles et des plus désintéressés. A qui va désormais incomber la tâche de rétablir le refuge si nécessaire en ce lieu? Au milieu de l'anarchie générale, il n'appartenait qu'à la charité chrétienne de continuer sous une autre forme ce que Rome antique avait fondé par la force des armes et la puissance du génie.

Toutefois, il est impossible de déterminer avec exactitude l'époque à laquelle cette œuvre hospitalière a commencé dans les Alpes, au Montjoux en particulier. Nous n'en savons pas d'avantage sur l'organisation primitive de l'institution. Le plus ancien document digne de foi qui en fasse mention date du règne de Charlemagne. Le pape Adrien I^{er} adresse à l'empereur une lettre dans laquelle il lui recommande d'une manière pressante les hospices construits dans les Alpes, ce qui laisse supposer qu'ils existaient déjà depuis un certain temps.

Un peu plus tard, sous Louis le Débonnaire, nous voyons qu'un certain *Vultgarius* porte le titre d'*abbé du Mons Jovis*,

dans un procès intenté par lui aux frères Jumengard et Juligard pour des questions d'héritage.

Dans le rôle des évêques de Lausanne, dressé au commencement du XIII^e siècle par le prévôt Conon d'Estavayer, on trouve indiqué que *Artemann*, ordonné évêque de Lausanne le 6 mars 851, avait précédemment exercé la charge d'aumônier au Mont Joux : „Et fuit Eleemosinarius Montis-Jovis.“ Ce document est conservé aux archives de Berne.

L'hospice est aussi mentionné dans un acte de renonciation passé entre *Lothaire II*, roi de Lorraine, et son frère *Louis*, en 859.

Nous savons également que le roi de Bourgogne *Rodolphe I^{er}* chercha un refuge à l'hospice pendant que son compétiteur Arnoulf († 899) parcourait, le fer et la flamme à la main, la plaine du Rhône entre le Léman et Sion.

A ces temps agités succéda, nous dit le chroniqueur Luquet, une période encore plus funeste. Déjà en 823, *Dieudonné* apportant des reliques de Rome en France, ne se hasarda à traverser le col que sous bonne escorte. Cent ans plus tard, les brigandages s'étaient tellement multipliés que la route devenait de moins en moins sûre. En 924, *Robert I^{er}*, évêque de Tours, fut assassiné au milieu de la nuit, avec tous ses gens, en plein Bourg St-Pierre.

Quelques années de calme relatif permirent aux évêques et aux curés des Gaules de trouver dans ces vallées des Alpes un asile contre les attaques des *Sarrasins*. Mais en 930, les hordes sauvages pénétraient à leur tour en Valais, détruisaient l'abbaye de St-Maurice et portaient le meurtre et le pillage jusque sur les hauteurs du St-Bernard. L'inscription de Bourg St-Pierre (voir page 588) a perpétué le souvenir de leurs cruautés.

L'infâme politique d'un Hugues, roi d'Arles, les autorisa à s'établir dans ces vallées pour fermer le passage des Alpes à Béranger qui lui disputait la couronne de Lombardie. Les montagnards furent exterminés, l'hospice du St-Bernard réduit en cendres et le culte des idoles rétabli sur ces hauts lieux.

La route du Mont Joux devenue un repaire de brigands, fut maudite par le peuple qui lui donna le nom de *Mont du Diable*.

C'est alors qu'apparait *Bernard de Menthon*. Sa bienfaisante activité redonne à ce lieu d'exécration une nouvelle renommée et en fait disparaître à tout jamais jusqu'à la dernière trace de paganisme. Dès lors, la montagne s'appellera *Grand Saint Bernard* et son renom se répandra dans le monde entier.

Saint Bernard de Menthon et son œuvre.

Le célèbre apôtre des Alpes vint au monde en juin 923, au château de Menthon qui se voit encore aujourd'hui sur les rives du lac d'Annecy, dans un des sites les plus pittoresques de la Savoie. Son père était Richard, baron de Menthon, et sa mère Bernoline de Duin, petite-fille de ce comte Olivier qui fut un des preux de Charlemagne.

Les plus anciennes légendes sur la vie de cet homme de Dieu racontent que la veille de son mariage il quitta secrètement la maison paternelle et sa riche et charmante fiancée pour obéir à sa vocation. Dieu protégea miraculeusement sa fuite et guida ses pas vers Aoste, où il fut accueilli par l'archidiacre Richard. C'est là qu'il parcourut les différents degrés de la hiérarchie sacerdotale jusqu'à la mort de son bienfaiteur dont il fut nommé le successeur.

Or, peu après, Dieu lui ordonna dans un rêve de se consacrer entièrement au bien de ses semblables, de construire sur le sommet du Mont Joux un nouveau refuge pour y héberger le voyageur pendant ce dangereux et difficile passage, et de rendre ainsi à la route son ancienne sécurité. L'exécution des ordres divins devait rencontrer de grands dangers et, à vues humaines, des obstacles insurmontables. Les historiens rapportent qu'à cette époque le col était encore occupé par les Sarrasins ou d'autres hordes pillardes; pour les combattre Bernard n'eut recours qu'aux armes de l'esprit; il attendait le secours d'En-Haut. Aussi les peintres ont-ils toujours représenté le saint en costume d'archidiacre, écrasant sous son pied

un démon chargé de chaînes. Les extrémités de la chaîne se terminent en forme de poignard, afin de rappeler par ce symbole que la destruction de l'idolâtrie et l'expulsion des païens ne pouvaient avoir eu lieu que d'une manière surnaturelle.

Si nous ne pouvons ajouter foi à tous les épisodes légendaires, nous sommes pourtant forcés d'admettre le corps du récit, puisque nous avons sous les yeux la preuve matérielle de l'exécution du plan conçu par saint Bernard, c'est-à-dire l'hospice, élevé à huit minutes de l'établissement primitif et construit en grande partie avec les matériaux du temple païen. L'année précise de la fondation de l'hospice est aussi enveloppée du clair-obscur de la tradition. Mais comme saint Bernard est né en 923 et que sa mort survint au plus tard en 1008, on peut approximativement en fixer la date aux dernières années du X^e siècle. Afin d'assurer l'avenir de son œuvre, Bernard la confia à une congrégation qu'il avait formée dans ce but. Après avoir fondé une institution analogue au Petit St-Bernard dans les Alpes graies, l'infatigable apôtre mourut à Novare où repose sa dépouille, objet de la vénération des fidèles.

Son œuvre, toutefois, ne périt point avec lui, mais prospéra au contraire d'année en année. Les autorités temporelles et spirituelles mirent tous leurs soins à favoriser le développement de cette institution philanthropique. Le pape Alexandre III se conformant à l'exemple donné par son prédécesseur Eugène III, „prend l'hôpital de St-Nicolas et Bernard de Mont Joux sous sa protection et celle de St-Pierre“, et lui confirme toutes les donations faites antérieurement par le Saint-Siège. L'empereur Frédéric Barberousse et son fils Henri VI prennent aussi l'hospice sous leur protection et édictent des peines sévères contre ceux qui se rendent coupables d'une injustice envers les membres ou les biens de la congrégation. Leurs successeurs firent preuve à l'égard de l'hospice du même bon vouloir; Marie Thérèse, entre autres, lui était si favorable qu'elle se fit admettre avec ses enfants dans la communauté du St-Bernard.

Les comtes de Savoie, dont le couvent relevait directement au temporel, furent ses plus grands bienfaiteurs en même

temps que ses défenseurs attirés. Humbert II (1072—1103), son fils Amédée III, ainsi que Thomas I, Amédée IV, V et VI et de nombreux donateurs de tous rangs et de toutes conditions, contribuèrent en diverses manières à enrichir l'humble communauté.

Les papes, à leur tour, lui reconnaissaient volontiers ces donations et conférèrent au Grand St-Bernard d'importantes prérogatives. Il est probable que St-Bernard donna lui-même à ses religieux la règle des chanoines Augustins; dans une charte de 1107, ceux-ci s'intitulent „Canonici“, et dans une bulle d'Honorius IV on les nomme „Canonici ordinis Sancti Augustini“. Outre d'autres privilèges ecclésiastiques, ce pape leur avait octroyé le droit d'élire eux-mêmes leur prévôt. Eugène IV s'empara de ce droit et Nicolas V en investit les princes de Savoie. Aussi le riche couvent du Mont Joux fut-il longtemps administré par de prodigues commendeurs. Cet état de choses dura jusqu'au Concile de Trente. Bien que le concile eût aboli les commendeurs, les ducs de Savoie gardaient la prétention de nommer les prévôts du St-Bernard; tandis que les chanoines, s'appuyant sur la nouvelle constitution ecclésiastique, revendiquaient ce droit pour eux-mêmes. Le Valais prit la défense du couvent et les hostilités recommencèrent entre cet état et la Savoie, son ennemie jurée. Le pape Benoît XIV mit un terme au différend en reconnaissant aux chanoines le droit de nomination du prévôt et aux princes de Savoie la possession des biens que le couvent avait en Sardaigne.

De nouveaux périls vinrent menacer l'existence de la maison hospitalière du Grand St-Bernard pendant les terribles années de la Révolution; plus tard encore, lors des agitations politiques de 1847 et de 1848. Mais Dieu ne permit pas que l'œuvre de saint Bernard fût détruite, que les passions humaines gouvernassent une institution qui est l'un des plus beaux fleurons de la foi chrétienne et qui remplit le monde civilisé de respect et d'admiration.

Encore un mot sur l'organisation intérieure du couvent et sur l'activité des religieux.

L'hospice du Grand St-Bernard, ainsi que son frère, celui du Simplon, sont administrés par des chanoines de la règle de St-Augustin; il sont soumis à un *prévôt*, crossé et mitré, qui réside généralement à Martigny. L'administration immédiate est confiée à un *prieur* habitant le couvent. Les autres dignitaires sont: l'*infirmier*, chargé du soin des malades; le *clavendier* et l'*élémosinaire* à qui incombe la charge de recevoir et d'assister les voyageurs. Le *père-maître* et les professeurs se consacrent à l'instruction et à l'éducation des novices. On n'accepte comme tels que des jeunes gens robustes ayant achevé leur gymnase. Les études philosophiques et théologiques se font au couvent même.

Après 10 ou 15 ans, rarement 20 ans, de séjour sur ces hauteurs inhospitalières, les religieux encore bien portants (la plupart succombent dans la force de l'âge aux intempéries de ce rude climat) sont envoyés pour desservir quelques cures du Valais, prébendes de leur couvent; les infirmes et les vieillards vont finir leurs jours dans la maison de retraite que l'ordre possède à Martigny.

L'exercice d'une hospitalité infatigable envers tous les voyageurs, sans distinction de nationalité, de position sociale ou de confession, telle est la vocation des religieux du Grand St-Bernard. Durant quelque mois de l'année, ces nobles philanthropes se contentent de loger et de nourrir gratuitement tous les voyageurs qui passent, souvent au nombre de 500 par jour. Mais pendant l'hiver, qui dure huit mois avec toutes ses rigueurs, leur tâche exige une bien plus grande abnégation.

Deux serviteurs, les *marronniers*, précédés de leurs chiens intelligents, descendent chaque jour jusqu'aux refuges italien et valaisan situés l'un à une heure, l'autre à 40 minutes de l'hospice. Mais quand la neige est fraîchement tombée ou que sévissent les tempêtes, ce trajet prend un temps beaucoup plus long. Les marronniers sont alors accompagnés de quelques religieux de l'hospice, et il arrive fréquemment qu'ils trouvent sur la route des voyageurs aux membres engourdis par le froid. Ces malheureux, recueillis à l'hospice, y reçoivent les

soins de l'infirmier jusqu'à leur complet rétablissement. On transporte à l'hôpital d'Aoste ceux pour lesquels une amputation est jugée nécessaire. Les malades qui succombent à l'hospice sont déposés à la morgue, à côté des infortunés que la mort a surpris en chemin.

Quand on pense que la plupart des voyageurs qui traversent le St-Bernard en hiver appartiennent à la classe des ouvriers indigents, on comprend à quels périls ils sont particulièrement exposés. Même en été, ils ont souvent à souffrir de la fatigue et de la faim; mais en hiver le danger est bien plus grand, parce qu'ils sont envahis par un besoin de dormir presque insurmontable. Or, ceux qui s'y laissent aller sont irrévocablement perdus. La prudence commande donc de se munir de provisions suffisantes et de ne jamais boire de spiritueux à jeun. Le voyageur qui n'observe pas ces règles est plus exposé qu'un autre au sommeil mortel.

La fatigue et la faim ne sont pas les seuls dangers à redouter. Que devient le pauvre piéton quand il s'agit de se frayer passage à travers des amas de neige fraîchement tombée, ou qu'un brouillard épais l'empêche de reconnaître son chemin en dépit des longues perches échelonnées le long de la route! Mais c'est l'avalanche qui est le plus à redouter. Jamais on ne devrait se mettre en route quand on a lieu de craindre des avalanches; car c'est à l'improviste, comme un coup de canon, qu'elles se dévalent, recouvrant en un clin d'œil le voyageur d'un linceul glacé. Dans ce cas tout espoir d'échapper à la mort est vain.*) Aussi ne devrait-on jamais entreprendre le

*) Le 12 novembre 1845, le chanoine Cart, accompagné de trois marronniers, quitta l'hospice de grand matin afin de frayer un passage dans la neige fraîche pour quelques voyageurs qui se trouvaient en chemin. Il fut atteint par une énorme avalanche et l'on ne retrouva son cadavre qu'à la fonte des neiges. Le 19 novembre 1874, le mauvais temps persistant avait retenu quelques marchands à l'hospice. Le troisième jour ils demandèrent à partir, bien que la tempête durât encore; cinq chanoines et le marronnier se mirent en route avec eux. Ils atteignirent sans accident la cantine de Proz. Les religieux de l'hospice allaient prendre le chemin du retour lorsqu'ils aperçurent une vingtaine de personnes gravissant la montagne. On les attendit afin de poursuivre le voyage de compagnie. A cinq minutes au-dessus de l'Hospitalet, une avalanche se détache et engloutit 13 personnes dont cinq seulement

passage sans guide ou sans s'être informé à Bourg St-Pierre ou à St-Rémy s'il est praticable. A présent que l'hospice est en communication avec la vallée par le télégraphe et le téléphone, on peut espérer que les accidents seront de moins en moins fréquents.

Flore du Grand St-Bernard.

Voir: Bulletin des travaux de la Société Murithienne du Valais, 1880. Excursion botanique par F. O. Wolf et E. Favre. — Tissière, Chan., la Flore du Grand St-Bernard. — Murith, Chan., Le botaniste qui voyage dans le Valais, etc.

Le territoire du Grand St-Bernard a été exploré depuis un siècle mieux qu'aucune autre région des Alpes, car les chanoines de l'hospice n'ont cessé, depuis Murith, de cultiver les sciences naturelles, la botanique en particulier, et ils sont en relation avec les plus célèbres naturalistes de l'étranger. L'espace dont nous disposons ne nous permet qu'une liste abrégée des plantes rares que l'auteur de ce livret a lui-même recueillies dans le champ actuel d'observation.

I. Sur le versant nord.

Linaire striée.	Au-dessus d'Orsières.
Népéta nue.	"
Rosier de Delasoie.	"
Epervière du Valais.	"
Epervière piloselle-piloselloïde.	"
Apère purpurescente.	Liddes.
Bunias fausse-roquette.	"
Toque des Alpes.	"
Cynosure hérissé.	"
Epervière à longues feuilles.	"
Epervière fausse-pulmonaire.	"
Epervière dressée.	"
Vélar raide.	Pont d'Allèves.
Potentille inclinée.	"
Gesse de Lusser.	Chapelle de Lorette.
Barbarée d'Augsbourg.	"
Epervière auriculiforme.	"
Porcelle tachetée.	"
Géranium livide.	"

purent être sauvées. Au nombre des morts se trouvaient les chanoines Contard et Glassey, ainsi que le marronnier. Une catastrophe semblable menaça le couvent au printemps de 1885. Le clavendier et deux domestiques étaient dans le voisinage, occupés à la réparation des conduites d'eau, lorsqu'une avalanche se détachant de la Chenalettaz, ensevelit les deux serviteurs. Aux cris de détresse poussés par le clavendier, on accourut de l'hospice avec des pelles, et l'on put encore les retirer vivants.

Gentiane rameuse.	Bourg St-Pierre.
Epervière de Gaudin.	"
Plantain bidenté.	"
Méum fausse-athamante.	"
Sarrête rhaupontic.	La Lettaz.
Buplèvre étoilé.	Vis-à-vis la Cantine de Proz.
Buplèvre fausse-renoncule.	"
Epervière de Murith.	"
Epervière de Haller.	Marengo.
Aconit paniculé, var. hebegynum.	"
Epervière orangée.	La Pierraz.
Epervière veloutée.	"
Centaurée plumeuse, var. helvétique.	"
Centaurée plumeuse à fleur blanche.	"
Centaurée douteuse.	"
Cerfeuil élégant.	"
Sagine des neiges.	"
Sabline de Marschlin.	"
Spergulaire rouge.	"
Potentille alpestre.	"
Saussurée des Alpes.	"
Potentille dorée.	L'Hôpitallet.
Alchimille des Alpes.	"
Alchimille veloutée.	"
Vélar à feuilles de tanaïs.	"
Sagine glabre.	"
Petite astrance.	"
Cardamine des Alpes.	La Combaz.
Céraiste des glaciers.	"
Céraiste pédonculé.	"
Liondent de Reuter.	"
Epervière des glaciers.	"
Braya pinnatifide.	"
Renoncule des glaciers.	"
Renoncule des glaciers, var. holosericeus.	"
Laiche à épillets rapprochés.	"
Laiche fétide.	"
Laiche toujours verte.	"
Laiche des vignes.	"

II. Sur le Col.

Laiche microstyle.	La Morgue.
Renoncule fausse-aconit.	Près de l'hospice.
Aronie nouveau.	"
Valériane celtique.	Extrémité infér. du lac.
Sabline recourbée.	"
Achillée hybride.	"
Androsace carnée.	"
Androsace helvétique.	"
Androsace des glaciers.	"

Epervière des glaciers.	Mont Cubit.
Epervière pilifère.	"
Epervière glandulifère.	"
Saule des Lapons.	"
Saule glauque.	"
Saule émoussé.	"
Saule à feuilles de serpolet.	"
Saule herbacé.	"

III. Sur le versant sud.

Vélar à feuilles de tannisie.	Alpes Cubit et Labeau (près la cantine italienne).
Pédiculaire incarnate.	"
Pédiculaire du St-Bernard.	"
Pédiculaire tubéreuse.	"
Pédiculaire tronquée.	"
Renoncule-plantain.	"
Ail victorialis.	Aux Combes.
Orchis globuleux.	"
Bétoine velue.	"
Epervière auriculiforme.	"
Epervière des glaciers.	"
Epervière picroïde.	"
Epervière à feuilles de cognassier.	"
Epervière blanchâtre.	"
Euphrase poilue.	"
Pigamon des rochers.	"
Pigamon fétide.	"
Barbarée d'Augsbourg.	St-Rémy.
Linaire italique.	"
Silène du Valais.	"
Sisymbre très raide.	"
Salsifis à feuilles en croix.	St-Oyen
Carline à feuilles d'acanthé.	"
Centaurée axillaire.	" etc.

C.

Le Val Ferret.

Parmi les touristes qui visitent l'hospice du Grand St-Bernard, un petit nombre seulement s'en retournent par le même chemin. Beaucoup d'entre eux descendent à *Aoste* pour se rendre par le *col du Théodule* à *Zermatt*, par *Courmayeur* à *Chamonix*, au *Petit St-Bernard*, etc., ou bien dans les vallées de *Grisanche*, de *Cogne*, de *St-Marcel*, etc. D'autres préfèrent aller à *Courmayeur* par le *col de la Sérène* (10 h.) ou par le

col de *St-Rémy* et *Belle-Combe* (9 h.) ou bien encore du col de *St-Rémy* par ceux d'*Artarèva* et de *Sapin* (8½ h.). Ce dernier itinéraire est le plus pénible, mais aussi le plus court et le plus intéressant pour se rendre de l'Hospice du Grand St-Bernard à Courmayeur. D'autres enfin se dirigent sur le *Val Ferret* valaisan par le col de *Fenêtre* et atteignent *Martigny* en 8 ou 9 heures, ou bien par le col de *Ferret* (en 10 ou 11 heures depuis l'hospice) à Courmayeur.

Que le lecteur veuille bien nous suivre par le col de *Fenêtre* au *Val Ferret* que nous redescendrons jusqu'à Orsières. Là s'arrêtera pour cette fois notre course.

En quittant l'hospice, nous suivons pendant trois quarts d'heure la route qui descend à la Cantine italienne et qui traverse d'abord un défilé entre le lac et le Plan de Jupiter pour atteindre par un grand détour les premiers chalets, ceux de l'alpe *la Beau* ou *la Vacherie*. (Riche butin pour le botaniste.) De là, on remonte par un chemin assez raide jusqu'au col de *Fenêtre* (2699 m), du haut duquel on découvre une fort belle vue. Au pied de la pente opposée, à une altitude de 2500 m, reposent deux lacs dont le plus grand porte le nom de *lac de la Peulaz*. Cette région est intéressante non seulement par sa beauté pittoresque, mais encore au point de vue géologique, minéralogique et botanique. De Saussure qui, il y a cent ans environ, visitait le *Val Ferret* dans la compagnie de Murith, l'a fait connaître aux savants par ses descriptions. Plus tard, les géologues de Charpentier, B. Studer, puis Alph. Favre et H. Gerlach parcoururent successivement la vallée pour en faire une étude scientifique. Ces deux derniers nous ont laissé, l'un dans ses „*Recherches géologiques autour du Mont Blanc*“, l'autre dans ses „*Notes sur la géologie des Alpes pennines*“, une description complète soit de la stratification, soit des phénomènes erratiques de cette vallée si retirée. Sa richesse minière est remarquable. Sur la croupe qui la sépare de la Combe de Là, on trouve une mine d'*anthracite*; à *L'Amonaz*, *Praz-de-Fort* et *Issert* du *plomb*; du *fer* également à *L'Amonaz*. Enfin, dans le voisinage des chalets du *Plan de la Chaud* (2051 m) jaillissent des *eaux ferrugineuses* employées dès longtemps par les gens d'Aoste et du Valais pour les maladies du foie et de l'estomac, et captées récemment par M. G. Durcrey de Martigny.

Poursuivons notre route. Nous descendons aux lacs par des champs de neige fortement inclinés. De là, en passant aux chalets de *Plan de la Chaud*, nous arrivons en une heure au *Grand Ferret* où aboutissent les sentiers des trois cols de Ferret: *Col de Ferret* (2492 m), *col de la Peulaz* (2536 m) et *col du Banderrey* (2695 m). Une simple auberge nous y invite au repos.

A partir du Grand Ferret la route devient meilleure, et c'est d'un pas allègre que nous descendons la vallée par les alpes de *Folly*, de *l'Amony* et de *la Seiloz*, jusqu'un peu au-dessus de *Praz-de-Fort*, le village le plus élevé de la vallée. Ici nous inviterons de nouveau le voyageur à faire halte.

Tout en cheminant, nous avons pu contempler avec admiration les puissants glaciers qui descendent à notre gauche de la chaîne du Mont Blanc. Tout à coup, une énorme moraine nous barre le passage; c'est celle dont Alph. Favre a fait la description suivante:

„La *Crétaz de Saleinaz* est une magnifique moraine, l'une des plus belles des Alpes. Elle a attiré l'attention de M. Agassiz en 1845, et je la visitai avec M. Charpentier, cet aimable compagnon de voyage, qui mettait autant de savoir que de bonne grâce à m'expliquer la géologie des Alpes, et particulièrement à ce qui se rapporte à l'ancienne extension des glaciers. La moraine de Saleinaz est maintenant tout à fait séparée du glacier dont elle porte le nom, quoiqu'elle n'en soit pas très éloignée. Elle commence à la base de la montagne située sur la rive droite du glacier, et s'étend au travers du val Ferret jusqu'à la base de la chaîne qui est sur la rive droite de la vallée. La *Crétaz de Saleinaz* varie en hauteur de 30 à 50 m au-dessus du sol; elle est concave du côté d'aval, et convexe du côté d'amont, le versant intérieur en est plus rapide que le versant extérieur. Elle est traversée au revers, par le torrent principal du Val Ferret. Il est évident qu'elle a été la moraine latérale droite du glacier de Saleinaz, lorsqu'il avait un certain développement.“

„Sur cette moraine se trouvent des blocs de protogyne énormes et très nombreux. L'un des plus remarquables a 17 m de largeur, 27 m de longueur et 10 m de hauteur, ce qui donne une masse d'environ 4590 m³. D'après une ancienne tradition, le glacier de Saleinaz serait arrivé jusqu'au village de Praz-de-Fort où j'ai trouvé des cailloux polis et striés, et le nom du village de Som-la-Pros, qui se trouve au-dessous, confirme cette idée; car il signifie le sommet de la prairie. On n'a aucun renseignement sur l'époque à laquelle cette moraine a été formée, et les beaux mélèzes qui la recouvrent, et dont quelques-uns ont plus de 200 ans, ne peuvent fournir aucune donnée sur son âge. Elle a été déposée après l'époque glaciaire lorsque les glaciers étaient près de rentrer dans leurs

limites actuelles. De même que toutes les moraines qui s'étendent en travers des vallées, elle contredit par sa présence les idées de de Saussure et de Léopold de Buch sur le transport des blocs erratiques par des courants."

Les voyageurs qu'intéressent les phénomènes glaciaires feront avec nous un petit détour pour visiter la croupe de „Plein-y-bœuf“, célèbre à cause de ses nombreux blocs erratiques. Cette fois encore M. A. Favre nous servira de guide :

„Cette localité est des plus remarquables. Elle avait attiré l'attention du chanoine Murith qui en parla à de Saussure. Depuis lors, elle a été décrite par de Charpentier, et je la visitai avec lui en 1846. On appelle Plan-y-beu ou Plein-y-bœuf l'angle de la montagne au sud d'Orsières à la jonction de la vallée d'Entremont et du val de Ferret. Cette montagne est formée de schistes argileux et cipolins variés, rubanés, etc. A une demi-heure au-dessus d'Orsières, on commence à rencontrer des blocs erratiques; mais la plus grande quantité se trouve dans les environs des chalets, et jusqu'à 100 m environ au-dessus. D'après une mesure barométrique de M. Boup, les chalets sont à 1680 m au-dessus du niveau de la mer; sur la carte fédérale, ils sont cotés à 1666 m, ce qui leur donne une élévation de 784 m au-dessus d'Orsières et de 520 m au-dessus du village de Praz-de-Fort, placé à la partie inférieure de la Crétaz de Saleinaz. Les blocs étant 100 m plus haut, atteignent 620 m au-dessus de Praz-de-Fort et environ 1800 m au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire l'élévation des blocs voisins de la Fory. M. de Charpentier nous dit que ces masses erratiques sont placées à 2700 pieds au-dessus du niveau de la vallée; il est probable qu'il a pris Orsières (à 882 m) comme point de repère, et de cette manière on retrouve à peu près le niveau de 1800 m que je viens d'indiquer.

„Les blocs de Plein-y-bœuf, la plupart de protogyne, sont arrangés de manière à former sept ou huit moraines placées au-dessus les unes des autres, parallèlement à la vallée. Ils proviennent de la chaîne du Mont Blanc situé à 3 ou 4 km en ligne droite, mais ils sont séparés par une vallée dont le fond est à 620 m environ au-dessous d'eux, et ses blocs ont dû évidemment franchir cette dépression. La position singulière de ces masses erratiques a grandement contribué à me faire adopter la théorie de l'ancienne extension des glaciers dans un temps où elle était encore discutée. Elle est, en effet, la seule qui puisse expliquer le transport des masses granitiques de Plein-y-bœuf.“

„Les deux ou trois moraines supérieures de cet endroit sont formées d'un schiste semblable à celui qui se voit près du Col de Fenêtre, et c'est bien la position relative que doivent prendre des moraines dont les unes sont composées de roches venant du Mont Blanc et les autres roches transportées des environs du St-Bernard et de la Pointe de Dronaz. Les moraines de protogyne de Plein-y-bœuf paraissent être la prolongation éloignée à un niveau différent de la Crétaz de Saleinaz; mais le dépôt de Plein-y-bœuf s'est fait pendant la grande extension des glaciers, tandis que la Crétaz n'a été formée que beaucoup plus tard, et même, d'après

la tradition, son antiquité serait peu reculée. L'un des plus gros blocs de Plein-y-bœuf, connu sous le nom de Pierre-du-trésor, est divisé en deux parties: l'une de 9 pieds de longueur, l'autre de 27, sur 30 de hauteur et 42 d'épaisseur. M. de Charpentier, qui a décrit les blocs de cette localité, lui donne un volume de 100,000 pieds cubes."

Laissons là les graves questions scientifiques pour nous retremper dans la poésie de cette simple nature alpestre. Ceux qui ont lu les „Alpes suisses“ d'Eugène Rambert ne pourront se défendre d'un intérêt particulier pour le village de *Praz-de-Fort* et son voisin le *glacier de Saleinaz*. Peu de récits sont aussi saisissants dans leur simplicité que celui de ce pauvre chevrier*) forcé de quitter son troupeau et sa vallée pour aller dans la plaine gagner chétivement son pain. Méconnu, dédaigné, le cœur brisé, il revient un jour à ses chères montagnes et retrouve dans la solitude des hautes Alpes la santé du corps et l'apaisement de l'âme. — —

Et nous aussi, nous allons gagner la plaine, dire adieu à ces montagnes dans l'intimité desquelles nous avons passé tant d'heures d'inoubliable jouissance. En quittant Praz-de-Fort nous rentrons dans le monde civilisé; une route à voitures descend rapidement la vallée au milieu des riches cultures, des hameaux et des vergers. En une heure et demie nous avons atteint Orsières où nous rejoignons la route du Grand St-Bernard qui nous ramène à Martigny.

*) „Le Chevrier de Praz-de-Fort“. Les Alpes suisses par E. Rambert, 2^e série.



CHAMONIX

ET

LE MONT BLANC.





Chamonix et le Brévent (Aiguille rouge).



Introduction.

Jadis et aujourd'hui.

*La „montagne maudite“ est devenue pour
Chamonix la montagne bénie.*

Voir Naples et mourir! . . . s'écriaient autrefois, dans une aspiration quelque peu mélancolique, en songeant à l'Italie et au soleil méridional, les peuples du nord lassés de leurs froids brouillards et de leur ciel gris.

„Voir les Alpes, y courir!“ disent aujourd'hui avec une virilité plus joyeuse des milliers de nos semblables que la haute montagne convie chaque été et auxquels, avec un charme et une variété toujours nouvelles, elle ouvre les trésors des plus nobles jouissances et des plus doux souvenirs.

Elle n'a cependant pas toujours exercé ce prestige. On peut même affirmer que jusqu'au milieu du siècle passé, nos Alpes, avec leurs grands dômes neigeux balayés par les vents, leurs hauts pics dénudés, foudroyés par la tempête, leurs glaciers striés par de sinistres crevasses, leurs moraines improductives et leurs terribles avalanches, étaient bien plutôt un objet d'effroi, pour ne pas dire d'horreur. On en avait peur. On ne se hasardait dans les sauvages solitudes que poussé par la passion de la chasse, par la recherche de quelque plante ou de quelque trésor, ou encore pour décrocher un cristal au flanc de quelque rocher. On craignait sans doute qu'en s'aventurant trop haut dans les solitudes, l'audace humaine ne fût châtiée par la colère de quelque génie offensé.

Les choses ont bien changé depuis un siècle. Jean Jaques Rousseau, H. B. de Saussure, le Doyen Bridel, Rod. Tœpfer et bien d'autres après eux, en décrivant avec autant d'amour que de précision les paysages et les grandes scènes alpestres qui enthousiasmaient leur âme, ont puissamment contribué, de concert avec les Clubs alpins, venus après eux, à changer ces idées contre des conceptions moins puérides et plus correctes.

Chamonix, tout particulièrement, en sait quelque chose. Jusqu'au XVIII^e siècle, ce nom fut totalement ignoré des voyageurs, car c'est à peine si, au XVII^e siècle, le Mont Blanc figure sur une carte; bien que cependant son sommet se vit de soixante lieues à la ronde. Durant des milliers d'années, aucun écrivain ne daigna y prendre garde. Absolument méconnu, le monarque des Alpes plane, dans sa glaciale fierté, sur le silence inouï des savants, des géographes et des voyageurs. On peut dire que ce n'est guère que depuis cent cinquante ans que ce géant de glace a vu éclore sa célébrité.

Les touristes qui y contribuèrent les tout premiers furent deux Anglais: MM. Windham et Poccocke, qui, en l'année 1741, se mirent à la tête d'une caravane de treize personnes, remontèrent la vallée de l'Arve et atteignirent plus haut que les sources de l'Arveyron, en suivant des chemins plus que primitifs. On bivouaqua à Chamonix sous la tente, au Mont-eners sous un rocher et on rentra à Genève pour décrire les merveilles du glacier des Bois dont on avait vu les bords et qu'on baptisa du nom pompeux de „Mer de glace“. „Imaginez, — dit M. Windham aux Genevois, — votre lac agité par un vent violent et gelé tout d'un coup, peut-être encore cela n'y ressemblerait-il guère.“ Mais, chose curieuse: dans les descriptions de la contrée, telles que nous les ont laissées les premiers éclaireurs de la grande armée des touristes, pas un mot pour le dominateur des Alpes!

En 1742, nouvelle expédition! C'est une caravane genevoise comptant dans ses rangs un botaniste et un ingénieur géographe du nom de Pierre Martel. Celui-ci prit à cœur

de déterminer la position et la hauteur de quelques sommités. Il en signala trois, au nombre desquelles se trouve le Mont Blanc, appelé aussi la „montagne maudite“, qui, dit-il, „passe pour la plus haute des glaciers et peut-être des Alpes.“

Telles furent les deux premières expéditions ayant pour but de connaître la vallée supérieure de l'Arve et le plus haut massif de l'Europe. Bien que l'éveil fût donné, il se passa néanmoins une vingtaine d'années encore avant que des voyageurs quelque peu nombreux daignassent placer cette contrée dans leurs projets d'excursion.

Cependant, dans le dernier quart du siècle passé, deux „citoyens de Genève“ : le peintre sur émail *Marc Théodore Bourrit*, né en 1739, „vrai type du touriste passionné“, et le savant naturaliste *Horace Bénédicte de Saussure* (1740—1799), surnommé „l'Homère des Alpes“, à cause des pages remarquables qu'il a laissées sur ses voyages, s'éprirent tous deux d'un même enthousiasme pour tenter la conquête du Mont Blanc. Pour y réussir, de Saussure fit publier dans les villages de la vallée de Chamonix qu'il donnerait une forte récompense à celui qui trouverait une voie d'accès pour atteindre le sommet de la montagne. Un jeune Chamoniard, Jaques Balmat, se mit à l'œuvre avec une tenacité et une intrépidité admirables; il eut le bonheur de réussir, et, avec le docteur Paccard d'abord, puis, avec de Saussure ensuite, sonna le premier victorieusement le clairon d'assaut de ce massif inconnu. En effet, le 8 août 1786, la blanche coupole du plus haut donjon de nos Alpes entendait pour la première fois un être humain jeter vers le ciel le „iouhé!“ de la victoire, et, le 3 août de l'année suivante, de Saussure, à la tête d'une caravane de montagnards, conduite par Balmat, gravissait à son tour la cime, pour y procéder à ses célèbres observations scientifiques.

Dès lors, le nom du „Mont Blanc“, comme celui de Chamonix, furent dans toutes les bouches. L'hospitalier presbytère de la paroisse (*le Prieuré*), — qui, seul, pendant longtemps, avait logé et nourri de rares voyageurs, — dut se déclarer insuffisant pour faire bon accueil aux touristes toujours

plus nombreux qui remontaient la vallée. On se décida à construire. On appela des architectes et des maçons. On bâtit des auberges. Le village s'agrandit. La population s'accrut. Maîtres d'hôtels et sommeillers, guides et porteurs, voituriers et muletiers se tinrent prêts pour servir la clientèle. Aussi aujourd'hui, un siècle seulement après la victoire de Balmat, quinze mille voyageurs par an prennent-ils la route de Chamonix, assurés d'y trouver toujours, si ce n'est la pittoresque simplicité de jadis, du moins tout ce qui peut être de nature à rendre leur séjour agréable, au sein de cette admirable contrée et de son intelligente population.





Pour se rendre à Chamonix.

Deux routes.

*Ce monde il est ouvert au poète qui rêve,
A l'artiste, au grave penseur;
Il est ouvert à tous, car toute âme s'élève
Au spectacle de sa grandeur.*

Le voyageur qui remonte la vallée du Rhône, en venant de France en Suisse, peut, pour atteindre Chamonix, quitter la rive gauche de ce fleuve en deux endroits : à Genève ou en Valais. De Genève, on suit, en se dirigeant vers le nord-est, la large et belle vallée de l'Arve, et on atteint Chamonix en 8 heures, en voiture, et en 18 heures, à pied. Du Valais, on se dirige au sud-ouest, depuis Martigny, par le col de la Forclaz, ou, depuis Vernayaz, par Salvan et Fins-Haut, pour atteindre le Châtelard, franchir le col des Montets, (si l'on ne veut pas faire à pied celui de Balme) et atteindre le pied septentrional du Mont Blanc, en 8 heures.

La première de ces routes, la plus large et la plus connue, longe tantôt la rive droite, tantôt la rive gauche de l'Arve, en traversant la Savoie dans une de ses parties les plus riches et les mieux cultivées. La seconde, plus alpestre et plus encaissée, utilise le territoire suisse jusqu'au-delà du Châtelard, en parcourant des sites sauvages, le long des bords du Trient et de l'Eau noire, pour entrer en France, gravir le col déboisé des Montets et descendre sur Argentière et Chamonix par le nord-est.

Quelques mots sur chacune de ces deux routes seront ici à leur place.

* * *

1. *De Genève*, où le voyageur trouve un service de Messageries parfaitement organisé, le trajet se fait ordinairement sur de grandes voitures à cinq chevaux, munies de places nombreuses, soit à l'intérieur, soit sur l'impériale. On passe par Chêne, Annemasse (premier village français), Naugy, Bonneville (chef-lieu d'arrondissement). Depuis là, après avoir eu presque toujours devant les yeux le cône pyramidal du Môle (1862 m), on laisse cette montagne à sa gauche puis derrière soi, pour atteindre la pittoresque et horlogère petite ville de Cluses, dont les hauts rochers qui la dominent vont retentir des sifflets de la locomotive.

De Cluses, où l'on s'arrête volontiers, on reprend sa course pour entrer dans une gorge aux aspects variés, longer l'Arve de près, admirer la beauté des rochers et des forêts qui l'encadrent, saluer plus loin de beaux vergers ombragés par des noyers, des châtaigners ou des chênes, laisser à sa gauche la haute grotte de Balme, ainsi que les cascades qui, des hauteurs, descendent en rubans d'argent ou en fine poussière, traverser les jolis villages de Magland et de St-Martin et arriver à Sallanches.

Ici, la vallée s'élargit avec une splendeur nouvelle et avec un fond superbe. Les Alpes neigeuses sont là comme à deux pas; le Mont Blanc semble tout près. Il apparaît ici dans toute sa gloire et dans sa majestueuse blancheur. A sa gauche, se dressent les Aiguilles Vertes et du Midi (qui dominent Chamonix), le Tacul et le Mont Maudit; plus en avant, le Dôme et l'Aiguille du Goûter font briller leurs neiges étincelantes au soleil de midi ou les laisseront s'endormir le soir dans le rose le plus pur, aux derniers rayons du jour. Il faut profiter de ce coup d'œil; d'autant plus que le géant des Alpes se voit beaucoup mieux à quelque distance que lorsqu'on se trouve immédiatement à ses pieds.

A quatre kilomètres de Sallanches, le tracé d'une route nouvelle permet de gravir le défilé de Servoz sans être forcé, comme jadis, de changer de voiture. On laisse à sa droite le chemin qui conduit aux bains de St-Gervais. On monte insensiblement, en suivant de hautes parois taillées à coups de mines. On tourne à droite, non sans arrêter ses regards sur un antique petit tunnel romain, construit, dit-on, pour permettre jadis la sortie des eaux du lac supérieur maintenant disparu. Servoz se voit sur l'autre rive avec ses chalets entourés de verdure et ses belles Gorges de la Diosaz. De là, sans monter beaucoup, on s'engage à travers l'ombre des sapins, surmontés à l'horizon par des flèches granitiques et de hauts glaciers.

La route fléchit ensuite à gauche et la vallée de Chamonix se montre soudain largement encadrée par les parois du Brévent à gauche et, à droite, par les gigantesques escarpements du Mont Blanc. Entre les bois et jusqu'au milieu de prairies, descend la blanche coulée des glaciers. Le premier qui frappe le regard est celui de *Taconnaz*; plus loin, celui des *Bossons*; plus loin encore, le *Glacier des Bois*, qui dessine ses dentelles d'argent au pied de l'Aiguille du Dru, dont la cime s'élançe vers le ciel comme la flèche d'une cathédrale.

C'est à une distance presque égale de l'extrémité inférieure de ces deux derniers glaciers que se laissent voir, sur les deux rives de l'Arve, à une altitude de 1050 mètres, les maisons blanches aux toits couverts d'ardoises du bourg de Chamonix, dont la rue principale court dans le sens de la vallée et dont l'autre est orientée dans le sens contraire. Au haut du village, se montre l'Église, avec ce qui reste de son ancien „Prieuré“, et, dans le bas, des maisons à l'aspect propre, des magasins en grand nombre, des hôtels bien tenus ayant comme encadrement, à quelque distance, des hameaux et des chalets dissimulés.



Col de la Forclaz.

2. Si l'on veut arriver à Chamonix en venant du nord, c'est-à-dire *du Valais*, on pourra partir de *Martigny* ou de *Vernayaz* (deux stations du chemin de fer de la Suisse Occidentale).

En quittant la station de Martigny, on monte d'abord par une belle route carrossable jusqu'au col de la *Forclaz* (1295 m), pour descendre sur Trient (dernière paroisse valaisanne de la frontière suisse), passer par le sauvage et grandiose défilé de la Tête Noire, franchir un tunnel, longer le torrent pittoresque de l'Eau Noire et atteindre la frontière française au *Châtelard*.

Pour arriver au même point, en quittant la vallée du Rhône, à Vernayaz, on pourra suivre une route moins large, mais ouverte aussi aux voitures. On montera les cinquante lacets ombragés de châtaigniers qui conduisent au village de Salvan, puis, de forêts en forêts, de contours en contours on arrivera aux chalets de Fins-Haut, pour descendre sur Châtelard et rejoindre la grande route.

De là, le chemin suit le fond de la vallée au milieu des forêts de sapins ou de mélèzes. A mesure que s'effectue la montée, les bois s'éclaircissent, les pentes de la vallée s'élar-

gissent, les prairies, les champs cultivés s'étalent au soleil. Voici Vallorsine, chef-lieu de commune et de paroisse, avec sa vieille église, flanquée d'un contre-fort anguleux pour la protéger contre les avalanches. Voici, sur la droite de la vallée, le Buet, qui fait voir à l'horizon sa tête altièrre. A ses pieds, bondissent les cascades de Barberine et de Bérard, qui méritent une visite. Encore quelques contours, et la route vous conduit au col des Montets dont les pâturages dépouillés de sapins retentissent en été du bruit joyeux des clochettes des troupeaux.

Ici, l'œil présente une surprise. Un air plus vif éveille les sens. En effet au moment de descendre sur Ar-

gentière, les gloires du Mont Blanc éclatent à vos yeux. Voici le splendide glacier d'Argentière, que commandent à gauche l'Aiguille du Chardonnet, à droite, l'Aiguille Verte. Voici des pics sans nombre, avec leur blanche auréole de glace et de névés. Voici surtout, là-bas, ou plutôt là-haut, dans le grand



Argentière et le Glacier d'Argentière

ciel bleu, le front glacé, superbe, drapé de neiges éternelles, le sommet royal, le dôme majestueux du Mont Blanc.

En suivant une descente agréable, on atteint Argentière, dont le joli clocher a vu de bien longs hivers; sans qu'il se soit lassé cependant d'envoyer aux échos de la vallée et jusqu'aux blancs séracs qui semblent descendre à son appel, les joyeux accords de sa sonnerie.

Depuis Argentière, entre les Aiguilles Rouges et la chaîne du Mont Blanc, on descend le long de l'Arve, dont les eaux grises courent au Rhône et à la mer. La route est spacieuse et bien entretenue. Elle passe tantôt dans des forêts tantôt le long des prairies, au pied du glacier des Bois. Voici le village de Praz, situé aux avant-postes du chef-lieu de la vallée. A trois quarts d'heure du pont, qui, près de là, franchit la rivière, se montre enfin ce centre aimé des montagnards et des touristes, le joli Bourg de Chamonix.

Avant que la route du col des Montets, que nous venons de décrire d'une manière très sommaire, ait été achevée (1887), les piétons et les mulets suivaient, après avoir franchi la Forclaz, un chemin superbe, mais plus long: nous voulons parler du *Col de Balme*. Pour suivre ce chemin de montagne, on prend, au fond du val de Trient, un sentier qui passe par le bois Magnin et on atteint le col, dont la vue est depuis longtemps célèbre. Si le ciel n'est pas trop voilé, on voit d'abord, dans la direction du sud-ouest, la vallée de Chamonix, avec le massif du Mont Blanc, à gauche, et la chaîne des Aiguilles Rouges et du Brévent, à droite. Derrière celle-ci, apparaît, sous l'aspect d'un dôme arrondi, le fameux Buet, puis le Mont Loriaz, le Gros Perron et Bel Oiseau. En se tournant au nord, l'œil découvre, au-delà de la Forclaz, la plus haute cime des Alpes vaudoises (les Diablerets), la vallée du Rhône, dont l'encadrement lointain se perd dans la brume,



Glacier du Tour.

puis les blancs sommets qui séparent le Valais du canton de Berne, savoir la Jungfrau, le Finsteraarvent d'avant-mont à la Croix de Fer (2340 m), dont le dangereux accès coûta la vie, en 1791, au jeune Escher, de Zurich.

Après avoir admiré cette vue, on redescendra, à travers les très longues et vertes pentes des pâturages, au village du *Tour*, que domine le glacier de ce nom et on atteindra Argentière.

Le glacier du Tour, situé entre l'Aiguille du Tour et l'Aiguille du Chardonnet, domine à l'est le fond la vallée de

horn avec leur glorieux cortège de pics et de glaciers. Pour peu qu'on souhaite de jouir d'un panorama plus étendu, on n'aura qu'à monter, à quinze minutes au nord du col, sur un des sommets qui ser-

Chamonix. Les sources supérieures de l'Arve n'ont ici pour entourage que de pauvres chalets et quelques maigres champs de céréales. Le froid et des neiges abondantes ne permettent que difficilement aux arbres d'y grandir.

* * *

Aux voyageurs qui en ont le loisir, nous conseillons de venir à Chamonix par une des routes que nous venons de décrire et de s'en retourner par l'autre.





Chamonix.

La vallée. Son sol, ses produits, son climat.

Le village.

*Il sera toujours difficile d'être à la fois court,
lisible et complet.*

La vallée de Chamonix (*campus munitus*, champ clos) est arrosée par l'Arve, qui descend du nord-est au sud-ouest, au midi, sur un espace de quatre à cinq lieues. Elle a pour horizon, au midi, la chaîne du Mont Blanc, et, au nord, la chaîne du Brévent et des Aiguilles Rouges. Le col de Balme termine la vallée au nord-est et les monts Lachat et de Vaudagne au sud-ouest.

Avec ses grandes prairies, ses champs cultivés, ses bois de sapins et de mélèzes couronnés de hauts rochers et encadrés par des neiges éternelles, cette vallée offre en été un aspect aussi riant que majestueux. L'hiver, il est vrai, y est fort long. Il amène des chutes de neige abondantes et dure près de sept mois, du milieu d'octobre au commencement de mai. La longueur de cette saison, ainsi que les blanches gelées qui se produisent même en été, ne permettent pas aux arbres délicats de prospérer dans la contrée. Aussi ne voit-on dans le bas de la vallée, ni châtaigniers, ni chênes, ni noyers, ni aucun arbre fruitier, si ce n'est quelques petits pruniers, cerisiers et pommiers sauvages, dont la récolte est de maigre importance.

Les principaux produits du sol sont le lin, l'avoine, l'orge, les fèves et des pommes de terre d'une qualité distinguée. Les pâturages supérieurs et l'excellent fourrage des prairies permettent, avec le commerce du bétail, de fournir du lait en abondance et des fromages justement appréciés. De magnifiques forêts de sapins et de mélèzes sont l'objet d'une exploitation productive. Grâce à l'arôme de leur pollen, elles permettent aux abeilles de fabriquer un miel de couleur brunâtre, devenu pour les Chamoniards un article d'exportation aussi considérable que recherché.

La population de la vallée est laborieuse et intelligente. Elle vit non seulement des produits de l'agriculture, mais encore du gain fourni par le séjour des étrangers et par diverses exploitations spéciales. Ainsi, aux carrières des Pozettes, près du Col de Balme, on extrait des ardoises qui, comme celles de Salvan, sont fort recherchées. Les environs d'Argentière fournissent, outre un fort beau granit, de la chaux maigre ou hydraulique. Sous la Flégère, où se trouvent des gisements de porphyre noir, on exploite une chaux grasse d'excellente qualité. La montagne de la côte (près des glaciers des Bossons et de Taconnaz) donne du plâtre. On travaille le tuf au Biolley et aux Houches. Sur le territoire de cette commune, se trouvent une mine de plomb, de cuivre et d'argent (à Ste-Marie) et, près de là, un gisement d'antracite. D'autre part, l'arrivée des étrangers a donné lieu, non seulement à l'industrie des hôtels et de tout ce qui s'y rattache, mais encore à un commerce assez considérable de cristaux, d'articles de fantaisie et d'objets nécessaires aux alpinistes. A côté des vitrines, où s'étalent ces divers produits de l'industrie locale, voici encore des tanneries, des ateliers de sculpture, des fabriques et magasins de clochettes et de „senailles“, dont les sons alpestres feront le bonheur des pâtres et des troupeaux sur les pâturages de la Savoie et des pays d'alentour. Ajoutons enfin que depuis peu a commencé à Chamonix une exploitation nouvelle: celle d'une eau thermale.



Près du village, dans une prairie découverte, sort en effet une source sulfurique, qui, depuis peu, a été captée par la Société immobilière et industrielle de Chamonix. Cette eau parfaitement limpide, — dont l'odeur est un peu celle des œufs couvés et la température de 9⁰ centigrades, — offre une grande analogie avec celle de St-Gervais. Elle est sulfureuse, alcaline et sulfatée. Elle peut être employée d'une manière interne, comme *boisson* laxative et, comme remède, contre toutes les affections chroniques de l'appareil respiratoire. Elle est utilisable d'une manière externe comme *bains*, douches et injections (en vue des maladies de la peau et des rhumatismes), ainsi que pour des inhalations.

Au point de vue climatérique et hygrométrique, Chamonix offre une assez grande analogie avec Genève, avec cette différence cependant que les brouillards y sont presque inconnus, les chutes de neige plus abondantes, l'air plus sec et plus pur. L'atmosphère résineuse qu'on respire dans le voisinage des forêts de sapins est des plus toniques. Elle offre, comme à Davos, des conditions très favorables pour la guérison des maladies de poitrine.

La „*Revue Sarvoisienne*“ du mois de décembre 1886, dans un résumé d'observations météorologiques consciencieusement faites, indique pour la température de Chamonix, en 1885, les moyennes mensuelles suivantes: Janvier — 5,70⁰; février 1,90⁰; mars 3,76⁰; avril 7,92⁰; mai 8,43⁰; juin 17,00⁰; juillet 17,03⁰; août 15,17⁰; septembre 12,14⁰; octobre 5,22⁰; novembre 5,40⁰; décembre — 3,53⁰. La moyenne de la température de l'année 1885 a été à Chamonix de 7,06⁰; tandis qu'elle a été de 8,63⁰ à Bonneville et de 10,32⁰ à Annecy. Si ce n'étaient les neiges, le séjour à Chamonix serait à recommander en hiver. En tous cas, le mois de septembre et même le commencement d'octobre, qui voient, bien à tort, les étrangers quitter cette vallée sont un moment fort beau pour la contempler dans ses riches teintes d'automne, avec ses admirables couchants et avec l'animation que donnent de nombreux troupeaux, dont les champêtres symphonies retentissent au loin.

En l'année 1885, la plus haute température a été, le 29 juin, de 33^o et la plus basse, le 14 janvier, de — 20,02^o. Ecart: 53,2^o. Pour la même année, les températures extrêmes étaient à Bonneville de 36^o et de — 21^o. Ecart: 57^o.

Quant aux jours de pluie ou de neige, on a compté, en 1885, à Chamonix 146 jours pluvieux ou neigeux, avec un total d'eau recueillie de 1175 millimètres. Le maximum d'épaisseur de neige mesuré au village a été de 1,85 m.

Les forts coups de vent, qui, sous l'action de l'air chaud du midi (*föhn*), produisent, dans d'autres vallées des Alpes, des perturbations fréquentes et souvent redoutables, sont assez rares dans la contrée qui nous occupe. Ils se produisent plutôt au printemps ou en automne, mais d'une manière assez modérée. Cependant, à des intervalles de dix, vingt ans, on a vu de vrais cyclones ravager des forêts entières et enlever les toits des maisons. Ces coups de vent n'ont cette violence que pendant quelques moments. Ce phénomène atmosphérique dure ordinairement trois jours.

* * *

La vallée de Chamonix, au point de vue ecclésiastique, fait partie du diocèse d'Annecy. Elle est divisée actuellement en trois paroisses, après en avoir formé une seule pendant longtemps. Ces trois paroisses sont: 1^o celle de *Chamonix* (avec „le prieuré“ au centre) comptant, en 1881, 1868 habitants; 2^o celle d'*Argentière*, avec 562 habitants, et 3^o celle des *Houches*, constituée la dernière, en l'année 1735. Les villages de Vallorsine (au-delà du col des Montets) et de Servoz (à l'entrée de la vallée) forment des paroisses distinctes.

Au point de vue civil et administratif, Chamonix et Argentière constituent une seule commune, avec une population qui était, en 1881, de 2480 habitants.

Le village de Chamonix, appelé encore par les montagnards de la vallée „le Prieuré“ ou aussi „Vers l'Eglise“, est, depuis l'année 1869, un des chefs-lieux de canton de la Haute Savoie.

Un couvent de moines bénédictins y fut fondé en 1090. Il devint la proie des flammes en 1758. De nombreuses constructions se groupèrent, dès le moyen-âge, autour du Prieuré et de son église, mais elles eurent gravement à souffrir, soit par les eaux, soit par l'incendie. Une des dernières inondations de l'Arve eut lieu en 1852, et, en 1855, le tocsin d'alarme annonçait à tous les échos de la vallée que le village était consumé par les flammes.

Dès lors, Chamonix s'est relevé de ses ruines. Les maisons sont en pierres et bien bâties. Les deux rues principales sont larges et propres. L'eau coule avec abondance. La mendicité n'existe pas. L'éclairage au gaz a été introduit depuis 1880. Les hôtels sont bien tenus et bien administrés. On sent, en séjournant dans cette contrée, que, malgré le flot des étrangers, la population n'en en pas subi, comme en d'autres endroits, de trop fâcheuses conséquences. L'intempérance et l'oisiveté, la débauche et la misère n'y produisent que peu de ravages.

Il y a, à Chamonix, deux églises. L'une est consacrée au culte catholique, l'autre au culte réformé.

L'église catholique ou paroissiale domine le village. Dans le cimetière qui l'entoure, reposent plus d'une victime des ascensions alpestres. Au pied des marches qui conduisent au temple, on a élevé, au mois d'août 1878, un monument à la mémoire de Jacques Balmat. Ce monument se compose d'un bloc de granit dans lequel on a incrusté un médaillon de bronze rappelant les traits du courageux montagnard. Il a été érigé par la Société géologique de France, avec le concours du Club alpin français.

Un monument plus important et plus artistique a été élevé non loin de celui-ci, mais sur la rive gauche de l'Arve, à la mémoire de H. B. de Saussure et de Balmat, dont nous raconterons plus loin la courageuse ascension. Or, un siècle après, une double statue en bronze, consacrant le souvenir de l'union féconde de la science et du courage, du génie et de l'intrépidité, était érigée à Chamonix à la mémoire du savant Genevois et de son vaillant guide. Le monument

dû au talent d'un sculpteur distingué, M. Salmson, professeur à Genève, est formé d'un vaste piédestal de granit, surmonté d'un petit plateau herbeux fermé par un encadrement de fer. Au centre sont entassés trois ou quatre gros blocs également de granit. Sur le plus haut et le plus large de ces blocs, se dressent les deux statues de grandeur naturelle. L'une (celle de Balmat), montre le chemin d'accès du Mont-Blanc et l'autre exprime la joie et l'enthousiasme de l'atteindre. Les frais de ce remarquable monument ont été couverts par les soins des clubs alpins français, suisses, italiens, autrichiens, anglais, américains, par un subside de l'Académie des sciences de Paris et par d'autres souscriptions. Sur la face qui regarde du côté de la cime vaincue, se lisent ces mots: „*A. H. B. de Saussure, Chamonix reconnaissant.*“ Lors de l'inauguration de cette statue, le 28 août 1887, toute la vallée de Chamonix fut en fête. Le gouvernement de la république française, représenté par M. Spuller, ministre de l'instruction publique, l'Etat de Genève, par M. Vautier, président du Conseil d'Etat, plusieurs associations alpinistes et savantes de France et des pays voisins se firent représenter. Sous les guirlandes qui ornaient le village heureux de recevoir ses hôtes, on pouvait lire des "devises" qui toutes exprimaient la joie de la population et le souvenir respectueux qu'elle conserve pour le naturaliste suisse, qui a si heureusement contribué à faire connaître au loin la vallée de Chamonix.

L'église protestante, que nous avons mentionnée tout à l'heure, consiste en un joli édifice, surmonté d'un clocher. Elle est située sur la rive gauche, à une petite distance du village. Elle a été construite en 1860 sous les auspices de l'association anglaise et religieuse, connue sous le nom de „Société coloniale et continentale.“ Cette société a fourni les fonds. Elle désigne les chapelains appelés à officier pendant la belle saison. La „Société évangélique“ de Genève profite de ce temple pendant trois mois d'été pour y célébrer, sous la direction d'un pasteur régulier, des cultes en langue française. Ceux-ci ont lieu ordinairement le matin, avant le premier service anglais.

Au point de vue scolaire, Chamonix possède une école primaire pour garçons et filles et une école secondaire. Il existe une école d'horlogerie officiellement subventionnée. Chaque village a son école primaire.

Bien que la population chamoniarde ne soit pas disposée à la paresse, des mesures ont cependant été prises pour parer à la mendicité. Dans ce but, il a été institué un bureau de bienfaisance géré par un conseil d'administration. Ce conseil se recrute parmi les personnes aisées de la localité. Il a recours à des collectes et fait faire chaque année une ou plusieurs distributions en argent ou en nature à ceux des habitants de la commune dont l'indigence a été dûment constatée. Cette institution charitable possède des rentes sur l'Etat et sur divers particuliers.

Pour les malades, un hôpital sera prochainement construit. Un généreux citoyen de Chamonix, M. Auguste Balmat, a fait don d'un terrain dans ce but. Quelques fonds ont déjà été recueillis et une souscription reste ouverte. Un médecin est fixé dans le village. La commune lui garantit une indemnité annuelle. Les soins qu'il donne aux contribuables de la localité font l'objet d'une taxe fixe.

Au point de vue artistique, il importe d'attirer l'attention des amateurs de bonne et belle peinture sur le Musée alpestre de M. Loppé (de Paris), situé sur le chemin de la chapelle anglaise. On peut admirer là une collection de tableaux très remarquables. Ils sont presque tous consacrés à la reproduction des effets de la haute montagne et du sommet du Mont Blanc en particulier. L'exacte représentation, soit de crevasses béantes, soit de hauts névés, soit des teintes embrasées d'un soleil couchant, produit une impression saisissante.





Notes historiques.

*Un pays dit bien plus de choses à notre cœur
quand nous en connaissons l'histoire.*

Les Chamoniards sont d'origine celtique. Avec les Bretons et les Auvergnats, les habitants de la Savoie (appelés jadis *Allobroges*) sont considérés comme étant au nombre des plus purs descendants de cette race antique.

Plusieurs noms de localité, comme le patois du pays, assez semblable à celui de la Suisse romande, appuient cette assertion.

Ce fut vers l'an 125 avant Jésus-Christ que le pays habité par les Allobroges fut soumis aux Romains et ce fut en l'an 360 de notre ère qu'il reçut le nom de *Sapaudia* (Savoie).

Si l'on peut s'en rapporter aux plus anciens témoignages des historiens, trois peuplades habitaient jadis au pied et autour de la „montagne blanche“ (*rupes alba*). C'étaient les *Salasses* au sud-est de la vallée d'Aoste, les *Centrons* au sud-ouest, (dans la Tarentaise) avec lesquels Annibal eut affaire lors de son fameux passage par le petit St-Bernard, et les *Vérages* au Nord-Est (autour d'*Octodurum*, Martigny).

Les plus anciens vestiges de la présence d'êtres humains dans la vallée autrefois si écartée de Chamoni sont les pierres à bassins ou à écuelles (pierres druidiques) qui se trouvent sur la rive droite de l'Arve: en face du village des Houches, au lieu dit „La Roche.“ Elles sont considérées par plusieurs archéologues comme se rapportant à une époque précédant l'âge du bronze.

Du temps des Romains, — alors que Chamonix faisait partie du *pagus Genevensis* (comté de Genevois), — on trouve, au nombre des souvenirs remarquables, une pierre frontière, avec inscription. Celle-ci fait allusion à deux peuples (les Viennois et les Centrons) dont elle a pour but d'indiquer la délimitation comme territoire. Cette inscription lapidaire fort bien conservée se lit au lieu dit le Larioz, sur la Forclaz de Prarion, commune de Passy. Elle est placée à l'une des entrées de la vallée de Chamonix, au bord de la voie romaine qui conduisait au col du Bonhomme. C'est sans conteste le plus ancien monument écrit de la contrée.

Il paraît à peu près certain qu'une peuplade allobroge s'établit au centre de cette partie supérieure de la vallée.

Quoi qu'il en soit, il est assez curieux de remarquer que le nom de Chamonix (Chamonys, Chamouny ou Chamounix) ne figure sur les documents qu'à partir du XVII^e siècle. Avant cette époque, l'appellation ordinaire était celle de „Prieuré“, se rapportant au couvent que les Bénédictins de l'abbaye de St-Michel de Cluses vinrent fonder, vers 1090, sous le pontificat d'Urbain II, en vertu d'un acte d'Aymon, comte suzerain de Genève. L'acte de fondation, qui est écrit sur parchemin et en beaux caractères gothiques, accorde aux colons religieux, qui vinrent défricher la vallée et en civiliser la population, divers privilèges. Il leur concède „toute l'étendue du pays comprise entre le torrent de la Diosaz (au sud-est), le Mont Blanc (alba rupes) et le Col de Balme, consistant en terres labourables, forêts, pâturages et chasses.“ A cette époque, et déjà avant l'an 1000, les évêques de Genève avaient établi à Sallanches le siège du septième décanat de leur diocèse. La juridiction du doyen de Sallanches s'étendait alors sur 58 paroisses, au nombre desquelles figurait Chamonix. Avec l'apparition de la Réforme, que Genève embrassa avec ardeur, le siège du diocèse fut transporté à Annecy et les relations ecclésiastiques avec la cité calviniste prirent fin.

En 1606, François de Sales, — qui résida dans son évêché d'Annecy durant vingt ans, — vint, la quatrième année de son épiscopat, inspecter les paroisses les plus reculées de la vallée de l'Arve. Sans aucun chemin battu, il arriva à pied au couvent des Bénédictins de Chamonix, au milieu desquels il passa quelques jours. Cette visite, faite au milieu d'une peuplade que l'on considérait alors comme un repaire de brigands, fit grand bruit. On y vit, de la part du pieux évêque, un acte de courage extraordinaire et cependant, — est-il besoin de le dire? — il reçut au pied de la „montagne Maudite“ l'accueil le plus cordial et le plus empressé.

Le Prieuré, avec ses moines peu nombreux, devint et fut pendant longtemps l'unique centre intellectuel et religieux de la vallée de Chamonix. Il en fut ainsi jusqu'à ce que sa population, en s'augmentant et en se disséminant, obligea la création de paroisses distinctes et la construction de nouveaux temples.

L'église de *Valorsine* est une des annexes les plus anciennes. Elle date de 1272 et fut construite par le prieur Richard de Villette. C'est à partir de 1330 que le village de Valorsine et les maisons de la vallée environnantes formèrent une communauté distincte.

L'église d'*Argentière* est beaucoup plus récente. Elle date de 1762. Elle fut placée sous le vocable des Apôtres St-Pierre et St-Paul. Un peu plus bas, au lieu dit „aux Tines,“ une chapelle dédiée à St-Théodule, patron du Valais, existait au XV^e siècle, sous le nom de chapelle du Châtelard.

Déjà en l'année 1091, une église dite „du Lac“ aurait existé au-dessus du défilé de Servoz, près de l'endroit où les eaux de l'Arve formaient autrefois un bassin d'une assez grande étendue. A la suite de l'éboulement de la montagne de Fys, on raconte qu'en mars 1471, les digues naturelles de ce petit lac se rompirent et que les eaux se précipitèrent en vagues furieuses, détruisant la petite église et quelques maisons. Dès lors, les offices sont célébrés dans le temple de Servoz. Comme souvenir de cette catastrophe, on peut voir encore sur la rive gauche de l'Arve, en face de son confluent avec le torrent de la Diosaz, quelques pans de murs de l'église disparue. C'est près de là, que se trouvent également les restes de le „Tour du Mollard,“ élevée par les sires de Faucigny pour la garde de la vallée et, à cent mètres de distance, un petit oratoire, creusé dans le roc, dédié à „Notre Dame du lac.“

L'église des *Houches* a été bâtie en l'année 1734. C'est cinquante-trois ans plus tard, qu'elle devint le centre d'une paroisse indépendante, distraite, en l'année 1787, de celle de Chamonix.

Six confréries ont existé jadis dans la vallée. La plus ancienne et la plus importante était celle du Saint-Esprit, dont les moines du Prieuré faisaient partie. Les cotisations recueillies permettaient de célébrer des messes dans les diverses chapelles rurales de la paroisse: soit à Saint-François (au hameau du Follier, territoire de Houches), soit à St-Joseph (à la Gréaz, même territoire), soit à St-Pierre et St-Donat (au Montquart), soit à St-Antoine (aux Houches), soit à St-Bernard et St-Ours (au village du Tour, fondé en 1694).

Au point de vue des droits de juridiction, les moines du Prieuré eurent pendant longtemps par devers eux l'exercice de la justice. Ils furent maîtres absolus sur ce terrain et n'eurent à redouter au moyen-âge aucune ingérence des autorités ou puissances environnantes.



Le Monument de Saussure.

Un ancien règlement nous fait connaître quelles furent jadis les conditions d'existence de ces frères de l'ordre de Saint-Benoît. Leur menu journalier n'avait aucun rapport avec celui des hôtels actuels de Chamonix, où les primeurs et même les marées figurent en été presque journellement. Leur régime était peu différent de celui des pauvres habitants de la contrée : fèves, châtaignes, raves, pois, œufs. Le fromage surtout était la grande source et la base de l'alimentation, aussi le servait-on „vieux“ de Pâques à l'octave de St-Jean Baptiste, „frais“ de cette dernière fête à celle de St-Michel, et „médiocre“ jusqu'au carême. La chasse cependant apportait quelque variété à cette nourriture un peu monotone. Tous les habitants pouvaient s'y livrer, moyennant une redevance en nature qui variait avec le nombre et l'espèce des animaux tués. M. le prieur recevait „un écureuil et une belette sur dix, une marmotte sur trois, une épaule de chamois pris sans filet et le quartier de devant de ceux pris au filet. Excepté à Valorsine (où la redevance était limitée à une épaule) les ours lui revenaient en entier,“ ainsi que l'indiquent les comptes des receveurs.

* * *

Comme on le sait, l'ensemble du pays — la Savoie, — après avoir fait partie de l'empire romain et de celui de Charlemagne, passa, en 888, sous la domination des rois de la Bourgogne transjurane, puis fut réunie à l'empire germanique par Conrad le Salique, qui l'érigea en comté au XI^e siècle, en faveur de Humbert aux Blanches Mains, tige des comtes de Savoie. Elle fut constituée duché en 1416. Sous l'administration sarde elle forma une intendance générale, divisée en huit provinces. Elle fut annexée à la France en 1860. Son territoire fut partagé en deux départements : la Savoie, au sud, qui a pour chef-lieu Chambéry, et la Haute-Savoie, au nord, dont le chef-lieu est Annecy.





Le Mont Blanc

et le massif qui l'entoure.

Le Mont Blanc est une des montagnes de l'Europe dont la connaissance a répandu le plus de jour sur la théorie de la terre.

Le Mont Blanc est la grande attraction de Chamonix. C'est lui qui commande la vallée et toutes les cimes environnantes. C'est lui qui attire sans cesse le regard et obsède par sa blancheur et sa majesté la pensée de celui qui, pour quelques jours, vient respirer à ses pieds l'air vivifiant des hauteurs.

La première mesure géodésique qui en a été faite, le fut en 1685 par un mathématicien vaudois: Nicolas Fatio, de Duillier, près Nyon. Il évaluait son altitude à au moins 2000 toises, soit plus de 3200 *m* au-dessus du niveau du lac Léman. Une centaine d'observations faites dès lors permet d'assigner au roi de Chamonix une hauteur de 4810 *m* au-dessus du niveau de la mer ou de 3760 *m* au-dessus du Prieuré. Le Mont Blanc est donc le plus haut sommet de l'Europe.

Son aspect n'est nullement celui des nombreuses „aiguilles“ qui l'entourent. Vu de Chamonix, son énorme masse blanche se termine par un dôme argenté, une coupole de neige couronnant une vaste pyramide solidement soutenue par de gigantesques contre-forts, dont les bases s'étalent avec ampleur de quatre côtés. Trois des faces du colosse regardent l'Italie,



mais la plus belle, la plus accessible, celle dont la pente est la moins rapide, est tournée du côté du nord.

Vu de Courmayeur, le géant des Alpes est plutôt sombre, terrible, hérissé d'arêtes et de couloirs. Il apparaît comme un formidable donjon, avec mille flèches de granit servant de cortège au dôme central, dont la blanche calotte, en dos d'âne, longue de 200 m, ne se montre vers le sud que modestement. On n'en voit pour ainsi dire que le faite.

Vu de Chamonix, au contraire, le souverain de la vallée laisse descendre du côté du nord, en lignes tantôt moëlleuses, tantôt brisées, les vastes plis de son manteau de glace, dont la blancheur ira étinceler jusque près des fleurs des prairies et jusque sous l'ombre des forêts.

Vu de son côté méridional, il se dresse terrible et sévère. Vu du nord, sa majesté s'étale dans une tranquille et incomparable grandeur. „Le Mont Blanc, — disait à sa manière un montagnard de la vallée d'Aoste, — a le visage tourné vers la Savoie!“ — „En effet, ajoutait un Chamoniard, en approuvant cette observation, — cela est vrai; mais si nous avons le beau visage du Mont Blanc, ceux de l'autre côté ont en revanche le beau visage du soleil. A Chamonix, celui-ci nous fait froide mine en hiver et semble *mettre des jambes courtes* pour venir nous voir.“

Au point de vue de sa position dans la chaîne dont il est le chef, le Mont Blanc forme, vers le sud-ouest, la tête ou le nœud d'un énorme massif d'aiguilles et de glaciers, qui s'étend sur une longueur d'une dizaine de lieues et une largeur d'une ou deux lieues. Ce massif, dans sa partie septentrionale, occupe le territoire suisse, pour son versant oriental et méridional, le territoire italien et, pour le reste, la France.

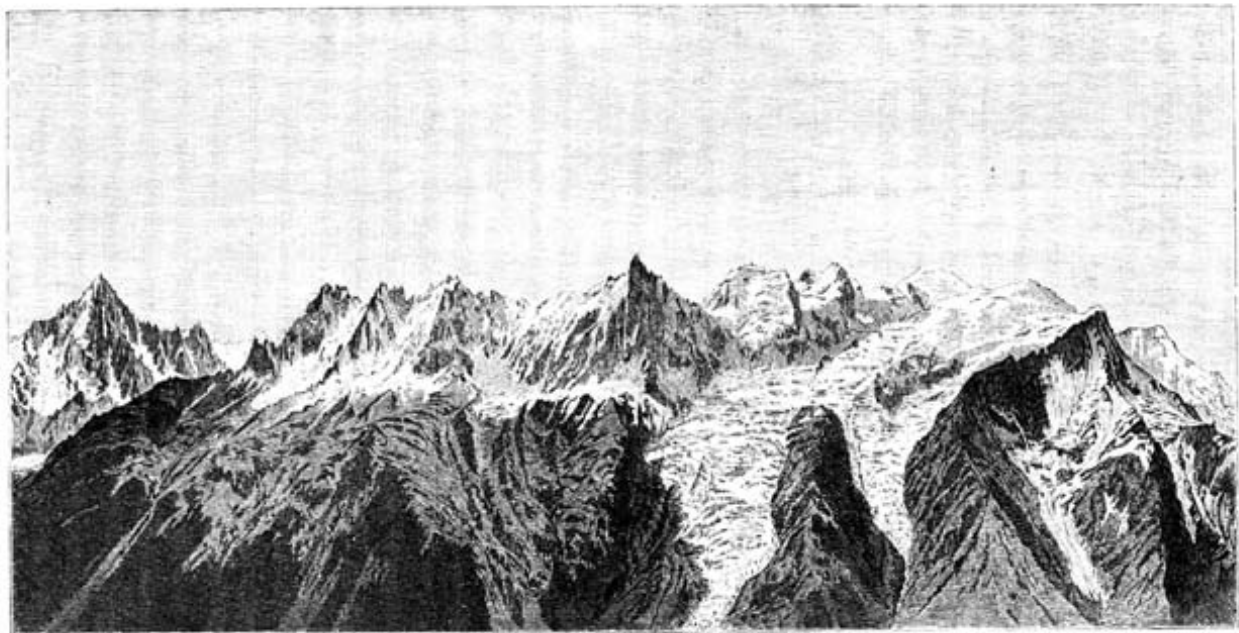
Il n'est pas facile, au premier coup d'œil, de s'orienter dans ce dédale de lignes qui s'entrecroisent, et dans ce labyrinthe de sommets et de couloirs. Pour se mettre au clair, il importe d'abord d'avoir une idée nette de l'arête centrale. Elle peut être comparée à l'échine dorsale d'une énorme carapace, dont le Mont Blanc serait la tête. Elle décrit un arc

de cercle dont les villages de Chamonix et d'Argentière occupent le centre. De cette arête centrale, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, haute en moyenne de 3 à 4000 m, se détachent des ramifications plus ou moins longues, encadrant au nord d'immenses pentes de glace, ou laissant descendre vers l'orient et le midi des glaciers de moindre étendue.

Trois parties sont à distinguer dans ce massif grandiose :

1^o La *partie septentrionale*, qui, de la pointe d'Orny et du glacier du Trient, s'étend jusqu'à la paroi presque rectiligne des „Courtes“ et des „Droites“. Cette paroi ou cette arête court de l'est à l'ouest, du Mont Dolent à l'Aiguille Verte. On compte sur cette étendue le beau glacier d'Argentière, encadré entre l'arête que nous venons d'indiquer et la chaîne centrale, les glaciers du Tour, d'Orny, de Saleinaz et de Laneuvaz, dominé au centre par l'Aiguille du Charbonnet, ayant au sud-est : les Aiguilles d'Argentière, le Tour Noir et le Dolent, à l'ouest : l'Aiguille du Dôme, et au nord : la Grande Fourche, l'Aiguille du Tour, flanqués au levant des belles pointes valaisannes des Ecandies, d'Orny et du Portalet.

2^o La *partie centrale* du massif, vue à vol d'oiseau et en s'attachant à la forme de ses glaciers, présente l'aspect d'une feuille de trèfle dont la tige est figurée par le glacier des Bois, la feuille de droite ou du sud, par les Glaciers du Géant et du Tacul, la feuille du centre par ceux de Léchaud et de Mont Mallet, et la feuille de gauche ou du nord par le glacier de Talèfre. L'horizon de ces glaciers, formant la partie centrale du massif, est borné au nord-est : par l'arête des Courtes et des Droites, à l'est : par la chaîne principale avec les Aiguilles du Triolet, de Talèfre, de Léchaud, des petites et grandes Jorasses, le Mont Mallet, la Dent du Géant et l'Aiguille de Saussure ; à l'ouest : par le Mont Maudit, le Tacul, les Aiguilles du Midi, de Plan, de Blaitière, de Charmoz et de Grépon. Ces cinq dernières pointes dominent la vallée de l'Arve. Ce sont celles qu'on voit de Chamonix.



Une partie du massif du Mont Blanc vu du Brévent.

3^o La *partie méridionale* du massif est la plus élevée. Elle a pour nœud central: le Mont Blanc dont le dôme arrondi domine cette armée d'aiguilles qui, comme un océan aux vagues immobiles s'est soulevé vers le ciel. Les sommets principaux, qui font cortège immédiat au glorieux souverain sont le Dôme et l'Aiguille du Goûter, l'Aiguille du Miage et les pointes de Trélatête, avec un brillant rayonnement de glaciers, dont les principaux sont, au nord, ceux des Bossons, de Tacomaz; à l'ouest: ceux de Bionassay et de Trélatête; au sud: ceux de l'Allée Blanche, du Miage et de la Brenva, dont les masses descendent jusque près des rives de la Doire.

Veut-on se faire une idée de la structure géologique du massif dans son ensemble et de l'impression qu'il produit vu du Tour Noir par exemple? Ecoutez Emile Javelle écrire, dans ses *Souvenirs d'un Alpiniste*, ce qui suit, après qu'il eut eu le bonheur de faire la première ascension de cette aiguille, haute de 3843 m :

„Rien, dit-il, de ce que j'avais vu jusqu'alors dans d'autres régions des Alpes ne ressemblait à ce massif d'aiguilles. Cette vue était pour moi la révélation d'une forme de beauté alpestre que j'avais à peine soupçonnée. Imaginez un homme passionné pour l'architecture et qui entre pour la première fois dans une belle cathédrale gothique ... Peut-être un mot sur la structure de ces montagnes aidera-t-il à faire comprendre ce que nous avons sous les yeux.

Le massif du Mont Blanc est fait tout entier de roches cristallines et particulièrement de granit; or ce granit, dans sa masse, est fendu par feuillets réguliers que les forces terrestres en leurs mystérieuses révolutions ont redressées à peu près verticalement. Dans une telle position, ces gigantesques feuillets de pierre ont offert des voies faciles aux agents extérieurs qui depuis des milliers de siècles travaillent à les ruiner; ceux-ci n'ont eu qu'à profiter de leurs interstices, et à ciseler la roche en suivant ses joints naturels; se détachant par plaques et par lances, les feuillets les moins compactes ont été détruits les premiers; ils ont laissé debout les plus résistants, qui, à mesure qu'ils commençaient à se ruiner à leur tour, ont pris des formes aiguës d'obélisques, de dents de peigne, d'aiguilles, comme le dit le nom si expressif de la plupart des sommités de cette chaîne ... On dirait une œuvre voulue, d'où un artiste aussi puissant que sévère a élagué tout ce qui n'exprimait pas son unique idée. Comme dans un bel édifice, où un même motif dirige le développement des piliers et des voûtes aussi bien que celui des moindres fleurons, par-

tout ici on retrouve cette forme mère, l'aiguille, le mince obélisque de granit: c'est en formidables groupes d'aiguilles que s'élancent les plus hautes cimes de la chaîne, c'est en échelonnements d'aiguilles que descendent leurs contreforts, et c'est encore en aiguilles, en milliers de petites aiguilles, que sont ciselées leurs plus minces arêtes.

L'effort du hérissément vertical de toutes ces pointes de granit est extraordinaire; on dirait une colossale cristallisation; ou plutôt on pense à une ville fabuleuse, tout entière bâtie en style gothique et remplie de cathédrales qui auraient mille, quinze cents, deux mille mètres de haut; les unes simples et massives, comme celle de Châlons, d'autres effilées, comme celle de Coutances, d'autres ciselées, dentelées, aériennes comme celle de Cologne; ici serrées en groupe, là, noblement rangées en avenues; mais toutes élevant au ciel avec le même élan grave leurs immenses flèches de pierre et les mille clochetons de leurs contre-forts et de leurs arêtes. Et cette cité fantastique, énorme, sur laquelle semble avoir passé on ne sait quel cataclysme, dort dans le plus funèbre silence, à demi ensevelie sous les neiges d'un perpétuel et magnifique hiver.

Maintenant qu'on se représente au-delà de ce féerique ensemble, bien au-dessus des plus fières de toutes ces aiguilles, et montant avec une tranquille lenteur dans les dernières hauteurs d'un ciel glacé, la masse énorme du Mont Blanc, fabuleusement surchargée de neiges éblouissantes et de glaces diaphanes.

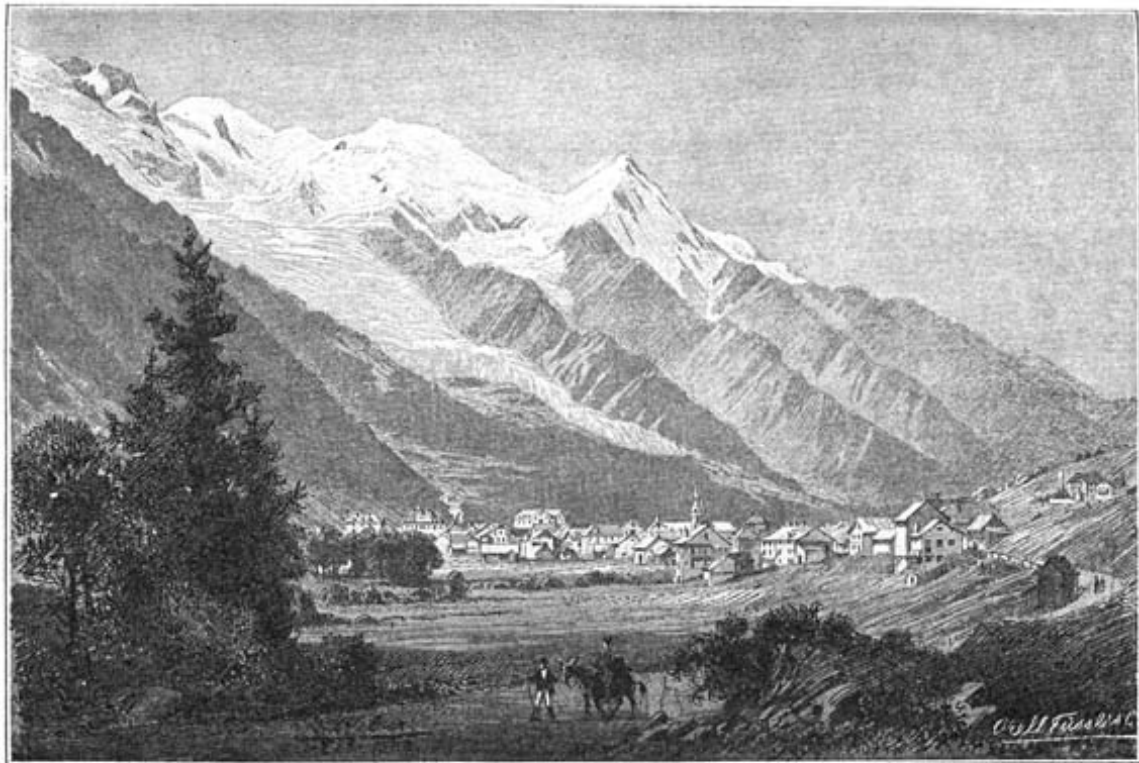
Oh! combien tout cela était grand, noble, austère et magnifique! Comment ai-je pu redescendre de là-haut! comment n'y suis-je pas resté, comme ces brahmanes de l'Inde antique qui pouvaient, dit-on, demeurer mille ans sans boire ni manger, abîmés dans leur extase au milieu des hautes solitudes de l'Himalaya.

Quand on est sur le sommet d'une des aiguilles de ce massif, ce qui frappe d'abord, c'est l'énorme vide du fond duquel on ne voit monter que de grandes formes fracassées et effrayantes, indescriptible mélange de neige et de rochers, qui ne ressemblent à rien de connu et n'ont pas encore de nom dans nos langues. On dirait les ruines de quelque donjon démantelé par une explosion formidable; ce sont ces empilements de rocs brisés, effroyablement penchés sur le vide, ces vertigineux couloirs dont la fuite fait frissonner, ces glaces méchantes plaquées aux flancs roides des granits, et qui semblent demander la mort de quelqu'un; et par dessus toutes ses choses horribles, les étranges caprices de ces entassements de neige dont nos plus grands hivers ne donnent pas d'idée; ici débordant en lèvres épaisses le long d'une arête, là miraculeusement suspendus à des murailles, ailleurs coiffant bizarrement une rangée d'aiguilles et les faisant ressembler à des fantômes ... Je revois encore, à l'occident du Tour-Noir, à 200 mètres au-dessous de nous, l'arête infernale des Aiguilles-Rouges, dardant sa rangée de lances sombres; un peu plus loin et à notre niveau, le Dolent, avec sa pure cime de neige,

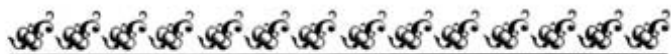
audacieusement surplombante; au-delà l'Aiguille-de-Triolet, un vilain cône de roc noir cuirassé de glaces grises et tout en affreux précipices; puis le sinistre et énorme mur des Grandes-Jorasses, à sa droite l'Aiguille du Géant, mince, penchée et menaçante, l'Aiguille-de-Rochefort, une longue et fine lame de stylet sortant d'une belle croupe de neige. Je revois surtout — et elle me fait frissonner même en imagination — la formidable chaîne qui compose ce crescendo sans pareil: les Courtes, les Droites, l'Aiguille-Verte, offrant de notre côté une muraille ininterrompue de cinq kilomètres partout rayée du haut en bas de couloirs de neige presque verticaux, et dont les derniers, ceux de l'Aiguille-Verte, sont les plus terribles qu'il y ait dans les Alpes. Enfin, tout près de nous et à peine au-dessus de notre niveau, avec ses splendides rochers montant comme un faisceau de grands tuyaux d'orgue, l'Aiguille d'Argentière, si éblouissante au soleil qu'elle semblait faite de neige et d'or.

Quant à la vue dont on jouit du haut du Mont Blanc, il faut un jour bien pur, une atmosphère bien dégagée de vapeurs, pour pouvoir distinguer, au-delà de plus de cent kilomètres, autre chose que les grandes masses. Dans cet horizon énorme, les détails du paysage, — les villages et les villes, les bois et les champs cultivés, — tout cela est ordinairement noyé dans une teinte grisâtre uniforme et voilé par le hâle. Ce qui frappe le regard, outre le bleu foncé du ciel, la blancheur des glaciers les plus rapprochés et la profondeur des vallées, c'est l'ensemble du massif lui-même, c'est la chaîne des Alpes tout entière apparaissant dans toute sa gloire et sa majesté.





Chamonix vu de l'Est.



Les Ascensions au Mont Blanc.

Balmat. De Saussure. Les dames au Mont Blanc.
La Science. Statistique des catastrophes.

*Le Roi des Alpes ne peut plus se plaindre d'être délaissé
Les fils des hommes assiègent aujourd'hui de tous côtés sa
trône de granit: ils montent dans les plis de son manteau
royal; ils phtinent sur son front de glace, au risque de périr
dans une de ses rides ou sous quelque grondement de sa colère.*

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, *Jacques Balmat* et le docteur *Paccard* furent, le 8 août 1786, les premiers ascensionnistes de la cime du Mont Blanc. L'année suivante, le 5 juillet 1787, *Balmat*, — surnommé dès lors „le Mont Blanc,“ — parvint de nouveau au sommet avec deux de ses compatriotes de *Chamonix*: *Jean Michel Cachat* et *Alexis Tournier*. Le 1, le 2 et le 3 août de la même année, il eut l'honneur d'accompagner de *Saussure* et de contribuer largement à la réussite d'une ascension que le savant genevois avait depuis vingt ans dans ses projets.

Jacques Balmat était né le 19 janvier 1762, au hameau des *Pélerin*s, près du glacier de ce nom, c'est-à-dire au pied de l'*Aiguille du Midi*. Sa maison se voit encore. Il n'avait que vingt-quatre ans et il était déjà père de famille lorsque les récompenses promises par de *Saussure*, comme son goût pour les hauteurs, lui donnèrent un zèle infatigable pour lui faire trouver le chemin d'accès de la montagne. Monté sur le *Brévent*, on le surprend étudiant avec une lunette les rochers et les glaciers de la „*taupinière blanche*“, comme il

l'appelait. Il tente d'abord une attaque par le glacier des Bois, mais les parois glacées du Mont Maudit lui barrent le passage. — Il essaye ensuite par le côté occidental du glacier des Bossons; il suit les rochers de la montagne de la Côte, met le pied sur le glacier supérieur, atteints les flots rocheux des Grands Mulets, y passe la nuit dans la neige; mais, ne voyant au matin que des brouillards autour de lui, il se voit forcé de redescendre à Chamonix. — Un nouvel assaut, toujours solitaire, le conduit plus haut: jusqu'aux Rochers Rouges, qui appuient du côté nord les derniers escarpements du Mont Blanc. Au moment d'atteindre le faite, le ciel se couvre de sombres nuages. Balmat est obligé de redescendre un peu, sans trop savoir où il se trouve, et passe la nuit, sans couverture, assis sur son sac, au bord d'une crevasse. C'était son quatrième bivouac à la belle étoile. Il faillit mourir de froid. Enfin l'aube parut. A sa grande joie, il constata que la coupole blanche était accessible de ce côté. En hâte, sentant la mort le poursuivre, il regagna le fond de la vallée, arriva chez lui presque aveugle et se jeta sur le foin, où il dormit vingt-quatre heures. Sitôt réveillé et reposé, Balmat courut en secret chez le Dr. Paccard pour lui faire part de sa découverte et le déterminer à „l'accompagner là-haut“. — Le lundi 7 août 1786, ces deux hommes partent sans bruit. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, ils atteignent l'épaule droite du Mont Blanc, au point extrême foulé par l'intrépide Balmat dans sa précédente course. Un vent furieux du nord-ouest se déchaîne en terribles rafales. Le docteur épuisé renonce à poursuivre et se laisse tomber. Balmat continue seul. A force de monter, il arrive à un point et à un moment où il voit de tous côtés les pentes s'abaisser et où son regard ravi plonge de toute part dans les profondeurs. C'est le sommet! La victoire est complète. Le Mont Blanc était vaincu.

En hâte, l'heureux vainqueur descend auprès de Paccard, le secoue, le réchauffe, et, bon gré malgré, lui fait saluer à son tour, à six heures du soir, le sommet de la montagne. Une marchande de la place de Chamonix, mise seule dans

le secret par le docteur, voyant avec sa lunette deux petits points noirs agiter là-haut un mouchoir au bout d'un bâton, courut en informer le village. La foule se rassemble et une exclamation de joie sort, le soir du 8 août, de plus de cent poitrines.

Balmat et Paccard restèrent trente-cinq minutes sur le sommet. A onze heures, par un clair de lune splendide, les courageux vainqueurs rejoignaient leur gîte de la veille, à la Montagne de la Côte, et, le lendemain, on les fêtait à Chamonix.

Le nom de l'audacieux montagnard des Pèlerins fut dans toutes les bouches. Il reçut une gratification (avec diplôme) du roi de Sardaigne. Une souscription fut ouverte en son honneur et de Saussure, recevant le 13 août la visite de Balmat, qui le transporta de joie, lui remit la récompense promise.

* * *

En l'année 1787, ce fut le tour de *Horace de Saussure* de triompher, au nom de la science, de ce Mont Blanc si ardemment convoité. Après plusieurs tentatives contrariées l'année précédente par le mauvais temps, le savant naturaliste, — conduit par Balmat, accompagné de son domestique et de 17 guides, qui portaient des provisions, des instruments de physique, des échelles et une tente — quitta Chamonix le 1^{er} août.

La première journée se passa sans danger. On gravit les rochers et les pentes gazonnées de la Montagne de la Côte, où la tente fut dressée pour passer la nuit. La seconde journée fut plus laborieuse. On traversa à grand' peine le glacier, fendu par les crevasses, pour atteindre les Grands Mulets. Un des porteurs faillit périr; un pont de neige s'étant rompu. A quatre heures du soir, les vingt ascensionnistes parvinrent au Grand Plateau, après huit heures de marche et chacun prit ses mesures pour passer la nuit sur la neige. De Saussure raconte que les guides s'étant mis à excaver la place pour y dresser

la tente, furent pris les uns après les autres du plus désagréable malaise. Ils étaient à près de 4000 *m* de hauteur. L'un des guides passa la nuit dans des angoisses terribles. On manquait d'eau, et bien qu'on fit fondre de la neige, ce moyen n'apaisait qu'à demi la soif ardente que tout le monde éprouvait. Néanmoins la nuit se passa sans grave accident. Les guides ayant fermé trop exactement les joints de la tente, qui recouvrait l'excavation creusée dans la neige, le chef de la caravane en fut incommodé et dut sortir pour respirer. La nuit était splendide. Le silence des hauteurs n'était troublé que par le grondement d'une avalanche ou par les craquements du glacier.

Au matin de la troisième journée, le thermomètre marquait — 3°. On ne fut prêt pour partir qu'à huit heures. La montée fut dure, épuisante. Chacun souffrait d'une grande gêne de la respiration, produite par la raréfaction de l'air. Enfin, à 11 heures, le 3 août 1787, de Saussure et son nombreux personnel atteignait le but de ses rêves et de ses efforts. „Mes premiers regards, dit-il, furent pour Chamonix, où je savais ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope, suivant tous mes pas avec une inquiétude trop grande sans doute, mais qui n'en était pas moins cruelle; et j'éprouvai un sentiment bien doux et bien consolant, lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avaient promis d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime, leurs craintes seraient au moins suspendues. Je pus alors jouir sans regret du grand spectacle que j'avais sous les yeux. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me dérobait à la vérité la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France ou de la Lombardie; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte; ce que je venais voir et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps de connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles dont les bases même

avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisisais leurs rapports, leur liaison, leur structure etc. Un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir." Ailleurs cependant de Saussure ajoute avec une sincérité qu'apprécieront ceux qui savent quelle est la tension nerveuse qu'exigent les hautes ascensions : „La longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avait coûtées cette victoire, me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le sommet, le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère, plutôt qu'avec un sentiment de plaisir." Cette excitation passagère ne l'empêcha pas de disposer ses instruments pour ses expériences météorologiques ; il resta en place de 11 heures à 3¹/₂ heures et fit pendant ce temps des observations nombreuses tant physiques que physiologiques.

Au bout de quatre heures et demie de séjour au sommet, il fallut quitter ce „magnifique belvédère". La caravane s'en vint passer la nuit une lieue plus bas que la nuit précédente, près des Grands Mulets. De Saussure coucha sous un des rochers les plus avancés. Les guides bivouaquèrent enveloppés dans des couvertures et blottis entre les pierres. Le lendemain, 4 août, gais et dispos, toute la troupe chaleureusement accueillie fit son entrée à Chamonix. — Trois jours après, le 9 août, un physicien anglais, M. Beaufroy, escaladait à son tour la montagne avec dix guides.

Mais de Saussure ne s'en tint pas là. Il fallait à son esprit investigateur plus qu'un séjour de quatre heures au sommet du Mont Blanc. Il vint l'année suivante en compagnie de son fils, âgé de 18 ans, d'un domestique et de quatre guides passer quinze jours de l'été de 1788 près du col par lequel on descend à Courmayeur et désigné par lui sous le nom de *Col du Géant*, soit à plus de 3300 m. On logea sous une baraque de pierres sèches et sous deux tentes. On travailla avec ardeur. De Saussure nota mille observations sur les variations barométriques, l'intensité de la chaleur solaire, l'évaporation,

l'action magnétique, la composition de l'air, son degré d'humidité et d'électricité, le mode de formation des nuages et des orages, la nature et la disposition des rochers, etc. Quant aux vivres, il les faisait chercher à Courmayeur, avec sa correspondance. A une telle altitude, le froid et la violence des vents, mêlés de neige et de grêle, furent les ennemis constants qu'ils eurent à combattre. La dernière soirée fut, paraît-il, d'une splendeur admirable. „Comment peindrai-je, dit de Saussure, „cette nuit, lorsqu'après le crépuscule, la lune brillante seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane! Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du jour, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quelle magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables instants ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et, au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.“ Il faut lire, dans son *Voyage dans les Alpes*, bien d'autres pages comme celle-ci, où de Saussure, dans un style à la fois noble et simple, décrit, avec la précision d'un savant, l'âme d'un poète et le pinceau d'un peintre, les grands tableaux qu'il eut devant les yeux. Et puis, il était bon; il était humain. Il n'avait rien de cette morgue glaciale qui, pour certains esprits étroits et mal élevés, semble caractériser l'homme supérieur. Il savait en tout âme d'homme, du plus humble et du plus petit de ses serviteurs, faire jaillir l'étincelle du cœur ou de la pensée. Aussi laissa-t-il chez ses guides et ses compagnons le plus doux et le plus bienfaisant souvenir. — Rod. Tœpffer dit à ce sujet: „Ce que j'aime dans les pages du „Voyage dans les Alpes“, ce qui m'attache à leur auteur, c'est le sentiment de bienveillance et d'humanité qui anime toujours de Saussure envers

les montagnards au milieu desquels il vit ; cette bonté douce et gaie avec laquelle il accueille ces gens, excusant leurs préjugés, compatissant à leurs dures fatigues, estimant les excellentes qualités que recouvre leur grossier extérieur. Il cause avec ses guides, il s'intéresse à leurs propos, il se fait leur ami, il ne croit pas qu'un salaire d'argent paye le respect, le dévouement, l'affection de ces cœurs simples qui se donnent à lui. Dignité vraie autant que rare, signe d'une âme belle, d'un cœur sain, d'un caractère droit et bon. Ces choses me touchent, car elles sont devenues rares, si encore elles ne l'ont toujours été. Pour tant d'autres qui ne sont que riches, l'orgueil seul de la richesse suffit à les rendre exigeants, durs, hautains envers les pauvres gens qu'ils emploient ; mais cet homme, riche aussi, et de plus savant, et de plus célèbre, trouvait simple d'être l'ami de ceux qui l'aimaient, et, sur les montagnes, le pair des montagnards."

* * *

Ascensions féminines. — La première femme qui ait fait l'ascension du Mont Blanc est une servante de Chamonix : Marie Paradis (dite *la Paradisa*). Elle tenait un petit commerce de rafraîchissements sur le sentier de la forêt des Pèlerins. Agée de 30 ans, elle atteignit le sommet le 14 juillet 1809. Son récit porte qu'arrivée au Grand Plateau, elle se coucha sur la neige, „soufflant,“ dit-elle, „comme une poule qui a trop chaud.“ Aux Rochers Rouges, n'ayant plus la force d'avancer, elle dit aux guides : „Fichi mi diens ona fringla et alla pois yo vos voudrais“ (Jetez-moi seulement dans une crevasse et allez ensuite où il vous plaira). Elle parvint cependant sur la cime.

Le 4 septembre 1838, ce fut le tour de *Melle d'Angeville*, de la Bresse, qui vécut fort longtemps et mourut à Lausanne. Au milieu de mille peines, elle dit au guide Coutet : „Si je meurs avant d'avoir atteint la cime, jurez-moi d'y porter mon corps et de l'ensevelir là-haut!“ Non seulement

elle arriva au but, mais on peut dire que même elle le dépassa. En effet, parvenue au sommet, elle se fit soulever par ses guides qui la tinrent pendant un moment au-dessus de leurs têtes. Au retour, *la Paradisa* la rencontra : „Pouvra vo!“ lui dit-elle, „yo qué vo gé creschu por être tant robusta?“ (Pauvre vous, où donc avez-vous grandi pour être si robuste?)

Le 8 août 1881, *Miss Straton* fit sa première ascension au Mont Blanc avec *Miss Lloyd*. *Miss Straton* y remonta plus tard avec un seul guide : *Jean Charlet d'Argentière*, dont elle devint l'épouse. — Le 18 août 1875, c'est une enfant de seize ans, *Melle Aline Loppé*, fille du peintre du Mont Blanc. Une autre caravane l'y rejoignit, dans laquelle se trouvait *M. le marquis de Tureune*, âgé de 72 ans. Et ainsi de suite. — En somme, depuis 1809, soixante et une dames ont foulé de leurs vaillants petits talons le front du Mont Blanc.

Dans le nombre des *ascensions masculines*, il en est de curieuses. Ainsi, en voici une à jour fixe : le 4 juillet 1872, (jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis), les Américains *Morse* et *Colgate* gravissent le Mont Blanc pour fêter là-haut cette date mémorable, et boire, à plus de 4500 m de hauteur, un verre de champagne à la santé de leur pays. Le 21 juillet 1864, un monsieur *Morshead*, surnommé l'enragé, court au sommet tout seul et fait le tour en seize heures ! — Le 7 juillet 1865, MM. *Douglas*, *Hudson* et *Hadow* (les mêmes qui périrent peu de jours après, lors de la première ascension du Cervin), accompagnés de MM. *Kennedy* et *Cormick* atteignirent la cime en 4½ heures. — *James Eccles*, le 31 juillet 1877, monta depuis *Cormayeur*, par sa route à lui, et ne mit que 3 heures 40 minutes pour descendre sur *Chamonix*. — Le 23 août 1861, *M. Robert Seaman* escalada la montagne avant le jour pour voir assez tôt le lever du soleil. — Le peintre *Loppé*, aux œuvres artistiques duquel on ne refusera pas un caractère tout particulièrement „élevé“, resta au sommet jusqu'à la nuit pour contempler, avec MM. *Stephen* et *Eccles*, l'incomparable spectacle du soleil couchant. — Les photographes *Bisson* et

Tairaz ont passé de leur côté bien des journées sur les neiges éternelles.

Comme ascension ayant un but essentiellement *scientifique*, il faut citer, après celles de de Saussure, celle des savants français Martins, Bravais et le Pilleur qui partirent de Chamonix, le 14 juillet, avec quarante guides et porteurs, pour s'installer sur le Grand Plateau. Ils eurent beaucoup à lutter contre le mauvais temps. Le Pilleur étudiait sur lui-même et sur ses compagnons les effets physiologiques de la hauteur. Bravais et Martins relevaient au moyen du théodolite les angles que formaient, entre elles et avec le Mont Blanc, les montagnes les plus en vue. Pendant un séjour de 5 heures au sommet, ils fixèrent à quatre reprises la hauteur du baromètre. Le résultat moyen de ces observations fut le chiffre aujourd'hui admis de 4810 m au-dessus du niveau de la Méditerranée. Comme ils redescendaient, leurs regards furent surpris par un fort beau spectacle: „L'ombre du Mont Blanc, formant un cône immense, s'étendait sur les blanches montagnes du Piémont: elle s'avancait lentement vers l'horizon, et nous la vîmes s'élever dans l'air, mais alors les ombres des autres montagnes vinrent successivement se joindre à elle à mesure que le soleil se couchait pour leur cime et former ainsi un cortège à l'ombre du dominateur des Alpes. Toutes, par un effet de perspective, convergaient vers lui. Ces ombres, d'un bleu verdâtre vers leur base, étaient entourées d'une teinte pourpre très vive qui se fondait dans le rose du ciel. C'était un spectacle splendide!“

Le 12 septembre 1858, *Tyndall*, qui venait, l'année précédente, d'étudier avec soin le mouvement de la mer de glace et de ses affluents glacières, gravit le Mont Blanc pour y placer un thermomètre à maxima et à minima. Avec MM. Willy et Auguste Balmat (petit neveu de Jacques), ils mirent une heure à creuser, par un affreux brouillard et par un froid de -12° , un trou dans la glace de quatre pieds de profondeur. En guise de pelle, le guide se servit de ses mains, ce qui lui valut la perte de ses ongles. Dans le trou on fixa

une tige de fer pour indiquer l'endroit où l'instrument avait été déposé. L'année suivante, on fut incapable de rien retrouver, et ce fut par le moyen de poteaux que Tyndall procéda à des expériences subséquentes. — D'autres observations physiques, entr'autres sur la radiation solaire, furent relevées à la cime du Mont Blanc, en 1866, par M. Hodgkinson, — en 1867, par M. Soret, de Genève, — en 1869, par M. Lortet de Lyon et par M. Marcet, — en 1875, par M. Violle de Grenoble, — en 1887, par M. Vallot de Paris et M. Richard, qui passèrent trois jours et trois nuits au sommet, avec les guides Alphonse Payot et Michel Savioz. — Notons enfin que, le 31 décembre 1887, en plein hiver, les quatre frères Sella, de Biella, avec deux guides, trois porteurs et un domestique allèrent s'installer à la cabane des Aiguilles Grises, gravirent le Mont Blanc, pour descendre sur Chamonix le 6 janvier. Or, tandis que ces alpinistes n'eurent, au-dessus de 4000 mètres, que 12 à 15° de froid, le thermomètre marquait, pour le même jour à Chamonix, des températures excessivement basses, soit de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro.

N'oublions pas de remarquer que, tandis que jadis les ascensionnistes suivaient tous le chemin découvert en 1786 par Jacques Balmat, il vint un temps où d'autres routes furent essayées. C'est ainsi qu'en 1827 eut lieu la première ascension par le Corridor, faite par MM. Fellowes et Hawes, avec Joseph Coutet pour guide. En 1855, se fit la première ascension depuis St-Gervais, par l'Aiguille et le Dôme du Goûter, le Grand Plateau et le Corridor, par MM. Kennedy, Ch. Hudson, Grenville, Schmith et Anislie. — En 1859, le Révérend Ch. Hudson réussit une des premières ascensions par les Bosses du Dromadaire, chemin découvert précédemment par Marie Coutet dit „Montelet“. Cette voie d'accès est la plus suivie et la plus praticable aujourd'hui.

Statistique. Il résulte d'annotations soigneusement tenues à jour, qu'il y a eu plus de 1050 ascensions au sommet du Mont Blanc depuis l'année 1786 à 1887, soit une moyenne de plus de dix par an. Nous en avons relevé les chiffres dans le fameux registre de la Compagnie des guides de Chamonix. Dans ce livre d'or, respectable in-folio à coins de cuivre, tenu sous vitrine dans le bureau du guide-chef, on trouve soigneusement consignées les ascensions diverses, leur date, le nom des touristes et des guides, comme — hélas aussi! — les catastrophes qui se sont produites. Une croix funèbre, avec trois mots: „*Requiescat in pace!*“ sont marqués çà et là et éveillent de sombres souvenirs.

C'est sur une de ces pages funèbres qu'on lit entr'autres ces lignes consacrées à la mort tragique du vainqueur du Mont Blanc. „Balmat Jacques est décédé en septembre 1834. Son corps gît au fond d'un abîme immense, où s'engouffrent à chaque instant des avalanches de pierres et de glace, au pied d'une des hautes cimes qui bordent la vallée de Sixt. Le précipice où il est tombé a plus de 400 pieds de profondeur.“ — Il était à la recherche d'une mine aurifère. Quelques vieilles femmes prétendent qu'il apparait la veille d'un malheur.

* * *

Les catastrophes. — La première eut lieu le 20 août 1820, lors d'une ascension qui avait à sa tête le *Dr. Hamel*, conseiller de Russie. Une avalanche se produisit tout à coup sur la pente des Rochers Rouges. Elle entraîna la caravane et coûta la vie à Pierre Carrier, Pierre Balmat et Auguste Tairaz, précipités dans le gouffre d'une profonde crevasse. Chose bien remarquable, 41 ans après, soit le 15 août 1861, on retrouvait leurs ossements et leurs habits à huit kilomètres plus bas, là où le glacier des Bossons se soulève avant d'opérer sa chute et dresse par centaine ses pyramides de glace. Les cadavres de ces infortunés avaient donc mis plus de quarante ans à franchir cette distance. La marche de la descente

avait été de 50 centimètres en moyenne par 24 heures. Durant les quatre années qui suivirent, le sinistre glacier continua à rendre à la lumière ses proies par lambeaux, et cela dans un état de conservation extraordinaire. Les chairs étaient encore fermes et souples. Les voiles de soie étaient entiers. Le sac de Pierre Carrier contenait un gigot de mouton parfaitement reconnaissable. Un bouchon de liège avait conservé, non seulement la teinte rosée, mais jusqu'à l'odeur du vin.

Le 9 août 1864, le jeune *Ambroise Coutet*, qui avait commis l'imprudencé de ne pas rester attaché à la corde, disparaît avec un pont de neige qui cède sous ses pieds, au-dessus d'une crevasse large de deux mètres. Un guide (Michel Payot) sè fait descendre à plus de 30 m de profondeur, mais sans réussir à atteindre la victime. — Le 23 août 1866, l'écoissais *James Young*, monté sans guide avec deux de ses frères en redescend par l'ancien passage. Il est entraîné sur une pente de glace et trouve la mort. — Le 13 octobre de la même année, le capitaine anglais *Arkwright* et les guides *Michel Simond*, *François* et *Joseph Tournier* périssent sous une avalanche près de l'endroit où avait eu lieu la première catastrophe. Ce passage fut dès lors condamné.

Le 2 août 1870, *Madame Marke* et le domestique des Grands Mulets, *Olivier Gay*, disparaissent avec un pont de neige dans une crevasse, un peu plus bas que le Mur de la Côte. Corde rompue. — Un mois après, eut lieu le malheur le plus grave dont les neiges du Mont Blanc aient été le théâtre. Il fit à lui seul plus de victimes que tous les précédents à la fois. C'était au commencement de septembre. Il s'agissait d'une caravane de onze personnes. En tête se trouvaient deux américains: *Mrs. John Randall* et le *Dr. Bean*, plus un révérend écoissais *Marc Corkendale* avec trois guides et cinq porteurs. La troupe fut assaillie près de la cime par un temps affreux. Les visages fouettés par la neige et par un vent furieux, guides et touristes perdirent leur chemin et périrent tous. On retrouva cinq cadavres, le 17 septembre, près des Petits Mulets. Quant aux six autres, on ignore encore ce qu'ils

sont devenus. Dans le carnet d'un des cadavres retrouvés, celui du Dr. Bean, on put lire entr'autres ces lignes adressées à sa femme: „*Sept septembre, au soir.* — Nous avons été deux jours sur le Mont Blanc au milieu d'un terrible ouragan de neige. Nous avons perdu notre route *) et nous sommes dans un trou creusé dans la neige., à une hauteur de 15,000 pieds. Je n'ai plus l'espoir de descendre . . . Peut-être ce carnet sera trouvé et te sera remis . . . Nous n'avons rien à manger . . . Mes pieds sont déjà gelés et je suis épuisé. Je n'ai que la force d'écrire quelques mots . . . Je meurs dans la foi en Dieu et dans des pensées d'amour pour toi . . . Adieu à tous! J'espère que nous nous retrouverons au ciel . . . A toi pour toujours!“

Malheureusement, à cette liste déjà trop longue il faut ajouter deux malheurs encore: le 31 août 1874, sur le versant opposé de la montagne, M. *Marshall* et le guide *Fischer* sont tués sur le coup en tombant dans une crevasse, sur le glacier du Brouillard, et, le 20 août 1877, un porteur qui accompagnait M. *Gonella* est emporté par une avalanche. — Il résulte de cette lugubre énumération que de l'année 1820 à 1877 le Roi des Alpes a causé la mort de 25 personnes, soit 7 voyageurs et 18 guides ou porteurs.

Aujourd'hui que l'ascension par l'ancien passage est interdite aux guides, on monte par les Bosses du Dromadaire. Il faut deux jours depuis Chamonix, en couchant le premier soir aux Grands Mulets. L'ascension est longue et fatigante, mais elle n'est pas dangereuse comme d'autres dont le but est moins élevé. L'essentiel pour réussir est, il va sans dire, le beau temps, mais aussi un certain „entraînement“, un exercice antérieur qui donne aux jarrets l'élasticité voulue, aux poumons plus de force pour réagir contre la raréfaction de l'air, à l'organisme dans son ensemble cette vigueur et cette souplesse qui le mettent à l'abri de tous les ennemis du „mal de montagne“.

*) Ils étaient à deux pas de la vraie ligne de descente.





Promenades, Excursions et Ascensions diverses.

*Là-haut, là-haut, c'est le mléze,
C'est la cascade et son rocher,
C'est le cyllise ayant à l'aise
Tout un abîme où se pencher.*

Les buts de **promenade** aux environs de Chamonix sont variés et nombreux, soit qu'il s'agisse de suivre des chemins généralement très bien entretenus, soit qu'on se propose d'errer dans les bois, de suivre le cours de l'Arve ou de laisser reposer ses yeux sur la verdure des pâturages.

A ceux qui, après une ascension fatigante, recherchent la tranquillité, rêvent après le silence des bois, avec leurs mousses touffues et leurs sentiers poétiques et solitaires, nous leur recommandons d'aller passer quelques heures, aux approches du couchant surtout, dans la *forêt du Bouchet*, qui s'étend dans la plaine, à une petite demi-heure à l'est du village. Dans ce parc naturel, au sein de cette nature abandonnée, ils trouveront avec les parfums vivifiant des sapins et la sereine poésie des bois, des effets de lumière splendides, des tableaux pleins de charmes et de ravissantes échappées sur les sommets d'alentour, dont la beauté revêt une grandeur plus douce lorsqu'elle est entrevue dans l'encadrement d'une forêt.

Une promenade plus lointaine, dans la même direction, aura pour but *les sources de l'Arveyron*. On peut s'y rendre par une rive et revenir par l'autre. L'Arveyron est le nom donné au torrent qui s'échappe du glacier des Bois et va se confondre plus bas avec les eaux de l'Arve. Une caverne de glace encadrait jadis la sortie du torrent. Trois touristes eurent

un jour l'idée lumineuse de lancer une grenade sous ces voûtes sauvages. L'explosion eut pour résultat non seulement de faire crouler la grotte, mais d'écraser un des voyageurs et de blesser les deux autres qu'on eut assez de peine à retirer des décombres.

Dans une direction opposée, il est aussi facile qu'intéressant d'aller faire une visite au beau *glacier des Bossons*, dont la masse blanche descend comme une cataracte immobile au nord du Mont Blanc. Cette promenade demande trois heures pour l'aller et le retour. On peut atteindre le glacier par un côté et revenir par l'autre, sans l'ombre d'un danger. Si l'on veut monter ou descendre sur le glacier, afin d'en étudier les crevasses et les séracs, on fera bien de prendre un guide ou en tous cas d'avoir de bonnes chaussures ferrées et de se munir d'une corde et d'un „piolet“. Le trajet du glacier d'une moraine à l'autre ne demande que quelques minutes. Il se fait ordinairement à la hauteur du pavillon qui a été construit à la lisière de la forêt. Près de là, une grotte a été creusée dans la glace. Le mouvement en avant du glacier la fait descendre chaque année de quelques mètres.

Non loin de là, toujours sur la rive gauche de l'Arve, une jolie promenade peut être faite à la *cascade des Pèlerins*, au-dessus du hameau où naquit et vécut Jacques Balmat, ou encore aux *cascades du Dard* et à celle de *Folly* ou de *Blaitière*.

Outre le glacier des Bossons et celui des Bois, il est un troisième glacier qui descend assez bas dans la vallée et auquel on aura fort raison d'accorder une demi-journée pour en visiter la partie inférieure; nous voulons parler du *glacier d'Argentière*. Une voiture abrégera la distance jusqu'au village de ce nom.

De là, on montera à pied jusqu'aux blancs séracs que l'on voit déboucher dans la vallée comme un bataillon de blancs soldats. Ils apparaissent au sortir de l'amphithéâtre grandiose que commandent l'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru, au sud, et les Aiguilles du Chardonnet et d'Argentière, au nord. Si l'on traverse le glacier pour atteindre sa rive gauche, on reviendra par les chalets de Lognant.

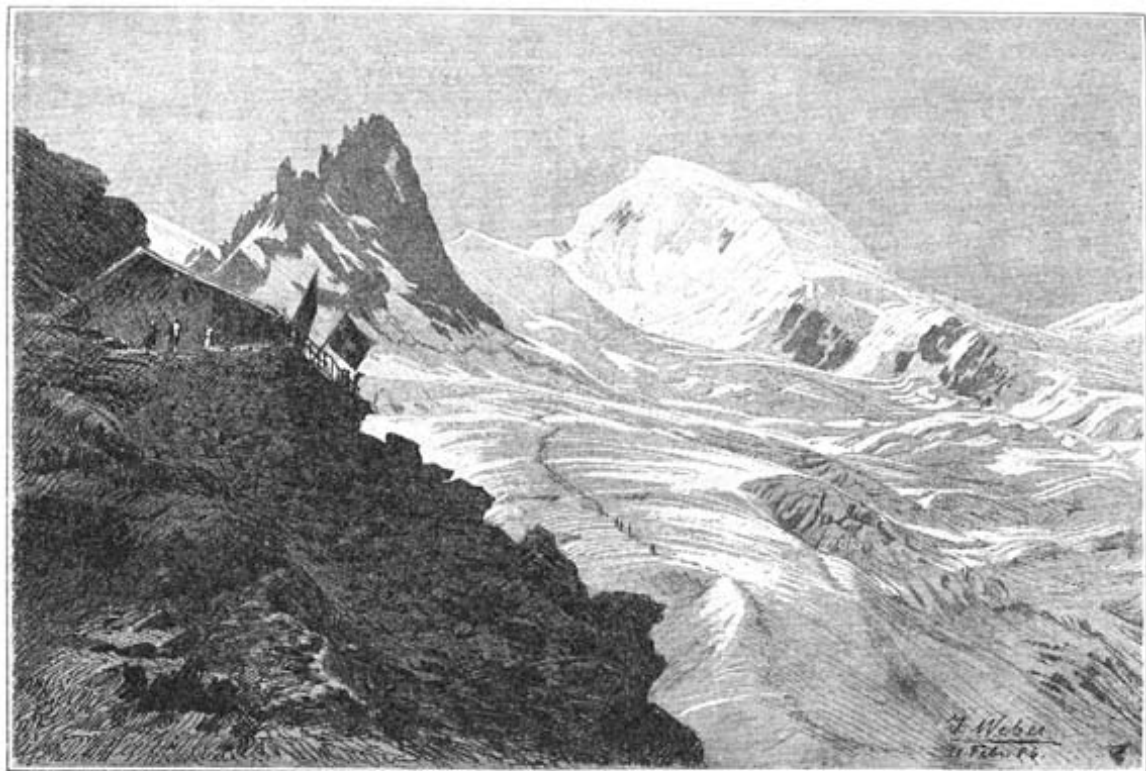
Une demi-journée sera aussi des mieux employée à visiter les *Gorges de la Diosaz*, près du village de Servoz. La Diosaz est un torrent encaissé qui descend du Buet et se jette dans l'Arve. En l'année 1873, M. le professeur Achille Cazin eut l'idée de faire construire par deux courageux ouvriers (Berthoud et Anchisi) un chemin d'un kilomètre de longueur qui longe le torrent dans des sites aussi sauvages que pittoresques. Grâce à de solides galeries, soutenues et bordées par des barres de fer, on peut remonter ce vallon de cascades en cascades, pour arriver jusqu'à un pont naturel, formé par un énorme bloc de rocher tombé entre les parois de l'abîme, au fond duquel les eaux limpides de la Diosaz se précipitent avec fracas. Un nid d'aigle existait jadis près de là. A l'entrée des gorges, le touriste aperçoit deux monuments : l'un, en granit, est le tombeau de M. Cazin, qui, par divers écrits, a fait connaître cette contrée intéressante ; l'autre a été élevé à la mémoire de M. Eschen du Holstein, qui, le 7 avril 1801, périt en tombant du Buet sur le glacier d'Entre les Eaux.

* * *

Excursions. — Sur la chaîne qui fait face au Mont Blanc au nord, et d'où le monarque de la vallée se présente avec tout l'étonnant cortège de ses aiguilles et de ses glaciers, il est plusieurs points de vue à signaler qui sont devenus célèbres par leur réputation panoramique. C'est le cas entre autres du Brévent, de la Flégère et du Buet.

Le *Brévent* est une sommité rocheuse et dénudée, haute de 2519 m, et dont les escarpements aux lignes élancées dominent Chamonix au nord-ouest. On peut en atteindre la cime à dos de mulet, en passant par le pavillon de Bel Achat, situé près de l'arête méridionale de la montagne, et en attaquant le sommet par derrière.

Le chemin qui monte à Bel Achat et au Brévent a été récemment construit. On arrive à l'auberge (ouverte depuis la fin de mai au milieu d'octobre) en suivant 72 lacets qui serpentent



Les Grands Mulets.

à travers les forêts puis les pâturages. A une altitude à 2126 m, on trouve une auberge propre, avec quatre lits à l'usage des voyageurs. De là, le chemin très bien tracé conduit à travers un paysage palestinien et au milieu d'un vrai cimetière de roches éboulées, jusqu'au sommet où existait autrefois un pavillon-restaurant, mais qui, à deux reprises, a été incendié par le feu du ciel. La vue dont on jouit du Brévent est une des plus belles de la contrée, car on se trouve en face du Mont Blanc, dont la chaîne admirable s'étale, au sud et à l'est, dans toute sa gloire. En regardant à ses pieds, on distingue le village de Chamonix à une distance de 1475 m de profondeur. Pour effectuer le retour, le plus court est d'atteindre le joli plateau gazonné de Plan-Praz, après avoir passé par „la Cheminée“, sentier taillé en escalier, pratiqué au nord-est du sommet. La descente est intéressante. La vue qu'on a toujours devant les yeux en abrège la longueur. De contours en contours, on arrive sous bois puis au Prieuré.

La Flégère est un site qui offre beaucoup d'analogie comme vue et comme chemin d'accès avec le Brévent. Du haut d'un petit plateau, à 1878 m de hauteur, au pied de l'Aiguille de la Floria, on a devant soi les blanches étendues de la Mer de Glace et des cimes qui l'entourent. On peut atteindre la Flégère à mulet, en deux heures. L'auberge en bon état a dix lits à l'usage de ceux qui veulent s'accorder le plaisir de contempler le coucher et le lever du soleil. Lorsqu'il fait beau, il monte jusqu'à 80 personnes par jour. Sur les pâturages d'alentour, un troupeau de vaches d'une cinquantaine de têtes fait entendre ses joyeuses sonneries. De la Flégère, on peut, en quatre heures, faire l'ascension de l'Aiguille de la Glière (2855 m) d'où la vue plonge sur les trois glaciers des Bois, d'Argentière et du Tour. Cette excursion permet de visiter le joli petit lac Noir.

Plus au nord, au-delà de la chaîne des Aiguilles Rouges, il faut recommander à l'attention des touristes l'ascension du *Buet* (3109 m). Elle est facile et admirablement récompensée par une vue d'ensemble sur tout le massif du Mont Blanc.

On la fait en huit heures. Les mulets peuvent monter jusqu'à Pierre-à-Bérard, grand rocher servant d'abri. De là, on gravit un sentier rapide qui serpente entre des rocs de granit et l'on parvient au sommet formé par une calotte de neige et de glace de deux cents mètres d'épaisseur. Pour le retour, on peut descendre en neuf heures sur Servoz et, de là, on est en une heure et demie à Chamonix.

Telles sont les excursions principales à faire sur la rive droite de l'Arve. Sur la rive gauche il importe de noter les suivantes :

1^o Le *Montenvers* et à la *Mer de Glace*. On peut y monter en deux heures et demie en suivant l'ancien „sentier des crystalliers“, aujourd'hui excellent chemin communal, qui fut élargi et amélioré quelques temps après l'annexion de la Savoie à la France, lors de la visite que fit Napoléon III. Le Montenvers se trouve au pied des Aiguilles du Charmoz et de Grépon et en face de la majestueuse Aiguille du Dru. C'est une croupe arrondie et gazonnée, ombragée par les sapins et les mélèzes, et sur laquelle on a élevé diverses constructions : un chalet (qui fut la première auberge bâtie en 1834), un pavillon de pierre avec l'inscription : *A la nature* et un grand Hôtel qui a été inauguré en 1880. Depuis ce vaste édifice, le voyageur doit descendre pour s'approcher du glacier. Il passe près d'une sorte de caverne naturelle formée par des blocs éboulés, connue sous le nom de „Pierre aux Anglais“. C'est là que MM. Windham et Pockocke passèrent la nuit en 1740. Le trajet du glacier n'offre aucun danger. Au besoin, les dames pourront se laisser envelopper leurs bottines de chaussettes de laine, afin d'éviter les glissades, et les guides de service leur serviront d'escorte. En une demi-heure, on peut atteindre la moraine orientale, que l'on quitte plus bas, pour suivre aux flancs des rochers un sentier très nettement taillé et bordé de tiges de fer, qui ne mérite plus le titre de „mauvais pas“, dont on l'a sinistrement baptisé. Une fois ce pas franchi, on se reposera peut-être volontiers sous les rochers du „Chapeau“ (où se blottit

un pavillon-restaurant) pour admirer la beauté de ce point de vue. La rentrée à Chamonix peut se faire en deux heures, en suivant sous la forêt un ravissant chemin, aux échappées des plus pittoresques, passer par le petit hameau du Lavancher et atteindre la grande route. Les mulets que l'on a renvoyés en arrivant au Montenvers peuvent revenir au Chapeau à la rencontre de leurs cavaliers. On peut se faire une idée de l'effroi naïf que les hauteurs inoffensives et l'accès du Montenvers causaient autrefois, quand on saura qu'en 1810, lorsque l'impératrice Joséphine eut le courage inouï d'y monter, elle se fit escorter, elle et les dames de sa suite, par soixante-huit guides et porteurs!!

2^o *Le Jardin* (2997 m). — On appelle de ce nom une esplanade triangulaire tout entourée de neige et de glace, située comme une oasis verdoyante, au milieu du glacier de Talèfre (un des affluents de la Mer de Glace). On dirait un autel se dressant au centre d'une basilique blanche, dont les colonnes sont les aiguilles d'alentour et le plafond, la voûte azurée du ciel. De cet flot de granit tapissé de fleurs et de gazon, défendu à sa base par des moraines grises, ont joui d'une vue grandiose qu'il est facile de se représenter en jetant un simple coup d'œil sur la carte. Ce point de vue célèbre sert de point de départ pour diverses ascensions. On y parvient en sept heures et demie depuis Chamonix. Il va sans dire que la course sera moins fatigante si l'on va prendre gîte au Montenvers.

3^o *A Pierre pointue, Pierre-à-Echelle et aux Grands Mulets*. — Si du Montenvers il était possible de suivre un sentier de hauteur, pareil à celui qui a été tracé sur l'autre versant de la vallée, entre la Flégère et Plan-Praz, on ferait presque horizontalement, par les pâturages de la Tapiaz, un chemin de retour à Chamonix, qui serait aussi intéressant que varié d'aspect. Il se fera certainement un jour et permettra aux touristes de se rendre directement de Montenvers à Pierre pointue, c'est-à-dire de la rive gauche de la Mer de Glace à la rive droite du glacier des Bossons. — Pierre

pointue (2049 m) et Pierre-à-Echelle (2411 m) sont deux stations d'arrêt qui se trouvent sur le chemin de la célèbre cabane des Grands Mulets et par conséquent sur la principale route d'ascension au Mont Blanc. On compte trois heures de Chamonix pour atteindre la terrasse du pavillon de Pierre pointue. De là, le regard embrasse un vaste horizon de montagnes, depuis le Col de Balme au Mont Charvin, près d'Annecy. Mais la vue qui attire le plus est celle des hauts névés du Mont Blanc et surtout celle du glacier des Bossons dont on est très rapproché et qui se voit ici aux deux tiers de sa hauteur. Avant d'opérer sa cataracte majestueuse dans la vallée, une énorme saillie de rocher soulève sa carapace blanche, ridée par de nombreuses crevasses. A l'extrémité de la terrasse, commence le sentier de Pierre-à-Echelle, taillé en corniche le long du précipice. Arrivé au glacier, on y pose le pied et, en deux heures, on atteint les Grands Mulets, après avoir côtoyé et franchi, „à la jonction“ des deux glaciers, un dédale de crevasses et de séracs, dont la présence plus ou moins tourmentée constitue les seules difficultés de l'ascension. A la cabane des Grands Mulets (dont nous entretiendrons le lecteur plus loin et plus en détail), on trouve tout ce qui peut être nécessaire comme gîte et comme nourriture. — Au retour, on fera peut-être bien, pour varier l'itinéraire, de prendre depuis Pierre pointue les versants gazonnés et les moraines du glacier des Pèlerins sur le Plan de l'Aiguille ou la Tapiaz. Là, au pied des masses énormes des Aiguilles du Plan et du Midi, la vue s'étend jusqu'à l'Oberland bernois d'une part et jusqu'au Dauphiné de l'autre.

4^o *Le tour du Mont Blanc* est une course fort intéressante et sans difficulté. Elle demande quatre à cinq jours. On peut l'effectuer dans plusieurs de ses parties à dos de mulet ou en voiture. Quand la science aura résolu le difficile problème des voyages aériens et de leur direction, il n'y aura pas de plus belle course à faire que de s'accorder le plaisir, en se tenant à 2000 ou 3500 m d'altitude, d'inspecter le massif du Mont Blanc dans tout son pourtour extérieur. En

se dirigeant d'abord vers le sud, au-dessus du Col de Voza, on passera au-dessus de la vallée de Montjoie, en face des glaciers de Miage et de Trélatête. On tournera vers l'est au-dessus des Cols du Bonhomme et de la Seigne, pour planer sur l'Allée Blanche et le Val Ferret, en saluant à ses pieds les villages d'Entrèves et Courmayeur et à sa gauche les flancs hérissés du Mont Blanc. On passera plus loin au-dessus du Col Ferret (près du Grand St-Bernard) pour se diriger au nord sur Orsières et Martigny, en contemplant à sa gauche, du Mont Dolent à la Pointe d'Orny, les étincelantes blancheurs des glaciers de Laneuvaz, de Saleinaz et d'Orny. De là, les heureux voyageurs pourront se faire descendre dans les prairies qui entourent le Prieuré de Chamonix, après avoir franchi les Cols de la Forclaz, de Balme ou des Montets. —

* * *

Premières Ascensions. Toutes les cimes du massif du Mont Blanc, même celles qui passaient jadis pour inaccessibles, ont été gravies dans la seconde moitié de ce siècle. Sans entrer dans des détails qu'on trouvera dans les publications spéciales et alpinistes, nous devons au moins rappeler ici quelques-unes des principales ascensions et les noms de ceux qui les ont faites pour la première fois.

Massif central. *L'Aiguille du Grépon* (2866 m) a vu son premier vainqueur en la personne de M. Dunot (français), en septembre 1884, accompagné des guides François et Gaspard Simond et Aug. Tairaz. L'assaut fut donné à la montagne du côté de l'Aiguille de Blaitière. — *L'Aiguille du Charmoz* (3442 m). Première ascension : M. Marmeret (anglais) avec les guides suisses Burgener, le 3 août 1881. M. Dunot fit plus tard la même ascension, avec trois guides, mais en prenant la cime d'un autre côté. — *L'Aiguille de Blaitière* (3533 m). La cime de gauche qui est la plus haute a été atteinte en premier lieu par M. Charlet-Straton. — *L'Aiguille du Plan* (3673 m). Première ascension : M. Ecles (anglais),

juillet 1871. — *Le Col du Plan*: M. et Mme. Millot, août 1873, guidés par Henri Devouassoux et Michel Balmat. — *L'Aiguille du Midi* (3843 m). Première ascension: M. Fernand de Bouillé, le 5 août 1856, avec les guides Ambroise et Jean Simond, Alexandre Devouassoux, Michel Coutet, etc. Le col de cette aiguille a été gravi pour la première fois le 6 août 1868 par le couloir de gauche (en regardant la montagne depuis Chamonix) par M. Briquet de Genève avec les guides Ad. Folliquet, Jean et Michel Balmat. — *L'Aiguille du Géant* (la plus haute pointe): M. Graham, septembre 1882, avec Alphonse Payot et Aug. Cupelin. M. Cellot fit la première ascension de l'Aiguille moins élevée. — *Le Mont Mallet* (3980 m): M. Walkott avec Jean Pierre Cachat et Melchior Anderegg (suisse). — *Les Grandes Jorasses*: M. Whymper avec Michel Croz, Christian Almer et Biener atteignit depuis Courmayeur la pointe la moins élevée (3272 m). La plus haute (4206 m) fut gravie le 30 juin 1868 par M. Walker. Le col eut pour premier vainqueur M. Willy, le 9 septembre 1864, avec Fréd. Payot. — *L'Aiguille du Moine*: M. et Mme. Charlet-Straton et M^{lle}. Lewis Loyd avec Joseph Simond. — *L'Aiguille de Trélaporte*: M. Straton, avec Pierre Charlet et Jean Pierre Cachat au mois d'août 1886. — *Le Col des Hirondelles*: MM. Kennedy, Marshall et Michel, Lecestiven et Loppé, le 20 juillet 1873, avec H. Devouassoux et les deux frères Almer. — *Le Col de Rochefort* et l'Aiguille de ce nom: M. Ecles avec Alph. Payot.

Massif septentrional. *L'Aiguille Verte* (4127 m). La première ascension en fut faite le 28 juin 1865 par M. Whymper accompagné de Christian Almer et Biener (suisses). — *L'Aiguille d'Argentière* (3901 m): MM. Whymper et Reilly en 1864 avec Michel Croz, Henri Charlet et Michel Payot. — *L'Aiguille de Léchaux* (3780 m): MM. Marshall et Kennedy le 14 juillet 1872. — *L'Aiguille du Tour Noir* (3843 m): M. Emile Javelle, en 1876. — *L'Aiguille du Chardonnet* (3823 m): M. Robert Fowler, le 20 septembre 1865, avec Michel Ducroz et Michel Balmat. — *L'Aiguille du Dru* (3815 m): M. Charlet, le 29 août 1879, avec Prosper Payot et Fréd. Folliquet. Un

peu plus tard M. Dunot avec Frank Simond et Emile Rey. — *Le Mont Dolent* (3820 m): MM. Whymper, Reilly et Adams, en juillet 1864, avec Michel Croz, Michel Payot et Henri Charlet. Le col fut franchi le 26 juin 1865 par M. Whymper. — *L'Aiguille du Triolet* (3879 m): M. Eccles, avant l'année 1877. — *Le Col de Laneuaz* par M. Alb. Guard le 17 septembre 1876. — *Le Col des Grands Montets*, par MM. Adams, Reilly, Brindam et Robinson, en juillet 1855, avec Venance Balmat et Alexandre Fontaine. — *Le Col de Talèfre*: M. Abercromby, le 22 août 1873. — *Le Col du Tour*: M. Kiplatchatman et G. U. Aeurd, le 12 juillet 1853, avec Jean Baptiste Croz.

Massif méridional. *Le Mont Blanc* (4810 m) par Jacques Balmat, âgé de 24 ans, et le Docteur Paccard, le 8 août 1786, — *L'Aiguille de Trélatête* (3932 m): MM. Whymper et Reilly, le 12 juillet 1864. — *L'Aiguille de Bionnassay* (4061 m): MM. Macdonald et Edward Buxton, avec Michel Payot. — *L'Aiguille du Miage* (3688 m): M. Macdonald avec Jean Baptiste Croz, le 25 juin 1862, par le glacier de Trélatête. — *Le Col du Dôme*: MM. A. Adams, Whymper, Reilly et Birbeck avec Michel Croz et Michel Payot, en juillet 1864. En sens inverse, par MM. Crauford Grave, Macdonald et E. Buxton, le 6 août 1865, avec Jean Pierre Cachat et deux guides suisses.

Aux Aiguilles Rouges. *L'Aiguille du Pouce*: MM. Poncin avec Fréd. Payot et Gaspard Simond, le 4 août 1887. — *La Persévérance*: M. et Mme. Charlet-Straton avec Joseph Simond, en 1874. — La pointe voisine du *Pain de Sucre*: M. Martin avec Michel Balmat et Michel Devouassoux, en août 1867.

Comme on peut le constater, par les noms des sommités qui précèdent, le massif du Mont Blanc est le pays des „*Aiguilles*,“ tandis qu'ailleurs ce sont des „*dents*“ (Suisse française), des „*Horn*“ (Oberland bernois) et des „*piz*“ (Grisons).





Guides, Cabanes et Glaciers.

Il n'est pas de plus sûr pourvoyeur de crevasses que celui qui se prétend guide et n'est qu'un ignorant.

La „compagnie des guides“ de Chamonix est un corps bien organisé et absolument respectable. Comme dans les principales stations alpestres de la Suisse, nul ne peut prétendre au titre de guide sans avoir fait ses preuves et subi un examen. Pour entrer dans cette vaillante confrérie, il faut, à Chamonix, être français et être âgé d'au moins 23 ans. Le maximum d'âge est de 55 à 60 ans, à la condition que les aptitudes physiques et morales soient garanties par un certificat officiel. Tout candidat à cette profession doit se faire inscrire au bureau du „Guide-Chef“, en payant une contribution d'entrée, qui l'autorise à accompagner à titre de volontaire, une caravane d'ascensionnistes. Pour être admis au titre de „guide“, il doit être jugé suffisamment instruit, d'une moralité notoire et se présenter devant une commission d'examen présidée par le sous-préfet du Département.

La compagnie des guides nomme tous les deux ans son Conseil d'administration appelé à délibérer sur toutes les questions intéressant l'association. Celle-ci a pour agent un guide-chef et, comme suppléant, un sous-guide-chef, ayant tous deux leur résidence à Chamonix. Un bureau, ouvert du 15 avril au 1^{er} novembre, est à l'usage des voyageurs en vue de l'organisation des courses et ascensions et pour fournir tous les renseignements désirables. Il reçoit, il va sans dire, les observations ou les plaintes. Il tient à jour un registre des courses

faites, ainsi qu'un livre d'ordre pour la désignation des guides et porteurs.

Dans la règle, chaque guide fait son service à tour de rôle. La liberté de choix est cependant admise de la part du touriste dans certains cas spéciaux : lorsqu'il s'agit de courses extraordinaires ou de recherches scientifiques, de dames seules, de membres du club alpin ou de touristes qui justifieraient avoir été déjà accompagnés par le guide qu'ils souhaitent, etc. Tout guide auquel il arriverait de se présenter ou de faire son service en état d'ivresse est condamné, pour la première fois, à perdre un tour de rôle et, pour la seconde, à être rayé du rôle. Chaque année, il est délivré aux guides en exercice une carte constatant leur inscription régulière dans le registre de la Compagnie. Cette carte doit être présentée chaque fois que la demande en est faite soit par un voyageur, soit par un représentant de l'autorité.

Les courses sont classées en deux catégories : les courses *ordinaires* et les courses *extraordinaires*. Au nombre de celles-ci sont rangées, il va de soi, celle au Mont Blanc, celles qui ont pour but les cimes ou les cols de la chaîne principale, dont la hauteur excède 3300 m, les glaciers supérieurs et toutes les expéditions lointaines en dehors de la vallée. Si l'ascension au Mont Blanc est projetée par un seul voyageur, le guide-chef lui fournit trois guides au moins ou deux guides et un porteur. S'agit-il de deux voyageurs ? Il faut quatre guides ou trois guides et deux porteurs. Pour chaque ascensionniste en sus on ajoute un guide. Le mauvais temps ou l'épuisement obligent-ils à rétrograder ? Les frais sont réglés d'après un tarif spécial. Le pris de chaque course est du reste débattu à l'avance de gré à gré.

Les voyageurs arrivant à Chamonix des autres départements français ou des pays environnants, avec des guides de leur choix (ceux de Martigny, Vernayaz, Salvan et Fins-Haut exceptés), pourront les conserver, sauf à ceux-ci de s'adjoindre à Chamonix le nombre de guides réglementaires pour les courses réputées dangereuses.

Quant aux montures, elles sont astreintes aussi à un tour de rôle. Au mois de mai, il est fait une inspection officielle de tous les mulets et de leurs harnais.

Comme on le voit, la compagnie des guides de la vallée de Chamonix est digne de confiance. Elle se compose de 200 à 250 hommes robustes et intelligents dont quelques-uns ont fait — comme Michel et Frédéric Payot et Ed. Cupelin, — plus de 50 fois l'ascension du Mont Blanc. Il en est qui ont conduit des voyageurs dans des pays fort lointains. Le jour où nous commençâmes nos courses autour de Chamonix avec l'excellent guide François Devouassoux, celui-ci, quelques jours auparavant, revenait de l'Ararat et des monts du Caucase. Les années précédentes il avait été en Espagne, en Grèce, en Egypte, en Syrie, en Palestine, jusque dans la Mésopotamie, pour revenir en automne dans la vallée „gouverner“ son bétail sous son chalet des Barats. Michel Payot a joué de la corde et du „piolet“ dans les Alpes françaises, italiennes et tyroliennes, jusque dans l'Amérique septentrionale. Henri et Michel Devouassoux ont gravi les hauteurs de l'Ecosse et de l'Angleterre. Frédéric et Alphonse Payot ont dirigé plus d'une ascension sur les cimes des Alpes suisses, de l'Italie et de la France.

Lors de l'inauguration du monument de Saussure, le corps des guides de Chamonix, représenté par cinquante des plus anciens, fut appelé à faire partie du cortège. Ceux qui ont vu passer ces vétérans de la montagne dans leur pittoresque costume, précédés de leur doyen d'âge qui tenait à la main, avec une solennité touchante, le long bâton qui servit à Balmat dans ses glorieuses ascensions, auront eu peine, nous en sommes sûr, de retenir une bien naturelle émotion. C'est que ces vieux montagnards — dont plusieurs avaient vu la mort de près et sauvé plus d'une vie, — éveillaient, en les voyant passer dans leurs habits sombres et leurs guêtres de laine, avec leurs cordes et leurs piolets usés à la peine, leurs visages énergiques couronnés de cheveux blancs, tout un monde de touchants souvenirs faits de courage et d'amitié, de poésie et de dévouement.

Il est une page de Tœpffer qu'on nous permettra sans doute de citer ici pour terminer sur ce sujet. „En vérité, écrit le spirituel écrivain genevois, dans le récit de son *voyage autour du Mont Blanc*, ce serait sottise que de se priver pour quelque motif de minime économie de l'avantage d'avoir un guide de Chamonix ; car d'avance on peut compter que ce guide sera expérimenté, rempli de complaisance, exempt de hâblerie, décent de ton et de manières, et sachant fort bien ce que comporte sa responsabilité et comme guide et comme membre d'un corps qui tient à sa bonne réputation. L'organisation de ce corps, outre qu'elle assure aux étrangers les garanties qu'ils ont droit de réclamer de la part de ceux qui s'offrent à les guider dans les passages difficiles des Alpes, les a délivrés de ces obsessions auxquelles ils étaient autrefois en butte de la part de guides-marrons, une et deux journées déjà avant d'arriver au Prieuré.

Ces guides de Chamonix, — parmi lesquels vivent encore toutes les traditions de de Saussure, et qui doivent principalement aux savants de Genève, avec lesquels ils ont été particulièrement en contact, l'esprit d'instruction et le tact des bonnes manières, — sont, au fait, d'agréables compagnons de voyage tout autant que des guides excellents, et il faudrait être soi-même bien dépourvu de curiosité ou bien mal à propos dédaigneux pour s'ennuyer dans leur compagnie. Instruits de tout ce qui concerne les montagnes, causant bien et avec sens, comme tous les Savoyards, riches d'aventures à conter, et, au demeurant, observateurs par état, il n'y a sorte d'intéressantes choses que l'on ne puisse tirer d'eux, et nous sommes de ceux qui trouveraient leur conversation toute seule achetée à très bon compte au prix de six francs par jour.*

* * *

Les Cabanes. — Le massif du Mont Blanc compte, à une altitude dépassant 2000 m, huit refuges :

1^o La *cabane d'Orny*, sur terre valaisanne, construite par le Club alpin suisse, a deux compartiments.

2^o La *cabane de Béranger*, près de la Mer de Glace, quand on se rend au „jardin“, a été bâtie par le détenteur de l'Hôtel du Montenvers.

3^o Le *pacillon de Pierre pointue*, sous la base septentrionale de l'Aiguille du Midi, a été agrandi en 1866 et en 1873.

4^o La *cabane du Géant*, sur le versant méridional, se compose de deux chambres : une vieille et une neuve. Celle-ci a été bâtie en 1886. Propriétaire : le Clup alpin italien.

5^o La *cabane de l'Aiguille du Midi* a été construite, vers 1875, par le même club; mais la glace et la neige l'ont envahie.

6^o La *cabane de l'Aiguille du Goûter* élevée par les soins des guides de Chamonix se compose d'une chambre, où l'on trouve avec des couvertures, les ustensiles nécessaires pour un repas.

7^o Le *refuge des Aiguilles Grises*, au haut du glacier du Miage, à l'ouest du Mont Blanc.

Enfin 8^o la reine des cabanes: celle des *Grands Mulets*, située à 3050 m sur l'esplanade d'un roc pyramidal qui se dresse comme un flot noir entre le glacier des Bossons et celui de Tacconnaz.

Le refuge des **Grand Mulets** se compose de deux petites maisons, dont la plus ancienne sert aux guides et l'autre aux voyageurs. Celle-ci compte une cuisine et deux chambres avec de très bons lits. Ce refuge ne fut à l'origine qu'un très modeste abri, sans aucune prétention de confort. De Saussure, en 1786, installa le premier à la base du rocher une petite cabane qui ne résista pas longtemps aux orages. En 1844, on en voyait encore quelques restes. Vers 1850, comme le nombre des ascensions au Mont Blanc allait toujours en augmentant, les guides de Chamonix décidèrent de se mettre en frais pour bâtir quelque chose de solide sur l'esplanade qui est adossée au dernier piton du rocher. Construite en bois de sapin, doublée d'un mur extérieur en pierres sèches, cette cabane était éclairée par deux fenêtres et chauffée par un poêle. Sa longueur était de 4 m 25 sur 2 m de largeur. Le jour de son inauguration (le 21 septembre 1853) il y eut fête, avec cinquante personnes à loger.

„La nuit venue, on fit d'abord sortir le banc et la table, — raconte M. Ch. Durier dans son bel ouvrage sur le Mont Blanc, — puis les personnes de plus de distinction allèrent s'asseoir à terre, tout au fond, le dos au mur; une seconde file prit place entre leurs jambes, et ainsi de suite jusqu'à la porte. Les derniers donnèrent de la peine, et il fallut forcer un peu pour faire tenir tout le monde. La porte alors fut fermée, fermées les fenêtres; quelqu'un réussit à mettre du bois vert dans le poêle;

cinquante pipes s'allumèrent à la fois, et la soirée commençait au milieu de la plus franche gaieté, quand survinrent une suffocation générale et un larmolement universel. Au lieu d'opérer un tirage quelconque, le poêle envoyait sa fumée rejoindre dans la pièce la fumée des pipes. Les guides seuls se délectaient dans cette atmosphère; ils avaient chaud. Sur la menace de briser les vitres, ils se résignèrent enfin à donner de l'air et la fête reprit son entrain.*

En 1859, on constate l'insuffisance de cette cabane et on en bâtit une nouvelle un peu plus bas, sur une terrasse consolidée sur la pente nord des éboulis. En 1866, on y ajoute trois compartiments, dont l'un sert de salle commune (cuisine et séchoir) et les deux autres sont affectés aux voyageurs. L'ancienne cabane fut réservée aux guides. Tous les matériaux furent transportés à dos de mulets jusqu'à Pierre-pointue et, de là, à dos d'hommes. Le transport de la charpente, pour une cabane longue de 52 pieds, nécessita plus de 400 voyages et les frais furent payés par la compagnie des guides. Prix de location: 5000 francs par an.

Il est inutile de décrire l'impression qu'on éprouve à trouver à une pareille hauteur et au milieu de ces solitudes glacées un confort semblable. Les chambres sont parquetées; les cloisons joignent bien; le toit est imperméable; les lits sont bons et les casiers de la cave renferment même du Champagne! Une cuisinière passe l'été en permanence dans ce poste solitaire. C'était en 1887, Marie Tairaz, qui occupait depuis 14 ans déjà cette position aussi utile qu'élevée. Chacun s'accorde à affirmer que cette vestale des blanches solitudes et des bouillons restaurateurs s'acquitte avec beaucoup de soins de ses devoirs hospitaliers.

Cette femme du devoir n'est du reste pas absolument seule, même quand elle ne reçoit la visite d'aucun voyageur. Il existe d'autres êtres vivants que Marie Tairaz aux Grands Mulets. Outre un petit chien de garde, il y a là-haut — qui le croirait? — des souris, sorte de campagnols dont on aperçoit parfois les traces sur le glacier, depuis Pierre-à-Echelle jusqu'à la cabane. Il y a aussi des choucas ou corneilles à bec jaune, des moineaux des neiges, des pics de murailles, de temps à autre, quelque papillon trop téméraire ou chassé par le vent, des araignées, des mouches et, quelquefois, des chamois. De son côté, la végétation n'est pas encore tout à fait morte sur ces rochers. Si Marie Tairaz ne peut se

distraire en soignant de beaux et bons légumes, en revanche elle peut montrer aux botanistes 24 espèces de phanérogames (dont une: *l'avena subscata*, particulière à cette région), 58 cryptogames cellulaires dont 26 mousses, 2 hépatiques à 30 lichens, appartenant aux saxicoles. (Voir pour la flore, la minéralogie et l'histoire naturelle de la vallée de Chamonix, les brochures de M. Venance Payot.)

Ajoutons enfin que, sous le toit des Grands Mulets, existe depuis 1861 un „Livre des étrangers“ qui, comme tous ses semblables, renferme le plus curieux mélange de choses intéressantes et de choses ineptes. En refermant ce registre, on constate sans grand étonnement que la bêtise humaine, hélas! peut dépasser toutes les altitudes et qu'il n'est pas monté rien que des gens de cœur et d'esprit aux Grands Mulets.



Les Glaciers de la vallée de Chamonix. — M. de Saussure parlant des glaciers dont il eut à franchir les blancs espaces, lors de sa célèbre ascension, décrit ainsi le spectacle qui s'offrit à ses yeux :

„Nous entrâmes, dit-il, sur le glacier de la Côte, vis-à-vis des blocs de granit à l'abri desquels nous avons dormi; l'entrée en est très facile, mais bientôt après l'on s'engage dans un labyrinthe de rochers de glace séparés par de larges crevasses, ici, entièrement ouvertes, là, comblées en tout ou en partie par des neiges qui souvent forment des espèces d'arches, évidées par dessous, et qui cependant sont quelquefois les seules ressources que l'on ait pour traverser ces crevasses; ailleurs, c'est une arête tranchante de glace qui sert à les franchir. Dans quelques endroits, où les crevasses sont absolument vides, on est réduit à descendre jusqu'au fond et à remonter ensuite le mur opposé, par des escaliers taillés avec la hache dans la glace vive. Mais nulle part on n'atteint ni ne voit même le roc; le fond est toujours neige ou glace et il y a des moments où, après être descendu dans ces abîmes, et entouré de murs de glace presque verticaux, on ne peut pas se figurer par où l'on en sortira.“

Depuis que le savant explorateur genevois a écrit ces lignes, les lois de formation et de développement des glaciers ont fait l'objet d'études et d'observations consciencieuses. On sait aujourd'hui qu'ils marchent et que, suivant les successions d'années chaudes ou froides, leur limite frontale se retire ou s'avance. Le grand naturaliste vaudois, Louis Agassiz, en étudiant de près ce genre de phénomènes sur les glaciers de

l'Aar, a pu constater qu'en ce qui concerne la vallée de Chamonix, elle était autrefois recouverte d'un glacier jusqu'au col de Balme.

En ces dernières années, un naturaliste Chamoniard, M. Venance Payot, a observé qu'après une période de recul les glaciers de Chamonix ont exécuté, pour la plupart, une marche en avant. — Le *glacier des Bossons* a avancé, pour ce qui le concerne, depuis le mois d'octobre 1883 à octobre 1884 (371 jours) de 48 m dans sa partie inférieure. Même progrès d'octobre 1884 à octobre 1885. Enfin d'octobre 1885 à 1886 (367 jours) il accusait un mouvement en avant de 0,119 m par jour. Les moyennes quotidiennes sont donc, en ces trois années, de 12 à 13 cm. — Le *glacier des Bois*, qui, il y a une trentaine d'années, atteignait les forêts voisines du hameau de ce nom, s'est considérablement retiré; mais, depuis 1885, il tend de nouveau à avancer et ce mouvement est accompagné d'un exhaussement de sa masse inférieure terminale. Il va sans dire que la longueur de ce glacier, sa pente peu inclinée, sa fusion plus active entre des parois de rochers chauffés par le soleil, constituent tout autant de circonstances qui ont pour effet de rendre sa marche terminable beaucoup moins accentuée qu'aux Bossons. Il est fort probable que ce ne sera que dans une dizaine d'années que l'effet d'avancement de la Mer de Glace se fera réellement sentir. — Le *glacier d'Argentière* a présenté, de 1884 à 1886, une allure particulière. D'abord il s'est exhaussé jusqu'à atteindre et à recouvrir d'une couche de glace de plus de vingt mètres d'épaisseur les lettres fixées au rocher de la rive droite. Puis il s'est rendu intéressant par la vitesse de sa marche qui, d'avril 1884 à octobre 1885, a été de 40 m sur cette même rive. D'octobre 1885 à juin 1886 l'avancement a été de 17 m. De juin 1886 au 4 novembre de la même année, il a été de 23 m. Moyenne quotidienne: 0,158 m. — Le *glacier du Tour*, après avoir également battu en retraite pendant un certain temps, s'est avancé de 30 m dès le mois de novembre 1884 au même mois de 1885. Il atteignait, en

juin 1886, la base des rochers qu'il avait laissée à découvert. En revanche, depuis cette époque au 30 octobre, les chaleurs de l'été l'ont fait rétrograder. — Ainsi qu'on le remarque, les glaciers, suivant leur cadre et leur inclination, sont loin de se conduire d'une façon identique.





Les Grandes Jourasses au fond de la Mer de Glace.



Légendes et Vieilles coutumes.

*Il faut par respect pour la montagne
et nos anciens montagnards s'empreser de
recueillir avec soin leurs légendes.*

Les anciennes légendes, qui, dans des contrées moins parcourues, donnent à un pays tant de poésie par les vieux souvenirs et les traditions auxquelles elles se rapportent, ne sont plus bien nombreuses dans la vallée de Chamonix. Contes de fées ou de géants, récits de servants ou de démons, de lutins, de sorciers ou de sabbats, antique mythologie des temps primitifs, poétique personnification des forces de la nature, tout cela a été balayé par le vent des siècles, lavé par le flot montant de la civilisation moderne. A peine reste-t-il quelques débris de ces histoires naïves que le mythologue se fera cependant un devoir de recueillir avec attention.

Chose curieuse, le Mont Blanc est sans auréole, ni couronne légendaire. Ce n'est que dans le massif central, à propos de l'Aiguille du *Géant*, qu'une vieille tradition raconte une légende qu'il faut noter ici. Près de l'Aiguille, ainsi nommée aujourd'hui, se trouvent deux sommets portant des noms de mauvais augures: c'est le *Mont Mallet* (*mons maletus*, où l'on veut voir une abréviation de *mons maledictus*) et le *Mont Maudit*. Or à l'occasion de ces deux cimes aux noms sinistres et de l'Aiguille du *Géant* qui se trouve placée près d'elles, on dit que Saint-Bernard, après avoir exorcisé un démon colossal qui occupait le col auquel le saint a donné son nom, lui aurait ordonné d'aller s'abîmer dans les précipices des Monts Malets (*montium maletorum*) et de n'en sortir qu'à la fin du

monde. Cette légende, qui est tirée du bréviaire latin de la cathédrale d'Aoste, a été racontée entr'autres en détail par „Jean Claude, prêtre, curé d'Ys“ dans un volume (édition nouvelle), édité en 1745 chez Hautt à Fribourg. — Après que l'auteur a rappelé la naissance de Saint-Bernard au Château de Menthon, près d'Annecy, en l'an 923, il fait sa biographie et décrit son zèle à détruire les restes de l'idolâtrie dans les Alpes pennines et graïes. S'appuyant sur les mémoires laissés par Richard de la Val d'Isère, successeur de Saint-Bernard, il dit entr'autres qu'un jour s'étant transporté dans les montagnes voisines d'Aoste pour abattre une statue de Jupiter „un insigne magicien“, un géant adorateur de cette idole, redouté dans tout le pays, lui apparut au milieu de ténèbres très épaisses et en faisant entendre des cris épouvantables. Aussitôt, dit la légende, que le saint eût commencé à gagner la montagne, ayant laissé au bas le clergé et le peuple en procession, on vit briller des éclairs et éclater un orage affreux, mêlé de grands cris. On crut Saint-Bernard perdu. Celui-ci au contraire était parvenu jusqu'au pied de l'idole, près de laquelle le géant ou le démon se tenait accroupi sous la forme d'un grand dragon prêt à fondre sur lui. Bernard ayant fait la signe de la croix, jeta hardiment son étole au cou du monstre. O miracle ! l'étole se changea en une chaîne de fer, dont il tint les deux bouts pour dompter et tenir le démon, dont „il relégua l'esprit infernal dans les fondrières du Mont Mallet“, à deux lieues du monastère de Montjoux. De là ce dit-on que Saint-Bernard aurait enchaîné le diable et qu'à cause de cet esprit emprisonné, on voit souvent paraître une nuée sombre au-dessus de la montagne où il a été condamné à vivre et que l'on a appelée dès lors l'Aiguille du *Géant*.

La préoccupation du diable et des démons se trouve plus tard bien vive dans les terribles procès de sorcellerie qui eurent lieu au XV^e et au XVI^e siècles. La flamme des bûchers n'éclaira que trop souvent de ses sinistres lueurs les murailles de l'antique Prieuré. Même au XVII^e siècle la croyance aux sorciers était encore fort répandue.

„Quels terribles souvenirs — dit avec raison M. André Perrin, dans son *Histoire de Chamonix* — rappellent ces jugements et ces expiations cruelles pour des crimes imaginés et grossis par l'aberration et l'imagination malade des uns, les croyances et les craintes superstitieuses des autres! Que de douleurs et de souffrances ont éprouvés ces misérables créatures, en but aux vexations des habitants, soumises à une longue détention, à des interrogatoires et à des persécutions sans fin et dont l'existence se terminait presque toujours par des supplices! — L'on ne pourrait comprendre aujourd'hui ces condamnations si l'on ne tenait compte de la crainte éprouvée par les populations à l'égard des sorciers, confondus avec les hérétiques, craintes que nous trouvons encore si profondément enracinées chez les habitants des campagnes. La croyance aux sorciers et aux jeteurs de sort y est encore très vivace, l'on redoute leur influence et leurs manœuvres diaboliques et ceux qui sont considérés comme doués de cette merveilleuse puissance sont fuis avec terreur. L'on évite tous rapports avec eux de crainte de s'attirer des malélices, et lorsqu'ils ont lancé une menace, irrités par la haine et le mépris dont ils sont l'objet, on se hâte de leur donner tout ce que l'on croit capable de les apaiser.* *)

Le sabbat des sorcières se tenait, entr'autres, aux Gaillands, près du lac factice qu'un étranger a fait construire près de la route. Au coup de minuit, on entendait les appels répétés d'une sonnette qui tintait sans relâche dans les bois d'alentour. Des feux étaient allumés et on voyait danser des formes blanches à la lisière de la forêt.

La bande sinistre du „Comte Vert“, caravane de malfaiteurs montés sur des chevaux sans tête, se montrait aussi volontiers dans la nuit. A la descente de la Tine, elle a glacé d'effroi plus d'un passant qui s'est jeté à terre ou s'est enfui dans les bois.

L'influence des mauvais génies faisait jadis l'objet des préoccupations d'un grand nombre. C'était à eux qu'on attribuait l'apparition des pestes et des fléaux de toute sorte. Il importait de conjurer leur pouvoir néfaste. Après l'épouvantable épidémie qui, au moyen-âge, ne laissa qu'une douzaine de personnes en vie dans la commune de Chamonix, on s'em-

*) Notons ici que la dernière condamnation à mort a eu lieu à Chamonix en 1568, sur l'échafaud situé non loin de la chapelle anglaise. Il s'agissait d'un homme qui avait jeté un prêtre dans la rivière. — Pour plus de détails sur les procès de sorcellerie, voir notre ouvrage sur *Les Légendes des Alpes vaudoises*.

pressa de construire une chapelle, — celle des Tines, — qui eut pour effet, dit la légende, d'arrêter le fléau à Argentière.

Les progrès trop menaçants d'un glacier étaient jadis considérés aussi comme le résultat d'une volonté malfaisante. Aussi se groupait-on autour du prêtre pour exorciser et conjurer un malheur. On raconte qu'un jour que la population était dans l'angoisse, une bonne fée prêta son bon secours. Par les ordres et les signes de sa baguette enchantée, elle eut le bonheur d'arrêter le fier glacier dans sa marche et de le faire battre en retraite.

Quant aux servants qui jadis, dans les Alpes vaudoises et valaisannes, jouaient dans les chalets un si grand rôle, ces lutins malicieux et protecteurs n'ont pas laissé de grands souvenirs dans la vallée de Chamonix. On n'en sait plus grand chose. On raconte seulement que, dans telle prairie solitaire, quand on voit le foin tourbillonner sous l'action du vent et se mettre en danse, c'est le génie du lieu, le lutin de l'endroit qui se montre de joyeuse humeur. Il va sans dire que plus d'un nom propre s'explique aussi, au point de vue populaire par une vieille tradition: *Chamonix* fut le lieu béni des chamois, *Argentière* le pays des mines argentifères, *Taconnaz* le premier village de la vallée où des italiens s'installèrent pour raccommoder (en patois: *taconna*) des habits.

La préoccupation des trésors et des mines d'or a aussi joué son rôle dans l'imagination des Chamoniards: Non seulement elle a coûté la vie au brave Jacques Balmat tombé subitement au fond d'une combe de la vallée de Sixt, mais elle a fait rêver, sur les bords de l'Arveyron, plus d'un habitant de la contrée. De Saussure, en l'année 1761, et avant lui un orfèvre, qui faisait partie de l'expédition de Martel, avait remarqué que les eaux qui sortent de la Mer de Glace roulaient quelques paillettes brillantes. Les riverains, qui savaient la chose, racontaient à qui voulait l'entendre que la voûte de glace d'où s'échappe le torrent renfermait un grand trésor qui se faisait voir le jour de Noël et le jour de St-Jean, à l'heure de la messe, ce qui fait que M. le curé

n'était pas à même de le voir. Il est assez probable que ces paillettes proviennent d'un gisement de pyrite aurifère (marcassite).

Il serait également intéressant de consigner les légendes narquoises que les habitants de tel village racontent sur tel autre. Ainsi on gratifie les habitants du village reculé du Tour du sobriquet d'*Ours*. On leur dira volontiers: *Gros péié!* „Ours au gros poil“ et on se permettra de débiter à leur sujet des histoires mal sonnantes. On dit même que lorsque ceux de Trient voulurent se procurer des oursons, ils allèrent tout droit sous les chalets du Tour, où il en trouvèrent à choix. Il est à supposer que si les montagnards du Tour sont peut-être un peu lourds et dépaysés „dans le bas“, ils ne doivent pas avoir la langue pesante pour répondre.

Quant à la légende de Florian, intitulée *Claudine*, et qui est sensée se passer sur le chemin du Montenvers, elle est d'origine absolument moderne.

* * *

Vieilles coutumes. — Il ne sera pas sans intérêt de noter sous ce titre quelques anciens usages se rapportant aux mœurs d'autrefois. Si celles-ci se sont modifiées sur divers points, certaines traditions demeurent cependant encore.

S'agit-il de *mariage*? C'est principalement aux veillées que les jeunes gens lient connaissance. Quand l'approbation a été donnée par les parents, l'entrée de la maison est accordée. „Le jour du mariage, nous raconte M. André Perrin, l'époux accompagné des ses garçons d'honneur et de ses parents se rend à la maison de la future dont le père fait les honneurs, les invitant à prendre place à une table abondamment servie. Mais la fiancée est absente, les garçons d'honneur, avant de rien accepter, se mettent à sa recherche, explorant toute la maison jusqu'à ce qu'ils trouvent la cachette où elle s'est retirée avec ses filles d'honneur. Une lutte courtoise s'engage avec ces dernières, après quoi l'épouse

est conduite au milieu des invités qui saluent son entrée par des coups de pistolet. On achève sa toilette : sa robe est de drap fin, son tablier et son mouchoir sont en soie ou en mousseline, son bonnet est entouré d'une couronne. Un large ruban, dont les bouts tombent à terre, est noué autour de sa taille, c'est le signe de l'épousée ; le *fian*, une croix jeannette et un cœur en or, offerts par l'époux, complètent sa parure. Celui-ci a pour tout emblème un bouquet de fleurs, offert par la future, et placé à sa boutonnière ... Le mariage célébré, le père du jeune homme accompagne la jeune femme qu'il conduit d'abord au banc de sa nouvelle famille, puis au cimetière prier sur la tombe des parents. Au retour, à la maison de l'époux, on trouve la porte fermée et celui-ci parle avec sa mère énumérant les qualités de la compagne qu'il amène. La porte s'ouvre enfin et avant de la laisser entrer, la mère présente à sa belle-fille un pain et une *tome* (petit fromage blanc) en lui disant : „conduisez-vous de telle sorte que vous n'en manquiez jamais.“ La jeune femme se place alors sur le pas de la porte, rompt et distribue aux pauvres le pain et la tome, puis reçoit un cadeau de tous les gens de la noce. Elle entre ensuite dans la cuisine où elle rencontre un nouvel obstacle : le sol est embarrassé de tous les ustensiles qu'elle doit remettre en place, après quoi elle balaye la pièce pour ne pas compromettre sa réputation de bonne ménagère. C'est alors seulement qu'elle reçoit de sa belle-mère la poche (louche), symbole de son autorité dans le ménage, d'où est venu le proverbe : *tenir le manche de la poche* ... Au repas, les époux sont installés à la place d'honneur, après que la jeune femme a tenté de s'échapper et que les jeunes gens de son village ont employé toutes les ruses pour l'enlever. L'époux et les garçons d'honneur luttent contre eux avec d'autant plus d'ardeur qu'ils seraient l'objet de la risée de la noce s'ils la laissaient échapper. La fête se termine par des chansons, par la danse et par un souper.“

Lorsqu'une fille se marie hors de la commune, à chaque village que la noce traverse, elle trouve la route barrée par

un ruban. Des jeunes gens montent la garde près de cette fragile barrière, expriment à la fiancée leurs regrets de la voir partir, et lui offrent de se rafraîchir. Refuser serait une offense. L'épouse fait ensuite un cadeau, le ruban est coupé et le passage devient libre. C'est un grand crève-cœur pour une fille de n'être pas arrêtée.

Les baptêmes et les sépultures avaient aussi jadis leur cérémoniel convenu. Dès qu'une personne était décédée, par exemple, on se hâtait d'ouvrir la fenêtre de la chambre, „afin de permettre à son âme de s'échapper“. — Dans d'autres domaines, d'anciennes coutumes existent encore : ainsi le choix d'une reine parmi les plus belles vaches d'un pâturage. Ce choix a lieu dans les jours qui précèdent la montée à l'alpage. Le titre est donné à celles des vaches d'un troupeau qui a triomphé de toutes les autres dans un combat singulier. La lutte dure quelquefois deux ou trois jours au milieu des montagnards qui en suivent les péripéties avec le plus grand intérêt. La reine proclamée reçoit la plus grosse cloche et prend la tête du troupeau. Mais c'est surtout à la descente de la montagne qu'a lieu son triomphe. Fièrement, elle s'avance la première ayant une couronne de fleurs sur la tête, escortée par son propriétaire qui partage avec elle les honneurs du triomphe, en traversant les villages et les hameaux de la vallée. C'est certainement un spectacle alpestre des plus poétiques que de voir défiler ces beaux troupeaux avec leurs joyeuses sonneries, soit qu'il s'agisse de la montée au printemps ou de la descente en automne.





Renseignements divers.

Hôtels. — En 1887, on comptait à Chamonix une quinzaine d'hôtels, dont sept de premier rang qui assurent aux voyageurs tout le confort moderne, à des prix modérés. Ces hôtels sont: l'Hôtel des *Alpes*; — l'Hôtel d'*Angleterre* et *Londres*; — l'Hôtel *Coutet*; — l'Hôtel *Impérial* et de *Saussure*; — l'Hôtel du *Mont Blanc*; — l'Hôtel *Royal* et l'Hôtel de l'*Union*.

Ces sept hôtels sont unis par un traité destiné à garantir les voyageurs contre tout „*pistage*“.

Contributions. — Les impôts directs et indirects sont les mêmes à Chamonix que dans le reste de la France. Cependant le territoire de cette commune ne se trouvant pas dans la zone des douanes, ne paie pas de droits d'importation. Le café, le sucre, la soie, les cotons ne sont pas imposés dans la zone et les producteurs français y livrent ces marchandises aux prix d'exportation. Les droits de fabrication perçus à l'intérieur, — sur la bière par exemple — sont remboursés à la sortie comme s'ils avaient été exportés. Une réduction importante est accordée pour le sel. Quant aux tabacs, la zone de la Haute Savoie est soumise, comme le pays de Gex, à un régime spécial.

Service postal. — Du 1^{er} juin au 15 septembre, il y a à Chamonix deux départs postaux par jour, soit pour les voyageurs, soit pour les lettres. Le premier quitte Chamonix à 5 heures; le second à 9 heures du matin. En hiver, il n'y

a qu'un seul départ à 11 heures, avec arrivée à Genève à 8¹/₂ heures. Il va sans dire que l'abondance des neiges peut retarder l'heure d'arrivée. Il importe, en été surtout, de se faire inscrire d'avance.

Télégraphes. — Le bureau est ouvert en été de 7 heures du matin à 9 heures du soir; en hiver, de 8 heures à midi et de 2 heures à 7 heures du soir.

Voitures. — Un bureau pour ce qui concerne ce service reçoit et transmet les commandes, soit qu'il s'agisse des voitures dites *Express*, soit qu'il s'agisse des Confortables *Berlines du Mont Blanc*, soit enfin qu'il s'agisse des *voitures ordinaires* de la „Société de Chamonix.“

Chemin de fer. — A partir de l'année 1889, une voie ferrée arrivera jusqu'à Cluses. La compagnie „Paris-Lyon-Méditerranée“ distribuera alors des billets directs pour Chamonix.





POÉSIE.

Au sommet du Mont Blanc.*)

.....
Nous approchons. La route est scabreuse; la pente
Se dresse brusquement; notre marche est plus lente.

Nous approchons, — et nos esprits,
Oubliant leur élan et leur premier courage,
Se troublent; nous trouvons étrange ce voyage
Si joyeusement entrepris

.....
Dissipez-vous, vaines alarmes,
La cime est sous nos pas vainqueurs!
Le Mont Blanc est à nous, le Mont Blanc rend les armes
A ses nouveaux triomphateurs!

Quelle scène à nos yeux dans l'immense étendue
S'est déployée en ce moment!
Notre âme la contemple et reste confondue
Dans un muet ravissement.

Aiguilles de granit, massifs, dômes de neige,
Tous les grands sommets à la fois,
Dressant, de toutes parts, dans un même cortège
Leurs fronts de géants et de rois!

Cet horizon qui fuit dans un ciel sans nuage
Devant le regard impuissant,
Comme on voit sur la mer s'enfuir vers le rivage
La vague au cercle grandissant!

*) Nous devons à la gracieuse obligeance de M. Lombard, curé des Houches, les strophes qu'on va lire. Elles font partie d'une poésie plus étendue que l'espace nous empêche de citer tout entière.

Mon Dieu, quelle splendeur ! quel ensemble sublime
D'harmonie et de majesté !
Quel charme de planer au-dessus de l'abîme
Au sein de cette immensité !

Le jour plus lumineux, l'atmosphère plus pure
Où sont baignés les hauts sommets,
Leur donnent ce brillant, plus beau qu'une parure,
Dont l'œil ne se lasse jamais.

La paix semble habiter ces régions sereines
Tant l'âme y goûte de repos ;
Tout le fracas du monde et les clameurs humaines
N'en éveillent point les échos.

.....
Avant de le quitter, ce Mont Blanc où nous sommes,
Seigneur ! nous voulons vous bénir !
— De la terre et du ciel vous fîtes pour les hommes
Deux royaumes à conquérir :

En attendant, Seigneur, la conquête suprême
Des cieux à jamais triomphants,
Du séjour immortel où vous ferez vous-même
Tout le bonheur de vos enfants ;
Seigneur ! soyez béni pour les magnificences
De ce périssable séjour ;
Pour vos glaciers brillants, pour vos Alpes immenses,
Pour la splendeur de ce beau jour !



DE
ST - MAURICE
AU
LAC LÉMAN.





Le défilé de St-Maurice.

Nous venons de parcourir dans toute sa longueur cette partie de la vallée du Rhône qui constitue le Valais proprement dit, large sillon longitudinal creusé entre deux puissantes chaînes, qui commence aux sources du Rhône à la Furka pour se terminer à la brèche formidable ouverte par le fleuve entre la Dent de Morcles et la Dent du Midi. Notre voyage, commencé par les glaciers et les champs de neige éternelle, nous a fait passer successivement des hauts alpages aux forêts, puis à la belle plaine fertile et bien cultivée qui s'étend de Sierre à Martigny. Là, le Rhône tourne à angle droit vers le nord-ouest. A ce bassin intérieur, largement ouvert au soleil et fermé aux vents du nord, succède alors jusqu'à St-Maurice (voir notre livraison „Martigny“) une vallée d'un caractère tout différent. „Les montagnes sont sauvages et à versants très rapides; sur le flanc gauche elles sont si verticales et si rapprochées, que les éboulements et les immenses cônes de pierres roulantes descendent jusque près du Rhône. Toute la vallée ressemble à une immense gorge, et il ne reste presque aucun espace entre la pente des montagnes et les larges grèves du fleuve. — Par son humidité et son caractère alpestre, cette gorge du Rhône fait le plus grand contraste avec la clarté sereine et la sécheresse méridionale de l'intérieur du Valais. La vigne a presque dis-

paru;*) les pentes sont trop abruptes, les cônes de déjection trop sauvages. On ne voit guère, en fait de cultures, que des prairies et des champs. Le mélèze descend le long des parois de rochers jusque dans la vallée; le hêtre ne manque pas non plus. Sur les pentes de la chaîne occidentale, le châtaignier paraît par groupes, recouvrant de verdure les rochers et les éboulis. C'est une des rares stations où l'on peut voir réunis le mélèze et le châtaignier. Cette rencontre imprévue donne au paysage au-dessus d'Épinassey un charme tout particulier. Un torrent qui charrie de la vase et des blocs de rochers — sol recouvert par les pins du Bois-Noir, descend de la Dent du Midi en élargissant son lit comme les plis d'un éventail ouvert. Plus loin, la magnifique cascade de Pissevache précipite ses eaux écumantes vers le fond de la vallée. Tout ce versant est continuellement reluisant par le fait de l'abondante humidité qui suinte des hauteurs.

La végétation est alpine et se compose d'un mélange de types méridionaux et de types du nord; elle contient aussi des espèces rares qui ne se retrouvent pas dans l'intérieur de la vallée.

Dans la gorge de St-Maurice on peut recueillir *Asplenium Halleri f. fontanum*, *Cochlearia saxatilis*, *Rhamnus alpina*, *Arabis turrata*, *Lactuca perennis*, plantes de la région du hêtre; et, en outre, *Arabis muralis*, *Biscutella laevigata f. saxatilis*, *Scorzonera austriaca*, *Ruta graveolens*.

Le *Cornus mas*, déjà répandu dans les forêts vaudoises, monte jusqu'au Bois-Noir, et les espaces entre les rochers sont tapissés de touffes innombrables d'*Erica carnea* qui, en avril, sont toutes roses de fleurs.

Dans la forêt de châtaigniers au-dessus d'Épinassey, on trouve en abondance une grande ombellifère des Alpes méridionales, le *Trochiscanthes nodiflorus* qui croît par places fort

*) Depuis quelques années le laborieux Valaisan essaie de transformer en vignoble les champs d'éboulis du Bois-Noir; mais deux fois déjà les terrains travaillés ont été inondés par le torrent de St-Barthélemy et recouverts de pierres et de débris.

isolées dans les vallées du versant sud des Alpes, de l'Istrie au Dauphiné. L'endroit où croît cette plante est un des plus grandioses et des plus caractéristiques. Les restes d'un ancien éboulis*) s'élèvent jusqu'à la région alpine, surmontés de rochers sombres et déchirés. Au-dessus des blocs couverts de mousse se balancent les fûts élancés des mélèzes parmi des châtaigniers peu élevés, il est vrai, mais au feuillage superbe. Partout des couleurs et des effets de lumière magnifiques: on se croirait en pleine Insubrie.⁶

(H. Christ. Flore de la Suisse.)

*) Il est probable que cet éboulement recouvre l'ancienne station romaine d'*Epaune* (Epaunum). C'est du moins l'opinion adoptée par les historiens valaisans: Briquet, de Rivaz, des Loges, Schinner, Boccard, de Bons, Furrer et les savants contemporains. „Le chanoine Briquet dans son „*Concilium Epaunense, Sion 1741** a déterminé le lieu où s'élevait Epaune et mis d'accord les données contradictoires sur ce sujet. De même le chanoine Boccard dans son „*Histoire du Valais**, page 378. Cabasutius, Natalis Alexander, l'abbé Cossart et d'autres encore, s'appuyant sur le fait que le concile tenu à Epaune en 516 était annoncé pour le 6 septembre et que le 22 du même mois les évêques présents au concile consacrèrent l'église de St-Maurice récemment achevée, en concluent que les deux localités ne devaient pas être fort éloignées l'une de l'autre. Furrer dit expressément dans sa Statistique: „Dans le voisinage d'Evionnaz était située l'ancienne Epaune, la forteresse du roi Sigismond, où, en 516, eut lieu un concile provincial de seize évêques, auquel assistèrent des nobles et le roi lui-même... Cette place forte fut ensevelie en 536 sous un éboulement du Mont Taurus; il n'en est resté qu'un souvenir confus et le nom changé en celui d'Epinassey.“





St-Maurice.

„La petite ville de St-Maurice est fort gaie, bien bâtie, bien située, sur une route fréquentée, car tous ceux qui viennent du lac de Genève pour se rendre au Valais ou passer la montagne du St-Bernard, doivent d'abord traverser ce passage. Aussi y a-t-il de grands entrepôts et de bonnes hôtelleries.“

Stumpfius.

St-Maurice (Tarnade des Nantuates; — Agaune des Romains et des premiers chrétiens) à 417 m au-dessus de la mer, jolie petite ville de 1600 habitants. Chef-lieu du dixain de St-Maurice qui comprend en outre les villages de Collonges (397 hab.), Dorénaz (446 hab.), Evionnaz (641 hab.), Fins-hauts (396 hab.), Massongex (554 hab.), Mex (124 hab.), Salvan (1896 hab.), Vérossaz (531 hab.) et plusieurs hameaux. Jonction des lignes de chemin de fer Genève-Lausanne-Simplon et Annemasse-Thonon-Evian-Simplon. La plus ancienne abbaye au nord des Alpes, fondée en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons, avec une église célèbre et un gymnase. Le trésor de l'abbaye, les collections d'antiquités romaines et la bibliothèque sont fort intéressants. Autres curiosités: l'église paroissiale (sépulture du saint roi Sigismond), chapelle des martyrs à Vérolliez, l'ermitage Notre-Dame du Sex, le pont sur le Rhône et le château (voir l'illustration), la Grotte aux Fées. Promenades charmantes dans les environs: aux bains de Lavey; à Bex par la Tour de Duin; à Evionnaz par Vérolliez, Epinassey, le Bois-Noir; aux Mayens de St-Maurice (situation magnifique) par le plateau de Vérossaz; à Choix et Monthey, etc. etc. Centre de grandes excursions: Dent Vallerette (Petite Dent), Dent du Midi, Dent de Moreles; Vernayaz, Pissevache et les Gorges du Trient; vallée de Salvan; Val d'Illiez, etc. etc. — A la gare, *Restaurant Grisogono*, et dans le voisinage immédiat le nouveau et confortable *Hôtel-Pension Grisogono*. Service d'omnibus pour les bains de Lavey situés à 2 km au bord du Rhône.

Notice historique.

Dès les temps les plus anciens, les peuples ayant compris l'importance stratégique du défilé de St-Maurice, de cette porte du Valais ou „Porta Vallesisæ“, choisirent pour s'y fixer l'étroite plaine située en amont de la cluse, entre les flots du Rhône et la muraille protectrice qui est à la base du plateau de Vérossaz; puis ils n'eurent pas de peine à achever de fortifier ce lieu déjà si bien environné de défenses naturelles. St-Maurice devint ainsi sur ce côté des Alpes, comme Ivree sur l'autre versant, la clef de la voie militaire et commerciale la plus fréquentée de l'antiquité.

Sous le nom de *Tarnade*, ce premier établissement servit de chef-lieu à la tribu celtique des Nantuates. Après la soumission de la vallée par les Romains, on lui donna le nom de „Castrum Tarnadense“ ou „Castrum Tauredunense“, peut-être à cause de ce „Mons Tauredunum“ *) qui ensevelit sous

*) Cette catastrophe a été rapportée par plusieurs auteurs contemporains, entre autres Marius, dernier évêque d'Avenches et premier évêque de Lausanne (575), et surtout saint Grégoire, évêque de Turin (575). L'énorme masse de débris sur laquelle s'étend le Bois-Noir et qui se détacha de la Dent du Midi (Cime de l'Est) semble avoir été le théâtre de ce terrible événement. Quelques érudits veulent en fixer l'emplacement entre St-Gingolph et Vouvry; cependant le rapport de Grégoire de Tours que nous transcrivons plus bas, ainsi que les consciencieuses recherches des historiens Boccard, Briquet et de Rivaz ne permettent pas de mettre en doute la première hypothèse.

„Igitur in Gallis magnum prodigium de Taureduni castro apparuit, quod supra Rhodanum fluvium in monte collocatum erat, qui per dies amplius sexaginta nescioquem mugitum daret, tandem scissus, atque separatus monsille ab alio monte sibi propinquo cum hominibus, ecclesiis, opibus ac domibus in fluvium ruit, oclusoque amnis illius littore, aqua retrorsum petiit, *locus etenim ab utraque parte a montibus inclusus erat, inter quorum angustias torrens defluit*, inundans ergo superiorem partem, quae ripae insidebat, aperuit, atque delevit, accumulata etenim aqua erumpens deorsum, inopinatos reperiens homines, ut desuper fuerat, ipsos enecavit, domos evertit, jumenta delevit, et quae cuncta illis littoribus insidebant, usque ad Genubam civitatem violenta atque subita inundatione diripuit, vel subvertit. Traditur a multis tantam congeriem inibi aquae fuisse, ut in antedictam civitatem super muros ingrederetur, quod dubium non est, quia, ut diximus, Rhodanus in locis illis intra angustias montium defluit, nec habuit in latere, cum fuit exclusus, quo se diverteret, commotumque montem qui descenderat, ad semel erupit, et sic cuncta

ses décombres la bourgade d'Epaune située un peu plus en amont.

L'an 54 après J.-C., après sa douteuse victoire sur les tribus réunies des Sédunois, des Vérages et des Nantuates, Serge Galba ne se sentant pas en sûreté dans son camp retranché d'Octodure, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la province des Allobroges, mais laissa une garnison au bourg de Tarnade pour la défense de la voie militaire du Mons Jovis.

Dans la suite, les Romains achevèrent de fortifier ce passage et choisirent le lieu pour la sépulture de leurs morts confiée à des prêtres et des prêtresses. Ceci ressort de nombreuses inscriptions tombales de l'époque actuellement disséminées dans les murs, le dallage, le clocher de l'église, dans l'abbaye même, ainsi que dans son ancien cimetière.

Nous n'en citerons que les plus importantes :

Nr. 1.

M · PANSIO · COR
NVT · FILIO · SEVERO
IIVIR · FLAMINI
IVLIA · DECVMINA
MARITO

Nr. 2.

D · PANSIO · M · FIL ·
SEVERO · ANNO · XXXVI
IVL · DECVMINAMATER ·
FIL · PIENTISSIMO

Ces deux inscriptions, provenant de pierres tombales, se lisent au-dessus de la porte du clocher.

Les suivantes mentionnent les quatre tribus du Valais :

Nr. 3.

AP		CAESA
DIVI · F · AVGVSTC		
OS · XI · TRIBVN · POTEST		
ONTIFI	ci	MAXI
NANTU	ate	SPATRON

delevit, quod cum factum fuisset, triginta monachi, unde castrum fuerat, adven-
nerunt, et terram illam, quae monte diruente remanserat, fodientes aes sive ferrum
reperiunt, quoddam agerem, mugitum montis, ut prius fuerat, audierunt, seddum in
seva cupiditate retinerentur, pars illa, quae nondum fuerat, super eos accidit, quos
aperuit atque interfecit, nec ultra inventi sunt."



Pont et château de St-Maurice.

Nr. 4.

d RVSO · CAESARI
 ti AVGVSTI · F · DIVI · AVGVSTI
 NEPOTI · DIVI · IVLII · PRONEP
 AVGVRI · PONTIF · QVAESTOI
 f LAMINI · AVGVSTALI · COS · II
 t RIBVNICIA · POTESTATE · II
 ci VI^{TT}ATĒS III VALLIS
 POENINAE

Trois siècles après le meurtrier combat d'Octodure, un autre massacre ensanglantait la contrée voisine. Sous Serge Galba, 10,000 braves étaient restés sur le champ de bataille en combattant pour la liberté de leurs foyers. Sous le cruel empereur Maximien, 6600 martyrs souffrirent la mort pour une liberté plus précieuse encore, celle de la conscience et de la foi. C'était l'an 302 après J.-C. Maximien, sollicité par son collègue Dioclétien, devait passer des Gaules en Afrique pour y arrêter les progrès des Maures. Arrivé au pied des Alpes pennines, il fit halte dans la plaine d'Octodure et ordonna aux troupes des sacrifices solennels afin d'obtenir des dieux une heureuse traversée du Mont de Jupiter. Une seule légion, qui s'était pourtant toujours distinguée par sa bonne discipline, refusa d'obéir aux ordres de l'empereur. C'était la légion thébéenne, „secunda flavia Felix Thebæorum“, composée de chrétiens d'Égypte. Encouragés par l'exemple de leurs chefs Maurice, Exupère et Candide, ils aimèrent mieux se laisser massacrer plutôt que de sacrifier aux faux dieux ou de tourner leurs armes contre leurs frères dans la foi. A la suite de cet événement, tout le Valais devint chrétien et Tarnade s'appela désormais Agaune *) (*Agaunum*, lieu de combat). *Marius*, premier évêque de Lausanne, attribuée dans sa chronique (fin du IV^e siècle) ce changement de

*) Selon d'autres, qui se rattachent à l'opinion de Simmler et de Stampflus, le mot *Agaunum* dériverait du celtique „Gaunum“ signifiant à peu près „au pied du rocher“.

nom à *saint Ambroise*, métropolitain de Milan; en 433 déjà, *Eucher*, évêque de Lyon, écrivait pour l'évêque valaisan Théodore I^{er} un mystère intitulé „*Passio Agaunensium martyrum*“, document qui est encore conservé à la bibliothèque de l'abbaye de St-Maurice.

De toutes parts on vit accourir de pieux anachorètes qui venaient honorer les dépouilles mortelles de la légion martyre. L'évêque Théodore I^{er} les réunit en communauté et leur donna la „règle de Tarnade“ (*Regulae Tarnadae*). Dès 517, sous le saint *abbé Ambroise*, le couvent et l'église d'Agaune furent consacrés par saint *Avite*, archevêque de Vienne. Cependant la maison de ville porte une inscription assez éنگmatique: „*Christiana sum ab anno 58*“, qui semblerait établir que dès le premier siècle des chrétiens habitaient ce lieu.

Le plus grand protecteur de l'abbaye fut *Sigismond**), roi des Burgondes. Il y convoqua en 516 un concile; l'année d'après à Epaune, son séjour favori. Ses donations considérables enrichirent l'abbaye. En vertu de la fondation royale, cinq cents religieux veillaient sur la sépulture des martyrs et psalmodiaient nuit et jour dans l'église du couvent, reconstruite, ainsi que les bâtiments claustraux, sur un plan beaucoup plus vaste.

L'abbaye de St-Maurice, après avoir acquis une si grande importance, eut dans les siècles suivants beaucoup à souffrir des incursions des Lombards et des Sarrasins et finit par tomber tout à fait en décadence sous la domination des faibles rois de France.

*) St-Maurice joue à plusieurs reprises un rôle important dans l'histoire si mouvementée de ce malheureux prince. Après avoir à l'instigation de sa seconde femme Constance assassiné son fils Sigéric (522), Sigismond, pénétré de repentir, se retire à St-Maurice et se soumet à une dure pénitence. Cependant ses proches irrités lui déclarent la guerre; c'étaient Théodoric, roi des Ostrogoths, et Clodomir, roi des Francs. Le premier passe le St-Bernard et détruit Martigny; les sujets de Sigismond s'emparent de sa personne, réduisent en cendres le couvent où il avait cherché un asile, et le livrent à Clodomir qui le fait mettre à mort avec sa femme et ses deux fils. L'abbé de St-Maurice fit demander les corps de Sigismond et de ses fils et les obtint. On les fit enterrer au lieu où s'élève aujourd'hui l'église paroissiale consacrée au roi pénitent qui plus tard fut canonisé.

Charlemagne, le grand bienfaiteur de tout le pays, visita à plus d'une reprise le couvent lors de ses expéditions en Italie; il lui fit de riches présents (voir plus bas „Trésor de l'abbaye“) et octroya à son parent *Althée*, abbé de St-Maurice et évêque de Sion, l'investiture du comté du Valais.

Son fils *Louis le Débonnaire* restaura l'abbaye en 824, en chassa les religieux dégénérés et y établit une congrégation de 32 chanoines. D'après l'usage généralement répandu à cette époque, l'abbaye eut des abbés commendataires, princes et favoris prodigues, qui, trois siècles durant, la ruinèrent presque complètement jusqu'à ce qu'Amédée III, comte de Savoie, y introduisit des réformes (1128). „L'abbaye de St-Maurice fut délivrée de la commende et, reconquérant son autonomie, retrouva ses beaux jours d'autrefois.“

C'est aussi au milieu du XII^e siècle que la ville reçut ses franchises et sa bourgeoisie; à partir de cette époque les comtes de Savoie y établirent souvent leur résidence.

Cependant, après la célèbre bataille de la Planta (13 novembre 1475), le Valais romand en aval de la Morse fut définitivement enlevé aux comtes de Savoie, et le 16 mars 1476 les habitants de St-Maurice durent prêter serment d'obéissance à l'évêque et aux Patriotes haut-valaisans. *) En 1482, l'évêque

*) „Le Vallais romand s'étendait du lac Léman à la Morge de Conthey et à la Borgne, deux rivières qui se jettent dans le Rhône près de Sion. Sous les princes de Savoie, ce pays se divisait en trois parties: le *Chablais* (caput lac), depuis le lac jusqu'à Martigny; l'*Entremont*, de Martigny au St-Bernard, et le *Vallais narroyard*, de Martigny à la Morge. La domination de la maison de Savoie sur ce pays lui fut généralement douce et favorable. Les principales bourgades, Monthey, St-Maurice, St-Brancher, Saillon, Conthey, lui durent leurs immunités et franchises. — Les châteaux les plus importants de cette partie du Vallais étaient précisément ceux de ces petites villes, et presque tous devaient leur construction ou restauration aux princes de Savoie. — A côté de ces châteaux plus importants, nous trouverons d'autres demeures féodales, qui nous rappelleront d'autres familles nobles, feudataires de la Savoie, et éteintes depuis longtemps pour la plupart. Mais bien rares sont les débris qui nous restent des uns comme des autres. Lors de la conquête du Bas-Vallais, en 1475, les Patriotes promenaient l'incendie sur leur route et ils ruinèrent jusqu'à seize châteaux qui ne se relevèrent plus. — Le pays n'y gagna rien; les vainqueurs se substituant aux anciens seigneurs, l'Etat dans tous les fiefs dont le Duc de Savoie percevait les fruits, et l'Evêque dans tous les biens procédés de la mense épiscopale, l'Etat et l'Evêque devinrent ainsi les seigneurs

Jost de Silinen fit jeter sur le Rhône le hardi pont de pierre qu'on admire encore aujourd'hui; la tour qui protégeait la tête du pont fut réparée, et en 1523 „le château actuel était bâti à côté, aux frais des communautés d'en bas. L'ancienne forteresse ou tour „en laquelle on fermait les portes du pont“, disparut, mais seulement vers 1690, après l'ouverture de la route nouvelle taillée dans le roc entre le château et le fleuve. Deux „fossés précipiteux“ à ponts-levis protégèrent longtemps cette route nouvelle, au nord et au midi du pont. Aujourd'hui les fossés ont disparu à leur tour. Le château actuel servit, dès sa construction, de résidence aux Gouverneurs vallaisans qui y avaient prisons et salle de torture. Du côté des terres bernoises, le pont se fermait aussi par une porte massive, dont la voûte portait une chapelle dédiée d'abord à saint Michel, puis à saint Théodore. — Au château se reliaient les remparts de la ville qui avaient à peu près disparu à la fin du XVII^e siècle.“ (Rameau.)

Le Bas-Valais, traité par les dixains d'en-haut en pays conquis, demeura sous ce régime jusqu'en 1798. La Révolution française vint alors rompre les liens de la sujétion et émanciper le Bas-Valais qui fut déclaré indépendant. Lorsqu'en 1814 le Valais fut incorporé comme vingtième canton à la Confédération suisse, il ne formait qu'un seul peuple, uni désormais par l'exercice des mêmes droits et des mêmes devoirs.

L'abbaye de St-Maurice.

Avant de parcourir les environs de St-Maurice, nous devons une visite à son antique abbaye. Elle est encore occupée par des chanoines réguliers de la règle de saint Augustin.

directs du Bas-Vallais. — Malgré de belles promesses, dit l'historien Boccard, le peuple fut assujéti, comme par le passé, à la taille et à la main-morte, jusqu'au siècle dernier où les communes purent se libérer par des rachats individuels. Administrativement, le Bas-Vallais fut partagé en deux *gouvernements*, celui de St-Maurice et celui de Monthey.“

(Rameau. Le Vallais romand.)

Ils ont installé dans les vastes locaux de l'abbaye un *gymnase* où un certain nombre des capitulaires remplissent les fonctions de professeurs, tandis que d'autres occupent les bénéfices qui dépendent de l'abbaye. „Dans le couvent,“ dit l'historien Furrer, „règnent l'ordre, la piété, l'économie domestique et la science.“ L'abbé, crossé et mitré, porte le titre de comte; la maison de Savoie lui confère à perpétuité la grande croix des Saints Maurice et Lazare, et depuis 1840 il s'intitule évêque de Béthléem (in partibus).

Les bâtiments actuels de l'abbaye, maintes fois détruite par les guerres, les invasions, l'incendie et les chutes de rochers, sont disposés en quadrilatère et datent des années 1707 à 1713, à l'exception de l'aile nord, la seule qui a été épargnée par le terrible incendie de 1693. L'église primitive, bâtie au IV^e siècle par saint Théodore I^{er}, a depuis longtemps disparu, effondrée par les blocs de rochers détachés de la montagne. „Reconstruite sur l'emplacement actuel au commencement du XVII^e siècle, brûlée en 1693 avec les autres bâtiments de l'abbaye, elle fut remplacée par l'insignifiante construction existant aujourd'hui.“ Le clocher est la seule partie ancienne qui ait survécu. „Encore des doutes s'élèvent-ils sur la véritable époque de sa construction. Suivant d'anciens chroniqueurs, le comte Pierre de Savoie (XIII^e siècle), ayant reçu des chanoines l'anneau de saint Maurice, fit „en remuneration affaire le clochier du covant tout de grossé pierre de taillie, bel et hault.“ — Mais l'examen de la construction, qui ne porte aucun des caractères du XIII^e siècle, nous porte à croire que l'on a beaucoup exagéré l'importance des travaux exécutés au clocher de St-Maurice par les ordres du „petit Charlemagne“, et, jusqu'à plus ample informé, nous attribuons cette œuvre à la fin du X^e siècle.“*)

*) *Blarignac*, Histoire de l'architecture sacrée, etc. „La forme de ce clocher est carrée de la base au sommet où il se termine par une pyramide octogone, construite en maçonnerie, de même que les quatre cônes qui la flanquent.“ Ce type est très répandu dans le Bas-Valais. La pyramide octogone, aux arêtes légèrement convexes, est un caractère assez sûr d'antiquité.

L'intérieur de l'église est divisé en trois nefs. On y admire des stalles en bois sculpté du commencement du XVII^e siècle. Le maître-autel, richement décoré, est consacré à saint Maurice. Dans la chapelle de gauche, également dite de saint Maurice, on conserve une partie du trésor de l'église, les reliques de la légion thébéenne qu'on expose en certains jours de fête à la vénération des fidèles. — Mais les pièces les plus précieuses du trésor, les œuvres d'art antiques et de grande valeur, sont renfermées dans la sacristie où les étrangers peuvent se les faire exhiber. *) Les plus intéressants de ces objets sont :

1. Un reliquaire renfermant plusieurs parties du corps de saint Maurice. Il est monté en argent et orné de nombreuses pierres précieuses; plusieurs connaisseurs le font remonter au XII^e, d'autres au X^e siècle.

2. Deux bustes. L'un, en argent, renferme le crâne de saint Candide et date du XIII^e siècle; l'autre, également en argent, mais couvert d'une riche dorure, porte le blason de la maison de Savoie et contient la tête de saint Victor, vétéran romain qui souffrit le martyre avec la légion thébéenne.

3. Une statuette équestre en argent, haute de 50 *cm*, et représentant saint Maurice; présent du duc Emmanuel-Philibert de Savoie (1577).

4. Deux reliquaires plaqués d'argent, dont l'un renferme les reliques de la légion thébéenne, l'autre celles des enfants de Sigismond.

5. Deux bras d'argent garnis de pierreries, avec les reliques de saint Bernard de Menthon et de saint Innocent.

6. Deux coupes d'argent. L'une, don précieux de Charlemagne, est dorée, avec des personnages de l'enfance du Christ; l'autre, dont l'ancienneté et l'origine sont inconnues, a beaucoup moins de valeur artistique. Toutes deux servent à con-

*) „On ne montre le trésor qu'aux personnes pourvues d'une recommandation de Grisogono.“ (Tschudi.)

server des reliques de saint Sévérin, premier abbé de St-Maurice (478), de la légion martyre, de saint François de Sales, etc.

7. Un grand vase d'agate, dit „vase de saint Martin“, travaillé en camée avec une rare perfection. C'est aussi un présent de Charlemagne. Il contient de la terre trempée du sang des martyrs et fait l'admiration des amateurs de l'art byzantin.

8. Une aiguière en or, enrichie de superbes émaux cloisonnés et d'énormes saphirs. Ce joyau du plus grand prix est un chef-d'œuvre de l'art oriental et fut donné à l'abbaye par Charlemagne qui le tenait, à ce que l'on croit, d'un calife arabe.

9. L'anneau de saint Maurice, avec la forme authentique des anneaux des soldats romains au III^e ou au IV^e siècle. Il porte un gros saphir enchâssé d'or.

10. Deux présents de saint Louis, roi de France: un morceau d'épine de la couronne de Christ et un petit fragment de la croix. Ces deux reliques, richement montées en or, sont conservées à la bibliothèque avec les lettres d'envoi du roi.

11. Un reliquaire en or incrusté de pierreries, très ancien et très précieux, offert à l'abbaye par le pape Eugène III qui, lors de son passage, le 25 juin 1146, consacra l'ancienne abbatale située à Martolet. Ce reliquaire renferme les reliques des apôtres Pierre et Paul.

12. Sept autres reliquaires de plus ou moins grand prix, puis quelques objets importants au point de vue historique: la coupe du cardinal Schinner;

la crosse et la mitre du dernier antipape Félix V, ainsi qu'un encensoir et deux chandeliers d'argent avec le blason du pape, qui en fit don à l'abbaye et mourut en 1451 à Lausanne où il fut inhumé.

La riche bibliothèque de l'abbaye est du plus grand intérêt pour l'historien. Elle contient des ouvrages d'un prix inestimable, surtout pour l'étude de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire nationale.

Les environs de St-Maurice.

1^o Vérolliez et Epinassey.

Quittons maintenant les murs du cloître et de la ville pour nous transporter dans la contrée environnante où s'offre à nous plus d'un but de promenade intéressant. Nous visiterons tout d'abord *Vérolliez* (*Verus locus*), où saint Maurice et sa légion ont versé leur sang pour la foi chrétienne. „Comme en ce temps-là, et encore longtemps après, les empereurs étaient acharnés à persécuter les chrétiens, Maximien jura d'anéantir la légion thébaine si elle ne sacrifiait pas aux faux dieux. Il fit exécuter un homme sur dix pour inspirer de la crainte aux autres; mais quand il eut une seconde fois fait mettre à mort un homme sur dix dans les rangs, et qu'il vit qu'il ne pouvait détourner ces âmes chrétiennes du Dieu vivant, il ordonna qu'ils fussent tous frappés et massacrés.“

(*Stumpfius.*)

Nous pouvons nous y rendre en une demi-heure, soit en prenant la grande route, soit par le sentier qui longe la paroi de rocher de Vérossaz. Sur le champ du martyre s'élève une simple chapelle qui a remplacé l'antique oratoire; bâtie au XII^e siècle, elle a été restaurée en 1607, puis en 1746. Dans le voisinage immédiat on trouve l'orphelinat des filles ou „maison des Petites mères des orphelines“.

En une demi-heure de plus nous atteignons *Epinassey*, l'antique *Epaunum*, puis à travers la forêt de châtaigniers et de mélèzes, nous grimpons au hameau de *la Rasse*, situé au débouché du dangereux *torrent de St-Barthélemy* que remonte le col de Jorat. De là, nous pouvons mesurer l'étendue de son immense cône de déjection projeté au travers de la vallée et que recouvre aujourd'hui la maigre forêt appelée *Bois-Noir*. Par l'échancrure de la gorge on aperçoit la Cime de l'Est (Dent du Midi) dont la pointe aiguë semble suspendue au-dessus du Bois-Noir. On comprend, en la voyant, d'où pro-

viennent les débris qui encombrant la vallée. *) Nous pouvons revenir à St-Maurice par le Bois noir ou, en descendant du côté opposé, aller prendre le train à la station d'Evionnaz.

2^o L'ermitage de Notre-Dame du Sex.

Lorsque, à la sortie du tunnel de St-Maurice, on se trouve soudain transporté dans l'intérieur de la vallée du Rhône, on est d'abord comme écrasé par les murailles rocheuses qui dressent de toutes parts leurs formidables escarpements. Etonné, presque déconcerté, le regard erre de l'une à l'autre de ces énormes assises que couronnent les hardis sommets de la Dent de Morcles et de la Dent du Midi. Cependant, une fois le premier moment de stupeur passé, on finit par découvrir au flanc aride de la paroi surplombante, à l'ouest de la ville de St-Maurice, une petite église toute blanche, pareille à une aire d'aigle suspendue au



L'ermitage de Notre-Dame du Sex.

*) „Qui sait par quels affreux déchirements s'est ouverte, à la place où coule le Rhône et où sont maintenant les maisons et les champs d'Evionnaz, cette brèche si vaste et si complète aujourd'hui? — De longue date les archives locales ont consigné de terribles souvenirs. Le cataclysme qui engloutit la petite ville d'Epaune, sous la chute du Mont-Taurus, et où disparut la source thermale retrouvée de nos jours à Lavey, est un des plus anciens. — Le 9 octobre 1635, au milieu de la nuit, une nouvelle et terrible alerte fut donnée aux habitants d'Evionnaz et des hameaux voisins; réveillés en sursaut, ils sortirent de leurs lits épouvantés. Un bruit sourd se faisait entendre et devenait de plus en plus éclatant: le Novierroz, montagne voisine, s'écroulait avec grand fracas. — Le bruit en retentit dans toute la vallée; pendant plus d'un quart d'heure, le soleil fut obscurci par un nuage de poussière, depuis le Bois-Noir jusqu'au lac. Le cours du Rhône fut barré; le torrent de la Marre (aujourd'hui St-Barthélemy) forma au pied du Jorat un lac dont le dégorge-

bord de l'abîme. C'est le pèlerinage de *Notre-Dame du Sex* (Sex = rocher). Un petit sentier, presque entièrement taillé dans le roc, s'élève jusqu'à ce poste élevé; là, sur l'étroite corniche, à 200 m au-dessus de la vallée, quelle n'est pas notre surprise de trouver une esplanade avec la chapelle, l'habitation d'un ermite, un jardinet et une source à l'eau limpide qui jaillit du rocher! Oh! l'originale retraite, et comme l'on se prend à envier le pieux solitaire qui coule ici des jours calmes et sereins!

Le roi Sigismond, dit-on, trouva dans cette grotte un asile contre ses sujets révoltés, après le meurtre de son fils Sigéric. Un siècle plus tard, en 627, mourait à Notre-Dame du Sex saint Aimé, le premier anachorète, issu d'une noble famille romaine. De même que l'abbaye au pied de la montagne, le sanctuaire du rocher fut mainte fois détruit et ravagé dans le cours des siècles; la chapelle actuelle a été construite en 1764 par les soins de l'abbé Grégoire Schinner. Du haut de la petite esplanade on jouit d'un coup d'œil charmant sur la partie de la vallée qui s'étend entre la cluse de St-Maurice et Martigny.

ment était une nouvelle menace pour la vallée. La superstition populaire attribuant cette catastrophe aux démons qui hantaient la montagne, l'évêque de Sion, Hildebrandt Jost, la fit exorciser neuf jours durant. — Enfin, le 26 août 1835, vers 11 heures du matin, retentit soudainement un bruit semblable à celui de plusieurs décharges d'artillerie se succédant sans interruption. Tous les yeux se dirigèrent sur la montagne. La Cime de l'Est était entourée comme d'un nuage, c'était d'elle que partait l'éboulement. Une vapeur épaisse remplit la gorge de St-Barthélemy, de violentes rafales ébranlèrent les maisons de Mex et renversèrent des pans entiers de forêts. Une masse énorme de rochers s'était détachée de la Cime de l'Est, heurtant et brisant dans sa chute la portion la plus avancée du glacier. Glaces et rochers roulèrent avec un épouvantable fracas à travers 7000 pieds de précipices et remplirent le vallon et la gorge de leurs débris. La glace pulvérisée et fondante, se mêlant à ces débris, forma une vase toute parsemée d'énormes rochers et dont la masse, surpassant les hautes rives du torrent et traversant le Bois-Noir, vint fondre sur la vallée du Rhône; une partie du courant versa sur la droite et couvrit de boue le hameau de la Rasse. — Depuis 1835, la montagne est à peu près tranquille. Cependant les eaux travaillent, et qui peut prévoir le jour où une catastrophe plus terrible encore viendra désoler la vallée du Rhône? — Aujourd'hui le peuple ne voit plus là l'œuvre des démons, on n'exorcise plus la montagne; mais une pieuse coutume veut que chaque année, à la St-Barthélemy, une procession se rende au-dessus de la Rasse, sur un monticule où s'élève une croix, et qu'elle appelle par ses prières la protection du Créateur.*

Dans les anfractuosités des rochers croissent maintes plantes plus ou moins rares; en sorte que ni le botaniste ni le touriste n'auront lieu de regretter une visite à l'ermitage du Sex.

3^o La Grotte aux Fées.

(Entrée 1 fr.)

Impossible de se tromper si l'on veut se rendre à la Grotte aux Fées, la curiosité par excellence des environs de Martigny; partout des écriteaux la signalent à notre attention et nous indiquent le chemin à suivre. Après nous être pourvus de cartes d'entrée au buffet de la gare*), nous traversons la petite ville dans toute sa longueur jusqu'au château et au pont. De là, un bon chemin en lacets s'élève à l'ombre des châtaigniers jusqu'au pavillon de la Grotte aux Fées. On ne connaît pas encore toute l'étendue de cette vaste excavation, car à une profondeur de 700 m les lumières s'éteignent, et il est impossible de pénétrer plus loin. Les visiteurs ne vont



La Grotte aux Fées

généralement pas au-delà du lac souterrain dans lequel se précipite de la voûte une puissante chute d'eau. Le coup d'œil est féérique, surtout avec une illumination aux feux de Bengale. Cette grotte, connue dès les temps anciens, n'a été rendue accessible au public qu'à partir de 1863. Alexandre Dumas père, un de ses premiers visiteurs, en devint le généreux

*) Les bénéfices sont dévolus à l'orphelinat de Yérolliez.

patron; lui et son ami Coppens ont beaucoup contribué à faire connaître en France cette merveille de la nature. Nous empruntons à une brochure*), qui se vend au profit de l'orphelinat, la légende de la fée Frisette:

„Cette grotte était jadis la demeure de la fée Frisette, qui en avait fait un palais enchanté dont les parois étincelaient de cristaux et de pierres précieuses. Frisette y reçut un jour la visite de Turlure, méchante fée qu'un éboulement avait chassée de son antre, au pied des noirs Diablerets. Trop bonne pour lui refuser l'hospitalité, elle lui assigna pour demeure un couloir supérieur de la grotte; mais auparavant elle lui fit promettre de ne faire aucun mal aux habitants de la contrée, et particulièrement à la noble famille des seigneurs de Duin. Turlure, qui avait peur de Frisette, tint parole pendant quelque temps, se bornant à changer en un désert les lieux sauvages où débouchait sa haute galerie. Mais un jour, voyant jouer au bord du Rhône les deux enfants de dame Yseult, châtelaine de Duin, elle ne put résister à la tentation, et les ayant pris par la main, sous prétexte de les conduire chez leur marraine, elle les précipita dans le Rhône. Frisette arriva juste à temps pour les sauver. Dans sa colère, elle frappa la méchante fée qui tomba et se noya dans le Rhône; mais la baguette magique de Frisette se brisa, ce dont la bonne fée eut tant de chagrin, qu'elle s'envola et ne revint plus.“

4^o A Bex.

Laissons pour cette fois le chemin de fer et la grande route, et choisissons de préférence un sentier qui nous fera parcourir en une heure de promenade charmante le beau pays de St-Maurice à Bex. En sortant de la ville nous traversons le Rhône sur un pont de pierre, seule issue de la grande et mystérieuse vallée qui exerce sur l'imagination un attrait si puissant. Ce site a été mainte fois décrit. „Les touristes et les peintres connaissent le château de St-Maurice et sa position

*) La Grotte des Fées à St-Maurice, par G. A. Gielly, Vevey 1865.

si pittoresque. On dirait une sentinelle du vieux temps adossée au roc, regardant à ses pieds le Rhône impétueux encaissé dans une gorge étroite et veillant sur un pont hardi d'une seule arche dont il semble avoir encore la garde. De hautes cimes tout autour, à côté les filets argentés d'une cascade tombant de la Grotte aux Fées, tout conspire à donner un cachet unique à ce paysage^{*)}. Après avoir pendant quel-

ques instants regardé bon-

dir sous nos pieds le flot tumultueux qui va vers l'occident chercher les vastes plaines, nous prenons à droite de la douane vaudoise le sentier qui monte par les vignes et se transforme bientôt en un délicieux chemin des champs, serpentant à travers les prairies, à l'ombre des chênes et des châtaigniers. On se croirait dans un parc en parcourant ces hauteurs de *Chiètres*, où partout s'offrent à la vue des tableaux d'une incomparable beauté. Mais rien n'égale la poésie de la



Pont et château de St-Maurice.

tour de Duin, dont la ruine revêtue de lierre couronne une éminence au-dessus du village de Bex. Nulle part la Cime de l'Est (Dent du Midi) n'apparaît sous un aspect plus fascinant. „Moins effilée qu'au Bois-Noir, mais non moins svelte, elle se découvre de la base au faite et sa projection verticale semble de plus en plus audacieuse. La Dent du Midi n'imite pas ces géants des Alpes, le Cervin, le Finsteraarhorn, qui, debout au fond de hautes vallées et reposant sur des

*) L'abbé *Rameau*. Ouvrage cité.

plateaux où s'accumulent leurs glaciers, appartiennent à la région du désert supérieur et sont à peine plus nus au sommet qu'à la base. Elle s'élève immédiatement au-dessus de chaudes et riantes contrées. Vers le bas règne une végétation digne de l'Italie; vers le haut les neiges du pôle, et entre deux toute la série des possibles. Il en résulte un effet de profusion créatrice, d'autant plus splendide que la montagne a des formes plus accidentées. Un tableau pareil est de ceux qu'on n'épuise pas.*) — Entre les deux sentinelles qui gardent l'entrée du Valais, la Dent de Morcles et la Dent du Midi, apparaissent les blanches sommités et les glaciers de la chaîne pennine; à gauche de la Dent de Morcles, le Muveran et les Diablerets; vers l'occident se déploie du côté du Léman la magnifique plaine du Rhône, voilée d'une vapeur légère à travers laquelle scintillent les clochers de villages sans nombre. Aucune description ne saurait rendre le charme pénétrant et l'intime poésie de cette région favorisée.

Avant de quitter St-Maurice, il nous reste à mentionner brièvement les

5^o Excursions plus lointaines

dont cette petite ville est le point de départ:

A. A *Monthey* par *Choëx*, en 1 heure $\frac{1}{2}$. Bois magnifiques et luxuriante flore.

B. Au hameau montagnard de *Mex* (1147 m) par *la Rasse* (1 h.), en remontant la rive gauche du torrent de St-Barthélemy (1 h.). De *Mex*, en suivant le plateau, à *Planey* (1529 m); puis on franchit le torrent du *Mauvoisin* pour monter au plateau de *Vérossaz* (2 h.); blocs erratiques. En une heure on redescend sur St-Maurice par le chemin de la Grotte aux Fées.

C. De *Vérossaz* on monte en une heure aux *Mayens de St-Maurice* (plusieurs chalets-pensions très fréquentés depuis quelques années; air salubre, forêts, vue magnifique sur la vallée du Rhône et le Léman). Deux heures de plus pour gravir la *Petite Dent du Midi* ou *Dent Valerette*, 2065 m. Toujours en partant de *Vérossaz*, on peut descendre par *Daviaz* sur *Choëx* (1 h.), ou, en faisant un large détour par *Serniez* et *Bonna-ronetta* (1408 m), gagner le *Val d'Illiez*.

*) E. Rambert. *Les Alpes suisses*.

D. L'excursion la plus intéressante sur la rive gauche du Rhône est le tour du *Col du Jorat* (2100 m) et *Salvan* (5 h.). Guides préférables. La dangereuse Cime de l'Est peut être escaladée de Salvan (voir la livraison précédente).

Quant aux courses sur le versant droit de la vallée, nous les énumérerons dans notre chapitre sur Lavey.





Lavey-les-Bains.

Consulter: Les eaux thermales de Lavey et leur valeur thérapeutique, par le Dr. A. F. Suchard, 1881.

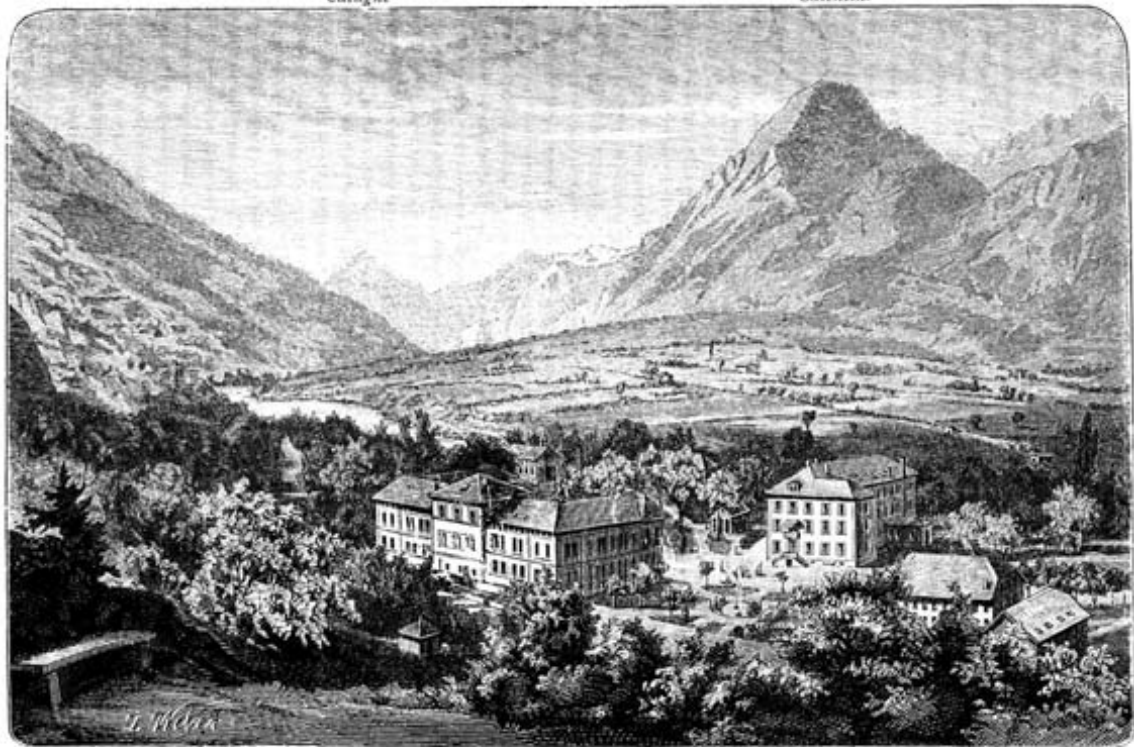
Guide du baigneur à Lavey-les-Bains, Corbaz & Cie., 1887.

Die Bäder und klimatischen Kurorte der Schweiz, Dr. Gsell-Fels, 1880.

Notice historique.

Les bains de Lavey ne sont pas encore très connus en dehors de la Suisse française. La source minérale fut découverte en 1813 par Landry, pêcheur de Lavey; mais ce n'est qu'en 1832 que le premier établissement de bains fut fondé. „Le passage des Alliés en Suisse qui eut lieu quelques jours après, raconte le Dr. Gsell-Fels, une ignorance complète de l'importance de sa découverte, peut-être aussi la crainte de perdre le profit de sa pêche furent autant de raisons pour déterminer Landry à ne s'en ouvrir qu'à quelques personnes; aussi la chose tomba-t-elle bientôt en oubli. Le 27 février 1831, en faisant quelques réparations à la même place, on retrouva la source chaude découverte 17 ans auparavant; mais les hautes eaux ne permirent pas aux ouvriers de la capter avant l'année suivante. Elle fut alors isolée du courant et dirigée sur un emplacement favorable à l'exploitation.“

„La colonie romaine d'Epaune avait des thermes très connus dont la source fut, avec toute la région voisine, ensevelie sous l'éboulement du Mont Tauredunum. La réapparition d'une source thermale dans le lit du Rhône semble être une preuve de plus à l'appui de la tradition qui place Epaunum



Vallée du Rhône, vue vers le Sud depuis Lavey-les-Bains.

à l'endroit où se trouve aujourd'hui Epinassey. Selon d'autres commentateurs, les thermes romains auraient été installés à Lavey même, — d'où son nom très ancien de *Lavetum* —, ce qui serait confirmé par le fait qu'à St-Maurice s'élevait un temple à Hygie, déesse de la santé. L'éboulement refoula le Rhône vers le pied de la Dent de Morcles, les établissements alors existants furent emportés par la débâcle, et la source disparue tomba complètement en oubli.*

La source thermale jaillissant au milieu du fleuve, est propriété de l'Etat de Vaud, aux frais duquel elle a été captée. En 1833 on l'atteignit à 22 pieds au-dessous du lit du Rhône, et on amena les eaux par des conduites de mélèze à l'établissement situé 600 m plus loin. A cette époque la source débitait 117 litres par minute avec une température de 45° C. Le débit et la minéralisation ayant diminué dans la suite, on exécuta de nouveaux travaux de captage à une plus grande profondeur; dès lors, la température de la source n'a pas varié; elle oscille entre 44½° et 46½° et fournit en moyenne 70 litres par minute.*)

Situation.

„L'établissement de Lavey est situé à l'extrémité méridionale du canton de Vaud, sur la rive droite du Rhône, entre la Dent de Morcles et la Dent du Midi, à environ trois kilomètres du curieux défilé de St-Maurice. — Le Rhône a ici une pente très considérable qui lui donne bien plutôt l'aspect d'un torrent impétueux que celui d'un fleuve. Pour peu qu'il soit grossi par la fonte des neiges ou par des orages, on l'entend rouler des blocs de pierre et même des morceaux de rocher. Non seulement toute navigation y est impossible, mais on n'a pas même pu installer un bac alors qu'il fallait faire le grand détour du pont de St-Maurice pour atteindre la rive opposée. Le pont qu'on a construit en 1876 et qui supprime cet inconvénient, a offert d'assez grandes difficultés, car il

*) Dr. Suchard.

Dent de Valère.

Dent de Valerette.

Plateau de Virostaz.



Lavey-les-Bains.

fallait, malgré sa longueur de 45 m, ne prendre de points d'appui que sur chacun des deux bords.

„Le terrain sur lequel sont bâtis les établissements est remarquablement sec, car le sous-sol formé de sable et de pierres est très perméable et le Rhône avec sa pente forme en quelque sorte un modèle de drainage naturel. Ce grand fleuve rafraîchit sans cesse la vallée; grossi par la fonte des neiges pendant les fortes chaleurs, il reste constamment entre 8⁰ et 10⁰ centigrades; aussi le bois de pins qui le longe, tout près des hôtels, offre-t-il aux baigneurs une promenade fraîche et ombragée, même sous le soleil de juillet.

„Une autre cause au moins aussi efficace que le courant du Rhône pour modérer les chaleurs de l'été, c'est un courant d'air qui souffle toujours dans la même direction et se lève régulièrement les jours de beau temps à dix heures du matin pour cesser vers quatre heures de l'après-midi. Cette brise, qui fait l'étonnement de toutes les personnes arrivant dans la localité, provient de ce que la grande masse de rochers qui surplombe cette partie de la vallée s'échauffe sous l'ardeur des rayons du soleil et produit ainsi une colonne d'air chaud tendant sans cesse à monter et étant aussitôt remplacé par l'air qui a passé sur les hauts sommets du Valais et sur de grandes pentes boisées. C'est une circonstance hygiénique des plus favorables, et qui fait qu'à 433 m au-dessus de la mer on rencontre le climat vivifiant et tonique des hautes montagnes sans avoir dans une même journée des changements de température trop considérables, ce qui est préjudiciable aux malades. L'atmosphère est si peu humide que les baigneurs peuvent vivre constamment au dehors et rester même le soir assis en plein air sans aucun danger, la rosée étant presque nulle.**)

Le docteur Gsell-Fels, dans son ouvrage sur les bains et les stations climatiques de la Suisse, résume ainsi les avantages de la situation de Lavey: „L'air est sain et fréquemment

*) Les Eaux thermales de Lavey, par le Dr. Suchard.

renouvelé par les vents du nord et du sud qui traversent la vallée dans toute sa longueur. Les maladies épidémiques y sont rares. Les environs sont grandioses, tantôt majestueux, tantôt riants, toujours pittoresques.“

Analyse, effet et emploi des eaux.

L'analyse chimique faite à l'Académie de Lausanne par Mr. Baup, directeur des salines, a donné pour 1000 *gr* d'eau les résultats suivants :

	<i>grammes</i>
Chlorure de potassium	0,0034
" de sodium	0,3633
" de lithium	0,0056
" de calcium	0,0015
" de magnésium	0,0045
Sulfate de soude anhydre ...	0,7033
" de magnésie anhydre	0,0068
" de chaux anhydre ...	0,0907
" de strontiane	0,0023
Carbonate de chaux	0,0730
" de magnésie	0,0018
Silice	0,0566
Total des matières fixes	1,3128

Brome, iode, fluorure de calcium, phosphate de chaux, oxyde de fer et de manganèse : traces ou quantités indéterminées.

Gaz, par kilogramme :

Gaz acide sulhydrique ...	3,51 <i>cm</i> ³
Gaz acide carbonique	4,34 "
Gaz azote	27,80 "

Pesanteur spécifique (à 15° C.) 1,00114. Température à la source, 45° C., aux bains, 36,3° C. L'eau est claire et limpide et dégage une odeur d'œufs pourris.

„L'endroit où se trouve la source est particulièrement intéressant sous le rapport de la constitution géologique; c'est là que le voyageur découvre pour la première fois le gneiss plus ou moins métamorphique qui prend la plus forte part à la formation du massif des roches feldspathiques du Mont-Blanc, et auquel les hautes Alpes calcaires de la Suisse occidentale doivent leur grande élévation et le contournement de leurs couches. Le point d'où jaillit la source est précisément sur la limite septentrionale de ce massif de gneiss, là où ce dernier s'enfonce sous le calcaire de la Dent de Morcles; ces deux roches d'origine et d'époque très différentes ne

reposent pas immédiatement l'une sur l'autre; elles sont séparées, comme dans toute la région, par une mince couche d'arkose verdâtre ou rosâtre, où le feldspath domine; cette couche qui, d'après des géologues très compétents, représente le trias et qu'ils ont appelée corgneule, n'a ici qu'une épaisseur d'environ un mètre. Le puits, au fond duquel se trouve la source de Lavey et qui a une vingtaine de mètres de profondeur, traverse d'abord des éboulis glaciaires, puis cette mince couche de corgneule, à la base de laquelle on voit les filets d'eau jaillir d'une fente du gneiss.*

(Dr. Suchard.)

Le printemps et l'automne étant particulièrement agréables dans la vallée du Rhône, la saison de Lavey commence au milieu de mai et ne finit qu'aux derniers jours de septembre.

L'eau minérale se prend en bains ou en boisson, avec ou sans addition d'eau-mère des salines de Bex. L'Etat de Vaud, propriétaire de la source et de l'hôpital de Lavey, a fait, il y a quelques années, un bail avec la Société à laquelle il a vendu les salines, bail dont les clauses assurent les deux premiers tiers des eaux-mères des salines aux bains de Lavey, à raison d'un prix convenu (Dr. Suchard). Cette eau-mère, supérieure à celle des salines d'Allemagne, est plus digestive et se prête par conséquent beaucoup mieux à l'emploi en boisson. „L'eau du Rhône est également utilisée pour l'hydrothérapie; elle est très aérée, ne renferme presque pas de chaux et reste tout l'été à une température moyenne de 8 à 10°. Les douches se donnent tantôt avec l'eau thermale, tantôt avec l'eau du Rhône ou celle de la source de Morcles, ou bien encore avec l'une et l'autre alternativement. On prend aussi des bains de vapeur (de la source) et des bains de vague dans le courant du Rhône. L'eau en boisson s'administre par doses de 4 à 8 verres d'une contenance de 150 gr et généralement deux heures avant les repas.“

„M. le professeur Lebert, qui a été pendant un certain nombre d'années médecin de l'établissement (actuellement le Dr. Suchard) — a exposé dans quatre rapports les méthodes employées pour le traitement des diverses maladies. Pour les *affections rhumatismales*, on emploie des bains soufrés tièdes et prolongés lorsqu'il y a surexcitation du système nerveux,

ou rhumatisme nerveux compliqué d'hystérie; bains très chauds de 1 à 15 minutes pour les rhumatismes qui ne sont compliqués ni d'une tendance à la congestion cérébrale ni de troubles au cœur, en particulier pour la sciatique (suivant les cas on emploie aussi la douche thermale). Les bains d'eau thermale mélangée d'eau-mère (60 à 20 *gr*) conviennent aux rhumatisants scrofuleux ou à constitution lymphatique. Les bains chauds d'eau-mère s'emploient avec succès dans les cas où la douleur rhumatismale provient d'un mauvais fonctionnement de la peau et où une disposition aux transpirations fréquentes expose les malades à des refroidissements. Pour le traitement des rhumatismes localisés et invétérés (la sciatique également), musculaires et articulaires, on administre les douches chaudes accompagnées de frictions, de massage et d'une légère transpiration au lit (en rentrant de la douche). Lorsqu'il y a hyperesthésie et enflure (sans inflammation ni oedème) de la partie atteinte ou douleurs rhumatismales à la suite de luxations et d'arthrites, les douches froides sont très efficaces. — Parmi les *maladies de la peau*, ce sont les éruptions pustuleuses qui guérissent le plus souvent. Quand il y a complication de scrofulose, on ajoute au bain thermal de l'eau-mère (6 à 12 *kg*), qu'on supprime au contraire si elle produit une irritation de la peau. Pour le traitement du prurigo et du lichen l'addition de potasse a d'excellents effets; les bains de vapeur agissent favorablement dans les cas d'hypertrophie et de sécheresse de la peau. — Les *affections scrofuleuses* sont traitées en grand nombre à Lavey; les adénites et les affections chroniques des organes des sens (conjonctivite, otorrhée, etc.) fournissent le plus grand nombre de cas de guérison. Là aussi on joint l'emploi de l'eau-mère à celui de l'eau thermale (l'eau-mère s'administre aussi intérieurement). — Les *maladies des os* (carie, nécrose, affections du périoste) sont traitées par les bains prolongés, les bains locaux et les douches; pour les *affections articulaires* il est souvent préférable de se borner aux douches chaudes; pour les *paralysies* on fait alterner les chaudes et les froides. *L'atonie des organes digestifs* est com-

battue au moyen de courts bains d'eau thermale et, suivant les cas, de douches locales; s'il y a complication d'hypocondrie, on adopte l'emploi alternatif de la douche chaude, de la douche froide et de la douche en pluie.⁴ (Gsell-Fels.)

Installations balnéaires et Hôtel des Bains.

L'établissement de Lavey est dans une situation isolée très favorable aux malades, auxquels le calme et la tranquillité conviennent tout particulièrement. Un bois de pins, transformé en parc, offre une promenade charmante. La contrée, quoique basse, est exempte de marécages; les chemins, sur ce sol très perméable, sont toujours praticables même après des pluies prolongées.

L'hôtel et toute l'installation des bains sont propriété d'une société d'actionnaires qui en ont confié l'administration à un unique directeur (M. Pache).

„La table et les vins sont excellents. Ces bains jouissent d'une grande faveur et sont fréquentés par une société distinguée. Lavey est surtout favorable aux cures d'enfants. L'hôtel est un grand bâtiment, confortablement aménagé, contenant 40 chambres sur trois étages; dépendance avec 30 chambres; dans la maison des bains 40 chambres. Les bains, très bien installés, se divisent en 40 cabines spacieuses, cabinets de douches, d'inhalations, etc.“ (Gsell-Fels). De nouvelles améliorations ont été introduites depuis quelques années, et l'on a élevé plusieurs autres constructions, telles que deux pavillons avec balcons, appartements et installations de bains, un bâtiment sur le Rhône pour le bain de vague, enfin une chapelle qui sert aux deux cultes, catholique et protestant.

Promenades et excursions.

Les promenades variées dont Lavey est le centre sont pour les baigneurs un attrait toujours nouveau. Nous nous bornerons à énumérer ici les promenades sur la rive droite,

puisque celles de la rive gauche ont déjà été décrites dans notre chapitre sur St-Maurice.

1^o *Cascade de l'Avançon de Morcles*, près d'Eslex, à dix minutes de l'hôtel.

2^o *Eslex* (ou es Lœx), le dernier hameau du canton de Vaud, est à un quart d'heure de la cascade. Pour l'une et l'autre des deux courses on prend la route de Morcles. Beau coup d'œil sur la vallée du Rhône et le glacier du Trient; le long de la route, groupes pittoresques de châtaigniers tortus.

3^o *Lavey le village*, à 25 minutes des bains, dans une situation délicieuse, au milieu des prés et des vergers et au pied d'une fraîche forêt de châtaigniers et de sapins. Trois chemins y conduisent: la grande route, un sentier au pied des rochers de Morcles, et un peu plus haut, le sentier du *Four à Chaux* ou *Promenade Cossy*. Ce dernier est plus long, mais aussi plus intéressant. Après une première grimpe assez raide, on chemine le long d'une terrasse ombragée d'où l'on jouit d'une jolie vue sur St-Maurice.

4^o *Le Tour du Rocher* (2¹/₂ heures) à la même destination, mais en s'élevant jusqu'au pied des rochers de Dailly. Belle vue sur la vallée et le Léman.

5^o *Tour de Duin*, en une heure et demie par le village de Lavey, Pâtissière et Le Châtel.

6^o *Le Mauvais Pas* (la Crottaz), sentier quelque peu vertigineux, mais sans danger, qui mène en une heure d'Eslex au village valaisan de *Collonges* (Outre-Rhône). Très intéressant pour le botaniste (arabette des murs et arabette saxatile; vésiculaire utriculée; vergerette des Alpes [var. *rupestris*]; panais opaque; calament faux-népéta; scorsonère d'Autriche; épervière maculée, du Valais, amplexicaule et à feuilles courtes, etc.) Les botanistes peuvent de là continuer par Dorenaz et les Folâterres (1¹/₂ heures) jusqu'à Branson et Fully (voir le livret „Martigny“).

7^o Au village de *Morcles* (1165 m) en une heure et demie par le sentier, trois heures par la route à chars; séjour d'été fréquenté depuis quelques années. L'hôtel-pension de



Monthey.

Dailly est à 25 minutes de *Morcles*, sur une terrasse rocheuse d'où l'on découvre une vue étendue. On y monte par le sentier qui raccourcit, mais on redescend de préférence par la route pour jouir de la vue sur la partie supérieure de la vallée du Rhône; on passe près de la cascade de *la belle Inconnue* (Avançon de *Morcles*).

C'est à *Morcles* qu'on passe la nuit pour faire le lendemain l'ascension de la *Dent de Morcles* (2979 m). Guide: Charles Guillaud, chasseur de chamois. Du village au sommet on compte cinq à six heures, en montant par les chalets du „Haut de *Morcles*“ et la „*Grandevire*“.

Le massif de la *Dent de Morcles* est une des régions de la Suisse les plus intéressantes sous le rapport de la géologie et de la botanique (voir *Renewier*, Matériaux pour la carte géologique de la Suisse; et *Oswald Heer*, Le Monde primitif de la Suisse). L'amateur de plantes trouvera entre autres:

1^o *Entre Lavey et Morcles*: brunelle à grandes feuilles, rose, pubescente; diverses épervières; bugrane à feuilles rondes; vesce à feuilles menues; céphalaire alpine.

2^o *Au-dessus de Morcles*: rosier de Chavin, ablésine, à petites fleurs, etc.; paradisie faux-lis; carline à longues feuilles.

3^o Sur le chemin d'*Arbignon*: rose de Salvan, sclérophylle, pseudo-pside, etc.; géranium de Bohême; peucédane d'Autriche; sarrête rhaotie, etc.

4^o *Creux de Dzéman*: épervière microïde; buplèvre étoilé; gentiane pourprée (fl. luteo), ponctuée, de Gaudin, etc.

5^o De la *Grandevire* à la *Croix de Javerne*: astragale épineux; campanule de Scheuchzer (var. valdensis); violette du Cenis; géum rampant; polygala alpin; renoncule des glaciers et à feuilles de parnassie; luzule jaune; épervière de Gaudin, à longues feuilles, écrasée; sisymbre pinnatifide; saussurée déprimée; primevère auricule (× viscosa); androsace pubescente, helvétique et variétés hybrides; arabette naine; laiche courbée; fétuque violacée, etc. etc.

6^o Sur le col entre *Dzéman* et les alpages de Fully: épervière subnival; sur l'alpe de Fully: valériane d'Allione; gentiane alpine; androsace carnée; violette allée; géranium à feuilles d'aconit et autres raretés de la flore valaisanne.





Monthey.

A une demi-heure en aval de la cluse de St-Maurice, en face du confluent du Rhône avec l'Avançon des Plans, s'étend le village de Massongex, à l'endroit où se bifurquait l'ancienne voie romaine. L'embranchement de la rive gauche menait au pays des Allobroges en passant par Vionnaz (où l'on a découvert les restes d'un bain romain); l'autre route franchissait le Rhône et conduisait à Aventicum par Villeneuve (Pennelocos) et Vevey (Vibiscum) où l'on a retrouvé des milliaires assez bien conservés. Il y a quelques années on voyait encore à Massongex les débris du pont romain sur le Rhône, avec l'inscription suivante, actuellement à St-Maurice :

IN HONOR : D · D ·
GENIO STATI
ONIS VI · RIPAR
S PROBUS ·
MILES LEG XXI
ALEXANDR
NAE · P · F · IMP D N
ALEXAND · SEVER

En voici le texte déchiffré et reconstitué :

„In honorem domus divinae Genio stationis VI. Ripariae Sextus Probus Miles Legionis XXI. Alexandrinae, piae, fidelis, Imperatoris Domini Nostri Alexandri Severi.“

Contre le mur de l'église de Massongex se lit cette autre inscription :

SEX · VARENO
 T · FIL · SERG
 PRISCO
 VI VIR^O · AN · LVII
 VARENI · FRATRI
 OPTIMO

Continuons notre route à travers une campagne fertile et bien cultivée, dont l'aspect prospère contraste avec la région moins favorisée que nous venons de quitter. En 40 minutes nous atteignons le bourg florissant de *Monthey*. Situé à l'entrée du Val d'Illeiez et autrefois fort exposé aux inondations de la Vièze, il compte 2678 habitants. Les hôtels, modestes d'apparence, sont fort bien tenus. „Monthey est une jolie petite ville assez bien bâtie et d'aspect plutôt méridional. Quelques maisons peintes en bleu, en vert ou en rose lui donnent une physionomie qui diffère singulièrement de celle des villes voisines de la campagne vaudoise, sur la rive droite du Rhône.“*)

À l'exception de ses verreries, de l'église paroissiale et du vieux château (castel Monthéolo), Monthey n'a rien de remarquable à montrer aux étrangers. Cependant, nombreux sont les visiteurs qui s'y arrêtent chaque année durant la belle saison, attirés les uns par le charme de la contrée avoisinante, du Val d'Illeiez en particulier, les autres par les blocs erratiques des environs, qui comptent parmi les plus curieux phénomènes glaciaires de la Suisse. Cette double jouissance, esthétique et scientifique, nous pouvons nous la procurer en prenant la nouvelle route de Monthey à Champéry. De loin déjà, le regard est attiré par un énorme bloc isolé au milieu du vignoble, portant sur son sommet un pavillon et quelques ceps de vigne. On l'appelle dans le pays la „Pierre des Marmettes“. Impossible de le manquer. En dix minutes nous sommes assis

*) Arthur de Claparède. *Champéry et le Val d'Illeiez*.

au pied du colosse. Au premier moment, on est saisi d'admiration par la vue qui s'offre alors aux regards. „On jouit de là d'un splendide panorama sur toute la chaîne des Alpes vaudoises, depuis la Dent de Morcles à l'est, jusqu'aux Tours d'Al à l'ouest, en passant par le petit et le grand Muveran, l'Argentine, les Diablerets et le Chamossaire.“ (A. de Claparède.)

Après avoir à notre aise contemplé ce brillant spectacle, nous consacrerons quelques instants à l'examen de la curieuse moraine sur laquelle nous nous trouvons. Non loin de la Pierre aux Marmettes se voit, à l'ombre des châtaigniers, le bloc connu sous le nom de „Pierre à Dzo“, placé en équilibre sur une autre pierre à moitié enfoncée dans le sol. Il porte l'inscription suivante:

A. J. de Charpentier
Don national 1853
transféré à la
Société vaudoise des sciences naturelles
1875.
Pierre à Dzo.

À un demi-kilomètre plus au nord, le groupe de la „Pierre à Muguet“ marque la limite supérieure de la moraine. Ce sont deux blocs dressés l'un contre l'autre de manière à former un passage voûté. On y lit les noms des trois hommes de génie qui firent faire un immense pas à la science en découvrant la théorie de la marche des glaciers:

Reipublicae Vallesiae
Donum 1853.

—
Venetz
1829.

—
Charpentier
1834.

—
Perraudin
1815.
—

Ces blocs gigantesques sont formés comme la plupart de ceux qui composent la moraine, de protogyne provenant du versant nord du massif du Mont Blanc (l'Aiguille du Tour, la pointe d'Orny, etc.). Quelques-uns, de moindres dimensions, sont formés de gneiss, de micaschiste ou de roches cristallines analogues. Le nombre de ces pierres, considérable au temps de Charpentier, va diminuant d'année en année depuis qu'on a imaginé de les exploiter comme des carrières. C'est pour prévenir leur disparition imminente et conserver à la science les plus intéressants de ces vénérables rochers, qu'en 1853 l'Etat valaisan en réserva plusieurs pour les consacrer à la mémoire des auteurs de la théorie des glaciers (voir les livraisons V et VI de la série) et les donner en toute propriété à M. de Charpentier, directeur des salines de Bex. En 1875, ses héritiers ont cédé leurs droits à la Société vaudoise des sciences naturelles, devenue ainsi propriétaire des blocs de Monthey.

„L'un des faits les plus surprenants du terrain erratique est, sans contredit, l'accumulation ou la réunion d'un nombre considérable de blocs tous de la même espèce de roche. Ces blocs sont tantôt éparpillés sur le terrain, mais peu espacés, tantôt groupés en forme de digues, de bandes ou de monticules. Le dépôt de ce genre le plus remarquable que je connaisse, se trouve à quatre cents pieds au-dessus du Rhône, sur le flanc d'une montagne calcaire (Lias), près de Monthey, dans le Bas-Valais. C'est une bande de gros blocs, qui a de trois cents à huit cents pieds de largeur et trois quarts de lieue de longueur. Elle commence à dix minutes au-dessus de ce bourg, et s'étend horizontalement sur la pente de la montagne jusqu'aux précipices du Scox, de Balme, de Colombey. Elle est entièrement formée de blocs de granit, à gros cristaux de feldspath, venant tous de la haute chaîne de montagne qui borde la vallée de Verret du côté nord-nord-ouest, et qui n'est autre chose que la continuation orientale de la chaîne du Mont Blanc. Par conséquent, ces débris se trouvent à onze heures au moins des montagnes d'où ils ont été détachés.

„Ces fragments étonnent autant par leur nombre que par leur volume. La pierre des Marmettes fait partie de cette bande. Ce bloc est situé à peu près à son extrémité méridionale. Quoique sa masse soit de soixante mille pieds cubes, il y a là plusieurs autres blocs qui ne lui sont guère inférieurs en volume; beaucoup d'entre eux ont de soixante à soixante-dix pieds de longueur, de trente à quarante pieds de largeur et de quinze à vingt pieds de hauteur. On en trouve un grand nombre de huit mille et de dix mille pieds cubes.

„Ces blocs ne sont pas moins remarquables par leur belle conservation. Presque tous ont encore la surface raboteuse, et les arêtes et les

angles légèrement écornés. Quelques-uns sont fendus; mais la direction des fentes prouve jusqu'à l'évidence que ces ruptures sont le résultat d'une chute, et nullement d'un choc horizontal. Un énorme bloc de soixante-cinq pieds de longueur est connu dans la contrée sous le nom de *Pierre à Mourgets*; en tombant, il a donné du coin sur un autre gros fragment, de manière qu'il s'est fendu horizontalement sur toute sa partie supérieure. Une portion de l'angle est entièrement détachée, et les éclats se trouvent encore accumulés sur le bloc qui a reçu le coup.

Un très gros bloc, appelé *Pierre à Dzo*, d'une forme irrégulière polyédrique, est perché sur un autre; mais il y est retenu par un troisième fort petit et fendu verticalement par la chute du premier; sans cet appui, il se précipiterait sur le bourg de Monthey. Il est absolument impossible qu'un choc horizontal ait produit de pareils accidents.

„Je ne crois pas commettre une exagération en comptant la bande des blocs erratiques de Monthey parmi les objets les plus curieux, les plus remarquables et les plus instructifs que l'on puisse trouver dans les Alpes. Ces blocs jettent beaucoup de jour sur la cause probable du transport des débris erratiques; nous invitons les géologues qui visitent la Suisse occidentale, à aller voir ce dépôt vraiment extraordinaire. Nous recommandons également cette course aux peintres paysagistes, et à toutes les personnes d'un esprit assez cultivé pour aimer la contemplation des grands phénomènes de la nature et pour savoir en jouir.“

Charpentier.





Le Val d'Illiez.

Notice topographique, géologique et botanique.

Le Val d'Illiez ou Val d'Ylies (lat. *Vallis Illiaca*), long de cinq lieues (21 km environ), verdoyant, pittoresque, sauvage et très prospère, est digne d'attirer les visiteurs. Flore très intéressante. Population aisée. Les jolies maisons de bois, d'architecture originale, sont ornées de balcons et de fleurs. Belle race robuste, d'humeur sociable et enjouée. Le soin du bétail incombe aux femmes, qui portent alors le costume masculin. Dans le haut de la vallée on exploite un très beau marbre. (Tschudi).

«Les nombreux manuels à l'usage des voyageurs en Suisse ne consacrent en général que quelques lignes au Val d'Illiez, dont la réputation peu brillante attire moins que d'autres endroits plus vantés la gent badaude des touristes porteurs de voiles blancs ou bleus et de bâtons marqués au fer chaud*.) Tschudi fait une honorable exception; c'est dans son „Tourist in der Schweiz“ que nous avons puisé la caractéristique concise, mais exacte et complète citée plus haut. Il indique avec la même précision la plupart des excursions dont cette charmante vallée est le centre. Elles sont énumérées avec plus de détails encore dans l'excellent „Guide pratique de l'ascensionniste sur les montagnes qui entourent le lac de Genève, par MM. Staub et Briquet, Genève 1879“, où l'on trouve la liste complète et la description de tous les passages et de toutes les sommités accessibles du Val d'Illiez. — En 1865, il avait déjà paru à Genève un modeste, mais fort utile „Guide dans la Vallée d'Illiez“. En 1886 enfin, M. Arthur de Claparède a publié son charmant volume intitulé „Champéry et le Val d'Illiez, histoire et description“, qui épuise la matière et que les nombreux visiteurs de cette contrée tiendront à consulter. — En consacrant deux chapitres de ses „Souvenirs d'un Alpiniste“ (Lausanne, 1886)

*) de Claparède. Ouvrage cité.

à l'enthousiaste description du massif de la Dent du Midi, E. Javelle a, de son côté, beaucoup contribué à faire connaître le Val d'Illicz. Nous citerons encore comme fort intéressantes à ce point de vue particulier la publication du Dr. H. C. Lombard. „Les climats de montagne considérés au point de vue médical“, et celle du Dr. Gsell-Fels „Die Bäder und klimatischen Kurorte der Schweiz“, qui font toutes deux l'éloge du climat et des sources minérales de notre vallée.

La Vièze (ou Viège) qui arrose le Val d'Illicz dans toute sa longueur, est formée de deux torrents descendant l'un du col de Coux, l'autre du haut vallon de la Barmaz et se réunissant à 20 minutes en amont de Champéry. Elle se grossit sur la rive droite de plusieurs torrents dont les principaux sont: la *Saufflaz*, descendue du vallon de Suzanfe; la *Frêche*, écoulement du glacier de Soix, qui forme les superbes cascades de *Frassonayaz*; puis le *Nant de Crettex* venant du glacier de Chalin, enfin le *Nant de la Tille* qui a sa source au pied de la Dent de Valerette. Les affluents de la rive gauche sont: le *Nant de Chavalet*, le *Nant de Fayod* et le *Nant de la Tine* qui arrose le Val de Morgins et se jette dans la Vièze à Troistorrents. Au printemps, à la fonte des neiges, et pendant les soudains et violents orages de l'été, ces torrents grossis outre mesure précipitent en grondant des masses d'eau noire vers le bas de la vallée où ils causent souvent de très grands ravages, en particulier à Monthey placé au débouché de la Vièze.

Comme la plupart des vallées latérales du Valais, celle de la Vièze présente une double ramification, moins prononcée que dans d'autres, mais caractéristique néanmoins. Elle se bifurque une première fois à Troistorrents où se détache vers l'ouest le *tal de Morgins*; au-dessus de Champéry la vallée principale se divise de nouveau en trois petites ramifications: les *vallons de Suzanfe*, de *Barmaz* et des *Creuses*, ce dernier se terminant au col de Coux.

Une ceinture de belles montagnes entoure ce bassin bien arrosé et extraordinairement fertile. Au-dessus du plateau de Vérossaz s'élèvent la *Petite Dent* (Dent de Valerette, 2065 m) et la *Dent de Valère* (2107 m), deux sentinelles avancées du superbe et grandiose groupe des *Dents du Midi* (voir le cha-

pitre „Salvan“ de notre VII^e livraison). A la base méridionale de la plus haute pointe (3260 m) est blotti le solitaire vallon alpestre de *Suzanfe* qui s'étend du col de *Suzanfe* (2500 m) au *col du Sagerou* (2410 m), et dont les eaux s'échappent par l'étroite fissure d'*Encel* pour former le torrent de *Sauflaz*. Entre les deux cols s'élèvent les sommités couvertes de glaces de la *Tour Sallière* (3227 m) et du *Mont Ruan* (3078 m), formidable rempart d'où les avalanches se précipitent avec bruit au fond du solitaire vallon. A l'ouest du col de *Sagerou* se dresse le massif allongé des *Dents blanches* (2774 m et 2700 m) qui se termine vers le nord par la *Dent de Bonaveau* (2479 m) et à l'extrême ouest par la *Tête de Bostan* (2408 m). Au pied de cette dernière se trouve le passage très fréquenté du *Col de Coux* (1824 m) menant à *Morgine* et à *Samoëns* *), tandis que le dangereux *Pas de la Bédaz*, pratiqué des contrebandiers, et les passages plus faciles du *Pas de Bostan* et de la *Golette de l'Oulaz* franchissent le massif des *Dents blanches*. La chaîne qui ferme la vallée à l'ouest, entre le col de *Coux* et le *Pas de Morgins*, (1411 m) a des pentes beaucoup plus adoucies, revêtues jusqu'au-dessous de la crête d'un riche tapis de gazons et de fleurs. Le long de cette arête se succèdent le *Patnaly* (2243 m), le *Col des Cases*, la *Pointe de Mossettaz* (2297 m), le *Col de Chésery* (2005 m), la *Pointe de Chésery* (2281 m), les *Pointes de Cornebois* (2236 m), de *Bécor* (2271 m), la *Crête de Gingéan* (Tête du Moine, 2185 m) et le *Nobay* (1675 m). Au pied de la *Pointe de Mossettaz* on passe, pour se rendre de *Morgins* à *Champéry*, les deux cols qui portent les noms de *Portes du Soleil* et *Portes de l'Hiver*. Au nord du *Val de Morgins* s'élèvent le *Corbeau* (1992 m), le *Col de Nonaz* et le belvédère fréquenté de la *Bellevue* (2016 m).

Si la topographie de ces quelques chaînes est simple et facile à saisir, la géologie, par contre, en est assez compliquée. Le savant genevois *Alphonse Favre* qui a étudié la contrée,

*) Par le col de la *Golèze* (1671 m).

la décrit tout au long dans le second volume de ses „Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont Blanc“, auquel nous ne pouvons, faute de place, emprunter que quelques données générales, laissant au lecteur le soin de puiser lui-même à la source.

Les groupes de la Dent du Midi et des Dents blanches sont de puissantes formations qui appartiennent aux terrains crétacés (néocomien, urgonien, gault, etc.) et au nummulitique; seule, la plus haute cime de la Dent du Midi semble être d'origine jurassique. Cependant la structure compliquée de la vallée ne s'explique pas encore clairement pour le géologue, parce qu'elle est le résultat de plusieurs bouleversements successifs. Près de Champéry, le lit de la Viège est creusé dans le néocomien; mais en amont cette zone est bientôt recouverte de formations jurassiques. La roche dominante au Val d'Illicz est un schiste argileux plus ou moins foncé, en larges assises, mais ne présentant aucun fossile. Très variable par place, il est souvent interrompu par des bancs de grès et prend par ci par là un caractère jurassique. Près de Troistorrents, ce terrain est recouvert d'une rauchwacke à fossiles, appartenant au trias; la source minérale de Morgins se trouve dans la même zone de rauchwacke et de gypse.

C'est à la décomposition de ces diverses roches qu'il faut attribuer l'extrême fertilité de la vallée. Le terrain est particulièrement propice aux céréales dont on fait jusqu'à quatre récoltes par an. Les prairies sont plantureuses et nourrissent ce beau et vigoureux bétail dont la race ressemble beaucoup à celle de la vallée de Lœtschen. *) Le fromage, le beurre et la viande de boucherie sont très estimés sur les marchés de la plaine. Les arbres à fruits comme les essences forestières viennent fort bien dans ce terrain; à l'entrée de la vallée prospère le châtaignier, un peu plus haut le noyer; entre Trois-

*) Le Val Lœtschen porte, du reste, le même nom en latin: Vallis Illiaca superior, vallée d'Illicz supérieure.

torrents et Val d'Illicz, ce sont les pommiers et les poiriers auxquels succède à Champéry le simple cerisier. L'arole, si fréquent au Valais, manque dans les forêts; par contre le hêtre y forme de belles futaies, grâce au climat plus humide que celui de la vallée du Rhône en général. De même pour la flore locale; les types de la région chaude et sèche du Valais, ainsi que ses espèces endémiques et ses plantes alpines les plus rares, manquent ici totalement. N'oublions pas que nous avons franchi le défilé de St-Maurice et que nous nous trouvons, au point de vue de la botanique, dans une toute autre région, celle de la Suisse centrale. Aussi trouvons-nous au Val d'Illicz un grand nombre de belles plantes qui sont très rares au Valais ou y manquent même complètement. D'une manière générale, la végétation réjouit les yeux du visiteur par sa fraîcheur et sa parure de fleurs. Le Val d'Illicz est l'éden des narcisses et des primevères.

Dans la liste suivante nous ne nommons que les plus intéressants phanérogames; les espèces marquées de deux** ne se trouvent pas du tout à l'intérieur du Valais; celles marquées d'un* y sont rares. Les espèces les plus rares sont en italique :

- Anémone sylire
- " fausse renoncule**
- Renoncule Thora*** (col de Coux)
- Ancolie des Alpes* (Pas d'Encel)
- Corydale creuse*
- Dentaire digitée*
- " pinnée*
- Violette multicaule*
- " sombre* (scotophylla)
- Cytise à tige ailée* (sagitalis)
- Rose des champs**
- Céphalaire des Alpes**
- Anthémis fétide**
- Séneçon cordiforme*
- Gentiane pourprée
- " ponctuée
- " de Thomas (luteo*, purpurea, pied de la Dent du Midi)
- Gentiane des champs *germanique* (Alpe des Dents blanches)

- Polémoine bleu*
 Pulmonaire officinale**
*Panicaut des Alpes*** (Suzanfe)
 Sauge verticillée*
 Teucricette des bois**
 Mélitte à feuilles de mélisse**
 Lysimachie des forêts*
*Primevère élevée-acaulé*** (Choëx)
 " *auricule-visqueuse** (Valerette)
 Daphné lauréole**
 Asaret d'Europe**
 Gouet commun**
 Narcisse rayonnant**
*Narcisse incomparable*** (N. radiflorus-pseudo, Narcissus, Val d'Illicz)
 Nivéole printanière**
 Muguet verticillé*
 " multiflore*
Ail victorale (Pas d'Encel)
 " des ours**
 Muscari botride*
 Lathrée écailleuse** etc. etc.

Les habitants du Val d'Illicz.

Vu de quelque hauteur voisine, du sommet de la Dent Valerette par exemple, le Val d'Illicz apparaît comme un brillant tapis de verdure, parsemé du haut en bas de hameaux et de villages, de grands et de petits chalets isolés. Cette multitude d'habitations rustiques se répartissent entre trois grandes paroisses: *Troistorrents* (Treytorrens, 1649 hab.), *Val d'Illicz* (931 hab.) qui a donné son nom à la vallée, et *Champéry* (596 hab.). Ces localités sont reliées à la plaine et à la station de Monthey par une bonne route carrossable; un service régulier de poste et de télégraphe facilite les communications soit avec Champéry, soit avec Morgins. A Troistorrents, une seconde route à chars se détache du côté de Morgins et se poursuit par le col du même nom jusqu'à la vallée d'Abondance (Savoie).

L'étranger qui parcourt pour la première fois cette vallée, est dès l'abord agréablement frappé par la belle apparence des

habitations qui témoigne non seulement du bien-être de la population, mais aussi de son goût pour l'ordre et la propreté. Ce sont pour la plupart des chalets construits en bois, mais très commodes, spacieux et parfaitement aménagés en vue de la vie intime. „Notons un détail architectural propre au Val d'Illeiez. Le faite du toit fait toujours saillie sur la façade de la maison d'une manière beaucoup plus prononcée que le bord inférieur de la toiture. L'auvent ainsi formé a une obliquité très marquée et paraît manquer d'aplomb; mais les nombreux balcons qui ornent la façade principale de tous les chalets n'en sont que mieux protégés contre la pluie, au moins dans leur partie centrale. Beaucoup de fleurs aux fenêtres, des plantes grimpantes à plus d'un balcon donnent à ces demeures rustiques une apparence de bien-être qui contraste agréablement avec les maisons de la plaine du Bas-Valais.“*) Chaque habitation a son jardin potager où l'on a su toujours ménager une place aux fleurs préférées. Il n'y a pas jusqu'aux toits en bardeaux des petits chalets qui ne se parent quelquefois



Montagnarde du Val d'Illeiez.

*) A. de Claparède, Ouvrage cité.

d'auricules, de joubarbes ou d'autres petites plantes du même genre. Et à l'intérieur, quel charme de simplicité rustique, comme tout reluit de propreté!

Quant aux montagnards eux-mêmes, on apprend bien vite à les aimer. On est frappé du contraste qui existe entre eux et les habitants de la plaine. „Les hommes y sont plus grands et plus forts. Les femmes, bien faites, ont de la grâce et de la dignité dans le port. Ces montagnards ont quelque chose de méridional. Leurs yeux, souvent noirs comme leurs cheveux, ne rappellent guère le type burgonde qui domine chez leurs voisins de la plaine du Rhône.“ (A. de Claparède).

Le costume est simple et sérieux de couleur. Les femmes sont restées fidèles à l'ancien chapeau de paille garni de rubans noirs sous lequel elles portent un mouchoir rouge gracieusement noué par derrière et qui fait ressortir avec avantage le beau noir de leur chevelure. Des yeux au regard vif animent le visage aux traits réguliers et accentués; une grâce naturelle les préserve de toute vulgarité malgré leur allure familière. Malheur à celui qui oserait porter atteinte, ne fût-ce qu'en paroles, à la pudeur de ces fières montagnardes; leur poing nerveux et leur esprit mordant sauront remettre à sa place le téméraire. Les femmes partagent avec les hommes les plus pénibles travaux des champs, aussi ont-elles remplacé la jupe par le pantalon de drap noir, mieux approprié à ce genre de labeur; il leur arrive aussi de s'accorder la jouissance d'une petite pipe bien bourrée de tabac. Le chapeau à larges bords et le mouchoir rouge sont alors les seuls indices auxquels on reconnaisse ces représentantes du sexe féminin.

A travers le Val d'Illiez.

Deux routes s'offrent à nous pour remonter le Val d'Illiez. La nouvelle route à voitures, tracée sur le versant gauche, est plus facile et plus découverte. Le sentier à mulets qui longe le versant opposé est un peu raide, mais, par contre, plus pittoresque. C'est une vraie fête de le suivre sous les fraîches

forêts et par les prés embaumés, tantôt grim pant, tantôt descendant le long des pentes où fleurissent en mai les cerisiers et les narcisses. Ce sentier passe successivement par les hameaux de Chenalet, Aux Champs, Aux Crêtes et Prabet et traverse enfin la Vièze en face de Champéry. Mais au lieu de monter directement à Chenalet, nous conseillons à tous ceux qui en ont le loisir de faire un détour par Choëx

et Outre-Vièze, dans un site idyllique à 25 minutes de Monthey.

Nous avons déjà parcouru la première partie de la route à voitures pour nous rendre aux blocs erratiques du Scex de Cole vignoble châtaigniers, atteint le hacherey) haut

proche du cours de la Vièze qui mugit à une grande profondeur au-dessous de la route et qu'on suivra désormais jusqu'à Champéry. Bientôt apparaît Troistorrents (763 m), pittoresquement assis



Cascade de Frassonayaz-

*lombey. *)* En quittant elle entre dans les et par plusieurs lacets meau de *Mazery* (Maperché. „L'on se rap-

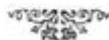
*) Les lignes suivantes sont empruntées à l'ouvrage de M. A. de Claparède dont nous abrégeons forcément les descriptions.

sur une sorte de promontoire dominant la Vièze. On y arrive par un vieux pont en pierre sous lequel se précipite avec fracas le Nant de la Tine. Il y a une bifurcation immédiatement avant le pont. La route qui gravit le flanc de la montagne en décrivant de grands lacets conduit aux bains de Morgins, à 13 km de là. Trois ruisseaux qui réunissent leurs eaux en ce point de la vallée ont valu son nom au village: la Vièze, le Nant de la Tine qui vient de Morgins, et le Nant du Chrétien. Un grand hôtel, construit par la bourgeoisie en 1866, s'élève sur la place près de l'église et peut loger quarante ou quarante-cinq personnes. C'est un séjour assez fréquenté durant la belle saison.

Il y a environ une lieue de Troistorrents à Illiez. La route suit la vallée; la pente est assez faible. A mi-chemin on rencontre le Nant de Fayod qu'on traverse sur un pont de fer dans un site fort pittoresque. A mesure qu'on avance, l'aspect de la Dent du Midi se modifie. La Cime de l'Est (3180 m), qui de la plaine paraît la plus élevée, semble s'abaisser; les autres pointes se détachent de plus en plus nettement, et bientôt la haute cime, celle du sud-ouest (3260 m), grandit, atteint le niveau de ses sœurs et les dépasse, de façon à dissiper toute hésitation au sujet de leur altitude relative.

On atteint *Illiez* (952 m) dont le clocher élancé se voit de fort loin avec sa flèche en tôle qui brille au soleil. C'est dans un des chalets de ce village alpestre que vivait au siècle dernier le prêtre *Clément*, ecclésiastique aussi modeste qu'instruit, qui fut l'ami d'Horace-Bénédict de Saussure et qui, en 1784, a le premier fait l'ascension de la Dent du Midi.

D'Illiez à Champéry il y a encore une lieue environ. La route descend pendant quelque temps, franchit le Nant de Charney, puis celui du Chavalet (ou Chevallet) qui fait mouvoir une scierie importante. (On admire sur l'autre versant la belle *cascade de Frassonayaz* dont nous donnons une reproduction). On aperçoit de loin la pointe du clocher d'une chapelle. Un contrefort de montagne cache Champéry jusqu'au dernier moment. Il faut le contourner, et ce n'est qu'après avoir dépassé la chapelle de Chavalet qu'on découvre tout à coup le village, peu d'instants avant d'y arriver.



St. Maurice.

- 1 Grammont.
- 2 Cornettes de Bise.
- 3 La Croix.
- 4 Pointe de Becor.
- 5 Pointe de Mosezza.
- 6 Pointe Patnaly.
- 7 Dents Blanches.
- 8 Pointe de Bonavaux.

Maasstab 1:202,000

0 1 2 3 4 5 Kil.





Champéry.

La station alpestre de Champéry est à 1052 *m* au-dessus de la mer, dans un délicieux bassin abrité. „Le village, exposé au levant, s'adosse aux prairies verdoyantes parsemées de bouquets d'arbres, qui forment les pentes inférieures du versant oriental du Roc d'Ayerne. En face, se dressent les parois abruptes de la Dent du Midi; au sud, la Dent de Bona-veau et les Dents Blanches; l'épaulement du Calvaire masque la vue du côté de la vallée du Rhône. A Champéry, rien ne rappelle plus la plaine: on s'y sent bien, comme l'a remarqué Javelle, „au cœur des Alpes et du Val d'Illiez.“ L'unique rue de la localité, sans places ni carrefours, est la grande route qui, sur une longueur de cinq à six cents mètres, est bordée de chalets s'élevant à intervalles inégaux des deux côtés du chemin“ (A. de Claparède). Au milieu du village s'élève l'église paroissiale, consacrée à saint Théodule, premier évêque du Valais; dans le voisinage du grand hôtel, on a bâti tout récemment une chapelle qui sert aux cultes réformé et anglican. Ce sont, avec les deux hôtels, les seules maisons en pierre. Cette simplicité rustique est justement ce qui charme le plus le citadin lassé; c'est ici, dans l'air vivifiant des Alpes, au sein d'une belle et paisible nature, qu'il trouve le repos et la tranquillité dont il a besoin. *L'Hôtel-Pension de la Dent du*

Midi (gérant B. Exhenry) avec 80 chambres et 120 lits, l'*Hôtel de la Croix fédérale* (propriétaire M. Défago), avec 50 lits, et une quinzaine de chalets disséminés dans le village avec un total de 163 lits, peuvent loger un nombre respectable de visiteurs. Néanmoins, au gros de la saison, on se voit encore obligé de refuser du monde.

Depuis 1887, les étrangers en séjour à Champéry font usage d'une source minérale récemment découverte et qui se prend en boisson. Elle contient, outre du *sulfure de sodium*,



Eglise de Champéry.

une quantité notable de *lithium*, ce qui la distingue avec avantage de la plupart des eaux sulfureuses naturelles. Elle s'emploie pour les maladies des reins, les rhumatismes, la goutte et les maux d'estomac. Elle agit surtout sur les organes respiratoires, combat les affections catarrhales du larynx, de la bronchite chronique, de la pneumonie, de l'angine, et a une influence bienfaisante dans la première période de la

phtisie pulmonaire. Les maladies de la peau et les scrofules sont également traitées avec succès par cette eau. On la boit à jeun, une heure avant chaque repas, pure ou mélangée de lait.

Champéry a un bureau de poste et de télégraphe; un service de diligence le relie chaque jour avec Monthey. „Champéry étant le dernier village suisse sur la route de Monthey à Samoëns, par le col de Coux et le col de la Golèze, a un bureau de péages qui dépend de celui du Bouveret.“ — Les nombreux buts de courses et d'excursions dans la région alpestre environnante, offrent aux visiteurs en séjour une iné-

puisable source de distraction ; les hautes ascensions sont facilitées par d'excellents guides patentés (Maurice et Pierre Caillet, Antoine Clément, Prosper Défago, Adrien, Antoine et Joseph Grenon, Em. Joris). Dans la notice que M. de Claparède a consacrée à Champéry on trouvera décrites les excursions suivantes :

I. Promenades autour de Champéry.

- La Galerie Défago.
- Les pâturages des Rives.
- Le pont des Moulins.
- Le pont de la Saufflaz et le mont de la Crettaz.
- Le pont des Chapelles.
- Le Progrès.
- Le Reposoir et Antervenaz.
- Les chalets d'Ayerne.
- Le Calvaire.
- Les Revers.
- La grotte de Baume de Bêtre.

II. Excursions dans le Val d'Illicz.

- La vallée supérieure de la Vièze jusqu'au col de Coux.
- Le vallon de Barmaz.
- Bonaveau.
- Le Pas d'Encel et le vallon de Suzanfe.
- Le versant occidental de la Dent du Midi (Anthémoz, le Lac Vert, la rive droite de la Vièze).
- Les pâturages du Pas.
- Les Esserts, le Crosey, les Portes de l'Hiver et les Portes du Soleil.

III. Ascensions.

- Le Roc d'Ayerne (la Croix de Culet), 1966 m.
- La Dent du Midi.
- La Dent de Bonaveau.
- La Tour Sallière et le Mont Ruan.
- Le Dents Blanches de Barmaz.
- Le Signal de Bostan.
- La Pointe des Fornets.
- La Pointe de Chésery.

IV. Cols.

1. A Thonon ou à Evian, en 12 ou 13 heures environ, par Troistorrents, le Pas de Morgins (1380 m) et la vallée d'Abondance (route de voitures).
2. A Morzine, en 6 heures, par le col de Coux (1924 m), (chemin de mulets). On compte encore 3 heures de Morzine à Taninges, d'où une diligence va à Genève en 5 heures.
3. A Samoëns, en 8 heures, par le col de Coux et le col de la Golèze (1671 m), (chemin de mulets); de Samoëns, on peut aller à Genève en 6 heures (diligence), ou à Chamonix en 11 ou 12 heures par Sixt, le col d'Anterne et celui du Brévent (chemin de mulets). Les passages qui suivent ne sont accessibles qu'aux piétons:
4. A Vernayaz (station de chemin de fer), en 14 heures, par le glacier de Soix et le col de la Dent du Midi (2997 m).
5. A Salvan, en 9 ou 10 heures, par le col de Suzanfe (2500 m) et Salanfe.
6. A Chamonix, en un jour et demi, par le col de Suzanfe, Salanfe, le col d'Emaney (2427 m) et Fins-hauts.
7. A Chamonix, en une très forte journée, par le col de Suzanfe, le col d'Emaney et Barberine.
8. A Sixt, en 12 heures, par le col du Sageroux (2413 m).
9. A Sixt, en 10 ou 12 heures, par le Pas de la Bédaz et le col de la Golette de l'Oulaz.
10. A Samoëns, par le col de la Bédaz et le col de Bostan (2352 m).
11. A Morzine, en six heures et demie, par le col de Chavanette.
12. A Montriond, en 7 heures, par le col des Cases ou de Champéry (2006 m).

Les personnes qui, au lieu de suivre la route de la vallée, préfèrent se rendre à Morgins par le col des Portes du Soleil, peuvent effectuer ce passage en cinq ou six heures. On monte au Revers pour suivre le chemin du Chavalet jusqu'à l'oratoire de Sur-le-Coux, à une heure de Champéry. (De là, en une demi-heure au chalet des Esserts où l'on a une belle vue de la Dent du Midi.) On traverse le torrent pour monter de l'autre côté aux alpages de Crosey ou Creusets où se trouve un chalet-restaurant. „On y jouit d'une vue étendue sur le ravin de *Chavalet* et la partie orientale

de la Dent du Midi. De l'autre côté, les rochers de Surgrand-Conche, la Pointe Mossettaz, et, plus à droite, la *Pointe de l'Haut* (2155 m) ferment l'horizon dans la direction de la Savoie. C'est entre cette dernière et la *Pointe Mossettaz* que se trouvent les cols des Portes de l'Hiver (2100 m) et des Portes du Soleil (1964 m), séparés seulement par le monticule de la *Pointe Dronaire* (2161 m). Le premier conduit au col de Chésery d'où l'on peut descendre à Montriond. L'autre est sur la route directe de Champéry à Morgins. Du sommet, l'on commande un magnifique panorama qui s'étend des Dents blanches et de la Tour Salière jusqu'aux Diablerets. Des Portes du Soleil à Morgins, il n'y a plus guère que deux heures de marche par les pâturages de la *Tovassière* et le vallon de la Tine. Du sommet du col, on peut aussi gagner Morgins en deux bonnes heures en suivant la crête de la montagne et la crête de *La Chaux* jusqu'à *Savolayre*; on jouit durant tout le trajet de la splendide vue qu'on a du haut des Portes du Soleil. A Savolayre, charmant coup d'œil sur le vallon de Morgins, où l'on descend par l'un des sentiers de la forêt. (A. de Claparède.)





Morgins.

Altitude: 1411 m. Source ferrugineuse. Saison du 25 mai à la fin de septembre.

La nouvelle route à voitures de Troistorrents à Morgins s'élève en une heure et demie jusqu'à la lisière de la forêt par de nombreux contours, au flanc d'une croupe fertile et parsemée d'habitations rustiques. A mesure qu'on s'élève la vue devient plus étendue et plus imposante. Sur la hauteur se trouve une petite auberge. Les piétons raccourcissent considérablement la montée en prenant l'ancien sentier à mulets. Arrêtons-nous quelques instants pour jeter un coup d'œil à la ronde. „C'est d'abord la Dent du Midi, la reine des Alpes occidentales, la Dent de Morcles qui lui fait pendant, sur la rive droite du Rhône et les autres sommités du canton de Vaud, l'Argentine, les deux Muveran, les Diablerets, le Chamosaire, le Mont d'Or, le Chaussy et les Tours d'Aï; on distingue nettement Villars-sur-Ollon, Bex, St-Triphon, Aigle. La route qui traverse de belles forêts, s'engage au bout de quatre ou cinq kilomètres dans le vallon de Morgins. Elle ne quitte pas la rive gauche de la Tine et passe à côté de plusieurs petits ponts jetés sur le torrent. Le vallon s'élargit bientôt, des chalets se montrent dans les pâturages et l'on ne tarde pas à voir le grand hôtel des bains de Morgins (propriétaire M. Barlatéy), situé dans une belle position à la lisière de la forêt.“ (A. de Claparède.)



Les Bains de Morgins.

Les bains de Morgins sont situés dans la zone moyenne, celle des sapins, au milieu d'une tranquille et paisible vallée ouverte d'un seul côté. Au nord elle est abritée par le long

bastion à pente douce des Pointes de Bellevue et du Corbeau; à l'ouest s'étend du Pas de Morgins à Chésery une chaîne aux formes plus variées, au sud et à l'est les Portes du Soleil et le massif de la Pointe de l'Haut.

La source ferrugineuse sourd à 15 minutes de l'hôtel, au milieu de la forêt, dans une zone de rauchwacke triasique; ses eaux, qui se jettent non loin de là dans la Tine, déposent sur les galets un sédiment d'oxyde de fer. Des conduites de fer l'amènent au grand hôtel des Bains. C'est un vaste bâtiment à quatre étages et deux ailes, avec balcons et vérandah, contenant 120 lits. Une dépendance, construite récemment, peut loger 40 personnes. Elle est reliée au bâtiment principal par une galerie couverte servant de promenoir et de salle de jeux en cas de mauvais temps. L'installation des



Les Bains de Morgins.

bains comprend, outre les cabines ordinaires, des douches, des bains turcs et des appareils pour l'hydrothérapie. On trouve également à l'hôtel le bureau du télégraphe, la pharmacie et le docteur des bains (Dr. Ecœur). Le directeur-propriétaire est M. Barlatay; on vante la bonne tenue et le confort de l'établissement où règne une vie de famille exempte de toute raideur. Le prix de pension est de 6 à 8 frs. par jour (sans le vin). Bains et douches 1 fr.

La source, analysée en 1852 par M. Franc pharmacien à Monthey, contient par litre d'eau :

Substances volatiles:

Air dissous, quantité indéterminée.
Acide carbonique.

Substances fixes:

Chlorure de potassium	0,9665
" de sodium	0,8807
Bicarbonate de chaux	}
Carbonate de chaux	
Sulfate de chaux	
" de magnésie	0,5197
Bicarbonate de fer	0,2056
Silice	0,3482
Alumine	0,0347
Matières organiques	0,0210
Perte	0,0103

Total, grammes 5,0817

(D'après des analyses de la même époque, l'eau de Morgins contient une plus forte proportion de bicarbonate de fer que celles de Pymont, de Schwalbach et de Spa.) Température constante: 7,5⁰ C. ; pesanteur spécifique 1,002540.

„Ordonnée sous forme de *boisson*, l'eau de la source se prend par petites doses de 1 à 3 verres par jour quand on veut produire une action reconstituante, fortifiante, tonifiante; de 5 à 6 verres lorsqu'il s'agit de combattre l'anémie. Les personnes qui ne supportent pas bien le fer coupent l'eau d'un tiers de lait; on y ajoute un peu de sulfate de magnésie en cas de constipation. Quand l'appétit diminue, que la langue se charge et que le poulx est plus plein (ce qui arrive quelquefois du 5^e au 10^e jour) on diminue la dose, ces symptômes disparaissent et le sommeil devient tranquille et régulier.* Le docteur Ecœur écrit: „J'ai environ 60 cas à traiter chaque saison. Les médecins m'envoient souvent des malades qui ne peuvent supporter le fer sous aucune forme et qui arrivent cependant à prendre l'eau de Morgins pure, à condition de suivre une marche méthodique. Au commencement de la troisième semaine, ces mêmes malades supportent facilement 720 grammes d'eau par jour, sans que la digestion en soit troublée.*

Les *bains* complètent la cure en boisson pour les personnes nerveuses mais pas trop faibles, chez lesquelles la réaction se fait encore normalement. L'eau de Morgins a une action thérapeutique marquée dans les cas d'anémie avec toutes ses suites (particulièrement les maladies nerveuses des anémiques: maux de tête chroniques, vertiges, battements de cœur), de crampes d'estomac, d'atonie intestinale, d'aménorrhée, etc. Jointe à un climat tonique et très excitant, à l'air pur et léger des montagnes tout pénétré de la senteur aromatique des forêts de sapins, elle a une action très efficace sur les enfants scrofuleux. L'air, en effet, est constamment renouvelé par les brises de trois vallées, bien que l'endroit même soit abrité des vents du nord et de l'est et préservé du froid humide et des brusques changements de température.

Morgins est aussi recommandé pour les légères affections chroniques des poumons; les personnes qui ont une prédisposition à la phtisie avec fréquentes atteintes de catarrhe bronchial se trouvent particulièrement bien d'un séjour à cette station alpestre, même sans prendre les eaux.

A un degré avancé de la phtisie, ou s'il y a maladie de cœur, les eaux sont contre-indiquées. (Gsell-Fels).

Promenades et excursions.

Les riches alpages et les magnifiques forêts qui revêtent les croupes environnantes offrent, même aux personnes délicates, de nombreux buts de promenades que chacun peut varier au gré de sa fantaisie. Dans un rayon plus étendu, mainte sommité et maint haut passage sont accessibles de Morgins aux amateurs d'ascensions et à tous ceux qui ne craignent pas l'exercice salutaire des grandes courses de montagne. „De l'Hôtel des Bains, la grande route s'élève insensiblement en vingt ou vingt-cinq minutes jusqu'au *Pas de Morgins*, d'où elle descend dans la vallée d'Abondance. Un peu avant le sommet du col (1380 m), se trouve un charmant petit lac aux eaux tranquilles qui fait les délices des étrangers en séjour à Morgins. On s'y promène en canot l'après-midi, et le soir on y vient admirer la Dent du Midi, dont la cime apparaissant par dessus les hauteurs de Foillensaz, s'y reflète comme dans un miroir. *)“ Les excursions favorites des baigneurs sont: la *Pointe de Bellevue*, le *Bec de Corbeau* et *Savolayre*. La *Pointe de Bellevue* en particulier offre un panorama digne de son nom; il embrasse une grande partie du massif du Mont Blanc, des Alpes pennines, bernoises et vaudoises et du lac Léman. Son facile accès la fait classer à bon droit parmi les belvédères réputés des Alpes.

Parmi les buts d'excursions lointaines nous citerons dans le bassin supérieur du vallon de la Tine: les Fontaines Blanches, les Portes du Soleil et les Portes de l'Hiver, Chésery (Pic et col de Mossettaz), la Crête du Gingéan, Cornebois; — le Val d'Abondance (s'ouvrant sur Thonon au bord du lac Léman), et de là à Tanney par le Pas de Vernaz, ou aux Cornettes de Bise (voir le chapitre suivant); enfin à Vionnaz par le col du Nanaz.

*) A. de Claparède. Ouvrage cité.





Vouvry et le lac Tanney.

Vouvry est la première station en aval de Monthey. On laisse à gauche les villages de *Colombey*, *Muraz* et *Vionnaz*, et l'on traverse presque en droite ligne une plaine de deux lieues de long qui, il y a quelques années encore, n'était qu'une vaste tourbière. Le „grand Stockalper“ avait déjà au XVII^e siècle fait creuser un canal qui ne servait toutefois qu'au transport des marchandises, car Stockalper était à cette époque fermier général de la gabelle en Valais (voir la II^e livraison Valais-Chamonix). Ce n'est qu'après l'achèvement des travaux d'endiguement du Rhône, qu'on a repris aux frais de l'Etat et mené jusqu'au lac le canal Stockalper destiné à assécher le fond de la vallée, de Colombey au Léman, et à rendre ces terres à la culture.

Nous descendrons de wagon à Vouvry pour faire avant la fin de notre voyage une dernière petite excursion dans la montagne.

Vouvry est une bourgade modeste d'apparence, mais jouissant d'une certaine prospérité. A l'auberge, proprement tenue, nous trouvons bon accueil et tout ce qu'il nous faut pour notre course au *lac Tanney*, c'est-à-dire un guide et des montures. La population de Vouvry, intelligente et active, est une des plus belles du pays. La grande maison d'école, qui sert aussi de mairie, et plusieurs établissements industriels en pleine prospérité témoignent de l'esprit actif des habitants; mais ce qui leur fait encore plus d'honneur et ce qui est le véritable fonde-



Lac de Tanney.

ment de leur prospérité, c'est la manière dont ils savent cultiver leurs terres et soigner le bétail. On ne saurait trouver nulle part de chalets mieux tenus que ceux des alpages de Vouvry, de prairies mieux soignées, ni de route mieux établie (aux frais de la commune) et entretenue que celle qui conduit par *Miez* au *vallon de l'Haut*, ce délicieux petit bassin alpestre qui recèle une perle, le *lac Tanney*.

Il ne faut que trois heures pour atteindre les rives de ce lac charmant; aussi ne manque-t-il pas chaque année de visiteurs, les uns venus en simple excursion pour la journée, les autres en passage, se dirigeant vers quelque chalet du voisi-

nage pour y passer la nuit et faire le lendemain l'ascension d'une des sommités voisines, réputées pour leur beau panorama.

La route passe au pied de l'église dominant le village sur une esplanade découverte, à la lisière d'une forêt de châtaigniers. De la terrasse on jouit d'une vue étendue sur la vallée du Rhône au-delà de laquelle s'élèvent les premiers contreforts des belles Alpes vaudoises. On montre non loin de l'église une prairie où, il n'y a pas bien longtemps, on célébrait encore par des danses rustiques la fête de Charlemagne qui tombe sur le 28 janvier. La tradition veut que dans son expédition contre les Lombards il ait passé la nuit à Vouvry et comblé de présents un couple de nouveaux mariés. Aussi, comme à la fin de janvier la terre est généralement couverte de neige, le soin de déblayer l'emplacement réservé à la danse incombait au couple le plus récemment marié dans la commune.

La route s'élève d'abord en pente douce à travers la forêt à l'ombre de laquelle s'abrite une flore charmante: violettes embaumées (*V. odorata* et *scotophylla*), éclatantes primevères (*P. elatior*, *acaulis* et *variabilis*), orchis aux formes variées; puis le bois-gentil aux fleurs jaunes (*daphne laureola*), la gracieuse spirée qu'on appelle dans le pays „barbe de St-Jean“ (*spiraea aruncus*), le lis martagon et le cytise aux grappes d'or, enfin la plus rare des ombellifères, le trochiscanthe nodiflore.

Par une pente abrupte qu'on ne gravit pas sans effort, nous arrivons au village de *Miez* à 700 m au-dessus de la mer. Reposons-nous au cabaret rustique, car nous avons en perspective une assez rude grimpée. „Dès qu'on est hors du village, on prend à droite un sentier qui remonte d'interminables éboulis et va longer par le bas une paroi de rochers. On s'élève ainsi de 400 m encore, non sans suer, souffler et maudire le soleil du Valais; puis on arrive à une coupure, et l'on se trouve tout à coup transporté dans la plus fraîche des contrées alpestres, avec le lac Tanney en face de soi.“*)

*) *Eug. Lambert. Bex et ses environs.*

„Ses rives, loin d'être arides et monotones comme celles de la plupart des lacs alpestres, présentent au contraire une grande variété; les parois de rochers gris alternent avec les sombres forêts de sapins et les verts alpages émaillés de fleurs au milieu desquels se nichent les *chalets de Tanney* et de *Peney*. Il est dominé par des montagnes aux formes tantôt déchiquetées, tantôt en croupes élargies; les lignes du rivage dessinent de petits promontoires et des baies tranquilles. Le paysage est animé par les troupeaux et les bergers, ceux-ci en vestes bleues à manches courtes. Sur le flot vert foncé se balance un petit bateau. Le caractère familier et le pittoresque s'unissent ici avec ce quelque chose de mystérieux qui appartient à presque tous les hauts lacs des Alpes. On retrouve aussi sur ces bords la légende qui attribue à certains lacs une insondable profondeur. L'écoulement est souterrain. L'horizon est borné, mais un délicieux sentier mène par la petite gorge ombragée de Peney sur un vert plateau d'où l'on découvre soudain le Léman et les Alpes vaudoises.“^{*)}

Au *chalet Pignat* nous trouvons des vivres, de l'excellent vin et au besoin l'hospitalité pour la nuit. „Les dessinateurs feront bien d'avoir leur album sous la main; ils n'auront que l'embarras du choix; les botanistes feront de fort jolies récoltes, entre autres le *Geranium lucidum*, sur les pentes pierreuses de la rive nord (*Eryngium alpinum* au-dessus des chalets de Tanney, *Papaver alpinum* sur les pentes supérieures du Grammont, etc.)^{**)}; les baigneurs se délecteront dans cette belle eau transparente, et les simples touristes en feront le tour, en passant d'enchantement en enchantement.“ (*Eug. Rambert*: Bex et ses environs.)

Le grimpeur de montagnes ne se contente pas de si peu; il fait l'ascension du *Grammont* (2178 m), du *Mont Garghi* (guerrier, — 2000 m environ), des *Serreux* (les sœurs), et

^{*)} *R. Ritz* (Jahrbuch des S. A. C.). Nous devons également à l'artiste-écrivain le dessin ci-contre du lac Tanney.

^{**)} La rarissime *Alchimille splendide* a été découverte par l'auteur, dans l'été de 1888, entre Miex et le lac.

surtout celle de la *Cornette de Bise* (2439 m), la plus haute des sommités qui dominant au midi le lac Léman. Toutes ces ascensions sont relativement faciles et récompensent le touriste par une vue de toute beauté. Voici comment Béraneck*) décrit celle du Mont Garghi :

„Le regard, franchissant la nappe bleue du Léman, embrasse les cantons de Vaud, de Fribourg, de Neuchâtel, et la ligne du Jura, dès le Fort de l'Ecluse au-delà du Weissenstein; on reconnaît sans peine les sommités des Alpes vaudoises et fribourgeoises: les unes isolées, d'autres groupées comme si elles étaient en conciliabule, affectant presque toutes la forme pyramidale des hautes Alpes, dont elles sont le type au petit pied. Mais le manteau blanc des grands sommets exerce son empire irrésistible: voici les Alpes bernoises rangées en bataille, du Wetterhorn aux Diablerets; à droite de ceux-ci, et par-dessus les épaules de la haute chaîne vaudoise, s'élèvent, vers la nue azurée, les Alpes valaisannes, entre autres: le Flletschhorn, le Laquinhorn, le Weissmies, le Weisshorn; à droite du Muveran: la Dent Blanche, le Mont Rose, le Cervin; à droite des Dents de Morcles: le Mont Blanc de Cheillon, la Ruinette, puis le majestueux Combin, le Velan, la Dent du Midi, le Ruan, le Buet et la chaîne du Mont-Blanc. Remarquons toutefois que d'ici, comme des autres sommités voisines, le Mont Blanc et le Grand Combin se disputent l'honneur du panorama et de l'admiration. Au premier plan et dans le voisinage, sont les Dents d'Oche (Bec et Château, 2434 m), l'Angénaire, la Cornette de Bise (2439 m), puis un chaînon qui continue par les rochers de la Callaz, la Comberette, l'Enfer (arête très étroite), la Tête de Chambéry, enfin la Chezeulaz qui garde le col du lac Tanney comme une sentinelle fidèle à sa consigne.“

Il reste une très jolie course à faire du lac Tanney; c'est la descente sur *St-Gingolph* par le *col de Lauvenet*. Le passage est à une demi-heure au-dessus des chalets d'*En-Haut*; on arrive de l'autre côté au petit lac de *Lauvenet* et aux alpages du même nom. Puis par le *val de la Morge* (frontière entre le Valais et la Savoie) et *Novel*, on atteint en deux heures le port et la station de chemin de fer de *St-Gingolph*. — Au sud de la *Cornette de Bise*, le *Pas de Vernaz* conduit par *Chatelle* au *Val d'Abondance* d'où l'on peut regagner Thonon.

*) Echo des Alpes, 1874, n° 4.





De Vouvry au lac Léman.

A une demi-heure plus bas que Vouvry s'élève l'ancien fort de la *Porte du Sex* (saxum = rocher). „C'est un long bâtiment, avec tour carrée, relié au roc par une porte crénelée, qui offre le seul passage entre le rocher et le Rhône. Le pont-levis et le fossé qu'inondait le fleuve ont été supprimés. Là résidait jadis, avec un seul garde, le châtelain du Bouveret. Un paisible gendarme les remplace aujourd'hui.* *) Cette relique du passé a un air de mélancolie et d'abandon; mais qui voudrait voir revivre les temps troublés dont ses créneaux rappellent l'histoire?

Peu de montagnes ont un aspect aussi sombre et désolé que l'abrupte muraille de rochers qui se prolonge à gauche de la route, sur une demi-lieue de longueur, entre la Porte du Sex et le torrent de Tové. Le cône de déjection de cet impétueux cours d'eau a formé le coteau des *Evouettes* où l'on récolte un excellent vin. La contrée que nous parcourons a été autrefois le théâtre d'un éboulement pareil à celui du Tauredunum. La date n'en est pas connue. Mais le vaste champ d'éboulis formé de pierres qui proviennent des hauteurs voisines, les nombreux troncs d'arbres ensevelis à une certaine profondeur dans la direction de l'éboulement, ainsi que quelques noms de localités sont les témoins irrécusables d'un ancien cataclysme. Ainsi, la gorge creusée par l'éboulement s'appelle „*Dérotschia*“, de *rotze* = la roche, et *tschaire*, tomber. Toute-

* *) *Rameau*. Ouvrage cité

fois on n'en pourrait conclure que ce lieu soit celui de l'éboulement du Tauredunum, comme voudraient le prétendre certains historiens. En tous cas, cette supposition ne repose sur aucun fondement historique. (A l'occasion de cette polémique, il a paru plusieurs articles dans l'„Echo des Alpes“, années 1876, 1884, 1885.)

Evouettes forme, avec Bouveret, la commune de *Port-Valais*. L'église paroissiale et la cure, ombragées par un pittoresque bouquet d'arbres, se dressent solitairement sur un mamelon isolé. De cette hauteur on domine la vaste plaine marécageuse de *la Praille* qui s'étend jusqu'aux portes de Villeneuve. C'est là le célèbre champ de bataille où, l'an 107 avant J. C., les légions du consul romain Cassius Longinus furent battues par les Helvètes et leur chef Divicon. Les Romains se rendirent sans condition et les vainqueurs les firent passer sous le joug.

A l'horizon de la plaine, on aperçoit la vaporeuse chaîne du Jorat tout éclairée par le reflet lumineux du Léman. Nous voici au *Bouveret*, le port le plus sûr et le mieux abrité du lac, au pied d'une colline dont les rochers tombent à pic dans l'eau, ce qui donne assez de profondeur pour que les plus grands bateaux s'approchent tout à fait du bord. Bouveret, qui a de tout temps servi d'étape pour le commerce d'importation et d'exportation du Valais, prend chaque jour plus d'importance depuis l'achèvement de la ligne qui met en communication St-Maurice avec Evian, Thonon et Annemasse.

Le territoire du Valais cesse une lieue plus bas, à *St-Gingolph*. La route qui y mène est des plus pittoresques, tantôt ombragée par des arbres séculaires, tantôt passant au milieu de rochers moussus et suivant toujours à une certaine hauteur au-dessus du lac les courbes gracieuses de la rive. A sa régularité et à sa solidité nous reconnaissons l'œuvre napoléonienne, la célèbre route du Simplon.

Ce serait dommage de faire ce trajet en chemin de fer. Le lac forme à chaque instant quelque nouveau tableau dont la partie brillante est la rive enchanteresse qui s'étend de

Vevey à Chillon. Si de temps à autre le feuillage des arbres nous dérobe pour quelques instants la vue, nous entendons sans cesse à nos pieds le bruit mélodieux de la vague qui bat le rivage. Peu avant d'atteindre St-Gingolph, on passe devant une vaste carrière dont les bancs réguliers sont exploités depuis des siècles pour fournir de la pierre à bâtir à la riche cité de Genève.

St-Gingolph est le dernier village valaisan. La Morge, torrent sauvage qui l'a souvent dévasté, le partage en deux parties inégales dont la plus petite appartient à la France. „Le Vallais actuel commence, depuis le traité de 1569 conclu avec la Savoie, au torrent de la Morge qui partage en deux le bourg de St-Gingolph, au bord du Lac Léman, et donne ainsi deux nationalités différentes aux deux parties d'une même commune et paroisse. Il y a tout lieu de croire qu'à l'origine cette même limite séparait les diocèses de Genève et de Sion, et que ce dernier céda au premier sa juridiction sur la partie vallaisanne du village.“ (*Rameau.*) La situation du village, les bords du lac, la vue dont on jouit de la hauteur que couronne l'unique église paroissiale, tout ici est pittoresque et plein de charme. Aussi St-Gingolph est-il pour les riverains un but de promenade favori les jours de fête et les dimanches.

Les habitants de Bouveret et de St-Gingolph ont un caractère sérieux, comme presque toutes les populations de pêcheurs. Ils sont résolus, courageux, solidement bâtis, durs à l'ouvrage, intrépides en face de l'épreuve ou du danger.

C'est ici, au bord de la Morge, que s'arrête notre pèlerinage commencé à la Furka. Nous avons suivi le cours du Rhône depuis sa source jusqu'au vaste bassin où viennent se reposer et se purifier ses eaux troublées par une longue carrière. On dit, les savants en ont même fixé l'époque, qu'un jour viendra où le limon du fleuve ayant achevé de combler le lac, ou

verra, au lieu des barques et des bateaux à vapeur, la charrue du laboureur tracer de longs sillons sur la nouvelle plaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce spectacle ne sera pas pour nous, et tant que le lac d'azur baignera ses délicieux rivages, nous répéterons avec un des poètes qui l'ont le mieux aimé :

„O vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on te voit et plus on t'aime,
O vieux Léman!“

(Eug. Rambert.)



